

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Publié sous la direction

DE

M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a
une cause intelligente. La puissance de la cause
intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TROISIÈME ANNÉE. - 1860

PARIS

BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59
Passage Sainte-Anne

NOUVELLE EDITION

UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme.

NOTA. - Tous les ouvrages de M. ALLAN KARDEC, et tous ceux qui sont annoncés dans cette Revue, se trouvent chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, au Palais-Royal ; DENTU, libraire, même galerie, n°13 ; AUMONT, libraire, boulevard de Strasbourg, n°33 ; SAVY, libraire, rue Bonaparte, 20, ainsi qu'au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ?

Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits ; contenant les principes fondamentaux de la doctrine Spirite et la réponse à quelques objections préjudiciables, par M. Allan Kardec. - Grand in-18. Prix : 60 c. ; par la poste, 70 c.

Philosophie spiritualiste. **LE LIVRE DES ESPRITS**

Contenant les principes de la doctrine Spirite, sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs à l'aide de divers médiums ; par M. Allan Kardec. - 3^e édition, grand in-18 de 500 pages, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr. - Edition in-8° de 500 pages, 6 fr. ; par la poste, 6 fr. 80 c.

Spiritisme expérimental. **LE LIVRE DES MÉDIUMS.**

Guide des médiums et des évocateurs ; contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du Spiritisme ; par M. Allan Kardec. - Grand in-18 de 500 pages. (Sous presse.)

NOTA. Cet ouvrage est destiné à remplacer *l'Instruction pratique sur les manifestations Spirites*, qui est épuisée.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE DE 1858-1859-1860

Avec titre spécial et couverture imprimée. Prix : 10 fr. par année.

LETTRE D'UN CATHOLIQUE SUR LE SPIRITISME

par le docteur GRAND, ancien vice-consul de France.
Grand in-18. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 15 c.

FRAGMENT DE SONATE

dicté par l'Esprit de Mozart à M. Brion Dorgeval, médium, Prix net : 2 fr.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Janvier 1860

Le Spiritisme en 1860.

La *Revue Spirite* commence sa troisième année, et nous sommes heureux de dire qu'elle le fait sous les plus favorables auspices. Nous saisissons avec empressement cette occasion pour témoigner à nos lecteurs toute notre gratitude pour les marques de sympathie que nous en recevons journallement. Cela seul serait un encouragement pour nous, si nous ne trouvions, dans la nature même et le but de nos travaux, une large compensation morale aux fatigues qui en sont la conséquence. La multiplicité de ces travaux, auxquels nous nous sommes entièrement consacré, est telle qu'il nous est matériellement impossible de répondre à toutes les lettres de félicitations qui nous parviennent. Force nous est donc d'adresser à leurs auteurs un remerciement collectif, que nous les prions de vouloir bien accepter. Ces lettres, et les nombreuses personnes qui nous font l'honneur de venir conférer avec nous sur ces graves questions, nous convainquent de plus en plus des progrès du Spiritisme *vrai*, et nous entendons par là le Spiritisme compris dans toutes ses conséquences morales. Sans nous faire illusion sur la portée de nos travaux, la pensée d'y avoir contribué en jetant quelques grains dans la balance, est, pour nous, une douce satisfaction, car ces quelques grains auront toujours servi à faire réfléchir.

La prospérité croissante de notre recueil est un indice de la faveur avec laquelle il est accueilli ; nous n'avons donc qu'à poursuivre notre œuvre dans la même ligne, puisqu'elle reçoit la consécration du temps, sans nous écarter de la modération, de la prudence et des convenances qui nous ont toujours guidé. Laissant à nos contradicteurs le triste privilège des injures et des personnalités, nous ne les suivrons pas non plus sur le terrain d'une controverse sans but ; nous disons sans but, parce qu'elle ne saurait amener chez eux la conviction, et que c'est perdre son temps de discuter avec des gens qui ne connaissent pas le premier mot de ce dont ils parlent. Nous n'avons qu'une chose à leur dire : Etudiez d'abord et nous verrons ensuite ; nous avons autre chose à faire qu'à parler à ceux qui ne veulent

pas entendre. Qu'importe d'ailleurs, en définitive, l'opinion contraire de tel ou tel ? Cette opinion est-elle d'une importance si grande qu'elle puisse enrayer la marche naturelle des choses ? Les plus grandes découvertes ont rencontré de plus rudes adversaires, ce qui ne les a pas fait sombrer. Nous laissons donc l'incrédulité bourdonner autour de nous, et rien ne nous fera dévier de la voie qui nous est tracée par la gravité même du sujet qui nous occupe.

Nous avons dit que les idées Spirites sont en progrès. Depuis quelque temps, en effet, elles ont gagné un immense terrain ; on dirait qu'elles sont dans l'air, et certes ce n'est pas à la grosse caisse de la presse périodique, petite ou grande, qu'elles en sont redevables. Si elles progressent envers et contre tout, et nonobstant le mauvais vouloir qu'elles rencontrent dans certaines régions, c'est qu'elles possèdent assez de vitalité pour se suffire à elles-mêmes. Celui qui se donne la peine d'approfondir cette question du Spiritisme y trouve une satisfaction morale si grande, la solution de tant de problèmes dont il avait en vain demandé l'explication aux théories vulgaires ; l'avenir se déroule devant lui d'une manière si claire, si précise, si LOGIQUE, qu'il se dit qu'en effet il est impossible que les choses ne se passent pas ainsi, et qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas compris plus tôt ; que c'est là ce qu'un sentiment intime lui disait devoir être ; la science Spirite, développée, n'a fait autre chose que de formuler, de tirer du brouillard, des idées déjà existantes dans son for intérieur ; dès lors l'avenir a pour lui un but clair, précis, nettement défini ; il ne marche plus dans le vague, il voit son chemin ; ce n'est plus cet avenir de bonheur ou de malheur que sa raison ne pouvait comprendre, et que par cela même il repoussait ; c'est un avenir rationnel, conséquence des lois mêmes de la nature, et pouvant supporter l'examen le plus sévère ; c'est pourquoi il est heureux, et comme soulagé d'un poids immense : celui de l'*incertitude*, car l'incertitude est un tourment. L'homme, malgré lui, sonde les profondeurs de l'avenir, et *ne peut s'empêcher de le voir éternel* ; il le compare à la brièveté et à la fragilité de l'existence terrestre. Si l'avenir ne lui offre aucune certitude, il s'étourdit, se replie sur le présent, et pour le rendre plus supportable, rien ne lui coûte ; c'est en vain que sa conscience lui parle du bien et du mal, il se dit : Le bien est ce qui me rend heureux. Quel motif aurait-il, en effet, de voir le bien ailleurs ? Pourquoi endurer des privations ? Il veut être heureux, et pour être heureux, il veut jouir ; jouir de ce que possèdent les autres ; il veut de l'or, beaucoup d'or ; il y tient comme à sa vie, parce que l'or est le véhicule de toutes les jouissances matérielles ; que lui importe le bien-être de son semblable ! le sien avant tout ; il veut se satisfaire dans le présent, ne sachant s'il le

pourra plus tard, dans un avenir auquel il ne croit pas ; il devient donc avide, jaloux, égoïste, et, avec toutes ses jouissances, il n'est pas heureux, parce que le présent lui semble trop court.

Avec *la certitude* de l'avenir, tout change d'aspect pour lui ; le présent n'est qu'éphémère, et il le voit s'écouler sans regret ; il est moins âpre aux jouissances terrestres, parce qu'elles ne lui donnent qu'une sensation passagère, fugitive, qui laisse le vide dans son cœur ; il aspire à un bonheur plus durable, et par conséquent plus réel ; et où peut-il le trouver, si ce n'est dans l'avenir ? Le Spiritisme, en lui montrant, en lui *prouvant* cet avenir, le délivre du supplice de l'incertitude, voilà pourquoi il le rend heureux ; or, ce qui rend heureux trouve toujours des partisans.

Les adversaires du Spiritisme attribuent sa propagation rapide à une fièvre superstitieuse qui s'empare de l'humanité, à l'amour du merveilleux ; mais il faudrait avant tout être logique ; nous accepterons leur raisonnement, si on peut appeler cela un raisonnement, quand ils nous auront clairement expliqué pourquoi cette fièvre atteint précisément les classes éclairées de la société plutôt que les classes ignorantes. Quant à nous, nous disons que c'est parce que le Spiritisme fait appel au raisonnement et non à une croyance aveugle, que les classes éclairées examinent, réfléchissent et comprennent ; or les idées superstitieuses ne supportent pas l'examen.

Au reste, vous tous qui combattez le Spiritisme, le comprenez-vous ? l'avez-vous étudié, scruté dans ses détails, mûrement pesé dans toutes ses conséquences ? Non, mille fois non. Vous parlez d'une chose que vous ne connaissez pas ; toutes vos critiques, je ne parle pas des sottises, plates et grossières diatribes, dénuées de tout raisonnement et qui n'ont aucune valeur, je parle de celles qui ont au moins l'apparence du sérieux ; toutes vos critiques, dis-je, accusent la plus complète ignorance de la chose.

Pour critiquer, il faut pouvoir opposer un raisonnement à un raisonnement, une preuve à une preuve ; cela est-il possible sans la connaissance approfondie du sujet que l'on traite ? Que penseriez-vous de celui qui prétendrait critiquer un tableau sans posséder, au moins en théorie, les règles du dessin et de la peinture ; discuter le mérite d'un opéra sans savoir la musique ? Savez-vous quelle est la conséquence d'une critique ignorante ? C'est d'être ridicule et d'accuser un défaut de jugement. Plus la position du critique est élevée, plus il est en évidence, plus son intérêt lui commande de circonspection pour ne pas s'exposer à recevoir des démentis, toujours faciles à donner à quiconque parle de ce qu'il ne connaît pas. C'est pourquoi les attaques contre le Spiritisme ont si peu de portée, et favorisent son développement au lieu de l'arrêter. Ces attaques sont de la propagande ; elles provoquent l'examen, et l'examen ne peut que nous être

favorable, parce que nous nous adressons à la raison. Il n'est pas un des articles publiés contre cette doctrine qui ne nous ait valu un surcroît d'abonnés et qui n'ait fait vendre des ouvrages. Celui de M. Oscar Comettant (voir le *Siècle* du 27 octobre dernier, et notre réponse dans la *Revue* du mois de décembre 1859) a fait vendre en quelques jours, à M. Ledoyen, plus de cinquante exemplaires de la fameuse sonate de Mozart (qui se vend 2 fr., prix net, selon l'importante et spirituelle remarque de M. Comettant). Les articles de l'*Univers* des 13 avril et 28 mai 1859 (voir notre réponse dans les numéros de la *Revue* de mai et de juillet 1859) ont fait épuiser promptement ce qui restait de la première édition du *Livre des Esprits*, et ainsi des autres. Mais revenons à des choses moins matérielles. Tant qu'on n'opposera au Spiritisme que des arguments de cette nature, il n'aura rien à craindre.

Nous répétons que la source principale du progrès des idées Spiritistes est dans la satisfaction qu'elles procurent à tous ceux qui les approfondissent, et qui y voient autre chose qu'un futile passe-temps ; or, comme on veut son bonheur avant tout, il n'est pas étonnant qu'on s'attache à une idée qui rend heureux. Nous avons dit quelque part qu'en fait de Spiritisme la période de curiosité est passée, et que celle du raisonnement et de la philosophie lui a succédé. La curiosité n'a qu'un temps : une fois satisfaite, on en quitte l'objet pour passer à un autre ; il n'en est pas de même de ce qui s'adresse à la pensée sérieuse et au jugement. Le Spiritisme a surtout progressé depuis qu'il est mieux compris dans son essence intime, depuis qu'on en voit la portée, parce qu'il touche à la corde la plus sensible de l'homme : celle de son bonheur, même de ce monde ; là est la cause de sa propagation, le secret de la force qui le fera triompher. Vous tous qui l'attaquez, voulez-vous donc un moyen certain de le combattre avec succès ? Je vais vous l'indiquer. Remplacez-le par quelque chose de mieux ; trouvez une solution PLUS LOGIQUE à toutes les questions qu'il résout ; donnez à l'homme une AUTRE CERTITUDE qui le rende plus heureux, et comprenez bien la portée de ce mot *certitude*, car l'homme n'accepte comme *certain* que ce qui lui paraît *logique* ; ne vous contentez pas de dire que cela n'est pas, c'est trop facile ; prouvez, non par une négation, mais par des faits, que cela n'est pas, n'a jamais été et NE PEUT PAS ÊTRE ; prouvez enfin que les conséquences du Spiritisme ne sont pas de rendre les hommes meilleurs par la pratique de la plus pure morale évangélique, morale qu'on loue beaucoup, mais qu'on pratique si peu. Quand vous aurez fait cela, je serai le premier à m'incliner devant vous. Jusque-là, permettez-moi de regarder vos doctrines, qui sont la négation de tout avenir, comme la source de l'égoïsme, ver rongeur

de la société, et, par conséquent, comme un véritable fléau. Oui, le Spiritisme est fort, plus fort que vous, parce qu'il s'appuie sur les bases mêmes de la religion : Dieu, l'âme, les peines et les récompenses futures basées sur le bien et le mal qu'on a fait ; vous, vous vous appuyez sur l'incrédulité ; il convie les hommes au bonheur, à l'espérance, à la véritable fraternité ; vous, vous leur offrez le NÉANT pour perspective et L'ÉGOÏSME pour consolation ; il explique tout, vous n'expliquez rien ; il prouve par les faits, et vous ne prouvez rien ; comment voulez-vous qu'on balance entre les deux Doctrines ?

En résumé nous constatons, et chacun le voit et le sent comme nous, que le Spiritisme a fait un pas immense pendant l'année qui vient de s'écouler, et ce pas est le gage de celui qu'il ne peut manquer de faire pendant l'année qui commence ; non seulement le nombre de ses partisans s'est considérablement accru, mais il s'est opéré un changement notable dans l'opinion générale, même parmi les indifférents ; on se dit qu'au fond de tout cela il pourrait bien y avoir quelque chose ; qu'il ne faut pas se hâter de juger ; ceux qui, à ce nom, haussaient les épaules, commencent à craindre le ridicule pour eux-mêmes, en attachant leur nom à un jugement précipité qui peut recevoir un démenti ; ils préfèrent donc se taire et attendre. Il y aura sans doute longtemps encore des gens qui, n'ayant rien à perdre dans l'opinion de la postérité, chercheront à le dénigrer, les uns par caractère ou par état, d'autres par calcul ; mais on se familiarise avec l'idée d'aller à Charenton depuis qu'on se voit en si bonne compagnie, et cette mauvaise plaisanterie devient, comme tant d'autres, un lieu commun dont on ne s'émeut plus du tout, parce qu'au fond de ces attaques on voit un vide absolu de raisonnement. L'arme du ridicule, cette arme qu'on dit si terrible, s'émousse évidemment, et tombe des mains de ceux mêmes qui la tenaient ; a-t-elle donc perdu sa puissance ? Non, mais c'est à la condition de ne pas porter ses coups à faux. Le ridicule ne tue que ce qui est ridicule en soi et n'a du sérieux que l'apparence, car il fustige l'hypocrite et lui arrache son masque ; mais ce qui est véritablement sérieux ne peut en recevoir que des atteintes passagères et sort toujours triomphant de la lutte. Voyez si une seule des grandes idées qui ont été bafouées à leur origine par la tourbe ignorante et jalouse est tombée pour ne plus se relever ! Or, le Spiritisme est une des plus grandes idées, parce qu'il touche à la question la plus vitale, celle du bonheur de l'homme, et l'on ne joue pas impunément avec une pareille question ; il est fort, parce qu'il a ses racines dans les lois mêmes de la nature, et il répond à ses ennemis en faisant dès son début le tour du monde. Encore quelques années, et ses détracteurs, impuissants à le combattre par le raisonnement, se trouveront

tellement débordés par l'opinion, tellement isolés, que force sera pour eux ou de se taire, ou d'ouvrir les yeux à la lumière.

Le Magnétisme devant l'Académie.

Le Magnétisme, mis à la porte, est entré par la fenêtre à la faveur d'un déguisement et d'un autre nom ; au lieu de dire : Je suis le magnétisme, ce qui probablement ne lui eût pas valu un accueil favorable, il a dit : Je m'appelle *hypnotisme* (du grec *upnos*, sommeil). Grâce à ce mot de passe, il est arrivé, toutefois après vingt ans de patience ; mais il n'a pas perdu pour attendre, puisqu'il a su se faire introduire par une des plus grandes illustrations. Il s'est bien donné de garde de se présenter avec son cortège de passes, de somnambulisme, de vue à distance, d'extases, qui l'auraient trahi ; il a dit simplement : Vous êtes bons et humains, votre cœur saigne de voir souffrir vos malades ; vous cherchez un moyen d'endormir la douleur du patient que taille votre scalpel ; celui que vous employez est parfois très dangereux, je vous en apporte un plus simple et qui, dans tous les cas, est sans inconvénients. Il était bien sûr d'être écouté en parlant au nom de l'humanité ; et il ajoute, le rusé : Je suis de la famille, puisque c'est un des vôtres à qui je dois le jour. Il pense, non sans quelque raison, que cette origine ne peut lui nuire.

Si nous vivions au temps de la brillante et poétique Grèce, nous dirions : Le Magnétisme, enfant de la nature et d'un simple mortel, fut proscrit de l'Olympe, parce qu'il avait attenté aux privilèges d'Esculape, et marché sur ses brisées, en se flattant de pouvoir guérir sans son concours. Il erra longtemps sur la terre, où il enseigna aux hommes l'art de guérir par des moyens nouveaux ; il dévoila au vulgaire une foule de merveilles qui, jusqu'alors, avaient été tenues mystérieusement cachées dans les temples ; mais ceux dont il avait révélé les secrets et démasqué la fourberie le pourchassèrent à coups de pierres, de telle sorte qu'il était à la fois banni par les dieux et maltraité par les hommes ; mais il n'en continua pas moins à répandre ses bienfaits en soulageant l'humanité, certain qu'un jour son innocence serait reconnue, et que justice lui serait rendue. Il eut un fils dont il cacha soigneusement la naissance, de peur de lui attirer des persécutions ; il l'appela *Hypnotisme*. Ce fils partagea longtemps son exil, et pendant ce temps il l'instruisait. Quand il le crut assez formé, il lui dit : Va te présenter à l'Olympe ; garde-toi surtout de dire que tu es mon fils ; ton nom et un déguisement t'en faciliteront l'accès ; Esculape t'introduira.

- Comment ! mon père ; Esculape ! votre ennemi le plus acharné ! lui qui vous a proscrit ! - Lui-même te tendra la main. - Mais, s'il me reconnaît, il me chassera. - Eh bien ! s'il te chasse, tu reviendras auprès de moi, et nous continuerons notre œuvre bienfaisante parmi les hommes, en attendant des temps meilleurs. Mais sois tranquille, j'ai bon espoir. Esculape n'est pas méchant ; il veut avant tout le progrès de la science, autrement il ne serait pas digne d'être le dieu de la médecine. J'ai, d'ailleurs, peut-être bien eu quelques torts envers lui ; blessé de me voir dénigrer, je me suis emporté, je l'ai attaqué sans ménagement ; je lui ai prodigué des injures, je l'ai bafoué, vilipendé, traité d'ignorant ; or, c'est là un mauvais moyen de ramener les hommes et les dieux, et son amour-propre froissé a pu s'irriter un instant contre moi. Ne fais pas comme moi, mon fils ; sois plus prudent, et surtout plus poli ; si les autres ne le sont pas avec toi, le tort sera pour eux et la raison pour toi. Va, mon fils, et souviens-toi qu'on ne prend pas des mouches avec du vinaigre. - Ainsi parla le père. Hypnotisme marcha timidement vers l'Olympe ; le cœur lui battait fort quand il se présenta sur le seuil de la porte sacrée ; mais, ô surprise ! Esculape lui-même lui tend la main et l'introduit.

Voilà donc le Magnétisme dans la place ; que va-t-il faire ? Oh ! ne croyez pas la victoire définitive ; nous n'en sommes pas même encore aux préliminaires de la paix. C'est une première barrière renversée, voilà tout ; ce pas est important, sans doute, mais n'allez pas croire que ses ennemis vont s'avouer vaincus ; Esculape lui-même, le grand Esculape, qui l'a reconnu à son air de famille, embrasserait hautement sa défense, qu'ils seraient capables de l'envoyer à Charenton. Ils vont dire que c'est... quelque chose... ; mais qu'assurément ce n'est pas du Magnétisme. Soit ; ne chicanons pas sur les mots ; ce sera tout ce qu'ils voudront ; mais, en attendant, c'est un fait qui aura des conséquences ; or, voici ces conséquences. On va d'abord s'en occuper au seul point de vue anesthésique (du grec *aisthêsis*, sensibilité, et *a* privatif ; privation générale ou partielle de la faculté de sentir), et cela par suite de la prédominance des idées matérialistes, car il y a encore tant de gens qui tiennent, par modestie sans doute, à se réduire au rôle de tournebroche, qui, lorsqu'il est disloqué, est jeté à la ferraille sans qu'il en reste vestige ! On va donc expérimenter ce fait de toutes les manières, ne serait-ce que par simple curiosité ; on va étudier l'action des différentes substances pour produire le phénomène de la catalepsie ; puis un beau jour on reconnaîtra qu'il suffit de poser le doigt. Mais ce n'est pas tout ; en observant le phénomène de la catalepsie, il s'en présentera d'autres spontanément ; déjà on a remarqué la liberté de la pensée pendant la suspension des facultés organiques ; la pensée est

donc indépendante des organes ; il y a donc en l'homme autre chose que la matière ; on verra des facultés étranges se manifester : la vue acquérir une amplitude insolite, franchir les limites des sens ; toutes les perceptions déplacées ; en un mot, c'est un vaste champ pour l'observation, et les observateurs ne manqueront pas ; le sanctuaire est ouvert, espérons qu'il en jaillira la lumière, à moins que le céleste aréopage n'en laisse l'honneur à d'autres qu'à lui.

Nos lecteurs nous sauront gré de rapporter le remarquable article que M. Victor Meunier, rédacteur de l'*Ami des Sciences*, a publié sur cet intéressant sujet, dans la Revue scientifique hebdomadaire du *Siècle* du 16 décembre 1859.

« Le magnétisme animal, conduit à l'Académie par M. Broca, présenté à l'illustre compagnie par M. Velpeau, expérimenté par MM. Follin, Verneuil, Faure, Trousseau, Denonvilliers, Nélaton, Azam, Ch. Robin, etc., tous chirurgiens des hôpitaux, c'est la grande nouvelle du jour.

Les découvertes, comme les livres ont leur destin. Celle dont il va être question n'est point nouvelle. Elle date d'une vingtaine d'années, et ni en Angleterre où elle est née, ni en France où pour le moment on ne s'occupe plus d'autre chose, la publicité ne lui a manqué. Un médecin écossais, M. le docteur Braid, l'a découverte et lui a consacré tout un livre (*Neurypnology or the rationale of nervous sleep, considered in relation with animal magnetism*) ; un célèbre médecin anglais, M. le docteur Carpenter, a longuement analysé la découverte de M. Braid dans l'article *sleep* (sommeil) de l'Encyclopédie d'anatomie et de physiologie de Tood (*Cyclopedia of anatomy and physiology*) ; un illustre savant français, M. Littré, a reproduit l'analyse du docteur Carpenter dans la seconde édition du *Manuel de physiologie* de J. Mueller ; enfin, nous avons nous-même consacré un de nos feuillets de la *Presse* (7 juillet 1852) à l'*hypnotisme* (c'est le nom donné par M. Braid à l'ensemble de faits dont il s'agit). La plus récente des publications relatives à ce sujet date donc de sept années, et c'est quand on pouvait le croire oublié, qu'il acquiert cet immense retentissement.

Il y a dans l'hypnotisme deux choses : un ensemble de phénomènes nerveux, et le procédé au moyen duquel on les produit.

Ce procédé, employé anciennement, si je ne me trompe, par l'abbé Faria, est d'une grande simplicité.

Il consiste à tenir un objet brillant devant les yeux de la personne sur laquelle on expérimente, à une petite distance en avant de la racine du nez, de sorte qu'elle ne puisse le regarder sans loucher en dedans ;

elle doit fixer les yeux sur lui. Ses pupilles se contractent d'abord, se dilatent fortement ensuite, et en peu d'instants l'état cataleptique est produit. Soulevez les membres du sujet, ils gardent la position que vous leur donnez. Ce n'est qu'un des phénomènes produits, nous parlerons tout à l'heure des autres.

M. Azam, professeur suppléant de clinique chirurgicale à l'Ecole de Médecine de Bordeaux, ayant répété avec succès les expériences de M. Braid, en entretint M. Paul Broca, qui pensa que les personnes hypnotisées seraient peut-être insensibles à la douleur des opérations chirurgicales. La lettre qu'il vient d'adresser à l'Académie des sciences est le résumé de ses expériences à ce sujet.

Avant tout, il devait s'assurer de la réalité de l'hypnotisme ; il y parvint sans difficulté.

Rendant visite à une dame âgée de quarante ans, quelque peu hystérique, et qui gardait le lit pour une légère indisposition, M. Broca feint de vouloir examiner les yeux de la malade, et la prie de regarder fixement un petit flacon doré, qu'il tient devant elle à 15 centimètres environ en avant de la racine du nez. Au bout de trois minutes, les yeux sont un peu rouges, les traits immobiles, les réponses lentes et difficiles, mais parfaitement raisonnables. M. Broca lève le bras de la malade, le bras reste dans l'attitude où on l'a mis : il donne aux doigts les situations les plus extrêmes, les doigts les conservent ; il pince la peau en plusieurs endroits avec une certaine force, la patiente ne paraît pas s'en apercevoir. Catalepsie, insensibilité ! M. Broca ne poussa pas plus loin l'expérience ; elle lui avait appris ce qu'il voulait savoir. Une friction sur les yeux, une insufflation d'air froid sur le front ramenèrent la malade à l'état normal. Elle n'avait aucun souvenir de ce qui venait de se passer.

Restait à savoir si l'insensibilité hypnotique résisterait à l'épreuve des opérations chirurgicales.

Parmi les hôtes de l'hôpital Necker, dans le service de M. Follin, était une pauvre jeune femme de 24 ans, atteinte d'une vaste brûlure du dos et des deux membres droits, et d'un énorme abcès extrêmement douloureux. Les moindres mouvements étaient pour elle un supplice ; épuisée par la souffrance, et d'ailleurs très pusillanime, cette malheureuse ne pensait qu'avec terreur à l'opération devenue nécessaire. C'est sur elle que, d'accord avec M. Follin, M. Broca résolut de compléter l'épreuve de l'hypnotisme.

On la plaça sur un lit, en face d'une fenêtre, la prévenant qu'on allait l'endormir. Au bout de deux minutes ses pupilles se dilatent, on lève son bras gauche presque verticalement au-dessus du lit, il reste immobile. Vers

la quatrième minute, ses réponses sont lentes et presque pénibles, mais parfaitement sensées. Cinquième minute : M. Follin pique la peau du bras gauche, la malade ne bouge pas ; nouvelle piqûre plus profonde, qui amène le sang, même impassibilité. On élève le bras droit, qui reste levé. Alors les couvertures sont soulevées et les membres inférieurs écartés pour mettre à découvert le siège de l'abcès. La malade se laisse faire, et dit avec tranquillité qu'on va sans doute lui faire du mal. L'abcès est ouvert, elle pousse un faible cri ; c'est le seul signe de réaction qu'elle donne ; il a duré moins d'une seconde. Pas le moindre frémissement dans les muscles de la face ou des membres, pas un tressaillement dans les deux bras, toujours élevés verticalement au-dessus du lit. Les yeux un peu injectés restent largement ouverts ; le visage a l'immobilité d'un masque...

Le talon gauche soulevé reste suspendu. On enlève le corps brillant (une lorgnette) ; la catalepsie persiste ; pour la troisième fois on pique le bras gauche, le sang perle, l'opérée ne sent rien. Il y a 13 minutes que ce bras garde la situation qu'on lui a donnée.

Enfin, une friction sur les yeux, une insufflation d'air froid réveillent la jeune femme presque subitement ; ses bras et la jambe gauche relâchés à la fois retombent tout à coup sur le lit. Elle se frotte les yeux, reprend connaissance, ne se souvient de rien, et s'étonne qu'on l'a opérée. L'expérience avait duré 18 à 20 minutes ; la période d'anesthésie, 12 à 15.

Tels sont en abrégé les faits essentiels communiqués par M. Broca à l'Académie des sciences. Ils ne sont déjà plus isolés. Un grand nombre des chirurgiens de nos hôpitaux ont tenu à honneur de les répéter, et l'ont fait avec succès. Le but de M. Broca et de ses honorables collègues était et devait être chirurgical. Espérons que l'hypnotisme aura, comme moyen de provoquer l'insensibilité, tous les avantages des agents anesthésiques sans en avoir les inconvénients ; mais la médecine n'est pas de notre domaine, et, pour ne point sortir de ses attributions, notre Revue ne doit considérer le fait que sous le rapport physiologique.

Après avoir reconnu la véracité de M. Braid sur le point essentiel, on tiendra sans doute à vérifier tout ce qu'il rapporte de cet état singulier, auquel il donne le nom d'hypnotisme. Les phénomènes qu'il lui attribue peuvent être classés de la manière suivante.

Exaltation de la sensibilité. - L'odorat est porté à un degré d'acuité qui égale au moins ce qu'on observe chez les animaux ayant le meilleur nez. L'ouïe devient également très perçante. Le toucher acquiert surtout, par rapport à la température, une délicatesse incroyable.

Sentiments suggérés. - Mettez le visage, le corps ou les membres du sujet dans l'attitude qui convient à l'expression d'un sentiment particu-

lier, aussitôt l'état mental correspondant est éveillé. Ainsi, la main de l'hypnotisé étant placée sur le sommet de sa tête, il se redresse spontanément de toute sa hauteur, rejette le haut du corps en arrière ; sa contenance est celle de l'orgueil le plus vif. En ce moment, courbez sa tête en avant, fléchissez doucement le corps et les membres, et l'orgueil fait place à la plus profonde humilité. Ecartez doucement les coins de sa bouche, comme dans le rire, une disposition gaie est aussitôt produite ; la mauvaise humeur en prend immédiatement la place si l'on tire les sourcils l'un vers l'autre et en bas.

Idées provoquées. - Levez la main du sujet au-dessus de sa tête et fléchissez les doigts sur la paume, l'idée de grimper, de se balancer, de tirer une corde est suscitée. Si au contraire on fléchit les doigts tout en laissant pendre les bras, l'idée qu'on provoque est celle de lever un poids. Si les doigts sont fléchis, le bras étant porté en avant comme pour donner un coup, c'est l'idée de boxer qui surgit. (La scène se passe à Londres.)

Accroissement de la force musculaire. - Veut-on susciter une force extraordinaire dans un groupe de muscles, il suffit de suggérer au sujet l'idée de l'action qui réclame cette force et de lui assurer qu'il peut l'accomplir avec la plus grande facilité s'il le veut. « Nous avons vu, dit M. Carpenter, un des sujets hypnotisés de M. Braid, remarquable par la pauvreté de son développement musculaire, soulever, à l'aide de son petit doigt seul, un poids de quatorze kilogrammes et le faire tourner autour de sa tête sur la seule assurance que ce poids était aussi léger qu'une plume. »

Nous nous bornons pour aujourd'hui à l'indication de ce programme ; la parole est aux faits, les réflexions viendront plus tard.

L'Esprit d'un côté et le corps de l'autre.

Entretien avec l'Esprit d'une personne vivante.

Notre honorable collègue, M. le comte de R... C... nous a adressé la lettre suivante, à la date du 23 novembre dernier :

« Monsieur le Président,

« J'ai ouï dire que des médecins, enthousiastes de leur art et désireux de contribuer aux progrès de la science en se rendant utiles à l'humanité, avaient, par testament, légué leur corps au scalpel des salles anatomiques. L'expérience à laquelle j'ai assisté de l'évocation d'une personne vivante

(séance de la Société du 14 octobre 1859) ne m'a pas paru assez instructive, parce qu'il s'agissait d'une chose toute personnelle : de mettre en communication un père vivant avec sa fille morte. J'ai pensé que ce que des médecins ont fait pour le corps, un membre de la Société pouvait le faire pour l'âme, de son vivant, en se mettant à votre disposition pour un essai de ce genre. Vous pourriez peut-être, en préparant d'avance des questions qui, cette fois, n'auraient rien de personnel, obtenir quelques lumières nouvelles sur le fait de l'isolement de l'âme et du corps. Profitant d'une indisposition qui me retient chez moi, je viens m'offrir comme sujet d'étude, si vous l'agréez. Vendredi prochain donc, si je ne reçois contre-ordre, je me coucherai à neuf heures, et je pense qu'à neuf heures et demie vous pourrez m'appeler, etc. »

Nous avons profité de l'offre de M. le comte de R... C... avec d'autant plus d'empressement que, se mettant à notre disposition, nous pensions que son Esprit se prêterait plus volontiers à nos recherches ; d'un autre côté, son instruction, la supériorité de son intelligence (ce qui, par parenthèse, ne l'empêche pas d'être un excellent Spirite) et l'expérience qu'il a acquise dans ses voyages autour du monde comme capitaine de la marine impériale, pouvait nous faire espérer de sa part une plus saine appréciation de son état : notre attente n'a pas été trompée. Nous avons, en conséquence, eu avec lui les deux entretiens suivants, le premier, le 25 novembre, et le second, le 2 décembre 1859.

(Société ; 25 novembre 1859.)

1. Évocation. - R. Je suis là.
 2. Avez-vous en ce moment conscience du désir que vous m'avez exprimé d'être évoqué ? - R. Parfaitement.
 3. A quelle place êtes-vous ici ? - R. Entre vous et le médium.
 4. Nous voyez-vous aussi clairement que lorsque vous assistez en personne à nos séances ? - R. A peu près, mais c'est un peu voilé ; je ne dors pas encore bien.
 5. Comment avez-vous conscience de votre individualité ici présente, tandis que votre corps est dans votre lit ? - R. Mon corps n'est qu'accessoire pour moi en ce moment, c'est MOI qui suis ici.
- Remarque.* C'est MOI qui suis ici est une réponse très remarquable ; pour lui, le corps n'est pas la partie essentielle de son être ; cette partie, c'est l'Esprit, qui constitue son *moi* ; son *moi* et son corps sont deux choses distinctes.
6. Pouvez-vous vous transporter instantanément et à volonté d'ici chez vous et de chez vous ici ? - R. Oui.
 7. En allant de chez vous ici et réciproquement, avez-vous conscience du

trajet que vous faites ? voyez-vous les objets qui sont sur votre route ? - R. Je le pourrais, mais je néglige de le faire, n'y étant pas intéressé.

8. L'état où vous êtes est-il semblable à celui d'un somnambule ? - R. Non pas entièrement ; mon corps *dort*, c'est-à-dire est à peu près inerte ; le somnambule ne *dort* pas ; ses facultés organiques sont modifiées et non annihilées.

9. L'Esprit d'une personne vivante évoqué pourrait-il indiquer des remèdes comme un somnambule ? - R. S'il les connaît, ou s'il se trouve en rapport avec un Esprit qui les connaisse, oui ; sinon, non.

10. Le souvenir de votre existence corporelle est-il nettement présent à votre mémoire ? - R. Très net.

11. Pourriez-vous citer quelques-unes de vos occupations les plus saillantes de la journée ? - R. Je le pourrais, mais je ne le ferai pas, et regrette d'avoir proposé cette question. (Il avait prié de lui adresser une question de ce genre comme épreuve.)

12. Est-ce comme Esprit que vous regrettez d'avoir proposé cette question ? - R. Comme Esprit.

13. Pourquoi le regrettez-vous ? - R. Parce que je comprends mieux combien il est juste qu'il soit la plupart du temps défendu de le faire.

14. Pourriez-vous nous faire la description de votre chambre à coucher ? - R. Certainement ; et de celle de mon concierge aussi.

15. Eh bien ! alors soyez assez bon pour nous décrire votre chambre, ou celle de votre concierge ? - R. J'ai dit que je le pourrais, mais pouvoir n'est pas vouloir.

16. Quelle est la maladie qui vous retient chez vous ? - R. La goutte.

17. Y a-t-il un remède pour la goutte ? si vous en connaissiez, vous seriez bien bon de l'indiquer, car ce serait rendre un grand service. - R. Je le pourrais, mais je m'en garderai bien ; le remède serait pire que le mal.

18. Pire on non, veuillez l'indiquer, sauf à ne pas s'en servir. - R. Il y en a plusieurs, entre autres le colchique.

Remarque. Eveillé, M. de R... a reconnu n'avoir jamais entendu parler de l'emploi de cette plante comme spécifique anti-goutteux.

19. Dans votre état actuel verriez-vous le danger que pourrait courir un ami, et pourriez-vous lui venir en aide ? - R. Je le pourrais ; je l'inspirerais, s'il écoutait mon inspiration, et avec encore plus de fruit s'il était médium.

20. Puisque nous vous évoquons d'après votre désir, et que vous voulez bien vous mettre à notre disposition pour nos études, veuillez nous décrire le mieux possible, et nous faire comprendre, si c'est possible, l'état où vous êtes maintenant. - R. Je suis dans l'état le plus heureux et le plus satisfaisant qu'on puisse éprouver. Avez-vous jamais fait un de ces rêves où la

chaleur du lit vous fait croire que vous êtes bercé mollement dans les airs, ou dans les flots d'une onde tiède, sans nul souci de vos mouvements, sans aucune conscience de membres lourds et incommodes à mouvoir ou à entraîner, en un mot sans nul besoin à satisfaire ; ne sentant ni l'aiguillon de la faim, ni celui de la soif ? Je suis en cet état près de vous ; encore ne vous donné-je qu'une bien petite idée de ce que j'éprouve.

21. L'état actuel de votre corps éprouve-t-il une modification physiologique quelconque, par suite de l'absence de l'Esprit ? - R. En aucune façon ; je suis dans l'état que vous appelez le premier sommeil ; sommeil lourd et profond que nous éprouvons tous, et pendant lequel nous nous éloignons de notre corps.

Remarque. Le sommeil, qui n'était pas complet au commencement de l'évocation, s'est établi peu à peu, par suite même du dégagement de l'Esprit qui laisse le corps dans un plus grand repos.

22. Si, par suite d'un mouvement brusque, on réveillait instantanément votre corps pendant que votre Esprit est ici, qu'en résulterait-il ? - R. Ce qui est brusque pour l'homme est bien lent pour l'Esprit, qui a toujours le temps d'être averti.

23. Le bonheur que vous venez de nous dépeindre et dont vous jouissez dans votre état libre a-t-il quelque rapport avec les sensations agréables qu'on éprouve quelquefois dans les premiers moments de l'asphyxie ? M. S..., qui a eu la satisfaction de les éprouver (involontairement), vous adresse cette question. - R. Il n'a pas tout à fait tort ; dans la mort par asphyxie il y a un instant analogue à celui dont il parle, mais seulement l'Esprit perd de sa lucidité, tandis qu'ici elle est considérablement accrue.

24. Votre Esprit tient-il encore par un lien quelconque à votre corps ? - R. Oui, j'en ai parfaitement conscience.

25. A quoi pouvez-vous comparer ce lien ? - R. A rien que vous connaissiez, si ce n'est à une lueur phosphorescente, comme aspect, si vous pouviez le voir, mais qui ne produit sur moi aucune sensation.

26. La lumière vous affecte-t-elle de la même manière ; a-t-elle la même teinte que lorsque vous voyez par les yeux ? - R. Absolument, puisque mes yeux servent en quelque sorte de fenêtres à la boîte de mon cerveau.

27. Percevez-vous les sons aussi distinctement ? - R. Plus distinctement, car j'en perçois beaucoup qui vous échappent.

28. Comment transmettez-vous votre pensée au médium ? - R. J'agis sur sa main pour lui donner une direction que je facilite par une action sur le cerveau.

29. Vous servez-vous des mots du vocabulaire qu'il a dans la tête, ou

lui indiquez-vous les mots qu'il doit écrire ? - R. L'un et l'autre, selon ma convenance.

29. Si vous aviez pour médium quelqu'un qui ne sût pas votre langue et dont la sienne vous fût inconnue, un Chinois, par exemple, comment feriez-vous pour lui dicter ? - R. Ce serait plus difficile ; et peut-être impossible ; mais dans tous les cas cela ne se pourrait qu'avec une souplesse et une docilité très rare à rencontrer.

30. L'Esprit dont le corps serait mort éprouverait-il la même difficulté à se communiquer à un médium complètement étranger à la langue qu'il parlait de son vivant ? - R. Peut-être moindre, mais elle existerait toujours ; je viens de vous dire que, selon l'occurrence, l'Esprit donne au médium ses expressions ou prend les siennes.

31. Votre présence ici fatigue-t-elle votre corps ? - R. Nullement.

32. Votre corps rêve-t-il ? - R. Non ; c'est en cela, justement, qu'il ne se fatigue pas ; la personne dont vous parlez éprouvait par ses organes des impressions qui se transmettaient à l'Esprit ; c'est ce qui la fatiguait ; je n'éprouve rien de pareil.

Remarque. Il fait allusion à une personne dont on parlait à ce moment, et qui, dans une situation pareille, avait dit que son corps se fatiguait, et avait comparé son Esprit à un ballon captif dont les secousses ébranlent le poteau qui le retient.

Le lendemain M. de R... C... nous a dit avoir rêvé qu'il était à la Société entre nous et le médium ; c'est évidemment un souvenir de l'évocation. Il est probable qu'au moment de la question il ne rêvait pas, puisqu'il a répondu négativement ; ou peut-être aussi, et cela est même plus probable, le rêve n'étant qu'un souvenir de l'activité de l'Esprit, ce n'est pas en réalité le corps qui rêve, puisque le corps ne pense pas. Il a donc pu, et même dû répondre négativement, ne sachant pas si, une fois réveillé, son Esprit se souviendrait. Si son corps eût rêvé, pendant que son Esprit était absent, c'est que l'Esprit aurait eu une double action ; or, il ne pouvait être à la fois à la Société et chez lui.

33. Votre Esprit est-il dans l'état où il sera quand vous serez mort ? - R. A peu de chose près ; à cela près du lien qui le rattache au corps.

34. Avez-vous conscience de vos existences précédentes ? - R. Très confusément : c'est encore là une différence que j'oubliais ; après le dégagement complet qui suit la mort, les souvenirs sont beaucoup plus précis ; actuellement ils sont plus complets que pendant la veille, mais pas assez pour pouvoir les spécifier d'une manière intelligible.

35. Si, à votre réveil on vous soumettait votre écriture, cela vous donnerait-il conscience des réponses que vous venez de faire ? - R. J'y pour-

rais retrouver quelques-unes de mes pensées ; mais beaucoup d'autres ne trouveraient aucun écho dans ma pensée de la veille.

36. Pourriez-vous exercer sur votre corps une influence assez grande pour vous réveiller ? - R. Non.

37. Pourriez-vous répondre à une question mentale ? - R. Oui.

38. Nous voyez-vous spirituellement ou physiquement ? - R. L'un et l'autre.

39. Pourriez-vous aller visiter le frère de votre père, qu'on a dit être dans une île de l'Océanie, et, comme marin pourriez-vous préciser la position de cette île ? - R. Je ne puis rien de tout cela.

40. Que pensez-vous maintenant de votre interminable ouvrage et de son but ? - R. Je pense que je dois le poursuivre, ainsi que le but ; c'est tout ce que je peux dire.

Remarque. Il avait désiré qu'on lui fît cette question au sujet d'un important travail qu'il a entrepris sur la marine.

41. Nous serions charmés que vous voulussiez bien adresser quelques mots à vos collègues, une sorte de petit discours. - R. Puisque j'en trouve l'occasion, j'en profite pour vous affirmer, sur ma foi dans l'avenir de l'âme, que la plus grande faute que puissent commettre les hommes est de chercher des épreuves et des preuves ; ceci est tout au plus pardonnable aux hommes qui débutent dans la connaissance du Spiritisme ; ne vous a-t-on pas répété mille fois qu'il faut croire, parce qu'on comprend et qu'on aime la justice et la vérité, et que s'il était donné satisfaction à une de ces puérides demandes, ceux qui prétendent les faire pour être convaincus ne manqueraient pas d'en faire de nouvelles le lendemain, et qu'infailiblement vous gaspilleriez un temps précieux à faire dire la bonne aventure aux Esprits ? je le comprends maintenant beaucoup mieux que dans mon réveil, et je puis vous donner le sage conseil, quand vous voudrez obtenir de ces résultats, de vous adresser à des Esprits frappeurs et à des tables parlantes qui, n'ayant rien de mieux à dire, peuvent s'occuper de ces sortes de manifestations. Pardonnez-moi la leçon, mais j'en ai besoin comme d'autres, et ne suis pas fâché de me la donner à moi-même.

(Deuxième entretien, 2 décembre 1859.)

42. Évocation. - R. Je suis là.

43. Dormez-vous bien ? - R. Pas trop ; mais cela va venir.

44. Dans le cas particulier où vous êtes, jugez-vous qu'il soit utile de faire l'évocation au nom de Dieu, comme pour l'Esprit d'un mort ? - R. Pourquoi donc pas ? Croyez-vous que, de ce que je ne suis pas mort, Dieu me soit indifférent ?

45. Si, au moment où vous êtes ici, votre corps éprouvait une piqûre, non assez forte pour vous éveiller, mais suffisante pour vous faire tressaillir, votre Esprit la ressentirait-il ? - R. Mon corps ne la sentirait pas.

46. Votre Esprit en aurait-il conscience ? - R. Pas la moindre ; mais notez bien que vous me parlez d'une sensation légère, et sans aucune portée, comme importance, vis-à-vis du corps ou de l'Esprit.

47. A propos de la lumière, vous avez dit qu'elle vous paraissait comme à l'état de veille, attendu que vos yeux sont comme les fenêtrés par où elle arrive à votre cerveau. Nous concevons cela pour la lumière perçue par votre corps ; mais en ce moment ce n'est pas votre corps qui voit. Voyez-vous encore par un point circonscrit ou par tout votre être ? - R. C'est fort difficile à vous faire comprendre ; l'Esprit perçoit ses sensations sans l'intermédiaire des organes, et n'a pas de point circonscrit pour les percevoir.

48. J'insiste de nouveau pour savoir si les objets, l'espace qui vous environne, ont pour vous la même teinte que lorsque vous êtes éveillé. - R. Pour moi, oui, parce que mes organes ne me trompent pas ; mais certains Esprits y trouveraient de grandes différences ; vous, par exemple, vous percevez les sons et les couleurs tout différemment.

49. Percevez-vous les odeurs ? - R. Mieux que vous aussi.

50. Faites-vous la différence entre la lumière et l'obscurité ? - R. Différence, oui ; mais l'obscurité n'existe pas pour moi comme pour vous ; j'y vois parfaitement.

51. Votre vue pénètre-t-elle les corps opaques ? - R. Oui.

52. Pourriez-vous aller dans une autre planète ? - R. Cela dépend.

53. De quoi cela dépend-il ? - R. De la planète.

54. Dans quelle planète pourriez-vous aller ? - R. Dans celles qui sont au même degré que la terre, ou à peu près.

55. Voyez-vous les autres Esprits ? - R. Beaucoup et encore.

Remarque. Une personne qui le connaît intimement, et qui assistait à cette séance, dit que cette expression lui est très familière ; elle y voit, ainsi que dans toute la forme de son langage, une preuve d'identité.

56. En voyez-vous ici ? - R. Oui.

57. Comment constatez-vous leur présence ? Est-ce par une forme quelconque ? - R. C'est par leur forme propre ; c'est-à-dire celle de leur périsprit.

58. Voyez-vous quelquefois vos enfants, et pouvez-vous leur parler ? - R. Je les vois et leur parle très souvent.

59. Vous avez dit : Mon corps est un accessoire ; c'est *moi* qui suis ici. Ce *moi* est-il circonscrit, limité ; a-t-il une forme quelconque ; en

un mot, comment vous voyez-vous ? - R. C'est toujours le périsprit.

60. Le périsprit est-il donc un corps pour vous ? - R. Mais sans doute.

61. Votre périsprit affecte-t-il la forme de votre corps matériel, et vous semble-t-il être ici avec votre corps ? - R. Oui, à la première question, et non à la seconde ; j'ai parfaitement conscience de n'être ici qu'avec mon corps fluide lumineux.

62. Pourriez-vous me donner une poignée de main ? - R. Oui, mais vous ne la sentiriez pas.

63. Pourriez-vous le faire d'une manière sensible ? - R. Cela se peut, mais je ne le puis ici.

64. Si, au moment où vous êtes ici, votre corps venait à mourir subitement, qu'éprouveriez-vous ? - R. J'y serais avant.

65. Seriez-vous plus promptement dégagé que si vous mouriez dans les circonstances ordinaires ? - R. Beaucoup ; je ne rentrerais que pour fermer la porte après être ressorti.

66. Vous avez dit que vous avez la goutte ; vous n'êtes pas d'accord en cela avec votre médecin, ici présent, qui prétend que c'est un rhumatisme névralgique. Qu'en pensez-vous ? - R. J'en pense que puisque vous êtes si bien renseignés, cela doit vous suffire.

67. (Le médecin.) Sur quoi vous fondez-vous pour croire que c'est la goutte ? - R. C'est mon opinion à moi ; je me trompe peut-être, surtout si vous êtes TRES SUR de ne pas vous tromper vous-même.

68. (Le médecin.) Il serait possible qu'il y eût complication de goutte et de rhumatisme. - R. Alors nous aurions raison tous deux ; il ne nous resterait plus qu'à nous embrasser.

(Cette réponse provoque le rire dans l'assemblée.)

69. Cela vous fait-il rire de nous voir rire ? - R. Mais aux éclats ; vous ne m'entendez donc pas ?

70. Vous avez dit que le colchique est un remède efficace contre la goutte ; d'où vous est venue cette idée, puisque, éveillé vous ne le saviez pas ? - R. Je m'en suis servi jadis.

71. C'est donc dans une autre existence ? - R. Oui, et mal m'en a pris.

72. Si l'on vous faisait une question indiscrete, pourrait-on vous contraindre d'y répondre ? - R. Oh ! c'est trop fort ; essayez donc.

73. Ainsi vous avez parfaitement votre libre arbitre ? - R. Plus que vous.

Remarque. L'expérience a prouvé en maintes occasions que l'Esprit isolé du corps a toujours sa volonté et ne dit que ce qu'il veut ; compre-

nant mieux la portée des choses, il est même plus prudent et plus discret qu'il ne le serait éveillé. Quand il dit une chose, c'est qu'il croit utile de le faire.

74. Auriez-vous été libre de ne pas venir quand nous vous avons appelé ? - R. Oui, quitte à en subir les conséquences.

75. Quelles sont ces conséquences ? - R. Si je me refuse à être utile à mes semblables, surtout quand j'ai parfaite conscience de mes actes, je suis libre, mais je suis puni.

76. Quel genre de punition subiriez-vous ? - R. Il faudrait vous développer le code de Dieu, et ce serait trop long.

77. Si, dans ce moment-ci, quelqu'un vous insultait, vous disait de ces choses qu'éveillé vous ne supporteriez pas, quel sentiment cela vous ferait-il éprouver ? - R. Le mépris.

78. Ainsi vous ne chercheriez pas à vous venger ? - R. Non.

79. Vous faites-vous une idée du rang que vous occuperez parmi les Esprits quand vous y serez tout à fait ? - R. Non, cela n'est pas permis.

80. Croyez-vous que, dans l'état actuel où vous êtes, l'Esprit puisse prévoir la mort de son corps ? - R. Quelquefois, puisque si je devais mourir subitement, j'aurais *toujours* le temps d'y rentrer.

Conseils de famille.

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'article que nous avons publié dans le mois de septembre dernier, sous le titre de : *Une Famille Spirite*. Les communications suivantes en sont le digne pendant. Ce sont, en effet, des conseils dictés dans une réunion intime, par un Esprit éminemment supérieur et bienveillant. Elles se distinguent par le charme et la douceur du style, la profondeur des pensées, et en outre par des nuances d'une extrême délicatesse, appropriées à l'âge et au caractère des personnes auxquelles il s'adresse. M. Rabache, négociant de Bordeaux, qui a servi d'intermédiaire, a bien voulu nous autoriser à les publier ; nous ne pouvons que féliciter les médiums qui en obtiennent de semblables : c'est une preuve qu'ils ont d'heureuses sympathies dans le monde invisible.

Château de Pechbusque, novembre 1859.

(Première séance.)

Il fut demandé à l'Esprit protecteur de la famille s'il voulait bien donner quelques conseils aux membres présents ; il répondit :

Oui : Qu'ils aient confiance en Dieu, et qu'ils cherchent à s'instruire des vérités immuables et éternelles que leur enseigne le livre divin de la nature ; il contient toute la loi de Dieu, et ceux qui savent le lire et le comprendre, seuls suivent le véritable chemin de la sagesse. Que rien de ce qu'ils verront ne soit négligé par eux, car chaque chose porte en soi un enseignement, et doit, par l'usage du raisonnement, élever l'âme vers Dieu et la rapprocher de lui. Dans tout ce qui frappera leur intelligence, qu'ils cherchent toujours à distinguer le bien du mal ; le premier pour le pratiquer, le second pour l'éviter. Qu'avant de formuler leur jugement, ils tournent toujours leur pensée vers l'ÉTERNEL, *qui seul les guidera dans le bien*, ET NE LES TROMPERA JAMAIS.

(Deuxième séance.)

Bonsoir, mes enfants. Si vous m'aimez, cherchez à vous instruire ; réunissez-vous souvent dans cette pensée. Mettez vos idées en commun, c'est un excellent moyen, car on ne se communique, en général, que les choses que l'on croit bonnes : on a honte des mauvaises, aussi les garde-t-on secrètes, ou ne les communique-t-on qu'à ceux dont on espère faire des complices. On discerne les bonnes pensées des mauvaises en ce que les premières peuvent, sans crainte aucune, se communiquer à tout le monde, tandis que les dernières ne se pourraient, sans danger, communiquer qu'à quelques-uns. Lorsqu'une pensée vous viendra, pour juger sa valeur, demandez-vous si vous pouvez sans inconvénient la rendre publique, et si elle ne produira point de mal : si votre conscience vous y autorise, soyez sans crainte, votre pensée est bonne. Donnez-vous mutuellement de bons conseils, et, en cela, n'ayez jamais en vue que le bien de celui à qui vous les donnerez, et non le vôtre. Votre récompense, à vous, sera dans le plaisir que vous éprouverez d'avoir été utiles. L'union des cœurs est la source la plus féconde de félicités, et si beaucoup d'hommes sont malheureux, c'est qu'ils ne cherchent le bonheur que pour eux seuls ; il leur échappe précisément parce qu'ils ne croient le trouver que dans l'égoïsme. Je dis le bonheur et non pas la fortune, car cette dernière n'a guère servi jusqu'ici que de soutien à l'injustice, et le but de l'existence est la justice. Or, si la justice était pratiquée parmi les hommes, le plus fortuné serait celui qui aurait accompli la plus grande somme de bonnes œuvres. Si donc vous voulez devenir riches, mes enfants, faites beaucoup de bonnes actions ; peu important les biens du monde, ce n'est pas la satisfaction de la chair qu'il faut chercher, mais celle de l'âme : celle-là n'a qu'une durée éphémère, celle-ci est éternelle.

C'est assez pour aujourd'hui ; méditez ces conseils, et tâchez de les mettre en pratique : là est le sentier du salut.

(Troisième séance.)

Oui, mes enfants, me voici. Ayez confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui font le bien. Ce que vous croyez un mal n'en est souvent un que relativement à vos conceptions. Souvent aussi le mal réel ne vient que du découragement qu'occasionne une difficulté que le calme d'esprit et la réflexion auraient évitée. Réfléchissez donc toujours, et, comme je vous l'ai déjà dit, reportez tout à Dieu. Quand vous éprouvez quelques chagrins, loin de vous abandonner à la tristesse, résistez au contraire, et faites tous vos efforts pour en triompher, en songeant que rien ne s'obtient sans peine, et que le succès est souvent hérissé de difficultés. Invoquez à votre aide les Esprits bienveillants ; ils ne peuvent pas, comme on vous l'enseigne, faire de bonnes œuvres à votre place, ni rien obtenir de Dieu pour vous, car il faut que chacun gagne lui-même la perfection à laquelle nous sommes tous destinés, mais ils peuvent vous inspirer le bien, vous suggérer une conduite convenable, et vous aider de leur concours. Ils ne se manifestent pas ostensiblement, mais dans le recueillement ; écoutez la voix de votre conscience, en vous rappelant mes précédents conseils. - Confiance en Dieu, calme et courage.

(Quatrième séance.)

Bonsoir, mes enfants. Oui, il faut continuer (les séances) jusqu'à ce qu'un médium se manifeste pour remplacer celui qui doit vous quitter. Son rôle d'initiateur parmi vous est accompli : continuez ce que vous avez commencé, car vous aussi, vous servirez un jour à la propagation de la vérité que proclament, en ce moment, dans le monde entier, les manifestations dites des Esprits. Persuadez-vous, mes enfants, que ce que l'on entend en général par Esprit sur la terre, n'est Esprit que pour vous. Après que cet Esprit, ou âme, est séparé de la matière grossière qui l'enveloppe, pour vous il n'a plus de corps, parce que vos yeux matériels ne le peuvent plus voir ; mais il est toujours matière, relativement à ceux qui sont plus élevés que lui. Pour vous, mes jeunes enfants, je vais faire une comparaison bien imparfaite, mais qui, pourtant, pourra vous donner une idée de la *transformation* que vous appelez improprement la mort. Figurez-vous une chenille que vous voyez tous les jours. Lorsque le temps de son existence à cet état est écoulé, elle se *transforme* en chrysalide ; elle passe encore un temps dans cet état, puis, le moment venu, elle dépouille sa grossière enveloppe, et donne naissance à un papillon qui s'envole. Or, la chenille, en laissant

sa nature grossière, représente l'homme qui *meurt*, le papillon représente l'âme qui *s'élève*. La chenille rampait sur la terre, le papillon vole vers le ciel ; il a changé de matière, mais il est encore matériel. La chenille, si elle raisonnait, ne verrait pas le papillon qui, pourtant, serait sorti de la carapace pourrie de la chrysalide. Donc, le corps ne peut pas *voir* l'âme ; mais l'âme enveloppée de matière a conscience de son existence, et le plus grand des matérialistes lui-même le sent parfois intérieurement ; son orgueil, alors, l'empêche d'en convenir, et il reste avec sa science sans croyance, sans s'élever, jusqu'à ce qu'enfin *le doute* vienne en lui. Alors tout n'est pas fini, car chez lui la lutte est plus grande ; mais ce n'est plus qu'une question de temps ; car, rappelez-vous-le, mes amis, tous les enfants de Dieu sont créés pour la perfection : heureux ceux qui ne perdent pas leur temps en chemin. L'éternité se compose de deux périodes : celle de l'épreuve, qu'on pourrait appeler l'incubation, et celle de l'éclosion ou d'entrée dans la vie véritable, que vous appelez le bonheur des élus.

(Cinquième séance.)

Mes chers enfants, je vois avec satisfaction que vous commencez à réfléchir sur les avis et les conseils que je vous donne. Je sais que pour le développement actuel de votre intelligence, c'est trop à la fois de sujets de réflexion ; mais je dois profiter de l'occasion qui se présente : dans quelques jours ce moyen ne sera plus à ma disposition, et il fallait frapper votre imagination de manière à vous suggérer le désir de continuer vos séances, jusqu'à ce que quelqu'un de vous puisse servir de remplaçant au médium actuel. J'espère que ces quelques séances, sur lesquelles je vous engage à méditer longtemps, auront suffi pour éveiller voire attention, et le désir d'approfondir davantage ce vaste sujet d'investigations. Prenez pour règle de ne jamais chercher à satisfaire une vaine curiosité, mais de vous instruire et vous perfectionner. Il est inutile que vous vous préoccupiez de la différence qui peut exister entre ce que je vous enseignerai et ce que vous savez ou croyez savoir ; chaque fois qu'une instruction vous sera donnée, demandez-vous si elle est juste, et si elle répond aux exigences de la conscience et de l'équité : lorsque la réponse sera affirmative, ne vous inquiétez pas de savoir si cela concorde avec ce qui vous aura été dit. Que vous importe cela ! L'important, c'est le juste, le consciencieux et l'équitable : tout ce qui réunit ces conditions est de Dieu. Obéir à une bonne conscience, ne faire que des choses utiles, éviter toutes celles qui, sans être mauvaises, n'ont pas d'utilité, c'est l'essentiel ; car c'est déjà mal faire que de faire quelque chose d'inutile. Evitez de scandaliser, même par votre perfectionnement : il est telles circonstances où la vue seule de votre chan-

gement peut produire un mauvais effet. C'est ainsi, par exemple, que la lumière du jour ne saurait sans danger frapper soudain l'œil d'un homme enfermé dans un cachot obscur. Que votre progrès alors ne soit livré à l'investigation que selon que la sagesse vous le conseillera. Perfectionnez-vous toujours ; vous le ferez voir seulement lorsqu'il en sera temps. Ceux pour qui j'écris ce conseil le comprendront, sans que j'aie besoin d'être plus explicite ; leur conscience le leur dira.

Courage donc et persévérance ! ce sont les seules lois du succès.

Remarque. Ce dernier conseil ne saurait être d'une application générale ; l'Esprit a évidemment eu un but spécial, ainsi qu'il le dit lui-même, autrement on pourrait se méprendre sur le sens et la portée de ses paroles.

Les pierres de Java.

Bruxelles, 9 décembre 1859.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans la *Revue Spirite* le fait rapporté par *Ida Pfeiffer* sur les pierres tombées à Java en présence d'un officier supérieur hollandais avec lequel j'ai été fort lié en 1817, puisque c'est lui qui m'a prêté ses pistolets et servi de témoin dans mon premier duel. Il s'appelait Michiels, de Maestricht, et il est devenu général à Java. La lettre qui relatait ce fait ajoutait que cette chute de pierres dans l'habitation isolée du district de Chéribon n'a pas duré moins de douze jours, sans que les sentinelles placées par le général aient rien découvert, ni lui non plus pendant tout le temps qu'il y est resté. Ces pierres, formées d'une espèce de ponce, paraissaient se créer en l'air à quelques pieds du plafond. Le général en fit remplir plusieurs corbeilles ; les habitants venaient en chercher pour en faire des amulettes et même des remèdes. Ce fait est très connu à Java, parce qu'il se renouvelle assez souvent, surtout les crachats de siry. Plusieurs enfants ont été poursuivis à coups de pierres en rase campagne, mais sans en être atteints. On dirait des Esprits farceurs qui s'amuse à faire peur aux gens. Evoquez l'Esprit du général Michiels, il vous expliquera peut-être ce fait. Le docteur Vanden Kerkhove, qui a longtemps habité Java, me l'a confirmé comme je vous affirme que votre *Revue* devient tous les jours plus intéressante, plus moralisante et plus recherchée à Bruxelles.

Agréez,

JOBARD.

Le caractère connu de Mme Ida Pfeiffer, le cachet de véracité que por-

tent tous ces récits, ne nous laissent aucun doute sur la réalité du phénomène en question : mais on conçoit toute l'importance que vient y ajouter la lettre de M. Jobard, par le témoignage du principal témoin oculaire chargé de vérifier le fait, et qui n'avait aucun intérêt à l'accréditer s'il l'eût reconnu faux. Au premier abord, la nature ponceuse de cette pluie de pierres pourrait leur faire attribuer une origine volcanique ou aérolithique, et les sceptiques ne manqueront pas de dire que la superstition a pris le change sur un phénomène naturel. Si nous n'avions que le témoignage des Javanais, la supposition serait fondée, et ces pierres, tombant en rase campagne, viendraient sans contredit à l'appui de cette opinion. Mais le général Michiels et le docteur Vanden Kerkhove n'étaient pas des Malais, et leur assertion a bien quelque valeur. A cette considération, déjà très puissante il faut ajouter que ces pierres ne tombaient pas seulement en plein air, mais dans une chambre où elles paraissaient se former à quelque distance du plafond : c'est le général qui l'affirme ; or, nous ne pensons pas qu'on ait jamais vu des aérolithes se former dans l'atmosphère d'une chambre. En admettant la cause météorologique ou volcanique, on ne saurait en dire autant des crachats de siry que les volcans n'ont jamais vomis, du moins à notre connaissance. Cette hypothèse étant écartée par la nature même des faits, il reste à savoir comment ces substances ont pu se former. On en trouvera l'explication dans notre article du mois d'août 1859, sur *le Mobilier d'outre-tombe*.

Correspondance.

Toulouse, 17 décembre 1859.

Mon cher Monsieur.

Je viens de lire votre réponse à M. Oscar Comettant dont j'avais lu l'article. Si ce feuilletoniste sceptique et niaisement railleur n'est pas convaincu par les bonnes raisons que vous lui donnez, au moins il pourra reconnaître dans votre réponse l'urbanité du style qui manquait totalement à sa prose ; les parenthèses plates dont il avait lardé les évocations me semblaient de l'esprit de queue rouge ; les regrets dont il accompagnait les deux francs que lui avait coûtés la sonate auraient bien mérité que la Société lui votât un secours de 2 francs. Vous pensez bien, mon cher monsieur Allan Kardec, que je suis trop ardent Spirite pour avoir laissé sans réponse un article où j'étais nommé et mis en cause ; j'ai écrit aussi

de mon côté à M. Oscar Comettant ; le lendemain de la réception de son journal il a reçu la lettre suivante de moi :

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de lire votre feuilleton de jeudi : Variétés. Comme il me met en cause, puisque j'y suis personnellement nommé, je vous prie de m'accorder la permission de faire à ce sujet quelques observations que vous voudrez bien accepter, au même titre que j'ai moi-même accepté les spirituelles parenthèses dont il vous a plu d'émailler le rapport que vous faites des évocations de Mozart et de Chopin. Que voulez-vous plaisanter par cet article humoristique ? Est-ce le Spiritisme ? Vous vous tromperiez fort en croyant lui faire le moindre tort. En France on plaisante d'abord, puis l'on juge, et l'on n'accorde les honneurs de la plaisanterie qu'aux choses véritablement grandes et sérieuses, quitte à leur accorder après tout l'examen qu'elles méritent.

Si M. Ledoyen est aussi avide et intéressé que vous voulez bien le donner à croire, il doit vous être fort reconnaissant d'avoir bien voulu, par un feuilleton de onze colonnes, assurer, le succès d'une de ses plus modestes publications ; c'est la première fois qu'un article aussi important est publié dans un grand journal sur le Spiritisme ; je vois, par cet article quasi charivarique, que le Spiritisme est déjà pris en considération par ses ennemis même, et je vous dirai, en confidence, que les Esprits nous ont dit qu'ils se serviraient aussi de leurs ennemis pour faire triompher leur cause ; ainsi, vous n'avez qu'à vous bien tenir sur vos gardes, si vous ne voulez pas devenir *l'apôtre malgré lui*.

Vous ne voulez voir dans le Spiritisme que du charlatanisme moral et commercial ; nous autres, futurs locataires de Charenton, nous y trouvons la solution d'une foule de problèmes contre lesquels l'humanité heurtait sa raison depuis de longs siècles, à savoir la *reconnaissance* raisonnée de Dieu dans toutes ses œuvres matérielles et spirituelles ; l'immortalité et l'individualité certaines de l'âme prouvée par les manifestations des Esprits ; la science des lois de la justice divine étudiée dans les diverses incarnations des Esprits, etc., etc. Si l'on se donnait la peine d'approfondir un peu ces sujets, on pourrait voir qu'ils se trouvent au-dessus de tous les sarcasmes et de toutes les railleries. Vous aurez beau nous traiter de rêveurs, d'hallucinés, nous dirons tous, au lieu du : *É pur si muove* de Galilée : Et pourtant Dieu est là !

Je vous prie d'agréer, etc.

BRION DORGEVAL,

Première basse d'opéra comique au théâtre de
Toulouse, ex-pensionnaire de M. Carvalho.

Remarque. Il n'est pas à notre connaissance que M. Oscar Comettant ait publié cette réponse, non plus que la nôtre ; or attaquer sans admettre la défense n'est pas une guerre loyale.

Bruxelles, 23 décembre 1859.

Mon cher collègue,

Je viens vous soumettre quelques réflexions ethnographiques sur le monde des Esprits, dans l'intention de redresser une opinion assez générale, mais, à mon avis, très erronée sur l'état de l'homme après sa spiritualisation.

On s'imagine à tort qu'un imbécile, un ignorant, une brute devient immédiatement un génie, un savant, un prophète, dès qu'il a quitté sa gaine. C'est une erreur analogue à celle qui supposerait qu'un scélérat délivré de la camisole de force va devenir honnête ; un sot spirituel, et un fanatique raisonnable, par cela seul qu'il aura franchi la frontière.

Il n'en est rien ; nous emportons avec nous tous nos *acquêts* moraux, notre caractère, notre science, nos vices et nos vertus, à l'exception de ceux qui tiennent à la matière : les boiteux, les borgnes et les bossus ne le sont plus ; mais les coquins, les avarés, les superstitieux le sont encore. On ne doit donc pas s'étonner d'entendre des Esprits demander des prières, désirer qu'on accomplisse des pèlerinages qu'ils avaient promis, et même qu'on trouve l'argent qu'ils avaient caché, dans le but de le donner à la personne à laquelle ils l'avaient destiné, et qu'ils indiquent exactement, fût-elle réincarnée.

En somme, l'Esprit qui avait un désir, un plan, une opinion, une croyance sur la terre, désire en voir l'accomplissement. Ainsi, Hahnemann s'écriait : « Courage, mes amis, ma doctrine triomphe, quelle satisfaction pour mon âme ! »

Quant au docteur Gall, vous savez ce qu'il pense de sa science, ainsi que Lavater, Swedenborg et Fourier, lequel m'a dit que ses élèves avaient tronqué sa doctrine en voulant sauter par-dessus la phase du garantisme, qu'il me félicite de poursuivre.

En un mot, tous les Esprits qui professaient une religion, une idolâtrie ou un schisme par conviction, persistent dans les mêmes croyances, jusqu'à ce qu'ils se soient éclairés par l'étude et la réflexion. Tel est le sujet des miennes en ce moment, et c'est bien évidemment un Esprit logique qui me les dicte, car, il y a une heure, je ne songeais qu'à me mettre au lit pour achever la lecture de l'excellent petit livre de Mme Henry Gaugain sur les pitoyables préjugés des Bas-Bretons contre les inventions nouvelles.

En continuant vos études, vous reconnaîtrez que le monde d'outre tombe n'est que l'image daguerréotypée de celui-ci, qui renferme, comme vous savez, des Esprits malins comme le diable, et méchants comme des démons. Il n'est pas étonnant que les bonnes gens s'y trompent et s'interdisent tout commerce avec eux ; ce qui les prive de la visite des bons et des grands Esprits qui sont moins rares là-haut qu'ici-bas, puisqu'il y en a de tous les temps et de tous les pays, lesquels ne demandent qu'à nous donner de bons conseils et à nous faire du bien ; tandis que vous savez avec quelle répugnance et quelle colère les mauvais répondent à l'appel forcé ; mais le plus grand, le plus rare de tous les Esprits, celui qui ne vient que trois fois pendant la vie d'un globe, l'Esprit divin, le Saint Esprit enfin, n'obéit point aux évocations des pneumatologues ; il vient quand il veut, *spiritus flat ubi vult*, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en envoie pas d'autres pour lui préparer la voie.

La hiérarchie est une loi universelle, *tout est comme tout*, ailleurs comme chez nous. Ce qui retarde plus le progrès des bonnes doctrines que la persécution ne les fait avancer, c'est le faux respect humain.

Il y a longtemps que le magnétisme aurait triomphé si, au lieu de dire : M. X., M. N., on avait donné le nom et l'adresse des personnes, pour références, comme disent les Anglais. Mais on se dit : Quel est ce M. M. qui se cache ? un menteur apparemment ; ce M. J. ? un jongleur ; ce M. F. ? un farceur, ou plutôt un être de raison auquel on a bien raison de ne pas se fier, car on ne se cache ou ne se masque que pour mal faire ou mentir.

Aujourd'hui que les académies admettent enfin le magnétisme et le somnambulisme, cousins germains du Spiritisme, il faut que leurs partisans s'enhardissent à signer en toutes lettres. La peur du *qu'en dira-t-on* est un sentiment lâche et mauvais.

L'action de signer ce qu'on a vu, ce que l'on croit, ne doit plus être regardée comme un trait de courage ; vous devez donc engager vos adeptes à faire ce que j'ai toujours fait, à signer.

JOBARD.

Remarque. Nous sommes en tous points de l'avis de M. Jobard ; d'abord, ses observations sur l'état des Esprits sont parfaitement exactes. Quant au second point, nous aspirons comme lui au moment où la crainte du *qu'en dira-t-on* ne retiendra plus personne ; mais, que voulez-vous ? il faut faire la part de la faiblesse humaine ; quelques-uns commencent, et M. Jobard aura le mérite d'avoir donné l'exemple ; d'autres suivront, soyez-en sûr, quand ils verront qu'on peut mettre le pied dehors sans être mordu ; il faut le temps pour tout ; or, le temps vient plus vite que ne le croit

M. Jobard ; la réserve que nous mettons dans la publication des noms est motivée par des raisons de convenances dont nous n'avons jusqu'à présent qu'à nous applaudir ; mais, en attendant, nous constatons un progrès très sensible dans le courage de son opinion. Nous voyons tous les jours des personnes qui, il y a peu de temps encore, osaient à peine s'avouer Spiritistes ; aujourd'hui elles le font ouvertement dans la conversation, et soutiennent des thèses sur la doctrine, sans se soucier le moins du monde des épithètes mal sonnantes dont on les gratifie ; c'est un pas immense : le reste viendra. Je l'ai dit en commençant : Encore quelques années, et l'on verra bien un autre changement. Avant peu, il en sera du Spiritisme comme du magnétisme ; naguère, ce n'était qu'entre quatre yeux qu'on osait se dire magnétiseur, aujourd'hui c'est un titre dont on s'honore. Quand on sera bien convaincu que le Spiritisme ne brûle pas, on se dira Spirite sans plus de crainte qu'on se dit phrénologiste, homéopathe, etc. Nous sommes à un moment de transition, et les transitions ne se font jamais brusquement.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 2 décembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 25 novembre.

Demandes d'admission. Lettres de M. L. Benardacky, de Saint-Pétersbourg, et de Mme Elisa Johnson, de Londres, qui demandent à faire partie de la Société comme membres titulaires.

Communications diverses. Lecture de deux communications faites à M. Bouché, ancien recteur de l'Académie, médium écrivain, par l'Esprit de la duchesse de Longueville, au sujet d'une visite que cette dernière venait de faire, comme Esprit, à Port-Royal-des-Champs. Ces deux communications sont remarquables par le style et l'élévation des pensées. Elles prouvent que certains Esprits revoient avec plaisir les lieux qu'ils ont habités de leur vivant, et qu'ils ont le charme du souvenir. Sans doute, plus ils sont dématérialisés, moins ils attachent d'importance aux choses terrestres, mais il en est qui y tiennent longtemps encore après leur mort, et semblent continuer, dans le monde invisible les occupations qu'ils avaient en ce monde, ou tout au moins y prendre un certain intérêt.

Etudes. 1° Évocation de M. le comte Desbassyns de Richemont, mort

en juin 1859, et qui, depuis plus de dix ans, professait les idées Spiritistes. Cette évocation confirme l'influence de ces idées sur le dégagement de l'Esprit après la mort.

2° Évocation de la sœur Marthe, morte en 1824.

3° Seconde évocation de M. le comte de R. C., membre de la Société, retenu chez lui par une indisposition, et suite des questions qui lui sont adressées sur l'isolement momentané de l'Esprit et du corps pendant le sommeil. (Publiée dans ce numéro.)

Vendredi, 9 décembre. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 2 décembre.

Communications diverses. M. de la Roche transmet une notice sur des faits de manifestations remarquables qui ont eu lieu dans une maison de Castelnaudary. Ces faits sont rapportés dans la note qui précède le compte rendu de l'évocation qui a eu lieu à ce sujet et qui sera publié.

Études. 1° Évocation du roi de Kanala (Nouvelle-Calédonie), déjà évoqué le 28 octobre, mais qui alors avait écrit avec beaucoup de difficulté, et avait promis de s'exercer à écrire plus lisiblement. Il donne de curieuses explications sur la manière dont il s'y est pris pour se perfectionner. (Sera publiée avec la première évocation.)

2° Évocation de l'Esprit de Castelnaudary. Il se manifeste par des signes de vive colère sans pouvoir rien écrire ; il casse sept ou huit crayons, dont plusieurs sont lancés avec force contre les assistants, et secoue violemment le bras du médium. Saint Louis donne des explications intéressantes sur l'état et la nature de cet Esprit, qui est, dit-il, de la pire espèce et dans la situation la plus malheureuse. (Sera publiée avec toutes les autres communications relatives à ce sujet.)

3° Quatre communications spontanées sont obtenues simultanément : la première de saint Vincent de Paul, par M. Roze ; la deuxième de Charlet, par M. Didier fils, faisant suite au travail commencé par le même Esprit, la troisième de Mélanchthon, par M. Colin ; la quatrième d'un Esprit qui s'est donné le nom de Mikaël, protecteur des enfants, par Mme de Boyer.

Vendredi 16 décembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal.

Admissions. Sont admis comme membres titulaires : M. L. Benadacky, de Saint-Pétersbourg, et Mme Elisa Johnson, de Londres, présentés le 2 décembre.

Demandes d'admission. M. Forbes, de Londres, officier du génie, et Mme Forbes, de Florence, écrivent pour demander à faire partie de la Société comme membres titulaires. Rapport et décision renvoyés au 30 déc.

Désignation de six commissaires qui devront se répartir le service des séances générales jusqu'au premier avril, sans qu'il soit besoin d'en désigner un à chaque séance. Ils auront, en outre, dans leurs attributions, de signaler les infractions que pourraient commettre les auditeurs étrangers contre le règlement, par suite de leur ignorance des exigences de la Société, afin d'en avertir les membres titulaires qui leur auraient donné des lettres d'introduction.

Sur la proposition de M. Allan Kardec, la Société décide que le Bulletin de ses séances sera dorénavant publié en supplément de la Revue, afin que cette publication ne soit pas au détriment des matières habituelles du journal. Par suite de cette addition, chaque numéro sera augmenté d'environ quatre pages, dont les frais seront portés au compte de la Société.

M. Lesourd propose que lorsqu'il y a cinq séances dans un mois, la cinquième soit consacrée à une séance particulière. (Adopté.)

Le même membre propose en outre que lorsqu'un nouveau membre est admis, il soit officiellement présenté aux autres membres de la Société, afin qu'il n'y arrive point comme un étranger. (Adopté.)

M. Thiry fait observer que souvent des Esprits souffrants réclament le secours des prières comme un adoucissement à leurs peines ; mais attendu qu'il peut arriver de les perdre de vue, il propose qu'à chaque séance le Président rappelle leurs noms. (Adopté.)

Communications diverses, 1° Lettre de M. Jobard, de Bruxelles, qui confirme, avec des détails circonstanciés, le fait des manifestations de Java, rapporté par Mme Ida Pfeiffer, et publié dans la Revue de décembre. Il les tient du général hollandais lui-même, avec lequel il était lié, et qui fut chargé de surveiller la maison où se passaient ces choses, et par conséquent témoin oculaire. (Publiée dans ce numéro.)

2° Lecture d'une communication de l'Esprit de Castelnaudary, obtenue par M. et Mme Forbes, auditeurs à la dernière séance. Il y est donné des détails intéressants et circonstanciés sur cet Esprit, et les événements qui se sont passés dans la maison en question. Plusieurs autres communications ayant été obtenues sur le même sujet, elles seront réunies à celle de la Société pour être publiées quand le tout sera complété.

3° Lecture d'une notice sur Mme Xavier, médium voyant. Cette dame ne voit point à volonté, mais les Esprits se présentent à elle spontanément ; sans être ni en somnambulisme, ni en extase, elle est néanmoins, à ces moments-là, dans un état particulier qui réclame le plus grand calme et beaucoup de recueillement ; de telle sorte que si on l'interrogeait sur ce qu'elle voit, cet état se dissiperait à l'instant, et elle ne verrait plus rien. Comme elle en conserve un souvenir complet, elle peut rendre compte

plus tard de ce qu'elle a vu. C'est ainsi, par exemple, qu'elle a vu, entre autres, la sœur Marthe, le jour où on l'a évoquée, et qu'elle l'a désignée de manière à ne laisser aucun doute sur son identité. Elle a vu également, à la dernière séance, l'Esprit de Castelnau, vêtu d'une chemise déchirée, un poignard à la main, les mains teintes de sang, secouer fortement le bras du médium, pendant ses tentatives pour écrire, et chaque fois que saint Louis paraissait lui ordonner de le faire. Il avait une sorte de sourire hébété sur les lèvres ; puis, quand on a parlé de prières, il n'a pas d'abord paru comprendre ; mais aussitôt après l'explication donnée par saint Louis, il s'est précipité à ses genoux.

Le roi de Kanala lui est apparu avec la tête d'un blanc ; il avait les yeux bleus, des moustaches et des favoris gris, des mains de nègre, des bracelets d'acier, un costume bleu, la poitrine couverte d'une foule d'objets qu'elle n'a pu bien distinguer. « Cette apparence a-t-il été dit, tient à ce que, entre l'existence antérieure dont il a parlé et sa dernière, il a été soldat en France sous Louis XV. C'était une conséquence de son état avancé comparativement. Il a demandé à retourner chez les peuplades d'où il était sorti pour y faire, comme chef, pénétrer les idées de progrès. Cette forme qu'il a prise, et cette apparence moitié sauvage et moitié civilisée, sont destinées à vous montrer, sous une nouvelle face, celles que l'Esprit peut donner au pèrisprit, dans un but instructif, et comme indice des différents états par lesquels il a passé. »

Mme X... a encore vu les Esprits évoqués venir répondre à l'évocation et aux questions qui n'avaient rien de répréhensible quant à leur but ; et sur l'ordre de saint Louis, se retirer pour laisser des Esprits présents répondre à leur place, dès que les questions prenaient un caractère insidieux. « La plus grande bonne foi et la plus grande franchise devant dicter les questions, aucune arrière-pensée, ajoute l'Esprit interrogé à ce sujet par le mari de cette dame, ne nous échappe ; ne cherchez donc jamais à atteindre votre but par des voies détournées, vous le manquerez toujours ainsi infailliblement. »

Elle voyait une couronne fluidique ceindre la tête du médium, comme pour indiquer les moments pendant lesquels il était interdit aux Esprits non appelés de se communiquer, parce que les réponses devaient être sincères ; mais dès que cette couronne était retirée, elle voyait tous ces Esprits intrus se disputer, en quelque sorte, la place qu'on leur laissait.

Elle a vu enfin l'Esprit de M. le comte de R... sous la forme d'un cœur lumineux renversé, uni à un cordon fluidique qui aboutissait au dehors. C'était, a-t-il été dit, pour vous apprendre d'abord que l'Esprit peut donner à son pèrisprit l'apparence qu'il veut ; ensuite, parce qu'il eût pu y avoir

de l'inconvénient pour cette dame à se rencontrer vis-à-vis d'un Esprit incarné qu'elle aurait vu comme Esprit dégagé. Plus tard, cet inconvénient aura diminué ou disparu.

Études. 1° Évocation de Charlet.

2° Trois communications spontanées sont obtenues simultanément : la première de saint Augustin, par M. Roze. Elle explique la mission du Christ, et confirme un point très important expliqué par Arago, sur la formation du globe ; - la deuxième de Charlet, par M. Didier fils (suite du travail commencé) ; - la troisième de Joinville, qui signe en vieille orthographe : Amy de Loys, par Mlle Huet.

Vendredi 23 décembre 1859. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 16 décembre.

Demandes d'admission. Lettres de M. Demange, négociant à Paris ; de M. Soive, négociant à Paris, présentés comme membres titulaires. Rapport et décision renvoyés à la séance du 30 décembre.

Communications diverses. 1. Lecture d'une évocation faite en particulier par Mme de B..., de l'Esprit qui s'est spontanément communiqué par elle à la Société, sous le nom de Paul Miffet, au moment où il allait se réincarner. Cette évocation, qui présente un intéressant tableau de la réincarnation et de la situation physique et morale de l'Esprit dans les premiers instants de sa vie corporelle, sera publiée.

2. Lettre de M. Paul Netz sur les faits qui ont amené la prise de possession, par les Chartreux, des ruines du château de Vauvert, situé dans le quartier de l'Observatoire de Paris, sous Louis IX. Il se passait, soi-disant, dans ce château, des scènes de diableries, qui cessèrent dès que les moines y furent installés. Saint Louis, interrogé sur ces faits, répond qu'il en a parfaitement connaissance, mais que c'était une jonglerie.

Études. 1. Questions et problèmes moraux divers adressés à saint Louis, sur l'état des Esprits souffrants. (Seront publiées.)

2. Évocation de John Brown.

3. Trois communications spontanées : la première par M. Roze, et signée de l'Esprit de Vérité, contenant divers conseils à la Société ; la deuxième de Charlet, par M. Didier fils (suite du travail commencé) ; la troisième, sur les Esprits qui président aux fleurs, par Mme de B...

ALLAN KARDEC.

Nota. La nouvelle édition du *Livre des Esprits* va paraître en janvier.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 2.

FÉVRIER 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 30 décembre 1859. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 23 décembre.

La Société décide qu'à chaque séance particulière, à la suite du procès-verbal, il sera donné lecture de la liste nominale des auditeurs ayant assisté à la séance générale précédente, avec indication des membres qui les ont présentés, et qu'invitation sera faite de signaler les inconvénients dont la présence des personnes étrangères à la Société aurait pu être la cause. En conséquence lecture est donnée de la liste des auditeurs assistant à la dernière séance.

Sont admis comme membres titulaires, sur leur demande écrite, et après rapport verbal :

1° M. Forbes, de Londres, officier du génie, présenté le 16 décembre. -
2° Madame Forbes, née comtesse Passerini Corretesi, de Florence, présentée le 23 décembre. - 3° M. Soive, négociant de Paris, présenté le 16 décembre. - 4° M. Demange, négociant de Paris, présenté le 23 décembre.

Lecture de trois nouvelles lettres de demandes d'admission. Rapport et décision renvoyés au 6 janvier.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Brion Dorgeval, contenant la réponse qu'il a adressée à M. Oscar Commettant, au sujet de l'article publié par ce dernier dans le *Siècle*. (Voir le n° de janvier.)

2° Lettre de M. Jobard, de Bruxelles, contenant des observations fort justes sur l'état moral des Esprits. Il exprime le regret que les partisans du

Spiritisme soient le plus souvent désignés par des initiales ; il pense que des indications plus explicites contribueraient au progrès de la science ; il invite en conséquence tous les partisans de la doctrine à mettre leur nom comme il le fait lui-même. (Voir le n° de janvier.)

Cette dernière remarque de M. Jobard est fortement appuyée par un grand nombre de membres qui déclarent autoriser à mettre leurs noms dans tous les comptes-rendus qui pourront les concerner.

M. Allan Kardec fait observer que la crainte du *qu'en dira-t-on* diminue chaque jour, et qu'aujourd'hui il est peu de personnes qui craignent d'avouer leurs opinions touchant le Spiritisme ; les épithètes de mauvais goût données à ses partisans deviennent elles-mêmes des lieux communs ridicules dont on se rit, quand on voit tant de gens d'élite se rallier à la doctrine ; car on entrevoit le moment où la force de l'opinion imposera silence aux sarcasmes. Mais autre chose est d'avoir le courage de son opinion dans la conversation, ou de livrer son nom à la publicité. Parmi les personnes qui soutiennent la cause du Spiritisme avec le plus d'énergie, il en est beaucoup qui ne se soucient pas de se mettre en évidence, pas plus pour d'autres choses que pour celles-là. Ces scrupules, qui n'impliquent nullement un manque de courage, doivent être respectés. Lorsque des faits extraordinaires se passent quelque part, on conçoit qu'il serait peu agréable pour les personnes qui en sont l'objet, de devenir le point de mire de la curiosité publique, et d'être assaillies par les importuns. Il faut sans doute savoir gré à ceux qui se mettent au-dessus des préjugés, mais il ne faut pas non plus blâmer trop légèrement ceux qui ont peut-être des motifs très légitimes de ne pas s'afficher.

Études. 1° Questions adressées à saint Louis sur les Esprits qui président aux fleurs, à propos de la communication obtenue par madame de B... Une explication très intéressante est donnée à ce sujet. (Sera publiée.)

2° Autres questions sur l'esprit des animaux.

3° Deux communications spontanées sont obtenues simultanément, la 1° de l'Esprit de vérité, par M. Roze, et contenant des conseils adressés à la Société ; la 2° de Fénelon, par mademoiselle Huet.

Vendredi, 6 janvier. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal de la séance du 30 décembre.

Sont admis comme membres titulaires, sur leur demande écrite, et après rapport verbal : 1° M. Ducastel, propriétaire à Abbeville, présenté le 30 décembre ; 2° Madame Deslandes, de Paris, présentée le 30 décembre ; 3° Madame Rakowska, de Paris, présentée le 30 décembre.

Lecture d'une lettre de demande d'admission.

Lettre de M. Poinsignon, de Paris, qui félicite la Société à l'occasion de la nouvelle année, et exprime ses vœux pour la propagation du Spiritisme.

Lettre de M. Demange, nouvellement reçu, en remerciement de son admission. Il assure la Société de sa coopération active.

Examen de plusieurs questions touchant les affaires administratives de la Société.

Communications diverses. 1° Notice sur don Péra, prieur d'Armilly, mort il y a 30 ans. Il sera fait une étude à ce sujet.

2° Lettre de M. Lussiez, de Troyes, contenant des réflexions très judicieuses, relatives à l'influence moralisatrice du Spiritisme sur les classes ouvrières.

3° Lettre de madame P..., de Rouen, qui annonce avoir obtenu, comme médium, des communications remarquables, et en tout conformes à la doctrine du *Livre des Esprits*. Cette lettre contient en outre des réflexions qui dénotent de la part de son auteur une appréciation très saine des idées Spirites.

4° Lettre relative à mademoiselle Désirée Godu, médium guérisseur, à Hennebon. On sait que, de la part de mademoiselle Godu, c'est une œuvre de dévouement et de pure philanthropie.

Études. 1° Questions diverses adressées à saint Louis, comme éclaircissements et développements de plusieurs communications antérieures.

2° Mademoiselle Dubois, médium, membre de la Société, ayant eu une communication d'un Esprit qui s'est dit être Chateaubriand, désire avoir des éclaircissements à ce sujet. Un autre Esprit se présente sous son nom, mais il refuse d'affirmer son identité au nom de Dieu ; il avoue sa supercherie, fait des excuses et donne de curieuses indications sur sa personne.

Le véritable Chateaubriand fait ensuite une courte communication spontanée, et en promet une plus explicite pour une autre fois.

Vendredi, 13 janvier 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal du 6 janvier.

Lecture de trois nouvelles demandes d'admission. - Examen et rapport renvoyés à la séance du 20 janvier.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Maurice, du Teil, d'Ardèche, contenant la relation de faits extraordinaires qui ont eu lieu dans une maison de Fons, près Aubenas, et qui rappellent sous quelques rapports ceux qui se sont passés à Java.

2° Lettre de M. Albert Ferdinand, de Béziers, contenant trois faits re-

marquables qui lui sont personnels, et qui prouvent l'action *physique* que les Esprits peuvent exercer sur certains médiums.

3° Lettre de M. Crozet, du Havre, médium correspondant de la Société, qui rend compte d'une communication qu'il a eue conjointement avec M. Sprenger, de la part d'un Esprit *joueur*. Cet Esprit, qui est celui d'un capitaine de marine, mort à Marseille il y a six mois, explique avec une précision et une lucidité remarquables les différents coups de cartes du jeu de bésigue, et la manière dont il s'y prend pour faire perdre ou gagner les partenaires. (Sera publiée.)

4° *Un Esprit danseur*. M. et Mme Netz, membres de la Société, ont depuis quelque temps un Esprit qui se manifeste chez eux en dansant constamment, c'est-à-dire en faisant danser une table qui frappe le rythme parfaitement reconnaissable d'une polka, d'une mazourka, d'un quadrille, d'une valse à deux ou trois temps, etc. Il n'a jamais voulu écrire et ne répond que par des coups frappés. Par ce moyen, il est arrivé à dire qu'il était Péruvien, de race indienne, mort il y a cinquante-six ans, à l'âge de 35 ans ; que de son vivant il aimait beaucoup l'eau-de-vie, et que maintenant il fréquente les bals publics où il prend un grand plaisir. Il présente cette particularité qu'il n'arrive jamais avant 10 heures du soir, et à certains jours. Il vient, dit-il, pour Mme Netz, mais il ne peut se communiquer que par le concours de M. D..., médium à effets physiques, de sorte qu'il lui faut la présence des deux. Ainsi M. D... n'a jamais pu le faire venir chez lui, et Mme Netz ne peut l'avoir si elle est seule.

5° Lecture d'une communication spontanée, envoyée par M. Rabache, de Bordeaux, et faisant suite à la série de celles qui ont été publiées sous le titre de *Conseils de famille*.

6° Mme Forbes donne la lecture de trois communications spontanées obtenues par son mari, sur l'amour filial, l'amour paternel et la patience. Ces communications, remarquables par leur haute moralité et la simplicité du langage, peuvent être rangées dans la catégorie des conseils intimes.

Études. 1° Évocation de l'Esprit de Castelnaudary, déjà évoqué le 9 décembre. (Voir la relation complète, sous le titre de *Histoire d'un damné*.)

2° Évocation de l'Esprit danseur. Il ne veut pas écrire, mais il bat le rythme de plusieurs danses avec le crayon et agite le bras du médium en cadence. Saint Louis donne quelques explications sur son caractère, et confirme les renseignements fournis précédemment.

3° Questions sur les manifestations de Fons, près Aubenas. Il est répondu qu'il y a du vrai dans ces faits, mais qu'il ne faut pas les accepter sans contrôle, et qu'on doit surtout se tenir en garde contre l'exagération.

4° Évocation de don Péra, prieur d'Armilly. Il fournit d'intéressants détails sur sa situation et son caractère.

5° Deux communications spontanées sont obtenues : la première, par M. Roze, d'un Esprit qui se désigne sous le nom d'Estelle Riquier, et qui avait mené une vie désordonnée et manqué à tous ses devoirs d'épouse et de mère. La deuxième par M. Forbes, contenant des conseils sur la colère.

Vendredi, 20 janvier 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal du 13 janvier.

Sont admis comme membres titulaires sur leur demande écrite et après rapport verbal :

1° M. Krafzoff, de Saint-Pétersbourg, présenté le 13 janvier. - 2° M. Julien, de Belfort, (Haut-Rhin), présenté le 13 janvier. - 3° M. le comte Alexandre Stenbock Fermor, de Saint-Pétersbourg, présenté le 6 janvier.

Communications diverses. 1° Lecture d'une communication spontanée, obtenue par M. Pécheur, membre de la Société.

2° Nouveaux détails sur l'Esprit danseur. Mme Netz, qui est médium écrivain, ayant interrogé un autre Esprit à son sujet, obtint plusieurs renseignements sur son compte, entre autres qu'il était assez riche de son vivant ; qu'il est mort d'un accident à la chasse, dans un moment où il se trouvait complètement seul. Ayant plus tard interrogé le danseur lui-même sur ces faits à l'aide de son médium et par coups frappés, elle en obtint des réponses identiques. Or, Mme Netz n'avait point fait part au médium des premières réponses écrites ; d'un autre côté, ce n'était plus elle qui servait de médium, et de plus elle avait posé des questions insidieuses qui pouvaient amener des réponses contraires ; il y avait donc de part et d'autre indépendance de pensée, et la corrélation des réponses est un fait caractéristique.

Un autre fait également curieux, c'est que son médium de prédilection pour la danse fut pris un jour, en sortant de chez lui, de mouvements involontaires qui le faisaient marcher en cadence tout le long de la rue. Par sa volonté, et en se raidissant, il pouvait arrêter ce mouvement ; mais dès qu'il s'abandonnait à lui-même, ses jambes reprenaient leur allure dansante. Il n'y avait rien d'assez ostensible pour être remarqué des passants ; mais on conçoit, d'après cela, que des Esprits d'un autre ordre et plus malintentionnés que le danseur qui, en définitive, ne veut que s'amuser, puissent provoquer sur certaines organisations, des mouvements plus violents et de la nature de ceux qu'on voit chez les convulsionnaires et les crisiaques.

3° Relation d'un fait de communication spontanée de l'Esprit d'une

personne vivante, rapporté par M. de G..., médium écrivain, et qui lui est personnel. Cet Esprit est entré dans des détails circonstanciés complètement ignorés du médium, et dont l'exactitude a été vérifiée. M. de G... ne connaissait cette personne que pour l'avoir vue une seule fois dans une visite, et ne l'a plus revue depuis. Il ne savait que son nom de famille ; or l'Esprit signa en même temps de son nom de baptême qui était parfaitement le sien. Cette circonstance, jointe aux autres indications de temps et de localités, fournies par l'Esprit, est une preuve évidente d'identité.

M. le comte de R... fait observer à ce sujet que ces sortes de communications peuvent parfois être indiscrètes, et il se demande si la personne en question eût été satisfaite si on lui eût fait part de sa conversation.

A cela il est répondu : 1° que si cette personne s'est communiquée, c'est qu'elle l'a voulu, comme Esprit, puisqu'elle est venue de son propre mouvement, M. de G..., qui n'y songeait point, ne l'ayant pas appelée ; 2° que l'Esprit dégagé du corps a toujours son libre arbitre, et ne dit que ce qu'il veut ; 3° que, dans cet état, l'Esprit a même plus de prudence que dans l'état normal, parce qu'il apprécie mieux la portée des choses. Si cet Esprit eût vu un inconvénient quelconque à ses paroles il ne les aurait point dites.

4° Lecture d'une communication adressée de Lyon à la Société, et dans laquelle il est dit, entre autres choses :

Que la réforme de l'humanité se prépare par l'incarnation sur la terre d'Esprits meilleurs qui constitueront une nouvelle génération dominée par l'amour du bien ; que les hommes adonnés au mal et qui ferment les yeux à la lumière seront réincarnés dans une nouvelle phalange d'Esprits simples et ignorants, et envoyés par Dieu pour travailler à la formation d'un globe inférieur à celui de la terre. Ils ne pourront rejoindre leurs frères terriens qu'après avoir gagné, par de rudes travaux, le rang où ces derniers vont entrer après cette génération ; car il ne sera pas donné aux Esprits mauvais d'assister au commencement de cette brillante transformation. »

M. Theubet fait observer que cette communication semble consacrer le principe d'une marche rétrograde, contrairement à tout ce qui nous a été enseigné.

Une longue et profonde discussion s'engage à ce sujet. Elle se résume ainsi : L'Esprit peut déchoir comme position, mais non sous le rapport des aptitudes acquises. Le principe de la non-rétrogradation doit s'entendre du progrès intellectuel et moral ; c'est-à-dire que l'Esprit ne peut perdre ce qu'il a acquis en intelligence et en moralité, et ne retourne pas à l'état d'enfance d'Esprit ; en d'autres termes, qu'il ne devient ni plus ignorant, ni plus mauvais qu'il n'était ; ce qui ne l'empêche pas d'être réincarné dans

une position inférieure plus pénible, et parmi d'autres Esprits plus ignorants que lui, s'il a démérité. Un Esprit très arriéré qui s'incarnera chez un peuple civilisé y sera déplacé et ne pourra y soutenir son rang ; en retournant chez les sauvages, dans une nouvelle existence, il ne fera donc que reprendre la place qu'il avait quittée trop tôt ; mais les idées qu'il aura acquises pendant son séjour parmi les hommes plus éclairés ne seront pas perdues pour lui. Il doit en être de même des hommes qui iront concourir à la formation d'un monde nouveau. Se trouvant déplacés sur la terre améliorée, ils iront dans un monde en rapport avec leur état moral.

Études. Évocation du nègre du navire le *Constant*, déjà évoqué le 30 septembre 1859. Il donne de nouvelles explications sur les circonstances qui ont accompagné sa mort.

2° Trois communications spontanées : la première de Chateaubriand, par M. Roze ; la deuxième de Platon, par M. Colin ; la troisième de Charlet, par M. Didier fils, faisant suite au travail commencé par lui sur la nature des animaux.

Les Esprits globules.

Le désir de voir les Esprits est une chose bien naturelle, et nous connaissons peu de personnes qui ne souhaitent jouir de cette faculté ; malheureusement c'est une des plus rares, surtout quand elle est permanente. Les apparitions spontanées sont assez fréquentes, mais elles sont accidentelles, et presque toujours motivées par une circonstance tout individuelle, basée sur les rapports qui ont pu exister entre le voyant et l'Esprit qui lui apparaît ; autre chose est donc de voir fortuitement un Esprit ou d'en voir habituellement, et dans les conditions normales les plus ordinaires ; or, c'est là ce qui constitue, à proprement parler, la faculté des médiums voyants. Elle résulte d'une aptitude spéciale dont la cause est encore inconnue, et qui peut se développer, mais que l'on provoquerait en vain quand la prédisposition naturelle n'existe pas. Il faut donc se tenir en garde contre les illusions qui peuvent naître du désir de la posséder, et qui ont donné lieu à d'étranges systèmes. Autant nous combattons les théories hasardées par lesquelles on attaque les manifestations, surtout quand ces théories accusent l'ignorance des faits, autant nous devons chercher, dans l'intérêt de la vérité, à détruire des idées qui prouvent plus d'enthousiasme que de réflexion, et qui, par cela même, font plus de mal que de bien, en donnant prise au ridicule.

La théorie des visions et des apparitions est aujourd'hui parfaitement connue ; nous l'avons développée dans plusieurs articles, et notamment dans les numéros de décembre 1858, de février et d'août 1859 et dans notre *Livre des Médioms*, ou *Spiritisme expérimental* ; nous ne la répéterons donc pas ici, mais nous rappellerons seulement quelques points de fait, avant d'arriver à l'examen du système des globules.

Les Esprits peuvent se produire à la vue sous différents aspects : le plus fréquent est la forme humaine. Leur apparition a généralement lieu sous une forme vaporeuse et diaphane, quelquefois vague et indécise ; c'est souvent au premier abord une lueur blanchâtre, dont les contours se déterminent peu à peu. D'autres fois les lignes sont plus accentuées, et les moindres traits du visage dessinés avec une précision qui permet d'en donner la description la plus exacte. Un peintre, en ces moments, pourrait assurément en faire le portrait avec autant de facilité qu'il le ferait pour une personne vivante. Les allures et l'aspect sont les mêmes que du vivant de l'Esprit. Pouvant donner toutes les apparences à son périsprit, qui constitue son corps éthéré, il se présente sous celle qui peut le mieux le faire reconnaître ; ainsi, bien que, comme Esprit, il n'ait plus aucune des infirmités corporelles qu'il pouvait avoir comme homme, il se montrera estropié, boiteux ou bossu, s'il le juge à propos pour attester son identité. Quant au costume, il se compose le plus ordinairement d'une draperie qui se termine en longue robe flottante ; c'est du moins l'apparence des Esprits supérieurs qui n'ont rien conservé des choses terrestres ; mais les Esprits vulgaires, ceux que l'on a connus, ont presque toujours le costume qu'ils avaient dans la dernière période de leur vie. Souvent ils ont des attributs caractéristiques de leur rang. Les Esprits supérieurs ont toujours une figure belle, noble et sereine ; les Esprits inférieurs, au contraire, ont une physionomie vulgaire, miroir où se peignent les passions plus ou moins ignobles qui les ont agités ; quelquefois ils portent encore les traces des crimes qu'ils ont commis ou des supplices qu'ils ont endurés. Une chose remarquable, c'est qu'à moins de circonstances particulières, les parties les moins bien dessinées sont généralement les membres inférieurs, tandis que la tête, la poitrine et les bras sont toujours nettement tracés.

Nous avons dit que l'apparition a quelque chose de vaporeux, malgré sa netteté ; on pourrait, dans certain cas, la comparer à l'image reflétée dans une glace sans étain, qui n'empêche pas de voir les objets qui sont par derrière. C'est assez ordinairement ainsi que les distinguent les médiums voyants ; ils les voient aller, venir, entrer, sortir, circuler parmi la foule des vivants, en ayant l'air, pour les Esprits vulgaires du moins, de prendre une part active à ce qui se passe autour d'eux, de s'y intéresser selon le

sujet, d'écouter ce qui se dit. On les voit souvent s'approcher des personnes, leur souffler des idées, les influencer, les consoler, se montrer tristes ou contents du résultat qu'ils obtiennent : c'est, en un mot, la doublure ou le reflet du monde corporel, avec ses passions, ses vices ou ses vertus, plus des vertus que notre nature matérielle nous permet difficilement de comprendre. Tel est ce monde occulte qui peuple les espaces, qui nous entoure, au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, comme nous vivons au milieu des myriades du monde microscopique.

Mais il peut arriver que l'Esprit revête une forme plus nette encore et prenne toutes les apparences d'un corps solide, au point de produire une illusion complète et de faire croire à la présence d'un être corporel. Enfin la tangibilité peut devenir réelle, c'est-à-dire qu'on peut toucher, palper ce corps, sentir la même résistance, la même chaleur que de la part d'un corps animé, à cela près qu'il peut s'évanouir avec la rapidité de l'éclair. Outre que l'apparition de ces êtres, désignés sous le nom d'*agénères*, est fort rare, elle est toujours accidentelle et de courte durée, et ils ne sauraient devenir sous cette forme, les commensaux habituels d'une maison.

On sait que, parmi les facultés exceptionnelles dont M. Home a donné des preuves irrécusables, il faut placer celle de faire apparaître des mains tangibles que l'on peut palper, et qui, de leur côté, peuvent saisir, étreindre, et laisser des empreintes sur la peau. Les faits d'apparitions tangibles, disons-nous, sont assez rares, mais ceux qui se sont passés dans ces derniers temps confirment et expliquent ceux que l'histoire rapporte au sujet de personnes qui se sont montrées après leur mort avec toutes les apparences de la nature corporelle. Au reste, quelque extraordinaires que soient de pareils phénomènes, tout le surnaturel disparaît quand on en connaît l'explication, et l'on comprend alors que, loin d'être une dérogation aux lois de la nature, ils n'en sont qu'une application.

Quand les Esprits affectent la forme humaine, on ne saurait s'y tromper ; il n'en est pas ainsi quand ils prennent d'autres apparences. Nous ne parlerons pas de certaines images terrestres reflétées par l'atmosphère, et qui ont pu alimenter la superstition chez des gens ignorants, mais de quelques autres effets sur lesquels des hommes, même éclairés, ont pu se méprendre ; c'est là surtout qu'il faut se tenir en garde contre l'illusion pour ne pas s'exposer à prendre pour des Esprits des phénomènes purement physiques.

L'air n'est pas toujours d'une limpidité parfaite, et il est telles circonstances où l'agitation et les courants des molécules aériformes produits par la chaleur sont parfaitement visibles. L'agglomération de ces parcelles forme de petites masses transparentes qui semblent nager dans l'espace, et

qui ont donné lieu au singulier système des Esprits sous forme de globules. La cause de cette apparence est donc dans l'air lui-même, mais elle peut être aussi dans l'œil. L'humeur aqueuse offre des points imperceptibles qui ont perdu de leur transparence ; ces points sont comme des corps semi-opaques en suspension dans le liquide dont ils suivent les mouvements et les ondulations. Ils produisent dans l'air ambiant et à distance, par l'effet du grossissement et de la réfraction, l'apparence de petits disques quelquefois irisés, variant de 1 à 10 millimètres de diamètre. Nous avons vu certaines personnes prendre ces disques pour des Esprits familiers qui les suivaient et les accompagnaient partout, et dans leur enthousiasme voir des figures dans les nuances de l'irisation. Une simple observation, fournie par ces personnes mêmes, va les ramener sur le terrain de la réalité. Ces disques ou médaillons, disent-elles, non seulement les accompagnent, mais suivent tous leurs mouvements ; ils vont à droite, à gauche, en haut, en bas, ou s'arrêtent selon le mouvement de la tête ; cette coïncidence prouve à elle seule que le siège de l'apparence est en nous et non hors de nous, et ce qui le démontre en outre, c'est que, dans leurs mouvements ondulatoires, ces disques ne s'écartent jamais d'un certain angle ; mais comme ils ne suivent pas avec brusquerie le mouvement de la ligne visuelle, ils semblent avoir une certaine indépendance. La cause de cet effet est bien simple. Les points opaques ou semi-opaques de l'humeur aqueuse, cause première du phénomène, sont, avons-nous dit, comme tenus en suspension, mais ils ont toujours une tendance à descendre ; lorsqu'ils montent, c'est qu'ils y sont sollicités par le mouvement de l'œil de bas en haut ; arrivés à une certaine hauteur, si on fixe l'œil, on voit le disque descendre lentement, puis s'arrêter ; leur mobilité est extrême, parce qu'il suffit d'un mouvement imperceptible de l'œil pour faire parcourir au rayon visuel toute l'amplitude de l'angle à son ouverture, dans l'espace où l'image se projette.

Nous en dirons autant des étincelles qui se produisent quelquefois en gerbes ou en faisceaux plus ou moins compactes, par la contraction des muscles de l'œil, et qui sont dues probablement à la phosphorescence ou à l'électricité naturelle de l'iris, puisqu'elles sont généralement circonscrites dans la circonférence du disque de cet organe.

De pareilles illusions ne peuvent provenir que d'une observation incomplète ; quiconque aura sérieusement étudié la nature des Esprits par tous les moyens que donne la science pratique, comprendra tout ce qu'elles ont de puéril. Si ces globules aériens étaient des Esprits, il faudrait convenir qu'ils seraient astreints à un rôle bien mécanique pour des êtres intelligents et libres ; rôle passablement fastidieux pour des Esprits inférieurs, à

plus forte raison incompatible avec l'idée que nous nous faisons des Esprits supérieurs.

Les seuls signes qui puissent véritablement attester la présence des Esprits sont les signes intelligents. Tant qu'il ne sera pas prouvé que les images dont nous venons de parler, eussent-elles même la forme humaine, ont un mouvement propre, spontané, ayant un caractère intentionnel évident et accusant une volonté libre, nous n'y verrons que de simples phénomènes physiologiques ou d'optique. La même observation s'applique à tous les genres de manifestations, et surtout aux bruits, aux coups frappés, aux mouvements insolites des corps inertes que mille causes physiques peuvent produire. Nous le répétons, tant qu'un effet n'est pas intelligent par lui-même, et indépendant de l'intelligence des hommes, il faut y regarder à deux fois avant de l'attribuer aux Esprits.

Les Médiums spéciaux.

L'expérience prouve chaque jour combien sont nombreuses les variétés de la faculté médianimique ; mais elle nous prouve aussi que les diverses nuances de cette faculté tiennent à des aptitudes spéciales non encore définies, abstraction faite des qualités et des connaissances de l'Esprit qui se manifeste.

La nature des communications est toujours relative à la nature de l'Esprit, et porte le cachet de son élévation ou de son infériorité, de son savoir ou de son ignorance ; mais à mérite égal, au point de vue hiérarchique, il y a incontestablement chez lui une propension à s'occuper d'une chose plutôt que d'une autre ; les Esprits frappeurs, par exemple, ne sortent guère des manifestations physiques ; et parmi ceux qui donnent des manifestations intelligentes, il y a des Esprits poètes, musiciens, dessinateurs, moralistes, savants, médecins, etc. Nous parlons des Esprits d'un ordre moyen, car, arrivés à un certain degré, les aptitudes se confondent dans l'unité de la perfection. Mais, à côté de l'aptitude de l'Esprit, il y a celle du médium qui est pour lui un instrument plus ou moins commode, plus ou moins flexible, et dans lequel il découvre des qualités particulières que nous ne pouvons apprécier.

Prenons une comparaison : Un musicien très habile a sous la main plusieurs violons qui, pour le vulgaire, seront tous de bons instruments, mais entre lesquels l'artiste consommé fait une grande différence ; il y saisit des nuances d'une extrême délicatesse qui lui feront choisir les uns et rejeter les autres, nuances qu'il comprend par intuition plutôt qu'il ne

peut les définir. Il en est de même à l'égard des médiums : à qualités égales dans la puissance médianimique, l'Esprit donnera la préférence à l'un ou à l'autre, selon le genre de communication qu'il veut faire. Ainsi, par exemple, on voit des personnes écrire, comme médiums, d'admirables poésies quoique, dans les conditions ordinaires, elles n'aient jamais pu ou su faire deux vers ; d'autres au contraire qui sont poètes, et qui, comme médiums, n'ont jamais pu écrire que de la prose, malgré leur désir. Il en est de même du dessin, de la musique, etc. Il y en a qui, sans avoir par eux-mêmes de connaissances scientifiques, ont une aptitude toute particulière pour recevoir des communications savantes ; d'autres sont pour les études historiques ; d'autres servent plus aisément d'interprètes aux Esprits moralistes ; en un mot, quelle que soit la flexibilité du médium, les communications qu'il reçoit avec le plus de facilité ont généralement un cachet spécial ; il en est même qui ne sortent pas d'un certain cercle d'idées, et quand ils s'en écartent, ils n'ont que des communications incomplètes, laconiques, et souvent fausses. En dehors des causes d'aptitude, les Esprits se communiquent encore plus ou moins volontiers par tel ou tel intermédiaire selon leurs sympathies ; ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, le même Esprit sera beaucoup plus explicite avec certains médiums, par cela seul qu'ils lui conviennent mieux.

On serait donc dans l'erreur si, par cela seul qu'on a sous la main un bon médium, eût-il même l'écriture la plus facile, on pensait obtenir par lui de bonnes communications en tous genres. Pour avoir de bonnes communications, la première condition est, sans contredit, de s'assurer de la source d'où elles émanent, c'est-à-dire des qualités de l'Esprit qui les transmet ; mais il n'est pas moins nécessaire d'avoir égard aux qualités de l'instrument que l'on donne à l'Esprit ; il faut donc étudier la nature du médium comme on étudie la nature de l'Esprit, parce que ce sont là les deux éléments essentiels pour obtenir un résultat satisfaisant. Il en est un troisième qui joue un rôle également important, c'est l'intention, la pensée intime, le sentiment plus ou moins louable de celui qui interroge ; et cela se conçoit. Pour qu'une communication soit bonne, il faut qu'elle émane d'un Esprit bon ; pour que ce bon Esprit PUISSE la transmettre, il lui faut un bon instrument. Pour qu'il VEUILLE la transmettre, il faut que le but lui convienne. L'Esprit, qui lit dans la pensée, juge si la question qu'on lui propose mérite une réponse sérieuse, et si la personne qui la lui adresse est digne de la recevoir ; dans le cas contraire, il ne perd pas son temps à semer de bons grains sur des pierres, et c'est alors que les Esprits légers et moqueurs se donnent carrière, parce que, s'inquiétant peu de la vérité, ils n'y regardent pas de si près, et sont généralement assez peu scrupuleux sur le but et sur les moyens.

D'après ce que nous venons de dire, on comprend qu'il doit y avoir des Esprits plus spécialement occupés, par goût ou par raison, du soulagement de l'humanité souffrante ; qu'il doit pareillement y avoir des médiums plus aptes que d'autres à leur servir d'intermédiaires. Or, comme ces Esprits agissent exclusivement en vue du bien, ils doivent rechercher dans leurs interprètes, outre l'aptitude qu'on pourrait appeler physiologique, certaines qualités morales parmi lesquelles figurent en première ligne *le dévouement et le désintéressement*. La cupidité a toujours été, et sera toujours un motif de répulsion pour les bons Esprits et une cause d'attraction pour les autres. Tombe-t-il, en effet, sous le bon sens, que des Esprits supérieurs se prêtent à toutes les combinaisons de l'intérêt matériel, et qu'ils soient aux ordres du premier venu qui prétend les exploiter ? Les Esprits, *quels qu'ils soient*, ne veulent pas être exploités, et si quelques-uns paraissent y donner la main, si même ils vont au-devant de certains désirs trop mondains, c'est presque toujours en vue d'une mystification dont ils se rient ensuite comme d'un bon tour joué aux gens trop crédules. Du reste, il n'est peut-être pas inutile que quelques-uns se brûlent les doigts, afin de leur apprendre qu'il ne faut pas jouer avec les choses sérieuses.

Ce serait ici le cas de parler d'un de ces médiums *privilégiés* que les Esprits guérisseurs semblent avoir pris sous leur patronage direct. Mlle *Désirée Godu*, qui habite Hennebon (Morbihan), jouit sous ce rapport d'une faculté véritablement exceptionnelle, et dont elle fait usage avec la plus pieuse abnégation. Nous en avons déjà dit quelques mots dans un compte-rendu des séances de la Société, mais l'importance du sujet mérite un article spécial que nous serons heureux de lui consacrer dans notre prochain numéro. A part l'intérêt qui s'attache à l'étude de toute faculté hors ligne, nous regarderons toujours comme un devoir de faire connaître le bien et de rendre justice à qui le pratique.

BIBLIOGRAPHIE.

La comtesse Mathilde de Canossa.

Tel est le titre d'un roman légendaire, publié à Rome en 1858, par le *R. P. Bresciani* de la Compagnie de Jésus¹, auteur du *Juif de Vérone*. Le sujet de l'ouvrage est l'Histoire, dans le genre de Walter Scott, de l'an-

¹ Un vol. in-8, traduit de l'italien ; chez J.-B. Pélagaud, et Cie, rue des Saints-Pères, 57, à Paris. Prix, 3 fr. 50 c.

tique famille de Canossa : c'est pourquoi l'auteur l'a dédié au descendant actuel de cette illustre famille, le marquis Octave de Canossa podestat de Vérone et chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche. L'action se passant au moyen âge, les sorciers et les magiciens y jouent un grand rôle, et les scènes de diableries y sont décrites avec une précision qui ferait envie au romancier écossais. L'auteur nous semble moins heureux dans son appréciation des phénomènes Spirites modernes, des tables parlantes, du magnétisme, du somnambulisme ; or, voici ce que nous lisons à ce sujet dans le chapitre X, page 170 :

« Plus d'un de mes lecteurs, et peut-être n'est-ce pas le moindre nombre, pourrait bien s'étonner de voir s'étaler, dans les chapitres qui précèdent, tout cet appareil de diableries, de conjurations, de sortilèges, d'hallucinations, d'irruptions fantastiques qui ne ressemblent pas mal à des récits de veillées et à des contes de nourrices. - Qui croit encore, de nos jours, aux nécromanciens, aux sorciers, aux enchanteurs, aux charmes, aux philtres, au commerce avec le diable ? Voudriez-vous nous ramener aux contes bleus de Martin del Rio², aux niaiseries superstitieuses du peuple et des commères des carrefours, par des légendes à faire venir la chair de poule aux paysannes joufflues qui ont peur du loup-garou, et à empêcher de dormir les marmots tremblants, au nom de Croquemitaine ? Vraiment, l'ami, le moment est bien choisi pour nous débiter ces balivernes ! - Tel est, à peu près, le langage que je crois m'entendre adresser.

« Je répondrai que, avant de faire tant fi des anciennes croyances, il faudrait que chacun mît la main sur sa conscience et se demandât, bien franchement, s'il n'est pas au moins aussi crédule qu'aucun de ses devanciers. Voyons un peu : Que signifie cette vogue de magnétiseurs et de médiums, de tables tournantes, parlantes, prophétisantes ; de somnambules qui voient au travers des murailles, qui lisent par le coude, qui ont présent devant eux ce qui se dit et se fait à vingt, trente, quarante milles de là ; qui lisent et écrivent sans savoir ni A ni B. ; qui, sans connaître un mot de médecine signalent, déterminent tous les cas pathologiques, en indiquent les causes, en prescrivent le remède avec les doses de l'ordonnance, dans tous les termes gréco-arabes du vocabulaire scientifique ? Qu'est-ce que ces interrogatoires d'esprits, ces réponses de gens morts et enterrés, ces prophéties d'événements futurs ? Qui évoque ces ombres ? qui les fait parler ? qui leur fait voir un avenir qui n'existe pas ? Qui leur fait proférer ces blasphèmes contre Dieu, contre les saints du Ciel, contre les sacrements de l'Eglise ?

² Del Rio, savant jésuite, né à Anvers en 1551, mourut en 1608. L'auteur fait illusion ici à son ouvrage intitulé : *Disquisitiones magicæ*.

« Voyons, braves gens, parlez ! Pourquoi ces contorsions et ces regards ombrageux ? - Eh ! finissez-vous par me dire, qui sait ! Mystères de la nature, lois inconnues, force de lucidité, sens caché dans l'organisme humain ! subtilité du fluide magnétique, de l'influx nerveux, des ondulations optiques, et acoustiques ; vertus secrètes que l'électricité ou le magnétisme excitent dans le cerveau, dans le sang, dans les fibres, dans toutes les parties vitales ; puissances et forces suprêmes de la volonté et de l'imagination.

« Mes amis, ce sont là des sornettes, des mots vides de sens, des phrases creuses, des détours ambigus, des énigmes que vous ne comprenez pas vous-mêmes. Toute la différence qu'il y a entre nous et nos ancêtres, c'est que, pour nier un mystère, nous en forgeons cent autres ; tandis que ces bonnes gens appelaient un chat un chat, et le diable le diable, nous avons la prétention de gratifier la nature de forces qu'elle n'a et ne peut pas avoir ; nos vieux, plus sages et plus francs, disaient, sans tant d'ambages, qu'il existait des opérations surnaturelles, et ils les traitaient, tout bonnement, de diableries.

« Moins versés que nous, cependant, dans la connaissance des phénomènes naturels, il leur arrivait sans doute, de prendre quelquefois pour un effet prodigieux des choses qui ne sortent pas de l'ordre naturel, tandis que les modernes, beaucoup plus éclairés, ne laissent pas que de regarder bon nombre des supercheries des magnétiseurs comme l'effet mystérieux des lois secrètes de la nature, et les opérations vraiment diaboliques comme des tours de passe-passe plus ou moins subtils. Mais les hommes plus chrétiens du bon vieux temps savaient fort bien que les mauvais Esprits, évoqués au moyen de certains signes, de certaines conjurations, de certains pactes, apparaissaient, répondaient, hallucinaient l'imagination en l'impressionnant de mille manières et en faisant surtout le plus de mal qu'ils pouvaient à ceux qui conversaient avec eux. Avouez donc de bonne foi que, de nos jours même, nous avons, et en plus grand nombre que les anciens, nos nécromanciens, nos enchanteurs et nos sorciers, avec cette différence que nos pauvres pères avaient horreur de ces maléfices, qu'ils les pratiquaient en secret, dans les ténèbres, dans les cavernes, dans les forêts, et que beauconp s'en repentaient, s'en confessaient et en faisaient ensuite pénitence ; au lieu que, de nos jours, on les exerce dans les salons étincelants de dorures et de lumières, en présence des curieux, devant des jeunes filles, des enfants, des mères, sans s'en faire le moindre scrupule et en s'ébaudissant souvent des superstitions du moyen âge.

« Croyez-moi, à toutes les époques, les hommes ont voulu avoir affaire

avec le démon, et cet esprit rusé, pour peu que les hommes ne le renvoient pas à ses abîmes et qu'ils tiennent à son commerce, se plie à toutes les transformations. Dans les siècles idolâtres, il vivait avec les oracles et les pythonisses ; il se montrait sous la forme de colombe, de pie, de coq, de serpent, et chantait des vers fatidiques. Au moyen âge il faisait le pédant vis-à-vis de ces peuples barbares, et leur apparaissait sous des formes terribles, dans de monstrueuses conjurations. Si, parfois, il se rapetissait et se subtilisait au point de se loger dans les cheveux, dans des fioles, dans des philtres, que les sorciers faisaient avaler aux amoureux, ce n'était pas sans inspirer encore une grande terreur. Aujourd'hui, en revanche, il se prête à la civilisation du siècle ; il se plaît dans le beau monde, dans les soirées brillantes ; tour à tour, dormant avec les somnambules, dansant avec les tables, écrivant avec les guéridons. N'est-il pas bien gentil, en vérité ? Il se garde bien d'effaroucher personne ! Il s'habille à l'américaine, à l'anglaise, à la parisienne, à l'allemande ; il est vraiment aimable, sous la barbe et la fine moustache des Italiens ; il est la coqueluche des salons, et il faudrait être bien malotru pour ne pas le trouver d'une irréprochable distinction. Voyez donc ! Il est devenu si bon apôtre qu'il s'entretient le plus courtoisement du monde avec telle dame qui va encore à la messe et qui, si vous lui disiez : - Prenez garde ! il y a des choses qui ne sont pas naturelles et qui ne sauraient l'être : il y a quelque anguille sous roche ; les bons chrétiens ne s'occupent pas de tout cela, - vous rirait au nez, et vous répondrait d'un petit air piqué : - Que diantre ! tout cela est fort naturel : je suis chrétienne aussi, moi ; mais je ne suis pas une imbécile.

« En attendant, si l'occasion se présente, elle fera magnétiser sa jeune fille de vingt ans, pour lui faire lire, dans l'intuition magnétique, des faits éloignés ou des secrets de l'avenir.

« Je vous laisse à penser si ce beau diable en gants jaunes doit rire dans sa barbe de la bonne chrétienne ! »

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier le jugement du P. Bresciani : ils y chercheront sans doute en vain, comme nous, des arguments péremptoires contre les idées Spirites, une démonstration quelconque de la fausseté de ces idées ; il pense, sans doute, qu'elles ne valent pas la peine d'une réfutation sérieuse et qu'il suffit de souffler dessus pour les dissiper. Mais il nous semble que, à l'exemple de la plupart des adversaires, il arrive à une conséquence tout autre que celle qu'il espère, dès lors qu'il ne prouve pas, par A plus B, que cela n'est pas et ne PEUT pas être. Comme le P. Bresciani est un homme d'un talent incontestable et d'une instruction supérieure, nous pensons que, puisque son but était de combattre les Esprits, il a dû réunir contre eux ses armes les plus redoutables ; d'où nous concluons

que s'il ne dit pas davantage, c'est qu'il n'a rien de plus à dire ; que s'il ne donne pas d'autres preuves, c'est qu'il n'en a pas de meilleures à opposer : autrement il n'aurait eu garde de les laisser au fond du sac. Les plus ridiculisés, dans toute cette argumentation, ce ne sont pas les Esprits, mais bien le diable lui-même qui y est traité un peu cavalièrement, et non point comme une chose prise au sérieux. On serait tenté de penser, à ce style facétieux, que l'auteur ne croit pas plus au diable qu'aux Esprits. Si pourtant c'est, comme il le prétend, l'agent unique de toutes les manifestations, on conviendra qu'il lui fait jouer un rôle plus plaisant que terrible, et bien plus capable de piquer la curiosité que d'effrayer. Tel est, au reste, jusqu'à présent, le résultat de tout ce qu'on a dit et écrit contre le Spiritisme ; on l'a bien plus servi qu'on ne lui a nui.

Selon la plupart des critiques, le fait des manifestations est sans portée ; c'est un engouement passager, un joujou de salon, et l'auteur ne nous paraît pas l'avoir envisagé sous un côté plus grave ; s'il en est ainsi, à quoi bon s'en tourmenter ? Laissez à la mode le soin d'apporter demain un autre passe-temps, et le Spiritisme vivra ce qu'a vécu la potichomanie : l'espace de deux saisons. En lui lançant des pierres, on fait croire qu'on en a peur, car on ne cherche à abattre que ce qu'on redoute ; si c'est une chimère, une utopie, pourquoi se battre contre des moulins à vent ? Il est vrai qu'on dit que le diable s'en mêle quelquefois ; mais il ne faudrait pas beaucoup d'auteurs comme celui-ci, peignant le diable sous des couleurs aussi roses, pour donner à toutes les femmes l'envie de le connaître.

Le P. Bresciani a-t-il bien examiné la question ? a-t-il pesé la portée de toutes ses paroles ? Il nous permettra d'en douter. Quand il dit : *Qu'est-ce que ces réponses de gens morts et enterrés ? Qui leur fait voir un avenir QUI N'EXISTE PAS ?* Nous nous demandons si c'est un chrétien ou un matérialiste qui a écrit de pareilles choses ; et encore le matérialiste parlerait-il des morts avec plus de respect. - *Qui leur fait proférer ces blasphèmes contre Dieu ?* Où sont ces blasphèmes ? L'auteur, qui met tout sur le compte du diable, les suppose sans doute, autrement il saurait que la confiance la plus illimitée en la bonté infinie de Dieu est la base même du Spiritisme ; que tout s'y fait au nom de Dieu ; que les Esprits les plus pervers n'en parlent qu'avec crainte et respect, et les bons qu'avec amour. Qu'y a-t-il là de blasphématoire ? - Mais que penser de ces paroles : *Nous avons la prétention de gratifier la nature de forces quelle n'a et ne PEUT avoir ; nos VIEUX, plus sages, les traitaient tout bonnement de diableries.* Ainsi, il est plus sage d'attribuer les phénomènes de la nature au diable qu'à Dieu. Tandis que nous proclamons la puissance infinie du Créateur, le P. Bresciani lui pose des limites ; la nature, qui résume l'œuvre divine, n'a pas, et ne PEUT

pas avoir d'autres forces que celles que nous lui connaissons ; quant à celles qu'on pourrait découvrir, il est *plus sage* d'en faire hommage au diable, qui serait ainsi plus puissant que Dieu. Est-il besoin de demander de quel côté est le blasphème, ou le plus grand respect pour l'Être Suprême ? - Enfin, le diable prend toutes les formes : *N'est-il pas bien gentil, en vérité ? Il s'habille à l'américaine, à l'anglaise, à la parisienne ; il est vraiment aimable sous la barbe et la fine moustache des Italiens, et il faudrait être bien malotru pour ne pas le trouver d'une irréprochable distinction.* Nous ne savons si les Italiens seront bien flattés d'être pris pour des diables en gants jaunes. Quelles sont ces belles dames, qui font leur *coqueluche* de ces gentils démons, et qui, à l'avis charitable qu'une anguille sous roche est à craindre, vous rient au nez en vous lançant un : *Que diantre ! je ne suis pas une imbécile !* Si c'est la nature prise sur le fait, nous demanderons dans quel monde, l'entier ou le demi, elles se servent d'aussi jolies expressions. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas puisé ses connaissances en Spiritisme à une source plus sérieuse, sans quoi il n'en parlerait pas aussi légèrement. Tant qu'on n'y opposera pas des arguments plus péremptoires, ses partisans pourront dormir bien tranquilles.

Histoire d'un damné.

(Société, 9 décembre 1859. - Première séance.)

M. de la Roche, membre titulaire, communique le fait suivant qui est à sa connaissance personnelle :

Dans une petite maison près de Castelnaudary avaient lieu des bruits étranges et diverses manifestations qui la faisaient regarder comme hantée par quelque mauvais génie. Pour ce fait, elle fut exorcisée en 1848, et l'on y avait placé un grand nombre d'images de sainteté. Depuis lors M. D..., ayant voulu l'habiter, y fit faire des réparations, et fit en outre enlever toutes les gravures. Il y mourut subitement, il y a quelques années. Son fils, qui l'occupe en ce moment, ou plutôt qui l'occupait encore il y a peu de temps, reçut un jour, en entrant dans un appartement, un vigoureux soufflet donné par une main invisible ; comme il était parfaitement seul, il ne put douter qu'il ne lui vint d'une source occulte. Maintenant il n'y veut plus demeurer, et va la quitter définitivement. Il y a, dans le pays, une tradition selon laquelle un grand crime aurait été commis dans cette maison.

Saint Louis, interrogé sur la possibilité d'évoquer le donneur de soufflets, répond que cela se peut.

L'Esprit appelé se manifeste par des signes de violence ; le médium est saisi d'une agitation extrême, sept ou huit crayons sont cassés, plusieurs sont lancés contre les assistants, une page est lacérée et couverte de traits insignifiants tracés avec colère. Tous les efforts sont impuissants pour le calmer ; pressé de répondre aux questions qu'on lui adresse, il écrit avec la plus grande difficulté, un *non* presque indéchiffrable.

1. (A saint Louis.) Auriez-vous la bonté de nous donner quelques renseignements sur cet Esprit, puisqu'il ne peut ou ne veut pas en donner lui-même ? - R. C'est un Esprit de la pire espèce, un véritable monstre ; nous l'avons fait venir, mais nous n'avons pu le contraindre à écrire, malgré tout ce qui lui a été dit ; il a son libre arbitre : le malheureux en fait un triste usage.

2. Y a-t-il longtemps qu'il est mort comme homme ? - R. Prenez vos informations : c'est lui qui a commis le crime dont la légende existe dans le pays.

3. Qui était-il de son vivant ? - R. Vous le saurez par vous-même.

4. C'est donc lui qui hante cette maison maintenant ? - R. Sans doute, puisque c'est ainsi que je vous l'ai fait désigner.

5. Les exorcismes que l'on a pratiqués n'ont donc pu l'en chasser ? - R. En aucune façon.

6. Est-il pour quelque chose dans la mort subite de M. D... ? - R. Oui.

7. De quelle manière a-t-il pu contribuer à cette mort ? - R. Par la frayeur.

8. Est-ce lui qui a donné un soufflet à M. D... fils ? - R. Oui.

9. Aurait-il pu en donner ici à quelqu'un d'entre nous ? - R. Mais sans doute, et l'envie ne lui en manquait pas.

10. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? - R. On ne le lui a pas permis.

11. Y aurait-il un moyen de le faire déloger de cette maison, et quel serait-il ? - R. Si l'on veut se débarrasser des obsessions de semblables Esprits, cela est facile en priant pour eux : c'est ce qu'on néglige toujours de faire. On préfère les effrayer par des formules d'exorcisme qui les divertissent beaucoup.

12. En donnant aux personnes intéressées l'idée de prier pour cet Esprit, et priant nous-mêmes pour lui, le ferait-on déloger ? - R. Oui ; mais remarquez que j'ai dit de prier et *non de faire prier*.

13. Cet Esprit est-il susceptible d'amélioration ? - R. Pourquoi non ? Ne le sont-ils pas tous, celui-là comme les autres ? Il faut cependant s'attendre à trouver des difficultés ; mais quelque pervers qu'il soit, le bien

rendu pour le mal finira par le toucher. Que l'on prie d'abord, et qu'on l'évoque dans un mois, vous pourrez juger du changement qui se sera opéré en lui.

14. Cet Esprit est souffrant, malheureux ; veuillez nous dépeindre le genre de souffrances qu'il endure ? - R. Il est persuadé qu'il doit rester dans la situation où il se trouve pendant l'éternité. Il se voit constamment au moment où il a commis son crime : tout autre souvenir lui est retiré, et toute communication avec un autre Esprit interdite ; il ne peut, sur terre, se tenir que dans cette maison, et s'il est dans l'espace, il y est dans les ténèbres et la solitude.

15. D'où venait-il avant sa dernière incarnation ; à quelle race appartenait-il ? - R. Il avait eu une existence parmi les peuplades les plus féroces et les plus sauvages, et précédemment il venait d'une planète inférieure à la terre.

16. Si cet Esprit se réincarnerait, dans quelle catégorie d'individus se trouverait-il ? - R. Cela dépendra de lui et du repentir qu'il éprouvera.

17. Pourrait-il, dans sa prochaine existence corporelle, être ce qu'on appelle un honnête homme ? - R. Cela lui serait difficile ; quoi qu'il fasse, il ne pourra éviter une vie encore bien orageuse.

Remarque. - Mme X..., médium voyant qui assistait à la séance, a vu cet Esprit au moment où on a voulu le faire écrire : il secouait le bras du médium ; son aspect était effrayant ; il était vêtu d'une chemise couverte de sang, et tenait un poignard.

M. et Mme F..., qui n'assistaient à cette séance que comme auditeurs, n'étant point encore sociétaires, se sont, dès le soir même, acquittés de la recommandation faite au sujet du malheureux Esprit, et ont prié pour lui. Ils en ont obtenu plusieurs communications ainsi que de ses victimes. Nous les rapportons dans leur ordre, avec celles qui ont eu lieu à la Société sur le même sujet. Outre l'intérêt qui s'attache à cette dramatique histoire, il en ressort un enseignement qui n'échappera à personne.

(Deuxième séance (chez M. F...))

18. (A l'Esprit familier.) Peux-tu nous dire quelque chose de l'Esprit de Castelnaudary ? - R. Evoque-le.

19. Sera-t-il méchant ? - R. Tu le verras.

20. Que faut-il faire ? - R. Ne pas lui parler, si tu n'as rien à lui dire.

21. Si nous lui parlons pour compatir à ses peines, cela lui fera-t-il du bien ? - R. La compassion fait toujours du bien aux malheureux.

22. Évocation de l'Esprit de Castelnaudary. - R. Que me veut-on ?

23. Nous t'appelons dans le but de t'être utile. - R. Oh ! votre pitié me fait du bien, car je souffre... oh ! que je souffre !.. Que Dieu ait pitié de moi !... Pardon !... pardon !

24. Nos prières te seront-elles salutaires ? - R. Oui ; priez, priez.

25. Eh bien ! nous prions pour toi. - R. Merci ! toi, au moins, tu ne maudis pas.

26. Pourquoi n'as-tu pas voulu écrire à la Société quand on t'a appelé ? - R. Oh ! malédiction !

27. Malédiction sur qui ? - R. Sur moi, qui expie bien cruellement des crimes où ma volonté n'eut qu'une faible part.

Remarque. - En disant que sa volonté n'a eu qu'une faible part à ses crimes, il veut les atténuer, comme on l'a su plus tard.

28. Si tu te repens, tu seras pardonné ? - R. Oh ! jamais.

29. Ne désespère pas. - R. Éternité de souffrances, tel est mon lot.

30. Quelle est ta souffrance ? - R. Ce qu'il y a de plus horrible ; tu ne peux la comprendre.

31. A-t-on prié pour toi depuis hier au soir ? - R. Oui ; mais je souffre encore davantage.

32. Comment se fait-il ? - Le sais-je !

Remarque. - Cette circonstance a été expliquée plus tard.

33. Doit-on faire quelque chose par rapport à la maison où tu es installé ? - R. Non ! non ! ne m'en parlez pas... Pardon, mon Dieu ! j'ai bien assez souffert.

34. Tiens-tu à y rester ? - R. J'y suis condamné.

35. Est-ce pour que tu aies constamment tes crimes sous les yeux ? - R. C'est cela.

36. Ne désespère pas ; tout peut être pardonné au repentir. - Non point de pardon pour Caïn.

37. As-tu donc tué ton frère ? - R. Nous sommes tous frères.

38. Pourquoi as-tu voulu faire du mal à M. D... ? - R. Assez, de grâce, assez !

39. Eh bien ! adieu ; aie confiance en la miséricorde divine ! - R. Priez.

(Troisième séance.)

40. Évocation. - Je suis près de vous.

41. Commences-tu à espérer ? - R. Oui, mon repentir est grand.

42. Quel était ton nom ? - R. Vous le saurez plus tard.

43. Depuis combien d'années souffres-tu ? - R. 200 ans.

44. A quelle époque as-tu commis le crime ? - R. En 1608.

45. Peux-tu répéter ces dates pour nous les confirmer ? - R. Inutile ; c'est bien assez d'une fois. Adieu, je vous parlerai demain ; une volonté m'appelle.

(Quatrième séance.)

46. Évocation. - Merci, Hugo (nom de baptême de M. F...)

47. Veux-tu nous parler de ce qui s'est passé à Castelnaudary ? - R. Non ; vous me faites souffrir lorsque vous m'en parlez ; ce n'est pas généreux de votre part.

48. Tu sais bien que si nous t'en parlons, c'est dans le but de pouvoir t'éclairer sur ta position, et non pour l'aggraver ; ainsi parle sans crainte. Comment t'es-tu laissé aller à commettre ce crime ? - R. Un moment d'égarement.

49. Y a-t-il eu préméditation ? - R. Non.

50. Ce ne peut être la vérité. Tes souffrances prouvent que tu es plus coupable que tu ne le dis. Sache que ce n'est que par le repentir que tu peux adoucir ton sort, et non par le mensonge. Allons ! sois franc. - R. Eh bien ! puisqu'il le faut, oui.

51. Est-ce un homme ou une femme que tu as tué ? - R. Un homme.

52. Comment as-tu causé la mort de M. D... - R. Je lui ai apparu visiblement, et je suis si affreux à voir, que ma vue seule l'a tué.

53. L'as-tu fait exprès ? - R. Oui.

54. Pourquoi cela ? - R. Il a voulu me braver, et j'en ferais encore autant si l'on venait me tenter.

55. Si j'allais demeurer dans cette maison, me ferais-tu du mal ? - R. Oh ! non, certainement ; tu as pitié de moi, toi, et tu me veux du bien.

56. M. D... est-il mort instantanément ? - R. Non ; la frayeur l'a saisi, mais il n'est mort que deux heures après.

57. Pourquoi t'es-tu borné à donner un soufflet à M. D... fils ? - R. C'était bien assez d'avoir tué deux hommes.

Cinquième séance. (Société, 16 décembre 1859.)

58. *Questions adressées à saint Louis.* L'Esprit qui s'est communiqué à M. et Mme F... est-il bien celui de Castelnaudary ? - R. Oui.

59. Comment se fait-il qu'il ait pu se communiquer à eux si promptement ? - R. A la Société il ignorait encore ; il ne s'était pas repenti ; le repentir est tout.

60. Les renseignements qu'il a donnés sur son crime sont-ils exacts ? -

R. C'est à vous de chercher à vous en assurer et à vous en expliquer ensuite avec lui.

61. Il dit que le crime a été commis en 1608, et qu'il est mort en 1659 ; il y a donc 200 ans qu'il est en cet état ? - R. Ceci vous sera expliqué plus tard.

62. Veuillez nous décrire le genre de son supplice. - R. Il est atroce pour lui ; il a été, comme vous le savez, condamné au séjour de la maison où le crime a été commis, sans pouvoir diriger sa pensée sur autre chose que sur ce crime, toujours devant ses yeux, et il se croit condamné à cette torture pour l'éternité.

63. Est-il plongé dans l'obscurité ? - R. Obscurité quand il veut s'éloigner de ce lieu d'exil.

64. Quel est le genre de souffrance le plus terrible qu'un Esprit puisse être dans le cas d'éprouver ? - R. Il n'y a pas de description possible des tortures morales qui sont la punition de certains crimes ; celui-là même qui les éprouve aurait de la peine à vous en donner une idée ; mais la plus affreuse est la certitude où il se croit d'y être condamné sans retour.

65. Voici deux siècles qu'il est dans cette situation ; apprécie-t-il le temps comme il l'eût fait de son vivant ; c'est-à-dire le temps lui paraît-il aussi long ou moins long que s'il était vivant ? - R. Il lui paraît plutôt plus long : le sommeil n'existe pas pour lui.

66. Il nous a été dit que pour les Esprits le temps n'existait pas, et que, pour eux, un siècle est un point dans l'éternité ; il n'en est donc pas de même pour tous ? - R. Non, certes ; il n'en est ainsi que pour les Esprits arrivés à un degré très élevé d'avancement ; mais pour les Esprits inférieurs le temps est quelquefois bien long, surtout quand ils souffrent.

67. Cet Esprit est puni bien sévèrement pour le crime qu'il a commis ; or, vous nous avez dit qu'avant cette dernière existence il avait été parmi les peuplades les plus barbares. Là il a dû commettre des actes au moins aussi atroces que le dernier ; en a-t-il été puni de même ? - R. Il en a été moins puni, parce que, plus ignorant encore, il en comprenait moins la portée.

Remarque. Toutes les observations confirment ce fait, éminemment conforme à la justice de Dieu, que les peines sont proportionnées, non à la nature de la faute, mais au degré d'intelligence du coupable et à la possibilité, pour lui, de comprendre le mal qu'il fait. Ainsi une faute, moins grave en apparence, pourra être plus sévèrement punie chez un homme civilisé, qu'un acte de barbarie chez un sauvage.

68. L'état où se trouve cet Esprit est-il celui des êtres vulgairement appelés *damnés* ? - R. Absolument ; et il y en a de bien plus affreuses en-

core. Les souffrances sont loin d'être les mêmes pour tous, même pour des crimes semblables, car elles varient selon que le coupable est plus ou moins *accessible* au repentir. Pour celui-ci, la maison où il a commis son crime est son enfer ; d'autres le portent en eux, par les passions qui les tourmentent et qu'ils ne peuvent assouvir.

Remarque. - Nous avons en effet vu des avarés souffrir de la vue de l'or, qui, pour eux, était devenu une véritable chimère ; des orgueilleux, tourmentés par la jalousie des honneurs qu'ils voyaient rendre, et qui ne s'adressaient pas à eux ; des hommes, qui avaient commandé sur la terre, humiliés par la puissance invisible qui les contraignait d'obéir, et par la vue de leurs subordonnés qui ne pliaient plus devant eux ; des athées subir les angoisses de l'incertitude, et se trouver dans un isolement absolu au milieu de l'immensité, sans rencontrer aucun être qui pût les éclairer. Dans le monde des Esprits, s'il y a des joies pour toutes les vertus, il y a des peines pour toutes les fautes, et celles que n'atteint pas la loi des hommes sont toujours frappées par la loi de Dieu.

69. Cet Esprit, malgré son infériorité, ressent les bons effets de la prière ; nous avons vu la même chose pour d'autres Esprits également pervers et de la nature la plus brute ; comment se fait-il que des Esprits plus éclairés, d'une intelligence plus développée, montrent une absence complète de bons sentiments ; qu'ils se rient de tout ce qu'il y a de plus sacré ; en un mot, que rien ne les touche, et qu'il n'y a aucune trêve dans leur cynisme ? - R. La prière n'a d'effet qu'en faveur de l'Esprit qui se repent ; celui qui, poussé par l'orgueil, se révolte contre Dieu et persiste dans ses égarements en les exagérant encore, comme le font de malheureux Esprits, sur ceux-là la prière ne peut rien, et ne pourra rien que du jour où une lueur de repentir se sera manifestée chez eux. L'inefficacité de la prière est encore pour eux un châtement ; elle ne soulage que ceux qui ne sont pas tout à fait endurcis.

70. Lorsqu'on voit un Esprit inaccessible aux bons effets de la prière, est-ce une raison pour s'abstenir de prier pour lui ? - R. Non, sans doute, car tôt ou tard elle pourra triompher de son endurcissement et faire germer en lui des pensées salutaires.

(Sixième séance ; chez M. F...)

71. *Évocation.* - Me voilà.

72. Tu peux donc quitter maintenant quand tu veux la maison de Castelnaudary ? - R. On me le permet, parce que je profite de vos bons conseils.

73. En éprouves-tu quelque soulagement ? - R. Je commence à espérer.

74. Si nous pouvions te voir, sous quelle apparence te verrions-nous ?
- R. Vous me verriez en chemise, sans poignard.

75. Pourquoi n'aurais-tu plus ton poignard ; qu'en as-tu fait ? - R. Je le maudis ; Dieu m'en épargne la vue.

76. Si M. D... fils retournait dans la maison, lui ferais-tu encore du mal ? - R. Non, car je suis repentant.

77. Et s'il voulait encore te braver ? - R. Oh ! ne me demandez pas ça ; je ne pourrais me dominer, ce serait au-dessus de mes forces... car je ne suis qu'un misérable.

78. Les prières de M. D... fils te seraient-elles plus salutaires que celles d'autres personnes ? - R. Oui, car c'est celui auquel j'ai fait le plus grand mal.

79. Eh bien ! nous continuerons à faire ce que nous pourrons pour toi.
- R. Merci ; au moins j'ai trouvé en vous des âmes charitables. Adieu.

(Septième séance.)

80. *Évocation de l'homme assassiné.* - Je suis là.

81. Quel nom portiez-vous de votre vivant ? - Je m'appelais Pierre Dupont.

82. Quelle était votre profession ? - R. J'étais charcutier à Castelnaudary où je suis mort assassiné par mon frère, le 6 mai 1608, par Charles Dupont, mon frère aîné, avec un poignard, au milieu de la nuit.

83. Quelle a été la cause de ce crime ? - Mon frère a cru que je voulais faire la cour à une femme qu'il aimait, et que je voyais assez souvent ; mais il se trompait, car je n'y avais jamais songé.

84. Comment vous a-t-il tué ? - R. Je dormais ; il m'a frappé à la gorge, puis au cœur ; en me frappant il m'a réveillé ; j'ai voulu lutter, mais j'ai succombé.

85. Lui avez-vous pardonné ? - R. Oui, du moment de sa mort, il y a 200 ans.

86. A quel âge est-il mort ? - R. A 80 ans.

87. Il n'a donc pas été puni de son vivant ? - R. Non.

88. Qui a-t-on accusé de votre mort ? - R. Personne ; dans ces temps de confusion, on faisait peu d'attention à ces choses-là ; cela n'aurait eu aucun but.

89. Qu'est devenue la femme ? - R. Peu après elle est morte assassinée dans ma maison par mon frère.

90. Pourquoi l'a-t-il assassinée ? - R. Amour trompé ; il l'avait épousée avant ma mort.

(Huitième séance.)

91. Pourquoi ne parle-t-il pas du meurtre de cette femme ? - R. Parce que le mien est le plus mauvais pour lui.

92. *Évocation de la femme assassinée.* - Je suis ici.

93. Quel nom portiez-vous de votre vivant ? - R. Marguerite Aeder, femme Dupont.

94. Combien de temps avez-vous été mariée ? - R. Cinq années.

95. Pierre nous a dit que son frère croyait à des rapports criminels entre vous deux, cela est-il vrai ? - R. Aucun rapport criminel n'existait entre Pierre et moi ; ne croyez pas cela.

96. Combien de temps après la mort de son frère Charles vous a-t-il assassinée ? - Deux ans après.

97. Quel motif l'y a poussé ? - Jalousie, et le désir d'avoir mon argent.

98. Pouvez-vous relater les circonstances du crime ? - R. Il m'a saisie et m'a frappée sur la tête dans l'atelier de travail avec son couteau de charcutier.

99. Comment se fait-il qu'on ne l'ait point poursuivi ? - A quoi bon ! tout était désordre dans ces temps de malheur.

100. La jalousie de Charles était-elle fondée ? - Oui, mais cela ne pouvait l'autoriser à commettre un pareil crime, car dans ce monde nous sommes tous pécheurs.

101. Depuis combien d'années étiez-vous mariée à la mort de Pierre ? - R. Depuis trois années.

102. Pouvez-vous préciser la date de votre mort ? - Oui, le 3 mai 1610.

103. Qu'a-t-on pensé de la mort de Pierre ? - On a fait croire à des assassins qui voulaient voler.

Remarque. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ces récits, qu'il paraît difficile de contrôler, il y a un fait remarquable, c'est la précision et la concordance des dates et de tous les événements ; cette circonstance est à elle seule un curieux sujet d'étude, si l'on considère que ces trois Esprits appelés à divers intervalles ne se contredisent en rien. Ce qui semblerait confirmer leurs paroles, c'est que le principal coupable dans cette affaire ayant été évoqué par un autre médium, a donné des réponses identiques.

(Neuvième séance.)

104. *Évocation de M. D...* - Me voici.

105. Nous désirons vous demander quelques détails sur les circonstances de votre mort ; voulez-vous bien nous les donner ? - R. Volontiers.

106. Saviez-vous que la maison que vous habitiez était hantée par un Esprit ? - R. Oui ; mais j'ai voulu le braver et j'ai eu tort de le faire ; j'aurais mieux fait de prier pour lui.

Remarque. On voit, par là, que les moyens que l'on emploie généralement pour se débarrasser des Esprits importuns ne sont pas les plus efficaces. Les menaces les excitent plus qu'elles ne les effraient. La bienveillance et la commisération ont plus d'empire que l'emploi de moyens coercitifs qui les irritent, ou des formules dont ils se rient.

107. Comment cet Esprit vous est-il apparu ? - R. A mon entrée chez moi il était visible, et me regardait fixement ; je n'ai pu m'échapper ; la frayeur m'a saisi, et j'ai dû expirer sous les yeux terribles de cet Esprit que j'avais méprisé et pour lequel je m'étais montré si peu charitable.

108. Ne pouviez-vous appeler pour vous donner du secours ? - R. Impossible ; mon heure était venue, et c'est ainsi que je devais mourir.

109. Quelle apparence avait-il ? - R. D'un furieux disposé à me dévorer.

110. Avez-vous souffert en mourant ? - R. Horriblement.

111. Etes-vous mort subitement ? - R. Non, deux heures après.

112. Quelles réflexions faisiez-vous en vous sentant mourir ? - R. Je n'ai pu réfléchir ; j'ai été frappé d'une terreur inexprimable.

113. L'apparition est-elle restée visible jusqu'à la fin ? - R. Oui, elle n'a pas quitté un instant mon pauvre Esprit.

114. Quand votre Esprit s'est trouvé dégagé avez-vous vu la cause de votre mort ? - R. Non, tout était fini ; je l'ai comprise plus tard.

115. Pouvez-vous indiquer la date de votre mort ? - R. Oui, 9 août 1853. (La date précise n'a pu encore être vérifiée ; mais elle est exacte approximativement.)

Dixième séance. (Société, 13 janvier 1860.)

Lorsque cet Esprit fut évoqué le 9 décembre, saint Louis engagea à l'appeler de nouveau dans un mois, afin de juger des progrès qu'il aurait pu faire dans l'intervalle. On a déjà pu juger, par les communications de M. et de Mme F..., du changement qui s'est opéré dans ses idées, grâce à l'influence des prières et des bons conseils. Un mois et plus s'étant écoulé depuis sa première évocation, il fut appelé de nouveau dans la Société le 13 janvier.

116. Évocation. - Je suis là.

117. - Vous rappelez-vous avoir été appelé parmi nous il y a un mois environ ? - R. Comment l'oublierais-je ?

118. Pourquoi n'avez-vous pas pu écrire alors ? - R. Je ne le voulais pas.

119. Pourquoi ne le vouliez-vous pas ? - R. Ignorance et abrutissement.

120. Vos idées ont-elles changé depuis ce moment-là ? - R. Beaucoup ; plusieurs d'entre vous ont été compatissants et ont prié pour moi.

121. Confirmez-nous tous les renseignements qui ont été donnés tant par vous que par vos victimes. - R. Si je ne les confirmais pas, ce serait dire que ce n'est pas moi qui les ai donnés, et c'est bien moi.

122. Entrevoyez-vous la fin de vos peines ? - R. Oh ! pas encore ; c'est déjà beaucoup plus que je ne mérite de savoir, grâce à votre intercession, qu'elles ne dureront pas toujours.

123. Veuillez nous décrire la situation où vous étiez avant notre première évocation. Vous comprenez que nous vous demandons cela pour notre instruction, et non par un motif de curiosité. - R. Je vous l'ai dit, je n'avais conscience de rien au monde que de mon crime, et je ne pouvais quitter la maison où je l'ai commis que pour m'élever dans l'espace où tout autour de moi était solitude et obscurité ; je ne saurais vous donner une idée de ce que c'est, je n'y ai jamais rien compris ; dès que je m'élevais au-dessus de l'air, c'était noir, c'était vide ; je ne sais ce que c'était. Aujourd'hui j'éprouve beaucoup plus de remords, mais, comme vous le prouvent mes communications, je ne suis plus contraint de rester dans cette maison fatale ; il m'est permis d'errer sur terre, et de chercher à m'éclairer par mes observations ; mais alors je n'en comprends que mieux l'énormité de mes forfaits ; et si je souffre moins d'un côté, mes tortures augmentent de l'autre par le remords ; mais au moins j'ai l'espérance.

124. Si vous deviez reprendre une existence corporelle, laquelle choisiriez-vous ? - R. Je n'ai pas encore assez vu et assez réfléchi pour le savoir.

125. Rencontrez-vous vos victimes ? - R. Oh ! que Dieu m'en garde !

Remarque. Il a toujours été dit que la vue des victimes est un des châtiments des coupables. Celui-là ne les a pas encore vues, parce qu'il était dans l'isolement et les ténèbres : c'était un châtiment ; mais il redoute cette vue, ce sera peut-être là le complément de son supplice.

126. Pendant votre long isolement, et l'on peut dire votre captivité, avez-vous eu des remords ? - R. Pas le moindre, et c'est pour cela que j'ai tant souffert ; c'est seulement quand j'ai commencé à en éprouver qu'ont été provoquées, à mon insu, les circonstances qui ont amené mon évocation, à laquelle je dois le commencement de ma délivrance. Merci donc à vous qui avez eu pitié de moi et m'avez éclairé.

Remarque. Cette évocation n'est donc point le fait du hasard ; comme elle devait être utile à ce malheureux, les Esprits qui veillaient sur lui,

voyant qu'il commençait à comprendre l'énormité de ses crimes, ont jugé que le moment était venu de lui donner un secours efficace, et c'est alors qu'ils ont amené les circonstances propices. C'est un fait que nous avons vu se produire bien des fois.

On a demandé, à ce sujet, ce qu'il serait advenu de lui s'il n'avait pu être évoqué, et ce qu'il en est de tous les Esprits souffrants qui ne peuvent pas l'être, ou auxquels on ne songe pas. A cela il est répondu que les voies de Dieu, pour le salut de ses créatures, sont innombrables ; l'évocation peut être un moyen de les assister, mais n'est certainement pas le seul ; et Dieu n'en laisse aucune dans l'oubli. D'ailleurs, les prières collectives doivent aussi avoir sur les Esprits, accessibles au repentir, leur part d'influence.

Communications spontanées.

Estelle Riquier.

(Société, 13 janvier 1860.)

L'ennui, le chagrin, le désespoir me dévorent. Epouse coupable, mère dénaturée, j'ai abandonné les saintes joies de la famille, le domicile conjugal embelli par la présence de deux petits anges descendus du ciel. Entraînée dans les sentiers du vice par un égoïsme, un orgueil et une coquetterie effrénés, femme sans cœur, j'ai conspiré contre le saint amour de celui que Dieu et les hommes m'avaient donné pour soutien et pour compagnon dans la vie ; il chercha dans la mort un refuge contre le désespoir que lui avaient causé mon lâche abandon et son déshonneur.

Le Christ a pardonné à la femme adultère et à Madeleine repentante ; la femme adultère avait aimé, et Madeleine s'était repentie ; mais moi ! misérable, j'ai vendu à prix d'or un semblant d'amour que je n'ai jamais éprouvé ; j'ai semé à pleines mains le plaisir, et n'ai récolté que le mépris. La hideuse misère et la cruelle faim sont venues mettre un terme à une vie qui m'était devenue odieuse... et je ne me suis pas repentie ! et moi, misérable et infâme, j'ai employé souvent, hélas ! avec un fatal succès, mon infernale influence comme Esprit à pousser dans le vice de pauvres femmes que je voyais vertueuses et jouir du bonheur que j'avais foulé aux pieds. Dieu me pardonnera-t-il jamais ? Peut-être, si le mépris qu'elle vous inspire ne vous empêche pas de prier pour la malheureuse Estelle Riquier.

Remarque. Cet Esprit s'étant communiqué spontanément, sans être appelé et sans être connu d'aucun des assistants, on lui adressa les questions suivantes :

1. A quelle époque êtes-vous morte ? - R. Il y a cinquante ans.

2. Quel pays habitiez-vous ? - R. Paris.

3. A quelle classe de la société appartenait votre mari ? - R. A la classe moyenne.

4. A quel âge êtes-vous morte ? - R. Trente-deux ans.

5. Quels motifs vous a portée à vous communiquer spontanément à nous ? - R. On me l'a permis pour votre instruction et pour l'exemple.

6. Aviez-vous reçu une certaine éducation ? - R. Oui.

7. Nous espérons que Dieu vous tiendra compte de la franchise de vos aveux et de votre repentir. Nous le prions d'étendre sa miséricorde sur vous, et de vous envoyer de bons Esprits pour vous éclairer sur les moyens de réparer votre passé. - R. Oh ! merci ! merci ! que Dieu vous entende !

Remarque. Plusieurs personnes nous informent qu'elles ont cru accomplir un devoir en priant pour les Esprits souffrants que nous signalons et qui réclament assistance. Nous faisons des vœux pour que cette charitable pensée se généralise parmi nos lecteurs. Quelques-uns ont reçu la visite spontanée des Esprits auxquels ils s'étaient intéressés, et qui sont venus les remercier.

Le Temps présent.

(Société, 20 janvier 1860.)

Vous êtes guidés par le véritable Génie du Christianisme, vous ai-je dit ; c'est parce que le Christ lui-même préside les travaux de toute nature qui sont en voie d'accomplissement pour ouvrir l'ère de rénovation et de perfectionnement que vous prédisent vos guides spirituels. Si en effet vous jetez les yeux, en dehors des manifestations spirites, sur les événements contemporains, vous reconnaîtrez sans aucune hésitation les signes avant-coureurs qui vous prouveront d'une manière irréfragable que les temps prédits sont arrivés. Les communications s'établissent entre tous les peuples, les barrières matérielles sont renversées ; les obstacles moraux qui s'opposent à leur union, les préjugés politiques et religieux, s'effaceront rapidement, et le règne de la fraternité s'établira enfin d'une manière solide et durable. Observez dès aujourd'hui les souverains eux-mêmes, poussés par une main invisible, prendre - chose inouïe pour vous - l'initiative des réformes ; et les réformes qui partent d'en haut et spontanément sont bien plus rapides et bien plus durables que celles qui partent d'en bas et sont arrachées par la force. J'avais, malgré des préjugés d'enfance et d'éducation, malgré le culte du souvenir, pressenti l'époque actuelle ; j'en suis heureux, et suis plus heureux encore de venir vous dire : Frères, courage ! travaillez pour vous et pour l'avenir des vôtres ; travaillez surtout à votre

amélioration personnelle, et vous jouirez dans votre première existence d'un bonheur dont il vous est aussi difficile de vous faire une idée, qu'à moi de vous la faire comprendre.

CHATEAUBRIAND.

Les Cloches.

(Obtenue par M. Pécheur, 13 janvier 1860.)

Peux-tu me dire pourquoi j'ai toujours aimé à entendre le son des cloches ? c'est que l'âme de l'homme qui pense ou qui souffre cherche toujours à se dégager, lorsqu'elle éprouve ce bonheur muet qui réveille en nous des souvenirs vagues d'une vie passée ; c'est que ce son est une traduction de la parole du Christ qui vibre dans l'air depuis dix-huit siècles : c'est la voix de l'espérance. Que de cœurs elle a consolés ! que de force elle a donnée à l'humanité croyante ! Cette voix divine effraya les grands de l'époque : ils en eurent peur, car la vérité qu'ils avaient étouffée les fit trembler. Le Christ la montrait à tous : ils tuèrent le Christ, mais non l'idée ; sa parole sacrée avait été comprise ; elle était immortelle, et pourtant que de fois le doute s'est glissé dans vos cœurs ! Que de fois l'homme a-t-il accusé Dieu d'être injuste ! Il s'écriait : Mon Dieu, qu'ai-je donc fait ? Le malheur m'a-t-il marqué à mon berceau ? Suis-je donc destiné à suivre cette route qui me déchire le cœur ? Il semble qu'une fatalité s'attache à mes pas ; je sens mes forces qui m'abandonnent ; je vais briser cette vie.

A ce moment, Dieu fait entrer dans votre cœur un rayon d'espérance ; une main amie vous ôte le bandeau du matérialisme qui couvre vos yeux ; une voix du ciel vous dit : Regarde à l'horizon ce foyer lumineux : c'est un feu sacré qui émane de Dieu ; ce flambeau doit éclairer le monde et le purifier ; il doit faire pénétrer sa lumière dans le cœur de l'homme et en chasser les ténèbres qui obscurcissent ses yeux. Des hommes ont prétendu vous donner la lumière, ils n'ont produit qu'un brouillard qui a fait perdre le droit chemin.

Vous à qui Dieu montre la lumière, ne soyez pas aveugles ; c'est le Spiritisme qui vous permet de lever un coin du voile qui couvrait votre passé. Regardez maintenant ce que vous avez été, et jugez-vous. Courbez la tête devant la justice du Créateur ; remerciez-le de vous rendre le courage pour continuer l'épreuve que vous avez choisie. Le Christ a dit : Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée : cette pensée, toute Spirite, renferme le mystère de vos souffrances. Que l'espérance en la bonté de Dieu vous donne le courage et la foi ; écoutez toujours cette voix qui vibre dans vos cœurs ; c'est à vous de comprendre, d'étudier avec sagesse, d'élever votre âme par des pensées toutes fraternelles ; que le riche tende la main à celui qui souffre, car la richesse ne lui a pas été donnée pour ses jouissances personnelles, mais pour qu'il en soit le dispensateur, et Dieu lui demandera compte de l'usage qu'il en aura fait. La seule richesse que Dieu reconnaisse, ce sont vos vertus ; c'est la seule que vous emporterez avec vous en quittant

ce monde. Laissez dire ces prétendus sages qui vous traitent de fous ; demain peut-être ils vous demanderont de prier pour eux, car Dieu les jugera.

Ta fille qui t'aime et qui prie pour toi.

Conseils de famille.

Suite. (Voir le n° de janvier. - Lue à la Société le 20 janvier 1860.)

Mes chers enfants, dans mes précédentes instructions, je vous ai conseillé le calme et le courage, et pourtant vous n'en montrez pas tous autant que vous le devriez. Songez que la plainte ne calme jamais la douleur, qu'elle tend au contraire à l'accroître. Un bon conseil, une bonne parole, un sourire, un geste même, donnent de la force et du courage. Une larme amollit le cœur au lieu de le raffermir. Pleurez, si le cœur vous y pousse, mais que ce soit plutôt dans les moments de solitude qu'en présence de ceux qui ont besoin de toute leur force et de toute leur énergie, qu'une larme ou un soupir peut diminuer ou affaiblir. Nous avons tous besoin d'encouragements, et rien n'est plus propre à nous encourager qu'une voix amie, qu'un regard bienveillant, qu'un mot sorti du cœur. Quand je vous ai conseillé de vous réunir, ce n'était point pour que vous unissiez vos larmes et vos amertumes ; ce n'était pas pour vous exciter à la prière, qui ne prouve qu'une bonne intention, mais bien pour que vous unissiez vos pensées, *vos efforts* mutuels et collectifs ; pour que vous vous donniez mutuellement de bons conseils, et que vous cherchiez en commun, non le moyen de vous attrister, mais la marche à suivre pour vaincre les obstacles qui se présentent devant vous. En vain un malheureux qui n'a pas de pain se jettera à genoux pour prier Dieu, la subsistance ne lui tombera pas du ciel ; mais qu'il travaille, et si peu qu'il obtienne, cela lui vaudra plus que toutes ses prières. La prière la plus agréable à Dieu c'est le travail utile quel qu'il soit. Je le répète, la prière ne prouve qu'une bonne intention, un bon sentiment, mais ne peut produire qu'un effet moral, puisqu'elle est toute morale. Elle est excellente comme une consolation de l'âme, car l'âme qui prie sincèrement trouve dans la prière un soulagement à ses douleurs morales : hors de ces effets et de ceux qui découlent de la prière, comme je vous l'ai expliqué dans d'autres instructions, n'en attendez rien, car vous seriez déçus dans votre espoir.

Suivez donc exactement mes conseils ; ne vous contentez pas de demander à Dieu de vous aider, aidez-vous vous-mêmes, car c'est ainsi que vous prouverez la sincérité de votre prière. Il serait trop commode, en vérité, qu'il suffît de demander une chose dans ses prières pour qu'elle soit accordée ! ce serait le plus grand encouragement à la paresse et à la négligence des bonnes actions. Je pourrais, sur ce sujet, m'étendre davantage, mais ce serait trop pour vous : votre état d'avancement ne le comporte pas encore. Méditez sur cette instruction comme sur les précédentes, elles sont de nature à occuper longtemps vos esprits, car elles contiennent en germe tout ce qui vous sera dévoilé dans l'avenir. Suivez mes précédents avis.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 3.

MARS 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 27 janvier 1859. (Séance générale.)

Le procès-verbal de la séance du 20 janvier est lu et adopté.

Dépôt d'une lettre en demande d'admission. Renvoi pour lecture, examen et rapport, à la prochaine séance particulière.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Hinderson Mackensie, de Londres, membre de la Société royale des antiquaires, qui donne des détails du plus haut intérêt sur l'emploi des globes de cristal ou métalliques comme moyen d'obtenir des communications spirites. C'est celui dont il fait usage, à l'aide d'un médium voyant spécial, d'après le conseil d'un de ses amis qui a fait à ce sujet, depuis trente-cinq ans, les expériences les plus complètes et les plus concluantes. Le médium voit, dans cette espèce de miroir, les réponses écrites aux questions proposées, et l'on obtient ainsi des communications très développées et si rapides qu'il est souvent difficile de suivre le médium.

2° Lecture d'un article du *Siècle* du 22 janvier 1860 dans lequel on remarque le passage suivant : « Les tables parlaient, tournaient et dansaient longtemps avant l'existence de la secte américaine qui prétend leur avoir donné naissance. Ce bal des tables était déjà célèbre à Rome dans les premiers siècles de notre ère, et voici comment, dans le chapitre XXIII de l'*Apologétique*, s'exprimait Tertullien en parlant des médiums de son temps : « S'il est donné à des magiciens de faire apparaître des fantômes, d'évoquer les âmes des morts, de forcer la bouche

des enfants à rendre des oracles ; si ces charlatans imitent un grand nombre de miracles qui semblent dus aux cercles et aux chaînes que des personnes forment entre elles, s'ils envoient des songes, s'ils font des conjurations, s'ils ont à leurs ordres des esprits mensongers et des démons par la vertu desquels, *les chaises et les tables qui prophétisent sont un fait vulgaire*, etc. »

On fait remarquer à ce sujet que jamais les Spiritistes modernes n'ont prétendu avoir découvert ni inventé les manifestations ; ils ont, au contraire, constamment proclamé l'ancienneté et l'universalité des phénomènes spiritistes, et cette ancienneté même est un argument en faveur de la doctrine, en démontrant qu'elle a son principe dans la nature, et qu'elle n'est pas le fait d'une combinaison systématique. Ceux qui prétendent lui opposer cette circonstance prouvent qu'ils en parlent sans en connaître le premier mot, autrement ils sauraient que le Spiritisme moderne s'appuie sur ce fait incontestable qu'on le retrouve dans tous les temps et chez tous les peuples.

Études. 1° Questions sur le phénomène des globes métalliques ou de cristal comme moyen d'obtenir des communications. Il est répondu que : « La théorie de ce phénomène ne peut encore être expliquée ; qu'il manque pour la comprendre certaines connaissances préalables qui naîtront d'elles-mêmes et découleront d'observations ultérieures. Elle sera donnée en temps opportun. »

2° Nouvelle évocation d'Urbain Grandier qui confirme et complète certains faits historiques, et donne en outre sur la planète de Saturne des explications qui viennent à l'appui de ce qui a déjà été dit à ce sujet.

3° Deux dictées spontanées sont obtenues simultanément ; la 1° d'Abeilard, par M. Rose, la 2° de Jean le baptiseur, par M. Colin.

Ayant ensuite demandé qu'un des Esprits souffrants qui ont réclamé le secours des prières veuille bien se communiquer spontanément, un des médiums écrit ce qui suit : « Puissiez-vous être bénis d'avoir consenti à prier pour l'être immonde et inutile que vous avez appelé, et qui s'est montré encore si honteusement attaché à ses misérables richesses. Recevez les sincères remerciements du *Père Crépin*. »

Vendredi, 3 février 1860. (Séance particulière.)

Le procès-verbal de la séance du 27 janvier est adopté. Lecture de la liste nominative des auditeurs ayant assisté à la dernière assemblée générale. Aucun inconvénient n'est signalé dans leur présence.

M. le docteur Gotti, directeur de l'Institut homéopathique de Gênes (Piémont), est admis comme membre correspondant.

Lecture de deux nouvelles demandes d'admission. - Renvoi à la prochaine séance particulière.

Communications diverses. - 1° M. Allan Kardec annonce qu'une dame de ses abonnées de province vient de lui adresser une somme de *dix mille francs* pour être utilisée au profit du Spiritisme.

Cette personne ayant fait un héritage sur lequel elle ne comptait pas, elle veut y faire participer la doctrine spirite, à laquelle elle doit de suprêmes consolations et d'être éclairée sur les véritables conditions de bonheur en cette vie et en l'autre. « Vous m'avez, dit-elle dans sa lettre, fait comprendre le Spiritisme en m'en montrant le véritable but ; seul il a pu triompher des doutes et de l'incertitude qui étaient pour moi la source d'inexprimables anxiétés. Je marchais dans la vie comme au hasard, maudissant les pierres que je rencontrais sous mes pas ; maintenant je vois clair autour de moi, devant moi ; l'horizon s'est élargi et je marche avec certitude et confiance vers l'avenir, sans m'inquiéter des épines semées sur ma route. Je désire que cette faible obole vous aide à répandre sur d'autres la bienfaisante lumière qui m'a rendue si heureuse. Employez-la comme vous l'entendrez : je ne veux ni reçu ni contrôle ; la seule chose à laquelle je tiens, c'est à garder le plus strict incognito. »

Je respecterai, ajoute M. Allan Kardec, le voile de modestie dont cette personne veut se couvrir, et m'efforcerai de répondre à ses généreuses intentions. Je ne crois pas pouvoir mieux les remplir qu'en affectant sur cette somme ce qui sera nécessaire pour l'installation de la Société dans des conditions plus favorables à ses travaux.

Un membre exprime le regret que l'anonyme gardé par cette personne ne permette pas à la Société de lui témoigner directement sa gratitude.

M. Allan Kardec répond que le don n'ayant aucune affectation spéciale déterminée autre que le Spiritisme en général, il s'est chargé de ce soin au nom de tous les partisans sérieux du Spiritisme. Il insiste sur la qualification de *partisans sérieux*, attendu qu'on ne peut donner ce nom à ceux qui, ne voyant dans le Spiritisme qu'une question de phénomène et d'expérience, ne peuvent en comprendre les hautes conséquences morales, et encore moins en profiter eux-mêmes ou en faire profiter les autres.

2° Le président dépose sur le bureau une lettre cachetée remise par M. le docteur Vignal, membre titulaire, et qui ne devra être ouverte qu'à la fin de mars prochain.

3° M. Netz remet un numéro de *l'Illustration*, contenant le récit

d'un fait d'apparition. Ce fait sera l'objet d'un examen spécial.

Études. 1° Observation à propos des effets de visions dans certains corps, tels que verres, globes de cristal, boules métalliques, etc., dont il a été question dans la dernière séance. M. Allan Kardec pense qu'il faut soigneusement écarter le nom de *miroirs magiques* donné vulgairement à ces objets ; il propose de les appeler *miroirs psychiques*. Sur l'avis de plusieurs membres, l'assemblée pense que la désignation de *miroirs psychographiques* répondrait mieux à la nature du phénomène.

2° Évocation de M. le docteur Vignal, qui s'est offert pour une étude sur l'état de l'Esprit des personnes vivantes. Il répond avec une parfaite lucidité aux questions qui lui sont adressées. Deux autres Esprits, celui de Castelnaudary et celui du docteur Cauvière, se communiquent en même temps par un autre médium, d'où il résulte un échange d'observations très instructives. Les docteurs terminent chacun par une dictée qui porte le cachet des hautes capacités qu'on leur connaît. (Publiée ci-après.)

3° Deux autres dictées spontanées sont obtenues : la première de saint François de Sales, par madame Mallet ; la deuxième, par M. Colin, signée Moïse, Platon, puis Julien.

Vendredi, 10 février 1860. (Séance générale.)

Le procès-verbal du 3 février est lu et adopté.

Dépôt d'une lettre en demande d'admission. - Renvoi à la prochaine séance particulière.

Lecture des communications obtenues dans la dernière séance.

Communications diverses. - M. Soive transmet la note suivante, et demande si l'on croirait utile d'en faire le sujet d'une évocation. « Le nommé T..., âgé de trente-cinq ans, demeurant boulevard de l'Hôpital, était poursuivi par une idée fixe, celle d'avoir involontairement tué un de ses amis dans une rixe. Malgré tout ce qu'on avait fait pour l'en dissuader en lui montrant cet ami vivant, il croyait avoir affaire à son ombre. Tourmenté par ses remords pour un crime imaginaire, il s'est asphyxié. »

L'évocation du sieur T... sera faite s'il y a lieu.

Études. - 1° Cinq dictées spontanées sont obtenues simultanément, la première par M. Roze, signée Lamennais ; la deuxième par mademoiselle Eugénie, signée Staël ; la troisième par M. Colin, signée Fourier ; la quatrième par mademoiselle Huet, d'un Esprit qui, dit-il, se fera connaître plus tard et annonce une série de communications ; la cinquième par M. Didier fils, signée Charlet.

2° Après la lecture de la dictée de Fourier, le président fait observer, pour l'intelligence des personnes étrangères à la Société et qui peuvent n'être pas au courant de sa manière de procéder, que cette communication lui semble, à première vue, susceptible de quelques commentaires ; que parmi les Esprits qui se manifestent, il y en a de tous les degrés ; que leurs communications sont le reflet de leurs idées personnelles, qui peuvent n'être pas toujours justes ; la Société, selon le conseil qui lui a été donné, les reçoit donc comme l'expression d'une opinion individuelle qu'elle se réserve de juger en la soumettant au contrôle de la logique et de la raison. Il est essentiel que l'on sache bien qu'elle n'adopte pas comme vrai tout ce qui vient des Esprits ; par ses communications, l'Esprit fait connaître ce qu'il est en bien ou en mal, en science ou en ignorance : c'est pour elle un sujet d'étude ; elle en accepte ce qui est bon, et rejette ce qui est mauvais.

3° Évocation de mademoiselle Indermuhle, de Berne, sourde-muette de naissance, âgée de trente-deux ans, et vivante. Cette évocation offre un grand intérêt au point de vue moral et scientifique par la sagacité et la précision des réponses qui dénotent en cette personne un Esprit déjà avancé.

4° Évocation de M. T..., dont il a été parlé plus haut. Il donne des signes d'une grande agitation, et casse plusieurs crayons avant de pouvoir tracer quelques lignes à peine lisibles. Le trouble de ses idées est évident ; il persiste d'abord dans la croyance qu'il a tué son ami, et finit par convenir que ce n'était chez lui qu'une idée fixe ; mais il ajoute que s'il ne l'a pas tué, il en avait la volonté, et que ce n'est que la force qui lui a manqué. - Saint Louis donne quelques explications sur l'état de cet Esprit et les conséquences pour lui de son suicide.

Cette évocation sera reprise plus tard, lorsque l'Esprit sera plus dégagé.

Vendredi, 17 février 1860. (Séance particulière.)

Le procès-verbal de la séance du 10 février est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires, sur leur demande écrite, et après procès-verbal :

Madame de Regnez, de Paris ;

M. Indermuhle de Wytenbach, de Berne ;

Madame Lubrat, de Paris.

Lecture de deux nouvelles demandes d'admission. - Renvoi à la prochaine séance particulière.

M. Allan Kardec transmet à la Société les observations suivantes au sujet de la donation qui lui a été faite :

« Si, dit-il, la donatrice ne réclame, pour ce qui la concerne, aucun compte de l'emploi des fonds, je n'en tiens pas moins, pour ma propre satisfaction, à ce que cet emploi soit soumis à un contrôle. Cette somme formera le premier fonds d'une *Caisse spéciale*, qui n'aura rien de commun avec mes affaires personnelles, et qui sera l'objet d'une comptabilité distincte sous le nom de *Caisse du Spiritisme*.

« Cette caisse sera ultérieurement augmentée par les fonds qui pourront lui arriver d'autres sources, et exclusivement affectée aux besoins de la doctrine et au développement des études spirites.

« Un de mes premiers soins sera la création d'une *bibliothèque spéciale*, et de pourvoir, ainsi que je l'ai dit, à ce qui manque matériellement à la Société pour la régularité de ses travaux.

« J'ai prié plusieurs de nos collègues de vouloir bien accepter le contrôle de cette caisse, et de constater, à des époques qui seront ultérieurement déterminées, l'utile emploi des fonds.

« Cette commission est composée de MM. Solichon, Thiry, Levent, Mialhe, Krafzoff, et de madame Parisse. »

Lecture des communications obtenues dans la dernière séance.

La Société s'occupe ensuite de l'examen de plusieurs questions administratives.

Les Préadamites.

Une lettre que nous avons reçue contient le passage suivant :

« L'enseignement qui vous a été donné par les Esprits repose, je dois en convenir, sur une morale tout à fait conforme à celle du Christ, et même beaucoup plus développée qu'elle ne l'est dans l'Évangile, car vous montrez l'application de ce qui, bien souvent, ne s'y trouve qu'en préceptes généraux. Quant à la question de l'existence des Esprits et de leurs rapports avec les hommes, elle ne fait pour moi l'objet d'aucun doute ; j'en serais convaincu par le seul témoignage des Pères de l'Église, si je n'en avais la preuve par ma propre expérience. Je n'élève donc aucune objection à ce sujet ; il n'en est pas de même de certains points de leur doctrine qui sont évidemment contraires au témoignage de l'*Écriture*. Je me bornerai, pour aujourd'hui, à une seule question, celle relative au premier homme. Vous dites qu'Adam n'est ni le premier ni le seul qui ait peuplé la terre. S'il en était ainsi, il faudrait admettre que la Bible est une erreur, puisque le point de départ serait controuvé ; voyez un peu à quelles conséquences

cela nous conduit ! Cette pensée, je l'avoue, a jeté quelque trouble dans mes idées ; mais comme je suis avant tout pour la vérité, et que la foi ne peut gagner à être bâtie sur une erreur, veuillez, je vous prie, me donner à ce sujet quelques éclaircissements, si vos loisirs vous le permettent ; et si vous pouvez rassurer ma conscience, je vous en serai très reconnaissant. »

Réponse.

La question du premier homme dans la personne d'Adam, comme unique souche de l'humanité, n'est point la seule sur laquelle les croyances religieuses aient dû se modifier.

Le mouvement de la terre a paru, à une certaine époque, tellement opposé au texte de l'Écriture, qu'il n'est sortis de persécutions dont cette théorie n'ait été le prétexte, et pourtant, on le voit, Josué arrêtant le soleil n'a pu empêcher la terre de tourner ; elle tourne malgré les anathèmes, et nul aujourd'hui ne pourrait le contester sans faire tort à sa propre raison.

La Bible dit également que le monde fut créé en six jours, et en fixe l'époque à environ 4000 ans avant l'ère chrétienne. Avant cela, la terre n'existait pas, elle a été tirée du néant : le texte est formel ; et voilà que la science positive, inexorable, vient prouver le contraire. La formation du globe est écrite en caractères imprescriptibles dans le monde fossile, et il est prouvé que les six jours de la création sont autant de périodes chacune, peut-être, de plusieurs centaines de milliers d'années. Ceci n'est point un système, une doctrine, une opinion isolée, c'est un fait aussi constant que celui du mouvement de la terre, et que la théologie ne peut se refuser d'admettre ; aussi n'est-ce plus que dans les petites écoles qu'on enseigne que le monde a été fait en six fois vingt-quatre heures, preuve évidente de l'erreur dans laquelle on peut tomber en prenant à la lettre les expressions d'un langage souvent figuré. L'autorité de la Bible en a-t-elle reçu une atteinte aux yeux des théologiens ? Nullement, ils se sont rendus à l'évidence, et en ont conclu que le texte pouvait recevoir une interprétation.

La science, fouillant les archives de la terre, a reconnu l'ordre dans lequel les différents êtres vivants ont paru à sa surface ; l'observation ne laisse aucun doute sur les espèces organiques qui appartiennent à chaque période, et cet ordre est d'accord avec celui qui est indiqué dans la Genèse, avec cette différence, que cette œuvre, au lieu d'être sortie miraculeusement des mains de Dieu en quelques heures, s'est accomplie, toujours par sa volonté, mais selon la loi des forces de la nature, en quelques millions d'années. Dieu en est-il moins grand et

moins puissant ? son œuvre en est-elle moins sublime pour n'avoir pas le prestige de l'instantanéité ? Évidemment non ; il faudrait se faire de la Divinité une idée bien mesquine pour ne pas reconnaître sa toute-puissance dans les lois éternelles qu'elle a établies pour régir les mondes.

La science, de même que Moïse, place l'homme en dernier dans l'ordre de la création des êtres vivants ; mais Moïse place le déluge universel l'an du monde 1654, tandis que la géologie nous montre ce grand cataclysme antérieur à l'apparition de l'homme, attendu que, jusqu'à ce jour, on ne trouve dans les couches primitives aucune trace de sa présence, ni des animaux de la même catégorie au point de vue physique ; mais rien ne prouve que cela soit impossible ; plusieurs découvertes ont déjà jeté des doutes à cet égard ; il se peut donc que, d'un moment à l'autre, on acquière la certitude de cette antériorité de la race humaine. Reste à voir si le cataclysme géologique dont les traces sont par toute la terre est le même que le déluge de Noé ; or, la loi de la durée de formation des couches fossiles ne permet pas de les confondre, le premier remontant peut-être à cent mille ans. Du moment que l'on aura trouvé les traces de l'existence de l'homme avant la grande catastrophe, il demeurera prouvé, ou qu'Adam n'est pas le premier homme, ou que sa création se perd dans la nuit des temps. Contre l'évidence il n'y a pas de raisonnements possibles ; les théologiens devront donc accepter ce fait comme ils ont accepté le mouvement de la terre et les six périodes de la création.

L'existence de l'homme avant le déluge géologique est, il est vrai, encore hypothétique, mais voici qui l'est moins. En admettant que l'homme ait paru pour la première fois sur la terre 4000 ans avant le Christ, si 1650 ans plus tard toute la race humaine a été détruite à l'exception d'un seul, il en résulte que le peuplement de la terre ne date que de Noé, c'est-à-dire de 2350 ans avant notre ère. Or, lorsque les Hébreux émigrèrent en Egypte, au dix-huitième siècle, ils trouvèrent ce pays très peuplé et déjà fort avancé en civilisation.

L'histoire prouve qu'à cette époque les Indes et d'autres contrées étaient également florissantes. Il aurait donc fallu que du quatorzième au dix-huitième siècle, c'est-à-dire dans l'espace de 600 ans, non seulement la postérité d'un seul homme eût pu peupler toutes les immenses contrées alors connues, en supposant que les autres ne le fussent pas, mais que, dans ce court intervalle, l'espèce humaine ait pu s'élever de l'ignorance absolue de l'état primitif au plus haut degré du développement intellectuel, ce qui est contraire à toutes les lois anthropologiques. Tout s'explique, au contraire, en admettant l'antériorité

de l'homme, le déluge de Noé comme une catastrophe partielle confondue avec le cataclysme géologique, et Adam, qui vivait il y a 6000 ans, comme ayant peuplé une contrée encore inhabitée. Encore une fois, rien ne saurait prévaloir contre l'évidence des faits ; c'est pourquoi nous croyons prudent de ne pas s'inscrire trop légèrement en faux contre des doctrines qui peuvent, tôt ou tard, comme tant d'autres, donner tort à ceux qui les combattent. Les idées religieuses, loin de perdre, grandissent en marchant avec la science ; c'est le moyen de ne pas donner prise au scepticisme en lui montrant un côté vulnérable.

Que serait-il advenu de la religion si elle se fût roidie contre l'évidence, et si elle eût persisté à frapper d'anathème quiconque n'aurait pas accepté la lettre de l'Écriture ? Il en serait résulté qu'on n'aurait pu être catholique sans croire au mouvement du soleil, aux six jours, aux 6000 ans d'existence de la terre ; comptez donc alors ce qui resterait aujourd'hui de catholiques. Proscrivez-vous aussi celui qui ne prend pas à la lettre l'allégorie de l'arbre et de son fruit, de la côte d'Adam, du serpent, etc. ? La religion sera toujours forte quand elle marchera d'accord avec la science, parce qu'elle se ralliera la partie éclairée de la population ; c'est le seul moyen de donner un démenti au préjugé qui la fait regarder, par les gens superficiels, comme l'antagoniste du progrès. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, elle repoussait l'évidence des faits, elle s'aliénerait les hommes sérieux, et provoquerait au schisme, parce que rien ne saurait prévaloir contre l'évidence. Aussi la haute théologie, qui compte des hommes éminents par le savoir, admet-elle sur beaucoup de points controversés une interprétation conforme à la saine raison. Il est fâcheux seulement qu'elle réserve ses interprétations pour les privilégiés, et qu'elle continue à faire enseigner la lettre dans les écoles ; il en résulte que cette lettre, d'abord acceptée par les enfants, est plus tard rejetée par eux quand vient l'âge du raisonnement ; n'ayant rien pour compensation, ils rejettent tout et augmentent le nombre des incrédules absolus. Ne donnez au contraire à l'enfant que ce que sa raison peut admettre plus tard, et sa raison, en se développant, le fortifiera dans les principes qui lui auront été inculqués. En parlant ainsi nous croyons servir les véritables intérêts de la religion ; elle sera toujours respectée quand on la montrera où elle est réellement, et quand on ne la fera pas consister dans des allégories dont le bon sens ne peut admettre la réalité.

Un Médium guérisseur.

Mademoiselle Désirée Godu, d'Hennebon (Morbihan).

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à notre article du mois dernier sur les *médiums spéciaux* ; on comprendra mieux les renseignements que nous avons à donner sur mademoiselle Désirée Godu, dont la faculté offre un caractère de spécialité des plus remarquables. Depuis huit ans environ, elle a passé successivement par toutes les phases de la médiumnité ; d'abord médium à effets physiques très puissant, elle est devenue alternativement médium voyant, auditif, parlant, écrivain, et finalement toutes ses facultés se sont concentrées sur la guérison des malades qui paraît être sa mission, mission qu'elle remplit avec un dévouement et une abnégation sans bornes. Laissons parler le témoin oculaire, M. Pierre, instituteur à Lorient, qui nous transmet ces détails en réponse aux questions que nous lui avons adressées :

« Mademoiselle Désirée Godu, jeune personne de vingt-cinq ans, appartient à une famille très honorable, respectable et respectée de Lorient ; son père est un ancien militaire, chevalier de la Légion d'honneur, et sa mère, femme patiente et laborieuse, aide de son mieux sa fille dans sa pénible, mais sublime mission. Voilà près de six ans que cette famille patriarcale fait l'aumône des remèdes prescrits, et souvent de tout ce qui est nécessaire aux pansements, aux riches comme aux pauvres qui s'adressent à elle. Ses rapports avec les Esprits ont commencé à l'époque des tables tournantes ; elle habitait alors Lorient, et pendant plusieurs mois on ne parlait que des merveilles opérées par mademoiselle Godu sur les tables, toujours complaisantes et dociles sous ses mains. C'était une faveur d'être admis chez elle aux séances de la table, et n'y allait pas qui voulait ; simple et modeste, elle ne cherchait pas à se mettre en évidence ; cependant, comme bien vous le pensez, la malignité ne l'a pas épargnée.

« Le Christ lui-même a été bafoué, quoiqu'il ne fît que du bien et n'enseignât que le bien ; doit-on s'étonner de trouver encore des Pharisiens, alors qu'il y a encore des hommes qui ne croient à rien ? C'est le sort de tous ceux qui montrent une supériorité quelconque d'être en butte aux attaques de la médiocrité envieuse et jalouse ; rien ne lui coûte pour renverser celui qui élève sa tête au-dessus du vulgaire, pas même le poison de la calomnie : l'hypocrite démasqué ne pardonne jamais. Mais Dieu est juste, et plus l'homme de bien aura été maltraité, plus éclatante sera sa réhabilitation, et plus humiliante sera la honte de ses ennemis : la postérité le vengera.

« En attendant sa vraie mission qui doit, dit-on, commencer dans deux ans, l'Esprit qui la guide lui proposa celle de guérir toutes sortes de maladies, ce qu'elle a accepté. Pour se communiquer, il se sert maintenant de ses organes, et souvent malgré elle, au lieu du frappement insipide des tables. Quand c'est l'Esprit qui parle, le son de la voix n'est plus le même ; les lèvres ne remuent pas.

« Mademoiselle Godu n'a reçu qu'une instruction vulgaire, mais le principal de son éducation ne devait pas être l'œuvre des hommes. Quand elle eut consenti à devenir médium guérisseur, l'Esprit procéda méthodiquement à son instruction, sans qu'elle vît autre chose que des mains. Un mystérieux personnage lui mettait sous les yeux des livres, des gravures ou des dessins, et lui expliquait tout l'organisme du corps humain, les propriétés des plantes, les effets de l'électricité, etc. Elle n'est pas somnambule ; personne ne l'endort ; c'est tout éveillée, et bien éveillée, qu'elle pénètre ses malades de son regard ; l'Esprit lui indique les remèdes, que le plus souvent elle prépare et applique elle-même, soignant et pansant les plaies les plus dégoûtantes avec le dévouement d'une sœur de charité. On commença par lui donner la composition de certains onguents qui guérissaient en peu de jours les panaris et des plaies de peu de gravité, et cela dans le but de l'habituer peu à peu à voir, sans trop de répugnance, toutes les affreuses et repoussantes misères qui devaient s'étaler sous ses yeux, et mettre la finesse et la délicatesse de ses sens aux plus rudes épreuves. Qu'on ne s'imagine pas trouver en elle un être souffreteux, malingre et chétif ; elle jouit du *mens sana in corpore sano* dans toute sa plénitude ; loin de soigner ses malades par intermédiaire, c'est elle qui met la main à tout, et elle suffit à tout, grâce à sa robuste constitution. Elle sait inspirer à ses malades une confiance sans bornes, et trouve dans son cœur des consolations pour toutes les douleurs, sous sa main des remèdes pour tous les maux. Elle est d'un caractère naturellement gai et enjoué. Eh bien ! sa gaieté est contagieuse comme la foi qui l'anime, et agit instantanément sur ses malades. J'en ai vu beaucoup sortir les yeux pleins de larmes, douces larmes d'admiration, de reconnaissance et de joie. Tous les jeudis, jour de marché, et le dimanche depuis six heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir, la maison ne désemplit pas. Pour elle, travailler, c'est prier, et elle s'en acquitte en conscience. Avant d'avoir à traiter les malades, elle passait des journées entières à confectionner des vêtements pour les pauvres et des trousseaux pour les nouveau-nés, employant les moyens les plus ingénieux pour faire parvenir incognito ses cadeaux à leur destination, de sorte que la main

gauche ignorait toujours ce que donnait la main droite. Elle possède un grand nombre de certificats authentiques délivrés par des ecclésiastiques, des autorités et des personnes notables attestant des cures qu'en d'autres temps on eût regardées comme miraculeuses. »

Nous savons, par des personnes dignes de foi, qu'il n'y a rien d'exagéré dans le récit qu'on vient de lire, et nous sommes heureux de pouvoir signaler le digne emploi que mademoiselle Godu fait de la faculté exceptionnelle qui lui a été donnée. Nous espérons que ces éloges, que nous nous faisons un plaisir de reproduire dans l'intérêt de l'humanité, n'altéreront point en elle sa modestie, qui double le prix du bien, et qu'elle n'écouterait point les suggestions de l'Esprit d'orgueil. L'orgueil est l'écueil d'un grand nombre de médiums, et nous en avons vu beaucoup dont les facultés transcendantes se sont annihilées ou perverties dès qu'ils ont prêté l'oreille à ce démon tentateur. Les meilleures intentions ne garantissent pas de ses embûches, et c'est précisément contre les bons qu'il dresse ses batteries, parce qu'il est satisfait de les faire succomber, et de montrer qu'il est le plus fort ; il se glisse dans le cœur avec tant d'adresse que souvent il y est en plein sans qu'on s'en doute ; aussi l'orgueil est-il le dernier défaut que l'on s'avoue à soi-même, semblable à ces maladies mortelles dont on a le germe latent, et sur la gravité desquelles le malade se fait illusion jusqu'au dernier moment ; c'est pourquoi il est si difficile à déraciner. Dès qu'un médium jouit d'une faculté tant soit peu remarquable, il est recherché, prôné, adulé ; c'est là pour lui une terrible pierre de touche, car il finit par se croire indispensable s'il n'est pas foncièrement simple et modeste. Malheur à lui surtout s'il se persuade qu'il ne peut avoir affaire qu'à de bons Esprits ; il lui en coûte de reconnaître qu'il a été abusé, et souvent même il écrit ou entend sa propre condamnation, sa propre censure, sans croire que cela s'adresse à, lui ; or c'est précisément cet aveuglement qui donne prise sur lui ; les Esprits trompeurs en profitent pour le fasciner, le dominer, le subjuguier de plus en plus, au point de lui faire prendre pour vraies les choses les plus fausses, et c'est ainsi que se perd en lui le don précieux qu'il n'avait reçu de Dieu que pour se rendre utile à ses semblables, parce que les bons Esprits se retirent toujours de quiconque écoute de préférence les mauvais. Celui que la Providence destine à être mis en évidence le sera par la force des choses, et les Esprits sauront bien le tirer de l'obscurité, si cela est utile, tandis qu'il n'y a souvent que déception pour celui que tourmente le besoin de faire parler de lui. Ce que nous savons du caractère de mademoiselle Godu nous donne la ferme confiance qu'elle est au-dessus de ces petites fai-

blesses, et qu'ainsi elle ne compromettra jamais, comme tant d'autres, la noble mission qu'elle a reçue.

Manifestations physiques spontanées.

Le Boulanger de Dieppe.

Les phénomènes par lesquels les Esprits peuvent manifester leur présence sont de deux natures, que l'on désigne par les noms de manifestations physiques et de manifestations intelligentes. Par les premières, les Esprits attestent leur action sur la matière ; par les secondes, ils révèlent une pensée plus ou moins élevée, selon le degré de leur épuration. Les unes et les autres peuvent être spontanées ou provoquées. Elles sont provoquées quand elles sont sollicitées par le désir, et obtenues à l'aide des personnes douées d'une aptitude spéciale, autrement dit des médiums. Elles sont spontanées quand elles ont lieu naturellement, sans aucune participation de la volonté, et souvent en l'absence de toute connaissance et même de toute croyance spirite. C'est à cet ordre qu'appartiennent certains phénomènes qui ne peuvent s'expliquer par les causes physiques ordinaires. Il ne faut cependant pas se hâter, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'attribuer aux Esprits tout ce qui est insolite et tout ce que l'on ne comprend pas. Nous ne saurions trop insister sur ce point, afin de mettre en garde contre les effets de l'imagination, et souvent de la peur. Nous le répétons, quand un phénomène extraordinaire se produit, la première pensée doit être qu'il y a une cause naturelle, parce que c'est la plus fréquente et la plus probable, tels sont surtout les bruits, et même certains mouvements d'objets. Ce qu'il faut faire, dans ce cas, c'est de chercher la cause, et il est plus que probable qu'on en trouvera une fort simple et très vulgaire. Nous le disons encore, le véritable, et pour ainsi dire le seul signe réel de l'intervention des Esprits, c'est le caractère intentionnel et intelligent de l'effet produit, alors que l'impossibilité d'une intervention humaine est parfaitement démontrée. Dans ces conditions, raisonnant d'après cet axiome que tout effet a une cause, et que tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente, il demeure évident que, si la cause n'est pas dans les agents ordinaires des effets matériels, elle est en dehors de ces mêmes agents ; que si l'intelligence qui agit n'est pas une intelligence humaine, il faut qu'elle soit en dehors de l'humanité. - Il y a donc des intelligences extra-humaines ? - Cela paraît probable ; si certaines choses ne sont pas et ne peuvent pas être l'œuvre des hommes, il faut bien qu'elles

soient l'œuvre de quelqu'un ; or, si ce quelqu'un n'est pas un homme, il nous semble qu'il faut, de toute nécessité, qu'il soit en dehors de l'humanité ; si on ne le voit pas, il faut qu'il soit invisible. C'est un raisonnement aussi péremptoire et aussi facile à comprendre que celui de M. de La Palisse. - Quelles sont alors ces intelligences ? Sont-ce des anges ou des démons ? et comment des intelligences invisibles peuvent-elles agir sur la matière visible ? - C'est ce que savent parfaitement ceux qui ont approfondi la science spirite, science que l'on n'apprend pas plus que les autres en un clin d'œil, et que nous ne pouvons résumer en quelques lignes. A ceux qui font cette question nous poserons seulement celle-ci : *Comment votre pensée, qui est immatérielle, fait-elle mouvoir à volonté votre corps qui est matériel ?* Nous pensons qu'ils ne doivent pas être embarrassés de résoudre ce problème, et que, s'ils rejettent l'explication donnée par le Spiritisme de ce phénomène si vulgaire, c'est qu'ils en ont une autre bien plus logique à y opposer ; mais jusqu'à présent nous ne la connaissons pas.

Venons aux faits qui ont motivé ces observations.

Plusieurs journaux, et entre autres l'*Opinion nationale* du 14 février dernier, et le *Journal de Rouen* du 12 du même mois, rapportent le fait suivant, d'après la *Vigie de Dieppe*. Voici l'article du *Journal de Rouen* :

« La *Vigie de Dieppe* contient la lettre suivante, que lui adresse son correspondant des Grandes-Ventes. Nous avons déjà signalé, dans notre numéro de vendredi, une partie des faits relatés aujourd'hui dans ce journal ; mais l'émotion excitée dans la commune par ces événements extraordinaires nous engage à donner les nouveaux détails contenus dans cette correspondance.

« Nous nous rions aujourd'hui des histoires plus ou moins fantastiques du bon vieux temps, et, de nos jours, les prétendus sorciers ne sont pas précisément en bien grande vénération. On n'y croit pas plus aux Grandes-Ventes qu'ailleurs ; mais, cependant, nos vieux préjugés populaires ont encore quelques adeptes parmi nos bons villageois, et la scène vraiment extraordinaire dont nous venons d'être témoin est bien faite pour fortifier leur croyance superstitieuse.

« Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg, son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de seize à dix-sept ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de char-

bon, de deux poids de différente grosseur, d'une pipe et d'une chandelle. Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils en étaient arrivés à tourner leur pain, quand tout à coup un morceau de pâte de deux kilogrammes, s'échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre. Il était alors neuf heures environ, et, jusqu'à midi, il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante. Tout fut bouleversé, renversé et brisé ; le pain, lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi les débris de toutes sortes, fut complètement perdu ; plus de trente bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une vitesse extrême, les braisières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

« Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels.

« Ce bizarre événement a causé à M. Goubert une perte de 100 fr. au moins. »

A ce même récit, *l'Opinion nationale* ajoute les réflexions suivantes :

« Ce serait faire injure à nos lecteurs, en reproduisant cette singulière pièce, que de les inviter à se tenir en garde contre les faits surnaturels qu'elle relate. Voilà, nous le savons parfaitement, une histoire qui n'est pas de notre époque, et qui pourra bien scandaliser plus d'un des doctes lecteurs de la *Vigie* ; mais, tout invraisemblable qu'elle paraît, elle n'en est pas moins vraie, et cent personnes pourraient, au besoin, en certifier l'exactitude. »

Nous avouons ne pas trop comprendre les réflexions du journaliste qui nous semble se contredire ; d'un côté, il dit à ses lecteurs de *se tenir en garde contre les faits surnaturels que cette lettre relate*, et il termine en disant que « tout invraisemblable que paraisse cette histoire, elle n'en est pas moins vraie, et que cent personnes pourraient, au besoin, la certifier. » De deux choses l'une, ou elle est vraie, ou elle est fausse ; si elle est fausse, tout est dit ; mais si elle est vraie, comme l'atteste *l'Opinion nationale*, le fait révèle une chose assez grave pour mériter d'être traitée un peu moins légèrement. Mettons de côté la question des Esprits, et n'y voyons qu'un phénomène physique ; n'est-il pas assez extraordinaire pour mériter l'attention des observateurs sérieux ? Que les savants se mettent donc à l'œuvre, et, fouillant dans les archives de la science, nous en donnent une explication rationnelle, irréfutable, ren-

dant raison de toutes les circonstances. S'ils ne le peuvent pas, il faut bien convenir qu'ils ne connaissent pas tous les secrets de la nature ; et si la science spirite donne seule cette solution, il faudra bien opter entre la théorie qui explique et celle qui n'explique rien.

Lorsque des faits de cette nature sont rapportés, notre premier soin est, avant même de nous enquérir de la réalité, d'examiner s'ils sont ou non possibles, d'après ce que nous connaissons de la théorie des manifestations spirites. Nous en avons cité dont nous avons démontré l'impossibilité absolue, notamment l'histoire que nous avons racontée dans notre numéro de février 1859, d'après le *Journal des Débats*, sous le titre de : *Mon ami Hermann*, et à laquelle certains points de la doctrine spirite auraient pu donner une apparence de probabilité. A ce point de vue, les phénomènes qui se sont passés chez le boulanger des environs de Dieppe n'ont rien de plus extraordinaire que beaucoup d'autres qui sont parfaitement avérés et dont la science spirite donne la solution complète. Donc, à nos yeux, si le fait n'était pas vrai, il était possible. Nous avons prié un de nos correspondants de Dieppe, en qui nous avons toute confiance, de vouloir bien s'enquérir de la réalité. Voici ce qu'il nous répond :

« Je puis aujourd'hui vous donner tous les renseignements que vous désirez, m'étant informé à bonne source. Le récit fait dans la *Vigie* est l'exacte vérité ; inutile d'en relater tous les faits. Il paraît que plusieurs hommes de science sont venus d'assez loin pour se rendre compte de ces faits extraordinaires qu'ils n'auront pu expliquer s'ils n'ont aucune notion de la science spirite. Quant aux gens de nos campagnes, ils sont interdits ; les uns disent : Ce sont des sorciers ; les autres : c'est parce que le cimetière a été changé de place et qu'on a bâti dessus ; et les plus malins, ceux qui passent parmi les leurs pour tout connaître, surtout s'ils ont été militaires, finissent par dire : Ma foi ! je ne sais pas trop comment cela peut arriver. Inutile de vous dire qu'on ne manque pas de faire dans tout cela une large part au diable. Pour faire comprendre aux gens du peuple tous ces phénomènes, il faudrait entreprendre de les initier à la science spirite vraie ; ce serait le seul moyen de déraciner parmi eux la croyance aux sorciers et toutes les idées superstitieuses qui seront longtemps encore le plus grand obstacle à leur moralisation. »

Nous terminerons par une dernière remarque.

Nous avons entendu des personnes dire qu'elles ne voudraient pas s'occuper de Spiritisme dans la crainte d'attirer les Esprits, et de provoquer des manifestations du genre de celle que nous venons de rapporter.

Nous ne connaissons pas le boulanger Goubert, mais nous croyons pouvoir affirmer que ni lui, ni son fils, ni son mitron ne se sont jamais occupés des Esprits. Il est même à remarquer que les manifestations spontanées se produisent de préférence chez les personnes qui n'ont aucune idée du Spiritisme, preuve évidente que les Esprits viennent sans être appelés ; nous disons plus, c'est que la connaissance *éclairée* de cette science est le meilleur moyen de se préserver des Esprits importuns, parce qu'elle indique la *seule* manière rationnelle de les écarter.

Notre correspondant est parfaitement dans le vrai en disant que le Spiritisme est un remède contre la superstition. N'est-ce pas, en effet, une idée superstitieuse de croire que ces phénomènes étranges sont dus au déplacement du cimetière ? La superstition ne consiste pas dans la croyance à un fait, quand le fait est avéré ; mais dans la cause irrationnelle attribuée à ce fait. Elle est surtout dans la croyance à de prétendus moyens de divination, à l'effet de certaines pratiques, à la vertu des talismans, aux jours et heures cabalistiques, etc., toutes choses dont le Spiritisme démontre l'absurdité et le ridicule.

Etudes sur l'Esprit des personnes vivantes.

Le Docteur Vignal.

M. le docteur Vignal, membre titulaire de la Société, s'étant offert pour servir à une étude sur une personne vivante, comme cela a eu lieu pour M. le comte de R., il fut évoqué dans la séance du 3 février 1860.

1. (A saint Louis.) Pouvons-nous évoquer M. le docteur Vignal ? - R. Sans aucun danger, puisqu'il y est préparé.

2. Évocation. - R. Je suis là ; je l'affirme au nom de Dieu, ce que je ne ferais pas si je répondais pour un autre.

3. Quoique vous soyez vivant, jugez-vous nécessaire que l'évocation soit faite au nom de Dieu ? - R. Dieu n'existe-t-il pas pour les vivants comme pour les morts ?

4. Nous voyez-vous aussi clairement que lorsque vous assistiez en personne à nos séances ? - R. Mais plutôt plus clairement que moins.

5. A quelle place êtes-vous ici ? - R. Naturellement à la place que nécessite mon action : à la droite et un peu en arrière du médium.

6. Pour venir de Souilly ici, avez-vous eu conscience de l'espace que vous avez franchi ; avez-vous vu le chemin que vous avez parcouru ? - R. Pas plus que la voiture qui m'a amené.

7. Pourrait-on vous offrir un siège ? - R. Vous êtes bien bons ; je ne suis pas si fatigué que vous.

8. Comment constatez-vous votre individualité ici présente ? - R. Comme les autres.

Remarque. Il fait allusion à ce qui a déjà été dit en pareil cas, savoir que l'Esprit constate son individualité au moyen de son périsprit qui est pour lui la représentation de son corps.

9. Nous vous serions cependant obligés de nous en donner vous-même l'explication. - R. C'est une répétition que vous me demandez.

10. Puisque vous ne voulez pas répéter ce qui a été dit, c'est que vous pensez de même ? - R. Mais c'est bien clair.

11. Ainsi votre périsprit est pour vous une sorte de corps circonscrit et limité ? - R. C'est puéril ; cela va sans dire.

12. Pouvez-vous voir votre corps dormant ? - R. Pas d'ici ; je l'ai vu en le quittant ; il m'a donné envie de rire.

13. Comment le rapport est-il établi entre votre corps qui est à Souilly, et votre Esprit qui est ici ? - R. Comme je vous l'ai dit, par un cordon fluide.

14. Veuillez nous décrire le mieux possible, afin de nous le faire comprendre, la manière dont vous vous voyez, abstraction faite de votre corps. - R. C'est bien facile ; je me vois comme pendant la veille, ou plutôt, la comparaison sera plus juste, comme on se voit soi-même en rêve ; j'ai mon corps, mais j'ai conscience qu'il est autrement organisé et plus léger que l'autre ; je ne ressens pas le poids, la force attractive qui me cloue à la terre pendant la veille ; en un mot, comme je vous l'ai dit, je ne suis pas fatigué.

15. La lumière vous paraît-elle avec la même teinte que dans l'état normal ? - R. Non ; elle est augmentée d'une lumière qui n'est pas accessible à vos sens grossiers ; cependant n'en inférez pas que la sensation que produisent les couleurs sur le nerf optique soit différente pour moi : ce qui est rouge est rouge, et ainsi de suite ; seulement, des objets que je ne verrais pas en état de veille dans l'obscurité, sont lumineux par eux-mêmes, et sont perceptibles pour moi. C'est ainsi que l'obscurité n'existe pas *absolument* pour l'Esprit, bien qu'il puisse établir une différence entre ce qui, pour vous, est éclairé et ce qui ne l'est pas.

16. Votre vue est-elle indéfinie, ou bornée à l'objet sur lequel vous portez votre attention ? - Elle n'est ni l'un ni l'autre. Je ne sais pas absolument ce qu'elle peut éprouver de modifications pour l'Esprit entièrement dégagé ; mais, pour moi, je sais que les objets matériels sont perceptibles dans leur intérieur ; que ma vue les traverse ; cependant je ne pourrais voir partout et au loin.

17. Voudriez-vous vous prêter à une petite expérience d'épreuve qui n'est point motivée par la curiosité, mais par le désir de nous instruire ? - R. Pas le moins du monde ; cela m'est expressément défendu.

18. C'eût été de lire vous-même la question qu'on vient de me faire passer, et d'y répondre sans que j'aie besoin de l'articuler ? - R. Je le pourrais, mais, je vous le répète, cela m'est interdit.

19. Comment avez-vous conscience de la défense qui vous est faite ? - R. Par la communication de la pensée de l'Esprit qui me l'interdit.

20. Eh bien ! voici cette question. Vous voyez-vous dans une glace ? - R. Non. Que voyez-vous dans une glace ? Le reflet d'un objet matériel ; je ne suis pas matériel et ne puis produire le reflet qu'à l'aide de l'opération qui rend le périsprit tangible.

21. Ainsi un Esprit qui se trouverait dans les conditions d'un agénère, par exemple, pourrait se voir dans une glace. - R. Certainement.

22. Pourriez-vous en ce moment juger de la santé ou de la maladie d'une personne aussi sainement que dans votre état normal. - R. Plus sainement.

23. Pourriez-vous donner une consultation si quelqu'un vous en demandait une ? - R. Je le pourrais, mais je ne veux pas faire concurrence aux somnambules et aux Esprits bienfaisants qui les guident. Quand je serai mort, je ne dis pas.

24. L'état où vous êtes maintenant est-il identique à celui où vous serez quand vous serez mort ? - R. Non ; j'aurai certaines perceptions beaucoup plus précises ; n'oubliez pas que je suis ENCORE lié à la matière.

25. Votre corps pourrait-il mourir pendant que vous êtes ici, sans que vous vous en doutiez ? - R. Non ; on mourrait comme cela tous les jours.

26. Cela se conçoit pour une mort naturelle, toujours précédée de quelques symptômes ; mais supposons que quelqu'un vous frappe et vous tue instantanément, comment le sauriez-vous ? - R. Je serais prêt à recevoir le coup avant que le bras ne fût abaissé.

27. Quelle nécessité y aurait-il à ce que votre Esprit retournât vers votre corps, puisqu'il n'y aurait plus rien à faire ? - C'est une loi très sage, sans quoi, une fois sorti, on hésiterait souvent si bien à y rentrer qu'on en ferait un prétexte pour se suicider... hypocritement.

28. Supposons que votre Esprit ne soit pas ici, mais chez vous, à se promener, pendant que le corps est endormi, vous devriez voir tout ce qui s'y passe ? - R. Oui.

29. Dans ce cas supposons qu'il s'y commette une mauvaise action quelconque, de la part de quelqu'un des vôtres ou d'un étranger, vous en seriez donc témoin ? - R. Sans doute, mais pas *toujours* libre de m'y opposer ; cependant cela arrive plus souvent que vous ne croyez.

30. Quelle impression la vue de cette mauvaise action vous ferait-elle ; en seriez-vous aussi affecté que si vous en étiez témoin oculaire ? - R. Quelquefois plus, quelquefois moins, selon les circonstances.

31. Éprouveriez-vous le désir de vous en venger ? - R. Me venger, non ; empêcher, oui.

Remarque. Il résulte de ce qui vient d'être dit, et, du reste, c'est la conséquence de ce que nous savons déjà, que l'Esprit d'une personne qui dort sait parfaitement ce qui se passe autour d'elle ; et que celui qui voudrait profiter de son sommeil pour commettre une mauvaise action à son préjudice, se trompe lorsqu'il croit n'en être pas vu. Il ne devrait même pas toujours compter sur l'oubli qui suit le réveil, car la personne peut en garder une intuition assez forte quelquefois pour lui inspirer des soupçons. Les rêves à pressentiment ne sont autre chose qu'un souvenir plus précis de ce qu'on a vu. C'est encore là une des conséquences morales du Spiritisme ; en donnant la conviction de ce phénomène, il peut être un frein pour beaucoup de gens. Voici un fait qui vient à l'appui de cette vérité. Une personne reçut un jour une lettre sans signature et fort désobligeante ; elle se creusait inutilement la tête pour en découvrir l'auteur. Il faut croire que pendant la nuit elle apprit ce qu'elle désirait savoir, car le lendemain, à son réveil, et sans qu'il y ait eu rêve, sa pensée se porta sur quelqu'un qu'elle n'avait pas soupçonné, et après vérification, elle acquit la certitude qu'elle ne s'était pas trompée.

32. Revenons à vos sensations et à vos perceptions. Par où voyez-vous ? - R. Par tout mon être.

33. Percevez-vous les sons et par où ? - R. C'est la même chose ; puisque la perception est transmise à l'Esprit enfermé par ses organes imparfaits, il doit être clair pour vous qu'il ressent, lorsqu'il est libre, des perceptions nombreuses qui vous échappent.

34. (On frappe sur un timbre.) Entendez-vous parfaitement ce son là ? - Plus que vous.

35. Si l'on vous faisait entendre une musique discordante, en éprouveriez-vous une sensation pareille à celle que vous en ressentiriez dans l'état de veille ? - Je n'ai pas dit que les sensations fussent analogues ; il y a une différence ; mais il y a perception beaucoup plus complète.

36. Percevez-vous les odeurs ? - R. Sans doute ; toujours de la même manière.

Remarque. On pourrait dire, d'après cela, que la matière qui enveloppe l'Esprit est une sorte d'étouffoir qui amortit l'acuité de la perception. L'Esprit dégagé, recevant cette perception sans intermédiaire, peut saisir des nuances qui échappent à celui à qui elle arrive en passant par un milieu plus dense que le périsprit. On conçoit, dès lors, que les Esprits souffrants puissent avoir des douleurs qui, pour n'être pas physiques, à notre point de vue, sont plus poignantes que les douleurs corporelles, et que les Esprits heureux ont des jouissances dont nos sensations ne peuvent nous donner une idée.

37. Si vous aviez devant vous des mets appétissants, éprouve-

riez-vous le désir d'en manger ? - R. Le désir serait une distraction.

38. Supposons qu'à ce moment, tandis que votre Esprit est ici, votre corps ait faim, quel effet la vue de ces mets produirait-elle sur vous ? - R. Cela me ferait partir pour satisfaire un besoin irrésistible.

39. Pourriez-vous nous faire comprendre ce qui se passe en vous quand vous quittez votre corps pour venir ici, ou quand vous nous quittez pour rentrer dans votre corps ? comment apercevez-vous que vous y êtes ? - R. Cela me serait bien difficile ; j'y rentre comme j'en sors, sans m'en apercevoir, ou pour mieux dire, sans me rendre compte de la manière dont s'opère ce phénomène. Cependant ne croyez pas que, lorsque l'Esprit rentre dans le corps, il y soit enfermé comme dans sa chambre ; il rayonne sans cesse au dehors, de telle sorte qu'on peut dire qu'il est plus souvent dehors que dedans ; seulement l'union est plus intime, et les liens sont plus resserrés.

40. Voyez-vous d'autres Esprits ? - R. Ceux que l'on veut bien que je voie.

41. Comment les voyez-vous ? - R. Comme moi-même.

42. En voyez-vous ici autour de nous ? - R. En foule.

43. Évocation de Charles Dupont (Esprit de Castelnaudary). - R. Je me rends à votre appel.

44. (Au même.) Etes-vous plus tranquille aujourd'hui que la dernière fois que nous vous avons appelé ? - R. Oui ; je progresse dans le bien.

45. Comprenez-vous maintenant que vos peines ne dureront pas toujours ? - R. Oui.

46. Entrevoyez-vous la fin de vos peines ? - R. Non ; Dieu, pour ma punition, ne me permet pas de voir ce but.

47. (A M. Vignal.) Voyez-vous l'Esprit qui vient de nous répondre ? - R. Oui ; il n'est pas beau.

48. Veuillez le dépeindre ? - R. Je le vois comme il a été vu, à la différence près qu'il n'y a plus ni sang ni poignard, et que sa physionomie respire plutôt la tristesse que l'hébétement féroce qu'elle présentait à sa première apparition.

49. Eveillé, avez-vous connaissance du portrait qui a été fait de cet Esprit ? - R. Oui, et de plus je suis renseigné.

50. A quoi reconnaissez-vous, en voyant un Esprit, si son corps est mort ou vivant ? - R. A son cordon fluidique.

51. Comment jugez-vous le moral de celui-ci ? - Son moral a dû être bien triste ; mais il s'améliore.

52. (A Charles Dupont.) Vous entendez ce qu'on dit de vous ; cela doit vous encourager à persévérer dans la voie de progrès où vous êtes entré. - R. Merci ; c'est ce que je tâche de faire.

53. Voyez-vous l'Esprit du docteur avec lequel nous nous entretenons ? - R. Oui.

54. Comment le voyez-vous ? - R. Je le vois avec une enveloppe moins transparente que celle des autres Esprits.

55. Comment jugez-vous qu'il est encore vivant ? - R. Les Esprits ordinaires sont sans forme apparente ; celui-ci a comme une forme humaine ; il est enveloppé d'une matière semblable à un nuage qui répète sa forme humaine terrestre ; l'Esprit des morts n'a plus cette enveloppe : il en est dégagé.

56. (A M. Vignal). Si nous évoquions un fou, le reconnaîtriez-vous et à quoi ? - R. Je ne le reconnaîtrais pas si sa folie était récente, car elle n'aurait eu aucune action sur l'Esprit ; mais s'il était aliéné depuis longtemps, la matière aurait pu avoir une certaine influence sur lui, ce dont il donnerait quelques signes qui me serviraient à le reconnaître comme pendant la veille.

57. Pouvez-vous nous décrire les causes de la folie ? - R. Ce n'est autre chose qu'une altération, une perversion des organes qui ne reçoivent plus les impressions d'une manière régulière, et transmettent des sensations fausses, et par cela même accomplissent des actes diamétralement opposés à la volonté de l'Esprit.

Remarque. Il arrive souvent que certaines personnes, dont l'Esprit est parfaitement sain, ont dans les membres ou autres parties du corps, des mouvements involontaires et indépendants de leur volonté, comme par exemple ceux que l'on désigne sous le nom de *tics nerveux*. On comprend que si l'altération, au lieu d'être dans le bras ou dans les muscles de la face, était dans le cerveau, l'émission des idées en souffrirait ; l'impuissance de diriger ou de maîtriser cette émission constitue la folie.

58. Après la dernière réponse de M. Vignal, le médium qui servait d'interprète à Charles Dupont écrit spontanément : On reconnaît ces Esprits (ceux des fous) à leur arrivée parmi nous, en ce qu'ils tournent dans tous les sens sans avoir une idée fixe ni de Dieu, ni des prières ; il leur faut du temps pour pouvoir se fixer.

Signé CAUVIÈRE.

Personne n'ayant songé à appeler cet Esprit, M. Belliol demande si ce serait celui du docteur Cauvière, de Marseille, dont il a été jadis l'élève. - R. Oui, c'est moi, mort il y a un an et demi.

Remarque. M. Belliol reconnaît la signature pour être celle du docteur Cauvière ; plus tard on put la comparer à une signature originale, et constater la parfaite similitude de l'écriture et du paraphe.

59. (A M. Cauvière.) Qu'est-ce qui nous a procuré l'avantage de votre visite inattendue ? - R. Ce n'est pas la première fois que je viens parmi vous ; aujourd'hui j'ai trouvé une occasion favorable pour me communiquer, et j'en ai profité.

60. Voyez-vous votre confrère le docteur Vignal qui est ici en Esprit ?
- R. Oui, je le vois.

61. A quoi reconnaissez-vous qu'il est encore vivant ? - R. A son enveloppe moins transparente que la nôtre.

62. Cette réponse concorde avec celles que Charles Dupont vient de nous donner et qui nous ont paru dépasser la portée de son intelligence ; est-ce vous qui les lui auriez dictées ? - R. Je pouvais bien l'influencer, puisque j'étais là.

63. Dans quel état êtes-vous comme Esprit ? - Je ne suis pas encore réincarné, mais je suis un Esprit avancé, et cependant j'étais loin, sur terre, de croire à ce que vous appelez le Spiritualisme ; il a fallu que je fasse mon éducation ici où je suis ; mais mon intelligence perfectionnée par l'étude y est arrivée tout de suite.

64. Nous allons, si vous le voulez bien, vous adresser une question préparée pour M. Vignal, et nous vous prions de vouloir bien y répondre chacun de votre côté à l'aide de vos interprètes particuliers. Comment envisagez-vous maintenant la différence entre l'esprit des animaux et celui de l'homme ? - Rép. de M. Vignal. Il ne m'est pas beaucoup plus facile de le faire qu'en état de veille ; ma pensée actuelle est que l'Esprit animal dort, est engourdi moralement, et que chez l'homme, à son début, il s'éveille péniblement.

Rép. de M. Cauvière. - L'Esprit de l'homme est appelé à une plus grande perfection que celui des animaux ; la différence en est sensible par la raison que, chez ces derniers, il n'existe encore qu'à l'état d'instinct ; plus tard cet instinct peut se perfectionner.

65. Peut-il se perfectionner au point de devenir un Esprit humain ? - R. Il le peut, mais après avoir passé par bien des existences d'animaux, soit dans notre planète terrestre, soit dans d'autres.

66. Veuillez être assez bons l'un et l'autre pour nous dicter, chacun de votre côté, une petite allocution spontanée sur un sujet à votre choix.

Dictée de M. Cauvière.

Mes bons amis, je suis si heureux de pouvoir un peu causer avec vous que je veux vous donner un conseil, non à vous particulièrement qui êtes croyants, mais à ceux dont la foi est encore chancelante, ou qui ne l'ont pas encore et la repoussent. Que ne puis-je voir ici tous mes confrères vivants, qui ne croiraient pas à moi, il est vrai ; cependant je leur dirais que, de mon vivant, j'ai repoussé hautement la vérité quoique je la sentisse au de fond mon cœur. La plupart d'entre eux font comme moi : par un faux amour-propre, ils ne veulent pas convenir de ce qu'ils éprouvent parfois ; ils ont tort, car l'indécision fait souffrir sur la terre, surtout au moment de la quitter. Instruisez-vous donc ; soyez de bonne foi ; vous serez plus heureux de votre vivant ainsi

que dans le monde où je suis maintenant. Si vous le voulez bien, je viendrai causer quelquefois avec vous. CAUVIÈRE.

Dictée de M. Vignal.

A quoi bon l'astronomie, et que nous importe le temps que mettra un boulet de canon à parcourir la distance qui existe entre la terre et le soleil ? Ainsi raisonnent de fort honnêtes gens qui ne voient d'autre résultat dans les sciences que l'application qui peut en être faite à l'industrie ou à leur bien-être ; mais sans l'astronomie, quelle raison auriez-vous d'adopter plutôt l'admirable système qui nous est développé que tel ou tel autre mis au jour autour de nous par des Esprits ignorants ou jaloux ?

Si la terre était, comme on l'a cru si longtemps, le point central de l'univers ; si les nombreux soleils qui peuplent l'espace n'étaient que de simples points brillants fixés à une voûte de cristal, quelle raison auriez-vous d'admettre le passé et l'avenir de l'Esprit ? L'astronomie, au contraire, vient nous démontrer que la vie planétaire qui circule autour de notre soleil, est réfléchiée autour de tous ceux qui composent la nébuleuse dont notre monde fait partie ; que toutes ces planètes sont organisées d'une manière différente les unes des autres, et que, par conséquent, les conditions de la vie n'y sont pas les mêmes. Vous êtes alors conduits à vous demander, si Dieu crée instantanément et pour chaque corps spécialement l'Esprit qui doit l'animer, pour quelle raison il aurait jugé juste de le créer ici plutôt que là, plutôt sur la terre que dans un autre monde, et plutôt dans une condition que dans une autre.

Une logique inflexible vous conduit donc à admettre comme l'expression de la plus grande vérité, l'habitabilité des mondes, la préexistence des âmes et la réincarnation.

L'astronomie est donc utile, puisqu'elle vous met en mesure de recevoir l'ébauche des sublimes vérités qui se développeront pour vous à la suite des progrès que fera le Spiritisme et la science elle-même ; car, aidée de l'industrie, elle est appelée à vous faire découvrir bien d'autres merveilles que celles que vous n'aurez fait qu'entrevoir : dorénavant l'astronomie et la théologie sont sœurs et vont marcher en se donnant la main.

VIGNAL, par Arago.

Mademoiselle Indermuhle.

SOURDE-MUETTE DE NAISSANCE, AGÉE DE TRENTE-DEUX ANS, VIVANTE, DEMEURANT A BERNE.
(Séance du 10 février 1860.)

1. (A saint Louis.) Pouvons-nous entrer en communication avec l'Esprit de mademoiselle Indermuhle ? - R. Vous le pouvez.

2. Évocation. - Je suis là, je l'affirme au nom de Dieu.

3. (A saint Louis.) Veuillez nous dire si l'Esprit qui répond est bien celui de mademoiselle Indermuhle ? - R. Je puis vous l'affirmer et je vous l'affirme ; mais en êtes-vous plus avancés, et croyez-vous que, s'il est utile qu'un autre réponde à sa place, cela soit embarrassant ? L'affirmation vous prouve qu'elle est là ; c'est à vous de vous assurer une bonne communication par la nature et le mobile de vos questions.

3. Savez-vous bien où vous êtes en ce moment ? - R. Parfaitement ; croyez-vous que je n'en aie pas été instruite ?

4. Comment se fait-il que vous puissiez nous répondre ici, tandis que votre corps est en Suisse ? - R. Parce que ce n'est pas mon corps qui vous répond ; il en est du reste parfaitement incapable, vous le savez.

5. Que fait votre corps en ce moment ? - R. Il sommeille.

6. Est-il en bonne santé ? - R. Excellente.

Remarque. Le frère de mademoiselle Indermuhle, qui est présent, confirme qu'en effet elle est en bonne santé.

7. Combien avez-vous mis de temps pour venir de la Suisse jusqu'ici ? - Un temps inappréciable pour vous.

8. Avez-vous vu le chemin que vous avez parcouru pour venir ici ? - R. Non.

9. Etes-vous surprise de vous trouver dans cette réunion ? - Ma première réponse vous prouve que non.

10. Qu'arriverait-il si votre corps venait à se réveiller pendant que vous nous parlez ? - J'y serais.

11. Y a-t-il entre votre Esprit qui est ici, et votre corps qui est là-bas, un lien quelconque ? - R. Oui, sans cela qui m'avertirait que je dois y rentrer ?

12. Nous voyez-vous bien distinctement ? - Oui, parfaitement.

13. Comprenez-vous que vous puissiez nous voir, et que nous ne puissions pas vous voir ? - Mais sans doute.

14. Entendez-vous le bruit que je fais en ce moment en frappant ? - Je ne suis pas sourde ici.

15. Comment vous en rendez-vous compte, puisque vous n'avez pas, par comparaison, le souvenir du bruit à l'état de veille ? - R. *Je ne suis pas née d'hier.*

Remarque. Le souvenir de la sensation du bruit lui vient des existences où elle n'était pas sourde. Cette réponse est parfaitement logique.

16. Entendriez-vous de la musique avec plaisir ? - R. Avec d'autant plus de plaisir que depuis longtemps cela ne m'est arrivé ; chantez-moi donc quelque chose.

17. Nous regrettons de ne pouvoir le faire en ce moment, et qu'il n'y ait pas ici un instrument pour vous procurer ce plaisir ; mais il nous

semble que votre Esprit se dégageant tous les jours pendant votre sommeil, vous devez vous transporter dans des endroits où vous pouvez entendre de la musique ? - R. Cela m'arrive assez rarement.

18. Comment pouvez-vous nous répondre en français, puisque vous êtes Allemande, et que vous ne savez pas notre langue. - R. La pensée n'a pas de langue ; je la communique au guide du médium, qui la traduit dans la langue qui lui est familière.

19. Quel est ce guide dont vous parlez ? - R. Son Esprit familier ; c'est toujours ainsi que vous recevez des communications d'Esprits étrangers, et c'est ainsi que les Esprits parlent toutes les langues.

Remarque. - De cette façon les réponses ne nous arriveraient souvent que de troisième main ; l'Esprit interrogé transmet la pensée à l'Esprit familier, celui-ci au médium, et le médium la traduit par l'écriture ou la parole ; or, le médium pouvant être assisté par des Esprits plus ou moins bons, ceci explique comment, dans beaucoup de circonstances, la pensée de l'Esprit interrogé peut être altérée ; aussi saint Louis a-t-il dit en commençant que la présence de l'Esprit évoqué ne suffit pas toujours pour assurer l'intégrité des réponses. C'est à nous de les apprécier, et de juger si elles sont logiques et en rapport avec la nature de l'Esprit. Du reste, selon mademoiselle Indermuhle, cette triple filière n'aurait lieu que pour les Esprits étrangers.

20. Quelle est la cause de l'infirmité dont vous êtes affectée ? - R. Une cause volontaire.

21. Par quelle singularité êtes-vous six frères et sœurs atteints de la même infirmité ? - Par les mêmes causes que moi.

22. Ainsi c'est volontairement que tous vous avez choisi cette épreuve ; nous pensons que cette réunion dans une même famille doit avoir eu lieu en vue d'une épreuve pour les parents ; cette raison est-elle bonne ? - R. Elle approche de la vérité.

23. Voyez-vous ici votre frère ? - R. Quelle question !

24. Êtes-vous contente de le voir ? - Même réponse.

Remarque. - On sait que les Esprits n'aiment pas à se répéter ; notre langage est si lent pour eux qu'ils évitent tout ce qui leur paraît inutile. C'est là un point qui caractérise les Esprits sérieux ; les Esprits légers, moqueurs, obsesseurs et faux savants, sont souvent verbeux et prolixes ; comme les hommes qui manquent de fond, ils parlent pour ne rien dire ; les mots remplacent les pensées, et ils croient en imposer par des phrases redondantes et un style pédantesque.

25. Voudriez-vous lui dire quelque chose ? - R. Je le prie de recevoir l'expression de mes sincères remerciements pour la bonne pensée qu'il a eue de me faire appeler ici où je me trouve très heureusement en contact avec de bons Esprits, bien que, cependant, j'en voie qui ne les valent pas à beaucoup près ; j'y aurais gagné en instruction, et je n'oublierai pas que je le lui dois.

Bibliographie.

Siamora la Druidesse

OU LE SPIRITUALISME AU QUINZIÈME SIÈCLE³,

Par Clément de la Chave.

Les idées spirites fourmillent chez un grand nombre d'écrivains anciens et modernes, et plus d'un auteur contemporain serait bien étonné si on lui prouvait, par ses propres écrits, qu'il est Spirite sans le savoir. Le Spiritisme peut donc trouver des arguments dans ses adversaires eux-mêmes, qui semblent avoir été poussés, à leur insu, à lui fournir des armes. Les auteurs sacrés et profanes présentent ainsi un champ où il n'y a pas seulement à glaner, mais à moissonner à pleines mains ; c'est ce que nous nous proposons de faire quelque jour, et nous verrons alors si les critiques jugent à propos d'envoyer aux Petites-Maisons ceux qu'ils ont encensés et dont le nom fait à bon droit autorité dans les lettres, les arts, les sciences, la philosophie ou la théologie. L'auteur du petit livre que nous annonçons n'est pas de ceux que l'on peut dire Spirites sans le savoir ; c'est, au contraire, un adepte sérieux et éclairé, qui s'est plu à résumer les vérités fondamentales de la doctrine dans un ordre moins aride que la forme didactique, et ayant l'attrait d'un roman semi-historique ; nous y retrouvons en effet le dauphin qui fut plus tard Louis XI, et quelques-uns des personnages de son temps, avec la peinture des mœurs de l'époque. Siamora, dernier rejeton des anciennes Druidesses, a conservé les traditions du culte de ses ancêtres, mais éclairé par les vérités du christianisme. Nous avons vu, dans un article de la *Revue* du mois d'avril 1858, à quel degré les prêtres de la Gaule étaient arrivés touchant la philosophie spirite ; il n'y a donc aucune contradiction à mettre ces mêmes idées dans la bouche de leur descendante ; c'est, au contraire, mettre en évidence une vérité trop peu connue, et sous ce rapport l'auteur a bien mérité des Spirites modernes. On en peut juger par les citations suivantes. Edda, jeune novice, dans un moment d'extase, s'adressant à Siamora, s'exprime ainsi :

« Sous la forme de mon bon ange, de mon ange familial, un Esprit m'apparaît ; il s'offre pour me guider dans les visions pénibles d'ici-bas. Les hommes, me dit-il, ne sont mauvais que parce qu'ils ont méconnu leur nature spirituelle ; que parce qu'ils ont rejeté cet agent subtil, ce flux divin que Dieu avait répandu pour le bonheur des hommes dans la création, et qui en faisait des égaux et des frères. Alors les

³ Un vol. in-18, prix 2 fr. ; Vannier, libraire-éditeur, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 52. - 1860.

hommes guérissaient, car faisant appel à cet agent subtil de la création, ils en tiraient un puissant secours.

« C'est à l'heure de la mort que chaque homme m'apparaît ! O tristesse ! ô dégoût ! quel amer désespoir ! Ils ont cessé d'aimer, ces êtres pervers. Siamora, chaque homme en mourant emporte des vertus et des vices. Légère, ou chargée de fautes, leur âme s'élève plus ou moins, car elle a gardé peu ou beaucoup de l'agent subtil, l'amour, cette substance de Dieu qui, d'après les affinités, attire à elle les substances semblables et repousse celles qui procèdent d'un principe contraire.

« L'âme de l'homme mauvais reste errante ici-bas, soufflant à tous son essence empestée. Elle a la joie du mal et l'orgueil du vice. Nous l'avons appelée *démon* ; au ciel elle a nom *frère égaré*. - Mais de tous les cœurs pieux, Siamora, une douce vapeur s'élève, et, malgré elle l'âme-démon parvient à en être saturée ; elle s'y retrempe, y dépouille en partie sa corruption... Alors elle commence à percevoir l'idée de Dieu, ce qu'à l'état d'âme elle ne pouvait faire. De même que l'âme emporte avec elle l'image exacte, mais toute spirituelle de son corps, de même il s'y joint cette autre empreinte de ses vices et de ses souillures, et l'âme ainsi épaissie ne peut voir.

« Dans ce monde invisible au-dessus du nôtre, Siamora, où, avec effort, peu à peu je m'élève, des nuages étincelants bornent ma vue ; des milliers d'âmes, Esprits célestes, y entrent et en ressortent ; ainsi que des flocons neigeux, abaissés, remontés, égarés, courent, emportés par la fougue capricieuse des vents. Dans leur essence spirituelle, descendent parmi nous les anges, disant à l'un des paroles de paix, insinuant au cœur de l'autre la divine croyance ; inspirant celui-ci dans la recherche de la science ; soufflant à celui-là l'instinct du bon et du beau ; car il a été touché du doigt de Dieu, celui qui, dans son art, y a porté le goût des nobles et grandes choses. Tout homme a son Egérie, son conseil, son aimant ; elle a été jetée à tous, la corde de sauvetage ; c'est à nous de la saisir.

« Et cet homme mauvais, ou plutôt cette âme-démon, dont les yeux, au contact d'un air pur, ont commencé à s'ouvrir, s'en va pleurant son crime et demandant à souffrir pour l'expier. Seul et privé de secours, que fera-t-il ?

« Un ange de charité s'approche : *Frère égaré*, lui dit-il, rentre avec moi dans la vie : là est l'enfer, là est le lieu de souffrances, où chacun de nous se régénère ; viens, je t'y soutiendrai : tâchons d'y faire un peu de bien, afin que pour toi la balance du bien et du mal finisse par pencher du bon côté.

« C'est ainsi, Siamora, qu'il arrive pour tous les hommes au moment de mourir. Je les vois plus ou moins s'élever dans les cieus, rentrer dans la vie, souffrir de nouveau, s'épurer, mourir encore, et monter

sans cesse plus haut dans les espaces célestes ; ils n'atteignent pas encore le ciel du Dieu unique, mais de longues pérégrinations à travers d'autres mondes, bien plus merveilleux et plus perfectionnés que celui-ci, parviendront, à force de les épurer, à le leur faire posséder. »

Dictées spontanées.

Le génie des fleurs.

(Séance du 23 décembre 1859. Médium, madame de Boyer.)

Je suis Hettani, un des Esprits qui président à la formation des fleurs, à la diversité de leurs parfums ; c'est moi, ou plutôt c'est nous, car nous sommes plusieurs milliers d'Esprits, c'est nous qui ornon les champs, les jardins ; qui donnons à l'horticulteur le goût des fleurs ; nous ne saurions lui enseigner la mutilation qu'il leur fait quelquefois subir ; mais nous lui apprenons à varier leurs parfums, à embellir leurs formes déjà si gracieuses. Cependant, c'est surtout sur les fleurs naturellement écloses que se porte toute notre attention ; à celles-là nous prodiguons encore plus de soins : elles sont nos préférées ; comme tout ce qui est seul a plus besoin d'aide, voilà pourquoi nous les soignons mieux.

Nous sommes aussi chargés de répandre les parfums ; c'est nous qui portons à l'exilé un souvenir de son pays en faisant entrer dans sa prison un parfum des fleurs qui ornaient le jardin paternel. A celui qui aime, qui aime réellement, nous apportons le parfum des fleurs portées par sa fiancée ; à celui qui pleure, un souvenir de ceux qui ne sont plus, en faisant éclore sur leur tombe les roses et les violettes qui rappellent leurs vertus.

Qui de vous ne nous a pas dû de douces émotions ? Qui n'a pas tressailli au contact d'un parfum aimé ? Vous êtes étonné, je pense, de nous entendre dire qu'il y a des Esprits pour tout cela, et pourtant c'est très vrai. Nous n'avons jamais été incarnés, et ne le serons peut-être jamais parmi vous ; cependant il y en a qui ont déjà été hommes, mais peu parmi les Esprits des éléments. Notre mission, sur votre terre, n'est rien ; nous progressons comme vous, mais c'est dans ces planètes supérieures surtout que nous sommes heureux ; dans Jupiter, nos fleurs rendent des sons mélodieux, et nous formons les demeures aériennes, dont les nids de colibris seuls peuvent vous donner une faible idée. Je vous ferai la première fois la description de quelques-unes de ces fleurs, magnifiques, non, mais sublimes et dignes des Esprits élevés auxquels elles servent de demeures.

Adieu ; qu'un parfum de charité vous anime ; les vertus même ont leur parfum.

Questions sur le génie des fleurs.

(Société, 30 décembre 1859. Médium, M. Roze.)

(A saint Louis.) Nous avons eu l'autre jour une communication spontanée d'un Esprit qui a dit présider aux fleurs et à leurs parfums ; y a-t-il réellement des Esprits qu'on peut regarder comme les génies des fleurs ? - R. Cette expression est poétique et bien appliquée au sujet ; mais à proprement parler elle serait défectueuse. Vous ne devez pas douter que l'Esprit ne préside, par toute la création, au travail que Dieu lui confie ; c'est ainsi qu'il faut entendre cette communication.

2. Cet Esprit s'est appelé *Hettani* ; comment se fait-il qu'il ait un nom s'il n'a jamais été incarné ? - R. C'est une fiction. L'Esprit ne préside pas d'une manière particulière à la formation des fleurs ; l'Esprit élémentaire, avant de passer à la série animale, dirige l'action fluidique dans la création du végétal ; celui-ci n'a pas encore été incarné ; mais il n'agit que sous la direction d'intelligences plus élevées, ayant déjà assez vécu pour acquérir la science nécessaire à leur mission. C'est un de ceux-ci qui s'est communiqué ; il vous a fait un mélange poétique de l'action des deux classes d'Esprits qui agissent dans la création végétale.

3. Cet Esprit n'ayant pas encore vécu, même dans la vie animale, comment se fait-il qu'il soit si poétique ? - Relisez.

Remarque. - Voyez la remarque faite plus haut après la question 24, page 90.

4. Ainsi l'Esprit qui s'est communiqué n'est pas celui qui habite et anime la fleur ? - R. Non, non ; je vous l'ai dit assez clairement : il guide.

5. Cet Esprit qui nous a parlé a-t-il été incarné ? - R. Il l'a été.

6. L'Esprit qui donne la vie aux plantes et aux fleurs, a-t-il une pensée, l'intelligence de son *moi* ? - R. Aucune pensée, aucun instinct.

Bonheur.

(Société, 10 février 1860. Médium, mademoiselle Eugénie.)

Quel est le but de chaque individu sur cette terre ? Il veut du bonheur à quelque prix que ce soit. Et qu'est-ce qui fait que tous nous suivons une route différente ? C'est que chacun de nous espère le trouver dans un lieu ou dans une chose qui lui plaît particulièrement : les uns cherchent la gloire, d'autres les richesses, d'autres les honneurs ;

le plus grand nombre court après la fortune, car de nos jours c'est le moyen le plus puissant pour arriver à tout ; elle sert de piédestal à tout. Mais combien voient ce besoin de bonheur réalisé ? Bien peu ; et demandez à chacun de ceux qui arrivent s'ils ont atteint le but qu'ils s'étaient proposé : s'ils sont heureux ? Ils répondent tous : pas encore ; car tous les désirs augmentent en raison de ce qu'ils sont satisfaits. Si aujourd'hui il y a tant de gens qui veulent s'intéresser au Spiritisme, c'est qu'après avoir vu que tout est chimère, et voulant arriver quand même, ils essayent du Spiritisme comme ils ont essayé de la richesse et de la gloire.

Si Dieu a mis dans nos cœurs ce besoin si grand de bonheur, c'est qu'il doit exister quelque part. Oui, ayez confiance en lui, mais sachez que tout ce que Dieu promet doit être divin comme lui, et que le bonheur que vous cherchez ne peut être matériel.

Venez à nous, vous tous qui souffrez ; venez à nous, vous tous qui avez besoin d'espérance, car lorsque tout sur la terre vous manquera, faiblira, nous ici, nous aurons plus que vos besoins ne demanderont. Mères désespérées qui vous lamentez sur une tombe, venez ici : l'ange que vous pleurez vous parlera, vous protégera, vous inspirera la résignation pour les peines que vous avez endurées sur la terre. Vous tous qui avez le besoin insatiable de la science, adressez-vous à nous, nous seuls pouvons donner à votre esprit la nourriture dont il a besoin. Venez, nous saurons trouver pour chaque plaie une douceur, et quelque délaissés que vous paraissiez, il y a des Esprits qui vous aiment et qui sont prêts à vous le prouver. Je parle au nom de tous. Je désire vous voir venir nous demander des conseils, car je suis sûre que vous vous en irez l'espérance dans le cœur.

STAEL.

Nota. - Un instant après, l'Esprit écrit de nouveau spontanément :

Le sourire vient plus d'une fois sur les lèvres de certains auditeurs, et s'il échappe au médium, il n'échappe pas aux Esprits ; mais soyez sans crainte ; ce sont ceux qui ont le plus ri qui croiront le plus après, et nous vous pardonnons, car un jour vous pourrez vous repentir de votre ironie. Je suis sûre que si, près de chacune de vous, mesdames, il venait un être perdu et que vous avez aimé vous rappeler un souvenir, vous changeriez votre sourire d'incrédulité en un soupir, et vous seriez ou heureuses ou anxieuses. Soyez tranquilles, votre jour viendra, et vous serez touchées par le cœur, car c'est votre corde la plus sensible : je la connais.

STAEL.

EN VENTE :

Le Livre des Esprits.

Seconde édition

ENTIÈREMENT REFONDUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

Avis sur cette nouvelle édition.

Dans la première édition de cet ouvrage, nous avons annoncé une partie supplémentaire. Elle devait se composer de toutes les questions qui n'avaient pu y trouver place, ou que les circonstances ultérieures et de nouvelles études devaient faire naître ; mais comme elles sont toutes relatives à quelqu'une des parties déjà traitées et dont elles sont le développement, leur publication isolée n'eût présenté aucune suite. Nous avons préféré attendre la réimpression du livre pour fondre le tout ensemble, et nous en avons profité pour apporter dans la distribution des matières un ordre beaucoup plus méthodique en même temps que nous avons élagué tout ce qui faisait double emploi. Cette réimpression peut donc être considérée comme un ouvrage nouveau, quoique les principes n'aient subi aucun changement, à un très petit nombre d'exceptions près, qui sont plutôt des compléments et des éclaircissements que de véritables modifications. Cette conformité dans les principes émis, malgré la diversité des sources où nous avons puisé, est un fait important pour l'établissement de la science spirite. Notre correspondance nous prouve même que des communications de tous points identiques, sinon pour la forme du moins pour le fond, ont été obtenues en différentes localités, et cela bien avant la publication de notre livre, qui est venu les confirmer et leur donner un corps régulier. L'histoire, de son côté, atteste que la plupart de ces principes ont été professés par les hommes les plus éminents des temps anciens et modernes, et vient y apporter sa sanction.

Aux lecteurs de la REVUE.

Lettres non signées.

Nous recevons quelquefois des lettres portant pour unique souscription : *Un de vos abonnés, un de vos lecteurs, un de vos adeptes*, etc., sans autre désignation. Ces lettres contiennent, pour la plupart, des récits de faits, des communications spirites, ou des questions auxquelles on nous prie de répondre, ou bien encore la prière d'évoquer certaines personnes. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, abonnés ou non, que toute lettre non authentique est pour nous non avenue et que nous n'y avons aucun égard. Dans nos comptes rendus nous usons d'une grande réserve, quant à la publication des noms propres, parce que nous comprenons la nécessité de certaines positions, c'est pourquoi nous ne nommons que ceux qui nous y autorisent ; mais il n'en saurait être de même au sujet des communications qui nous sont faites : tout ce qui n'est pas signé est mis au rebus, sans même être lu, parce que nos travaux sont trop multipliés pour pouvoir nous occuper de ce qui n'a pas un caractère sérieux.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 4.

AVRIL 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 24 février 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. 1° Lettre de Dieppe qui confirme de tous points les faits de manifestations spontanées qui ont eu lieu chez un boulanger du bourg des Grandes-Ventes, près Dieppe, et rapportés par *la Vigie*. (Publié dans le n° de mars.)

2° Lettre de M. M..., du Teil d'Ardèche, qui donne de nouveaux renseignements sur les faits qui se sont passés au château de Fons, près Aubenas.

3° Lettre de M. le baron Tscherkassoff, qui donne des détails circonstanciés et authentiques sur un fait très extraordinaire de manifestation spontanée par un Esprit perturbateur, arrivé au commencement de ce siècle, chez un fabricant de Saint-Pétersbourg. (Publié ci-après.)

4° Relation d'un fait d'apparition tangible ayant tous les caractères d'un agénère, arrivé le 15 janvier dernier dans la commune de Brix, près Valognes. Ce fait est transmis à M. Ledoyen par une personne de sa connaissance et qui en certifie l'exactitude. (Publié ci-après.)

5° Lecture d'une tradition musulmane sur le prophète Esdras, extraite du *Moniteur* du 15 février 1860, et qui repose sur un fait de faculté médianimique.

Études. 1° Dictée spontanée de Charlet, obtenue par M. Didier fils, et faisant suite au travail commencé.

2° Évocation de M. Jules-Louis C..., mort le 30 janvier dernier, à l'hôpital du Val-de-Grâce, des suites d'un cancer qui lui avait détruit une partie de la face et de la mâchoire. Cette évocation est faite d'après le désir d'un de ses amis présent à la séance et d'une personne de sa famille ; elle est surtout instructive au point de vue de la modification des idées après

la mort, en ce que, de son vivant, M. C... professait hautement le matérialisme.

3° Saint Louis est prié de dire si l'on peut appeler l'Esprit qui s'est manifesté chez le boulanger de Dieppe. Il répond que cela ne se peut pas, pour des raisons que l'on saura plus tard.

Vendredi, 2 mars 1860. (Séance particulière.)

Examen et discussion de plusieurs questions administratives.

Etude et appréciation de plusieurs communications Spirités obtenues soit dans la société, soit en dehors des séances.

Saint Louis, prié de vouloir bien donner une dictée spontanée, écrit ce qui suit par l'intermédiaire de Mlle Huet :

« Me voici, mes amis, prêt à vous donner mes conseils, comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. Défiez-vous des mauvais Esprits qui pourraient se glisser parmi vous et chercheraient à y semer la désunion. Malheureusement, ceux qui veulent se rendre utiles à une œuvre trouvent toujours des obstacles ; ici ce n'est pas la personne généreuse qui les rencontre, mais celui qui est chargé d'exécuter les désirs qu'elle manifeste. Soyez sans crainte ; vous triompherez de tous les obstacles par la patience, une tenue ferme contre les volontés qui veulent s'imposer. Quant aux diverses communications que l'on m'attribue, c'est souvent un autre Esprit qui prend mon nom ; je me communique peu en dehors de la Société que j'ai prise sous mon patronage ; j'aime ces lieux de réunion qui me sont principalement consacrés ; c'est ici seulement que j'aime à donner des avis et des conseils ; aussi méfiez-vous des Esprits qui souvent se servent de mon nom. Que la paix et l'union soient parmi vous ! au nom de Dieu tout-puissant qui a créé le bien, je le désire. SAINT LOUIS.

Un membre fait cette remarque : Comment un Esprit inférieur peut-il usurper le nom d'un Esprit supérieur sans le consentement de ce dernier ? Ce ne peut être que dans une mauvaise intention, et alors pourquoi les bons Esprits le permettent-ils ? S'ils ne peuvent s'y opposer, ils sont donc moins puissants que les mauvais ?

A cela il est répondu : Il y a quelque chose de plus puissant que les bons Esprits : c'est Dieu. Dieu peut permettre aux mauvais Esprits de se manifester pour les aider à s'améliorer, et en outre pour éprouver notre patience, notre foi, notre confiance, notre fermeté à résister à la tentation, et surtout pour exercer notre perspicacité à distinguer le vrai du faux. Il dépend de nous de les écarter par notre volonté, en leur prouvant que nous ne sommes pas leurs dupes ; s'ils prennent de l'empire sur nous, ce n'est que par notre faiblesse ; c'est l'orgueil, la jalousie, et toutes les mau-

vaises passions des hommes qui font leur force en leur donnant prise. Nous savons, par expérience, qu'ils cessent leurs obsessions quand ils voient qu'ils ne réussissent pas à nous lasser ; c'est donc à nous de leur montrer qu'ils perdent leur temps. Si Dieu veut nous éprouver, il n'est au pouvoir d'aucun Esprit de s'y opposer. L'obsession des Esprits trompeurs ou malveillants n'est donc le résultat ni de leur puissance, ni de la faiblesse des bons, mais d'une volonté qui leur est supérieure à tous ; plus la lutte a été grande, plus nous avons de mérite à en sortir vainqueurs.

Vendredi, 9 mars 1860. (Séance particulière.)

Lecture du projet de modifications à introduire dans le règlement de la Société.

A ce sujet, M. Allan Kardec présente les observations suivantes :

Considérations sur le but et le caractère de la Société.

« Messieurs,

« Quelques personnes paraissent s'être méprises sur le véritable but et sur le caractère de la Société ; permettez-moi de les rappeler en peu de mots.

« Le but de la Société est nettement défini par son titre, et dans le préambule du règlement actuel ; ce but est essentiellement, et l'on peut dire exclusivement, l'étude de la science Spirite ; ce que nous voulons avant tout, ce n'est pas de nous convaincre, puisque nous le sommes déjà, mais de nous instruire et d'apprendre ce que nous ne savons pas. Nous voulons, à cet effet, nous placer dans les conditions les plus favorables ; ces études exigeant le calme et le recueillement, nous voulons éviter tout ce qui serait une cause de trouble. Telle est la considération qui doit prévaloir dans l'appréciation des mesures que nous adopterons.

« Partant de ce principe, la Société ne se pose nullement comme une Société de propagande. Sans doute, chacun de nous désire la diffusion d'idées qu'il croit justes et utiles ; il y contribue dans le cercle de ses relations et dans la mesure de ses forces, mais il serait faux de croire qu'il soit nécessaire pour cela d'être réunis en société, et plus faux encore de croire que la Société soit la colonne sans laquelle le Spiritisme serait en péril. Notre Société étant régulièrement constituée, elle procède par cela même avec plus d'ordre et de méthode que si elle marchait au hasard ; mais à part cela, elle n'est pas plus prépondérante que les milliers de sociétés libres ou réunions particulières qui existent en France et à l'étranger. Ce qu'elle veut, encore une fois, c'est s'instruire ; voilà pourquoi elle n'admet dans son sein que des personnes sérieuses et animées du même désir, parce que l'antagonisme de principes est une cause de perturbation ; je parle d'un antagonisme systématique sur les bases fondamentales, car elle

ne saurait, sans se contredire, écarter la discussion sur les faits de détail. Si elle a adopté certains principes généraux, ce n'est point par un étroit esprit d'exclusivisme ; elle a tout vu, tout étudié, tout comparé, et c'est d'après cela qu'elle s'est formée une opinion basée sur l'expérience et le raisonnement ; l'avenir seul peut se charger de lui donner tort ou raison ; mais, en attendant, elle ne recherche aucune suprématie, et il n'y a que ceux qui ne la connaissent pas qui peuvent lui supposer la ridicule prétention d'absorber tous les partisans du Spiritisme ou de se poser en régulatrice universelle. Si elle n'existait pas, chacun de nous s'instruirait de son côté, et, au lieu d'une seule réunion, nous en formerions peut-être dix ou vingt voilà toute la différence. Nous n'imposons nos idées à personne ; ceux qui les adoptent, c'est qu'ils les trouvent justes ; ceux qui viennent à nous, c'est qu'ils pensent y trouver l'occasion d'apprendre, mais ce n'est point comme *affiliation*, car nous ne formons *ni secte, ni parti* ; nous sommes réunis pour l'étude du Spiritisme comme d'autres pour l'étude de la phrénologie, de l'histoire ou d'autres sciences ; et comme nos réunions ne reposent sur aucun intérêt matériel, peu nous importe qu'il s'en forme d'autres à côté de nous. Ce serait, en vérité, nous supposer des idées bien mesquines, bien rétrécies, bien puérides, de croire que nous les verrions d'un œil jaloux, et ceux qui penseraient à nous créer des *rivalités* montreraient, par cela même, combien peu ils comprennent le véritable esprit de la doctrine ; nous ne regretterions qu'une chose, c'est qu'ils nous connussent assez mal pour nous croire accessibles à l'ignoble sentiment de la jalousie. Que des entreprises mercenaires rivales, qui peuvent se nuire par la concurrence, se regardent d'un mauvais œil, cela se conçoit ; mais si ces réunions n'ont, comme cela doit être, en vue qu'un intérêt purement moral, s'il ne s'y mêle aucune considération *mercantile*, je le demande, en quoi peuvent-elles se nuire par la multiplicité ? On dira, sans doute, que s'il n'y a pas d'intérêt matériel, il y a celui de l'amour-propre, le désir de détruire le crédit moral de son voisin ; mais ce mobile serait peut-être plus ignoble encore ; s'il en était ainsi, ce qu'à Dieu ne plaise, il n'y aurait qu'à plaindre ceux qui seraient mus par de pareilles pensées. Veut-on primer son voisin ? qu'on tâche de faire mieux que lui ; c'est là une lutte noble et digne, si elle n'est pas ternie par l'envie et la jalousie.

« Voilà donc, Messieurs, un point qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue, c'est que nous ne formons ni une secte, ni une société de propagande, ni une corporation ayant un intérêt commun ; que si nous cessions d'exister, le Spiritisme n'en subirait aucune atteinte, et que de nos débris vingt autres sociétés se formeraient ; donc, ceux qui chercheraient à nous détruire dans le but d'entraver le progrès des idées Spiritiques n'y gagneraient

rien ; car il faut bien qu'ils sachent que les racines du Spiritisme ne sont pas dans notre société, mais dans le monde entier. Il y a quelque chose de plus puissant qu'eux, de plus influent que toutes les sociétés, c'est la doctrine qui va au cœur et à la raison de ceux qui la comprennent ; et surtout de ceux qui la pratiquent.

« Ces principes, Messieurs, nous indiquent le véritable caractère de notre règlement, qui n'a rien de commun avec les statuts d'une corporation ; aucun contrat ne nous lie les uns aux autres ; en dehors de nos séances, nous n'avons d'autre obligation à l'égard des uns des autres que celle de nous comporter en gens bien élevés. Ceux qui ne trouveraient pas dans ces réunions ce qu'ils espéraient y trouver ont toute liberté de se retirer, et je ne concevrais même pas qu'ils y restassent du moment que ce qu'on y ferait ne leur conviendrait pas. Il ne serait pas rationnel qu'ils vinssent y perdre leur temps.

« Dans toute réunion, il faut une règle pour le maintien du bon ordre ; notre règlement n'est donc, à proprement parler, qu'une consigne destinée établir la police de nos séances, à maintenir, entre les personnes qui y assistent, les rapports d'urbanité et de convenance qui doivent présider à toutes les assemblées de personnes qui ont du savoir-vivre, abstraction faite des conditions inhérentes à la spécialité de nos travaux ; car nous avons affaire, non seulement à des hommes, mais à des Esprits qui, comme vous le savez, ne sont pas tous bons, et contre la fourberie desquels il faut se mettre en garde. Dans le nombre, il y en a de très astucieux, qui peuvent même, par haine pour le bien, nous pousser dans une voie périlleuse ; c'est à nous d'avoir assez de prudence et de perspicacité pour les déjouer, et c'est ce qui nous oblige à prendre des précautions particulières.

« Rappelez-vous, Messieurs, la manière dont la Société s'est formée. Je recevais chez moi quelques personnes en petit comité ; le nombre s'en étant accru, on s'est dit : il faut un local plus grand ; pour avoir ce local, il faut le payer, donc il faut se cotiser. On s'est dit encore : il faut de l'ordre dans les séances ; on ne peut y admettre le premier venu, donc il faut un règlement : voilà toute l'histoire de la Société ; elle est bien simple, comme vous voyez. Il n'est entré dans la pensée de personne de fonder une institution, ni de s'occuper de quoi que ce soit en dehors des études, et je déclare même, d'une manière très formelle que si jamais la Société voulait aller au-delà de ce but je ne l'y suivrais pas.

« Ce que j'ai fait, d'autres sont maîtres de le faire de leur côté, en s'occupant à leur gré selon leurs goûts, leurs idées, leurs vues particulières ; et ces différents groupes peuvent parfaitement s'entendre et vivre en bons voisins. A moins de prendre une place publique pour lieu d'assem-

blée, comme il est matériellement impossible de réunir dans un même local tous les partisans du Spiritisme, ces différents groupes doivent être des fractions d'un grand tout, mais non des sectes rivales ; et le même groupe, devenu trop nombreux, peut se subdiviser comme les essaims des abeilles. Ces groupes existent déjà en grand nombre, et se multiplient tous les jours ; or, c'est précisément contre cette multiplicité que le mauvais vouloir des ennemis du Spiritisme viendra se briser, car les entraves auraient pour effet inévitable, et par la force même des choses, de multiplier les réunions particulières.

« Il y a pourtant, il faut en convenir, entre certains groupes, une sorte de rivalité ou plutôt d'antagonisme ; quelle en est la cause ? Eh ! mon Dieu ! cette cause est dans la faiblesse humaine, dans l'esprit d'orgueil qui veut s'imposer ; elle est surtout dans la connaissance encore incomplète des vrais principes du Spiritisme. Chacun défend ses Esprits, comme jadis les villes de la Grèce défendaient leurs dieux, qui, soit dit en passant, n'étaient autres que des Esprits plus ou moins bons. Ces dissidences n'existent que parce qu'il y a des gens qui veulent juger avant d'avoir tout vu, ou qui jugent au point de vue de leur personnalité ; elles s'effaceront, comme déjà beaucoup se sont effacées, à mesure que la science se formulera ; car, en définitive, la vérité est une, et elle sortira de l'examen impartial des différentes opinions. En attendant que la lumière se fasse sur tous les points, quel sera le juge ? La raison, dira-t-on ; mais quand deux personnes se contredisent, chacune invoque sa raison ; quelle raison supérieure décidera entre ces deux raisons ?

« Sans nous arrêter à la forme plus ou moins imposante du langage, forme que savent très bien prendre les Esprits imposteurs et faux savants pour séduire, par les apparences, nous partons de ce principe que les bons Esprits ne peuvent conseiller que le bien, l'union, la concorde ; que leur langage est toujours simple, modeste, empreint de bienveillance, exempt d'acrimonie, d'arrogance et de fatuité, en un mot, que tout en eux respire la charité la plus pure. La charité, voilà le véritable critérium pour juger les esprits et pour se juger soi-même. Quiconque, sondant le for intérieur de sa conscience, y trouve un germe de rancune contre son prochain, même un simple souhait de mal, peut se dire à coup sûr qu'il est sollicité par un mauvais Esprit, car il oublie cette parole du Christ : Vous serez pardonné comme vous aurez pardonné vous-mêmes. Donc s'il y avait rivalité entre deux groupes Spiritistes, les Esprits véritablement bons ne pourraient être du côté de celui qui lancerait l'anathème à l'autre ; car jamais un homme sensé ne pourra croire que la jalousie, la rancune, la malveillance, en un mot, tout sentiment contraire à la charité puisse émaner

d'une source pure. Cherchez donc de quel côté il y a le plus de charité *pratique* et non en paroles, et vous reconnaîtrez sans peine de quel côté sont les meilleurs Esprits, et par conséquent ceux dont il y a plus de raison d'attendre la vérité.

« Ces considérations, Messieurs, loin de nous écarter de notre sujet, nous placent sur notre véritable terrain. Le règlement, envisagé à ce point de vue, perd complètement son caractère de contrat, pour revêtir celui, bien plus modeste, d'une simple règle disciplinaire.

« Toutes les réunions, quel qu'en soit l'objet, ont à se prémunir contre un écueil, c'est celui des caractères brouillons qui semblent nés pour semer le trouble et la zizanie partout où ils se trouvent ; le désordre et la contradiction sont leur élément. Les réunions Spiritistes ont, plus que d'autres, à les redouter, parce que les meilleures communications ne s'obtiennent que dans un calme et un recueillement incompatibles avec leur présence et avec les Esprits sympathiques qu'ils amènent.

« En résumé, ce que nous devons chercher, c'est de parer à toutes les causes de trouble et d'interruption ; de maintenir entre nous les bons rapports dont les Spiritistes sincères doivent, plus que d'autres, donner l'exemple ; de nous opposer, par tous les moyens possibles, à ce que la Société s'écarte de son but, qu'elle aborde des questions qui ne sont pas de son ressort, et qu'elle dégénère en arène de controverse et de personnalités. Ce que nous devons chercher encore, c'est la possibilité de l'exécution en simplifiant le plus possible les rouages. Plus ces rouages seront compliqués, plus il y aura de causes de perturbation ; le relâchement s'introduirait par la force des choses, et du relâchement à l'anarchie il n'y a qu'un pas. »

Vendredi, 16 mars 1860. (Séance particulière.)

Discussion et adoption du règlement modifié.

Vendredi, 23 mars. (Séance particulière.)

Nomination du bureau et du comité.

Études. - Deux dictées spontanées sont obtenues, la première de l'Esprit de Charlet, par M. Didier fils ; la deuxième par madame de Boyer, d'un Esprit qui dit être forcé de venir s'accuser d'avoir voulu rompre la bonne harmonie et jeter le trouble parmi les hommes, en suscitant la jalousie et la rivalité entre ceux qui devaient être unis ; il cite quelques-uns des faits dont il s'est rendu coupable. Cet aveu spontané, dit-il, fait partie de la punition qui lui est infligée.

Formation de la terre.

Théorie de l'incrustation planétaire.

Notre savant confrère, M. Jobard, de Bruxelles, nous écrit ce qui suit à propos de notre article sur les Préadamistes, publié dans la *Revue* du mois dernier :

« Permettez-moi quelques réflexions sur la création du monde, dans le but de réhabiliter la Bible à vos yeux et à ceux des libres-penseurs. Dieu créa le monde en six jours, 4,000 ans avant l'ère chrétienne ; voilà ce que les géologues contestent par l'étude des fossiles et les milliers de caractères incontestables de vétusté qui font remonter l'origine de la terre à des milliers de millions d'années, et pourtant l'Écriture a dit la vérité et les géologues aussi, et c'est un simple paysan qui les met d'accord en nous apprenant que notre terre n'est qu'une planète *incrustative*, fort moderne, composée de matériaux fort anciens.

« Après l'enlèvement de la *planète inconnue*, arrivée à maturité ou en harmonie avec celle qui existait à la place que nous occupons aujourd'hui, l'âme de la terre reçut l'ordre de réunir ses satellites pour former notre globe actuel selon les règles du progrès en tout et pour tout. Quatre de ces astres seulement consentirent à l'association qui leur était proposée ; la lune seule persista dans son autonomie, car les globes ont aussi leur libre arbitre. Pour procéder à cette fusion, l'âme de la terre dirigea vers les satellites un rayon magnétique attractif qui cataleptisa tout leur mobilier végétal, animal et hominal qu'ils apportèrent à la communauté. L'opération n'eut pour témoins que l'âme de la terre et les grands messagers célestes qui l'aidèrent dans ce grand œuvre, en ouvrant ses globes pour mettre leurs entrailles en commun. La soudure opérée, les eaux s'écoulèrent dans les vides laissés par l'absence de la lune, dont on avait droit d'attendre une meilleure appréciation de ses intérêts.

« Les atmosphères se confondirent, et le réveil, ou *la résurrection des germes cataleptisés* commença ; l'homme fut tiré en dernier lieu de son état d'hypnotisme, et se vit entouré de la végétation luxuriante du paradis terrestre et des animaux qui paissaient en paix autour de lui. Tout cela, vous en conviendrez, pouvait se faire en six jours avec des ouvriers aussi puissants que ceux que Dieu avait chargés de cette besogne. La planète *Asie* nous apporta la race jaune, la plus anciennement civilisée, l'*Afrique*, la race noire, l'*Europe*, la race blanche, et l'*Amérique*, la race rouge. La lune nous eût sans doute apporté la race verte ou bleue.

« Ainsi, certains animaux, dont on ne retrouve que les débris, n'auraient

jamais vécu sur notre terre actuelle, mais auraient été apportés d'autres mondes disloqués par la vieillesse. Les fossiles que l'on rencontre dans des climats où ils n'auraient pu exister ici-bas vivaient sans doute dans des zones différentes sur les globes où ils sont nés. Tels débris se trouvent aux pôles chez nous, qui vivaient à l'équateur chez eux. Et puis ces énormes masses dont nous ne pouvons nous imaginer la possibilité d'existence dans l'air vivaient au fond des mers, sous la pression d'un milieu qui leur rendait la locomotion facile. Les soulèvements futurs des mers nous apporteront bien d'autres débris, bien d'autres germes qui se réveilleront de leur longue léthargie pour nous montrer des espèces inconnues de plantes, d'animaux et d'autochtones, contemporains du déluge, et vous serez bien étonnés de découvrir au milieu du vaste Océan des îles nouvelles peuplées de plantes et d'animaux qui ne peuvent venir de nulle part, ni par le transport des vents, ni par celui des flots.

« Notre science qui trouve la Bible en défaut finira par lui restituer son estime, comme elle est forcée de le faire à propos de la rotation de la terre, car ce n'est pas la faute de la Bible, c'est la faute de ceux qui ne la comprennent pas. En voici la preuve :

« Josué arrêta le soleil en lui disant : *Sta, sol !* Or depuis ce temps il est arrêté, car vous ne trouvez nulle part qu'il lui ait ordonné de remarcher, et si, depuis la défaite des Amalécites la nuit succède encore au jour, il faut bien que la terre tourne. Donc ce n'est pas Galilée, mais les inquisiteurs qui méritaient d'être réprimandés pour n'avoir pas pris la Bible à la lettre.

« On niait aussi l'existence de la licorne biblique, et l'on vient d'en tuer deux dans les montagnes du Thibet. On niait l'apparition du spectre de Saül, et, Dieu merci ! vous êtes à même de convaincre les négateurs. Rappelons-nous toujours cet avertissement de l'Écriture : *Noli esse incredulus sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.*

« Salut cordial et respectueux à l'auteur de l'Ethnographie du monde Spirite. JOBARD. »

La théorie de la formation de la terre par l'incrustation de plusieurs corps planétaires a déjà été donnée à diverses époques par certains Esprits et par l'entremise de médiums étrangers les uns aux autres. Nous ne nous faisons point l'apôtre de cette doctrine que nous avouons n'avoir pas encore suffisamment étudiée pour nous prononcer, mais nous reconnaissons qu'elle mérite un sérieux examen. Les réflexions qu'elle nous suggère ne sont donc qu'à l'état d'hypothèse jusqu'à ce que des données plus positives soient venues les confirmer ou les démentir ; en attendant, c'est un jalon qui peut mettre sur la voie d'une grande découverte et guider dans les

recherches, et peut-être un jour les savants y trouveront-ils la solution de plus d'un problème.

Mais, diront certains critiques, vous n'avez donc pas confiance aux Esprits, puisque vous doutez de leurs assertions ? Comment des intelligences dégagées de la matière ne peuvent-elles lever tous les doutes de la science, jeter de la lumière où règne l'obscurité ?

Ceci est une très grave question qui tient à la base même du Spiritisme, et que nous ne pourrions résoudre en ce moment sans répéter ce que nous avons déjà dit à ce sujet ; nous n'en dirons donc que quelques mots afin de justifier nos réserves. Nous leur répondrons d'abord qu'on deviendrait savant à bon marché s'il ne s'agissait que d'interroger les Esprits pour connaître tout ce qu'on ignore. Dieu veut que nous acquérions la science par le travail, et il n'a pas chargé les Esprits de nous l'apporter toute faite pour favoriser notre paresse. En second lieu l'humanité, comme les individus, a son enfance, son adolescence, sa jeunesse et sa virilité. Les Esprits, chargés par Dieu d'instruire les hommes, doivent donc proportionner leur enseignement au développement de l'intelligence ; ils ne diront pas tout à tout le monde, et ils attendent, avant de semer, que la terre soit prête à recevoir la semence pour la faire fructifier. Voilà pourquoi certaines vérités qui nous sont enseignées aujourd'hui ne l'ont pas été à nos pères qui, eux aussi, interrogeaient les Esprits ; voilà pourquoi encore des vérités pour lesquelles nous ne sommes pas mûrs ne seront enseignées qu'à ceux qui viendront après nous. Notre tort est de nous croire arrivés au sommet de l'échelle, tandis que nous ne sommes encore qu'à moitié chemin.

Disons en passant que les Esprits ont deux manières d'instruire les hommes ; ils peuvent le faire, soit en se communiquant directement, ce qu'ils ont fait dans tous les temps, ainsi que le prouvent toutes les histoires sacrées et profanes, soit en s'incarnant parmi eux pour y remplir des missions de progrès ; tels sont ces hommes de bien et de génie qui apparaissent de temps en temps comme des flambeaux pour l'humanité et lui font faire quelques pas en avant. Voyez ce qui arrive lorsque ces mêmes hommes viennent avant le temps propice pour les idées qu'ils doivent répandre : ils sont méconnus de leur vivant, mais leur enseignement n'est pas perdu ; déposé dans les archives du monde, comme une graine précieuse mise en réserve, il sort un beau jour de la poussière, au moment où il peut porter ses fruits.

On comprend dès lors que si le temps voulu pour répandre certaines idées n'est pas arrivé, ce serait en vain qu'on interrogerait les Esprits ; ils ne peuvent dire que ce qu'il leur est permis de dire. Mais il est une autre

raison, que comprennent parfaitement tous ceux qui ont quelque expérience du monde Spirite.

Il ne suffit pas d'être Esprit pour posséder la science universelle, autrement la mort nous rendrait presque les égaux de Dieu. Le simple bon sens, du reste, se refuse à admettre que l'Esprit d'un sauvage, d'un ignorant ou d'un méchant, du moment qu'il est dégagé de la matière, soit au niveau de celui du savant ou de l'homme de bien ; cela ne serait pas rationnel. Il y a donc des Esprits avancés, et d'autres plus ou moins arriérés qui doivent fournir plus d'une étape, passer par de nombreuses étamines avant d'être dépouillés de toutes leurs imperfections. Il en résulte qu'on rencontre dans le monde des Esprits toutes les variétés morales et intellectuelles qu'on trouve parmi les hommes, et bien d'autres encore ; or, l'expérience prouve que les mauvais se communiquent tout aussi bien que les bons. Ceux qui sont franchement mauvais sont facilement reconnaissables ; mais il y a aussi parmi eux des demi-savants, des faux savants, des présomptueux, des systématiques et même des hypocrites ; ceux-là sont les plus dangereux parce qu'ils affectent une apparence de gravité, de sagesse et de science, à la faveur de laquelle ils débitent souvent, au milieu de quelques vérités, de quelques bonnes maximes, les choses les plus absurdes ; et pour mieux donner le change, ils ne craignent pas de se parer des noms les plus respectables. Démêler le vrai du faux, découvrir la supercherie cachée sous une parade de grands mots, démasquer les imposteurs, c'est là, sans contredit, une des plus grandes difficultés de la science Spirite. Pour la surmonter il faut une longue expérience, connaître toutes les *roueries* dont sont capables les Esprits de bas étage, avoir beaucoup de prudence, voir les choses avec le plus imperturbable sang-froid, et se garder surtout de l'enthousiasme qui aveugle. Avec l'habitude et un peu de tact on arrive aisément à voir le bout de l'oreille, même sous l'emphase du langage le plus prétentieux. Mais malheur au médium qui se croit infallible, qui se fait illusion sur les communications qu'il reçoit : l'Esprit qui le domine peut le fasciner au point de lui faire trouver sublime ce qui souvent est simplement absurde et saute aux yeux de tout autre que de lui-même.

Revenons à notre sujet. La théorie de la formation de la terre par incrustation n'est pas la seule qui ait été donnée par les Esprits. Laquelle croire ? Cela nous prouve qu'en dehors de la morale, qui ne peut avoir deux interprétations, il ne faut accepter les théories scientifiques des Esprits qu'avec la plus grande réserve, parce que, encore une fois, ils ne sont pas chargés de nous apporter la science toute faite ; qu'ils sont loin de tout savoir, surtout en ce qui concerne le principe des choses ; qu'il faut

enfin se défier des idées systématiques que certains d'entre eux cherchent à faire prévaloir, et auxquelles ils ne se font même pas scrupule de donner une origine divine. Si l'on examine ces communications avec sang-froid, *sans prévention* surtout, si l'on en pèse mûrement toutes les paroles, on y découvre aisément les traces d'une origine suspecte incompatible avec le caractère de l'Esprit qui est censé parler. Ce sont quelquefois des hérésies scientifiques tellement patentes qu'il faudrait être aveugle ou bien ignorant pour ne pas les apercevoir ; or, comment supposer qu'un Esprit supérieur commette de pareilles absurdités ? D'autres fois ce sont des expressions triviales, des formes ridicules, puérides, et mille autres signes qui trahissent l'infériorité pour quiconque n'est pas fasciné. Quel homme de bon sens pourrait jamais croire qu'une doctrine qui contredirait les données les plus positives de la science pût émaner d'un Esprit savant, alors même qu'elle porterait le nom d'Arago ? Comment croire à la bonté d'un Esprit qui donnerait des conseils contraires à la charité et à la bienveillance, fussent-ils signés d'un apôtre de la bienfaisance ? Nous disons plus, c'est qu'il y a profanation à mêler des noms vénérés à des communications qui portent des traces évidentes d'infériorité. Plus les noms sont élevés, plus il faut les accueillir avec circonspection, et craindre d'être le jouet d'une mystification. En résumé, le grand critérium de l'enseignement donné par les Esprits, c'est la logique. Dieu nous a donné le jugement et la raison pour nous en servir ; les bons Esprits nous le recommandent, et nous donnent en cela une preuve de leur supériorité ; les autres s'en donnent bien garde : ils veulent être crus sur parole, parce qu'ils savent bien qu'ils ont tout à perdre à l'examen.

Nous avons donc, comme on le voit, bien des motifs de ne pas accepter légèrement toutes les théories données par les Esprits. Quand il en surgit une, nous nous renfermons dans le rôle d'observateur ; nous faisons abstraction de son origine spirite, sans nous laisser éblouir par l'éclat de noms pompeux ; nous l'examinons comme si elle émanait d'un simple mortel, et nous voyons si elle est rationnelle, si elle rend compte de tout, si elle résout toutes les difficultés. C'est ainsi que nous avons procédé pour la doctrine de la réincarnation que nous n'avons adoptée, quoique venant des Esprits, qu'après avoir reconnu qu'elle seule, *mais elle seule*, pouvait résoudre ce qu'aucune philosophie n'avait encore résolu, et cela abstraction faite des preuves matérielles qui en sont données chaque jour à nous et à bien d'autres. Peu nous importent donc les contradicteurs, fussent-ils même des Esprits ; dès lors qu'elle est logique, conforme à la justice de Dieu ; qu'ils ne peuvent rien y substituer de plus satisfaisant, nous ne nous en inquiétons pas plus que de ceux qui affirment que la terre ne tourne pas autour

du soleil, - car il y a des Esprits de cette force et qui se donnent pour savants, - ou qui prétendent que l'homme est venu tout formé d'un autre monde porté sur le dos d'un éléphant ailé.

Nous n'en sommes pas, à beaucoup près, au même point touchant la formation et surtout le peuplement de la terre ; c'est pourquoi nous avons dit en commençant que, pour nous, la question n'était pas suffisamment élucidée. Envisagée au point de vue purement scientifique, nous disons seulement qu'au premier aperçu la théorie de l'incrustation ne nous paraît pas dénuée de fondement, et sans nous prononcer ni pour ni contre, nous disons que nous y trouvons matière à examen. En effet, si l'on étudie les caractères physiologiques des différentes races humaines, il n'est pas possible de leur attribuer une souche commune, car la race nègre n'est point un abâtardissement de la race blanche. Or, en adoptant la lettre du texte biblique qui fait procéder tous les hommes de la famille de Noé, 2,400 ans avant l'ère chrétienne, il faudrait admettre non seulement qu'en quelques siècles cette seule famille aurait peuplé l'Asie, l'Europe et l'Afrique, mais qu'elle se serait transformée en Nègres. Nous savons très bien quelle influence le climat et les habitudes peuvent exercer sur l'économie ; un soleil ardent roussit l'épiderme et brunit la peau, mais nulle part on n'a vu, même sous l'ardeur tropicale la plus intense, des familles blanches procréer des noirs sans croisements de races. Donc, pour nous, il est évident que les races primitives de la terre proviennent de souches différentes. Quel en est le principe ? Là est la question, et jusqu'à preuves certaines il n'est permis de faire à ce sujet que des conjectures ; aux savants, donc, à voir celles qui concordent le mieux avec les faits constatés par la science.

Sans examiner comment a pu se faire la jonction et la soudure de plusieurs corps planétaires pour en former notre globe actuel, nous devons reconnaître que la chose n'est pas impossible, et dès lors se trouverait expliquée la présence simultanée de races hétérogènes si différentes de mœurs et de langages, dont chaque globe aurait apporté les germes ou les embryons ; et qui sait même ? peut-être des individus tout formés. Dans cette hypothèse la race blanche proviendrait d'un monde plus avancé que celui qui aurait apporté la race noire. Dans tous les cas, la jonction n'a pu s'opérer sans un cataclysme général, lequel n'aurait laissé subsister que quelques individus. Ainsi, selon cette théorie, notre globe serait à la fois très ancien par ses parties constituantes, et très nouveau par son agglomération. Ce système, comme on le voit, ne contredit en rien les périodes géologiques qui remonteraient ainsi à une époque indéterminée et antérieure à la jonction. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'en dise M. Jobard, si les choses se sont passées ainsi, il paraît difficile qu'un tel événement se soit

accompli, et surtout que l'équilibre d'un pareil chaos ait pu s'établir en six jours de 24 heures. Les mouvements de la matière inerte sont soumis à des lois éternelles auxquelles il ne peut être dérogé que par des miracles.

Il nous reste à expliquer ce que l'on doit entendre par l'âme de la terre, car il ne peut entrer dans la pensée de personne d'attribuer une volonté à la matière. Les Esprits ont toujours dit que certains d'entre eux ont des attributions spéciales ; agents et ministres de Dieu, ils dirigent selon le degré de leur élévation les faits de l'ordre physique, aussi bien que ceux de l'ordre moral. De même que quelques-uns veillent sur les individus dont ils se constituent les génies familiers ou protecteurs, d'autres prennent sous leur patronage les réunions d'individus, les groupes, les villes, les peuples et même les mondes. L'âme de la terre doit donc s'entendre de l'Esprit appelé par sa mission à la diriger et à la faire progresser, ayant sous ses ordres les innombrables légions d'Esprits chargés de veiller à l'accomplissement de ses desseins. L'Esprit directeur d'un monde doit nécessairement être d'un ordre très supérieur, et d'autant plus élevé que le monde lui-même est plus avancé.

Si nous avons insisté sur plusieurs points qui ont pu paraître étrangers à notre sujet, c'est précisément parce qu'il s'agit d'une question scientifique éminemment controversable. Il importe qu'il soit bien constaté, pour ceux qui jugent les choses sans les connaître, que le Spiritisme est loin de tenir pour article de foi tout ce qui vient du monde invisible, et qu'ainsi il ne s'appuie pas, comme ils le prétendent, sur une croyance aveugle, mais sur la raison. Si tous ses partisans n'apportent pas la même circonspection, ce n'est pas la faute de la science, mais de ceux qui ne se donnent pas la peine de l'approfondir ; or, il ne serait pas plus logique de le juger sur l'exagération de quelques-uns, qu'il ne le serait de condamner la religion sur l'opinion de quelques fanatiques.

Lettres du docteur Morhéry sur Mlle Désirée Godu.

Nous avons parlé de la remarquable faculté de Mlle Désirée Godu, comme médium guérisseur, et nous aurions pu citer les attestations authentiques que nous avons sous les yeux ; mais voici un témoignage dont personne ne contestera la haute portée ; ce n'est plus un de ces certificats qu'on délivre souvent un peu à la légère, c'est le résultat des observations sérieuses d'un homme de savoir, éminemment compétent pour apprécier les choses au double point de vue de la science et du Spiritisme. M. le docteur Morhéry

nous adresse les deux lettres suivantes que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire.

« Plessis-Boudet, près Loudéac (Côtes-du-Nord).

« Monsieur Allan Kardec,

« Bien qu'écrasé d'occupations en ce moment, je crois devoir, comme membre correspondant de la Société parisienne des études Spiritiques, vous informer d'un événement inattendu pour moi et qui intéresse sans doute tous nos collègues.

« Vous avez parlé avec éloge dans les derniers numéros de votre Revue de Mlle Désirée Godu, d'Hennebon. Vous avez dit qu'après avoir été médium voyant, médium auditif et médium écrivain, cette demoiselle est devenue, depuis quelques années environ, médium curatif. C'est en cette dernière qualité qu'elle s'est adressée à moi et qu'elle a réclamé mon concours comme docteur en médecine pour prouver l'efficacité de sa médication, qu'on pourrait nommer, je crois, *Spiritique*. J'ai pensé d'abord que les menaces qu'on lui faisait et les obstacles que l'on mettait à sa pratique médicale sans diplôme était la seule cause de sa démarche ; mais elle m'a dit que l'Esprit qui la dirige depuis six années le lui avait conseillé comme nécessaire, au point de vue de la doctrine Spirite. Quoi qu'il en soit, j'ai cru qu'il était de mon devoir, et de l'intérêt de l'humanité, d'accepter sa généreuse proposition, mais je doutais qu'elle l'eût réalisée. Sans la connaître ni l'avoir jamais vue, j'avais su que cette pieuse jeune personne n'avait voulu se séparer de sa famille que dans une circonstance exceptionnelle et pour remplir encore une mission non moins importante à l'âge de 17 ans. J'ai donc été bien agréablement surpris en la voyant arriver chez moi, conduite par sa mère qu'elle a quittée le lendemain avec un profond chagrin ; mais ce chagrin était tempéré par le courage de la résignation. Depuis dix jours, Mlle Godu est au milieu de ma famille dont elle fait la joie malgré son occupation énervante.

« Depuis son arrivée, j'ai déjà consigné 75 cas d'observation de maladies diverses et contre lesquelles, pour la plupart, les secours de la médecine ont échoué. Nous avons des amauroses, des ophtalmies graves, des paralysies anciennes et rebelles à tout traitement, des scrofuleux, des dartreux, des cataractes et des cancers à la dernière période ; tous les cas sont numérotés, la nature de la maladie est constatée par moi, les pansements sont mentionnés, et tout est tenu en règle comme dans une salle de clinique destinée aux observations.

« Il n'y a pas encore assez de temps pour que je puisse me prononcer d'une manière péremptoire sur les cures opérées par la médication de

Mlle Godu ; mais, dès aujourd'hui, je peux manifester ma surprise sur les résultats révulsifs qu'elle obtient par l'application de ses onguents dont les effets varient à l'infini par une cause que je ne saurais m'expliquer avec les règles ordinaires de la science. J'ai vu aussi avec plaisir qu'elle coupait les fièvres sans aucune préparation de quinquina ou de ses extraits, et par de simples infusions de fleurs ou de feuilles de diverses plantes.

« Je suis surtout avec un vif intérêt le traitement d'un cancer à la troisième période. Ce cancer, qui a été constaté et traité sans succès, comme toujours, par plusieurs de mes confrères, est l'objet de la plus grande préoccupation de Mlle Godu. Ce n'est ni une, ni deux fois qu'elle le panse, mais bien toutes les heures. Je désire bien vivement que ses efforts soient couronnés de succès, et qu'elle guérisse cet indigent qu'elle panse avec un zèle au-dessus de tout éloge. Si elle réussit sur celui-là, on peut naturellement espérer qu'elle réussira sur d'autres, et dans ce cas elle rendra un immense service à l'humanité en guérissant cette horrible et atroce maladie.

« Je sais que quelques confrères frondeurs pourront se rire de l'espoir dont je me berce ; mais que m'importe si cet espoir se réalise ! Déjà l'on me fait un reproche de prêter ainsi mon concours à une personne, dont aucun ne conteste l'intention, mais dont la plupart dénie l'aptitude à guérir, puisque cette aptitude ne lui a pas été donnée par la Faculté.

« A cela je répondrai : ce n'est point la Faculté qui a découvert la vaccine, mais bien de simples pâtres ; ce n'est point la Faculté qui a découvert l'écorce du Pérou, mais les indigènes de ce pays. La Faculté constate les faits ; elle les groupe et les classe pour en former la précieuse base de l'enseignement, mais elle ne les produit pas exclusivement. Quelques sots (il s'en trouve malheureusement ici comme partout) croient se donner de l'esprit en qualifiant Mlle Godu de sorcière. C'est assurément une aimable et bien utile sorcière, car elle n'inspire aucune frayeur de la sorcellerie, ni aucun désir de la vouer au bûcher.

« A d'autres, qui prétendent qu'elle est l'instrument du démon, je répondrai très carrément : si le démon vient sur la terre pour guérir les incurables abandonnés et indigents, il faut en conclure que le démon s'est enfin converti et qu'il a droit à nos remerciements ; or, je doute fort que parmi ceux qui tiennent ce langage il y en ait beaucoup qui ne préfèrent encore guérir par ses mains que de mourir par celles du médecin. Prenons donc le bien d'où il vient, et, à moins de preuve authentique, n'en attribuons pas le mérite au diable. Il est plus moral et plus rationnel d'attribuer le bien à Dieu et de l'en remercier, et sous ce rapport je pense que mon avis sera partagé par vous et par tous mes collègues.

« Au reste, que cela devienne ou non une réalité, il en résultera toujours quelque chose pour la science. Je ne suis pas homme à laisser dans l'oubli certains moyens employés que nous négligeons trop aujourd'hui. La médecine, dit-on, a fait d'immenses progrès ; oui, sans doute, pour la science, mais pas autant pour l'art de guérir. Nous avons beaucoup appris et trop oublié ; l'esprit humain est comme l'Océan : il ne peut tout embrasser ; quand il envahit une plage, il en laisse une autre. Je reviendrai sur ce sujet et je vous tiendrai au courant de cette curieuse expérimentation. J'y attache la plus grande importance ; si elle réussit, ce sera une manifestation éclatante contre laquelle il sera impossible de lutter, car rien n'arrête ceux qui souffrent et qui veulent guérir. Je suis décidé à tout braver dans ce but, même le ridicule qu'on craint tant en France.

« Je profite de l'occasion pour vous adresser ma thèse inaugurale. Si vous voulez bien prendre la peine de la lire, vous comprendrez facilement combien j'étais disposé à admettre le Spiritisme. Cette thèse a été soutenue quand la médecine était tombée dans le plus profond matérialisme. C'était une protestation contre ce courant qui nous a entraînés à la médecine organique et à la pharmacologie minérale, dont on a fait un si grand abus. Combien de santés délabrées par l'usage de ces substances minérales qui, en cas d'échec, augmentent le mal, et, en cas de réussite, laissent trop souvent des traces dans notre organisation !

« Agréez, etc.

MORHÉRY. »

« 20 mars 1860.

« Monsieur,

« Dans ma dernière lettre je vous ai annoncé que Mlle Désirée Godu avait bien voulu venir exercer sous mes yeux sa faculté curative ; je viens aujourd'hui vous donner quelques nouvelles.

« Depuis le 25 février, j'ai commencé mes observations sur un grand nombre de malades, presque tous indigents et dans l'impossibilité de se traiter convenablement. Quelques-uns ont des maladies peu importantes ; mais le plus grand nombre est atteint d'affections qui ont résisté aux moyens curatifs ordinaires. J'ai numéroté, depuis le 25 février, 152 cas de maladies très variées. Malheureusement dans notre pays, surtout les malades indigents, suivent leur caprice et n'ont pas la patience de se résigner à un traitement suivi et méthodique ; dès qu'ils éprouvent du mieux, ils se croient guéris et ne font plus rien ; c'est un fait que j'ai souvent constaté dans ma clientèle, et qui devait nécessairement se représenter avec Mlle Godu.

« Comme je vous l'ai dit, je ne veux rien préjuger, rien affirmer, à moins

de résultats constatés par l'expérience ; plus tard, je ferai le dépouillement de mes observations, et je constaterai les plus remarquables ; mais, dès aujourd'hui, je peux vous exprimer mon étonnement pour certaines guérisons obtenues en dehors de nos moyens ordinaires.

« J'ai vu guérir sans quinquina trois fièvres intermittentes rebelles dont l'une avait résisté à tous les moyens que j'avais employés.

« Mlle Godu a guéri également trois panaris et deux inflammations sous-aponévrotiques de la main en très peu de jours ; j'en ai été véritablement surpris.

« Je peux constater aussi la guérison, non pas encore radicale, mais bien avancée, d'un de nos plus intelligents laboureurs, Pierre Le Boudec, de Saint-Hervé, atteint de surdité depuis 18 ans ; il a été aussi émerveillé que moi quand, après trois jours de traitement, il a pu entendre le chant des oiseaux et la voix de ses enfants. Je l'ai vu ce matin, tout fait espérer une guérison radicale avant peu.

« Parmi nos malades, celui qui attire le plus mon attention en ce moment est le nommé Bigot, ouvrier laboureur à Saint-Caradec, atteint depuis deux ans et demi d'un cancer à la lèvre inférieure. Ce cancer est arrivé à la dernière période ; la lèvre inférieure est en partie mangée ; les gencives, les glandes sublinguales et sous-maxillaires sont cancéromateuses ; l'os maxillaire inférieur participe lui-même de la maladie. Quand il s'est présenté chez moi son état était désespéré ; ses douleurs étaient atroces ; il n'avait pas dormi depuis six mois ; toute opération est impraticable, le mal étant trop avancé ; toute guérison me semblait impossible, et je le déclarai très franchement à Mlle Godu afin de la prémunir contre un échec inévitable. Mon opinion n'a pas varié au sujet du pronostic ; je ne puis croire à la guérison d'un cancer si avancé ; cependant je dois déclarer que, dès le premier pansement, le malade a éprouvé du soulagement, et que depuis ce jour, 25 février, il dort bien et peut prendre des aliments ; la confiance lui est revenue ; la plaie a changé d'aspect d'une manière visible, et si cela continue, je serai, malgré mon opinion si formelle, obligé d'espérer une guérison. Si elle se réalise, ce sera le plus grand phénomène curatif que l'on puisse constater ; il faut attendre et prendre patience comme le malade. Mlle Godu en a un soin tout particulier ; elle l'a pansé parfois toutes les demi-heures ; cet indigent est son favori.

« Par ailleurs, rien à vous dire. Je pourrais vous édifier sur les cancons, les commérages, les allusions à la sorcellerie ; mais comme la sottise est inhérente à l'humanité, je ne me préoccupe nullement du soin de la guérir.

« Agréez, etc.

MORHÉRY. »

Remarque. Comme on a pu s'en convaincre par les deux lettres ci-des-

sus, M. Morhéry ne se laisse point éblouir par l'enthousiasme ; il observe les choses froidement, en homme éclairé qui ne se fait point d'illusions ; il y apporte une entière bonne foi, et mettant de côté l'amour-propre du docteur, il ne craint pas d'avouer que la nature peut se passer de lui, en inspirant à une jeune fille sans instruction des moyens de guérir qu'il n'a trouvés ni dans l'enseignement de la Faculté, ni dans son propre cerveau, et il ne s'en croit nullement humilié. Ses connaissances en Spiritisme lui montrent que la chose est possible sans qu'il y ait pour cela dérogation aux lois de la nature ; il la comprend, dès lors cette faculté remarquable est pour lui un simple phénomène plus développé chez Mlle Godu que chez d'autres. On peut dire que cette jeune fille est pour l'art de guérir ce que Jeanne d'Arc était pour l'art militaire. M. Morhéry, éclairé sur les deux points essentiels : le Spiritisme comme source, et la médecine ordinaire comme contrôle, mettant de côté tout amour-propre et tout sentiment personnel, est dans la meilleure position pour porter un jugement impartial, et nous félicitons Mlle Godu de la résolution qu'elle a prise de se mettre sous son patronage. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de les tenir au courant des observations qui seront faites ultérieurement.

Variétés.

Le Fabricant de Saint-Pétersbourg.

Le fait suivant de manifestation spontanée a été transmis à notre collègue M. Kratzoff, de Saint-Pétersbourg, par son compatriote le baron Gabriel Tscherkassoff, qui habite Cannes (Var), et qui en certifie l'authenticité. Il paraît, du reste, que le fait est très connu, et fit beaucoup de sensation à l'époque où il s'est produit.

« Au commencement de ce siècle, il y avait à Saint-Pétersbourg un riche artisan qui occupait un grand nombre d'ouvriers dans ses ateliers ; son nom m'échappe, mais je crois que c'était un Anglais. Homme probe, humain et rangé, il vaquait non seulement à la bonne facture de ses produits, mais bien plus encore au bien-être physique et moral de ses ouvriers, qui offraient, par conséquent, l'exemple de la bonne conduite et d'une concorde presque fraternelle. D'après une coutume observée en Russie jusqu'à nos jours, ils étaient défrayés du logement et de la nourriture par leur patron, et occupaient les étages supérieurs et les combles de la même maison que lui. Un matin, plusieurs des ouvriers, en se réveillant, ne trouvèrent plus leurs habits qu'ils avaient mis à côté d'eux en se couchant. On

ne pouvait supposer un vol ; on questionna, mais inutilement, et on soupçonna les plus malicieux d'avoir voulu jouer un tour à leurs camarades ; enfin, à force de recherches, on trouva tous les objets disparus au grenier, dans les cheminées, et jusque sur les toits. Le patron fit des remontrances générales, puisque personne ne s'avouait coupable ; chacun, au contraire, protestait de son innocence.

« A quelque temps de là, la même chose se renouvela ; nouvelles remontrances, nouvelles protestations. Peu à peu cela commença à se répéter toutes les nuits, et le patron en conçut de vives inquiétudes, car, outre que son travail en souffrait beaucoup, il se voyait menacé par une émigration de tous ses ouvriers, qui avaient peur de rester dans une maison où il se passait, disaient-ils, des choses surnaturelles. D'après le conseil du patron, il fut organisé un service nocturne, choisi par les ouvriers mêmes, pour surprendre le coupable ; mais rien ne réussit, tout au contraire, les choses allèrent en empirant. Les ouvriers, pour gagner leurs chambres, devaient monter des escaliers qui n'étaient point éclairés ; or, il arriva à plusieurs d'entre eux de recevoir des coups et des soufflets ; et quand ils cherchaient à se défendre, ils ne frappaient que l'espace, tandis que la force des coups leur faisait supposer qu'ils avaient affaire à un être solide. Cette fois, le patron leur conseilla de se diviser en deux groupes ; l'un d'eux devait rester au haut de l'escalier, l'autre arriver d'en bas ; de cette manière, le mauvais plaisant ne pouvait manquer d'être pris et de recevoir la correction qu'il méritait. Mais la prévoyance du patron se trouva encore en défaut, les deux groupes furent battus à outrance, et chacun accusa l'autre. Les récriminations étaient devenues sanglantes, et la mésintelligence entre les ouvriers étant arrivée à son comble, le pauvre patron songeait déjà à fermer ses ateliers ou à déménager.

« Un soir, il était assis, triste et pensif, entouré de sa famille ; tout le monde était plongé dans l'abattement, lorsque tout à coup un grand bruit se fait entendre dans la chambre à côté qui lui servait de cabinet de travail. Il se lève précipitamment, et va reconnaître la cause de ce bruit. La première chose qu'il voit en ouvrant la porte, c'est son bureau ouvert et un bougeoir allumé ; or, il venait peu d'instant avant de fermer le bureau et d'éteindre la lumière. S'étant approché, il distingue sur le bureau un encrier de verre et une plume qui ne lui appartenaient pas, et une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots, qui n'avaient pas encore eu le temps de sécher : « Fais démolir le mur à tel endroit (c'était sur l'escalier) ; tu y trouveras des ossements humains que tu feras ensevelir en terre sainte. » Le patron prit le papier et courut en informer la police.

« Le lendemain on se mit donc à chercher d'où provenaient l'encrier et

la plume. En les montrant aux habitants de la même maison, on arriva jusqu'à un marchand de légumes et de denrées coloniales qui avait sa boutique au rez-de-chaussée, et qui reconnut l'un et l'autre pour les siens. Interrogé sur la personne à laquelle il les avait donnés, il répondit : « Hier soir, ayant déjà fermé la porte de ma boutique, j'entendis un petit coup frappé au vasistas de la fenêtre ; je l'ouvris, et un homme dont il me fut impossible de distinguer les traits me dit : Donne-moi, je te prie, un encrier et une plume, je te les paierai. Lui ayant passé ces deux objets, il me jeta une grosse monnaie de cuivre que j'entendis tomber sur le plancher, mais que je n'ai pu retrouver.

« On fit démolir le mur à l'endroit indiqué, et l'on y trouva des ossements humains, qui furent enterrés, et tout rentra dans l'ordre. On ne put jamais savoir à qui avaient appartenu ces ossements. »

Des faits de cette nature ont dû se produire à toutes les époques, et l'on voit qu'ils ne sont nullement provoqués par les connaissances Spiritiques. On conçoit que, dans les siècles reculés, ou chez des peuples ignorants, ils aient pu donner lieu à toutes sortes de suppositions superstitieuses.

Apparition tangible.

Le 14 janvier dernier, le sieur Lecomte, cultivateur dans la commune de Brix, arrondissement de Valognes, a été visité par un individu qui s'est dit être un de ses anciens camarades, avec lequel il avait travaillé au port de Cherbourg, et dont la mort remonte à deux ans et demi. Cette apparition avait pour but de prier Lecomte de lui faire dire une messe. Le 15, l'apparition se reproduisit ; Lecomte, moins effrayé, reconnut effectivement son ancien camarade ; mais, troublé encore, il ne sut que répondre ; il en fut de même les 17 et 18 janvier. Ce ne fut que le 19 que Lecomte lui dit : Puisque tu désires une messe, où veux-tu qu'elle soit dite, et y assisteras-tu ? - Je désire, répond l'Esprit, que la messe soit dite à la chapelle de Saint-Sauveur dans huit jours, et je m'y trouverai. Il ajouta : Il y a longtemps que je ne t'avais vu, et il y avait loin pour venir te trouver. Cela dit il le quitte *en lui serrant la main*.

Le sieur Lecomte n'a pas manqué à sa promesse ; le 27 janvier, la messe a été dite à Saint-Sauveur, et il a vu son ancien camarade agenouillé sur les marches de l'autel près du prêtre officiant ; mais personne autre que lui ne l'a aperçu, bien qu'il ait demandé au prêtre et aux assistants s'ils ne le voyaient pas.

Depuis ce jour, le sieur Lecomte n'a plus été visité, et il a repris sa tranquillité habituelle.

Remarque. Selon ce récit, dont l'authenticité est garantie par une personne digne de foi, il ne s'agit point d'une simple vision, mais d'une apparition tangible, puisque le défunt ami du sieur Lecomte lui aurait serré la main. Les incrédules appelleront cela une hallucination ; mais, jusqu'à présent, nous attendons encore de leur part une explication claire, logique et vraiment scientifique des étranges phénomènes qu'ils désignent sous ce nom, qui nous semble plutôt une fin de non-recevoir qu'une solution.

Dictées spontanées.

L'Ange des Enfants.

(Société. Méd. Mad. de Boyer.)

J'ai nom Micaël ; je suis un des Esprits préposés à la garde des enfants. Quelle douce mission et que de bonheur elle donne à l'âme ! À la garde des enfants, direz-vous ? Mais n'ont-ils pas leurs mères, bons anges préposés à cette garde ? et pourquoi faut-il encore un Esprit chargé de s'en occuper ? Mais ne pensez-vous pas à ceux qui n'ont plus cette bonne mère ? N'y en a-t-il pas, hélas ! beaucoup trop de ceux-ci ? Et la mère, elle-même, n'a-t-elle pas besoin d'aide quelquefois ? Qui l'éveille au milieu de son premier sommeil ? Qui lui fait pressentir le danger, inventer le soulagement quand le mal est grave ? Nous, toujours nous ; nous, qui détournons l'enfant de la rive où il accourt à l'étourdie, qui éloignons de lui les animaux nuisibles, qui écartons le feu qui se pourrait mêler à ses blonds cheveux. Notre mission est douce ! C'est encore nous qui lui inspirons la compassion pour le pauvre, la douceur, la bonté ; aucun des plus méchants même ne saurait nous fâcher ; il y a toujours un instant où son petit cœur nous est ouvert. Plus d'un de vous sera étonné de cette mission ; mais ne dites-vous pas souvent : il y a un Dieu pour les enfants ? pour les enfants pauvres, surtout ? Non, il n'y a pas un Dieu, mais des anges, des amis. Et comment pourriez-vous expliquer autrement les miraculeux sauvetages ? Il y a encore bien d'autres puissances dont vous ne soupçonnez même pas l'existence ; il y a l'Esprit des fleurs, celui des parfums, il y en a mille dont les missions plus ou moins élevées vous sembleraient délicieuses, enviabiles après votre dure vie d'épreuves ; je les engagerai à venir au milieu de vous. Moi, je suis en ce moment récompensée d'une vie toute dévouée à des enfants. Mariée jeune à un homme qui en avait plusieurs, je n'eus pas le bonheur d'en avoir moi-même ; toute dévouée à eux, Dieu,

le bon et souverain maître, m'a accordé d'être encore le gardien des enfants. Douce et sainte mission ! je le répète, et dont les mères ici présentes ne pourraient nier la toute-puissance. Adieu, je vais au chevet de mes petits protégés ; l'heure du sommeil est mon heure, et il faut que je visite toutes ces jolies paupières closes. Le bon ange qui veille sur eux, sachez-le, n'est pas une allégorie, mais bien une vérité.

Conseils.

(Société, 25 novembre 1859. Méd. M. Roze)

Jadis on vous eût crucifiés, brûlés, torturés ; le gibet est renversé ; le bûcher est éteint ; les instruments de torture sont brisés ; l'arme terrible du ridicule, si puissante contre le mensonge, s'émoussera contre la vérité ; ses ennemis les plus redoutables sont enfermés dans un cercle infranchissable. En effet, nier la réalité de nos manifestations serait nier la révélation qui est la base de toutes les religions ; les attribuer au démon, prétendre que l'Esprit du mal vient vous confirmer, vous développer l'Évangile, vous exhorter au bien, à la pratique de toutes les vertus, c'est simplement et heureusement prouver qu'il n'existe pas. Tout royaume divisé contre lui-même périra. Restent les mauvais Esprits. Jamais un bon arbre ne produira de mauvais fruits ; jamais un mauvais arbre ne produira de bons fruits. Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de leur répondre ce que répondait le Christ à leurs prédécesseurs quand ils formulèrent contre lui les mêmes accusations, et comme lui de prier Dieu de leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

(Autre, dictée à M. Roze et lue à la Société.)

La France porte l'étendard du progrès, et doit guider les autres nations ; les événements passés et contemporains le prouvent. Vous avez été choisis pour devenir le miroir qui doit recevoir et refléter la lumière divine, qui doit éclairer la terre jusqu'alors plongée dans les ténèbres de l'ignorance et du mensonge. Mais si vous n'êtes pas animés par l'amour du prochain et par un désintéressement sans bornes, si le désir de connaître et de propager la vérité dont vous devez ouvrir les voies à la postérité n'est pas le seul mobile qui guide vos travaux ; si la plus légère arrière-pensée d'orgueil, d'égoïsme et d'intérêt matériel trouve une place dans vos cœurs, nous ne nous servirons de vous que comme l'artisan qui emploie provisoirement un outil défectueux ; nous viendrons à vous jusqu'à ce que nous ayons rencontré ou provoqué un centre plus riche que vous en vertus,

plus sympathique à la phalange d'Esprits que Dieu a envoyés pour révéler la vérité aux hommes de BONNE volonté. Pensez-y sérieusement ; descendez dans vos cœurs, sondez-en les replis les plus cachés, et chassez-en avec énergie les mauvaises passions qui nous éloignent, sinon retirez-vous plutôt que de compromettre les travaux de vos frères par votre présence, ou celle des Esprits que vous amèneriez avec vous.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

L'ostentation.

(Société, 16 décembre 1860. Méd. Mlle Huet.)

Par une belle soirée de printemps, un homme riche et généreux était assis dans son salon ; il humait avec bonheur le parfum des fleurs de son jardin. Il énumérait avec complaisance toutes les bonnes œuvres qu'il avait faites pendant l'année. A ce souvenir, il ne put s'empêcher de jeter un regard presque méprisant sur la maison d'un de ses voisins, lequel n'avait pu donner qu'une modique pièce de monnaie pour la construction de l'église paroissiale. Pour ma part, dit-il, j'ai donné plus de mille écus pour cette œuvre pie ; j'ai jeté négligemment un billet de 500 francs dans la bourse que me tendait cette jeune duchesse en faveur des pauvres ; j'ai donné beaucoup pour les fêtes de bienfaisance, pour toute espèce de loterie, et je crois que Dieu me saura gré de tant de bien que j'ai fait. Ah ! j'oubliais une légère aumône que j'ai faite dernièrement à une malheureuse veuve chargée d'une nombreuse famille, et qui élève encore un orphelin ; mais ce que je lui ai donné est si peu de chose, que ce n'est certainement pas cela qui m'ouvrira le ciel.

Tu te trompes, lui répondit tout à coup une voix qui lui fit tourner la tête : c'est la seule que Dieu accepte, en voilà la preuve. A l'instant une main effaça le papier qu'il avait noirci de toutes ses bonnes œuvres, et ne laissant que la dernière inscrite, elle l'emporta dans le ciel.

Ce n'est donc pas l'aumône faite avec ostentation qui est la meilleure, mais celle qui est faite dans toute l'humilité du cœur.

JOINVILLE, AMY DE LOYS.

Amour et Liberté.

(Société, 27 janvier 1860. Méd. M. Roze.)

Dieu est amour et liberté ; c'est par l'amour et la liberté que l'Esprit se rapproche de lui. Par l'amour il se crée, dans chaque existence, de nouvelles relations qui se rapprochent de l'unité ; par la liberté il choisit le bien qui le rapproche de Dieu. Soyez ardents à propager la nouvelle foi ;

que la sainte ardeur qui vous anime ne vous fasse jamais porter atteinte à la liberté d'autrui. Évitez, par une trop grande insistance près de l'incrédulité orgueilleuse et craintive, d'exaspérer une résistance à moitié vaincue et près de se rendre. Le règne de la contrainte et de l'oppression est fini ; celui de la raison, de la liberté et de l'amour fraternel commence. Ce n'est plus par la crainte et la force que les puissances de la terre acquerront dorénavant le droit de diriger les intérêts moraux, spirituels et physiques des peuples, mais par l'amour et la liberté.

ABEILLARD.

L'immortalité.

(Société, 3 février 1860. Méd. Mlle Huet.)

Comment un homme, et un homme intelligent, peut-il ne pas croire à l'immortalité de l'âme, et par conséquent à une vie future qui n'est autre que le Spiritisme ? Que deviendrait cet amour immense que la mère porte à son enfant, ces soins dont elle l'entoure pendant son jeune âge, cette sollicitude éclairée que le père porte à l'éducation de cet être bien-aimé ; Tout cela serait donc anéanti au moment de la mort ou de la séparation ? on serait donc semblable aux animaux, dont l'instinct est admirable, sans doute, mais qui ne soignent leur progéniture avec tendresse que jusqu'au moment où elle cesse d'avoir besoin des soins maternels ? A ce moment venu, les parents abandonnent leurs petits, tout est fini : le corps est élevé, l'âme n'existe pas ; mais l'homme n'aurait pas une âme, et une âme immortelle ! et le génie sublime que l'on ne peut comparer qu'à Dieu, tant il émane de lui, ce génie qui enfante des prodiges, qui crée des chefs-d'œuvre, tout cela s'anéantirait à la mort de l'homme ! Profanation ! on ne peut anéantir ainsi les parties qui viennent de Dieu. Un Raphaël, un Newton, un Michel-Ange, et tant d'autres génies sublimes, embrasent encore l'univers de leur Esprit, quoique leurs corps n'existent plus ; ne vous y trompez pas ; ils vivent, et ils vivront éternellement. Quant à communiquer avec vous, ceci est moins facile à admettre pour la généralité des hommes ; ce n'est que par l'étude et l'observation qu'ils peuvent acquérir la certitude que cela est possible.

FÉNELON.

Parabole.

(Société, 9 décembre 1859. Méd. M. Roze.)

Un vieux navire, à sa dernière traversée, fut assailli par une tempête terrible. Il portait, outre une grande quantité de passagers, une foule de

marchandises étrangères à leur destination, qu'y avaient accumulées l'avarice et la cupidité de ses patrons. - Le péril était imminent ; le plus grand désordre régnait à bord ; les chefs refusaient de jeter leur cargaison à la mer ; leurs ordres étaient méconnus ; ils avaient perdu la confiance de l'équipage et des passagers. Il fallait songer à abandonner le navire ; on mit trois embarcations à la mer ; dans la première et la plus grande se précipitèrent étourdiment les plus impatients et les plus inexpérimentés qui se hâtèrent de faire force de rames vers la lumière qu'ils avaient aperçue au loin sur la côte. Ils tombèrent entre les mains d'une horde de naufrageurs qui les dépouillèrent des objets précieux qu'ils avaient rassemblés à la hâte, et les maltraitèrent sans pitié.

Les seconds, plus clairvoyants, surent distinguer un phare libérateur au milieu des lumières trompeuses qui s'allumaient à l'horizon, et, confiants, abandonnèrent leur barque au caprice des flots ; ils allèrent se briser sur les récifs, au pied même du phare qu'ils n'avaient point quitté des yeux, et furent d'autant plus sensibles à leur ruine et à la perte de leurs biens qu'ils avaient entrevu le salut.

Les troisièmes, peu nombreux, mais sages et prudents, guidèrent avec soin leur frêle esquif au milieu des écueils et abordèrent corps et biens sans autre mal que la fatigue du voyage.

Ne vous contentez donc pas de vous mettre en garde contre les feux des naufrageurs, contre les mauvais Esprits ; mais sachez aussi éviter la faute des voyageurs indolents qui perdirent leurs biens et firent naufrage au port. Sachez guider votre barque au milieu des écueils des passions, et vous aborderez heureusement au port de la vie éternelle, riches des vertus que vous aurez acquises dans vos voyages.

SAINT VINCENT DE PAUL.

Le Spiritisme.

(Société, 3 février 1860. Méd. Mme M.)

Le Spiritisme est appelé à éclairer le monde, mais il lui faut un certain temps pour progresser. Il a existé depuis la création, mais il n'était connu que de peu de personnes, parce que la masse, en général, s'occupe peu à méditer sur les questions Spiritistes. Aujourd'hui, à l'aide de cette pure doctrine, il se fera un jour nouveau. Dieu, qui ne veut pas laisser la créature dans l'ignorance, permet aux Esprits plus élevés de nous venir en aide pour contrebalancer l'Esprit de ténèbres qui tend à envelopper le monde ; l'orgueil humain obscurcit le jugement, et fait commettre bien des fautes ici-bas ; il faut des Esprits simples et dociles pour communiquer la lumière et

atténuer tous nos maux. Courage ! persistez dans cette œuvre qui est agréable à Dieu, parce qu'elle est utile pour sa plus grande gloire, et il en résultera de grands biens pour le salut des âmes.

FRANÇOIS DE SALES.

Philosophie.

(Société, 3 février 1860. Méd. M. Colin.)

Écrivez ces choses : L'homme ! qu'est-il ? d'où sort-il ? où va-t-il ? - Dieu ? la nature ? la création ? le monde ? son éternité dans le passé, dans l'avenir ! Limite de la nature, des rapports de l'être infini avec l'être particulier ? passage de l'infini au fini ? - Questions que dut se faire l'homme enfant encore, lorsqu'il vit pour la première fois avec sa raison, au-dessus de sa tête, la marche mystérieuse des astres ; sous ses pieds la terre alternativement revêtue d'habits de fête sous la tiède haleine du printemps, ou couverte d'un manteau de deuil sous le souffle glacé de l'hiver ; lorsqu'il se vit lui-même, pensant, sentant, jeté pour un instant dans cet immense tourbillon vital entre hier, jour de sa naissance, et demain jour de sa mort. Questions que se sont posées tous les peuples, à tous les âges et dans toutes leurs écoles, et qui cependant n'en sont pas moins restées des énigmes pour les générations suivantes ; questions bien dignes cependant de captiver l'esprit investigateur de votre siècle et le génie de votre pays. - Si donc il y avait parmi vous un homme, dix hommes, ayant conscience de la haute gravité d'une mission apostolique, et volonté de laisser une trace de son passage ici pour servir de point de repère à la postérité, je leur dirais : vous avez assez longtemps transigé avec les erreurs et les préjugés de votre temps ; pour vous l'époque des manifestations matérielles et physiques est passée ; ce que vous nommez *évolutions expérimentales* ne peut plus vous apprendre grand chose, car le plus souvent la curiosité seule est en jeu ; mais l'ère philosophique de la doctrine approche. Ne demeurez donc pas plus longtemps cramponnés aux ais bientôt vermoulus du portique, et pénétrez hardiment dans le sanctuaire céleste tenant fièrement à la main le drapeau de la philosophie moderne, sur lequel écrivez sans crainte : *mysticisme, rationalisme*. Faites de l'éclectisme dans l'éclectisme moderne ; faites-en avec les Anciens, en vous appuyant sur la tradition historique, mystique et légendaire, mais en ayant soin toujours de ne pas sortir de la *révélation*, flambeau qui nous a manqué à tous en recourant aux lumières des Esprits supérieurs voués missionnellement à la marche de l'esprit humain. Ces Esprits, quelque élevés qu'ils soient, ne savent pas toutes choses : Dieu seul les connaît ; de plus, de tout ce qu'ils savent, ils ne peuvent pas tout

révéler. Où serait, que deviendrait en effet le libre arbitre de l'homme, sa responsabilité, le mérite et le démérite ; et comme sanction, le châtement, la récompense ?

Cependant, je puis jalonner le chemin que je vous montre, de quelques principes fondamentaux ; écoutez donc ces choses :

1° L'âme a la puissance de se dérober à la matière ;

2° De s'élever bien au-dessus de l'intelligence ;

3° Cet état est supérieur à la raison ;

4° Il peut mettre l'homme en rapport avec ce qui échappe à ses facultés ;

5° L'homme peut le provoquer par la prière en Dieu, par un effort constant de volonté, en réduisant pour ainsi dire l'âme à l'état de *pure essence*, privée d'activité sensible et extérieure ; par l'abstraction, en un mot, de tout ce qu'il y a de divers, de multiple, d'indécis, de tourbillonneux, d'extériorité dans l'âme ;

6° Il existe dans le *moi* concret et complexe de l'homme une force complètement ignorée jusqu'ici : cherchez-la donc.

MOÏSE, PLATON, puis JULIEN.

Communications lues à la Société.

(Par M. Pêcheur.)

Mon ami, ne sais-tu pas que tout homme qui marche dans la route du progrès a toujours contre lui l'ignorance et l'envie ? *L'envie, c'est la poussière que soulève vos pas.* Vos idées révoltent certains hommes, car ils ne comprennent pas, ou bien étouffent par orgueil la voie de la conscience qui leur crie : Ce que tu repousses, ton juge te le rappellera un jour ; c'est une main que Dieu te tend pour te retirer du borbier où t'ont jeté tes passions. Écoute pour un instant la voix de la raison ; songe que tu vis dans un siècle d'argent où le *moi* domine ; que l'amour des richesses vous dessèche le cœur, charge votre conscience de bien des fautes, et même de crimes qu'il vous faudra confesser. Hommes sans foi qui vous dites habiles, votre habileté vous sert à faire naufrage ; aucune main ne vous sera tendue ; vous avez été sourds pour le malheur des autres, vous vous englutirez sans qu'une larme tombe sur vous. Arrêtez ! il en est temps encore ; que le repentir pénètre dans vos cœurs ; qu'il soit sincère, et Dieu vous pardonnera. Cherchez le malheureux qui n'ose se plaindre et que la misère tue lentement, et le pauvre que vous aurez soulagé mêlera votre nom dans sa prière ; il bénira la main qui aura peut-être sauvé sa fille de la faim qui tue, et de la honte qui déshonore. Malheur à vous si vous êtes sourds à sa voix. Dieu vous a dit par la bouche sacrée du Christ : Aime ton frère

comme toi-même. Ne vous a-t-il pas donné la raison pour juger le bien et le mal ? Ne vous a-t-il pas donné un cœur pour compatir aux souffrances de vos semblables ? Ne sentez-vous pas qu'en étouffant votre conscience, vous étouffez la voix du progrès et de la charité ? Ne sentez-vous pas que vous ne traînez plus qu'un corps vide ; que rien ne bat plus dans vos poitrines, ce qui rend votre marche incertaine ? car vous avez fui la lumière, et vos yeux sont devenus de chair ; les ténèbres qui vous entourent vous agitent et vous font peur ; vous cherchez, mais trop tard, à sortir de cette route qui croule sous vos pieds : la crainte que vous ne pouvez définir vous rend superstitieux ; vous jouez l'homme charitable ; espérant racheter votre vie d'égoïste, vous donnez le denier que la peur vous arrache, mais Dieu sait ce qui vous fait agir : vous ne pouvez le tromper ; votre vie s'éteindra sans espérance, et vous ne pourrez la prolonger d'un seul jour ; elle s'éteindra malgré vos richesses que vos enfants convoitent d'avance, car vous leur avez donné l'exemple ; comme vous ils n'ont qu'un seul amour, celui de l'or, seul rêve de bonheur pour eux ; et lorsque cette heure de justice sonnera, il vous faudra paraître devant le juge suprême que vous aurez méconnu.

TA FILLE.

La conscience.

Chaque homme a en lui ce que vous appelez une voix intérieure, c'est ce que l'Esprit appelle la conscience, juge sévère qui préside à toutes les actions de votre vie. Lorsque l'homme est seul, il écoute cette conscience et se pèse à sa juste valeur ; souvent il a honte de lui-même. A ce moment il reconnaît Dieu, mais l'ignorance, fatal conseiller, le pousse et lui met le masque de l'orgueil ; il se présente à vous tout gonflé de son vide ; il cherche à vous tromper par l'aplomb qu'il se donne ; mais l'homme au cœur droit n'a pas la tête altière ; il écoute avec fruit les paroles du sage ; il sent qu'il n'est rien et que Dieu est tout. Il cherche à s'instruire dans le livre de la nature, écrit par la main du Créateur ; son Esprit s'élève et chasse de son enveloppe les passions matérielles qui trop souvent vous égarent. C'est un guide dangereux qu'une passion qui vous mène ; retiens ceci, ami : Laisse rire le sceptique, son rire s'éteindra. A son heure dernière, l'homme devient croyant. Ami, pense toujours à Dieu, lui seul ne trompe pas. Rappelle-toi qu'il n'y a qu'une route qui conduit vers lui : la foi et l'amour de ses semblables.

TA FILLE.

Le Séjour des Élus.

(Par Mad. Desl...)

Ta pensée est encore absorbée par les choses de la terre ; si tu veux nous entendre, il faut les oublier. Essayons de causer d'en haut ; que ton Esprit s'élève vers ces régions, séjour des élus du Seigneur. Vois ces mondes qui attendent tous les mortels dont la place est marquée suivant qu'ils l'auront méritée. Que de félicités pour celui qui se complaît aux choses saintes, aux grands enseignements donnés au nom de Dieu ! O hommes ! que vous êtes petits, comparés aux Esprits dégagés de la matière, et qui planent dans les espaces occupés pour la gloire du Seigneur ! Heureux ceux qui sont appelés à habiter les mondes où la matière n'est presque plus qu'un nom ; où tout est éthéré et translucide ; *où les pas ne s'entendent plus*. La musique céleste est le seul bruit qui parvienne aux sens si parfaits pour saisir les moindres sons, dès que ceux-ci s'appellent harmonie ! Quelle légèreté que celle de tous ces êtres aimés de Dieu ! Comme ils parcourent avec délices ces lieux enchantés devenus leur asile ! Là, plus de discordes, plus de jalousie, plus de haine ; l'amour est devenu le lien destiné à unir entre eux tous les êtres créés, et cet amour qui remplit leurs cœurs n'a pour limite que Dieu même qui est la fin, et dans lequel se résument : la foi, l'amour et la charité.

UN AMI.

(Autre. Par la même.)

Ton oubli m'affligeait ; ne me laisse plus si longtemps sans m'appeler ; je me sens disposé à causer avec toi et à te donner des conseils. Garde-toi de croire tout ce que d'autres Esprits pourraient te dire : ils t'entraîneraient peut-être dans une mauvaise voie. Sois prudente avant tout, afin que Dieu ne t'enlève pas la mission qu'il t'a chargée de remplir, savoir : d'aider à porter à la connaissance des hommes la révélation de l'existence des Esprits autour d'eux. Tous ne sont pas en état d'apprécier et de comprendre la haute portée de ces choses, dont Dieu ne permet encore la connaissance qu'aux élus. Un jour viendra où cette science, pleine de consolations et de grandeur, sera le partage de l'humanité tout entière, et où un incrédule ne se rencontrera plus. Les hommes ne pourront comprendre alors qu'une aussi palpable vérité ait pu un seul instant être mise en doute, par le plus simple des mortels. En vérité, je te le dis, il ne se passera pas un demi-siècle, avant que les yeux de tous soient dessillés et les oreilles ouvertes à cette grande vérité : que les Esprits circulent dans l'espace et occupent différents mondes, selon leur mérite aux yeux de Dieu ; que la

véritable vie est dans la mort, et qu'il faut que l'homme soit plusieurs fois racheté avant d'obtenir la vie éternelle, à laquelle tous devront arriver à travers plus ou moins de siècles de souffrances, selon qu'ils auront été plus ou moins fidèles à la voix du Seigneur.

UN AMI.

L'Esprit et le Jugement.

(Par Mad. Netz.)

La liberté de l'homme est tout individuelle ; il est né libre, mais cette liberté fait souvent son malheur. Liberté morale, liberté physique, il a tout réuni, mais souvent c'est le discernement qui lui manque, ce que vous appelez le bon sens. Qu'un homme ait beaucoup d'esprit, et qu'il lui manque cette dernière qualité, c'est absolument comme s'il n'avait rien, car que ferait-il de son esprit, s'il ne peut pas le gouverner, s'il n'a pas l'intelligence nécessaire pour savoir se conduire, s'il croit marcher dans une bonne voie, quand il est dans le borbier, s'il croit avoir toujours raison quand il a souvent tort ? Le discernement peut tenir lieu d'esprit, mais l'esprit ne remplacera jamais le discernement. C'est une qualité qu'il faut avoir, et si on ne l'a pas, il faut faire tous ses efforts pour l'acquérir.

UN ESPRIT FAMILIER.

L'Incrédule.

(Par Mme L...)

Votre doctrine est belle et sainte ; le premier jalon en est planté, et solidement planté. Maintenant vous n'avez plus qu'à marcher ; la voie qui vous est ouverte est grande et majestueuse. Bienheureux est celui qui arrivera au port ; plus il aura fait de prosélytes et plus cela lui sera compté. Mais pour cela il ne faut pas embrasser la doctrine froidement ; il faut y mettre de l'ardeur, et cette ardeur sera doublée, car Dieu est toujours avec vous quand vous faites le bien. Tous ceux que vous amènerez seront autant de brebis rentrées au bercail ; pauvres brebis à moitié égarées ! Croyez bien que le plus sceptique, le plus athée, le plus incrédule enfin a toujours un tout petit coin dans le cœur qu'il voudrait se cacher à lui-même. Eh bien ! c'est ce petit coin qu'il faut chercher, qu'il faut trouver, c'est ce côté vulnérable qu'il faut attaquer ; c'est une petite brèche laissée ouverte exprès par Dieu pour faciliter à sa créature le moyen de rentrer dans son sein.

SAINT BENOIT.

Le Surnaturel.

(Par M. Rabache, de Bordeaux.)

Mes enfants, votre père a bien fait d'appeler votre sérieuse attention sur les phénomènes qui se produisent dans les séances qui vous occupent depuis quelques jours. A les juger selon les instructions de certains Esprits sectaires, ignorants ou dominateurs, ces effets sont surnaturels. N'en croyez rien, mes enfants ; rien de ce qui arrive n'est surnaturel ; s'il l'était, le bon sens vous dit qu'il n'arriverait qu'en dehors de la nature, et alors vous ne le verriez pas. Pour que vos yeux ou vos sens perçoivent une chose, il faut *de toute nécessité* que cette chose soit *naturelle*. Avec quelque peu de réflexion, il n'est pas un Esprit sérieux qui puisse consentir à croire aux choses surnaturelles. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait pas des choses qui paraissent telles à votre intelligence, mais la seule raison en est que vous ne les comprenez pas. Lorsque quelque fait vous semblera sortir de ce que vous croyez naturel, gardez-vous de cette paresse d'esprit qui vous induirait à croire qu'il est surnaturel ; cherchez à le comprendre ; c'est pour cela que l'intelligence vous a été donnée. A quoi vous servirait-elle si vous deviez vous contenter d'apprendre et de croire ce que vous ont enseigné vos prédécesseurs ? Il faut que chacun mette son intelligence au service du progrès, qui est l'œuvre collective de tous. Puisque vous êtes doués de la pensée, pensez ; puisque vous avez du jugement, ce n'est pas pour rien, examinez et jugez. N'acceptez les jugements tout faits qu'après les avoir passés au creuset de votre raison. Doutez longtemps si vous n'avez pas la certitude, mais ne niez jamais ce que vous ne comprenez pas. Examinez, examinez sérieusement. Le paresseux, l'inintelligent, l'indifférent seuls acceptent comme vrai ou faux tout ce qu'ils entendent affirmer ou nier. Enfin, mes enfants, faites tous vos efforts pour devenir des êtres sérieux et utiles, afin de bien remplir la mission qui vous est confiée. Il n'est jamais trop tôt de s'occuper de ce qui est bien et bon ; commencez donc de bonne heure à vous occuper des choses sérieuses ; le temps des futilités est toujours trop long : il est perdu pour votre progrès, que vous ne devez pas perdre de vue un instant. Les choses de la terre ne sont rien ; elles ne servent qu'à votre passage à un autre état, qui sera d'autant plus parfait que vous l'aurez mieux préparé.

Votre grand'mère.

Allan KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 5.

MAI 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi, 30 mars 1860. (Séance particulière.)

Affaires administratives. M Ledoyen, trésorier, présente le compte de la situation financière de la Société pour le second semestre de l'année sociale finissant le 30 mars 1860. Ce compte est approuvé.

Communications diverses. 1° M. Chuard, de Lyon, fait hommage à la Société de deux brochures contenant, l'une, une *Ode sacrée sur l'immortalité de l'âme*, l'autre une *Satire sur les sociétés en commandite*. La Société remercie l'auteur, et quoique l'une de ces deux brochures surtout soit étrangère à l'objet de ses travaux, elles seront déposées dans sa bibliothèque.

2° Lecture de trois lettres de M. Morhéry sur les cures opérées par Mlle Godu, médium guérisseur, qui est allée demeurer chez lui, et s'est mise sous son patronage. M. Morhéry observe en homme de science les effets du traitement pratiqué par cette demoiselle sur les divers malades qu'elle soigne ; il en tient une note exacte comme on le ferait dans une salle de clinique, et il a été à même de constater, dans un très court espace de temps, des résultats prodigieux.

La société, ajoute M. le Président, a un double motif de s'intéresser à Mlle Godu ; outre la sympathie qu'excitent naturellement les exemples de charité et de désintéressement si rares de nos jours, au point de vue Spirite, cette jeune personne lui offre un précieux sujet d'étude, comme jouissant d'une faculté en quelque sorte exceptionnelle. On s'intéresserait à un médium à effets physiques pouvant produire des phénomènes extraordinaires ; on ne saurait voir avec plus d'indifférence celui dont les facultés

sont profitables à l'humanité, et qui nous révèle en outre une nouvelle puissance de la nature.

3° Lettre de M. le comte de R..., membre titulaire, parti pour le Brésil, et qui se trouve maintenant retenu en rade de Cherbourg par le mauvais temps. Il prie la Société de l'évoquer dans la présente séance, si cela se peut.

M. T... fait observer que cette même personne ayant déjà été évoquée deux fois, une troisième lui paraît superflue.

M. Allan Kardec répond que le but de la Société étant l'étude, le même sujet peut offrir d'utiles observations à la troisième fois aussi bien qu'à la deuxième ou à la première ; l'expérience, d'ailleurs, prouve que l'Esprit est d'autant plus lucide et explicite, qu'il se communique plus souvent et s'identifie en quelque sorte avec le médium qui lui sert d'instrument. Il ne s'agit point ici de satisfaire un caprice ni une vaine curiosité ; la Société, dans les évocations, ne recherche ni son agrément, ni son amusement : elle veut s'instruire ; or M. de R... se trouvant dans une situation toute différente de celle où il était quand on l'a évoqué, peut donner lieu à de nouvelles remarques.

Saint Louis, consulté sur l'opportunité de cette évocation, répond qu'elle ne peut avoir lieu en ce moment.

Études. 1° Deux dictées spontanées sont obtenues, l'une de saint Louis par Mlle Huet, l'autre de Charlet par M. Didier fils.

2° Questions diverses adressées à saint Louis sur l'Esprit qui s'est communiqué spontanément dans la dernière séance sous le nom de *Being*, par Mme de Boyer, et qui s'est accusé de chercher à semer le trouble et la discorde, et de s'être mêlé à diverses communications. Des réponses obtenues il ressort un enseignement intéressant sur le mode d'action des Esprits les uns sur les autres.

3° M. R. propose l'évocation d'un de ses amis disparu depuis 1848, et dont on n'a pas de nouvelles.

Vu l'heure avancée, cette évocation est remise à une prochaine séance.

La Société décide qu'elle ne se réunira pas le vendredi-saint, 6 avril. A partir du 20 avril, les séances auront lieu dans le nouveau local de la Société, rue Sainte-Anne n° 59, passage Sainte-Anne.

Vendredi, 13 avril. (Séance particulière.)

Affaires administratives. Nomination de quatre nouveaux membres comme associés-libres.

La Société confirme le titre de membre honoraire à cinq des membres précédemment nommés.

Communications diverses. Madame Desl..., membre de la Société, ayant été faire un voyage à Dieppe, s'est rendue aux Grandes-Ventes où elle a eu de la bouche même du sieur Goubert, boulanger, la confirmation de tous les faits qui ont été relatés dans le numéro du mois de mars, et avec des détails encore plus circonstanciés. Elle a pu constater, par l'examen des localités, que, pour certains faits surtout, la supercherie était impossible. Il paraît résulter des renseignements obtenus que ces phénomènes ont eu pour cause la présence du jeune garçon que le boulanger avait depuis quelque temps à son service, et à qui des choses semblables sont arrivées dans d'autres maisons. Ces phénomènes étant indépendants de sa volonté, on peut le ranger dans la catégorie des *médiums naturels* ou *involontaires*, à effets physiques. Depuis lors il a quitté la maison du sieur Goubert, et rien ne s'est renouvelé.

Études. 1° Dictées spontanées obtenues par trois médiums.

2° Évocation du docteur Vogel, voyageur dans l'intérieur de l'Afrique, où il est mort assassiné. Cette évocation ne donne pas les résultats qu'on en avait espérés. L'Esprit déclare être souffrant et réclame des prières pour l'aider à sortir du trouble où il est encore ; plus tard, dit-il, il pourra être plus explicite.

M. Allan Kardec propose, comme sujet d'étude, l'examen approfondi et détaillé de certaines dictées spontanées ou autres, que l'on pourrait analyser et commenter comme on le fait dans les critiques littéraires. Ce genre d'étude aurait le double avantage d'exercer dans l'appréciation de la valeur des communications Spiritiques, et en second lieu, et par suite même de cette appréciation, de décourager les Esprits trompeurs, qui, voyant toutes leurs paroles épiloguées, contrôlées par la raison, et finalement rejetées dès qu'elles portent un cachet suspect, finiraient par comprendre qu'ils perdent leur temps. Quant aux Esprits sérieux, on pourrait les appeler pour leur demander des explications et des développements sur les points de leurs communications qui auraient besoin d'être élucidés.

La Société approuve cette proposition.

Vendredi 20 avril 1860. (Séance particulière.)

Correspondance. 1° Lettre de M. J... de Saint-Étienne, membre titulaire. Cette lettre contient des appréciations fort justes sur le Spiritisme, et prouve que l'auteur le comprend sous son véritable point de vue.

2° Lettre de M. L..., ouvrier de Troyes, contenant des réflexions sur l'influence moralisatrice de la doctrine Spirite sur les classes laborieuses. Il invite les adeptes sérieux à s'occuper de la propager dans leurs rangs, dans l'intérêt de l'ordre, et en vue de ranimer chez elles les sentiments re-

ligieux qui s'éteignent, et font place au scepticisme qui est la plaie de notre siècle, et la négation de toute responsabilité morale.

Ces deux messieurs ont déjà déclaré dans d'autres lettres n'avoir jamais rien vu en fait de Spiritisme pratique, mais n'en être pas moins fermement convaincus par la seule portée philosophique de la science. Le Président fait remarquer à ce sujet qu'il a journellement des exemples semblables, non de la part de gens qui croient aveuglément, mais au contraire de la part de ceux qui réfléchissent et se donnent la peine de comprendre. Pour eux, la partie philosophique est le principal, parce qu'elle explique ce qu'aucune autre philosophie n'a résolue ; le fait des manifestations est l'accessoire.

3° Lettre de M. Dumas, de Sétif (Algérie), membre de la Société, qui transmet de nouveaux détails intéressants sur les résultats dont il a été témoin ; il cite notamment un jeune médium qui présente un phénomène singulier, c'est qu'il entre spontanément et sans être magnétisé dans une sorte de somnambulisme, chaque fois qu'on veut faire une évocation par son intermédiaire, et dans cet état il écrit ou dit verbalement les réponses aux questions proposées.

Communications diverses. 1° Madame R... (du Jura), membre correspondant de la Société, transmet un fait curieux qui lui est personnel ; il s'agit d'une vieille montre à laquelle se rattachent des souvenirs de famille, et qui paraît être soumise à une influence singulière et intelligente dans certaines circonstances données.

2° Lecture d'une communication obtenue dans une autre réunion Spirite et signée Jeanne d'Arc. Elle contient d'excellents conseils donnés aux médiums sur les causes qui peuvent annihiler ou pervertir leurs facultés médianimiques (publiée ci-après).

3° M. Col... commence la lecture d'une évocation de saint Luc, évangéliste, qu'il a faite en son particulier.

Le Président s'apercevant que, dans cette évocation, sont traitées diverses questions de dogmes religieux, en interrompt la lecture en vertu du règlement qui interdit de s'occuper de ces sortes de matières.

M. Col... fait observer que cette communication n'ayant rien qui ne soit orthodoxe, il n'avait pas pensé qu'il y eût inconvénient à en donner lecture.

Le Président objecte que des réponses supposent toujours des questions ; or que ces réponses soient orthodoxes ou non, elles n'en donneraient pas moins lieu de supposer que la Société s'occupe de choses qui lui sont interdites. Une autre considération vient corroborer ces motifs, c'est que parmi les membres, il y en a qui appartiennent à différents cultes ; ce qui serait orthodoxe pour les uns, pourrait ne pas l'être pour les autres, et

c'est une raison de plus pour s'abstenir. Du reste, le règlement prescrit l'examen préalable de toute communication obtenue en dehors de la Société ; cette mesure doit être rigoureusement observée.

Études. Évocation de M. B..., ami de M. Royer, disparu de chez lui depuis le 25 juin 1848. Il donne quelques renseignements sur sa mort arrivée par accident lors des troubles de cette époque. M. Royer reconnaît son identité à son langage, et à quelques particularités intimes.

(Vendredi, 27 avril 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. 1° Lettre de M. le docteur Morhéry, contenant de nouvelles études sur les guérisons qu'il obtient avec le concours de mademoiselle Godu, et à l'aide de ce qu'on peut appeler *la médecine intuitive*. (Publiée ci-après.)

2° A propos de la médecine intuitive, M. C..., un des auditeurs présents à la séance, d'après l'invitation du président, donne des renseignements du plus haut intérêt sur le pouvoir guérisseur dont jouissent certaines castes de nègres. M. C..., natif de l'Indoustan, et d'origine indienne, a été témoin oculaire de nombreux faits de ce genre, mais dont, à cette époque, il ne se rendait pas compte ; aujourd'hui il en trouve la clef dans le Spiritisme et dans le magnétisme. Les nègres guérisseurs font bien usage de certaines plantes, mais souvent aussi ils se contentent de palper et de frictionner le malade, et agissent d'après les indications de voix occultes qui leur parlent.

3° Fait curieux d'intuition circonscanciée d'une existence antérieure. La personne en question, qui consigne le fait dans une lettre à un de ses amis et dont il est donné lecture, dit que depuis son enfance elle a un souvenir précis d'avoir péri pendant les massacres de la Saint-Barthélemy, et se rappelle même les détails de sa mort, les localités, etc. Les circonstances ne permettent pas de voir dans cette pensée le résultat d'une imagination frappée, car ce souvenir remonte à une époque à laquelle il n'était nullement question des Esprits ni de réincarnation.

4° M. Georges G..., de Marseille, transmet le fait suivant : Un jeune homme mourut il y a huit mois, et sa famille, dans laquelle se trouvent trois sœurs médiums, l'évoque presque journellement, en se servant d'une corbeille. Chaque fois que l'Esprit est appelé, un petit chien qu'il avait beaucoup aimé saute sur la table, et vient flairer la corbeille en poussant des gémissements. La première fois que cela arriva, la corbeille écrivit spontanément : Mon brave petit chien qui me reconnaît.

Je puis, dit M. G..., vous assurer de la réalité de ce fait ; je ne l'ai pas vu,

mais les personnes de qui je le tiens, et qui en ont souvent été témoins, sont trop bons Spirités et trop sérieuses pour que je puisse mettre en doute leur sincérité. Je me demande, d'après cela, si le périsprit, même non tangible, a un arôme quelconque, ou bien si certains animaux sont doués d'une sorte de médiumnité.

Une étude spéciale sera faite ultérieurement sur cet intéressant sujet, sur lequel d'autres faits non moins curieux semblent devoir jeter quelque lumière.

5° Constatation d'un mauvais Esprit amené dans une réunion particulière par un visiteur, d'où l'on peut déduire l'influence que peut exercer la présence de certaines personnes dans des circonstances données.

6° Lecture d'une évocation faite en particulier par M. Allan Kardec d'une des principales convulsionnaires de Saint-Médard, morte en 1830, et en présence de sa fille même, qui a pu constater l'identité de l'Esprit évoqué. Cette évocation présente, sous divers rapports, un haut degré d'enseignement, et emprunte un intérêt particulier des circonstances dans lesquelles elle a été faite. (Publiée ci-après.)

Études. 1° Dictée spontanée obtenue par l'intermédiaire de madame P...

2° Évocation de Stevens, compagnon de Georges Brown.

Histoire de l'Esprit familier du seigneur de Corasse.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos abonnés l'intéressante notice suivante, tirée des chroniques de Froissard, et qui prouve que les Esprits ne sont pas une découverte moderne. Nous demandons à nos lecteurs la permission de la rapporter dans le style du temps (XIV^e siècle) ; elle ne pourrait que perdre de sa naïveté si elle était traduite en langage moderne.

La bataille de Juberoth est célèbre dans les anciennes chroniques. Elle se donna durant la guerre que Jean, roi de Castille, et Denis, roi de Portugal, se firent pour soutenir leurs prétentions respectives sur ce dernier royaume. Les Castellans et les Béarnais y furent taillés en pièces. Le fait que Froissard rapporte à cette occasion est des plus singuliers. On lit au XVI^e chapitre du livre III de sa chronique que, le lendemain du combat, le comte de Foix fut informé quelle en avait été l'issue, ce que la distance des

lieux rendait inconcevable à cette époque. C'est un écuyer du comte de Foix qui raconte à Froissard le fait dont il s'agit :

« Le dimanche tout le jour, et le jour du lundy et du mardy ensuivant, le comte de Foix estant à Ortais en son chastel, faisoit si simple et si matte chère, qu'on ne pouvoit tirer parolle de luy : et ne voulut oncques ces trois jours issir de sa chambre, ne parler à chevalier, n'escuyer (tant prochain lui fust) s'il ne le mandoit : et encore advint-il qu'il demanda tels à qui il ne parla oncques mot tous les trois jours. Quand ce vint le mardy au soir, il appela son frère Arnaut-Guillaume, et lui dict tout bas : Nos gens ont eu affaire dont je suis courroucé, car il leur est pris du voyage, ainsi que je leur dy au département (au départ). Arnaut-Guillaume qui est un très sage homme et avisé chevalier, et qui cognoissoit la manière et condition de soit frère se teut (se tut), et le comte qui désiroit à éclaircir son courage, car trop longuement avoit porté son ennuy, reprit encore sa parolle, et parla plus haut qu'il n'avoit fait la première fois, et dit : Par Dieu, messire Arnaut, il est ainsi que je vous dy, et bientost nous en orrons nouvelles ; mais oncques le pays de Bearn ne perdit tant, depuis cent ans en un jour, comme il a perdu cette fois en Portugal. Plusieurs chevaliers et escuyers qui estoient là présents, et qui ouïrent et entendirent le comte n'osèrent parler : Et dedans, dix jours après, on seut la vérité, par ceux qui à la besongne avoyent esté, et qui racomptèrent premièrement et en suyvant à tous ceux qui ouïr le vouloyent, toutes les choses, en la forme et manière comme elles estoient avenues à Juberoth. Là renouvela le deuil du comte et de ceux du païs, lesquels y avoient perdu leurs frères, leurs parens, leurs enfans et leurs amis.

« Sainte Marie, dy-je à l'escuyer qui me comptoit son compte, et comment le peut le comte de Foix sitost sçavoir ne présumer comme du jour au lendemain ? - Par ma foy, dit-il, il le sent bien, comme il apparut. - Donc il est devin, dy-je ; ou il a messagers qui chevauchent avec le vent, ou il faut qu'il ait aucun art. - L'escuyer commença à rire, et dit, voirement faut-il qu'il le sache par aucune voye de nigromance. Point ne savons, au vray dire, en ce païs, comment il en use, fors par imagination (par supposition). Lors, dy-je à l'escuyer, l'imagination que vous pensez, veuillez la moy dire et déclarer, et je vous en saurai bon gré ; et si c'est chose à céler, je la céleray hien, ne jamais tant que je soye en ce monde je n'en ouvriray ma bouche. - Je vous en prie, dit l'escuyer, car je ne voudroye pas qu'on seust que je l'eusse dit. Adonc me tira en un anglet de la chape du chastel d'Ortais, et puis commença à faire son compte et dit :

« Il y a bien environ vingt ans qu'il régnoit en ce païs un baron qui s'appelloit en son nom Raymon, seigneur de Corasse. Corasse que vous

l'entendez, est une ville à sept lieues de ceste ville d'Ortais. Le seigneur de Corasse, pour le temps que je vous parle, avoit un plaïd en Avignon, devant le Pape, pour les dismes de l'Eglise, en sa ville, à l'encontre d'un clerc de Catalongne, lequel clerc estoit un clergé fondé très grandement, et clamoit avoir grand droit en ces dismes de Corasse qui bien valoyent de revenu cent florins par an, et le droit qu'il y avoit, il monstra et prouva ; car, par sentence définitive, le Pape Urbain cinquième, en consistoire général, condamna le chevalier et jugea pour le clerc. De la dernière sentence du Pape leva lettre, et chevaucha tant par ses journées qu'il arriva en Bearn, et monstra ses bulles et ses lettres, et se fit mettre en possession de ce dismage. Le sieur de Corasse vint au devant et dit au clerc : Maistre Pierre, ou maistre Martin, ainsi qu'il avoit nom, pensez-vous que par vos lettres je doye perdre mon héritage ? Je ne vous say pas tant hardy, que vous en prenez, ne que vous en levez jà chose qui soit mienne, car se vous le faictes, vous y mettez la vie. Mais allez ailleurs impétrer bénéfices, car de mon héritage n'aurez-vous néant : et une fois pour toutes, je vous le défend. Le clerc se douta (se méfia) du chevalier, car il estoit cruel, et n'osa persévérer. Si s'avisa qu'il s'en retourneroit en Avignon, comme il fit. Mais quand il deut partir, il vint en la présence du chevalier et seigneur de Corasse, et lui dict : Par votre force, et non droict, vous m'ostez les droicts de mon Eglise dont en conscience vous vous méfaites très grandement. Je ne suis pas si fort en ce país comme vous l'estes, mais sachez qu'au plus tost que je pourray, je vous enverray tel champion que vous douterez (craindraz) plus que moy. Le sire de Corasse qui ne fit compte de ses menaces, lui dit : Va à Dieu, va, fay ce que tu pourras ; je ne doute (crains pas) plus mort que vif ; jà pour tes parolles je ne perdray pas mon héritage.

« Ainsi se partit le clerc et s'en retourna, je ne sais quelle part, en Catalongne ou en Avignon, et ne meit pas en oubly ce qu'il avoit dit au départir du seigneur de Corasse, car quand le chevalier y pensoit le moins, environ trois mois après, en son chastel, là où il dormoict en son lict, de lez sa femme, vindre messagers invisibles qui commencèrent à tempester tout ce qu'ils trouvèrent parmy ce chastel, et sembloit qu'ils deussent tout abattre, et frappoyent des coups si grands, à l'huis de la chambre du seigneur que la dame qui y gisoit, estoit toute effrayée. Le chevalier oyoit (entendait) bien tout ce, mais il ne vouloit sonner mot, car il ne vouloit pas monstrier courage d'homme esbahy : et aussi il estoit hardy assez pour attendre toutes aventures. Ces tempestes et effrais faicts en plusieurs lieux parmy le chastel, durèrent une longue pièce et puis se cessèrent. Quand ce vint au lendemain, toutes les megnées (les gens) de l'hostel s'assemblèrent et vindrent

au Seigneur, à l'heure qu'il fut levé, et lui demandèrent : Monseigneur, n'avez-vous point ouy ce que nous avons à nuict ouy ? Le sire de Corasse se saignit et dit que non. Quelle chose avez-vous ouye ? Adonc luy recordèrent comment on avait tempesté aval son chastel, et retourné et cassé toute la vaisselle de la cuisine. Il commença à rire, et dire qu'ils avoyent songé, et que ce n'avoit esté que vent. Au nom de Dieu, dit la dame, l'ay bien ouy.

« Quand ce vinct l'autre nuict après en suivant, encore revindrent ces tempestes, et menèrent plus grande noise que devant, et frapoyent les coups si grands aux huis et aux fenestres de la chambre du chevalier qu'il sembloit que tout deust rompre. Le chevalier saillit sus emmy (sur) son lict, et ne se peust ny ne voulut obtenir qu'il ne demandast : qui est-ce qui heurte ainsi à ma chambre à ceste heure ? tantost lui fust répondu, ce suis-je. Le chevalier lui dit : qui c'y t'envoye ? Il m'y envoye clerc de Catalongne à qui tu fais grand tort, car tu lui touls (enlèves) les droits de son bénéfice. Si ne te laisseray en paix tant que tu luy auras fait bon compte, et qu'il soit content.

Dit le chevalier : comment t'appelle-t-on qui est si bon messenger ? - On m'appelle Orthon. - Orthon, dit le chevalier, le service d'un clerc ne te vaut rien ; il te donnera et fera trop de peine. Si tu veux me croire, je te prie, laisse l'en paix et me sers, et je te saurai moult bon gré. - Orthon fut tantost conseillé de répondre, car il s'amoura du chevalier et dit : Le voulez-vous ? - Ouy, dit le chevalier, mais que tu ne faces mal à personne de céans. Nenny, dit Orthon, je n'ay puissance nulle de faire autre mal que de toy réveiller, et détourner de dormir toy ou autruy. - Fay ce que je te dy, dit le chevalier, nous serons bien d'accord, et laisse ce clerc méchant, car il n'y a rien de bien en luy, fors (excepté) que peine pour toy, et si (ainsi) me sers. - Et puisque tu le veux, dit Orthon, je le veuille.

« La s'en amoura tellement celuy Orthon du Seigneur de Corasse qui le venoit veoir bien souvent de nuict ; et quand il le trouvoit dormant, il lui hochoit son oreiller, où il frapoyoit grands coups à l'huis et aux fenêtres de la chambre, et le chevalier quand il estoit éveillé lui disoit : Orthon, laisse-moy dormir. Non feray, disoit Orthon, si et auray dit des nouvelles. Là avait la femme du chevalier si grant paour, que tous les cheveux lui hérissoient, et se mussoit en sa couverture. Là, luy demandoit le chevalier, et quelles nouvelles m'apportes-tu ? - Disoit Orthon : je viens d'Angleterre, ou de Hongrie ou d'un autre lieu ; je m'en party hier et telles choses y sont avenues. Si (ainsi) savoit le sire de Corasse, par Orthon, tout ce qui avenoit par le monde ; et maintint bien celle crieur cinq ans, et ne s'en pouvoit taire, et s'en découvrit au comte de Foix, voire par une manière

que je vous diray. Le premier an le sire de Corasse vint devers le comte de Foix à Ortais et lui disoit : Monseigneur, telle chose est avenue en Angleterre, ou en Allemagne, ou en autre país, et le comte de Foix, qui, depuis trouvoit tout ce véritable, avoit grand'merveille dont telles choses lui venoyent à savoir ; et tant le pressa une fois, que le sire de Corasse lui dic comment et par qui telles nouvelles lui venoyent.

« Quand le comte de Foix en seut la vérité, il en eust grand'joie et lui dit : Sire de Corasse, tenez l'en amour (ayez-le pour agréable), je voudroye bien avoir un tel messenger. Il ne vous en couste rien, et si (par ce moyen) vous savez véritablement tout ce qui avient par le monde. Le chevalier respondit, Monseigneur si feray-je. - Ainsi estoit le seigneur de Corasse servy d'Orthon par longtemps. Je ne say pas si celuy Orthon avoit plus d'un maistre, mais toutes les semaines deux ou trois fois, il venoit visiter le sire de Corasse, et lui disoit les nouvelles qui luy estoient avenues ès país où il avoit conversé, et le sire de Corasse en escrivoit au comte de Foix, lequel en avoit grand'joie.

« Une fois estoit le sire de Corasse avecques le comte de Foix et jaugloyent entre eux ensemble de cecy, en manière que le comte de Foix lui demanda : Sire de Corasse avez-vous point veu encore vostre messenger ? - Par ma foy nenny, ne point ne l'en presse. - C'est merveille, dit le comte, et s'il me fust aussi bien appareillé comme à vous, je luy eusse prié qu'il se fust démontré à moy, et vous prie que vous en mettez en peine, si me saurez dire de quelle forme il est, et de quelle façon. Vous m'avez dit qu'il parle aussi bien le gascon comme moy ou vous. - Par ma foy, dit le sire de Corasse, c'est vérité ; il parle aussi bien et aussi bel comme vous et moy, et par ma foy je me mettrai en peine de le veoir, puisque vous me le conseillez. Avint que le sire de Corasse (comme les autres nuicts avoit été) estoit en son lict, de costé sa femme laquelle estoit jà accoustumée d'ouïr Orthon, et n'en avoit jà plus de paour. Lors vint Orthon, et tire l'oreiller du sire de Corasse qui fort dormoit. Le sire de Corasse s'éveilla et demanda qui est là ? - Respondit Orthon : ce suis-je. - Il lui demanda : et d'où viens-tu ? - Je viens de Prague en Boheme. - Combien, dit-il, y a-t-il bien ? - Soixante journées, dit Orthon. - Et tu en es si tost revenu ? - Mais Dieu ouy ; je vais aussi tost que le vent, ou plus tost. - Et es-tu à elles (ailes) ? - Nenny, dit-il. - Comment donc peu tu voler si tost ? - Respondit Orthon : vous n'avez que faire de le savoir. - Je te verroyes trop plus vonlontiers pour savoir de quelle forme tu es et de quelle façon. - Respondit Orthon : suffise vous quand vous m'oyez, et que je vous rapporte certaines nouvelles. - Par Dieu, dit le sire de Corasse, je t'aimeraye mieux si je t'avoye veu. - Respondit Orthon : puis-

que vous avez désir de me veoir, la première chose que vous verrez et rencontrerez demain au matin, quand vous saurez de vostre lict, ce seray-je. - Il suffit, dit le Seigneur de Corasse. Or va ; je te donne congé pour ceste nuict. Quand ce vint au lendemain, le Sire de Corasse se leva. La dame avoit telle paour qu'elle fit la malade, et dit que point ne se lèveroit pour le jour, et le sire vouloit qu'elle se levast. Sire, dit-elle, je verroye Orthon ; et je ne le vueil point voir, si Dieu plaist ne rencontrer. Lors, dit le sire de Corasse, je le veuil bien voir. Il seut tout bellement de son lict, mais il ne veit rien chose par quoy il peust dire veez-ci (j'ai vu ici) Orthon. Le jour passa et la nuict vint. Quand le sire de Corasse fut en son lict couché Orthon vint et commença à parler comme il avoit accoustumé ; va, dit le sire de Corasse à Orthon, tu nes qu'un menteur ; tu te devoys si bien monstrier à moy et tu n'en n'as rien faict. - Si ay. - Non as. - Et ne veistes-vous pas, dit Orthon, quand vous saillistes de vostre lict aucune chose ? Et le sire de Corasse pensa un petit, et puis s'avisa. Ouy, dit-il, en seaut sur mon lict, et pensant à toy, je vey deux festus sur le pavement (fétus de paille sur le plancher) qui tournoyoyent ensemble. - Cetoy-je, dit Orthon, en cette forme je m'estoye mis. - Dit le sire de Corasse : il ne me suffit pas ; je te prie que tu te mettes en une autre forme telle que je te puisse veoir et cognoistre. - Orthon respondit : vous ferez tant que vous me perdrez, et que je m'en irai de vous, car vous me requerez trop avant. - Dit le sire de Corasse : tu ne t'en iras pas d'avecques moy ; si je t'avoie une fois veu, je ne te voudroye plus veoir (je ne demanderais plus à te voir).

Or dit Orthon, vous me verrez demain, et prenez vous garde de la première chose que vous verrez quand vous serez issu hors de vostre chambre. Quand ce vint le lendemain à heure de tierce, le sire de Corasse fut levé et appresté, et issit hors de sa chambre, et vint à une place qui regarde emmy (sur) la court de chastel ; il jetta les yeux, et la première chose qu'il veit, ce fut une truie, la plus grande qu'oncque il avoit veue ; mais celle estoit tant maigre que par semblant on n'y veoit que les os et la pel, et avoit les oreilles grandes, longues et pendantes, et toutes tachées ; el avoit un musel long et agu et affani. Le sire de Corasse s'émerveilla trop de cette truie. Si ne la veit point volontiers, et commanda a ses gens : or tost, mettez les chiens dehors ; je vueil que cette truie soit morte et dévorée. Les varlets saillirent sus et déffermèrent le lieu où les chiens estoient, et leur firent assaillir la truie, laquelle jeta un grand cry et regarda coutremont sur le seigneur de Corasse, qui s'appuyoit devant sa chambre à un estage, et oncques puis on ne la vit, car elle s'évanouit ; oncques on ne seut ce quelle devinst. Le sire de Corasse rentra en sa chambre tout pensif et luy souvint d'Orthon. Je crois que j'ai veu Orthon

mon messenger ; je me repens de ce que j'ai fait huer mes chiens sur luy. Avantage sera (ce sera un hazard) si je le voy jamais, car il m'a dit plusieurs fois, qu'aussitost que je le connouceroye, que je le perdroye. - Il dit vérité : oncques depuis ne revint en l'hostel de Corasse et le chevalier mourait dedans l'an en suivant.

« Il est vérité dy je à l'Escuyer, le comte de Foix est-il servy d'un tel messenger ? En bonne vérité, c'est l'imagination (l'opinion) de plusieurs hommes en Béarn, qu'ouy ; car on ne fait rien au païs n'ailleurs, quand il veut, et il y met parfaitement sa cure (ses soins), que tantost il ne le sache, et quand on s'en donne le moins de garde. Ainsi fut-il des bons chevaliers et Escuyers de ce païs qui estoyent demourés en Portugal. La grâce et la renommée qu'il y a de ce, luy fait grand profit, car on ne perdrait point céans la valeur d'une cuiller d'or ou d'argent, ne rien qu'il ne seut tantost. »

Correspondance.

Lettre de M. le docteur Morhéry sur divers cas de guérison obtenus par la médication de mademoiselle Désiré Godu.

Plessis-Doudet, près Loudéac, Côtes-du-Nord,

25 avril 1860.

Monsieur Allan Kardec,

Je viens aujourd'hui m'acquitter de la promesse que je vous ai faite de vous signaler les cas de guérison que j'ai obtenus avec le concours de mademoiselle Godu. Ainsi que vous devez le penser, je ne peux vous les énumérer tous, ce serait trop long. Je me borne à faire un choix, non pas en raison de la gravité, mais en raison de la variété des maladies. Je n'ai point voulu répéter deux fois les même cas, ni mentionner des guérisons de peu d'importance.

Vous le voyez, Monsieur, mademoiselle Godu n'a pas perdu son temps depuis qu'elle est au Plessis-Boudet ; nous avons déjà visité plus de deux cents malades, et nous avons eu la satisfaction de guérir presque tous ceux qui ont eu la patience de suivre nos prescriptions. Je ne vous parle pas de nos cancéreux, ils sont en bonne voie ; mais j'attendrai des résultats positifs avant de me prononcer. Nous avons encore un grand nombre de malades en traitement, et nous choisissons de préférence ceux qui sont réputés incurables. Avant peu j'espère donc avoir de nouveaux cas de

guérison à vous signaler ; c'est surtout sur les affections rhumatismales, les paralysies, les sciatiques, les ulcères, les déviations osseuses, les plaies de toute nature que le système de traitement me paraît le mieux réussir.

Je puis vous assurer, Monsieur, que j'ai appris bien des choses utiles que j'ignorais avant mes rapports avec cette demoiselle ; chaque jour elle m'apprend quelque chose de nouveau, tant pour le traitement que pour le diagnostic. Quant au pronostic, j'ignore comment elle peut le fixer ; cependant elle ne s'y trompe pas. Avec la science ordinaire on ne peut s'expliquer une telle pénétration ; mais vous, Monsieur, vous la comprendrez facilement.

Je termine en déclarant que je certifie véritables et sincères toutes les observations ci-après et signées de mon nom.

Agréé, etc.

MORHÉRY, *docteur-médecin.* »

1° *Observation*, n° 5 (23 février 1860). François Langle, laboureur-journalier. Diagnostic : fièvre tierce depuis six mois. Cette fièvre avait résisté au sulfate de quinine administré par moi et à diverses reprises au malade, a été guérie en cinq jours de traitement avec de simples infusions de plantes diverses, et le malade se porte mieux que jamais. Je pourrais citer dix guérisons semblables.

2° *Observation*, n° 9 (24 février 1860). Madame R..., âgée de 32 ans, de Loudéac. Diagnostic : inflammation et engorgement chronique des amygdales ; céphalalgie violente ; douleurs à la colonne vertébrale ; abattement général ; appétit nul. Le mal a débuté par des frissons et une surdité ; il dure depuis deux ans. - Pronostic : cas grave et difficile à guérir, le mal ayant résisté aux traitements les mieux dirigés. Aujourd'hui la malade est guérie ; elle ne continue le traitement que pour éviter une rechute.

3° *Observation*, n° 13 (25 février 1860). Pierre Gaubichais, du village de Ventou-Lamotte, âgé de 23 ans. Diagnostic : inflammation sous-aponévrotique au dos et à la paume de la main. - Pronostic : cas grave, mais non incurable. La guérison a été obtenue en moins de quinze jours. Nous avons quatre ou cinq cas semblables.

4° *Observation*, n° 18 (26 février 1860). François R..., de Loudéac, âgé de 27 ans. Diagnostic : tumeur blanche cicatrisée au genou gauche ; abcès fistuleux à la partie postérieure de la cuisse au-dessus de l'articulation. Le mal existe depuis 10 ans. - Prosnotic : cas très grave et incurable. Le mal a résisté aux traitements les mieux suivis pendant 6 ans. Ce malade a été pansé avec les onguents préparés par mademoiselle Godu et

a pris des infusions de plantes diverses. Aujourd'hui on peut le considérer comme guéri.

5° *Observation*, n° 23 (25 février 1860). Jeanne Gloux, ouvrière au Tierné-Loudéac. Dagnostic : panaris très intense depuis 10 jours. La malade a été guérie radicalement en quinze jours par les seuls onguents de mademoiselle Godu. Dès le deuxième pansement les douleurs avaient disparu. Nous avons trois guérisons semblables.

6° *Observation*, n° 12 (25 février 1860). Vincent Gourdel, tisserand à Lamotte, âgé de 32 ans. Diag. : ophtalmie aiguë par suite d'un érysipèle intense. Injection inflammatoire de la conjonctive, et large taie se manifestant sur la cornée transparente de l'œil gauche ; état général inflammatoire. - Pronostic : affection grave et très intense. Il est à craindre que l'œil ne soit perdu sous dix jours. - Traitement : application d'onguents sur l'œil malade. Aujourd'hui l'ophtalmie est guérie ; la taie a disparu, mais on continue le traitement pour combattre l'érysipèle, qui semble de nature périodique, et peut-être dartreuse.

7° *Observation*, n° 31 (27 février 1860). Marie-Louise Rivière, journalière à Lamotte, âgée de 24 ans. Diag. : rhumatisme ancien à la main droite avec débilité complète et paralysie des phalanges ; impossibilité de travailler. Cause inconnue. - Pronostic : guérison très difficile, sinon impossible. Guérie en 20 jours de traitement.

8° *Observation*, n° 34 (28 février 1860). Jean-Marie Le Berre, âgé de 19 ans, indigent à Lamotte. Diag. : céphalalgie violente, insomnie, hémorragies fréquentes par les fosses nasales ; déviation en dedans du genou droit, et en dehors de la même jambe. Le malade est véritablement estropié. - Pronostic : incurable. - Traitement : topique extractif et onguents de Mlle Godu. Aujourd'hui le membre est redressé, et la guérison à peu près complète ; cependant on continue le traitement pour plus de précaution.

9° *Observation*, n° 50 (28 février 1860), Marie Nogret, âgée de 23 ans, de Lamotte. Diag. : inflammation de la plèvre et du diaphragme, gonflement et inflammation des amygdales et de la luette, palpitations, étourdissements, suffocations. - Pronostic : bien que le sujet soit fort, son état est très grave ; elle ne peut faire deux pas debout. - Traitement : infusions de plantes diverses. Mieux dès le lendemain, et guérison radicale en huit jours.

10° *Observation*, n° 109 (12 mars 1860). Pierre Le Boudu, commune de Saint-Hervé. Diag. : surdité depuis dix-huit ans, à la suite d'une fièvre typhoïde. - Pronostic : incurable et rebelle à tout traitement. - Traitement : injections et usage d'infusions de plantes diverses préparées par

Mlle Godu. Aujourd'hui le malade entend le mouvement de sa pendule ; le bruit le gêne et l'étourdit, à cause de la sensibilité de l'ouïe.

11° *Observation*, n° 132 (18 mars 1860). Marie Le Maux, âgée de 10 ans, demeurant à Grâces. Diag. : rhumatisme avec roideur aux articulations, particulièrement aux deux genoux ; l'enfant ne peut marcher qu'avec des béquilles. - Pronostic : cas très grave, sinon incurable. - Traitement : topique extractif et pansement avec l'onguent de Mlle Godu. Guérison en moins de 20 jours. L'enfant marche aujourd'hui sans béquilles ni bâton.

12° *Observation*, n° 80 (19 mars 1860). Hélène Lucas, âgée de 9 ans, indigente à Lamotte. Diag. : sortie et gonflements permanents de la langue, qui s'avance de 5 à 6 centimètres au delà des lèvres et paraît étranglée ; la langue est rugueuse, les dents inférieures sont rongées par la langue ; pour manger l'enfant est obligée d'écartier la langue d'un côté avec une main, et d'enfoncer les aliments dans la bouche avec l'autre. Cet état remonte à l'âge de 2 mois et demi. - Pronostic : cas très grave et jugé incurable. Aujourd'hui la langue est rentrée, et la malade presque entièrement guérie.

MORHÉRY.

On remarquera sans peine que les notices ci-dessus ne sont point de ces certificats banals sollicités par la cupidité, et dans lesquels la complaisance le dispute très souvent à l'ignorance. Ce sont les observations d'un homme de l'art, qui, mettant de côté tout amour-propre, convient franchement de son insuffisance en présence des ressources infinies de la nature qui ne lui a pas dit son dernier mot sur les bancs de l'école. Il reconnaît que cette jeune fille, sans instruction spéciale, lui en a plus appris que certains livres des hommes, parce qu'elle lit dans le livre même de la nature ; en homme de sens, il préfère sauver un malade par des moyens en apparence irréguliers, plutôt que de le laisser mourir selon les règles, et il ne s'en croit pas humilié.

Nous nous proposons, dans un prochain article, de faire une étude sérieuse, au point de vue théorique, sur cette faculté intuitive plus fréquente qu'on ne le croit, mais qui est plus ou moins développée, et où la science pourra puiser de précieuses lumières quand les hommes ne se croiront pas plus savants que le Maître de l'Univers. Nous tenons d'un homme fort éclairé, natif de l'Hindoustan et d'origine indienne, de précieux renseignements sur les pratiques de la médecine intuitive par les indigènes, et qui viennent ajouter à la théorie le témoignage de faits authentiques bien observés.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Jardin.

(Société de Paris, 25 novembre 1859.)

- On lit dans le *Journal de la Nièvre* : Un funeste accident est arrivé samedi dernier à la gare du chemin de fer. Un homme âgé de soixante-deux ans, le sieur Jardin, était atteint en sortant de la cour de l'embarcadère, par les brancards d'un tilbury, et, quelques heures après, il rendait le dernier soupir.

La mort de cet homme a fait révéler une histoire des plus extraordinaires, et à laquelle nous ne voudrions pas ajouter foi si des témoins véridiques ne nous en avaient certifié l'authenticité. La voici telle qu'on nous l'a racontée :

Jardin, avant d'être employé à l'entrepôt des tabacs de Nevers, habitait dans le Cher le bourg de Saint-Germain-des-Bois, où il exerçait la profession de tailleur. Sa femme avait succombé depuis cinq ans dans ce village aux atteintes d'une fluxion de poitrine, lorsqu'il y a huit ans il quitta Saint-Germain pour venir habiter Nevers. Jardin, laborieux employé, était d'une grande piété, d'une dévotion qu'il poussait jusqu'à l'exaltation ; il se livrait avec ferveur aux pratiques de la religion ; il avait dans sa chambre un prie-Dieu sur lequel il aimait souvent à s'agenouiller. Vendredi soir, se trouvant seul avec sa fille, il lui annonça tout à coup qu'un secret pressentiment l'avertissait que sa fin était prochaine. - « Écoute, lui dit-il, mes dernières volontés : Quand je serai mort, tu remettras au sieur B... la clef de mon prie-Dieu pour qu'il en enlève ce qu'il y trouvera et le dépose dans mon cercueil. »

Etonnée de cette brusque recommandation, la fille Jardin, ne sachant trop si son père parlait sérieusement, lui demanda ce que pouvait contenir son prie-Dieu. Il refusa d'abord de lui répondre ; mais comme elle insistait, il lui fit cette étrange révélation que ce qui se trouvait dans le prie-Dieu : c'étaient les restes de sa mère ! Il lui apprit que, avant de quitter Saint-Germain-des-Bois, il s'était rendu pendant la nuit au cimetière. Tout le monde dormait au village ; se sentant bien seul, il s'était dirigé vers la tombe de sa femme, et, armé d'une pioche il avait creusé la terre jusqu'au moment où il atteignit la bière qui contenait les restes de celle qui avait été sa compagne. Ne voulant pas se séparer de cette précieuse dépouille, il avait recueilli les ossements et les avait déposés dans son prie-Dieu.

A cette étrange confidence, la fille Jardin, un peu effrayée, mais doutant

toujours que son père parlât sérieusement lui promit cependant de se conformer à ses dernières volontés, bien persuadée qu'il voulait s'amuser à ses dépens, et que le lendemain il lui donnerait le mot de cette fantastique énigme.

Le lendemain samedi, Jardin se rendit à son bureau comme de coutume. Vers une heure, il fut envoyé à la gare des marchandises pour y prendre livraison des sacs de tabac destinés à l'approvisionnement de l'entrepôt. A peine sortait-il de la gare, que les brancards d'un tilbury, qu'il n'avait pas aperçu au milieu de l'encombrement des voitures qui stationnaient dans l'embarcadère, vinrent l'atteindre en pleine poitrine. Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompé. Renversé par ce choc violent, il fut rapporté chez lui privé de sentiment.

Les secours qui lui furent prodigués lui firent recouvrer les sens. On le pria alors de se laisser enlever ses vêtements pour examiner ses blessures ; il s'y opposa vivement ; on insista, il s'y refusa encore. Mais, comme malgré sa résistance, on se disposait à ôter son habit, il s'affaissa tout à coup sur lui-même : il était mort.

Son corps fut déposé sur un lit, mais quelle ne fut pas la surprise des personnes présentes, lorsqu'après avoir dépouillé Jardin de ses vêtements, on vit sur son cœur un sac de peau, retenu par des liens attachés autour du corps ! Un coup de lancette donné par le médecin appelé pour constater le décès sépara le sac en deux parties : il s'en échappa une main desséchée !

La fille Jardin se souvenant alors de ce que son père lui avait dit la veille, fit prévenir les sieurs B... et J..., menuisiers. Le prie-Dieu fut ouvert ; on en retira un schako de garde national. Dans le fond de ce schako se trouvait une tête de mort, encore garnie de ses cheveux ; puis dans le fond du prie-Dieu on aperçut, rangés sur les rayons, les os d'un squelette : c'étaient les restes de la femme de Jardin.

Dimanche dernier, on conduisait dans sa dernière demeure la dépouille de Jardin. Pour se conformer à la volonté du sexagénaire, on avait mis dans son cercueil les restes de sa femme, et sur sa poitrine la main desséchée qui, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avait pendant huit ans senti battre son cœur.

1. Évocation. - R. Je suis là.

2. Qui vous a prévenu que nous désirions vous parler ? - R. Je n'en sais rien ; j'ai été entraîné ici.

3. Où étiez-vous lorsque nous vous avons appelé ? - R. J'étais auprès d'un homme que j'aime, accompagné de ma femme.

4. Comment avez-vous eu le pressentiment de votre mort ? - R. J'en

avais été averti par celle que je regrettais tant ; Dieu l'avait accordé à sa prière.

5. Votre femme était donc toujours auprès de vous ? - R. Elle ne me quittait pas.

6. Est-ce que les restes mortels de votre femme, que vous conserviez, étaient la cause de sa présence continuelle ? - R. Pas le moins du monde, mais je le croyais.

7. Ainsi, vous n'auriez pas conservé ces restes, que l'Esprit de votre femme n'en eût pas moins été près de vous ? - R. Est-ce que la pensée n'est pas là, et n'est-elle pas plus puissante pour attirer l'Esprit que des restes sans importance pour lui ?

8. Avez-vous revu immédiatement votre femme au moment de votre mort ? - R. C'est elle qui est venue *m'éclairer* et me recevoir.

9. Avez-vous eu immédiatement conscience de vous-même ? - R. Au bout de peu de temps ; j'avais une foi intuitive en l'immortalité de l'âme.

10. Votre femme a dû avoir des existences antérieures à la dernière, comment se fait-il qu'elle les eût oubliées pour se consacrer entièrement à vous ? - R. Elle tenait à me guider dans ma vie matérielle sans renoncer pour cela à ses anciennes affections. Quand nous disons que nous ne quittons jamais un Esprit incarné, vous devez comprendre que nous voulons dire par là que nous sommes près de lui plus souvent qu'ailleurs ; la rapidité de notre déplacement nous le permet aussi facilement qu'à vous une conversation avec plusieurs interlocuteurs.

11. Vous rappelez-vous vos existences précédentes ? - R. Oui ; j'avais été dans ma dernière un pauvre habitant de la campagne, sans aucune instruction, mais précédemment j'avais été religieux, sincère, dévoué à l'étude.

12. L'affection extraordinaire que vous aviez pour votre femme n'aurait-elle pas eu pour cause d'anciennes relations dans d'autres existences ? - R. Non.

13. Êtes-vous heureux, comme Esprit ? - R. On ne peut plus, vous devez le penser.

14. Veuillez nous définir votre bonheur actuel et nous en dire la cause ? - R. Je ne devrais pas avoir besoin de vous le dire : j'aimais, et je regrettais un Esprit chéri ; j'aimais Dieu ; j'étais honnête homme ; j'ai retrouvé celle que je regrettais ; ce sont là des éléments de bonheur pour un Esprit.

15. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Je vous ai dit qu'au moment de votre appel j'étais près d'un homme que j'aimais ; je cherchais à lui inspirer le désir du bien, comme le font toujours les Esprits que Dieu en juge dignes. Nous avons aussi d'autres occupations que nous ne pouvons encore vous révéler.

16. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir. - R. Je vous remercie aussi.

Une Convulsionnaire.

Les circonstances nous ayant mis en rapport avec la fille d'une des principales convulsionnaires de Saint-Médard, nous avons pu recueillir sur cette sorte de secte des renseignements particuliers. Ainsi il n'y a rien d'exagéré dans ce qu'on rapporte des tortures auxquelles ces fanatiques se soumettaient volontairement. On sait que l'une des épreuves, désignées sous le nom de *grands secours*, consistait à subir le crucifiement et toutes les souffrances de la Passion du Christ. La personne dont nous parlons, et qui n'est morte qu'en 1830, portait encore aux mains les trous faits par les clous qui avaient servi à la suspendre à la croix, et au côté les traces des coups de lance qu'elle avait reçus. Elle cachait avec soin ces stigmates du fanatisme, et avait toujours évité de s'en expliquer avec ses enfants. Elle est connue dans l'histoire des convulsionnaires sous un pseudonyme que nous tairons par le motif que nous indiquerons tout à l'heure. L'entretien suivant a eu lieu en présence de sa fille qui l'avait désiré ; nous en supprimons les particularités intimes qui ne pourraient intéresser des étrangers, et qui furent surtout pour celle-ci une preuve incontestable de son identité.

1. Évocation. - R. Je désire depuis longtemps m'entretenir avec vous.

2. Quel motif vous a fait désirer vous entretenir avec moi ? - R. Je sais apprécier vos travaux, quoi que vous puissiez penser de mes croyances.

3. Voyez-vous ici madame votre fille ? C'est elle surtout qui a désiré s'entretenir avec vous, et nous serons charmés d'en profiter pour notre instruction. - R. Oui ; une mère voit toujours ses enfants.

4. Etes-vous heureuse comme Esprit ? - R. Oui et non, car j'aurais pu mieux faire ; mais Dieu me tient compte de mon ignorance.

5. Vous souvenez-vous parfaitement de votre dernière existence ? - R. J'aurais bien des choses à vous dire, mais priez pour moi, afin que cela me soit permis.

6. Les tortures auxquelles vous vous êtes soumise vous ont-elles élevée et rendue plus heureuse comme Esprit ? - R. Elles ne m'ont pas fait de mal, mais elles ne m'ont pas avancée comme intelligence.

7. Veuillez préciser, je vous prie ; je vous demande s'il vous en a été tenu compte comme d'un mérite ? - R. Je vous dirai que vous avez un arti-

cle dans le Livre des Esprits qui donne la réponse générale ; quant à moi, j'étais une pauvre fanatique.

Nota. Allusion à l'article 726 du livre des Esprits sur les souffrances volontaires.

8. Cet article dit que le mérite des souffrances volontaires est en raison de l'utilité qui en résulte pour le prochain ; or, celles des convulsionnaires n'avaient, je crois, qu'un but purement personnel ? - R. Il était généralement personnel, et si je n'en ai jamais parlé à mes enfants, c'est que je comprenais vaguement que ce n'était pas le vrai chemin.

Remarque. L'Esprit de la mère répond ici, par anticipation, à la pensée de sa fille qui se proposait de lui demander pourquoi, de son vivant, elle avait évité d'en parler à ses enfants.

9. Quelle était la cause de l'état de crise des convulsionnaires ? - R. Disposition naturelle et surexcitation fanatique. Jamais je n'aurais voulu que mes enfants fussent entraînés sur cette pente fatale que je reconnais mieux encore aujourd'hui.

L'Esprit répondant spontanément à une réflexion de sa fille, qui cependant n'avait point formulé de question, ajoute : Je n'avais pas d'éducation, mais bien des existences antérieures dont j'avais l'intuition.

10. Parmi les phénomènes qui se produisaient chez les convulsionnaires, quelques-uns ont de l'analgie avec certains effets somnambuliques, comme, par exemple, la pénétration de la pensée, la vue à distance, l'intuition des langues ; est-ce que le magnétisme y jouait un certain rôle ? - R. Beaucoup, et plusieurs prêtres magnétisaient à l'insu des personnes.

11. D'où provenaient les cicatrices que vous portiez aux mains et sur d'autres parties du corps ? - R. Pauvres trophées de nos victoires qui n'ont servi à personne, et qui ont souvent excité des passions ; vous devez me comprendre.

Remarque. Il paraît que, dans les pratiques des convulsionnaires, il se passait des choses d'une très grande immoralité qui avaient révolté le cœur honnête de cette dame, et lui firent, plus tard, lorsque la fièvre fanatique fut calmée, prendre en aversion tout ce qui lui rappelait ce passé. C'est sans doute une des raisons qui l'engageaient à n'en point parler à ses enfants.

12. S'opérait-il réellement des guérisons sur le tombeau du diacre Pâris ? - Oh ! quelle demande ! Vous savez bien que non ; ou peu de chose, surtout pour vous.

13. Depuis votre mort, avez-vous revu Pâris ? - R. Je ne me suis pas occupée de lui, car je lui reproche mon erreur depuis que je suis Esprit.

14. Comment le considérez-vous de votre vivant ? - R. Comme un

envoyé de Dieu, et c'est pour cela que je lui reproche le mal qu'il a causé au nom de Dieu.

15. Mais n'est-il pas innocent des sottises qui ont été faites en son nom après sa mort ? - R. Non, car lui-même ne croyait pas à ce qu'il enseignait ; je ne l'ai pas compris de mon vivant comme je le fais à cette heure.

16. Est-il vrai que son Esprit soit resté étranger, comme il l'a dit, aux manifestations qui ont eu lieu sur son tombeau ? - Il vous a trompé.

17. Ainsi il excitait le zèle fanatique. - R. Oui, et il le fait encore.

18. Quelles sont vos occupations comme Esprit ? - R. Je cherche à m'instruire, c'est pour cela que j'ai dit que je désirais venir parmi vous.

19. A quelle place êtes-vous ici ? - R. Près du médium, ma main sur son bras ou sur son épaule.

20. Si l'on pouvait vous voir, sous quelle forme vous verrait-on ? - R. Ma fille verrait sa mère, comme de mon vivant. Quant à vous, vous me verriez en Esprit ; le mot, je ne puis vous le dire.

21. Veuillez vous expliquer ; qu'entendez-vous en disant que je vous verrais en Esprit ? - R. Une forme humaine transparente, selon l'épuration de l'Esprit ?

22. Vous avez dit que vous avez eu d'autres existences ; vous les rappelez-vous ? - Oui, je vous en ai parlé, et vous devez voir, par mes réponses, que j'en ai eu beaucoup.

23. Pourriez-vous dire quelle était celle qui a précédé la dernière que nous connaissons ? - R. Pas ce soir, et pas par ce médium. Par Monsieur, si voulez.

Nota. Elle désigne un des assistants qui commençait à écrire comme médium, et elle explique sa sympathie pour lui parce que, dit-elle, elle l'a connu dans sa précédente existence.

24. Seriez-vous contrariée si je publiais cet entretien dans la *Revue* ? - R. Non ; il est nécessaire que le mal soit divulgué ; mais ne m'appellez pas ... (son nom de guerre) ; j'exècre ce nom. Désignez-moi, si vous voulez, comme grande-maîtresse.

Remarque. C'est pour condescendre à son désir que nous ne citons pas le nom sous lequel elle était connue et qui lui rappelle de pénibles souvenirs.

25. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir et des explications que vous nous avez données. - R. C'est moi qui vous remercie d'avoir procuré à ma fille l'occasion de retrouver sa mère, et à moi celle de pouvoir faire un peu de bien.

Variétés.

Le Bibliothécaire de New-York.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Un journal de New-York publie un fait assez curieux, dont un certain nombre de personnes avaient déjà connaissance, et sur lequel on se livrait depuis quelques jours à des commentaires assez amusants. Les spiritualistes y voient un exemple de plus des manifestations de l'autre monde. Les gens sensés ne vont pas en chercher si loin l'explication, et reconnaissent clairement les symptômes caractéristiques d'une hallucination. C'est aussi l'opinion du docteur Cogswell lui-même, le héros de l'aventure.

Le docteur Cogswell est bibliothécaire en chef de l'*Astor Library*. Le dévouement qu'il apporte à l'achèvement d'un catalogue complet de la bibliothèque lui fait souvent prendre, pour son travail, les heures qui devaient être consacrées au sommeil, et c'est ainsi qu'il a l'occasion de visiter seul, la nuit, les salles où tant de volumes sont rangés sur les rayons.

Il y a une quinzaine environ, il passait ainsi, le bougeoir à la main, vers onze heures du soir, devant un des retraits garnis de livres, lorsque, à sa grande surprise, il aperçut un homme bien mis qui paraissait examiner avec soin les titres des volumes. Imaginant tout d'abord avoir affaire à un voleur, il recula et examina attentivement l'inconnu. Sa surprise devint plus vive encore lorsqu'il reconnut dans le nocturne visiteur le docteur *** qui avait vécu dans le voisinage de Lafayette-Place, mais qui est mort et enterré depuis six mois.

M. Cogswell ne croit pas beaucoup aux apparitions et s'en effraie encore moins. Il crut néanmoins devoir traiter le fantôme avec égards, et élevant la voix : Docteur, lui dit-il, comment se fait-il que vous, qui de votre vivant, n'êtes probablement jamais venu dans cette bibliothèque, vous la visitiez ainsi après votre mort ? Le fantôme, troublé dans sa contemplation, regarda le bibliothécaire avec des yeux ternes et disparut sans répondre.

- Singulière hallucination, se dit M. Cogswell. J'aurai sans doute mangé quelque chose d'indigeste à mon dîner.

Il retourna à son travail, puis s'alla coucher et dormit tranquillement. Le lendemain, à la même heure, il lui prit envie de visiter encore la bibliothèque. A la même place que la veille, il retrouva le même fantôme, lui adressa les mêmes paroles et obtint le même résultat.

- Voilà qui est curieux, pensa-t-il, il faudra que je revienne demain.

Mais avant de revenir, M. Cogswell examina les rayons qui semblaient intéresser vivement le fantôme, et, par une singulière coïncidence, reconnut qu'ils étaient tous chargés d'ouvrages anciens et modernes de nécromancie. Le lendemain donc, quand, pour la troisième fois, il rencontra le docteur défunt, il varia sa phrase et lui dit : Voici la troisième fois que je vous rencontre, docteur. Dites-moi donc si quelqu'un de ces livres trouble votre repos, pour que je le fasse retirer de la collection. » Le fantôme ne répondit pas plus cette fois que les autres, mais il disparut définitivement, et le persévérant bibliothécaire a pu revenir à la même heure et au même endroit, plusieurs nuits de suite, sans l'y rencontrer.

Cependant, sur l'avis des amis auxquels il a raconté l'histoire, et des médecins qu'il a consultés, il s'est décidé à prendre un peu de repos et à faire un voyage de quelques semaines jusqu'à Charlestown, avant de reprendre la tâche longue et patiente qu'il s'est imposée, et dont les fatigues ont sans doute causé l'hallucination que nous venons de raconter.

Remarque. Nous ferons sur cet article une première observation, c'est le sans-gêne avec lequel ceux qui ne croient pas aux Esprit s'attribuent le monopole du bon sens. « Les Spiritualistes, dit l'auteur, voient dans ce fait un exemple de plus des manifestations de l'autre monde ; *les gens sensés* ne vont pas en chercher si loin l'explication, et y reconnaissent *clairement* les symptômes d'une hallucination. » Ainsi, de par cet auteur, il n'y a de gens sensés que ceux qui pensent comme lui, tous les autres n'ont pas le sens commun, fussent-ils même docteurs, et le Spiritisme en compte des milliers. Étrange modestie, en vérité, que celle qui a pour maxime : Nul n'a raison que nous et nos amis !

Nous en sommes encore à avoir une définition claire et précise, une explication physiologique de l'hallucination ; mais à défaut d'explication, il y a un sens attaché à ce mot ; dans la pensée de ceux qui l'emploient, il signifie *illusion* ; or, que dit *illusion*, dit *absence de réalité* ; selon eux, c'est une image purement fantastique, produite par l'imagination, sous l'empire d'une surexcitation cérébrale. Nous ne nions pas qu'il ne puisse en être ainsi dans certains cas ; la question est de savoir si tous les faits du même genre sont dans des conditions identiques. En examinant celui que nous avons rapporté ci-dessus, il nous semble que le docteur Cogswell était parfaitement calme, ainsi qu'il le déclare lui-même, et que nulle cause physiologique ou morale n'était venue troubler son cerveau. D'un autre côté, en admettant même chez lui une illusion momentanée, il resterait encore à expliquer comment cette illusion s'est produite plusieurs jours de suite, à la même heure, et avec les mêmes circonstances ; ce n'est pas là le caractère de l'hallucination proprement dite. Si une cause matérielle

inconnue a impressionné son cerveau le premier jour, il est évident que cette cause a cessé au bout de quelques instants, quand l'apparition a disparu ; comment alors, s'est-elle reproduite identiquement trois jours de suite, à 24 heures d'intervalle ? C'est ce qu'il est regrettable que l'auteur de l'article ait négligé de faire, car il doit, sans doute, avoir d'excellentes raisons, puisqu'il fait partie des gens sensés.

Nous convenons toutefois, que, dans le fait sus-mentionné, il n'y a aucune preuve positive de réalité, et qu'à la rigueur, on pourrait admettre que la même aberration des sens ait pu se reproduire ; mais, en est-il de même quand les apparitions sont accompagnées de circonstances en quelque sorte matérielles ? Par exemple, quand des personnes, non point en rêve, mais parfaitement éveillées, voient des parents ou des amis absents, auxquels ils ne songent nullement, leur apparaître au moment de leur mort qu'ils viennent annoncer, peut-on dire que ce soit un effet de l'imagination ? Si le fait de la mort n'était pas réel, il y aurait incontestablement illusion ; mais quand l'événement vient confirmer la prévision, et le cas est très fréquent, comment ne pas admettre autre chose qu'une simple fantasmagorie ? Si encore le fait était unique, ou même rare, on pourrait croire à un jeu du hasard ; mais comme nous l'avons dit, les exemples sont innombrables et parfaitement avérés. Que les *hallucinationistes* veuillent bien nous en donner une explication catégorique, et alors, nous verrons si leurs raisons sont plus probantes que les nôtres. Nous voudrions surtout qu'ils nous prouvassent l'impossibilité matérielle que l'âme, si toutefois eux, qui sont sensés par excellence, admettent que nous avons une âme survivant au corps, qu'ils prouvassent, disons-nous, que cette âme, qui doit être quelque part, ne peut pas être autour de nous, nous voir, nous entendre, et dès lors se communiquer à nous.

La Fiancée trahie.

Le fait suivant est rapporté par la *Gazetta dei teatri* de Milan, du 14 mars 1860.

Un jeune homme aimait éperdument une jeune fille, dont il était payé de retour, et qu'il allait épouser, lorsque, cédant à un coupable entraînement, il abandonne sa fiancée pour une femme indigne d'un véritable amour. La malheureuse délaissée prie, pleure, mais tout est inutile ; son volage amant reste sourd à ses plaintes. Alors, désespérée, elle pénètre chez lui, et là, en sa présence, expire des suites d'un poison qu'elle venait de prendre. À la vue du cadavre de celle dont il vient de causer la mort, une terrible réaction s'opère en lui, et il veut à son tour s'arracher à la

vie. Cependant il survécut, mais sa conscience lui reprochait toujours sort crime. Depuis le moment fatal, et chaque jour à l'heure de son dîner, il voyait la porte de la chambre s'ouvrir, et sa fiancée lui apparaître sous la figure d'un squelette menaçant. Il eut beau chercher à se distraire, changer ses habitudes, voyager, fréquenter de joyeuses compagnies, supprimer les pendules, rien n'y fit ; en quelque endroit qu'il fût, à l'heure dite, le spectre se présentait toujours. En peu de temps il maigrit, et sa santé s'altéra au point que les hommes de l'art désespérèrent de le sauver.

Un médecin de ses amis l'ayant étudié sérieusement, après avoir inutilement essayé divers remèdes, eut l'idée du moyen suivant. Dans l'espoir de lui démontrer qu'il était le jouet d'une illusion, il se procura un véritable squelette qu'il fit disposer dans une chambre voisine ; puis, ayant invité son ami à dîner, au coup de quatre heures, qui était l'heure de la vision, il fait arriver le squelette au moyen de poulies disposées en conséquence. Le médecin croit triompher, mais son malheureux ami saisi d'une terreur soudaine, s'écrie : Hélas ! ce n'était donc pas assez d'un seul ; en voilà deux maintenant ; puis il tomba mort, comme foudroyé.

Remarque. En lisant ce récit, que nous ne rapportons que sur la foi du journal italien auquel nous l'empruntons, les *hallucinationistes* auront beau jeu, car ils pourront dire, avec raison qu'il y avait là une cause évidente de surexcitation cérébrale qui a pu produire une illusion sur un esprit frappé. Rien ne prouve, en effet, la réalité de l'apparition que l'on pourrait attribuer à un cerveau affaibli par une violente secousse. Pour nous, qui connaissons tant de faits analogues hors de doute, nous disons qu'elle est possible, et, dans tous les cas, la connaissance approfondie du Spiritisme eût donné au médecin un moyen plus efficace de guérir son ami. Ce moyen eût été d'évoquer la jeune fille à d'autres heures et de s'entretenir avec elle, soit directement, soit à l'aide d'un médium ; de lui demander ce qu'il devait faire pour lui faire plaisir et obtenir son pardon ; de prier l'ange gardien d'intercéder auprès d'elle pour la fléchir ; et comme, en définitive, elle l'aimait, elle eût assurément oublié ses torts, si elle eût reconnu en lui un repentir et des regrets sincères, au lieu d'une simple terreur, qui était peut-être chez lui le sentiment dominant ; elle eût cessé de se montrer sous une forme hideuse, pour revêtir la forme gracieuse qu'elle avait de son vivant, ou bien elle eût cessé de paraître. Elle lui eût sans doute aussi dit de ces bonnes paroles qui eussent ramené le calme dans son âme ; la certitude qu'il n'en était point à jamais séparé, qu'elle veillait à ses côtés, et qu'ils seraient un jour réunis, lui aurait donné du courage et de la résignation. C'est un résultat que nous avons souvent été à même de constater. Les Esprits qui apparaissent spontanément ont toujours un

but ; le mieux, dans ce cas, est de leur demander ce qu'ils désirent ; s'ils sont souffrants, il faut prier pour eux, et faire ce qui peut leur être agréable. Si l'apparition a un caractère permanent et d'obsession, elle cesse presque toujours quand l'Esprit est satisfait. Si l'esprit qui se manifeste avec obstination, soit à la vue, soit par des moyens perturbateurs, qu'on ne saurait prendre pour une illusion, est mauvais, et s'il agit par malveillance, il est ordinairement plus tenace, ce qui n'empêche pas d'en avoir raison avec de la persévérance, et surtout par la prière sincère faite à leur intention ; mais il faut bien se persuader qu'il n'y a pour cela ni paroles sacramentelles, ni formules cabalistiques, ni exorcismes qui aient la moindre influence ; plus ils sont mauvais, plus ils se rient de la frayeur qu'ils inspirent, et de l'importance qu'on attache à leur présence ; ils s'amusent de s'entendre appeler diables et démons, c'est pourquoi ils se donnent gravement les noms d'Asmodée, Astaroth, Lucifer et autres qualifications infernales, en redoublant de malices, tandis qu'ils se retirent quand ils voient qu'ils perdent leur temps avec des gens qui ne sont pas leurs dupes, et qui se bornent à appeler sur eux la miséricorde divine.

Superstition.

On lit dans le *Siècle* du 6 avril 1860 :

« Le sieur Félix N..., jardinier des environs d'Orléans, passait pour avoir le talent de faire exempter les conscrits du tirage, c'est-à-dire de leur faire avoir un bon numéro. Il promit au sieur Frédéric Vincent P..., jeune vigneron de St-Jean-de-Braye, de lui faire avoir le numéro qu'il voudrait, moyennant 60 fr. dont 30 payés d'avance, et 30 après le tirage. Le secret consistait à dire trois *Pater* et trois *Ave* pendant neuf jours. En outre, le sorcier affirma que, grâce à ce qu'il ferait de son côté, ça travaillerait peut-être bien le conscrit, et l'empêcherait de dormir pendant la dernière nuit, mais qu'il serait exempt. Malheureusement le charme n'opéra pas ; le conscrit dormit comme d'habitude et amena le numéro 31 qui en fait un soldat. Ces faits renouvelés deux fois encore n'ont pu être tenus secrets, et ont amené le sorcier Félix N... devant la justice. »

Les adversaires du Spiritisme l'accusent de réveiller les idées superstitieuses ; mais qu'y a-t-il de commun entre la doctrine qui enseigne l'existence du monde invisible, communiquant avec le monde visible, et des faits de la nature de celui que nous rapportons, qui sont les vrais types de la superstition ? Où a-t-on vu que le Spiritisme ait jamais enseigné de pareilles absurdités ? Si ceux qui l'attaquent sous ce rapport s'étaient donné la peine de l'étudier avant de le juger si légèrement, ils sauraient que, non-seule-

ment il condamne toutes les pratiques divinatoires, mais qu'il en démontre la nullité. Donc, comme nous l'avons dit bien souvent, l'étude sérieuse du Spiritisme tend à détruire les croyances vraiment superstitieuses. Dans la plupart des croyances populaires, il y a presque toujours un fond de vérité, mais dénaturé, amplifié ; ce sont les accessoires, les fausses applications qui constituent, à proprement parler, la superstition. C'est ainsi que les contes de fées et de génies reposent sur l'existence d'Esprits bons ou mauvais, protecteurs ou malveillants ; que toutes les histoires de revenants ont leur source dans le phénomène très réel des manifestations Spiritiques, visibles et même tangibles ; ce phénomène, aujourd'hui parfaitement avéré et *expliqué*, rentre dans la catégorie des phénomènes naturels qui sont une conséquence des lois éternelles de la création. Mais l'homme rarement se contente du vrai qui lui paraît trop simple ; il l'affuble de toutes les chimères créées par son imagination, et c'est alors qu'il tombe dans l'absurde. Puis viennent ceux qui ont intérêt à exploiter ces mêmes croyances auxquelles ils ajoutent un prestige fantastique propre à servir leurs vues ; de là cette tourbe de devins, de sorciers, de diseurs de bonne aventure, contre lesquels la loi sévit avec justice. Le Spiritisme vrai, rationnel, n'est donc pas plus responsable de l'abus que l'on en peut faire, que la médecine ne l'est des ridicules formules et pratiques employées par des charlatans ou des ignorants. Encore une fois, avant de le juger, donnez-vous la peine de l'étudier.

On conçoit le fond de vérité de certaines croyances, mais on demandera peut-être sur quoi peut reposer celle qui a donné lieu au fait ci-dessus, croyance très répandue dans nos campagnes, comme on le sait. Elle nous paraît d'abord avoir son principe dans le sentiment intuitif des êtres invisibles auxquels on est porté à attribuer une puissance que souvent ils n'ont pas. L'existence des Esprits trompeurs qui pullulent autour de nous, par suite de l'infériorité de notre globe, comme les insectes nuisibles dans un marais, et qui s'amuse aux dépens des gens crédules en leur prédisant un avenir chimérique, toujours propre à flatter leurs goûts et leurs désirs, est un fait dont nous avons tous les jours la preuve par nos médiums actuels ; ce qui se passe sous nos yeux a eu lieu à toutes les époques par les moyens de communication en usage selon les temps et les lieux, voilà la réalité. Le charlatanisme et la cupidité aidant, la réalité est passée à l'état de croyance superstitieuse.

Fait de pneumatographie ou écriture directe.

M. X..., l'un de nos plus savants littérateurs, se trouvait le 11 février dernier, chez mademoiselle Huet, avec six autres personnes depuis long-

temps initiées aux manifestations Spirites. M. X... et mademoiselle Huet s'assirent en face l'un de l'autre à une petite table choisie par M. X... lui-même. Ce dernier tira de sa poche un papier parfaitement blanc, plié en quatre et marqué par lui d'un signe presque imperceptible, mais suffisant pour être aisément reconnu ; il le plaça sur la table et le couvrit d'un mouchoir blanc lui appartenant. Mademoiselle Huet posa ses mains sur le bout du mouchoir ; de son côté, M. X... en fit autant du sien, demandant aux Esprits une manifestation directe dans un but d'édification. M. X... la demanda de préférence à Channing qui fut évoqué à cet effet. Au bout de dix minutes, il leva lui-même le mouchoir et retira le papier qui portait écrit sur l'une des faces l'ébauche d'une phrase péniblement tracée et presque illisible, où cependant on pouvait découvrir les rudiments de ces mots : *Dieu vous aime* ; sur l'autre face il y avait écrit : *Dieu* à l'angle extérieur, et *Christ* au bout du papier. Ce dernier mot était écrit de manière à laisser une empreinte sur la feuille double.

Une seconde épreuve se fit dans des conditions exactement semblables, et au bout d'un quart d'heure le papier portait sur la surface inférieure, et en caractères fortement tracés en noir, ces mots anglais : *God loves you*, et au-dessous *Channing*. Au bout du papier il y avait écrit en français : *Foi en Dieu* ; enfin sur le revers de la même page il y avait une croix, avec un signe semblable à un roseau, l'un et l'autre tracés avec une substance rouge.

L'épreuve terminée, M. X... exprima à mademoiselle Huet le désir d'obtenir par son intermédiaire, comme médium écrivain, quelques explications plus développées de Channing, et le dialogue suivant s'établit entre lui et l'Esprit :

D. Channing, êtes-vous présent ? - R. Me voici ; êtes-vous content de moi ?

D. A qui s'adresse ce que vous avez écrit ; est-ce à tous ou à moi particulièrement ? - R. Je vous ai écrit cette phrase dont le sens s'adresse à tous les hommes, mais dont l'expérience que j'ai faite de l'écrire en anglais est pour vous en particulier. Quant à la croix, c'est le signe de la foi.

D. Pourquoi l'avoir faite en couleur rouge ? - R. Pour vous prier d'avoir la foi. Je ne pouvais rien écrire, c'était trop long : je vous ai donné le signe symbolique.

D. Le rouge est donc la couleur symbolique de la foi ? - R. Certainement ; c'est la représentation du baptême de sang.

Remarque. Mademoiselle Huet ne sait pas l'anglais, et l'Esprit a voulu donner par là une preuve de plus que sa pensée était étrangère à la manifestation. L'Esprit l'a fait spontanément et de son plein gré, mais il est plus que

probable que si on l'eût demandé comme épreuve il ne s'y serait pas prêté ; on sait que les Esprits n'aiment pas à servir d'instrument en vue d'expérimentations. Les preuves les plus patentes surgissent souvent au moment ou on s'y attend le moins ; et quand les Esprits agissent de leur propre mouvement, ils donnent souvent plus qu'on ne leur aurait demandé, soit qu'ils aient à cœur de montrer leur indépendance, soit qu'il faille pour la production de certains phénomènes un concours de circonstances que notre volonté ne suffit pas toujours pour faire naître. Nous ne saurions trop le répéter, les Esprits, qui ont leur libre arbitre, veulent nous prouver qu'ils ne sont pas soumis à nos caprices ; c'est pourquoi ils accèdent rarement au désir de la curiosité.

Les phénomènes, de quelque nature qu'ils soient, ne sont donc jamais d'une manière certaine, à notre disposition, et nul ne saurait répondre de pouvoir les obtenir à volonté et à un temps donné. Quiconque veut les observer, doit se résigner à les attendre, et c'est souvent, de la part des Esprits, une épreuve pour la persévérance de l'observateur et le but qu'il se propose ; *les Esprits se soucient fort peu d'amuser les curieux*, et ne s'attachent volontiers qu'aux gens sérieux qui prouvent leur volonté de s'instruire en faisant ce qu'il faut pour cela, sans marchander leur peine et leur temps.

La production simultanée de signes en caractères de couleurs différentes est un fait extrêmement curieux, mais qui n'est pas plus surnaturel que tous les autres. On peut s'en rendre compte en lisant la théorie de l'écriture directe dans la *Revue spirite* du mois d'août 1859, pages 197 et 205 ; avec l'explication, le merveilleux disparaît pour faire place à un simple phénomène qui a sa raison d'être dans les lois générales de la nature, et dans ce qu'on pourrait appeler la physiologie des Esprits.

Spiritisme et Spiritualisme.

Dans un discours prononcé dernièrement au Sénat par S. Em. le cardinal Donnet, on remarque la phrase suivante : « Mais aujourd'hui, comme autrefois, il est vrai de dire, avec un éloquent publiciste que, dans le genre humain, *le Spiritualisme* est représenté par le christianisme. »

On serait sans doute dans une étrange erreur si l'on pensait que l'illustre Prélat, dans cette circonstance, ait entendu *le Spiritualisme* dans le sens de la manifestation des Esprits. Ce mot est ici employé dans sa véritable acception, et l'orateur ne pouvait s'exprimer autrement, à moins de se servir d'une périphrase, car il n'existe pas d'autre terme pour rendre la même pensée. Si nous n'eussions pas indiqué la source de notre citation, on au-

rait certainement pu la croire sortie *textuellement* de la bouche d'un Spiritualiste américain à propos de la doctrine des esprits, également représentée par le *christianisme* qui en est la plus sublime expression. Serait-il possible, d'après cela, qu'un érudit futur, interprétant à son gré les paroles de Mgr Donnet, entreprît de démontrer à nos arrière-neveux, qu'en l'an 1860 un cardinal a publiquement professé devant le Sénat de France la manifestation des Esprits ? Ne voyons-nous pas, dans ce fait, une nouvelle preuve de la nécessité d'avoir un mot pour chaque chose, afin de s'entendre ? Que d'interminables disputes philosophiques n'ont eu pour cause que le sens multiple des mots ! L'inconvénient est plus grave encore dans les traductions, et le texte biblique nous en offre plus d'un exemple. Si, dans la langue hébraïque, le même mot n'eût pas signifié *jour* et *période*, on ne se serait pas mépris sur le sens de la Genèse à propos de la durée de la formation de la terre, et l'anathème n'eût pas été lancé, faute de s'entendre, contre la science, quand elle a démontré que cette formation n'a pu s'accomplir en six fois 24 heures.

Dictées spontanées.

Les différents ordres d'Esprits.

(Communication particulière obtenue par Madame Desl..., membre de la Société, de la part de son mari défunt.)

Écoute-moi, ma chère amie, si tu veux que je parvienne à te dire de bonnes et grandes choses. Ne vois-tu pas la direction apportée à certains événements, et l'avantage qu'on peut en tirer pour le progrès de l'œuvre sainte ? Écoute les Esprits élevés, et tâche surtout de ne pas confondre avec eux ceux qui cherchent à en imposer par un langage plus prétentieux que profond. Ne mêle point ta pensée à leur pensée. Serait-il possible que les habitants de la terre pussent envisager les choses au même point de vue que les Esprits dégagés de la matière et obéissant aux lois du Seigneur ? Ne confonds pas ensemble tous les Esprits : il en est d'ordres bien différents. L'étude du Spiritisme vous l'enseigne, mais de ce côté, combien vous avez à apprendre encore ! Il est sur la terre une foule d'individus dont l'intelligence ne se ressemble point ; certains d'entre eux paraissent se rapprocher de la brute plus que de l'homme, tandis qu'il en est d'autres tellement supérieurs qu'on est tenté de dire qu'ils se rapprochent de Dieu, sorte de blasphème qu'il faut traduire par cette pensée qu'ils ont en eux une

étincelle de ces clartés célestes jetées en leur cœur par le divin Maître. Eh bien ! quelle que soit la diversité des intelligences parmi la race humaine, sois convaincue que cette diversité est infiniment plus grande encore parmi les Esprits. Il en est d'inférieurs à ce point, qu'il ne s'en rencontre pas de semblables parmi les hommes, tandis qu'il en existe d'assez purifiés pour approcher Dieu et le contempler dans toute sa gloire ; soumis à ses moindres ordres, ils n'aspirent qu'à lui obéir et à lui plaire. Appelés à circuler au milieu des mondes, ou à se fixer selon qu'il convient à l'exécution des grands desseins du Seigneur, aux uns, il dit : Allez, révélez ma puissance à ces êtres grossiers dont il est temps que l'intelligence s'éveille ; à d'autres : Parcourez ces mondes, afin que, guidés par vos enseignements, les êtres supérieurs qui les habitent ajoutent de nouvelles grandeurs à toutes celles qui, déjà, leur ont été révélées. Que tous soient instruits qu'un jour viendra où les clartés d'en haut ne seront plus obscurcies, mais brilleront éternellement. TON AMI.

Les deux dictées suivantes ont été obtenues dans un petit cercle intime du quartier du Luxembourg, et nous sont communiquées par notre collègue M. Solichon, qui y assistait. Nous regrettons que nos occupations ne nous aient pas encore permis de nous rendre à ces réunions auxquelles on a bien voulu nous convier. Nous serons heureux quand nous pourrons y assister, parce que nous savons qu'un sentiment de véritable charité chrétienne et de bienveillance réciproque y préside.

I

Remords et repentir.

Je suis heureux de vous voir tous réunis par la même foi et l'amour du Dieu tout-puissant, notre divin maître. Puisse-t-il toujours vous guider dans la bonne voie, et vous combler de ses bienfaits, ce qu'il fera si vous vous en rendez dignes.

Aimez-vous toujours les uns les autres comme des frères ; prêtez-vous un mutuel appui, et que l'amour du prochain ne soit pas pour vous un mot vide de sens.

Rappelez-vous que la charité est la plus belle des vertus, et que, de toutes, c'est la plus agréable à Dieu ; non pas seulement cette charité qui donne une obole aux malheureux, mais celle qui vous fait compatir aux malheurs de nos frères ; qui vous fait partager leurs douleurs morales, alléger les fardeaux qui les oppressent, afin de leur rendre la douleur moins vive et la vie plus facile.

Rappelez-vous que le repentir sincère obtient le pardon de toutes les fautes, tant la bonté de Dieu est grande, le remords n'a rien de commun avec le repentir. Le remords, mes frères, est déjà le prélude du châtement ; le repentir, la charité, la foi, vous conduiront aux félicités

réservées aux bons Esprits.

Vous allez entendre la parole d'un Esprit supérieur, bien-aimé de Dieu ; recueillez-vous, et ouvrez votre cœur aux leçons qu'il vous donnera.

UN ANGE GARDIEN.

II

Les Médiums.

Je suis satisfait de vous voir tous exacts au rendez-vous que je vous ai donné. La bonté de Dieu s'étendra sur vous, et toujours vos anges gardiens vous aideront de leurs conseils, et vous préserveront de l'influence des mauvais Esprits, si vous savez écouter leur voix et fermer vos cœurs à l'orgueil, à la vanité et à la jalousie.

Dieu m'a chargé d'une mission à remplir envers les croyants qu'il favorise du médiomat. Plus ils reçoivent de grâces du Très-Haut, plus ils courent de dangers ; et ces dangers sont d'autant plus grands qu'ils prennent naissance dans les faveurs même que Dieu leur accorde.

Les facultés dont jouissent les médiums leur attirent les éloges des hommes : les félicitations, les adulations, voilà leur écueil. Ces mêmes médiums, qui devraient toujours avoir présente à la mémoire leur incapacité primitive, l'oublie ; ils font plus : ce qu'ils ne doivent qu'à Dieu, ils l'attribuent à leur propre mérite. Qu'arrive-t-il alors ? Les bons Esprits les abandonnent ; n'ayant plus de boussole pour les guider, ils deviennent les jouets des Esprits trompeurs. Plus ils sont capables, plus ils sont portés à se faire un mérite de leur faculté, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, pour les punir, leur retire un don qui ne peut plus que leur être fatal.

Je ne saurais trop vous rappeler de vous recommander à votre ange gardien, afin qu'il vous aide à vous tenir en garde contre votre plus cruel ennemi, qui est l'orgueil. Souvenez-vous que sans l'appui de votre divin maître, vous, qui avez le bonheur d'être les intermédiaires entre les Esprits et les hommes, vous serez punis d'autant plus sévèrement que vous aurez été plus favorisés si vous n'avez pas profité de la lumière.

Je me plais à croire que cette communication, dont tu donneras connaissance à ta société, portera ses fruits, et que tous les médiums qui s'y trouvent réunis, se tiendront en garde contre l'écueil où ils viendraient se briser ; cet écueil, je vous le dis à tous, c'est l'orgueil.

JEANNE D'ARC.

AVIS. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la réimpression de *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même. Cet ouvrage paraîtra sous peu, chez M. Ledoyen. Nous en reparlerons.

Allan KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 6.

JUIN 1860.

AVIS

À partir du 15 juillet prochain, le bureau de la REVUE SPIRITE, et le domicile particulier de M. Allan KARDEC seront transférés rue Sainte-Anne, n° 59, passage Sainte-Anne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 4 mai 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 17 avril.

Sur l'avis et la proposition du Comité, et après rapport verbal, la Société reçoit au nombre des associés libres : 1° M. Achille R..., employé à Paris ; 2° M. Serge de W..., de Moscou.

Communications diverses. 1° Lettre de madame P..., médium, de Rouen, qui dit que plusieurs Esprits souffrants, évoqués à la Société, sont allés la trouver spontanément pour la remercier d'avoir prié pour eux. Depuis qu'elle a recouvré sa faculté médianimique, elle n'a eu, dit-elle, affaire qu'à des Esprits malheureux. Il lui a été dit que sa mission était principalement d'aider à leur soulagement.

2° Lecture d'une dictée spontanée sur la vanité, obtenue par madame Lesc..., médium, membre de la Société, de la part de son Esprit familial. (Publiée ci-après.)

3° Lettre de M. Bénardacky, datée de Bruxelles, contenant une communication qu'il a obtenue sur la théorie de la formation de la

terre par incrustation de plusieurs corps planétaires, et l'état de cataleptisation dans lequel se sont trouvés ses premiers habitants et les autres êtres vivants. Cette communication a eu lieu à propos d'un phénomène de catalepsie volontaire qui se produit, dit-on, chez quelques habitants de l'Inde et de l'intérieur de l'Afrique. Ce phénomène consiste en ce que certains individus se feraient enterrer tout vivants, moyennant une somme d'argent, et au bout de plusieurs mois, étant retirés du cercueil, reviennent à la vie.

M. Arnauld d'A..., membre de la Société, ancien ami et conseiller du feu roi d'Abyssinie, et qui a longtemps habité ces contrées, cite deux faits à sa connaissance, dont l'un a eu lieu en Angleterre et l'autre dans l'Inde, et qui semblent confirmer la possibilité de la catalepsie volontaire de courte durée ; mais il déclare n'avoir jamais connu de faits de la nature de celui dont parle M. Bénardacky. M. d'A... étant familiarisé avec la langue et les mœurs de ces pays, qu'il a observés en savant, il serait étonnant que des faits aussi extraordinaires ne fussent pas venus à sa connaissance, d'où l'on peut supposer qu'il y a eu exagération.

Etudes. 1° On demande si l'on peut faire une nouvelle évocation de M. Jules-Louis C..., mort à l'hôpital du Val-de-Grâce dans des conditions exceptionnelles, et déjà évoqué le 24 février. (Voir le numéro d'avril, page 97.) Cette demande est motivée par la présence d'une personne de sa famille qui lui porte un grand intérêt, et, en outre, par le désir de juger des progrès qu'il peut avoir faits depuis. - Saint Louis répond que l'Esprit préfère être appelé dans une séance intime.

2° Questions sur la théorie de la formation de la terre par incrustation, et l'état cataleptique des êtres vivants à son origine, à propos de la communication de M. Bénardacky. De nombreuses observations sont faites à ce sujet par divers membres.

3° Etude sur le phénomène, rapporté dans la dernière séance, d'un chien qui reconnaît son maître évoqué. L'Esprit de Charlet intervient spontanément dans cette question, et développe une théorie de laquelle ressort la possibilité du fait. (Publié ci-après.)

Vendredi 11 mai 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 4 mai.

Communications diverses. 1° Lettre de M. Rabache, écrite de Liverpool, et dans laquelle il relate une communication spontanée qui lui a été faite par Adam Smith, sans qu'il l'ait provoquée ; puis l'entretien qui s'en est suivi, dans lequel les réponses étaient données en anglais, tandis que les questions étaient faites en français. Dans cet entretien Adam Smith critique le point qui lui a servi de base dans son système économique ; il dit que, s'il écrivait aujourd'hui son livre des

Sentiments moraux, il donnerait à ceux-ci pour principe : la conscience innée, ayant pour mobile spécial l'amour.

2° Seconde lettre de M. Bénardacky complétant les communications qu'il a obtenues sur la cataleptisation.

Nota. Dans une séance particulière, saint Louis, interrogé sur la valeur de ces communications, en confirme plusieurs parties, mais il ajoute, par l'entremise de M. T..., médium :

« Vous pouvez étudier ces choses, mais je vous engage à ne pas les publier encore ; il faut de bien autres documents qui vous seront donnés plus tard, et que les circonstances amèneront. En les publiant à présent vous vous exposeriez à commettre de graves erreurs sur lesquelles vous seriez obligés de revenir, ce qui serait fâcheux, et ferait beaucoup de tort au Spiritisme. Soyez donc très prudents sur ce qui touche aux théories scientifiques, car c'est là surtout que vous avez à craindre les Esprits imposteurs et faux savants. Rappelez-vous ce qui vous a si souvent été dit : les Esprits n'ont pas pour mission de vous apporter la science toute faite, qui doit être le fruit du travail et du génie de l'homme, ni de lever tous les voiles avant que le temps soit venu. Tâchez, surtout, de vous améliorer : c'est là l'essentiel ; Dieu vous tiendra plus de compte de votre bon cœur et de votre humilité que d'un savoir où la curiosité a souvent la plus grande part. C'est en pratiquant ses lois, en les pratiquant, entendez-vous bien, que vous mériterez d'être favorisés par les communications des Esprits véritablement supérieurs qui ne trompent jamais. »

On ne saurait méconnaître la profondeur et la haute sagesse de ces conseils. Ce langage, à la fois simple et sublime, empreint d'une extrême bienveillance, contraste singulièrement avec le ton hautain et tranchant ou la forfanterie des Esprits qui s'imposent.

3° Lecture d'une notice envoyée par M. de T..., contenant la description d'un monde très supérieur, dans lequel son Esprit a été transporté pendant son sommeil. Ce monde paraît avoir beaucoup d'analogie avec l'état indiqué pour Jupiter, mais à un degré encore plus élevé.

Etudes. 1° Deux dictées spontanées sont obtenues, l'une par madame Parisse, signée *Louis* ; l'autre par M. Didier, fils, signée Gérard de Nerval.

2° Questions relatives à la vision de M. T..., adressées à saint Louis. Le vague et l'incohérence des réponses accusent évidemment l'immixtion d'un Esprit trompeur.

3° Évocation d'Adam Smith, à propos de la lettre de M. Rabache. Questions sur ses opinions actuelles, comparées à celles qu'il a émises dans ses ouvrages. Il confirme ce qu'il a dit à M. Rabache, touchant l'erreur du principe qui lui a servi de base dans ses appréciations morales.

Vendredi, 18 mai 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Sur l'avis et la proposition du Comité, et après rapport verbal, la Société reçoit au nombre des associés libres : 1° M. B..., négociant à Paris ; 2° M. C..., négociant à Paris.

Communications diverses. 1° Lecture de la communication suivante, obtenue dans une séance particulière, à propos des travaux de la dernière séance, par madame S..., médium.

D. Pourquoi saint Louis ne s'est-il pas communiqué, vendredi dernier, par M. Didier, et a-t-il laissé parler un Esprit trompeur ? - R. Saint Louis était présent, mais il n'a pas voulu parler. D'ailleurs, n'avez-vous pas reconnu que ce n'était pas lui ? C'est l'essentiel. Vous n'êtes pas trompés, du moment que vous reconnaissez l'imposture.

D. Dans quel but n'a-t-il pas voulu parler ? - R. Tu peux le lui demander à lui-même ; il est ici.

D. Saint Louis voudrait-il nous faire connaître le motif de son abstention ? - R. Tu as été contrarié de ce qui s'est passé, mais tu dois cependant savoir que rien n'arrive sans motif. Il est souvent des choses dont vous ne comprenez pas le but ; qui vous paraissent mauvaises au premier abord, parce que vous êtes trop impatients, mais dont, plus tard, vous reconnaissez la sagesse. Sois donc tranquille, et ne t'inquiète de rien ; nous savons distinguer ceux qui sont sincères, et nous veillons sur eux.

D. Si c'est une leçon que vous avez voulu nous donner, je la concevrais quand nous sommes entre nous ; mais en présence d'étrangers, qui ont pu en recevoir une mauvaise impression, il me semble que le mal l'emporte sur le bien. - R. Tu as tort de voir les choses ainsi ; le mal n'est pas ce que tu crois, et je t'assure qu'il y a eu des personnes aux yeux desquelles cette espèce d'échec a été une preuve de bonne foi de votre part. D'ailleurs, du mal sort souvent le bien. Quand tu vois un jardinier couper de belles branches à un arbre, tu déplores la perte de la verdure, et cela te paraît un mal ; mais ces branches parasites une fois retranchées, les fruits sont plus beaux et plus savoureux : voilà le bien, et tu trouves alors que le jardinier a été sage et plus prévoyant que tu ne l'avais cru. De même encore, si l'on ampute un membre à quelqu'un de malade, la perte du membre est un mal, mais, après l'amputation, s'il se porte mieux, voilà le bien, car on lui aura peut-être sauvé la vie.

Réfléchis bien à cela, et tu le comprendras.

D. Cela est très juste ; mais comment se fait-il que, faisant appel aux bons Esprits en les priant d'écarter les imposteurs, cet appel ne soit pas entendu ? - R. Il est entendu, garde-toi d'en douter. Mais,

es-tu bien sûr que cet appel soit fait du fond du cœur par tous les assistants, ou qu'il n'y ait personne qui, au moins par une pensée peu charitable et malveillante, si ce n'est par le désir, attire parmi vous de mauvais Esprits ? Voilà pourquoi nous vous disons sans cesse : Soyez unis ; soyez bons et bienveillants les uns pour les autres. Jésus a dit : Quand vous serez réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. Croyez-vous, pour cela, qu'il suffise de prononcer son nom ? Ne le pensez pas, et soyez bien convaincus que Jésus ne va que là où il est appelé par des cœurs purs : vers ceux qui pratiquent ses préceptes, car ceux-là sont véritablement réunis en son nom ; il ne va ni vers les orgueilleux, ni vers les ambitieux, ni vers les hypocrites, ni vers ceux qui disent du mal de leur prochain ; c'est d'eux qu'il a dit : Ils n'entreront pas dans le royaume des cieux.

D. Je conçois que les bons Esprits se retirent de ceux qui n'écoutent pas leurs conseils ; mais si, parmi les assistants, il en est de mal intentionnés, est-ce une raison pour punir les autres ? - R. Je m'étonne de ton insistance ; il me semble que je me suis expliqué assez clairement pour quiconque veut comprendre. Faut-il donc te répéter de ne pas te préoccuper de ces choses, qui sont des puérités auprès du grand édifice de la doctrine qui s'élève ? Crois-tu que ta maison va tomber parce qu'une tuile s'en détache ? Doutes-tu de notre puissance, de notre bienveillance ? Non. Eh bien ! laisse-nous donc agir, et sois certain que toute pensée, bonne ou mauvaise, a son écho dans le sein de l'Eternel.

D. Vous n'avez rien dit au sujet de l'invocation générale que nous faisons au commencement de chaque séance ; veuillez nous dire ce que vous en pensez. - R. Vous devez toujours faire appel aux bons Esprits ; la forme, vous le savez, est insignifiante : la pensée est tout. Tu t'étonnes de ce qui s'est passé ; mais as-tu bien examiné les figures de ceux qui t'écoutent quand tu fais cette invocation ? N'as-tu pas vu, plus d'une fois, le sourire du sarcasme errer sur certaines lèvres ? Quels Esprits crois-tu que ces personnes-là vous amènent ? Des Esprits qui, comme elles, se rient des choses les plus sacrées. C'est pourquoi je vous dis aussi de ne point admettre le premier venu parmi vous, et d'éviter les curieux et ceux qui ne viennent pas pour s'instruire. Chaque chose viendra en son temps, et nul ne peut préjuger les desseins de Dieu ; je vous dis, en vérité, que ceux qui rient aujourd'hui de ces choses ne riront pas longtemps. SAINT LOUIS.

2° Note adressée par M. Jobard, de Bruxelles, sur l'évocation qu'il a faite de M. Ch. de Br..., mort depuis peu.

3° Lecture d'une communication obtenue par madame Lesc..., médium, membre de la Société, et donnant d'intéressantes explications sur l'histoire de l'Esprit et du petit chien. (Publiée ci-après.)

4° Autre dictée spontanée du même médium sur : la tristesse et le chagrin.

5° Lettre de M. B..., professeur de sciences, sur la théorie qui lui a été donnée des heures fixes auxquelles chaque Esprit peut se manifester. Cette théorie est regardée, par tout le monde sans exception, comme le résultat d'une obsession de la part d'Esprits systématiques et ignorants. L'expérience et le raisonnement démontrent surabondamment qu'elle ne mérite pas un examen sérieux.

6° Relation d'un fait curieux relatif à un portrait peint sous l'influence d'une médiumnité naturelle intuitive. M. T..., artiste peintre, avait perdu son père à un âge où il n'avait pu conserver aucun souvenir de ses traits. Il regrettait vivement, ainsi que les autres membres de sa famille, de n'avoir aucun portrait de lui. Un jour qu'il était dans son atelier, une sorte de vision lui apparaîtrait, ou plutôt une image se trace dans son cerveau, et il se met à la reproduire sur la toile. L'exécution se fit en plusieurs séances, et chaque fois la même image se présentait à lui. La pensée lui vint que ce pouvait être son père, mais il n'en parla à personne, et quand le portrait fut achevé, il le montra à ses parents, qui tous le reconnurent sans hésiter.

Etudes. 1° Quatre dictées spontanées sont obtenues simultanément : la première par mademoiselle Huet, de l'Esprit qui a commencé à écrire ses mémoires ; la deuxième par madame S..., sur la *Fantaisie*, d'Alfred de Musset ; la troisième par mademoiselle Stéphanie S..., d'un Esprit familial, mort il y a quelques années, et qui, de son vivant, s'appelait Gustave Lenormand. C'est un Esprit encore peu avancé, d'un caractère Jovial et spirituel, mais très bon, très serviable, et qui est regardé dans plusieurs familles, où il va très souvent, comme l'ami de la maison. Il avait dit un jour qu'il viendrait faire la chasse aux mauvais Esprits. - La quatrième de mademoiselle Parisse, signée *Louis*.

2° Évocation de M. B..., professeur de sciences, dont il a été parlé plus haut, vivant, et qui avait été désigné par un autre Esprit comme pouvant fournir des renseignements sur *François Bayle*, médecin du dix-septième siècle, dont on veut établir la biographie. Le résultat de cette évocation tend à prouver que *Bayle*, mort, et M. B..., vivant, ne font qu'un. Ce dernier fournit, en effet, les renseignements désirés, et donne plusieurs explications du plus haut intérêt. (Sera publiée.)

Vendredi 25 mai 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Communications diverses. 1° Lettre de M. le docteur Morhéry, contenant une appréciation, au point de vue scientifique, de la médication employée, sous sa direction, par mademoiselle Désirée Godu. (Publiée ci-après.)

2° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Lesc..., médium, sur la *misère humaine*.

3° Lecture d'une série de communications très remarquables faites en séances particulières par divers membres de la famille russe W... (Seront publiées.)

4° Lecture de l'évocation faite en séance particulière de madame Duret, médium, morte à Sétif (Algérie) le 1° mai. Elle renferme d'importantes appréciations sur les médiums.

Etudes. 1° Évocation de madame Duret : suite de ses communications.

2° Évocation de Charles de Saint-G..., idiot, âgé de treize ans ; elle donne de curieuses révélations sur l'état de cet Esprit avant et pendant son incarnation. (Publiée ci-après.)

3° Etude sur M. V..., officier de marine, vivant, qui a conservé le souvenir précis de son existence et de sa mort à l'époque de la Saint-Barthélemy. (Sera publiée.)

Le Spiritisme en Angleterre.

Le Spiritisme a rencontré en Angleterre, dans le principe, une opposition dont on s'est étonné avec raison. Ce n'est pas qu'il n'y trouvât des partisans isolés, comme partout, mais ses progrès y ont été infiniment moins rapides qu'en France. Est-ce que, comme quelques-uns l'ont prétendu, les Anglais plus froids, plus positifs, moins enthousiastes que nous, se laissent moins aller à leur imagination ; qu'ils sont moins portés au merveilleux ? S'il en était ainsi, on devrait s'étonner, à bien plus forte raison, qu'il ait eu son principal foyer aux Etats-Unis, où le positivisme des intérêts matériels règne en souverain absolu. N'eût-il pas été plus rationnel qu'il fût sorti de l'Allemagne, tandis que la Russie, sous ce rapport, semble devoir devancer la terre classique des légendes ? L'opposition que le Spiritisme a rencontrée en Angleterre ne tient nullement au caractère national, mais à l'influence des idées religieuses de certaines sectes prépondérantes, rigoureusement attachées à la lettre plus qu'à l'esprit de leurs dogmes ; elles se sont émues d'une doctrine qui, au premier abord, leur a semblé contraire à leurs croyances ; mais il ne pouvait en être longtemps ainsi chez un peuple réfléchi, éclairé, et où le libre examen n'éprouve aucune entrave, où le droit de réunion pour discuter est absolu. Devant l'évidence des faits, il fallait bien se rendre ; or, c'est précisément parce que les Anglais les ont jugés froidement et sans enthousiasme, qu'ils les ont appréciés et en ont compris toute la portée. Lorsque ensuite, d'une observation sérieuse

est sortie pour eux cette vérité capitale que les idées spirites ont leur source dans les idées chrétiennes, que loin de se contredire elles se corroborent, se confirment, s'expliquent les unes par les autres, toute satisfaction a été donnée au scrupule religieux ; la conscience rassurée, rien ne s'est plus opposé au progrès des idées nouvelles, qui se propagent dans ce pays avec une étonnante rapidité. Or, là comme ailleurs, c'est encore dans la partie éclairée de la population qu'elles trouvent leurs plus nombreux et leurs plus zélés partisans ; argument péremptoire auquel on n'a encore rien opposé. Les médiums s'y multiplient ; de nombreux centres s'établissent, auxquels s'associent des membres du haut clergé qui proclament ouvertement leurs convictions. Les adversaires diront-ils que la fièvre du merveilleux a triomphé du flegme anglais ? Quoi qu'il en soit, il est un fait notoire, c'est que leurs rangs s'éclaircissent tous les jours, en dépit de leurs sarcasmes.

Le développement des idées spirites en Angleterre ne pouvait manquer d'y donner naissance à des publications spéciales. Elles y ont maintenant un organe dans un recueil mensuel fort intéressant, qui se publie à Londres, depuis le 1^o mai dernier, sous le titre de *the Spiritual Magazine*, auquel nous empruntons le récit suivant :

Un Esprit parleur.

Etant, il y a quelques semaines, à Worcester, j'ai rencontré par hasard, chez un banquier de cette ville, une dame dont je fis la connaissance, et, de sa propre bouche, j'ai entendu une histoire tellement surprenante, qu'il me fallut plus qu'un témoignage ordinaire pour y ajouter foi. Quand j'interrogeai notre hôte sur cette dame, il me dit qu'il la connaissait depuis plus de trente ans. « Elle est tellement véridique, ajouta-t-il, sa droiture est si bien connue de tout le monde, que je n'ai pas le moindre doute sur la réalité de ce qu'elle a raconté. C'est une femme d'une réputation sans tache, de mœurs irréprochables, possédant un esprit fort et intelligent et une instruction variée. » Il considérait donc comme impossible qu'elle cherchât à tromper les autres, ou qu'elle se trompât elle-même. Il lui avait souvent entendu raconter cette histoire, et toujours d'une manière claire et précise, de sorte qu'il était extrêmement embarrassé ; il lui répugnait d'admettre de pareils faits, et, d'un autre côté, il n'osait pas mettre en doute la bonne foi de la personne.

Mes propres observations tendaient à confirmer tout ce qu'on m'avait dit de la dame en question. Il y avait dans son air, dans ses manières, même dans le son de sa voix, ce je ne sais quoi qui trompe rarement, et qui porte en soi-même la conviction de la vérité. Il m'était donc impossible de ne pas la croire sincère, d'autant plus qu'elle

semblait parler de ces choses avec une répugnance évidente. Le banquier m'avait dit qu'il était très difficile de la faire parler sur ce sujet, car, en général, elle trouvait des auditeurs plus disposés à rire qu'à croire. Ajoutez à cela que ni la dame ni le banquier ne connaissaient le Spiritisme ou en avaient à peine entendu parler.

Voici le récit de cette dame :

« Vers l'année 1820, ayant quitté notre maison de Suffolk, nous allâmes habiter la ville de ***, port de mer, en France. Notre famille se composait de mon père, de ma mère, une sœur, un jeune frère d'environ douze ans, de moi et d'un domestique anglais. Notre maison était située dans un endroit très retiré, un peu en dehors de la ville, au beau milieu de la plage ; il n'y avait pas d'autre maison ni aucune espèce de bâtiment dans le voisinage.

« Un soir mon père vit, à quelques yards seulement de la porte, un homme enveloppé dans un grand manteau et assis sur un fragment de rocher. Mon père s'approcha de lui pour lui dire bonsoir, mais, ne recevant pas de réponse, il rebroussa chemin. Avant de rentrer, pourtant, il eut l'idée de se retourner, et à son grand étonnement il ne vit plus personne. Il fut encore plus surpris quand, après s'être approché de nouveau, et avoir bien examiné tout autour du rocher, il ne vit pas la moindre trace de l'individu qui y était assis un instant auparavant, et aucun abri n'existait où il aurait pu se cacher. Quand mon père rentra dans le salon, il nous dit : « Mes enfants, je viens de voir une apparition. » Comme on peut le croire, nous nous mêmes tous à rire aux éclats.

« Cependant cette nuit-là, et plusieurs nuits de suite, nous entendîmes des bruits étranges dans divers endroits de la maison ; c'étaient tantôt des gémissements qui partaient de dessous nos fenêtres, tantôt il semblait qu'on grattait sur les fenêtres mêmes, et, dans d'autres moments, on aurait dit que plusieurs personnes grimpaient sur le toit. Nous ouvrîmes nos fenêtres à plusieurs reprises, demandant à haute voix : « Qui est là ? » mais sans obtenir de réponse.

« Au bout de quelques jours, les bruits se firent entendre dans la chambre même où ma sœur et moi nous couchions (elle avait vingt ans et moi dix-huit). Nous éveillâmes toute la maison, mais on ne voulut pas nous écouter ; on nous fit des reproches et l'on nous traita de folles. Les bruits consistaient ordinairement en coups frappés : quelquefois il y en avait 20 ou 30 dans une minute, d'autres fois il s'écoulait une minute entre chaque coup.

« A la fin, les bruits du dehors et du dedans furent également entendus de nos parents, et ils furent bien forcés d'admettre que l'imagination n'y était pour rien. Alors on se rappela le fait de l'apparition ; mais, en somme, nous n'étions pas trop effrayés, et nous finîmes par nous habituer à tout ce tapage.

« Une nuit, pendant que l'on frappait comme d'habitude, il me vint à la pensée de dire : « Si tu es un Esprit, frappe six coups. » Immédiatement j'entendis frapper les six coups très distinctement. Avec le temps ces bruits nous devinrent tellement familiers que non-seulement nous n'en avions aucune frayeur, mais qu'ils cessèrent même de nous être désagréables.

« A présent, je vais vous raconter la partie la plus curieuse de cette histoire, et j'hésiterais à vous la communiquer, si tous les membres de ma famille n'avaient été témoins de ce que j'avance. Mon frère, alors enfant, mais qui est maintenant un homme très distingué dans sa profession, pourra, au besoin, vous en confirmer tous les détails.

« Outre les coups frappés dans notre chambre à coucher, nous commencions à entendre, dans le salon principalement, comme une voix humaine. La première fois que nous l'entendîmes, ma sœur était au piano ; nous chantions une romance, et voilà que l'Esprit se met à chanter avec nous. On peut se figurer notre étonnement. Il n'y avait pas moyen de douter de la réalité du fait, car peu après la voix commença à nous parler d'une manière claire et intelligible, se mêlant de temps à autre à notre conversation. La voix était basse, les tons lents, solennels et très distincts : l'Esprit nous parlait toujours en français. Il nous dit qu'il se nommait Gaspard, mais quand nous voulions l'interroger sur son histoire personnelle, il ne répondait pas ; il n'a jamais voulu dire non plus le motif qui l'avait porté à se mettre en rapport avec nous. Nous avions généralement la pensée qu'il était Espagnol ; je ne puis pourtant pas me rappeler d'où nous était venue cette idée-là. Il appelait chaque membre de la famille par son nom de baptême ; quelquefois il nous récitait des vers, et cherchait constamment à nous inculquer des sentiments de moralité chrétienne, mais sans jamais toucher aux questions du dogme. Il semblait désireux de nous faire comprendre ce qu'il y a de grand dans la vertu, ce qu'il y a de beau dans l'harmonie qui règne entre les membres d'une même famille. Une fois que ma sœur et moi nous avions une légère dispute, nous entendîmes la voix nous dire : « M... a tort ; S... a raison. » Du moment qu'il se fit connaître, il fut constamment occupé à nous donner de bons conseils. Une fois mon père était très inquiet au sujet de certains documents qu'il craignait d'avoir perdus, et qu'il était très désireux de retrouver, Gaspard lui dit où ils étaient dans notre vieille maison de Suffolk ; on chercha, et à l'endroit même qu'il avait indiqué on trouva les papiers.

« Les choses continuèrent à se passer ainsi pendant plus de trois ans ; toutes les personnes de la famille, sans excepter les domestiques, avaient entendu la voix. La présence de l'Esprit, car nous ne doutions guère de sa présence, était toujours un grand bonheur pour nous tous ; nous le regardions à la fois comme notre compagnon et notre protecteur. Un

jour il nous dit : « Pendant quelques mois je ne serai plus avec vous. » En effet, ses visites cessèrent pendant plusieurs mois ; un soir, nous entendîmes cette voix si bien connue de nous, nous dire : « Me voilà encore parmi vous. » Il serait difficile de peindre notre joie.

« Jusqu'ici, on l'avait toujours entendu, mais on ne le voyait pas. Un soir mon frère dit : « Gaspard, j'aimerais bien à vous voir, » et la voix répondit : « Je vous contenterai ; vous me verrez, si vous voulez aller jusqu'à l'autre côté de la place. » Mon frère nous quitta, mais il revint bientôt en disant : « J'ai vu Gaspard ; il portait un grand manteau et un chapeau à larges bords ; j'ai regardé sous son chapeau, et il m'a souri. - Oui, dit la voix, se mêlant à la conversation, c'était moi. »

La manière dont il nous quitta tout à fait nous fut très sensible. Nous retournâmes à Suffolk, et là, comme en France, pendant plusieurs semaines après notre arrivée, Gaspard continua ses causeries avec nous.

« Un soir il nous dit : « Je vais vous quitter pour toujours, il vous arriverait du malheur si je restais auprès de vous dans ce pays-ci, où nos communications seraient mal comprises et mal interprétées. »

« Depuis ce moment, ajouta la dame, avec un accent de tristesse, comme quand on parle d'un être aimé que la mort nous a enlevé, nous n'entendîmes plus la voix de Gaspard. »

Voilà les faits tels qu'on me les a racontés. Tout cela me fait réfléchir, et peut faire également réfléchir vos lecteurs. Je ne prétends donner aucune explication, aucune opinion ; je dirai seulement que j'ai une confiance entière dans la bonne foi de la personne de qui je les tiens, et je signe de mon nom, en garantie de l'exactitude de ma narration.

S. C. HALL.

L'Esprit et le petit Chien.

(Société, 4 mai 1860. Méd., M. Didier.)

M. G. G..., de Marseille, nous transmet le fait suivant :

« Un jeune homme mourut il y a huit mois, et sa famille, dans laquelle se trouvent trois sœurs médiums, l'évoque presque journellement à l'aide d'une corbeille. Chaque fois que l'Esprit est appelé, un petit chien, qu'il avait beaucoup aimé, saute sur la table et vient flairer la corbeille en poussant de petits gémissements. La première fois que cela arriva la corbeille écrivit : « Mon brave petit chien qui me reconnaît. »

« Je n'ai pas vu le fait, mais les personnes de qui je le tiens en ont souvent été témoins, et sont trop bons Spiritistes et trop sérieuses pour

qu'il me soit permis de révoquer en doute leur véracité. Je me suis demandé si le périsprit conserverait assez de particules matérielles pour affecter l'odorat du chien, ou si le chien serait doué de la faculté de voir les Esprits ; c'est un problème qu'il me semblerait utile d'approfondir, si toutefois il n'est pas déjà résolu. »

1° Évocation de M. ***, mort il y a huit mois, et dont il vient d'être question. - R. Je suis là.

2. Confirmez-vous le fait relatif à votre chien qui vient flairer la corbeille servant à vos évocations, et qui paraît vous reconnaître ? - R. Oui.

3. Pourriez-vous nous dire quelle est la cause qui attire le chien vers la corbeille ? - R. L'extrême finesse des sens peut faire deviner la présence de l'Esprit, le voir même.

4. Le chien vous voit-il ou vous sent-il ? - R. L'odorat surtout, et le fluide magnétique.

CHARLET.

Remarque. Charlet, le peintre, a fait à la Société une série de dictées fort remarquables sur les animaux, et que nous publierons prochainement ; c'est sans doute à ce titre qu'il est intervenu spontanément dans la présente évocation.

5. Puisque Charlet veut bien intervenir dans la question qui nous occupe, nous le prions de nous donner quelques explications à ce sujet. - R. Volontiers. Le fait est parfaitement vraisemblable, et par conséquent naturel. Je parle en général, car je n'ai pas connaissance de celui dont il s'agit. Le chien est doué d'une organisation toute particulière ; il comprend l'homme, c'est tout dire ; il le sent, le suit dans toutes ses actions avec la curiosité d'un enfant ; il l'aime, qui plus est, au point, - et l'on a assez d'exemples pour confirmer ce que j'avance, - au point, dis-je, de se dévouer pour lui. Le chien doit être, je n'en suis pas sûr, entendez-vous bien, mais le chien doit être un de ces animaux venus d'un monde déjà avancé pour soutenir l'homme dans sa peine, le servir, le garder. Je viens de parler des qualités morales que le chien possède en lui-même positivement. Quant à ses facultés sensibles, elles sont extrêmement fines ; tous les chasseurs connaissent la subtilité de l'odorat du chien ; outre cette qualité, le chien comprend presque toutes les actions de l'homme ; il comprend l'importance de sa mort ; pourquoi ne devinerait-il pas son âme, et pourquoi même ne la verrait-il pas ? CHARLET.

Le lendemain, madame Lesc..., médium, membre de la Société, obtint en particulier l'explication suivante sur le même sujet.

« Le fait qu'on a cité à la Société est vrai, quoique le périsprit dégagé du corps n'ait aucune de ses émanations. Le chien flairait la pré-

sence de son maître ; quand je dis *flairer*, j'entends que ses organes percevaient sans que ses yeux vissent, sans que son nez sentît ; mais tout son être était averti de la présence du maître, et cet avertissement lui était surtout donné par la volonté qui se dégageait de l'Esprit de celles qui évoquaient le mort. La volonté humaine frappe et avertit l'instinct des animaux, surtout celui des chiens, avant qu'aucun signe extérieur ne l'ait révélée. Le chien est mis, par sa fibre nerveuse, en rapport direct avec nous, Esprits, presque autant qu'avec vous autres hommes ; il perçoit les apparitions ; il se rend compte de la différence qui existe entre elles et les choses réelles ou terrestres, et il en a une grande terreur. Le chien hurle à la lune, selon l'expression vulgaire ; il hurle aussi lorsqu'il sent venir la mort. Dans ces deux cas, et dans bien d'autres encore, le chien est intuitif. J'ajouterai que son organe visuel est moins développé que son organe perceptif : il voit moins qu'il ne sent ; le fluide électrique le pénètre presque habituellement. Le fait qui m'a servi de point de départ n'a donc rien d'étonnant, car, au moment du dégagement de la volonté qui appelait son maître, le chien sentait sa présence presque aussi vite que l'Esprit lui-même entendait et répondait à l'appel qui lui était fait. »

GEORGES (*Esprit familier.*)

L'Esprit d'un idiot.

(Société, 25 mai 1860.)

Charles de Saint-G..., est un jeune idiot âgé de treize ans, vivant, et dont les facultés intellectuelles sont d'une telle nullité qu'il ne reconnaît pas ses parents, et peut à peine prendre lui-même sa nourriture. Il y a chez lui arrêt complet de développement dans tout le système organique. On avait pensé qu'il pouvait y avoir là un intéressant sujet d'étude psychologique.

1° (A saint Louis.) Voudriez-vous nous dire si nous pouvons faire l'évocation de l'Esprit de cet enfant ? - R. Vous pouvez l'évoquer comme si vous évoquiez l'Esprit d'un mort.

2. Votre réponse nous ferait supposer que l'évocation pourrait se faire à tout moment quelconque. - R. Oui ; son âme tient à son corps par des liens matériels, mais non par des liens spirituels ; elle peut toujours se dégager.

3. Évocation de Ch. de Saint-G... - R. Je suis un pauvre Esprit attaché à la terre comme un oiseau par une patte.

4. Dans votre état actuel, comme Esprit, avez-vous la conscience

de votre nullité en ce monde ? - R. Certainement ; je sens bien ma captivité.

5. Quand votre corps dort, et que votre Esprit se dégage, avez-vous les idées aussi lucides que si vous étiez dans un état normal ? - R. Quand mon malheureux corps repose, je suis un peu plus libre de m'élever vers le ciel où j'aspire.

6. Eprouvez-vous, comme Esprit, un sentiment pénible de votre état corporel ? - R. Oui, puisque c'est une punition.

7. Vous rappelez-vous votre existence précédente ? - R. Oh ! oui ; elle est la cause de mon exil d'à présent.

8. Quelle était cette existence ? - R. Un jeune libertin sous Henri III.

9. Vous dites que votre condition actuelle est une punition ; vous ne l'avez donc pas choisie ? - R. Non.

10. Comment votre existence actuelle peut-elle servir à votre avancement, dans l'état de nullité où vous êtes ? - R. Elle n'est pas nulle pour moi devant Dieu qui me l'a imposée.

11. Prévoyez-vous la durée de votre existence actuelle ? - R. Non ; encore quelques années, et je rentrerai dans ma patrie.

12. Depuis votre précédente existence jusqu'à votre incarnation actuelle, qu'avez-vous fait comme Esprit ? - R. C'est parce que j'étais un Esprit léger que Dieu m'a emprisonné.

13. Dans votre état de veille avez-vous conscience de ce qui se passe autour de vous, et cela malgré l'imperfection de vos organes ? - R. Je vois, j'entends, mais mon corps ne comprend ni ne voit rien.

14. Pouvons-nous faire quelque chose qui vous soit utile ? - R. Rien.

15. (A saint Louis.) Les prières pour un Esprit réincarné peuvent-elles avoir la même efficacité que pour un Esprit errant ? - R. Les prières sont toujours bonnes et agréables à Dieu ; dans la position de ce pauvre Esprit elles ne peuvent lui servir à rien ; elles lui serviront plus tard, car Dieu les met en réserve.

Remarque. - Personne ne méconnaîtra le haut enseignement moral qui ressort de cette évocation. Elle confirme en outre ce qui a toujours été dit sur les idiots. Leur nullité morale ne tient point à la nullité de leur Esprit qui, abstraction faite des organes, jouit de toutes ses facultés. L'imperfection des organes n'est qu'un *obstacle* à la libre manifestation des facultés ; elle ne les annihile point. C'est le cas d'un homme vigoureux dont les membres seraient comprimés par des liens. On sait que, dans certaines contrées, les crétins, loin d'être un objet de mépris, sont entourés de soins bienveillants. Ce sentiment ne tiendrait-il pas à une intuition du véritable état de ces infortunés, d'autant plus dignes d'égards que leur Esprit, qui comprend sa position, doit souffrir de se voir le rebut de la société ?

Entretiens familiaux d'outre-tombe.

Madame Duret,

Médium écrivain, morte le 1^o mai 1860, à Sétif (Algérie), évoquée d'abord chez M. Allan Kardec, le 21, puis à la Société, le 25 mai.

1. Evocation. - R. Me voici.
 2. Nous nous connaissons de nom, si ce n'est de fait ; et quoique vous ne m'ayez jamais vu, me reconnaissez-vous ? - R. Oh ! très bien.
 3. Depuis votre mort êtes-vous déjà venue me visiter ? - R. Non, pas encore, mais je savais bien que vous m'appelleriez.
 4. Comme médium, et parfaitement initiée au Spiritisme, j'ai pensé que vous pourriez, mieux qu'un autre, nous donner des explications instructives sur différents points de la science. - R. Je répondrai le mieux que je pourrai.
 5. Cette première évocation n'a pour objet que de renouveler en quelque sorte connaissance, et de nous mettre en rapport ; quant aux questions, comme elles sont d'un intérêt général, je préfère vous les adresser dans la Société. Je vous demande donc si vous voulez bien y venir ? - Oui, très volontiers ; je répondrai et je prierai Dieu qu'il m'éclaire.
 6. Il y a ici cinq médiums ; y en a-t-il un que vous préféreriez pour vous servir d'interprète ? - R. Cela m'est indifférent, pourvu que ce soit un bon médium.
 7. Comme médium, avez-vous été quelquefois trompée par les Esprits dans vos communications ? - R. Oh ! bien souvent. Il y a peu de médiums qui ne le soient plus ou moins.
- Nota.* Le lendemain, madame Duret se manifesta spontanément, et témoigna le regret qu'on ne lui eût pas adressé, la veille, un plus grand nombre de questions.
8. Si je ne l'ai pas fait, c'est, comme je l'ai dit, que je les réservais pour la Société ; je voulais simplement m'assurer si je pouvais compter sur vous. - R. Ce qui se fait chez vous vous est également donné pour l'instruction de la Société, et il est souvent utile de profiter des instants où un Esprit veut se communiquer, les circonstances ne lui étant pas toujours également favorables.
 9. Quelles sont les circonstances qui peuvent lui être favorables ? - R. Il y en a beaucoup que vous connaissez ; mais il faut que vous sachiez que cela ne dépend pas toujours de lui. Il a quelquefois besoin d'être assisté par d'autres Esprits, qui ne sont pas toujours là à point nommé.

10. Puisque vous êtes venue spontanément, je dois croire que vous êtes dans un de ces moments propices, et j'en profiterai si vous le voulez bien. Vous avez dit hier que vous aviez souvent été trompée comme médium ; voyez-vous maintenant les Esprits qui vous trompaient ? - R. Oui, je les vois très bien. Ils voudraient bien encore me circonvenir, mais j'y vois clair à présent ; je ne suis plus leur dupe ; aussi, je les repousse.

11. Vous avez dit aussi qu'il y a peu de médiums qui n'aient été plus ou moins trompés ; de qui cela dépend-il ? - R. Beaucoup du médium, et aussi de celui qui interroge.

12. Je vous prie de vous expliquer plus clairement ? - R. Je veux dire qu'on peut toujours, quand on le veut, se préserver des mauvais Esprits, et la première condition pour cela, c'est de ne pas les attirer par sa faiblesse ou par ses défauts. Que de choses j'aurais à vous dire là-dessus ! Ah ! si les médiums savaient tout le tort qu'ils se font en donnant prise aux Esprits malveillants !

13. Est-ce dans le monde des Esprits qu'ils se font du tort ? - R. Oui, et dans le monde des vivants aussi.

14. Quel tort cela peut-il leur faire dans le monde des vivants ? - R. Il y en a plusieurs ; d'abord ils deviennent la proie des mauvais Esprits, qui les abusent et les poussent au mal en excitant tous les défauts dont ils trouvent en eux le germe, principalement l'orgueil et la jalousie. Ensuite Dieu les punit souvent par les peines de la vie.

Remarque. Nous avons plus d'un exemple de médiums doués des plus heureuses dispositions, et que le malheur a poursuivis et accablés, après s'être laissé dominer par les mauvais Esprits.

15. Mais alors ne vaudrait-il pas mieux n'être pas médium, puisque cette faculté peut entraîner de si graves inconvénients ? - R. Croyez-vous donc que les mauvais Esprits ne viennent s'attaquer qu'aux médiums ? La médiumnité, au contraire, est un moyen précieux de les reconnaître et de s'en préserver ; c'est le remède que Dieu, dans sa bonté, donne à côté du mal ; c'est l'avertissement d'un bon père qui aime ses enfants et qui veut les préserver du danger. Malheureusement, ceux qui jouissent de ce don ne savent pas ou ne veulent pas en profiter ; ils sont comme l'imprudent qui se blesse avec l'arme qui doit servir à le défendre.

16. Est-ce bien vous, madame Duret, qui donnez ces réponses ? - R. C'est bien moi qui les donne, je le certifie au nom de Dieu ; mais je crois que si j'étais abandonnée à moi-même, j'en serais incapable. Les pensées me viennent de plus haut.

17. Voyez-vous l'Esprit qui vous les inspire ? - R. Non ; il y a ici une foule d'Esprits devant lesquels je m'incline, et dont les pensées semblent rayonner en moi.

18. Ainsi, un Esprit peut recevoir les inspirations d'autres Esprits tout aussi bien que celui qui est incarné, et leur servir d'intermédiaire ? - R. Gardez-vous d'en douter ; souvent il croit répondre de lui-même, et il n'est qu'un écho.

19. Que les pensées soient de vous personnellement ou qu'elles vous soient suggérées, peu nous importe, du moment qu'elles sont bonnes, et nous remercions les bons Esprits qui vous les suggèrent ; mais alors, je demanderai pourquoi ces mêmes Esprits ne répondent pas directement ? - R. Ils le feraient si vous les interrogez ; c'est moi que vous évoquez ; ils veulent répondre, et alors ils se servent de moi pour ma propre instruction.

20. L'Esprit qui a obsédé un médium de son vivant l'obsède-t-il encore après sa mort ? - R. La mort ne délivre pas l'homme de l'obsession des mauvais Esprits ; c'est la figure des démons tourmentant les âmes en peine. Oui, ces Esprits les poursuivent après la mort, et leur causent des souffrances horribles, parce que l'Esprit tourmenté se sent sous une étreinte dont il ne peut se débarrasser. Celui, au contraire, qui s'est délivré de l'obsession de son vivant, est fort, et les mauvais Esprits le regardent avec crainte et respect ; ils ont trouvé leur maître.

21. Y a-t-il beaucoup de médiums véritablement bons, dans toute l'acception du mot ? - R. Ce ne sont pas les médecins qui manquent, mais les bons médecins sont rares ; il en est de même des médiums.

22. A quel signe peut-on reconnaître que les communications d'un médium méritent confiance ? - R. Les communications des bons Esprits ont un caractère auquel il n'est pas possible de se méprendre, quand on veut se donner la peine de les étudier. Quant au médium, le meilleur serait celui qui n'aurait jamais été trompé, parce que ce serait la preuve qu'il n'attire que de bons Esprits.

23. Mais n'y a-t-il pas des médiums doués d'excellentes qualités morales et qui sont trompés ? - R. Oui, les mauvais Esprits peuvent faire des tentatives, et ils ne réussissent que par la faiblesse ou la trop grande confiance du médium, qui se laisse duper ; mais cela ne dure pas, et les bons Esprits ont facilement le dessus quand la volonté y est.

24. La faculté médianimique est-elle indépendante des qualités morales du médium ? - R. Oui, elle est souvent donnée à un très haut degré à des personnes vicieuses, afin d'aider à les corriger. Est-ce que les malades n'ont pas plus besoin de remèdes que les gens qui se portent bien ? Les mauvais Esprits leur donnent quelquefois de bons conseils sans le vouloir ; ils y sont poussés par de bons Esprits ; mais elles n'en profitent pas, parce que, par orgueil, elles ne les prennent pas pour elles.

Remarque. Ceci est parfaitement exact, et l'on voit souvent des Esprits inférieurs donner de rudes leçons, et en termes peu mesurés, signaler les défauts, tourner les travers en ridicule avec plus ou moins de ménagement, selon les circonstances, et quelquefois d'une façon très spirituelle.

25. De bons Esprits peuvent-ils se communiquer par de mauvais médiums ? - R. Quelquefois des médiums imparfaits peuvent avoir de très belles communications, qui ne peuvent venir que de bons Esprits ; mais plus ces communications sont sages et sublimes, plus les médiums sont coupables de n'en pas profiter. Oh ! oui ; ils sont bien coupables, et ils porteront cruellement la peine de leur aveuglement.

26. Les bonnes intentions et les qualités personnelles de celui qui interroge peuvent-elles conjurer les mauvais Esprits attirés par un médium imparfait et lui assurer de bonnes communications ? - R. Les bons Esprits apprécient l'intention, et, quand ils jugent utile de le faire, ils peuvent se servir de toute espèce de médium, selon le but qu'on se propose ; mais, en général, les communications sont d'autant plus sûres que le médium a plus de qualités sérieuses.

27. Aucun homme ne pouvant être parfait, il s'ensuivrait qu'il n'y a pas de médiums parfaits ? - R. Il y en a qui sont aussi parfaits que le comporte l'humanité terrestre ; ils sont rares, mais il y en a ; ceux-là sont les préférés de Dieu et se préparent de grandes joies dans le monde des Esprits.

28. Quels sont les défauts qui donnent le plus de prise aux mauvais Esprits ? - R. Je vous l'ai dit : l'orgueil, et la jalousie qui est une suite de l'orgueil et de l'égoïsme. Dieu aime les humbles et châtie les superbes.

29. En concluez-vous que le médium qui n'est pas humble ne mérite aucune confiance ? - R. Non, pas d'une manière absolue ; mais si vous reconnaissez dans un médium de l'orgueil, de la jalousie et peu de charité, vous avez beaucoup plus de chances d'être trompés.

Remarque. Ce qui perd beaucoup de médiums, c'est de se croire seuls capables de recevoir de bonnes communications et de mépriser celles des autres ; ils se croient des prophètes, et ils ne sont que les interprètes d'Esprits rusés qui les enlacent de leurs filets, en leur persuadant que tout ce qu'ils écrivent est sublime, et qu'ils n'ont plus besoin de conseils. La croyance de certains médiums à l'infailibilité et à la supériorité de leurs communications est telle, qu'y toucher, c'est presque une profanation ; en douter, c'est presque leur faire injure ; bien plus, c'est même s'exposer à s'en faire des ennemis, car mieux vaudrait dire à un poète que ses vers sont mauvais. Ce sentiment, qui a pour principe évident l'orgueil, est entretenu par les Esprits qui les

assistent, et qui ont grand soin de leur inspirer de l'éloignement pour quiconque pourrait les éclairer ; cela seul devrait suffire, s'ils n'étaient pas fascinés, pour leur faire ouvrir les yeux. Il est un principe que personne ne saurait contester, c'est que les bons Esprits ne peuvent conseiller que le bien ; donc, tout ce qui n'est pas *bien* dans le sens absolu, ne peut venir d'un bon Esprit ; par conséquent, tout conseil dicté, ou tout sentiment inspiré, qui refléterait la moindre pensée mauvaise, est, par cela même, d'une origine suspecte, quelles que soient, du reste, les qualités ou la redondance du style.

Un signe non moins caractéristique de cette origine, c'est la flatterie, dont les mauvais Esprits ne sont pas avares à l'égard de certains médiums. Ils savent, à propos, louer leurs avantages physiques ou leurs qualités morales, caresser leurs penchants secrets, exciter leur convoitise ou leur cupidité, et, tout en blâmant l'orgueil et en conseillant l'humilité, aiguillonner leur vanité et leur amour-propre. Un des moyens qu'ils emploient, consiste surtout à les persuader de leur supériorité comme médiums en les posant comme les apôtres de missions, au moins douteuses, et pour lesquelles la première de toutes les qualités serait l'humilité, jointe à la simplicité et à la charité.

Éblouis par le nom des êtres vénérés dont ils se croient les interprètes, ils n'aperçoivent pas le bout de l'oreille que les faux Esprits laissent passer malgré eux, car il serait impossible à des Esprits inférieurs de simuler complètement toutes les qualités qu'ils n'ont pas. Les médiums ne s'affranchiront véritablement de l'obsession à laquelle ils sont en butte, que lorsqu'ils comprendront cette vérité ; alors seulement les mauvais Esprits, de leur côté, comprendront qu'ils perdent leur temps avec des personnes qu'ils ne sauraient prendre en défaut.

(Société, 25 mai 1860.)

30. Votre mari possède, à ce qu'il paraît, la faculté de médium voyant ; a-t-il réellement cette faculté ? - R. Oui, positivement.

31. Il dit vous avoir vue deux fois depuis votre mort ; cela est-il vrai ? - R. Cela est bien vrai.

32. Les médiums voyants sont-ils exposés à être trompés par les Esprits imposteurs comme les médiums écrivains ? - R. Ils sont moins souvent trompés que les médiums écrivains, mais ils peuvent l'être également par de fausses apparences, quand ils ne sont pas inspirés de Dieu. Sous les Pharaons, du temps de Moïse, les faux prophètes ne faisaient-ils pas des miracles qui trompaient le peuple ? Moïse seul ne s'y trompait pas, parce qu'il était inspiré de Dieu.

33. Veuillez maintenant nous expliquer vos sensations à votre entrée

dans le monde des Esprits. A part le trouble plus ou moins long qui suit toujours la mort, y a-t-il eu un instant où votre Esprit a perdu toute conscience de lui-même ? - R. Oui, comme toujours ; c'est impossible autrement.

34. Cette perte absolue de conscience a-t-elle commencé avant l'instant de la mort ? - R. Elle a commencé dans l'agonie.

35. A-t-elle persisté après la mort ? - R. Très peu de temps.

36. Combien de temps peut-elle avoir duré en tout ? - R. Environ quinze à dix-huit de vos heures.

37. Cette durée est-elle variable selon les individus ? - R. Certainement, elle n'est pas la même chez tous les hommes ; cela dépend beaucoup du genre de mort.

38. Pendant que s'accomplissait le phénomène de la mort, aviez-vous la conscience de ce qui se passait dans votre corps ? - R. Nullement. Dieu, qui est bon pour toutes ses créatures, veut épargner à l'Esprit les angoisses de ce moment ; c'est pourquoi il lui ôte tout souvenir et toute sensation.

Remarque. Ce fait, qui nous a toujours été confirmé, est analogue à ce qui se passe à la rentrée de l'Esprit dans le monde corporel. On sait que, dès l'instant de la conception, l'Esprit désigné pour habiter le corps qui doit naître est saisi d'un trouble qui va croissant à mesure que les liens fluidiques qui l'unissent à la matière se resserrent, jusqu'aux approches de la naissance ; à ce moment, il perd également toute conscience de lui-même, et ne commence à recouvrer ses idées qu'au moment où l'enfant respire ; c'est alors seulement que l'union de l'Esprit et du corps est complète et définitive.

39. Comment s'est opéré l'instant du réveil ? Vous êtes-vous subitement reconnue, ou bien y a-t-il eu un moment de demi-conscience, c'est-à-dire de vague dans les idées ? - R. J'ai été pendant quelques instants dans le vague, et puis, peu à peu, je me suis reconnue.

40. Combien de temps cet état a-t-il duré ? - R. Je ne le sais pas au juste ; mais peu de temps ; je crois environ deux heures.

41. Pendant cette sorte de demi-sommeil éprouviez-vous une sensation agréable ou pénible ? - R. Je ne sais ; je n'avais guère la conscience de moi-même.

42. A mesure que vos idées s'éclaircissaient, aviez-vous la certitude de la mort de votre corps, ou bien avez-vous cru un instant être encore de ce monde ? - R. Je l'ai cru effectivement pendant quelques instants.

43. Quand vous avez eu la certitude de votre mort, en avez-vous éprouvé du regret ? - R. Non, nullement ; la vie n'est pas à regretter.

44. Quand vous vous êtes reconnue, où vous êtes-vous trouvée, et qu'est-ce qui a tout d'abord frappé votre vue ? - R. Je me suis trouvée avec des Esprits qui m'environnaient, qui m'aidaient à sortir du trouble ; c'est ce changement qui m'a frappée.

45. Vous êtes-vous trouvée près de votre mari ? - R. Je le quitte peu ; il me voit ; il m'évoque ; cela remplace mon pauvre corps.

46. Êtes-vous allée immédiatement revoir les personnes que vous aviez connues : M. Dumas et les autres Spirités de Sétif ? - R. Non, pas immédiatement : j'ai pensé que l'on m'évoquerait. Il n'y avait pas assez longtemps que je les avais quittés, et j'en ai trouvé que j'avais connus, et que je n'avais pas vus depuis bien des siècles. J'étais médium et Spirite ; tous les Esprits que j'avais évoqués sont venus me recevoir ; cela m'a frappée. Si vous saviez comme il est doux de retrouver nos amis dans ce monde !

47. Le monde des Esprits vous a-t-il paru une chose étrange, nouvelle pour vous ? - R. Oh ! oui.

48. Cette réponse nous étonne, car ce n'est pas la première fois que vous vous trouvez dans le monde des Esprits. - R. Cela n'a rien qui doive vous étonner ; je n'étais pas si avancée qu'aujourd'hui ; et puis la différence est si grande entre le monde corporel et le monde des Esprits que cela surprend toujours.

49. Votre explication pourrait être plus claire ; cela ne tiendrait-il pas à ce que chaque fois que l'on revient dans le monde des Esprits les progrès que l'on a faits donnent des perceptions nouvelles et permettent de l'envisager sous un autre aspect ? - R. C'est bien cela ; je vous ai dit que je n'étais pas si avancée qu'aujourd'hui.

Remarque. La comparaison suivante peut faire comprendre ce qui se passe en cette circonstance. Supposons qu'un pauvre paysan vienne à Paris pour la première fois ; il y fréquentera une société, habitera un quartier en rapport avec sa situation. Qu'après une absence de plusieurs années, pendant lesquelles il se sera enrichi et aura acquis une certaine éducation, il revienne à Paris, il s'y trouvera dans un milieu tout autre que la première fois et qui devra lui paraître nouveau ; il comprendra et appréciera une foule de choses qui avaient à peine fixé son attention la première fois ; en un mot, il aura peine à reconnaître son ancien Paris, et pourtant ce sera toujours Paris, mais qui lui apparaîtra sous un nouveau jour.

50. Comment jugez-vous maintenant les communications que l'on obtient à Sétif ; sont-elles en général plutôt bonnes que mauvaises ? - R. C'est comme partout ; on en obtient de bonnes et de mauvaises, de vraies et de fausses. Ils s'occupent souvent de choses qui ne sont pas

assez sérieuses, et ne s'y prennent pas toujours bien ; mais ils ne croient pas mal faire. Je ferai en sorte de les corriger.

51. Nous vous remercions d'avoir bien voulu venir, et des explications que vous nous avez données. - R. Je vous remercie aussi d'avoir pensé à moi.

Médecine intuitive.

Plessis-Boudet, 23 mai 1860.

Monsieur,

Dans ma dernière lettre je vous ai donné un bulletin des cures obtenues au moyen de la médication de mademoiselle Godu. Je suis toujours dans l'intention de vous tenir au courant des faits, mais aujourd'hui je crois plus utile de vous parler de son mode de traiter. Il est bon de tenir les personnes au courant, car il nous est venu de loin des malades qui se faisaient une très fausse idée de ce genre de médication, et qui s'exposaient à faire un voyage inutile ou de pure curiosité.

Mademoiselle Godu n'est point somnambule ; elle ne consulte jamais à distance, ni même à mon domicile, que sous ma direction et sous mon contrôle. Quand nous sommes d'accord, ce qui arrive presque toujours, parce que je suis à même d'apprécier aujourd'hui sa médication, nous commençons le traitement convenu, et mademoiselle Godu exécute les pansements, prépare les tisanes et agit, en un mot, comme infirmière, mais infirmière *d'élite*, et d'un zèle sans exemple, dans notre modeste maison de santé improvisée.

Est-ce par un fluide épurateur dont elle serait douée qu'elle obtient de si précieux résultats ?

Est-ce par son assiduité aux pansements, ou par la confiance qu'elle inspire ?

Est-ce enfin par un système de médication bien conçu et bien dirigé qu'elle obtient des succès ?

Telles sont les trois questions que je me suis souvent posées.

Pour le moment, je ne veux pas entrer dans la première question, parce qu'elle exige une étude approfondie, et une discussion scientifique de premier ordre ; elle viendra plus tard.

Pour la seconde question, je peux la résoudre aujourd'hui affirmativement, et en cela mademoiselle Godu se trouve dans les mêmes conditions que tous les médecins, infirmiers ou opérateurs qui savent relever le moral de leurs malades, et leur inspirer une confiance salutaire.

Quant à la troisième question, je n'hésite pas davantage à la résoudre affirmativement. J'ai acquis la conviction que la médication de ma-

demoiselle Godu constitue tout un système très méthodique. Ce système est simple dans sa théorie, mais dans la pratique il varie à l'infini, et c'est dans l'application qu'il réclame toute l'attention et toute l'habileté possibles. L'homme de l'art le plus exercé a peine à comprendre tout d'abord ce mécanisme et cette série de modifications incessantes en raison du progrès ou du déclin de la maladie ; il est ébloui et ne comprend que peu de chose ; mais, à la longue, il se rend facilement compte de cette médication et de ses effets.

Il serait trop long de vous énumérer en détail, et *currente calamo*, tout un système médical nouveau pour nous, bien que, sans doute, très ancien par rapport à l'âge des hommes sur notre planète. Voici les bases sur lesquelles repose ce système, qui sort rarement de la médecine révulsive.

Mademoiselle Godu, dans la plupart des cas, applique un topique extractif composé d'une ou deux matières qu'on trouve partout, dans la chaumière comme au château. Ce topique a un effet tellement énergique qu'on obtient des effets incomparablement supérieurs à tous ceux de nos révulsifs connus, sans en excepter le cautère actuel et les moxas. Quelquefois elle se borne à l'application de vésicatoires, quand un effet énergique n'est pas indispensable. L'habileté consiste à proportionner le remède au mal, à maintenir une suppuration constante et variée, et voilà ce qu'elle obtient avec un onguent tellement simple qu'on ne peut le classer au nombre des médicaments. On peut l'assimiler aux cérats simples et même aux cataplasmes, et cependant cet onguent produit des effets soutenus et on ne peut plus variés : ici ce sont des sels calcaires que l'on obtient sur l'emplâtre ; chez les hydropiques, c'est de l'eau ; chez les gens à humeurs, c'est une suppuration abondante, tantôt claire et souvent épaisse ; enfin les effets de son onguent varient à l'infini pour une cause que je n'ai pu encore saisir, et qui, du reste, doit rentrer dans l'étude de la première question posée. Voilà pour l'extérieur ; plus tard, je vous dirai un mot de la médication interne, que je m'explique facilement. Il ne faut pas croire non plus que le mal s'enlève comme avec la main ; il faut, comme toujours, du temps et de la persévérance pour guérir radicalement les maladies rebelles.

Agréez, etc.

MORHÉRY.

Un grain de folie.

Le *Journal de la Haute-Saône* rapportait dernièrement le fait suivant :

« On a vu des rois détrônés s'ensevelir sous les débris de leurs palais ; on voit des joueurs malheureux abdiquer la vie après la perte de leur fortune ; mais un propriétaire qui se suicide pour ne pas survivre à l'expropriation d'un pré, c'est ce qu'on n'avait peut-être jamais vu avant le fait que nous citons. Un propriétaire de Saint-Loup avait été averti qu'un de ses prés serait exproprié, le 14 mai, par la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Cette information l'avait vivement affecté ; il ne pouvait supporter l'idée de se séparer de son pré, et il donna des signes d'aliénation mentale. Le 2 mai, il est sorti de son habitation à trois heures du matin, et s'est noyé dans la rivière de Combeauté. »

Il est difficile, en effet, de se suicider pour une cause plus futile, et un acte aussi déraisonnable ne peut s'expliquer que par un dérangement du cerveau ; mais, qui a produit ce dérangement ? A coup sûr, ce n'est pas la croyance aux Esprits. Est-ce le fait de l'expropriation du pré ? Mais alors, pourquoi tous ceux que l'on exproprie ne deviennent-ils pas fous ? C'est, dira-t-on, que tous n'ont pas le cerveau aussi faible. Alors, vous admettez donc une prédisposition naturelle à la folie, et il ne saurait en être autrement, du moment que la même cause ne produit pas toujours le même effet. Nous l'avons dit bien des fois en réponse à ceux qui accusent le Spiritisme de provoquer la folie ; qu'ils disent si, avant qu'il ne fût question des Esprits, il n'y avait pas de fous, et s'il n'y a de fous que parmi ceux qui croient aux Esprits ? Une cause physique ou une violente commotion morale peuvent seules produire une folie instantanée ; hors cela, si l'on examine les antécédents, on en trouvera toujours des symptômes, qu'une cause fortuite peut développer ; la folie prend alors le caractère de la préoccupation principale ; le fou parle de ce qui le préoccupe, mais ce n'est pas cette préoccupation qui est la cause, ce n'est en quelque sorte qu'un mode de manifestation. Ainsi, une prédisposition à la folie étant donnée, celui qui s'occupe de religion aura une folie religieuse ; l'amour produira la folie amoureuse ; l'ambition, la folie des honneurs et des richesses, etc. Dans le fait rapporté ci-dessus, il serait absurde d'y voir autre chose qu'un simple effet que toute autre cause eût pu provoquer, parce que la prédisposition y était. Nous allons plus loin, maintenant : nous disons hautement que si ce propriétaire, si impressionnable à l'endroit de son pré, eût été profondément imbu des principes du Spiritisme, il ne fût pas devenu fou et ne se serait pas noyé, deux malheurs qui auraient été évités, ainsi

que nous en avons de nombreux exemples. La raison en est évidente. La folie a pour cause première une faiblesse morale relative, qui rend l'individu incapable de supporter le choc de certaines impressions, au nombre desquelles figurent, pour les trois quarts au moins, le chagrin, le désespoir, le désappointement et toutes les tribulations de la vie. Donner à l'homme la force nécessaire pour voir ces choses avec indifférence, c'est donc atténuer en lui la cause la plus fréquente de folie et de suicide ; or, cette force, il la puise dans la doctrine spirite bien comprise. En présence de la grandeur de l'avenir qu'elle déroule à nos yeux, et dont elle donne la preuve patente, les tribulations de la vie deviennent si éphémères, qu'elles glissent sur l'âme comme l'eau sur le marbre, sans y laisser de traces. Le vrai Spirite ne s'attache à la matière que tout juste autant qu'il faut pour les besoins de la vie ; mais si une corde lui manque, il en prend son parti, parce qu'il sait qu'il n'est ici qu'en passant, et qu'un sort bien meilleur l'attend ; aussi ne s'en affecte-t-il pas plus que de trouver accidentellement une pierre sur son chemin. Si notre homme eût été imbu de ces idées, que serait devenu son pré à ses yeux ? La contrariété qu'il a éprouvée eût été insignifiante ou nulle, et un malheur imaginaire n'eût pas amené un malheur réel. En résumé, l'un des effets, et nous pouvons dire l'un des bienfaits du Spiritisme, c'est de donner à l'âme la force qui lui manque en beaucoup de circonstances, et c'est en cela qu'il peut diminuer les causes de folie et de suicide. Comme on le voit, les faits les plus simples peuvent être une source d'enseignement pour qui veut réfléchir. C'est en montrant les applications du Spiritisme aux cas les plus vulgaires qu'on en fera comprendre toute la sublimité. N'est-ce pas là la véritable philosophie ?

Tradition musulmane.

Nous extrayons le passage suivant du remarquable et savant ouvrage que M. Géraldy Saintine a publié sous le titre de : *Trois ans en Judée*.

« Lorsque le sultan de Babel Bakhtunnassar (Nabuchodonosor) fut envoyé par Dieu pour punir les enfants d'Israël, qui avaient abandonné la doctrine de l'unité, il dépouilla le temple de tous les objets précieux qui s'y trouvaient réunis ; et, se réservant pour lui-même le trône de Salomon, avec ses supports, les deux lions d'or pur animés par un art magique qui en défendaient l'entrée, il distribua le reste du butin aux différents rois de sa cour. Le roi de Roum reçut l'habit d'Adam et la verge de Moïse ; le roi d'Antakie eut pour sa part le trône de Belkis, et

le paon merveilleux dont la queue, toute en pierreries, formait à ce trône un riche dossier ; le roi d'Andalousie prit la table d'or du Prophète. Un coffret en pierre, qui contenait le Tourat (Bible), était au milieu de toutes ces richesses, et nul n'y faisait attention, bien qu'il fût de tous les trésors le plus précieux. On le laissa donc abandonné au caprice des pillards qui parcouraient la ville et le temple, faisant main basse sur tout ce qu'ils rencontraient, et le dépôt de la parole divine disparut dans cet immense désordre.

« Quarante ans plus tard, la colère de Dieu s'étant apaisée, il résolut de rétablir les fils d'Israël dans leur héritage et suscita le prophète Euzer (Esdras), - sur qui soit le salut ! - Prédestiné par la volonté divine à une mission glorieuse, il avait passé toute sa jeunesse dans la prière et la méditation, négligeant les sciences humaines pour s'absorber dans la contemplation de l'Etre infini, et vivait séparé du monde au fond d'une des grottes qui entourent la ville sainte. Cette grotte s'appelle aujourd'hui encore *el Azérie*⁴. Obéissant à l'ordre de Dieu, il sortit de sa retraite et vint au milieu des fils d'Israël leur indiquer comment ils devaient rebâtir le temple et remettre en honneur les anciens rites.

« Mais le peuple ne crut point à la mission du prophète ; il déclara qu'il ne se soumettrait point à la loi ; que même il cesserait les travaux de construction du temple et s'en irait habiter d'autres pays, si on ne lui représentait le livre où notre seigneur Moïse - sur qui soit le salut ! - avait consigné toutes les prescriptions religieuses à lui dictées sur le mont Sinäi. Ce livre avait disparu, et toutes les recherches pour le retrouver avaient été infructueuses.

« Euzer donc, dans ce grand embarras, fit à Dieu de ferventes prières pour qu'il le tirât de peine et empêchât le peuple de persister dans la voie de perdition. Il était assis sous un arbre, contemplant avec tristesse les ruines du temple, autour desquelles s'agitait la multitude indocile. Tout à coup une voix d'en haut lui ordonne d'écrire, et, bien qu'il n'eût jamais pris en main un *qalam* (plume en roseau), il obéit sur-le-champ. Depuis la prière du midi jusqu'au lendemain à la même heure, sans prendre de nourriture, sans se lever de l'endroit béni où il était assis, il continua d'écrire tout ce que lui dictait la voix céleste, n'hésitant pas un seul instant, n'étant pas même arrêté par les ténèbres de la nuit, car une lumière surnaturelle éclairait son esprit et un ange guidait sa main.

« Tous les fils d'Israël étaient dans l'ébahissement et contemplaient en silence cette manifestation de la toute-puissance divine. Mais lorsque le prophète eut terminé sa copie miraculeuse, les imans, jaloux de la

⁴ Nom arabe de la grotte connue sous le nom de Tombeau de Lazare.

faveur particulière dont il venait d'être l'objet, prétendirent que le nouveau livre était une invention diabolique et qu'il ne ressemblait nullement à l'ancien.

« Euzer s'adressa de nouveau à la bonté infinie, et, cédant à une inspiration subite, il se dirigea, suivi de tout le peuple, vers la fontaine de Siloam. Arrivé devant la source, il lève les mains au ciel, fait une longue et ardente prière, et toute la foule se prosterne avec lui. Tout à coup apparaît à la surface de l'eau une pierre carrée qui flotte comme soutenue par une main invisible ; dans cette pierre les imans reconnaissent en tremblant le coffret sacré depuis si longtemps perdu ; Euzer le prend avec respect ; le coffret s'ouvre de lui-même ; le Tourat de Moïse en sort comme s'il était animé d'une vie propre, et la nouvelle copie, s'échappant du sein du prophète, va d'elle-même se placer dans la boîte sacrée.

« Le doute n'était plus permis ; cependant le saint homme exige que les imans confrontent les deux exemplaires. Ceux-ci, malgré leur confusion, obéissent à sa volonté. Ils témoignent à haute voix, après un long examen, que pas un mot, pas un *kareket* (accent) n'établit la moindre différence entre le livre écrit par Euzer et celui qu'avait tracé Moïse. Dès qu'ils ont rendu cet hommage à la vérité, Dieu, pour les punir de leurs premières erreurs, éteint leurs yeux et les plonge dans d'éternelles ténèbres.

« C'est ainsi que les fils d'Israël furent ramenés à la foi de leurs pères. L'endroit où s'était assis le chef que Dieu leur avait donné fut appelé depuis *Kerm ech Cheick* (l'enclos ou la vigne du Cheik). »

Qui ne reconnaîtrait dans ce récit plusieurs phénomènes spirites que les médiums reproduisent sous nos yeux et qui n'ont rien de surnaturel ?

Une faute de langue par un Esprit.

Nous avons reçu la lettre suivante à propos du fait d'écriture directe rapporté dans le numéro de la *Revue spirite* du mois de mai, page 155.

Monsieur,

Je lis aujourd'hui seulement votre numéro de mai, et j'y trouve le récit d'une expérience d'écriture directe faite en ma présence chez mademoiselle Huet. Je me fais un plaisir de confirmer ce récit, en relevant pourtant une petite inexactitude qui a échappé au narrateur. Ce n'est pas *God loves you*, mais *God love you* que nous avons trouvé sur le pa-

pier ; c'est-à-dire que le verbe *love*, par l'absence de la lettre *s*, ne se trouvait pas à la troisième personne de l'indicatif présent ; on ne pourrait donc pas traduire par *Dieu vous aime*, à moins de sous-entendre *que* et d'en faire une formule d'impératif ou de subjonctif. L'observation en a été faite dans une séance subséquente à l'Esprit de Channing (si tant est que ce fût bien l'Esprit de Channing, car vous me connaissez, et je vous demande la permission de conserver mes doutes sur l'identité absolue des Esprits), et l'Esprit de Channing, dis-je, ne s'est pas expliqué bien catégoriquement au sujet de cette *s* omise à dessein ou par inadvertance ; il nous a même un peu reproché, si j'ai bonne mémoire, d'attacher de l'importance à une lettre de plus ou de moins dans une expérience aussi remarquable.

En dépit de ce reproche amical fait par l'Esprit de Channing, j'ai cru devoir vous communiquer mon observation sur la manière dont le mot *love* a été réellement écrit. L'honorable M. E. de B..., resté possesseur du papier, a pu le montrer ou le montrera à beaucoup de personnes, et parmi ces personnes il pourra s'en trouver qui aient connaissance de votre dernier numéro ; or, il importe (et je suis persuadé que c'est votre avis comme le mien), que la plus grande fidélité se rencontre dans le récit des faits si étranges et si merveilleux que nous obtenons.

Agréez, etc.

MATHIEU.

Nous avons parfaitement remarqué la faute que signale M. Mathieu, et nous avons pris sur nous de la corriger, sachant, par expérience, que les Esprits attachent fort peu d'importance à ces sortes de peccadilles, dont les plus éclairés ne se font aucun scrupule ; aussi ne sommes-nous nullement étonné de l'observation de Channing en présence, comme il le dit, d'un fait bien autrement capital. L'exactitude dans la reproduction des faits est sans doute une chose essentielle ; mais l'importance de ces faits est relative, et nous avouons que si nous devons toujours, pour le français, suivre l'orthographe des Invisibles, messieurs les grammairiens auraient beau jeu pour les traiter de cuisinières, alors même que le médium est passé expert en ces matières. Nous en avons un, ou une, dans la Société, qui est pourvu de tous ses diplômes, et dont les communications, quoique écrites très posément, ont de nombreuses taches de ce genre. Les Esprits nous ont toujours dit : « Attachez-vous au fond et non à la forme ; pour nous la pensée est tout, la forme rien ; corrigez donc la forme, si vous le jugez à propos : nous vous laissons ce soin. » Si donc la forme est défectueuse, nous ne la conservons que lorsqu'il peut en sortir un enseignement ; or, tel n'était pas le cas, à notre avis, dans le fait ci-dessus, car le sens était évident.

Dictées spontanées et dissertations spirites

Obtenues ou lues dans les séances de la Société.

La Vanité.

(Par madame Lesc..., médium.)

Je veux te parler de la vanité qui se mêle à toutes les actions humaines : elle ternit les plus douces pensées ; elle envahit le cœur, la tête. Mauvaise plante, elle étouffe en son germe la bonté ; toutes les qualités sont anéanties par son venin. Pour lutter contre elle, il faut employer la prière ; elle seule donne l'humilité et la force. Sans cesse vous oubliez Dieu, hommes ingrats ! Il n'est pour vous que le secours imploré dans la détresse, et jamais l'ami que l'on invite au banquet de la joie. Il vous a donné pour éclairer le jour, le soleil, rayonnement de gloire, et pour éclairer la nuit, les étoiles, fleurs d'or. Partout, à côté des éléments nécessaires à l'humanité, il a placé le luxe nécessaire à la beauté de son œuvre. Dieu vous a traités comme le ferait un hôte généreux qui multiplie, pour recevoir ses invités, le luxe de sa demeure et l'abondance du festin. Que faites-vous, vous qui n'avez que votre cœur à lui offrir ? Loin de le parer de joie et de vertus, loin de lui offrir les prémises de vos espérances, vous ne le souhaitez, vous ne l'invitez à pénétrer en vous, que lorsque le deuil et les âpres déceptions vous ont labourés et sillonnés. Ingrats ! qu'attendez-vous pour aimer votre Dieu ? Le malheur et l'abandon. Offrez-lui donc plutôt votre cœur libre de douleurs ; offrez-lui, comme des hommes debout, et non comme des esclaves agenouillés, votre amour purifié de crainte, et il se souviendra, à l'heure du danger, de vous, qui ne l'aurez pas oublié à l'heure du bonheur.

GEORGES. (*Esprit familier.*)

La misère humaine.

La misère humaine n'est pas dans l'incertitude des événements qui, tantôt élèvent, tantôt précipitent. Elle gît tout entière dans le cœur avide et insatiable qui aspire sans cesse à recevoir, qui se plaint de la sécheresse d'autrui, et ne s'avise jamais de sa propre aridité. Ce malheur d'aspirer plus haut que soi-même, ce malheur de ne pouvoir être satisfait par les joies les plus chères, ce malheur, dis-je, constitue la misère humaine. Qu'importe le cerveau, qu'importent ses plus brillantes facultés, si elles sont toujours assombries par le désir âpre et inassouvi de ce quelque chose qui lui échappe sans cesse ; l'ombre flotte près du corps, le bonheur flotte près de l'âme, insaisissable pour elle.

Vous ne devez cependant ni vous plaindre ni maudire votre sort ; car cette ombre, ce bonheur, fuyant et mobile comme l'onde, donne, par l'ardeur et l'angoisse qu'il dépose dans le cœur, la preuve de la divinité emprisonnée dans l'humanité. Aimez donc la douleur et sa poésie vivifiante, qui fait vibrer vos esprits par le souvenir de la patrie éternelle. Le cœur humain est un calice plein de larmes ; mais vienne l'aurore, et elle boira l'eau de vos cœurs ; elle sera pour vous la vie qui éblouira vos yeux aveuglés par l'obscurité de la prison charnelle. Courage ! chaque jour est une délivrance ; marchez dans la douloureuse voie ; marchez, en suivant des yeux l'étoile de la mystérieuse espérance.

GEORGES. (*Esprit familier.*)

La tristesse et le chagrin.

(Par madame Lesc..., médium.)

On a tort de céder souvent à la tristesse. Ne vous y trompez pas, le chagrin est le sentiment ferme et honnête que ressent l'homme atteint dans son cœur ou dans ses intérêts ; mais la lâche tristesse n'est que la manifestation physique du sang ralenti ou précipité dans son cours. La tristesse couvre de son nom bien des égoïsmes, bien des lâchetés. Elle débilite l'esprit qui s'y abandonne. Au contraire, le chagrin est le pain des forts ; cette âpre nourriture alimente les facultés de l'esprit et amoindrit la partie animale. Ne cherchez pas le martyr du corps, mais soyez avides du martyr de l'âme. Les hommes comprennent qu'ils doivent remuer leurs jambes et leurs bras pour maintenir la vie du corps, et ils ne comprennent pas qu'ils doivent souffrir pour exercer les facultés morales. Le bonheur, ou seulement la joie, sont des hôtes si passagers de l'humanité, que vous ne pouvez, sans en être écrasés, porter leur présence, si légère qu'elle soit. Vous êtes faits pour souffrir et pour rêver sans cesse le bonheur, car vous êtes des oiseaux sans ailes cloués au sol, qui regardez le ciel et enviez l'espace.

GEORGES. (*Esprit familier.*)

Remarque. Ces deux communications renferment incontestablement de très belles pensées et des images d'une grande élévation ; mais elles nous semblent écrites sous l'empire d'idées un peu sombres et quelque peu misanthropes ; on croirait y voir l'expression d'un cœur ulcéré. L'Esprit qui les a dictées est mort depuis peu d'années ; de son vivant il était l'ami du médium, dont, après sa mort, il s'est constitué le génie familier. C'était un artiste peintre de talent, dont la vie avait été calme et assez insouciant ; mais qui sait s'il en avait été de même dans sa précédente existence ? Quoi qu'il en soit, toutes ses communications attestent chez lui beaucoup de profondeur et de sagesse. On pourrait croire

qu'elles sont le reflet du caractère du médium ; madame Lesc... est sans contredit une femme très sérieuse et au-dessus du vulgaire, à beaucoup d'égards, et c'est sans aucun doute ce qui, à part sa faculté médianimique, lui concilie la sympathie des bons Esprits, mais la communication suivante, obtenue dans la Société, prouve qu'elle peut en recevoir d'un caractère très varié.

La Fantaisie.

(Médium, madame Lesc...)

Tu veux que je te parle de la fantaisie ; elle a été ma reine, ma maîtresse, mon esclave ; je l'ai servie ou je l'ai dominée ; mais, toujours soumis à ses adorables fluctuations, je ne lui ai jamais été infidèle. C'est encore elle qui me pousse à parler d'autre chose : de la facilité qu'a le cœur de porter deux amours, facilité méconnue et fort blâmée. Je crois qu'il est absurde, ce blâme de bons bourgeois qui n'aiment que leurs petits vices réglés, plus ennuyeux encore que leurs vertus ; ils n'admettent que ce que comprend leur cervelle ratissée et bordée de buis comme un jardin de curé. Tu as peur de ce que je te dis ; sois tranquille ; Musset a sa griffe : on ne peut lui demander des gentillesse de petits chiens dressés ; il faut supporter et comprendre ses boutades, vraies sous leur apparence frivole, tristes sous leur gaieté, rieuses dans leurs larmes.

ALFRED DE MUSSET.

Remarque. Une personne qui n'avait entendu cette communication qu'à la première lecture disait, dans une séance intime, qu'elle lui semblait un peu insignifiante. L'Esprit de Socrate, qui prenait part à l'entretien, répondant à cette observation, écrivit spontanément : « Non, tu te trompes ; relis-la ; il y a du bon ; elle est très intelligente, et cela a son bon côté. On a dit qu'on y reconnaissait l'homme ; c'est, qu'en effet, il est plus facile de prouver l'identité d'un Esprit de votre temps que du mien, et, pour certaines personnes, il est utile que, de temps en temps, vous ayez de ces sortes de communications. »

Un autre jour, la conversation s'étant engagée, à propos des médiums, sur le caractère d'Alfred de Musset, qu'un des assistants accusait d'avoir été trop matériel pendant sa vie, celui-ci écrivit spontanément la remarquable communication suivante par un de ses *médiums préférés*.

Influence du médium sur l'Esprit.

(Médium, madame Schmidt.)

Les Esprits supérieurs seuls peuvent communiquer indistinctement avec tous les médiums, et tenir partout le même langage ; mais je ne suis pas un Esprit supérieur, voilà pourquoi je suis parfois un peu matériel ! cependant, je suis plus avancé que vous ne croyez.

Quand nous nous communiquons à un médium, l'émanation de sa nature reflète sur nous plus ou moins ; par exemple, si le médium est de ces natures où le cœur domine, de ces êtres élevés, capables de souffrir pour leurs frères ; enfin, de ces âmes dévouées, grandes, que le malheur a rendues fortes, et qui sont restées pures au milieu de la tourmente, alors le reflet fait du bien, en ce sens que nous nous corrigeons spontanément, et que notre langage s'en ressent ; mais, dans le cas contraire, si nous nous communiquons par un médium d'une nature moins élevée, nous nous servons purement et simplement de sa faculté comme d'un instrument ; c'est alors que nous devenons ce que tu appelles un peu matériels ; nous disons des choses spirituelles, si tu veux, mais nous laissons le cœur de côté.

Demande. Les médiums instruits et d'un esprit cultivé sont-ils plus aptes à recevoir des communications élevées que ceux qui n'ont pas d'instruction ? - *Réponse.* Non ; je le répète : l'essence de l'âme seule se reflète sur les Esprits, mais les Esprits supérieurs seuls en sont invulnérables.

ALFRED DE MUSSET.

Bibliographie.

Nous avons parlé dans un article ci-dessus d'une nouvelle publication périodique sur le Spiritisme qui se fait à Londres sous le titre de *the Spiritual Magazine* ; l'Italie ne reste pas en arrière du mouvement qui porte les idées vers le monde invisible. Nous recevons le prospectus d'un journal qui paraît à Gênes sous le titre de L'AMORE DEL VERO, *periodico di scienze, letteratura, belle arti, magnetismo animale, omeopatia, elettro-telegrafia, Spiritismo, ec. Sotto la direzione del signori D. PIETRO GATTI e B. E. MAINERI.* Ce journal paraît trois fois par mois par cahiers de 18 pages.

M. le docteur Gatti, directeur de l'Institut homéopathique de Gênes, est un adepte éclairé du Spiritisme, et nous ne doutons pas que les questions relatives à cette science ne soient traitées par lui avec le talent et la sagacité qui le caractérisent.

L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, dictée par elle-même à mademoiselle *Ermance Dufaux*, et dont nous avons annoncé la réimpression, vient de paraître chez Ledoyen. Nous avons rendu compte de ce remarquable ouvrage dans le numéro de la *Revue Spirite* de janvier 1858. Depuis cette époque notre opinion n'a pas varié sur son importance, non seulement au point de vue historique, mais comme un des faits les plus curieux de manifestation spirite. Cette réimpression était vivement réclamée, et nous ne doutons pas qu'elle n'obtienne un succès d'autant plus grand, que les partisans de la science nouvelle sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient lors de la première publication.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 7.

JUILLET 1860.

AVIS

Le bureau de la REVUE SPIRITE et le domicile particulier de M. ALLAN KARDEC sont transférés rue Sainte-Anne, n° 59, passage Sainte-Anne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi le 1 juin 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 25 mai.

Sur l'avis du comité, et après rapport verbal, la Société admet au nombre des associés libres :

Madame E..., de Vienne (Autriche).

Affaires administratives. Le comité propose et la Société adopte les deux propositions suivantes :

1° La Société, considérant qu'aux termes de l'art. 16 de son règlement, la fin du mois d'avril peut faire connaître l'intention de certains membres de se retirer ;

Que si les nominations du bureau et du comité étaient faites avant cette époque, elles pourraient porter sur des membres qui ne continueraient pas à en faire partie ;

Qu'il ne serait pas rationnel que ceux qui seraient dans cette intention participassent aux nominations ;

Arrête ce qui suit :

« Les nominations du bureau et du comité se feront dans la première séance du mois de mai. Les membres en exercice continueront leurs fonctions jusqu'à cette époque. »

2° La Société, considérant qu'une absence trop prolongée et non prévue des membres du bureau et du comité peut entraver la marche des travaux ;
Arrête ce qui suit :

« Les membres du bureau et du comité qui auront été absents pendant trois mois consécutifs, sans en avoir donné avis, seront censés avoir résigné leurs fonctions, et il sera pourvu à leur remplacement. »

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame L..., sur l'*honnêteté relative*, et signée *Georges*, Esprit familial.

2° Autre, de madame Schmit, sur l'*Influence du médium sur l'Esprit*, signée *Alfred de Musset*.

3° Relation d'un fait concernant deux personnes, dont l'une est une jeune fille pauvre, et dont les rapports actuels sont une conséquence de ceux qui existaient entre elles dans leur précédente existence. Des circonstances, en apparence fortuites, les ont mises en relation, et toutes deux ont éprouvé l'une pour l'autre une sympathie qui s'est révélée par une coïncidence singulière de puissance médianimique. Un Esprit supérieur étant interrogé sur certains faits, il fut dit que la jeune personne ayant été la fille de l'autre dans sa précédente existence et en ayant été abandonnée, elle avait été placée sur sa route, dans son existence actuelle, afin de lui fournir l'occasion de réparer ses torts envers elle en la protégeant, ce que cette dernière est bien décidée à faire, quoique sa position à elle-même soit assez précaire, puisqu'elle ne vit que de son travail.

Ce fait, qui emprunte un plus grand intérêt des détails, vient à l'appui de ce qui a souvent été dit sur certaines sympathies dont la cause remonte à des existences précédentes.

Ce principe donne, sans contredit, une raison d'être de plus au sentiment fraternel qui fait une loi de la charité et de la bienveillance, car il resserre et multiplie les liens qui doivent unir l'humanité.

Etudes. 1° Évocation de la *grande Françoise*, l'une des principales convulsionnaires de Saint-Médard, et dont une première évocation a été publiée (voir numéro de mai 1860). Cet Esprit est appelé de nouveau sur sa demande faite dans le but de rectifier l'opinion qu'il aimait émise sur le diacre Pâris. Il s'accuse de l'avoir calomnié en dénaturant ses intentions, et pense que la rétractation qu'il fait spontanément lui épargnera la punition qu'il avait encourue pour ce fait.

Saint Louis complète cette communication par des renseignements sur les mondes affectés au châtement des Esprits coupables.

2° Examen analytique et critique des communications de Charlet sur

les animaux. L'Esprit développe, complète et rectifie certaines assertions qui avaient paru obscures ou erronées. Cet examen sera continué dans la prochaine séance. (Publié ci-après.)

3° Deux dictées spontanées sont obtenues, la première par mademoiselle Huet sur la continuation des Mémoires d'un Esprit ; la deuxième par madame Lesc..., et signée *Georges*, son Esprit familier, sur l'examen critique que la Société se propose de faire des communications spirites. L'Esprit approuve beaucoup ce genre d'étude, et le regarde comme un moyen de prévenir les fausses communications.

Vendredi 8 juin 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 1° juin.

Madame Vve G..., ancien membre titulaire, n'étant pas portée sur la liste arrêtée le 30 avril, en exécution du nouveau règlement de la Société, écrit pour expliquer les motifs de son abstention, et demande à être réintégrée comme *associée libre*. Sur l'avis du comité, la Société admet madame G... en cette qualité.

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Lesc..., et signée *Delphine de Girardin*, sur *les premières impressions d'un Esprit*. Elle présente un tableau poétique et très vrai des sensations que l'Esprit éprouve en quittant la terre.

2° Autre, du même médium, signée *Alfred de Musset*, intitulée *Aspirations d'un Esprit*.

3° M. M..., de Metz, rend compte d'un fait intéressant qui lui est personnel, sur l'influence qu'un médium peut exercer sur une autre personne pour développer en elle la faculté médianimique. C'est par ce moyen que cette faculté a été développée chez M. M... ; mais ce qu'il y a eu de particulier en cette circonstance, c'est la constatation de l'action à distance. Le médium étant à Châlons, et M. M... à Metz, convinrent d'une heure pour faire l'épreuve, et M. M... a pu constater les moments *précis* où le médium l'influençait ou cessait d'agir ; bien plus, il écrivit les impressions morales que ressentait le médium et dont il ne pouvait avoir aucun soupçon, et, de son côté, le médium écrivit les mêmes mots que traçait M. M...

Il s'est de plus produit chez ce même médium un fait très curieux d'écriture directe spontanée, c'est-à-dire sans provocation et sans aucune intention de sa part, car il n'y songeait nullement. Plusieurs mots, qui ne pouvaient avoir d'autre origine, quand on connaît les circonstances, se sont trouvés écrits inopinément, en vue d'une intention bien manifeste, et appropriés à la situation. Le médium, ayant essayé de provoquer une nouvelle manifestation semblable, ne réussit pas.

Etudes. 1° Questions diverses adressées à saint Louis, 1° sur l'état des Esprits ; 2° sur ce que l'on doit entendre par la sphère ou la planète des fleurs dont parlent quelques Esprits ; 3° sur les facultés intellectuelles latentes ; 4° sur les signes de reconnaissance pour constater l'identité des Esprits.

2° Evocation d'Antoine T..., disparu depuis un certain nombre d'années sans laisser d'indices sur son sort. Une première évocation ayant été reconnue inexacte, il en explique la cause, et donne de nouveaux détails sur sa personne. L'expérience fera connaître s'ils sont plus véridiques que les premiers.

3° Evocation de l'astrologue Vogt, de Munich, suicidé le 4 mai 1860. Son Esprit, peu dégagé, est encore sous l'empire des idées qui l'avaient préoccupé pendant sa vie.

4° Deux dictées spontanées sont obtenues simultanément, la première par M. Didier fils, sur la *Fatalité*, signé *Lamennais* ; la deuxième par madame Lesc..., signée *Delphine de Girardin*, sur les *Mascarades humaines*.

Vendredi 15 juin 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 8 mai.

Sur l'avis du comité, la Société reçoit comme associés libres :

M. le comte N..., de Moscou.

M. P..., propriétaire à Paris.

Communications diverses. 1° Lecture d'une lettre qui constate que dans certaines localités le clergé s'occupe sérieusement de l'étude du Spiritisme, et que des membres très éclairés de ce corps en parlent comme d'une chose appelée à exercer une grande influence sur les relations sociales.

2° Lecture d'une évocation particulière faite chez M. Allan Kardec, de M. J... fils, de Saint-Etienne. Cette évocation, quoique faite dans un intérêt privé, présente d'utiles enseignements par l'élévation des pensées de l'Esprit appelé, et est entendue avec un vif intérêt.

3° Observation présentée par M. Allan Kardec au sujet d'une prédiction qui lui a été soumise par un médium de sa connaissance. Selon cette prédiction, certains événements doivent s'accomplir à une date fixée, et, comme constatation, l'Esprit avait dit au médium de la faire signer par plusieurs personnes, entre autres par M. Allan Kardec, afin de pouvoir certifier, lors de l'événement, l'époque à laquelle elle a été faite. Je m'y suis refusé, dit M. Allan Kardec, par les considérations suivantes : « On est déjà trop porté à voir dans le Spiritisme un moyen de divination, ce qui est contraire à son objet ; lorsque des événements

futurs sont annoncés et se réalisent, c'est un fait exceptionnel et curieux sans doute, mais qu'il serait dangereux de regarder comme une règle ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu que mon nom servit à accréditer une croyance qui fausserait le Spiritisme dans son principe et dans son application. »

Etudes. 1° Évocation de Thilorier, le physicien, qui mourut en croyant avoir trouvé le moyen de remplacer la vapeur par l'acide carbonique condensé, comme puissance motrice. Il reconnaît que cette découverte n'était que dans son imagination. (Publiée ci-après.)

2° Suite de l'examen critique des communications de Charlet sur les animaux. (Sera publiée.)

3° Évocation d'un Esprit frappeur qui se manifeste au fils de M. N..., membre de la Société, par des effets physiques d'une certaine originalité ; il dit avoir été tambour maître de papale dans la musique militaire, et s'appeler *Eugène* ; son langage ne dément point la qualité qu'il se donne.

4° Dictée spontanée obtenue par madame Lesc..., sur *le développement des facultés intellectuelles*, à propos de l'évocation de Thilorier, et signée *Georges*, Esprit familier. Il est à remarquer que cet Esprit approprie souvent ses communications aux circonstances présentes, ce qui prouve qu'il assiste aux entretiens même sans être appelé. Ce fait s'est également produit en bien des occasions de la part d'autres Esprits.

Autre, par M. Didier fils, signée *Vauvenargues*, et contenant quelques pensées détachées.

Vendredi 22 juin 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 15 juin.

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Lesc..., sur la *Rêverie* et signée *Alfred de Musset*.

2° Relation d'un fait de médiumnité naturelle spontanée, comme médium écrivain, rapporté par madame Lub..., membre de la Société. Le sujet est une jeune fille de campagne, âgée de quinze ans, et qui, sans avoir aucune connaissance du Spiritisme, écrit presque journellement, et quelquefois des pages entières, d'une manière tout à fait mécanique. Une intuition lui dit que ce doit être un Esprit qui lui parle, car, lorsqu'elle se sent sollicitée à écrire, elle saisit un crayon en disant : *Voyons ce qu'il va me dire aujourd'hui*. Ses communications ont souvent rapport aux événements de la vie privée, soit pour elle, soit pour les personnes de sa connaissance, et sont presque toujours d'une extrême justesse pour les choses même qu'elle ignore complètement. Il est probable que si cette faculté était cultivée et bien dirigée, elle se développerait d'une manière remarquable et utile.

Etudes. 1° Questions sur les animaux de transition pouvant combler la lacune qui existe dans l'échelle des êtres vivants entre l'animal et l'homme. Cette étude sera continuée.

2° Questions sur les inventeurs et les découvertes prématurées, à propos de l'évocation de Thilorier.

3° Manifestations physiques produites par le fils de M. N..., enfant de treize ans, et dont il a été parlé dans la dernière séance. L'Esprit frappeur qui s'est attaché à lui, lui fait simuler avec les mains et les doigts, et cela avec une incroyable volubilité, toutes sortes d'évolutions militaires, telles que charges de cavalerie, manœuvres d'artillerie, attaques de forts, etc., en prenant tous les objets à sa portée pour figurer des armes. Il exprime les divers sentiments dont il est agité, soit la colère, l'impatience ou la moquerie, par de violents coups frappés et des gestes de pantomime très significatifs. Ce que l'on remarque en outre, c'est l'impassibilité et l'insouciance de l'enfant pendant que ses mains et ses bras se livrent à cette sorte de gymnastique ; il demeure évident que tous ces mouvements sont indépendants de sa volonté. Pendant le reste de la séance, et alors même qu'on avait cessé l'expérience, l'Esprit saisit les occasions de manifester à sa manière son contentement ou sa mauvaise humeur au sujet de ce qui se dit ; en un mot, on voit qu'il s'empare des membres de l'enfant, et s'en sert comme des siens. Ce genre de manifestations offre un curieux sujet d'étude par son originalité, et peut faire comprendre la manière dont les Esprits agissent sur certains individus.

Saint Louis, interrogé sur les conséquences que ces manifestations peuvent avoir pour l'enfant, donne à cet égard des avis pleins de sagesse, et conseille de ne les pas provoquer. Il engage en outre la Société à ne pas entrer dans la voie de ces sortes d'expériences, qui auraient pour résultat d'éloigner les Esprits sérieux, et à continuer de s'occuper, comme elle l'a fait jusqu'ici, d'approfondir les questions importantes.

La Phrénologie et la Physiognomonie.

La phénologie est la science qui traite des fonctions attribuées à chaque partie du cerveau. Le docteur Gall, fondateur de cette science, avait pensé que, puisque le cerveau est le point où aboutissent toutes les sensations, et d'où partent toutes les manifestations des facultés intellectuelles et morales, chacune des facultés primitives doit y avoir son organe spécial. Son système consiste donc dans la localisation des facultés. Le développement de chaque partie cérébrale poussant au

développement de l'enveloppe osseuse, et y produisant des protubérances, il en conclut que, de l'examen de ces protubérances, on pouvait déduire la prédominance de telle ou telle faculté, et de là le caractère ou les aptitudes de l'individu ; de là aussi le nom de *crânioscopie* donné à cette science, avec cette différence que la *phrénologie* a pour objet tout ce qui concerne les attributions du cerveau, tandis que la *crânioscopie* se borne aux inductions tirées de l'inspection du crâne ; en un mot, Gall a fait, à l'égard du crâne et du cerveau, ce que Lavater a fait pour les traits de la physionomie.

Nous n'avons point à discuter ici le mérite de cette science, ni à examiner si elle est vraie ou exagérée dans toutes ses conséquences ; mais elle a été tour à tour défendue et critiquée par des hommes d'une haute valeur scientifique ; si certains détails sont encore hypothétiques, elle n'en repose pas moins sur un principe incontestable, celui des fonctions générales du cerveau, et sur les rapports qui existent entre le développement ou l'atrophie de cet organe et les manifestations intellectuelles. Ce qui est de notre ressort, c'est l'étude de ses conséquences psychologiques.

Des rapports qui existent entre le développement du cerveau et la manifestation de certaines facultés, quelques savants ont conclu que les organes cérébraux sont la source même des facultés, doctrine qui n'est autre que celle du matérialisme, car elle tend à la négation du principe intelligent étranger à la matière ; elle fait de l'homme, par conséquent, une machine sans libre arbitre et sans responsabilité de ses actes, puisqu'il pourrait toujours rejeter ses méfaits sur son organisation, et qu'il y aurait injustice à le punir des fautes qu'il n'aurait pas dépendu de lui de ne pas commettre. On s'est ému des conséquences d'une pareille théorie, et l'on a eu raison ; fallait-il pour cela proscrire la phrénologie ? non, mais examiner ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans cette manière d'envisager la chose ; or, cet examen prouve que les attributions du cerveau en général, et même la localisation des facultés, peuvent parfaitement se concilier avec le *spiritualisme* le plus sévère, qui y trouve même l'explication de certains faits. Admettons pour un instant, à titre d'hypothèse, si l'on veut, l'existence d'un organe spécial pour l'instinct musical ; supposons en outre, comme nous l'enseigne la doctrine *spirite*, qu'un Esprit, dont l'existence est bien antérieure à son corps, y arrive avec la faculté musicale très développée, cette faculté s'exercera naturellement sur l'organe correspondant, et poussera à son développement comme l'exercice d'un membre augmente le volume des muscles. Dans l'enfance, le système osseux offrant peu de résistance, le crâne subit l'influence du mouvement expansif de la masse cérébrale ; ainsi le développement du crâne est produit par le développement du cerveau, comme le développement du cerveau est pro-

duit par celui de la faculté ; la faculté, c'est la cause première ; l'état du cerveau est un effet consécutif ; sans la faculté, l'organe n'existerait pas, ou ne serait que rudimentaire. Envisagée sous ce point, la phrénologie n'a, comme on le voit, rien de contraire à la morale, car elle laisse à l'homme toute sa responsabilité, et nous ajoutons que cette théorie est à la fois conforme à la logique et à l'observation des faits.

On objecte les cas bien connus où l'influence de l'organisme sur la manifestation des facultés est incontestable, comme ceux de la folie et de l'idiotie, mais il est aisé de résoudre la question. On voit tous les jours des hommes très intelligents devenir fous ; qu'est-ce que cela prouve ? Un homme très fort peut se casser la jambe, et alors il ne peut plus marcher ; or la volonté de marcher n'est pas dans sa jambe, mais dans son cerveau ; seulement cette volonté est paralysée par l'impuissance où il est de remuer la jambe. Chez le fou, l'organe qui servait aux manifestations de la pensée étant détraqué par une cause physique quelconque, la pensée ne peut plus se manifester d'une manière régulière ; elle erre à tort et à travers en faisant ce que nous appelons des extravagances ; mais elle n'en existe pas moins dans son intégrité, et la preuve en est, c'est que si l'organe peut être rétabli, la pensée première revient, comme le mouvement dans la jambe qui est raccommodée. La pensée n'existe donc pas plus dans le cerveau que dans la boîte osseuse du crâne ; le cerveau est l'instrument de la pensée comme l'œil est l'instrument de la vue, et le crâne est la surface solide qui se moule sur les mouvements de l'instrument ; si l'instrument est détérioré, la manifestation n'a plus lieu, absolument comme quand on a perdu un œil on ne peut plus voir.

Mais il arrive quelquefois que l'arrêt de la libre manifestation de la pensée n'est pas dû à une cause accidentelle, comme dans la folie ; la constitution primitive des organes peut offrir à l'Esprit, dès la naissance, un obstacle dont toute son activité ne peut triompher ; c'est ce qui a lieu quand les organes sont atrophiés, ou présentent une résistance insurmontable ; tel est le cas de l'idiotie. L'Esprit est comme emprisonné, et souffre de cette contrainte, mais il n'en pense pas moins comme Esprit, aussi bien que le prisonnier sous les verrous. L'étude des manifestations de l'Esprit de personnes vivantes, par l'évocation, jette un grand jour sur les phénomènes psychologiques ; en isolant l'Esprit de la matière on prouve, par les faits, que les organes ne sont point la cause des facultés, mais de simples instruments à l'aide desquels les facultés se manifestent avec plus ou moins de liberté ou de précision ; que souvent ils sont comme les étouffoirs qui amortissent les manifestations, ce qui explique la plus grande liberté de l'Esprit une fois dégagé de la matière.

Dans l'idée matérialiste, qu'est-ce qu'un idiot ? Rien ; c'est à peine un être humain ; selon la doctrine spirite, c'est un être doué de raison

comme tout le monde, mais infirme de naissance par le cerveau, comme d'autres le sont par les membres. Cette doctrine, en le réhabilitant, n'est-elle pas plus morale, plus humaine, que celle qui en fait un être de rebut ? N'est-il pas plus consolant pour un père qui a le malheur d'avoir un tel enfant de penser que cette enveloppe imparfaite renferme une âme pensante ?

A ceux qui, sans être matérialistes, n'admettent pas la pluralité des existences, nous demanderons ce que c'est que l'âme de l'idiot ? Si l'âme est formée en même temps que le corps, pourquoi Dieu crée-t-il des êtres ainsi disgraciés ? Quel sera leur sort futur ? Admettez au contraire une succession d'existences, et tout s'explique selon la justice : l'idiotisme peut être une punition ou une épreuve, et, dans tous les cas, ce n'est qu'un incident dans la vie de l'Esprit ; cela n'est-il pas plus grand, plus digne de la justice de Dieu, que de supposer que Dieu a créé un être avorté pour l'éternité ?

Jetons maintenant un coup d'œil sur la *physiognomonie*. Cette science est fondée sur ce principe incontestable que c'est la pensée qui met en jeu les organes, qui imprime aux muscles certains mouvements ; d'où il suit qu'en étudiant les rapports des mouvements apparents avec la pensée, de ces mouvements qu'on voit on peut déduire la pensée qu'on ne voit pas ; c'est ainsi qu'on ne se trompera pas sur l'intention de celui qui fait un geste menaçant ou amical ; qu'on reconnaît à la démarche l'homme pressé de celui qui ne l'est pas. De tous les muscles, les plus mobiles sont ceux de la face ; là se reflètent souvent jusqu'aux nuances les plus délicates de la pensée ; c'est pourquoi on a dit avec raison que la figure est le miroir de l'âme. Par la fréquence de certaines sensations, les muscles contractent l'habitude des mouvements correspondants, et finissent par en prendre le pli ; la forme extérieure se modifie ainsi par les impressions de l'âme, d'où il suit que, de cette forme, on peut quelquefois déduire ces impressions, comme du geste on peut déduire la pensée. Tel est le principe général de l'art, ou, si l'on veut, de la science physiognomonique ; ce principe est vrai ; non seulement il s'appuie sur une base rationnelle, mais il est confirmé par l'observation, et Lavater a la gloire, sinon de l'avoir découvert, du moins de l'avoir développé et formulé en corps de doctrine. Malheureusement, Lavater est tombé dans un travers commun à la plupart des auteurs de systèmes, c'est que, d'un principe vrai à certains égards, ils concluent à une application universelle, et, dans leur enthousiasme d'avoir découvert une vérité, ils la voient partout : là est l'exagération et souvent le ridicule. Nous n'avons point à examiner ici le système de Lavater dans ses détails ; nous dirons seulement qu'autant il est conséquent de remonter du physique au moral par certains signes extérieurs, autant il est illogique d'attribuer un sens quelconque

aux formes ou signes sur lesquels la pensée ne peut avoir aucune action. C'est la fausse application d'un principe vrai qui l'a souvent fait reléguer au rang des croyances superstitieuses, et qui fait confondre dans la même réprobation ceux qui voient juste et ceux qui exagèrent.

Disons cependant, pour être juste, que la faute en est souvent moins au maître qu'aux disciples, qui, dans leur admiration fanatique et irréfléchie, poussent quelquefois les conséquences d'un principe au-delà des limites du possible.

Si nous examinons maintenant cette science dans ses relations avec le Spiritisme, nous aurons à combattre plusieurs inductions erronées que l'on en pourrait tirer. Parmi les rapports physiognomoniques, il en est un surtout sur lequel l'imagination s'est souvent exercée, c'est la ressemblance de quelques personnes avec certains animaux ; essayons donc d'en chercher la cause.

La ressemblance physique résulte, entre parents, de la consanguinité qui transmet, de l'un à l'autre, des particules organiques semblables, parce que le corps procède du corps ; mais il ne pourrait venir à la pensée de personne de supposer que celui qui ressemble à un chat, par exemple, a du sang de chat dans les veines ; elle a donc une autre source. D'abord elle peut être fortuite et sans signification aucune, et c'est le cas le plus ordinaire. Cependant, outre la ressemblance physique, on remarque quelquefois une certaine analogie d'inclinations ; cela pourrait s'expliquer par la même cause qui modifie les traits de la physionomie ; si un Esprit encore arriéré conserve quelques-uns des instincts de l'animal, son caractère, comme homme, en portera des traces, et les passions qui l'agitent pourront donner à ses traits quelque chose qui rappelle vaguement ceux de l'animal dont il a les instincts ; mais ces traces s'effacent à mesure que l'Esprit s'épure et que l'homme, avance dans la voie de la perfection.

Ce serait donc ici l'Esprit qui imprimerait son cachet à la physionomie ; mais de la similitude des instincts il serait absurde de conclure que l'homme qui a ceux du chat puisse être l'incarnation de l'Esprit d'un chat. Le Spiritisme, loin d'enseigner une pareille théorie, en a toujours démontré le ridicule et l'impossibilité. On remarque, il est vrai, une gradation continue dans la série animale ; mais entre l'animal et l'homme il y a solution de continuité ; or, en admettant même, ce qui n'est qu'un système, que l'Esprit ait passé par tous les degrés de l'échelle animale avant d'arriver à l'homme, il y aurait toujours de l'un à l'autre une interruption qui n'existerait pas si l'Esprit de l'animal pouvait s'incarner directement dans le corps de l'homme. S'il en était ainsi, parmi les Esprits errants il y aurait des Esprits d'animaux, comme il y a des Esprits humains, ce qui n'a pas lieu.

Sans entrer dans l'examen approfondi de cette question, que nous discuterons plus tard, nous disons d'après les Esprits, qui sont en cela d'accord avec l'observation des faits, qu'aucun homme n'est l'incarnation de l'Esprit d'un animal. Les instincts animaux de l'homme tiennent à l'imperfection de son propre Esprit non encore épuré, et qui, sous l'influence de la matière, donne la prépondérance aux besoins physiques sur les besoins moraux et le sens moral, non encore suffisamment développé. Les besoins physiques étant les mêmes chez l'homme et chez l'animal, il en résulte nécessairement que, jusqu'à ce que le sens moral ait établi un contrepoids, il peut y avoir entre eux une certaine analogie d'instincts ; mais là s'arrête la parité ; le sens moral qui n'existe pas chez l'un, qui germe d'abord et croît sans cesse chez l'autre, établit entre eux la véritable ligne de démarcation.

Une autre induction non moins erronée est tirée du principe de la pluralité des existences. De leur ressemblance avec certains personnages, il y en a qui concluent avoir pu être ces personnages ; or, par ce qui précède, il est aisé de leur démontrer que ce n'est là qu'une idée chimérique. Comme nous l'avons dit, les rapports consanguins peuvent produire une similitude de formes, mais ce n'est pas ici le cas, et Esope a pu, plus tard, être un très bel homme, et Socrate un fort joli garçon ; ainsi, quand il n'y a pas filiation corporelle, il ne peut y avoir qu'une ressemblance fortuite, car il n'y a nulle nécessité pour l'Esprit d'habiter des corps pareils, et en prenant un nouveau corps il n'y apporte aucune parcelle de l'ancien. Cependant, d'après ce que nous avons dit ci-dessus du caractère que les passions peuvent imprimer aux traits, on pourrait penser que, si un Esprit n'a pas sensiblement progressé, et s'il revient avec les mêmes inclinations, il pourra y avoir sur sa figure identité d'expression ; cela est exact, mais ce serait tout au plus un air de famille, et de là à une ressemblance réelle il y a fort loin. Ce cas, du reste, doit être exceptionnel, car il est rare que l'Esprit ne revienne pas dans une autre existence avec des dispositions sensiblement modifiées. Ainsi des signes physiognomoniques on ne peut absolument tirer aucun indice des existences précédentes ; on ne peut en trouver que dans le caractère moral, dans les idées instinctives et intuitives, dans les penchants innés, dans ceux qui ne sont pas le fait de l'éducation, ainsi que dans la nature des expiations que l'on subit ; et encore cela ne pourrait-il indiquer que le genre d'existence, le caractère que l'on a dû avoir, en tenant compte du progrès, mais non de l'individualité (Voyez *Livre des Esprits*, numéros 216 et 217).

Les Revenants.

L'Académie définit ainsi ce mot : « Se dit des Esprits qu'on suppose revenir de l'autre monde. » Elle ne dit pas *qui reviennent* ; il n'y a que des Spirités qui puissent être assez fous pour oser affirmer de pareilles choses. Quoi qu'il en soit, on peut dire que la croyance aux revenants est universelle ; elle est évidemment fondée sur l'intuition de l'existence des Esprits et la possibilité de communiquer avec eux ; à ce titre tout Esprit qui manifeste sa présence, soit par l'écriture d'un médium, soit simplement en frappant sur une table, serait un revenant ; mais on réserve généralement ce nom quasi sépulcral pour ceux qui se rendent visibles et que l'on *suppose*, comme dit avec raison l'Académie, venir dans des circonstances plus dramatiques. Sont-ce des contes de bonne femme ? Le fait en lui-même, non ; les accessoires ? oui. On sait que les Esprits peuvent se manifester à la vue, même sous une forme tangible, voilà ce qui est réel ; mais ce qui est fantastique, ce sont les accessoires dont la peur, qui exagère tout, accompagne ordinairement ce phénomène très simple en lui-même, qui s'explique par une loi toute naturelle, et n'a, par conséquent, rien de merveilleux ni de diabolique. Pourquoi donc a-t-on peur des revenants ? Précisément à cause de ces mêmes accessoires que l'imagination se plaît à rendre effrayants parce qu'elle a été effrayée, et qu'elle a peut-être cru voir ce qu'elle n'a pas vu. En général, on se les représente sous un aspect lugubre, venant de préférence la nuit, et surtout par les nuits les plus sombres, à des heures fatales, dans des lieux sinistres, affublés de linceuls ou bizarrement accoutrés. Le Spiritisme nous apprend au contraire que les Esprits peuvent se montrer en tous lieux, à toute heure, le jour aussi bien que la nuit ; qu'ils le font en général sous l'apparence qu'ils avaient de leur vivant, et que l'imagination seule a créé les fantômes ; que ceux qui le font, loin d'être à redouter, sont le plus souvent des parents ou des amis qui viennent à nous par affection, ou des Esprits malheureux que l'on peut assister ; ce sont aussi quelquefois des loustics du monde Spirite qui s'amusent à nos dépens et se rient de la peur qu'ils causent ; on conçoit qu'avec ceux-là le meilleur moyen est d'en rire soi-même et de leur prouver qu'on n'a pas peur ; du reste ils se bornent presque toujours à faire du tapage et se rendent rarement visibles. Malheur à soi si on prend la chose au sérieux, car alors ils redoublent leurs espiègleries ; autant vaudrait exorciser un gamin de Paris. Mais en supposant même que ce soit un mauvais Esprit, quel mal pourrait-il faire, et n'aurait-on pas cent fois plus à craindre d'un

brigand vivant que de ce brigand mort et devenu Esprit ? D'ailleurs nous savons que nous sommes constamment entourés d'Esprits, qui ne diffèrent de ceux qu'on appelle revenants que parce qu'on ne les voit pas.

Les adversaires du Spiritisme ne manqueront pas de l'accuser d'accréditer une croyance superstitieuse : mais le fait des manifestations visibles étant avéré, expliqué par la théorie, et confirmé par de nombreux témoignages, on ne peut pas faire qu'il ne soit pas, et toutes les négations ne l'empêcheront pas de se produire, car il est peu de personnes qui, en consultant leurs souvenirs, ne se rappellent quelque fait de cette nature qu'elles ne peuvent révoquer en doute. Il vaut donc bien mieux que l'on soit éclairé sur ce qu'il y a de vrai ou de faux, de possible ou d'impossible dans les récits de ce genre ; c'est en s'expliquant une chose, en la raisonnant, qu'on se prémunit contre une crainte puérile. Nous connaissons bon nombre de personnes qui avaient une grande peur des revenants ; aujourd'hui que, grâce au Spiritisme, elles savent ce qu'il en est, leur plus grand désir serait d'en voir. Nous en connaissons d'autres qui ont eu des visions dont elles avaient été très effrayées ; maintenant qu'elles comprennent, elles n'en sont nullement émues. On connaît les dangers du mal de la peur pour les cerveaux faibles ; or un des résultats de la connaissance du Spiritisme éclairé est précisément de guérir ce mal, et ce n'est pas là un de ses moindres bienfaits.

Souvenir d'une existence antérieure.

(Société, 25 mai 1860.)

Un de nos abonnés nous communique une lettre d'un de ses amis, dont nous extrayons le passage suivant :

« Vous m'avez demandé mon opinion, ou plutôt ma croyance dans la présence ou non, auprès de nous, des âmes de ceux que nous avons aimés. Vous me demandez aussi quelques explications touchant ma conviction que nos âmes changent assez rapidement d'enveloppe.

« Je vous dirai, quelque ridicule que cela puisse paraître, que ma conviction sincère est d'avoir été assassiné lors des massacres de la Saint-Barthélemy. J'étais bien enfant lorsque cette souvenance vint frapper mon imagination. Plus tard, lorsque je lus cette triste page de notre histoire, il me sembla que beaucoup de ces détails m'étaient

connus, et je crois encore que, si le vieux Paris pouvait se reconstruire, je reconnaîtrais cette sombre allée où, fuyant, je ressentis le froid de trois coups de poignard frappés en plein dos. Il est des détails de cette scène sanglante qui sont dans ma mémoire, et qui n'ont jamais disparu. Pourquoi avais-je cette conviction avant de savoir ce que c'était que la Saint-Barthélemy ? Pourquoi, en lisant le récit de ce massacre, me suis-je dit : c'est mon rêve, ce vilain rêve qu'enfant j'ai fait, et dont le souvenir m'est resté si vivace ? Pourquoi, lorsque j'ai voulu consulter mon souvenir, forcer ma pensée, suis-je resté comme le pauvre fou auquel surgit une idée, et qui semble lutter pour retrouver sa raison ? Pourquoi ? je n'en sais rien. Vous me trouverez ridicule sans doute, mais je n'en garderai pas moins mon souvenir, ma conviction.

« Si je vous disais que j'avais sept ans lorsqu'un rêve me vint, et tel il était : J'avais vingt ans, j'étais jeune, bien mis, je pense que j'étais riche. Je suis venu me battre en duel, et j'ai été tué. Si je vous disais que ce salut qui se fait dans les armes avant de se battre, je l'ai fait la première fois que j'ai eu un fleuret à la main. Si je vous disais que chaque préliminaire plus ou moins gracieux que l'éducation ou la civilisation a mis dans l'art de se tuer, m'était connu avant mon éducation dans les armes, vous me diriez sans doute que je suis fou ou maniaque ; peut-être bien, mais il me semble parfois qu'une lueur perce ce brouillard, et j'ai la conviction que le souvenir du passé se rétablit dans mon âme.

« Si vous me demandez si je crois à la sympathie des âmes, à leur pouvoir de se mettre en contact elles-mêmes, malgré la distance, malgré la mort, je vous répondrai : Oui, et ce oui sera prononcé de toute la force de ma conviction. Il m'est arrivé de me trouver à vingt-cinq lieues de Lima, après quatre-vingt-six jours de voyage, et de me réveiller tout en pleurs avec une vraie douleur au cœur ; une tristesse mortelle s'empara de moi toute la journée. Je consignai ce fait sur mon journal. A pareille heure, la même nuit, mon frère était frappé d'une attaque d'apoplexie qui compromit gravement sa vie. J'ai confronté le jour, l'instant, tout était exact. Voilà un fait ; les personnes existent ; me direz-vous que je suis fou ?

« Je n'ai lu aucun auteur traitant pareil sujet ; je le ferai à mon retour ; peut-être de cette lecture jaillira-t-il un peu de lumière pour moi. »

M. V..., l'auteur de cette lettre, est officier de marine et actuellement en voyage. Il pouvait être intéressant de voir si, en l'évoquant, il confirmerait ses souvenirs, mais il y avait impossibilité de le prévenir de notre intention, et d'un autre côté, en raison de son état, il pouvait être difficile de rencontrer un moment propice. Toutefois, il nous fut

dit d'appeler son ange gardien lorsque nous voudrions l'évoquer, et qu'il nous dirait si nous pouvions le faire.

1. Évocation de l'ange gardien de M. V... - R. Je me rends à votre appel.

2. Vous connaissez le motif qui nous fait désirer évoquer votre protégé ; il s'agit, non de satisfaire une vaine curiosité, mais de constater, si c'est possible, un fait intéressant pour la science spirite, celui du souvenir de sa précédente existence. - R. Je comprends votre désir, mais dans ce moment son Esprit n'est pas libre ; il est occupé activement par son corps et dans une inquiétude morale qui l'empêche d'être en repos.

3. Est-il encore en mer ? - R. Il est à terre ; mais je pourrai répondre à quelques-unes de vos questions, puisque cette âme a toujours été confiée à ma garde.

4. Puisque vous êtes assez bon pour nous répondre, nous vous demanderons si le souvenir qu'il croit avoir conservé de sa mort dans une précédente existence est une illusion ? - R. C'est une intuition très réelle ; cette personne était bien sur la terre à cette époque.

5. Par quelle raison ce souvenir est-il plus précis pour lui que pour d'autres personnes ? y a-t-il à cela une cause physiologique ou une utilité particulière pour lui ? - R. Ces souvenirs vivaces sont très rares ; cela tient un peu au genre de mort qui l'a tellement impressionné qu'elle s'est pour ainsi dire incarnée dans son âme. Cependant bien d'autres personnes ont eu des morts tout aussi terribles, et le souvenir ne leur en est pas resté ; Dieu ne permet cela que rarement.

6. Depuis cette mort, lors de la Saint-Barthélemy, a-t-il eu d'autres existences ? - R. Non.

7. Quel âge avait-il quand il est mort ? - R. Une trentaine d'années.

8. Peut-on savoir ce qu'il était ? - R. Il était attaché à la maison de Coligny.

9. Si nous avions pu l'évoquer lui-même, nous lui aurions demandé s'il se rappelle le nom de la rue où il a été assassiné, afin de voir si, en se rendant sur les lieux, lorsqu'il reviendra à Paris, le souvenir de la scène serait encore plus précis ? - R. C'est dans le carrefour Bucy.

10. La maison où il a été tué existe-t-elle encore ? - R. Non ; elle a été reconstruite.

11. Dans le même but nous lui aurions demandé s'il se rappelle le nom qu'il portait ? - R. Son nom n'est pas connu dans l'histoire, car il était simple soldat. Il se nommait Gaston Vincent.

12. Son ami, ici présent, désirerait savoir s'il a reçu ses lettres ? - R. Non, pas encore.

13. Étiez-vous son ange gardien à cette époque ? - R. Oui, alors et maintenant.

Remarque. Des sceptiques, plus mauvais plaisants que sérieux, pourraient dire que son ange gardien l'a mal gardé, et demander pourquoi il n'a pas détourné la main qui l'a frappé. Quoiqu'une pareille question mérite à peine une réponse, quelques mots à ce sujet ne seront peut-être pas inutiles.

Nous dirons d'abord que, puisqu'il est dans la nature de l'homme de mourir, il n'est au pouvoir d'aucun ange gardien de s'opposer au cours des lois de la nature, autrement il n'y aurait pas de raison pour qu'ils n'empêchassent la mort naturelle aussi bien que la mort accidentelle ; en second lieu, l'instant et le genre de mort étant dans la destinée de chacun, il faut que cette destinée s'accomplisse. Nous dirons enfin que les Esprits n'envisagent point la mort comme nous ; la véritable vie, c'est la vie de l'Esprit, dont les diverses existences corporelles ne sont que des épisodes ; le corps est une enveloppe que l'Esprit revêt momentanément et qu'il quitte comme on le fait d'un habit quand il est usé ou *déchiré* ; peu importe donc que l'on meure un peu plus tôt ou un peu plus tard, d'une manière ou d'une autre, puisqu'en définitive il faut toujours en arriver là, et que cette mort, loin de porter un préjudice à l'Esprit, peut lui être très utile selon la manière dont elle s'accomplit ; c'est le prisonnier qui quitte sa prison temporaire pour jouir de la liberté éternelle. Il se peut donc que la fin tragique de Gaston Vincent ait été une chose utile pour lui, comme Esprit, ce que son ange gardien comprenait mieux que lui, car l'un ne voyait que le présent, tandis que l'autre voyait l'avenir. Des Esprits enlevés de ce monde par une mort prématurée, à la fleur de l'âge, nous ont souvent répondu que c'était une faveur de Dieu qui les avait ainsi préservés des maux auxquels, sans cela, ils eussent été exposés.

Des Animaux.

(Dissertations spontanées, faites par l'Esprit de Charlet dans plusieurs séances de la Société.)

I.

Il est une chose parmi vous qui excite toujours votre attention et votre curiosité ; ce mystère, puisque c'en est un bien grand pour vous,

est la liaison ou plutôt la distance qui existe entre votre âme et celle des animaux, mystère que, malgré toute leur science, Buffon, le plus poétique des naturalistes, et Cuvier, le plus profond, n'ont jamais pu pénétrer, pas plus que le scalpel ne vous détaille l'anatomie du cœur. Or, sachez-le, les animaux vivent, et tout ce qui vit pense. On ne peut donc vivre sans penser.

Ceci établi, il reste à vous démontrer que plus l'homme avance, non selon le temps, mais selon la perfection, plus il pénétrera la science spirituelle, celle qui s'applique, non seulement à vous, mais encore aux êtres qui sont au-dessous de vous : les animaux. Oh ! s'écrieront quelques hommes persuadés que le mot *homme* signifie tout perfectionnement, mais y a-t-il un parallèle possible entre l'homme et la brute ? Pouvez-vous appeler intelligence ce qui n'est qu'instinct ? sentiment ce qui n'est que sensation ? Pouvez-vous, en un mot, rabaisser l'image de Dieu ? Nous répondrons : Il fut un temps où la moitié du genre humain était regardée comme au rang de la brute, où la bête n'était regardée comme rien ; un temps, qui est maintenant le vôtre, où la moitié du genre humain est regardée comme inférieure et l'animal comme brute. Eh bien ! au point de vue du monde, il en est ainsi, il est vrai ; au point de vue spirituel, il en est autrement. Ce que diraient les Esprits supérieurs de l'homme terrestre, les hommes le disent des animaux.

Tout est infini dans la nature : le matériel comme le spirituel ; occupons-nous donc un peu de ces pauvres bêtes, spirituellement parlant, et vous verrez que l'animal vit véritablement, puisqu'il pense.

Ceci sert de préface à un petit cours que je vous ferai à ce sujet. Du reste, de mon vivant, j'avais dit que la meilleure partie de l'homme, c'est le chien.

La suite au prochain numéro.

CHARLET.

II

Le monde est une échelle immense dont l'élévation est infinie, mais dont la base repose dans un affreux chaos ; je veux dire que le monde n'est qu'un progrès constant des êtres ; vous êtes bien bas, toujours, mais il y en a de bien au-dessous de vous ; car, entendez-le bien, je ne parle pas seulement de votre planète, mais encore de tous les mondes de l'univers. Mais n'ayez pas peur, nous nous bornerons à la Terre.

Cependant, avant d'en parler, deux mots sur un monde nommé Jupiter, et dont l'ingénieur et immortel Palissy vous a donné quelques aperçus étranges, et si surnaturels pour votre imagination. Rappelez-

vous que dans un de ses charmants dessins il vous a représenté quelques animaux de Jupiter ; n'y a-t-il pas progrès évident, et pouvez-vous ne pas leur accorder un degré de supériorité sur les animaux terrestres ? Et encore ne voyez-vous là qu'un progrès de forme et non d'intelligence, quoique, cependant, le jeu dont ils s'occupent ne puisse pas être exécuté par des animaux terrestres. Je ne vous cite cet exemple que pour vous indiquer déjà une supériorité d'êtres qui sont bien au-dessous de vous. Que serait-ce si je vous énumérais tous les mondes que je connais, c'est-à-dire cinq ou six ? Mais rien que sur cette terre, voyez la différence qui existe entre eux. Eh bien ! si la forme est si variée, si progressive, puisque même il y a progrès dans la matière, pouvez-vous ne pas admettre le progrès spirituel chez ces êtres ? Or, sachez-le, si la matière progresse, même la plus basse, à plus forte raison l'esprit qui l'anime.

La prochaine fois je continuerai.

CHARLET.

Nota. - Nous avons publié, avec le numéro du mois d'août 1858, une planche dessinée et gravée par l'esprit de Bernard Palissy, et représentant la maison de Mozart dans Jupiter, avec une description de cette planète, qui a toujours été désignée comme l'un des mondes les plus avancés de notre tourbillon solaire, moralement et physiquement. Le même Esprit a donné un grand nombre de dessins sur le même sujet ; il en est un entre autres qui représente une scène d'animaux jouant dans la partie qui leur est réservée dans l'habitation de Zoroastre ; c'est sans contredit l'un des plus curieux de la collection. Parmi les animaux qui y sont figurés, il en est dont la forme se rapproche beaucoup de la forme humaine terrestre, et qui tiennent à la fois du singe et du satyre ; leur action dénote l'intelligence, et l'on comprend que leur structure puisse se prêter aux travaux manuels qu'ils exécutent pour le compte des hommes ; ce sont, a-t-il été dit, les serviteurs et les manœuvres, les hommes ne s'occupant que des travaux d'intelligence. C'est à ce dessin, fait il y a plus de trois ans, que Charlet fait allusion dans la communication ci-dessus.

III

Dans les mondes avancés, les animaux sont tellement supérieurs que, pour eux, l'ordre le plus rigoureux se fait avec la parole et vous, trop souvent, avec le bâton. Dans Jupiter, par exemple, une parole suffit, et chez vous bien des coups de fouet ne suffisent pas. Cependant il y a un progrès sensible sur votre terre et qu'on ne n'est jamais expliqué, c'est que l'animal même se perfectionne. Ainsi, au-

trefois, l'animal était beaucoup plus rebelle à l'homme. Il y a aussi progrès de votre part d'avoir compris instinctivement ce perfectionnement chez les animaux, puisque vous défendez de les frapper. Je disais qu'il y a progrès moral pour l'animal ; il y a aussi progrès de condition. Ainsi un malheureux cheval, battu, frappé par un charretier plus brute que lui, sera comparativement dans une condition beaucoup plus tranquille, plus heureuse que celle de son bourreau. N'est-ce pas de toute justice, et doit-on s'étonner qu'un animal qui souffre, qui pleure, qui est reconnaissant ou vindicatif selon la douceur ou la cruauté de ses maîtres, ait la récompense d'avoir supporté patiemment une vie remplie de tortures ? Dieu est juste avant tout, et toutes ses créatures sont sous ses lois, et ses lois disent : « Tout être faible qui aura souffert sera dédommagé. » J'entends, toujours comparativement à l'homme, et j'ose ajouter, pour terminer, que l'animal a souvent plus d'âme, plus de cœur que l'homme en bien des circonstances. CHARLET.

IV

La supériorité de l'homme se manifeste sur votre globe par cette élévation de l'intelligence qui en fait le roi de la terre. A côté de l'homme l'animal est bien faible, bien chétif, et, pauvre sujet de cette terre d'épreuve, il a souvent à supporter les cruels caprices de son tyran : l'homme ! La métempsycose antique était un souvenir bien confus de la réincarnation, et cependant cette même doctrine n'est autre qu'une croyance populaire. Les grands esprits admettaient la réincarnation progressive ; la masse ignorante ne devinant pas comme, eux, l'univers, se disait naturellement : Puisque l'homme se réincarne, ce ne peut être que sur la terre ; donc sa punition, son tartare, son épreuve, c'est la vie dans le corps d'un animal ; absolument, comme au moyen âge, les chrétiens se disaient : C'est dans la grande vallée qu'aura lieu le jugement, après quoi les damnés iront sous terre brûler dans ses entrailles.

Les Anciens croyant à la métempsycose croyaient donc, quelques-uns s'entend, à l'esprit des bêtes, puisqu'ils admettaient le passage de l'âme humaine dans le corps de la brute. Pythagore se ressouvient de son ancienne existence, et reconnaît le bouclier qu'il portait au siège de Troie. Socrate meurt en prédisant sa nouvelle vie.

Puisque, comme je vous l'ai dit, tout est progrès dans l'univers, puisque les lois de Dieu ne sont et ne peuvent être que les lois du progrès, au point où vous en êtes, au point de vue de vos tendances spiritualistes, ne pas admettre le progrès de ce qu'il y a au-dessous de l'homme serait un non-sens, une preuve d'ignorance ou de complète indifférence.

La bête a-t-elle, comme l'homme, ce que vous appelez la conscience, qui n'est autre chose que la sensation de l'âme lorsqu'elle a bien ou mal fait ? Observez, et voyez si la bête ne fait pas preuve de conscience, toujours relativement à l'homme. Croyez-vous que le chien ne sait pas quand il a bien ou mal fait ? S'il ne le sentait pas, il ne vivrait pas. Comme je vous l'ai déjà dit, la sensation morale, la conscience, en un mot, existe chez lui comme chez l'homme, sans cela il faut retirer à l'animal la reconnaissance, la souffrance, les regrets, enfin tous les caractères d'une intelligence, caractère que tout homme sérieux est à même d'observer chez tous les animaux, selon leurs degrés différents, car, même parmi eux, il y a des diversités inouïes.

CHARLET.

V

L'homme, roi de la terre par l'intelligence, est un être supérieur aussi sous le rapport matériel ; ses formes sont harmonieuses, et son Esprit a, pour se faire obéir, un organisme admirable : le corps. La tête de l'homme est haute et regarde le ciel, dit la Genèse ; l'animal regarde la terre, et, par la structure de son corps, y semble être plus attaché que l'homme. En outre, l'harmonie magnifique du corps humain n'existe pas chez l'animal. Voyez la variété infinie qui les distingue les uns des autres, variété infinie qui, cependant, ne correspond pas à leur Esprit, car les animaux, j'entends leur immense majorité, ont presque tous le même degré d'intelligence. Ainsi chez l'animal variété dans la forme ; chez l'homme, au contraire, variété dans l'Esprit. Rencontrez deux hommes qui soient pareils de goûts, d'aptitudes, d'intelligence ; et prenez un chien, un cheval, un chat, en un mot, un millier de bêtes, à peine si vous apercevez la différence de leur intelligence. L'Esprit dort donc chez l'animal ; chez l'homme, il éclate en tous sens ; son Esprit devine Dieu et comprend la raison d'être de la perfection.

Ainsi donc, chez l'homme, harmonie simple dans la forme, commencement de l'infini dans l'Esprit ; et voyez maintenant la supériorité de l'homme qui domine la brute, matériellement par sa structure admirable et intellectuellement par ses facultés immenses. Il semble que Dieu, chez les animaux, se soit plu davantage à varier la forme en enfermant l'Esprit ; chez l'homme, au contraire, à faire du corps humain même la manifestation matérielle de l'Esprit.

Egalement admirable dans ces deux créations, la Providence est infinie dans le monde matériel comme dans le monde spirituel. L'homme est à l'animal ce que la fleur et tout le règne végétal sont à la matière brute.

J'ai voulu établir, dans ces quelques lignes, le rang que doit occuper l'animal dans l'échelle de la perfection ; nous verrons comment il peut parvenir, comparativement à l'homme.

CHARLET.

VI

Comment l'Esprit s'élève-t-il ? Par l'abaissement, par l'humilité. Ce qui perd l'homme, c'est la raison orgueilleuse qui le pousse à mépriser tout subalterne, à envier tout supérieur. L'envie est l'expression la plus vive de l'orgueil ; ce n'est pas la jouissance de l'orgueil, c'est ce désir maladif, incessant de pouvoir en jouir ; les envieux sont les plus orgueilleux quand ils deviennent puissants. Regardez votre maître à tous, Christ, l'homme par excellence, mais dans la plus haute phase de la sublimité ; Christ, dis-je, au lieu de venir avec audace et insolence pour renverser l'ancien monde, vient sur la terre s'incarner dans une famille pauvre, et naît parmi les animaux ; car vous les retrouverez partout, ces pauvres bêtes, à tous les instants où l'homme vit simplement avec la nature, en un mot, en pensant à Dieu. Il naît parmi les animaux, et ceux-ci exaltent sa puissance dans leur langage si expressif, si naturel et si simple. Voyez quel sujet de réflexion ! L'Esprit encore abaissé qui les anime présente le Christ, c'est-à-dire l'Esprit dans toute son essence de perfection. Balaam, le faux prophète, l'orgueil humain dans toute sa corruption, a blasphémé Dieu, il bat sa créature ; soudain l'Esprit illumine l'Esprit encore bien vague de l'âne, et il parle ; il devient pour un instant l'égal de l'homme, et, par sa parole, il est ce qu'il sera dans plusieurs milliers d'années. On pourrait citer bien d'autres faits, mais celui-ci me semble assez frappant à propos de ce que j'avais sur l'orgueil de l'homme, qui nie jusqu'à son âme, parce qu'il ne peut la comprendre, et qui va jusqu'à nier le sentiment chez les êtres inférieurs parmi lesquels le Christ a préféré naître.

CHARLET.

VII

Je vous ai entretenus pendant quelque temps sur ce que je vous avais promis. Comme je vous l'ai dit en commençant, je n'ai pas parlé au point de vue anatomique ou médical, mais uniquement de l'essence spirituelle qui existe chez les animaux. J'aurai encore à vous parler sur plusieurs autres points qui, tout en étant différents, n'en sont pas moins utiles pour la doctrine. Permettez-moi une dernière recommandation, c'est de réfléchir un peu sur ce que je vous ai dit ; ce n'est ni long ni

pédant, et, croyez-moi, ce n'en est pas pour cela moins utile. Qu'un jour, lorsque le bon Pasteur divisera ses brebis, il puisse vous compter parmi les bonnes et excellentes bêtes qui auront le mieux suivi ses préceptes. Pardonnez-moi cette image un peu vive. Encore une fois, il vous faut réfléchir à ce que je vous ai dit ; du reste, je continuerai à vous parler autant que vous le désirerez. J'aurai à vous dire autre chose la prochaine fois pour définir ma pensée sur l'intelligence des animaux.

Tout à vous,

CHARLET.

VIII

Tout ce que je puis vous dire, amis, en ce moment, c'est que je vois avec plaisir la ligne de conduite que vous suivez. Que la charité, cette vertu des âmes vraiment franches et nobles, soit toujours votre guide, car c'est là le signe de la véritable supériorité. Persévérez dans cette voie qui doit nécessairement vous amener tous, malgré des efforts dont vous ne soupçonnez pas la force, à la vérité et à l'unité.

La modestie est un don aussi bien difficile à acquérir, n'est-ce pas, messieurs ? C'est une vertu assez rare parmi les hommes. Songez que pour avancer dans la voie du bien, dans la voie du progrès, vous n'avez à opposer que la modestie ; sans Dieu, sans ses divins préceptes, que seriez-vous ? Un peu moins que ces pauvres bêtes dont je vous ai déjà parlé, et sur lesquelles j'ai l'intention de vous entretenir encore. Ceignez vos reins, et préparez-vous à lutter de nouveau, mais ne faiblissez pas ; songez que ce n'est pas contre Dieu que vous luttez, comme Jacob, mais bien contre l'Esprit du mal qui envahit tout et vous-mêmes à chaque instant.

Ce que j'ai à vous dire serait trop long pour ce soir. J'ai l'intention de vous expliquer la chute morale des animaux après la chute morale de l'homme. Je l'intitulerai, pour finir ce que je vous ai déjà dit sur les animaux : Le premier homme féroce et le premier animal devenu féroce.

Défiez-vous des Esprits mauvais ; vous ne soupçonnez pas leur force, vous ai-je dit tout à l'heure, et quoique cette dernière phrase ne soit pas en rapport avec celle qui précède, elle n'en est pas moins très vraie et très à propos ; maintenant, réfléchissez.

CHARLET.

Remarque. L'Esprit a cru devoir interrompre ce jour-là le sujet principal qu'il traite pour faire cette dictée incidente, motivée par une circonstance particulière dont il a voulu saisir l'à propos. Nous la don-

nons, malgré cela, parce qu'elle n'en renferme pas moins d'utiles instructions.

IX

Lorsque le premier homme fut créé, tout était harmonie dans la nature. La toute-puissance du Créateur avait mis dans chaque être une parole de bonté, de générosité et d'amour. L'homme était radieux ; les animaux désiraient son regard céleste, et leurs caresses étaient toutes les mêmes pour lui et sa céleste compagne. La végétation était luxuriante ; le soleil dorait et illuminait toute la nature, comme le soleil mystérieux de l'âme, l'étincelle de Dieu, illuminait intérieurement l'intelligence de l'homme ; en un mot, tous les règnes de la nature pressentaient ce calme infini qui semblait comprendre Dieu ; tout semblait avoir assez d'intelligence pour exalter la toute-puissance du Créateur. Le ciel sans nuages était comme le cœur de l'homme, et l'eau limpide et bleue avait des reflets infinis, comme l'âme de l'homme avait les reflets de Dieu.

Bien longtemps après, tout sembla changer subitement ; la nature oppressée poussa un long soupir, et, pour la première, fois, la voix de Dieu se fit entendre ; terrible jour de malheur où l'homme, qui n'avait entendu jusqu'alors que la grande voix de Dieu qui lui disait dans tout : « Tu es immortel, » fut effrayé de ces terribles paroles : « Caïn, pourquoi as-tu tué ton frère ? » Tout changea aussitôt : le sang d'Abel se répandit sur toute la terre ; les arbres changèrent de couleur ; la végétation, si riche, si colorée, se ternit ; le ciel devint noir.

Pourquoi l'animal devint-il féroce ? Magnétisme tout puissant, invincible, qui saisit alors chaque être, la soif du sang, le désir du carnage, brillèrent dans ses yeux, jadis si doux, et l'animal devint féroce comme l'homme. Puisque l'homme avait été roi de la terre, n'avait-il pas montré l'exemple ? La bête suivit son exemple, et la mort plana désormais sur la terre, mort qui devint hideuse, au lieu d'une transformation douce et spirituelle ; le corps de l'homme devait se disperser dans l'air comme le corps du Christ, il se dispersa dans la terre, dans cette terre arrosée du sang d'Abel, et l'homme travailla, et la bête travailla.

CHARLET.

Examen critique

Des dissertations de *Charlet* sur les animaux.

SUR LE § I

1. Vous dites : *Tout ce qui vit, pense ; on ne ne peut donc vivre sans penser* ; cette proposition nous semble un peu absolue, car la plante vit et ne pense pas ; admettez-vous cela en principe ? - R. Sans doute ; je ne parle que de la vie animale, et non de la vie végétale ; vous devez bien le comprendre.

2. Plus loin vous dites : *Vous verrez que l'animal vit véritablement, puisqu'il pense* ; n'y a-t-il pas interversion dans la phrase ? Il nous semble que la proposition est celle-ci : *Vous verrez que l'animal pense véritablement, puisqu'il vit.* - R. Cela est évident.

SUR LE § II

3. Vous rappelez le dessin qui a été fait des animaux de Jupiter ; on en remarque qui ont une analogie frappante avec les satyres de la fable ; est-ce que cette idée des satyres serait une intuition de l'existence de ces êtres dans d'autres mondes, et, dans ce cas, ce ne serait pas alors une création purement fantastique ? - R. Plus le monde était neuf, plus il se souvenait ; l'homme avait l'intuition d'un ordre d'êtres intermédiaires, soit plus bas que lui, soit plus élevés ; c'est ce qu'il appelait *les dieux*.

4. Vous admettez alors que les divinités mythologiques n'étaient autres que ce que nous appelons *Esprits* ? - R. Oui.

5. Il nous a été dit que, dans Jupiter, on peut se comprendre par la seule transmission de la pensée ; lorsque les habitants de cette planète s'adressent aux animaux, qui sont leurs serviteurs et leurs manœuvres, ont-ils recours à un langage particulier ? Auraient-ils, pour les bêtes, un langage articulé et entre eux un langage de pensée ? - R. Non, il n'y a pas de langage articulé, mais une sorte de magnétisme de fer qui fait courber l'animal et lui fait exécuter les moindres désirs et les ordres de ses maîtres ; l'Esprit tout-puissant ne peut se rabaisser.

6. Chez nous les animaux ont évidemment un langage, puisqu'ils se comprennent, mais très borné ; ceux de Jupiter ont-ils un langage plus précis, plus positif que les nôtres ; en un mot, ont-ils un langage articulé ? - R. Oui.

7. Les habitants de Jupiter comprennent-ils mieux que nous le langage des animaux ? - R. Ils voient en eux et les comprennent parfaitement.

8. Si l'on examine la série des êtres vivants, on trouve une chaîne non interrompue depuis le madrépore, la plante même, jusqu'à l'animal le plus intelligent ; mais entre l'animal le plus intelligent et l'homme, il y a une lacune évidente qui doit être comblée quelque part, car la nature ne laisse aucun échelon vacant ; d'où vient cette lacune ? - R. Cette lacune des êtres n'est qu'apparente, car elle n'existe pas réellement ; elle provient des races disparues. (Saint Louis.)

9. Cette lacune peut exister sur la terre, mais assurément elle n'existe pas dans l'ensemble de l'univers et doit être comblée quelque part ; ne le serait-elle pas par certains animaux des mondes supérieurs qui, comme ceux de Jupiter, par exemple, semblent se rapprocher beaucoup de l'homme terrestre par la forme, le langage et d'autres signes ? - R. Dans les sphères supérieures, le germe éclos sur la terre est développé et ne se perd jamais. Vous retrouverez, en devenant Esprits, tous les êtres créés et disparus dans les cataclysmes de votre globe. (Saint Louis.)

Remarque. Puisque ces races intermédiaires ont existé sur la terre et en ont disparu, cela justifie ce que Charlet disait tout à l'heure que plus le monde était neuf, plus il se souvenait. Si elles n'avaient existé que dans les mondes supérieurs, l'homme de la terre, moins avancé, ne pouvait en avoir gardé la mémoire.

SUR LE § III.

10. Vous dites que tout se perfectionne, et comme preuve du progrès chez l'animal, vous dites qu'autrefois il était plus rebelle à l'homme. L'animal se perfectionne, cela est évident ; mais, sur la terre du moins, il ne se perfectionne que par les soins de l'homme ; abandonné à lui-même il reprend sa nature sauvage, même le chien. - R. Et l'homme, par les soins de quel être se perfectionne-t-il ? N'est-ce pas par les soins de Dieu ? Tout est échelle dans la nature.

11. Vous parlez de récompenses pour les animaux qui souffrent des mauvais traitements, et vous dites qu'il est de toute justice qu'il y ait compensation pour eux. Il semblerait, d'après cela, que vous admettez chez l'animal la conscience de son *moi* après la mort, avec le souvenir de son passé ; cela est contraire à ce qui nous a été dit. Si les choses se passaient telles que vous le dites, il en résulterait que, dans le monde des Esprits, il y aurait des Esprits d'animaux ; alors il n'y aurait pas de raison pour qu'il n'y eût aussi des Esprits d'huîtres. Veuillez donc nous dire si vous voyez autour de vous des Esprits de chiens, de chats, de chevaux ou d'éléphants, comme vous voyez des Esprits humains ? - R. L'âme de l'animal, vous avez parfaitement raison, ne se connaît pas

à la mort du corps ; c'est un ensemble confus de germes qui peuvent passer dans le corps de tel ou tel animal, selon le développement qu'il a acquis ; elle n'est pas individualisée. Je vous dirai cependant que chez certains animaux, chez beaucoup même, il y a individualité.

12. Cette théorie, du reste, ne justifie nullement les mauvais traitements des animaux ; l'homme est toujours coupable de faire souffrir un être sensible quelconque, et la doctrine nous dit qu'il en sera puni ; mais de là à placer l'animal dans une condition supérieure à lui, il y a une grande distance ; qu'en pensez-vous ? - R. Oui, mais établissez cependant toujours une échelle parmi les animaux ; songez qu'il y a des mondes entre certaines races. L'homme est d'autant plus coupable qu'il est plus puissant.

13. Comment expliquez-vous ce fait que, même dans l'état sauvage, l'homme se fait obéir de l'animal le plus intelligent ? - C'est la nature qui agit surtout en cela ; l'homme sauvage est l'homme de la nature : il connaît l'animal familièrement ; l'homme civilisé l'étudie, et l'animal se courbe devant lui ; l'homme est toujours l'homme devant l'animal, qu'il soit sauvage ou civilisé.

SUR LE § V.

14. (A Charlet.) Nous n'avons rien à dire sur ce paragraphe qui nous semble très rationnel ; avez-vous quelque chose à y ajouter ? - R. Je n'ai pas autre chose à ajouter que ceci : les animaux ont toutes les facultés que j'ai indiquées, mais chez eux le progrès s'accomplit par l'éducation qu'ils reçoivent de l'homme et non par eux-mêmes ; l'animal, abandonné à l'état sauvage, reprend le type qu'il avait au sortir des mains du Créateur ; soumis à l'homme, il se perfectionne, voilà tout.

15. Ceci est parfaitement vrai pour les individus et les espèces ; mais si l'on considère l'ensemble de l'échelle des êtres, il y a une marche ascendante évidente qui ne s'arrête pas aux animaux de la terre, puisque ceux de Jupiter sont supérieurs aux nôtres physiquement et intellectuellement. - R. Chaque race est parfaite en elle-même et n'émigre pas dans les races étrangères ; dans Jupiter, ce sont les mêmes types, formant des races distinctes, mais ce ne sont pas les Esprits des animaux défunts.

16. Que devient alors le principe intelligent des animaux défunts ? - R. Il retourne à la masse où chaque nouvel animal puise la portion d'intelligence qui lui est nécessaire. Or, c'est là précisément ce qui distingue l'homme de l'animal ; c'est qu'en lui l'Esprit est individualisé et progressif par lui-même, et c'est aussi ce qui lui donne la supériorité.

rité sur tous les animaux ; voilà pourquoi l'homme, même sauvage, comme vous l'avez fait remarquer, se fait obéir même des animaux les plus intelligents.

SUR LE § VI.

17. Vous donnez l'histoire de Balaam comme un fait positif ; qu'en pensez-vous sérieusement ? - R. C'est une pure allégorie ou plutôt une fiction pour flageller l'orgueil ; on a fait parler l'âne de Balaam comme La Fontaine a fait parler bien d'autres bêtes.

SUR LE § XI.

18. Dans ce passage, Charlet semble s'être laissé entraîner par son imagination, car le tableau qu'il fait de la dégradation morale de l'animal est plus fantastique que scientifique. En effet, l'animal n'est féroce que par besoin, et c'est pour satisfaire à ce besoin que la nature lui a donné une organisation spéciale. Si les uns doivent se nourrir de chair, c'est par une vue providentielle, et parce qu'il était utile à l'harmonie générale que certains éléments organiques fussent absorbés. L'animal est donc féroce par sa constitution, et l'on ne concevrait pas que la chute morale de l'homme ait pu faire pousser des dents canines au tigre et raccourci ses intestins, car alors il n'y aurait pas de raison pour quelle n'eût pas eu le même résultat sur le mouton. Disons plutôt que l'homme, sur la terre, étant peu avancé, s'y trouve avec des êtres inférieurs sous tous les rapports, et dont le contact est pour lui une cause d'inquiétudes, de souffrances, et, par suite, une source d'épreuves qui aident à son avancement futur.

Que pense Charlet de ces réflexions ?

R. Je ne puis que les approuver. J'étais un peintre, et non pas un littérateur ni un savant : voilà pourquoi je me laisse aller de temps à autre au plaisir nouveau pour moi d'écrire de belles phrases, même aux dépens de la vérité ; mais ce que vous dites là est très juste et bien inspiré. Dans le tableau que j'ai tracé, j'ai brodé sur certaines idées reçues pour ne froisser aucune conviction. La vérité est que les premiers âges étaient des âges de fer bien éloignés de ces prétendues douceurs ; la civilisation, en découvrant chaque jour les trésors accumulés par la bonté de Dieu, dans l'espace aussi bien que dans la terre, fait conquérir à l'homme la véritable terre promise, celle que Dieu accordera à l'intelligence et au travail, et qu'il n'a pas livrée toute parée aux mains des hommes enfants, qui avaient à la découvrir par leur propre intelligence. Du reste, cette erreur que j'ai commise ne pouvait être nuisible aux yeux des gens éclairés, qui devaient aisément la reconnaître ; pour les ignorants, elle passait inaperçue. Cependant j'ai eu

tort, j'en conviens ; j'ai agi légèrement, et cela vous prouve à quel point vous devez contrôler les communications que vous recevez.

Remarque générale.

Un enseignement important, au point de vue de la science spirite, ressort de ces communications. La première chose qui frappe, en les lisant, c'est un mélange d'idées justes, profondes, et portant le cachet de l'observateur, à côté d'autres idées évidemment fausses, et fondées sur l'imagination plus que sur la réalité. Charlet était sans contredit un homme au-dessus du vulgaire, mais, comme Esprit, il n'est pas plus universel qu'il ne l'était de son vivant, et il peut se fourvoyer, parce que, n'étant pas encore assez élevé, il n'envisage les choses qu'à son point de vue ; il n'y a, du reste, que les Esprits arrivés au dernier degré de perfection qui soient exempts d'erreurs ; les autres, quelque bons qu'ils soient, ne savent pas tout et peuvent se tromper ; mais alors, quand ils sont vraiment bons, ils le font de bonne foi et en conviennent franchement, tandis qu'il y en a qui le font sciemment et s'obstinent dans les idées les plus absurdes. C'est pourquoi il faut se garder d'accepter ce qui vient du monde invisible sans l'avoir soumis au contrôle de la logique ; les bons Esprits le recommandent sans cesse, et ne se formalisent jamais de la critique, parce que, de deux choses l'une, ou ils sont sûrs de ce qu'ils disent, et alors ils ne la craignent pas, ou ils n'en sont pas sûrs, et, s'ils ont la conscience de leur insuffisance, ils recherchent eux-mêmes la vérité ; or, si les hommes peuvent s'instruire avec les Esprits, certains Esprits peuvent aussi s'instruire avec les hommes. Les autres, au contraire, veulent dominer, espérant faire accepter leurs utopies à la faveur de leur titre d'Esprits ; alors, soit présomption de leur part, soit mauvaise intention, ils ne souffrent pas la contradiction ; ils veulent être crus sur parole, parce qu'ils savent bien qu'ils ne peuvent que perdre à l'examen ; ils s'offusquent du moindre doute sur leur infaillibilité, et menacent superbement de vous abandonner comme indignes de les entendre ; aussi n'aiment-ils que ceux qui se mettent à genoux devant eux. N'y a-t-il pas des hommes ainsi faits, et doit-on s'étonner de les trouver avec leurs travers dans le monde des Esprits ? Chez les hommes un tel caractère est toujours, aux yeux des gens sensés, un indice d'orgueil, de vaine suffisance, de sottise vanité, et partant de petitesse dans les idées et d'un faux jugement ; ce qui est un signe d'infériorité morale chez eux ne saurait être un signe de supériorité chez les Esprits.

Charlet, comme on vient de le voir, se prête volontiers la controverse ; il écoute et admet les objections, et y répond avec bienveillance ; il développe ce qui était obscur et reconnaît loyalement ce qui n'est pas exact ; en un mot, il ne veut pas se faire passer pour plus

savant qu'il n'est, et, en cela, il prouve plus d'élévation que s'il s'obstinait dans des idées fausses, à l'exemple de certains Esprits qui se scandalisent à la seule annonce que leurs communications paraissent susceptibles de commentaires.

Ce qui est encore le propre de ces Esprits orgueilleux, c'est l'espèce de fascination qu'ils exercent sur *leurs* médiums, et à l'aide de laquelle ils parviennent quelquefois à leur faire partager les mêmes sentiments. Nous disons à dessein *leurs médiums*, parce qu'ils s'en emparent et veulent avoir en eux des instruments qui agissent les yeux fermés ; ils ne s'accommoderaient nullement d'un médium scrutateur ou qui verrait trop clair ; n'est-ce pas encore parmi les hommes ? Lorsqu'ils l'ont trouvé, craignant qu'il ne leur échappe, ils lui inspirent de l'éloignement pour quiconque pourrait l'éclairer ; ils l'isolent en quelque sorte, afin d'avoir leurs coudées franches, ou ne le rapprochent que de ceux dont ils n'ont rien à craindre ; et, pour mieux capter sa confiance, ils font les bons apôtres en usurpant les noms d'Esprits vénérés dont ils cherchent à imiter le langage ; mais ils ont beau faire, l'ignorance ne pourra jamais contrefaire le vrai savoir, ni une mauvaise nature la vraie vertu ; toujours l'orgueil percera sous le manteau d'une feinte humilité, et c'est parce qu'ils craignent d'être démasqués qu'ils évitent la discussion et en détournent leurs médiums.

Il n'est personne, jugeant froidement et sans prévention, qui ne reconnaisse comme mauvaise une telle influence, car il tombe sous le plus vulgaire bon sens qu'un Esprit véritablement bon et éclairé ne cherchera jamais à l'exercer. On peut donc dire que tout médium qui y cède est sous l'empire d'une obsession dont il doit chercher à se débarrasser au plus tôt. Ce que l'on veut avant tout, ce ne sont pas des communications quand même, mais des communications bonnes et vraies ; or, pour avoir de bonnes communications, il faut de bons Esprits, et pour avoir de bons Esprits, il faut avoir des médiums libres de toute mauvaise influence. La nature des Esprits qui assistent d'habitude un médium est donc une des premières choses à considérer ; pour la connaître exactement, il y a un critérium infaillible, et ce n'est ni dans des signes matériels, ni dans des formules d'évocation ou de conjuration qu'on le trouvera : ce critérium est dans les sentiments que l'Esprit inspire au médium ; par la manière d'agir de ce dernier, on peut juger la nature des Esprits qui le dirigent, et par conséquent le degré de confiance que méritent ses communications.

Ceci n'est point une opinion personnelle, un système, mais un principe déduit de la plus rigoureuse logique, si l'on admet ces prémisses : qu'une mauvaise pensée ne peut être suggérée par un bon Esprit. Tant qu'on n'aura pas prouvé qu'un bon Esprit peut inspirer le mal, nous dirons que tout acte qui s'écarte de la bienveillance, de la charité et

de l'humilité, où perce la haine, l'envie, la jalousie, l'orgueil blessé ou la simple acrimonie, ne peut être inspiré que par un mauvais Esprit, alors même que celui-ci prêcherait hypocritement les plus belles maximes, car, s'il était vraiment bon, il le prouverait en mettant ses actes en harmonie avec ses paroles. La pratique du Spiritisme est entourée de tant de difficultés, les Esprits trompeurs sont si rusés, si astucieux, et en même temps si nombreux, qu'on ne saurait s'entourer de trop de précautions pour les déjouer ; il importe donc de rechercher avec le plus grand soin tous les indices par lesquels ils peuvent se trahir ; or ces indices sont tout à la fois dans leur langage et dans les actes qu'ils sollicitent.

Ayant soumis ces réflexions à l'Esprit de Charlet, voici ce qu'il en dit : « Je ne puis qu'approuver ce que vous venez de dire et engager tous ceux qui s'occupent du Spiritisme à suivre d'aussi sages conseils, évidemment dictés par de bons Esprits, mais qui ne sont pas du tout, vous pouvez bien le croire, du goût des mauvais, car ils savent très bien que c'est le moyen le plus efficace de combattre leur influence ; aussi font-ils tout ce qu'ils peuvent pour en détourner ceux qu'ils veulent mettre dans leurs filets. »

Charlet dit qu'il s'est laissé aller au plaisir nouveau pour lui d'écrire de belles phrases, même aux dépens de la vérité. Qu'en serait-il advenu si nous eussions publié son travail sans commentaires ? On eût accusé le Spiritisme d'accréditer des idées ridicules, et nous-même de ne pas savoir distinguer le vrai du faux. Beaucoup d'Esprits sont dans le même cas ; ils trouvent une satisfaction d'amour-propre à mettre au jour par l'entremise de médiums, ne pouvant le faire par eux-mêmes, des œuvres littéraires, scientifiques, philosophiques ou dogmatiques de longue haleine ; mais quand ces Esprits n'ont qu'un faux savoir, ils écrivent des choses absurdes tout aussi bien que le feraient des hommes. C'est surtout dans ces ouvrages suivis qu'on peut les juger, parce que leur ignorance les rend incapables de soutenir longtemps leur rôle, et qu'ils révèlent eux-mêmes leur insuffisance en blessant à chaque pas la logique et la raison. A travers une foule d'idées fausses, il s'en trouve parfois de très bonnes, sur lesquelles ils comptent pour faire passer les autres. Cette incohérence seule prouve leur incapacité ; ce sont des maçons qui savent bien aligner les pierres d'un bâtiment, mais qui seraient incapables d'élever un palais. C'est quelquefois une chose curieuse de voir le dédale inextricable de combinaisons et de raisonnements dans lequel ils s'engagent, et d'où ils ne peuvent se tirer qu'à force de sophismes et d'utopies. Nous en avons vu qui, à bout d'expédients, ont laissé là leur travail ; mais d'autres ne se tiennent pas pour battus, et veulent le pousser jusqu'au bout, dût-il faire rire aux dépens de ceux qui le prennent au sérieux.

Ces réflexions nous sont suggérées comme principe général, et l'on aurait tort d'y voir une application quelconque. Parmi les nombreux écrits qui ont été publiés sur le Spiritisme, il en est, sans doute, qui pourraient donner lieu à une critique fondée ; mais nous n'avons garde de les mettre tous sur la même ligne ; nous indiquons un moyen de les apprécier, c'est à chacun de le faire comme il l'entendra. Si nous n'avons pas encore entrepris d'en faire l'examen dans notre *Revue*, c'est par la crainte qu'on ne se méprît sur le mobile de la critique que nous en aurions pu faire ; nous avons donc préféré attendre que le Spiritisme fût mieux connu et surtout mieux compris ; alors notre opinion, s'appuyant sur une base généralement admise, ne pourra être suspectée de partialité. Ce que nous attendons se produit chaque jour, car nous voyons qu'en beaucoup de circonstances le jugement de l'opinion devance le nôtre ; aussi, nous applaudissons-nous de notre réserve. Nous entreprendrons cet examen quand nous croirons le moment opportun ; mais on peut voir déjà quelle sera notre base d'appréciation : cette base est la *logique*, dont chacun peut faire usage soi-même, car nous n'avons pas la sottise prétention de la posséder par privilège. La logique, en effet, est le grand critérium de toute communication spirite, comme elle l'est de tous les travaux humains. Nous savons bien que celui même qui raisonne à faux croit être logique ; il l'est à sa manière, mais il ne l'est que pour lui et non pour les autres ; quand une logique est rigoureuse comme celle de deux et deux font quatre, et que les conséquences sont déduites d'axiomes évidents, le bon sens général fait tôt ou tard justice de tous ces sophismes. Nous croyons que les propositions suivantes ont ce caractère :

1° Les bons Esprits ne peuvent enseigner et inspirer que le bien ; donc tout ce qui n'est pas rigoureusement bien ne peut venir d'un bon Esprit ;

2° Les Esprits éclairés et vraiment supérieurs ne peuvent enseigner des choses absurdes ; donc toute communication entachée d'erreurs manifestes ou contraires aux données les plus vulgaires de la science et de l'observation, atteste par cela seul l'infériorité de son origine ;

3° La supériorité d'un écrit quelconque est dans la justesse et la profondeur des idées, et non dans l'enflure et la redondance du style ; donc toute communication spirite où il y a plus de mots et de phrases brillantes que de pensées solides ne peut venir d'un Esprit vraiment supérieur ;

4° L'ignorance ne peut contrefaire le vrai savoir, ni le mal contrefaire le bien d'une manière absolue ; donc tout Esprit qui, sous un nom vénéré, dit des choses incompatibles avec le titre qu'il se donne, est convaincu de fraude ;

5° Il est de l'essence d'un Esprit élevé de s'attacher plus à la pensée

qu'à la forme et à la matière, d'où il suit que l'élévation de l'Esprit est en raison de l'élévation des idées ; donc tout Esprit méticuleux dans les détails de forme, qui prescrit des puérités, en un mot, qui attache de l'importance aux signes et aux choses matérielles, accuse, par cela même, une petitesse d'idées, et ne peut être vraiment supérieur ;

6° Un Esprit vraiment supérieur ne peut se contredire ; donc si deux communications contradictoires sont données sous un même nom respectable, l'une des deux est nécessairement apocryphe ; si l'une est vraie, ce ne peut être que celle qui ne dément en *rien* la supériorité de l'Esprit dont le nom est mis en avant.

La conséquence à tirer de ces principes, c'est qu'en dehors des questions morales il ne faut accueillir qu'avec réserve ce qui vient des Esprits, et que, dans tous les cas, il ne faut jamais l'accepter sans examen. De là découle la nécessité d'apporter la plus grande circonspection dans la publication des écrits émanés de cette source, quand surtout, par l'étrangeté des doctrines qu'ils contiennent, ou l'incohérence des idées, ils peuvent prêter au ridicule. Il faut se défier du penchant de certains Esprits pour les idées systématiques et de l'amour-propre qu'ils mettent à les répandre ; c'est donc surtout dans les théories scientifiques qu'il faut mettre une extrême prudence, et se garder de donner précipitamment comme vérités des systèmes souvent plus séduisants que réels, et qui tôt ou tard peuvent recevoir un démenti officiel. Qu'on les présente comme des probabilités, si elles sont logiques, et comme pouvant servir de base à des observations ultérieures, soit ; mais il y aurait imprudence à les donner prématurément comme des articles de foi. Un proverbe dit : *Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami*. Or, c'est le cas de ceux qui, dans le Spiritisme, se laissent emporter par un zèle plus ardent que réfléchi.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons annoncé une suite au *Livre des Esprits* sous le titre *le Spiritisme expérimental*, et comme devant être publiée en avril dernier. Ce travail a été retardé par quelques circonstances indépendantes de notre volonté, et surtout par l'importance plus grande que nous avons cru devoir lui donner. Il est aujourd'hui sous presse, et nous ferons connaître ultérieurement l'époque à laquelle il paraîtra.

—
NOTA. - Le défaut d'espace nous oblige à renvoyer au prochain numéro plusieurs communications importantes qui nous ont été transmises.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 8.

AOUT 1860.

AVIS

Le bureau de la REVUE SPIRITE et le domicile particulier de M. ALLAN KARDEC sont transférés rue Sainte-Anne, n° 59, passage Sainte-Anne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 29 juin 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 22 juin.

Lecture d'une lettre de M. le docteur de Grand-Boulogne, ancien vice-consul de France, qui demande à être admis comme membre correspondant à la Havane, où il va se rendre prochainement.

La Société admet à ce titre M. de Grand-Boulogne, et comme sa lettre contient des aperçus très judicieux sur le Spiritisme, elle en demande l'insertion dans la Revue.

Communications diverses. 1° Lecture d'une dictée spontanée obtenue par madame Costel sur les *Origines*, signée *Lazare*.

2° Relation des faits de manifestations physiques spontanées qui ont eu lieu dernièrement dans la rue des Noyers et dont plusieurs journaux ont rendu compte, en rappelant les faits analogues qui se sont passés en 1849 dans la rue des Grès. Quelques-uns ont ajouté que les faits de la rue des Grès étaient le résultat d'une supercherie imaginée par le locataire pour obtenir congé.

M. de Grand-Boulogne dit à ce sujet qu'il peut certifier l'authenti-

citée de ces faits ; ils sont d'ailleurs rapportés par M. de Mirville, qui a pris toutes les informations nécessaires pour s'assurer de leur réalité.

Un membre fait remarquer qu'en pareil cas l'affluence des curieux devenant fatigante pour les intéressés, ils s'en débarrassent en mettant la chose sur le compte de la malveillance. Le propriétaire, dans la crainte de voir désertier sa maison, a surtout un grand intérêt à ne pas l'accréditer ; telle est la raison du démenti qui est souvent donné aux faits de cette nature.

Etudes. 1° Discussion sur le mérite et l'efficacité des épreuves de l'homme de bien, endurées en vue de procurer du soulagement à des Esprits souffrants et malheureux, à propos d'un passage de la lettre de M. de Grand-Boulogne.

Il est fait observer à ce sujet que l'efficacité de la prière, considérée comme un témoignage de sympathie et de commisération, étant constatée, on peut regarder les épreuves que l'on s'impose dans ce but comme un témoignage analogue qui doit avoir les mêmes effets que la prière ; l'intention est tout, dans ce cas, et on peut l'envisager comme une prière plus ardente encore que celle qui ne consiste que dans les paroles.

2° Madame N... exprime des doutes sur l'identité de l'Esprit qui lui a donné quelques conseils dans la dernière séance et qu'elle ne se croit pas applicables. Elle prie de demander, par un autre médium, si l'Esprit qui s'est communiqué est bien celui de saint Louis. Elle ajoute qu'elle a cru voir dans la nature de ses réflexions un sentiment peu bienveillant, qui n'est pas en rapport avec sa mansuétude habituelle ; c'est ce qui lui a inspiré des doutes.

Saint Louis, interrogé à ce sujet par l'intermédiaire de mademoiselle H..., répond : « Oui, c'est bien moi qui suis venu vous tracer ces lignes et vous donner un conseil. C'est à tort que l'on prend mal mes avis ; il faut que celui qui veut avancer dans la voie du bien sache accepter les conseils et les avis qu'on veut bien lui donner, fussent-ils froisser son amour-propre. La marque de son avancement consiste dans la manière douce et humble dont il les reçoit. Jadis, quand j'étais sur terre, n'ai-je pas donné des preuves de la plus grande humilité en me soumettant sans murmurer aux décisions de l'Eglise, et même aux pénitences qu'elle m'imposait, quelque humiliantes qu'elle fussent ? Soyez donc dociles et humbles, si vous n'êtes pas orgueilleux ; acceptez les conseils ; tâchez de vous corriger, et vous avancerez. »

M. T... fait remarquer que, de son vivant, saint Louis n'a pas toujours été soumis à l'Eglise, puisqu'il a lutté contre ses prétentions.

Saint Louis répond : « En vous disant que je me suis soumis aux pénitences que les chefs de l'Eglise m'imposaient, je vous ai dit la vérité ; mais je ne vous ai pas dit que ma conduite ait toujours été irrégulière.

prochable ; j'ai été un grand pécheur devant Dieu, quoique les hommes, plus tard, m'aient concédé le titre glorieux de saint. »

M. Allan Kardec ajoute que saint Louis s'est toujours soumis aux décisions de l'Eglise concernant le dogme ; il n'a lutté que contre les prétentions d'une autre nature.

3° Questions sur le conseil de saint Louis relatif aux expériences de manifestations physiques dont il engage la société à ne pas s'occuper.

4° Questions sur la faculté médianimique chez les enfants, à propos des manifestations obtenues dans la dernière séance par le jeune N...

5° Questions sur le fait des manifestations de la rue des Noyers.

6° Deux dictées spontanées sont obtenues simultanément : la première, par madame Costel, sur l'*Electricité de la pensée*, signée *Delphine de Girardin* ; la deuxième, par madame Lubr..., à propos des conseils donnés par les Esprits, signée *Paul*, Esprit familial.

Vendredi, 6 juillet 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 29 juin.

Communications diverses. 1° M. Achille R... donne lecture d'une lettre de Limoges, dans laquelle l'auteur parle d'un médium de ses amis qu'un Esprit fait travailler huit à neuf heures par jour ; cet Esprit doit, dit-il, lui donner un moyen infaillible de s'assurer de l'identité des Esprits et de n'être jamais trompé ; mais il lui recommande le secret sur ce point et sur ses communications en général.

M. Allan Kardec fait observer à ce sujet qu'il voit trois motifs de suspicion dans le fait ci-dessus : le premier, c'est la durée du travail imposé au médium, ce qui est toujours un signe d'obsession. De bons Esprits peuvent sans doute solliciter un médium à écrire, mais, en général, ils ne sont pas impératifs, et ne prescrivent rien d'absolu, ni pour les heures, ni pour la durée du travail ; ils arrêtent plutôt le médium quand il y a chez lui excès de zèle. Le second est le prétendu procédé infaillible pour s'assurer de l'identité, et le troisième enfin la recommandation du secret. Si la recette était bonne, il ne devrait pas en faire un mystère. Cet Esprit lui semble vouloir s'emparer du médium afin de le mener à son gré, à la faveur de la soi-disant infaillibilité de son procédé ; il craint probablement que d'autres n'y voient trop clair et ne déjouent ses manœuvres ; c'est pourquoi il recommande le silence, afin de n'avoir pas de contradicteurs : c'est le moyen d'avoir toujours raison.

Etudes. 1° Evocation de François Arago par mademoiselle H... Saint Louis répond que ce médium n'est pas celui qui convient pour cet Esprit ; il engage à en prendre un autre.

Diverses questions sont adressées à ce sujet sur l'aptitude spéciale

des médiums à recevoir les communications de tel ou tel Esprit. La réponse est celle-ci : « Un Esprit vient préférablement avec une personne dont les idées sympathisent avec celles qu'il a eues de son vivant ; il y a rapport de pensées entre le ciel et la terre plus encore qu'il n'y en a sur la terre. »

2° Question proposée par M. le comte Z... sur la distinction faite par certains somnambules lucides qui désignent les hommes par la qualification de *lumière bleue*, et les femmes par celle de *lumière blanche* ; il demande si le périsprit aurait une couleur différente selon les sexes. L'Esprit interrogé, répond ce qui suit : « Ceci n'a aucun rapport avec notre monde ; c'est un fait purement physique, et qui dépend de la personne qui voit. Parmi les hommes, il y en a qui, tout éveillés, ne voient pas certaines couleurs ou les voient différemment que d'autres ; il en est de même chez les gens endormis : ils peuvent voir ce que d'autres ne voient pas. »

3° Quatre dictées spontanées sont obtenues : la première, par mademoiselle Huet, de l'Esprit qui continue ses mémoires ; la deuxième, par M. Didier, sur *l'Électricité spirituelle*, signée *Lamennais* ; la troisième, par madame Costel, sur *les Hautes vérités du Spiritisme*, signée *Lazare* ; la quatrième, par mademoiselle Stéphan., sur *Chacun son métier*, signée *Gustave Lenormand*.

Vendredi 13 juillet 1860. (Séance générale.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 6 juillet.

M. Eugène de Porry, de Marseille, fait hommage à la Société d'un nouveau poème de lui, intitulé : *LINDA, légende gauloise*. La société se rappelle le charmant poème du même auteur sur *Uranie*, et lui exprime ses remerciements d'avoir bien voulu lui adresser son nouvel ouvrage. Elle charge mademoiselle P... d'en faire un compte rendu.

Communications diverses. 1° M. S... transmet une note sur un homme qui, l'année dernière, s'est suicidé dans la rue Quincampoix, pour exempter son fils du service militaire en le rendant fils unique de veuve. On pense que cette évocation pourra être instructive.

2° M. de Grand-Boulogne remet une note sur le musulman Seih-ben-Moloka, qui vient de mourir à Tunis à l'âge de cent dix ans, et dont la vie a été remarquable par les actes de charité qu'il a accomplis. Il sera évoqué.

Une conversation s'engage sur la question de longévité. M. de Grand-Boulogne, qui a longtemps vécu parmi les Arabes, dit que les exemples de cette nature ne sont pas très rares parmi eux, ce qu'il faut attribuer sans doute à la sobriété. Il en a connu un qui était âgé de cent trente ans environ. M. le comte Z... dit que la Sibérie est peut-être

le pays où la longévité est le plus fréquente. La sobriété et le climat ont sans doute une grande influence sur la durée de la vie ; mais ce qui doit surtout y contribuer, c'est la tranquillité d'esprit et l'absence des préoccupations morales qui affectent en général les gens du monde civilisé, et doivent les user prématurément ; c'est pourquoi on trouve plus de grandes vieillesse parmi ceux dont la vie se rapproche le plus de la nature.

3° M. Allan Kardec rend compte d'un fait qui lui est personnel, et qui montre le désir qu'éprouvent certains Esprits d'être évoqués quand ils ne l'ont jamais été. Ils saisissent les occasions propices de se communiquer quand elles se présentent.

4° Plusieurs membres communiquent la protestation, publiée par divers journaux, de M. Lerible, ancien marchand de charbon de la rue des Grès, chez lequel se sont passés, en 1849, des faits remarquables de manifestations, et dont l'authenticité avait été révoquée en doute.

Études. 1° Examen critique de la dissertation de Lamennais sur l'*Electricité spirituelle* faite dans la séance du 6 juillet. L'Esprit explique et développe les points qui avaient paru obscurs.

2° Evocation du suicidé de la rue Quincampoix.

3° Evocation de Gustave Lenormand.

4° Questions diverses sur les médiums.

5° Trois dictées sont obtenues simultanément ; la première, sur le *Savoir des Esprits*, signée Channing ; la deuxième, faisant suite à l'*Electricité de la pensée*, signée Delphine de Girardin ; la troisième, sur la *Charité*, signée Lamennais, à propos de la notice qui a été lue sur le musulman Seih-ben-Moloka.

Vendredi 20 juillet 1860. (Séance particulière.)

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 13 juillet.

Le président fait observer que, depuis quelque temps, on a négligé de lire, ainsi que cela avait été convenu, les noms des Esprits qui réclament assistance. Dorénavant cela aura lieu à la suite de l'invocation générale.

Communications diverses. 1° Lecture de deux dictées obtenues par M. C..., nouveau médium, l'une sur les *Prétentions de l'homme*, signée Massillon ; l'autre sur l'*Avenir*, signée saint Louis. M. C... demande si, dans cette dernière surtout, il n'y a rien qui décèle une substitution d'Esprit, ne s'en rapportant pas, sous ce rapport, à son propre jugement.

La Société, après une lecture attentive, reconnaît dans cette communication le cachet d'une incontestable supériorité, et n'y voit rien

qui démente le caractère de saint Louis, d'où elle conclut qu'elle ne peut émaner que d'un Esprit élevé.

2° Autre dictée sur l'*Expérience*, obtenue par madame Costel et signée Georges.

Le président annonce que plusieurs nouveaux membres font de notables progrès comme médiums dans divers genres ; il les invite à faire part à la Société des faits qu'ils obtiendront. La Société est nécessairement limitée dans ses travaux par le temps ; elle doit être le centre où viennent aboutir les résultats obtenus dans les réunions particulières ; il y aurait même de l'égoïsme à garder pour soi des travaux qui peuvent être utiles à tous ; c'est d'ailleurs un moyen de contrôle par les éclaircissements auxquels ils peuvent donner lieu, à moins que le médium ne soit convaincu de l'infailibilité de ses communications, ou qu'il n'ait reçu, comme celui de Limoges, l'injonction de les tenir secrètes, ce qui serait assurément de mauvais augure et un double motif de suspicion. La première qualité d'un médium est de faire abnégation de tout amour-propre, comme de toute fausse modestie, par la raison que, n'étant qu'un instrument, il ne peut se faire un mérite de ce qu'il obtient de bien, ni se formaliser de la critique de ce qui peut être mauvais. La Société est une famille dont tous les membres, animés d'une bienveillance réciproque, doivent être mus par le seul désir de s'instruire, et bannir tout sentiment de personnalité et de rivalité, s'ils comprennent la doctrine en vrais Spiritistes. Sous ce rapport, M. C... a donné un très bon exemple et montré qu'il n'est pas de ces médiums qui croient n'avoir plus rien à apprendre parce qu'ils ont quelques communications signées de grands noms. Plus les noms sont imposants, plus on doit craindre, au contraire, d'être le jouet d'Esprits trompeurs.

3° M. Achille R... donne lecture d'une lettre relatant un fait curieux de manifestation spontanée qui a eu lieu dans la prison de Limoges, et dont l'auteur de la lettre a pu constater la réalité. (Publié ci-après à l'article *Variétés*.)

4° M. Allan Kardec rend compte d'un autre fait très bizarre qui lui a été rapporté l'année dernière, par un visiteur dont il ne se rappelle ni le nom ni l'adresse, et à la source duquel, par conséquent, il ne peut remonter pour le vérifier. Voici ce dont il s'agit.

Un médecin croyant et un de ses amis qui ne croyait à rien causaient ensemble du Spiritisme ; le premier dit à l'autre : « Je vais essayer une épreuve ; j'ignore si elle réussira ; dans tous les cas, je ne répons de rien. Désignez-moi une personne vivante qui vous soit très sympathique. » L'ami ayant indiqué une jeune femme qui habite une ville assez éloignée et qui était également connue du médecin, celui-ci lui dit : « Allez vous promener dans le jardin, et observez ce qui se passera ; je

vous répète que c'est un essai que je tente et qui peut ne rien produire. » Pendant la promenade de son ami il évoqua la jeune femme ; au bout d'un quart d'heure l'ami rentra et lui dit : « Je viens de voir cette personne ; elle était vêtue de blanc, s'est approchée de moi, m'a serré la main, puis a disparu ; mais ce qui est bien singulier, c'est qu'elle m'a laissé au doigt la bague que voici. » Le médecin envoya sur-le-champ au père de la jeune femme une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Ne me questionnez pas ; mais répondez-moi sur-le-champ, et dites-moi ce que faisait votre fille à trois heures et comment elle était habillée. » La réponse fut celle-ci : « A trois heures ma fille était assise au salon avec moi ; elle avait une robe blanche ; elle s'est endormie pendant 15 à 20 minutes ; mais, à son réveil, elle s'est aperçue qu'elle n'avait plus la bague qu'elle porte habituellement. »

Une discussion s'engage sur ce fait, dont on examine les différents degrés de probabilité et d'improbabilité. Saint Louis, interrogé à ce sujet, répond : « Le fait de l'apparition est possible ; celui de l'apport ne l'est guère par le périsprit d'une personne vivante. Certainement, tout est possible à Dieu, mais il ne permet ces choses que très rarement : un Esprit dégagé peut faire ces apports plus facilement. Quant à vous dire si le fait est vrai, je l'ignore. »

Nota. Ce récit étant publié, s'il tombe par hasard sous les yeux de la personne qui l'a rapporté, on lui serait reconnaissant de vouloir bien donner quelques éclaircissements à ce sujet.

Etudes. 1. Questions sur les Esprits qui prennent des noms supposés.

2. Évocation de l'Esprit de la rue des Noyers.

3. Cinq dictées spontanées sont obtenues : la 1^o de Lamennais sur une rectification qu'il demande au compte rendu de sa communication sur *la Charité*. - La 2^o sur *les Victimes de la Syrie*, signée Jean. - La 3^o sur *les Aberrations de l'intelligence*, signée Georges. - La 4^o sur *les Erreurs des médiums*, signée Paul. - La 5^o sur *le Concours des médiums*, signée Gustave Lenormand.

Pendant la séance, des coups très distincts se sont fait entendre près de mademoiselle Stephan. C'était l'Esprit de Gustave qui voulait, a-t-il dit, la contraindre d'aller écrire, ce dont elle ne se souciait pas ; il a pensé que c'était un moyen de provoquer des questions qui l'obligeraient à venir à la table, ayant lui-même le désir de donner une communication par son entremise.

Après la séance, dans une communication privée, ayant demandé à saint Louis s'il avait été satisfait, il répondit : « Oui et non ; vous avez tort de tolérer les chuchotements continuels de certains membres lorsque des Esprits sont questionnés. Vous avez parfois des communications qui demandent des répliques sérieuses de votre part, et des

réponses plus sérieuses encore de la part des Esprits évoqués, qui en éprouvent, croyez-le bien, du mécontentement ; de là, rien de complet, car le médium qui écrit éprouve à son tour de graves distractions, nuisibles à son ministère. Il y a une chose à faire, c'est de lire à la prochaine séance ces observations, qui seront comprises par tous les sociétaires ; dites-leur que ce n'est point ici un cabinet de conversation.

« SAINT LOUIS. »

Concordance Spirite et chrétienne.

La lettre suivante a été adressée à la *Société des études spirites*, par M. le docteur de Grand-Boulogne, ancien vice-consul de France.

Monsieur le président,

Désirant vivement faire partie de la Société parisienne des études spirites, mais forcé de quitter prochainement la France, je viens solliciter l'honneur d'être agréé comme membre correspondant. J'ai l'avantage d'être connu personnellement de vous, et n'ai pas besoin de vous dire avec quel intérêt et quelle sympathie je suis les travaux de la Société. J'ai lu vos ouvrages, ainsi que celui de M. le baron de Guldenstube, et connais, par conséquent, les points fondamentaux du Spiritisme, dont j'adopte sincèrement les principes tels qu'ils vous sont enseignés. Comme je proteste ici de ma ferme volonté de vivre et de mourir en chrétien, cette déclaration m'entraîne à vous faire ma profession de foi, et vous verrez peut-être avec quelque intérêt comment ma foi religieuse accueille tout naturellement les principes du Spiritisme ; or voici, selon moi, comment s'allient les deux choses :

1. Dieu : créateur de toutes choses.
2. But et fin de tous les êtres créés : concourir à l'harmonie universelle.
3. Dans l'univers créé, trois règnes principaux : le règne matériel, ou inerte ; le règne organique, ou vital ; le règne intellectuel et moral.
4. Tout être créé est soumis à des lois.
5. Les êtres compris dans les deux premiers règnes obéissent invinciblement, par eux l'harmonie n'est jamais troublée.
6. Le troisième règne, comme les deux premiers, est soumis à des lois, mais il jouit du privilège inouï de pouvoir s'y soustraire ; il possède la redoutable faculté de désobéir à Dieu : ce qui constitue le libre arbitre.

L'homme appartient à la fois aux trois règnes : c'est un Esprit incarné.

7. Les lois qui régissent le monde moral sont formulées dans le décalogue, mais elles se résument dans cet admirable précepte de Jésus : Vous aimerez Dieu par-dessus toute chose, et votre prochain comme vous-même.

8. Toute dérogation à la loi constitue un trouble dans l'harmonie universelle ; or Dieu ne permet pas que ce trouble se maintienne, et l'ordre doit être invinciblement rétabli.

9. Il existe une loi destinée à la réparation du désordre dans le monde moral, et cette loi est tout entière dans ce mot : *expiation*.

10. L'expiation s'effectue : 1° par le repentir et les actes de vertu ; 2° par le repentir et les épreuves ; 3° par la prière et les épreuves du juste s'unissant au repentir du coupable.

11. La prière et les épreuves du juste, bien que concourant de la manière la plus efficace à l'harmonie universelle, sont insuffisantes pour l'expiation absolue de la faute ; Dieu exige le repentir du pécheur ; mais avec ce repentir la prière du juste et sa pénitence en faveur du coupable suffisent à l'éternelle justice, et le crime est pardonné.

12. La vie et la mort de Jésus mettent en évidence cette adorable vérité.

13. Sans libre arbitre pas de péché, mais aussi pas de vertu.

14. Qu'est-ce que la vertu ? Le courage dans le bien.

15. Ce qu'il y a de plus beau dans le monde, ce n'est pas, comme l'a dit un philosophe, le spectacle d'une grande âme luttant avec l'adversité ; c'est l'effort perpétuel d'une âme progressant dans le bien et s'élevant de vertu en vertu jusqu'à son Créateur.

16. Quelle est la plus belle de toutes les vertus ? La charité.

17. Qu'est-ce que la charité ? C'est l'attribut spécial de l'âme qui, dans ses ardentes aspirations vers le bien, s'oublie elle-même et se consume en efforts pour le bonheur du prochain.

18. Le savoir est bien au-dessous de la charité ; il nous élève dans la hiérarchie spirite, mais il ne contribue point au rétablissement de l'ordre troublé par le méchant. Le savoir n'expie rien, ne rachète rien, n'influe en rien sur la justice de Dieu : la charité, au contraire, expie et apaise. Le savoir est une qualité, la charité est une vertu.

19. En incarnant des Esprits, quel a été le dessein de Dieu ? Créer, pour une partie du monde spirituel, une situation sans laquelle n'existerait aucune des grandes vertus qui nous remplissent de respect et d'admiration. En effet, sans la souffrance, pas de charité ; sans le péril, pas de courage ; sans le malheur, pas de dévouement ; sans la persécution, pas de stoïcisme ; sans la colère, pas de patience, etc. Or, sans la corporéité, avec la disparition de ces maux, disparition de ces vertus.

Pour l'homme un peu dégagé des liens de la matière, il y a dans cet ensemble de bien et de mal une harmonie, une grandeur d'un ordre plus élevé que l'harmonie et la grandeur du monde exclusivement matériel.

Ceci répond en quelques mots aux objections fondées sur l'incompatibilité du mal avec la bonté et la justice de Dieu.

Il faudrait écrire des volumes pour développer convenablement ces diverses propositions, mais le but de cette communication n'est point d'offrir à la Société une thèse philosophique et religieuse ; j'ai voulu seulement formuler quelques vérités chrétiennes en harmonie avec la doctrine spirite. Ces vérités sont, à mon point de vue, la base fondamentale de la religion, et, loin de s'affaiblir, elles se fortifient par les révélations spirites ; aussi n'hésité-je pas à formuler un regret, c'est que les ministres du culte, aveuglés par la démonophobie, refusent de s'éclairer et condamnent sans examen. Si les chrétiens ouvraient l'oreille aux révélations des Esprits, tout ce qui, dans l'enseignement religieux, trouble nos cœurs ou révolte notre raison s'évanouirait tout à coup ; sans être modifiée dans son essence, la religion élargirait le cercle de ses dogmes, et les lueurs de la vérité nouvelle consoleraient et illumineraient les âmes ; et s'il est vrai, comme le dit le P. Ventura, que les doctrines philosophiques ou religieuses finissent invinciblement par se traduire dans les actes ordinaires de la vie, il est bien évident qu'une nation initiée au Spiritisme deviendrait la plus admirable et la plus heureuse des nations.

On dira qu'une société véritablement chrétienne serait parfaitement heureuse ; je l'accorde ; mais l'enseignement religieux procède autant par la terreur que par l'amour, et les hommes dominés par leurs passions, voulant à tout prix s'affranchir des dogmes qui les menacent, seront toujours si nombreux, que le groupe des solides chrétiens constituera toujours une faible minorité. Les chrétiens sont nombreux, mais les vrais chrétiens sont rares.

Il n'en est pas ainsi de l'enseignement spirite. Bien que sa morale se confonde avec celle du christianisme ; bien qu'il prononce, comme celui-ci, des paroles comminatoires, il a de si riches trésors de consolation ; il est à la fois si logique et si pratique ; il jette une si vive lumière sur notre destinée ; il écarte si bien les obscurités qui troublent la raison et les perplexités qui tourmentent les cœurs, qu'en vérité il paraît impossible qu'un Spirite sincère néglige un seul jour de travailler à son amélioration, et par là ne concoure à rétablir l'harmonie troublée par le débordement des passions égoïstes et cupides.

On peut donc affirmer qu'en propageant les vérités que nous avons le bonheur de connaître nous travaillons pour l'humanité, et notre œuvre sera bénie de Dieu. Pour qu'un peuple soit heureux, il faut que

le nombre de ceux qui veulent le bien, qui pratiquent la loi de charité, l'emporte sur ceux qui veulent le mal et ne pratiquent que l'égoïsme ; je crois en mon âme et conscience que le Spiritisme, appuyé sur le christianisme, est appelé à opérer cette révolution.

Pénétré de ces sentiments, et voulant dans la mesure de mes forces contribuer au bonheur de mes semblables, en même temps que j'essaye de devenir meilleur, je demande, monsieur le président, à faire partie de votre, Société.

Agréez, etc.

DE GRAND-BOULOGNE, docteur-médecin,
Ancien vice-consul de France.

Remarque. Cette lettre n'a pas besoin de commentaires, et chacun appréciera la haute portée des principes qui y sont formulés d'une manière à la fois si profonde, si simple et si claire. Ce sont ceux du véritable Spiritisme, ceux qu'osent cependant tourner en ridicule des hommes qui prétendent au privilège de la raison et du bon sens, parce qu'ils ne savent s'ils ont une âme, et qu'ils ne font pas de différence entre leur avenir et celui d'une machine. Nous n'y ajouterons qu'une seule observation, c'est que le Spiritisme *bien compris* est la sauvegarde des idées vraiment religieuses qui s'éteignent ; que, contribuant à l'amélioration des individus, il amènera, par la force des choses, l'amélioration des masses, et que le temps n'est pas éloigné où les hommes comprendront qu'ils trouveront dans cette doctrine l'élément le plus fécond de l'ordre, du bien-être et de la prospérité des peuples, et cela par une raison bien simple, c'est qu'elle tue le matérialisme, qui développe et entretient l'égoïsme, source perpétuelle des luttes sociales, et lui donne une raison d'être ; une société dont tous les membres seraient guidés par l'amour du prochain, qui inscrirait la charité en tête de tous ses codes, serait heureuse et verrait bientôt s'éteindre les haines et les discordes ; le Spiritisme peut accomplir ce prodige, et il l'accomplira en dépit de ceux qui le raillent encore ; car les railleurs passeront, mais le Spiritisme restera.

Le chiffonnier de la rue des Noyers.

(Société, 29 juin 1860.)

Sous ce titre : *Scènes de sorcellerie au dix-neuvième siècle*, le *Droit* rapporte le fait suivant :

« Un fait des plus étranges se passe en ce moment rue des Noyers.

M. Lesage, économiste du Palais de Justice, occupe dans cette rue un appartement. Depuis quelque temps des projectiles, partis on ne sait d'où, viennent briser ses vitres, et, pénétrant dans son logement, atteignent ceux qui s'y trouvent de manière à les blesser plus ou moins grièvement : ce sont des fragments assez considérables de bûches à demi carbonisées, des morceaux de charbon de terre très pesants, et même de charbon dit de Paris. La domestique de M. Lesage en a reçu plusieurs dans la poitrine, et il en est résulté de fortes contusions.

« La victime de ces sortilèges avait fini par requérir l'assistance de la police. Des agents furent placés en surveillance ; mais ils ne tardèrent pas eux-mêmes à être atteints par l'artillerie invisible, et il leur fut impossible de savoir d'où venaient ces coups.

« L'existence lui étant devenue insupportable dans une maison où il fallait être toujours sur le qui-vive, M. Lesage sollicita du propriétaire la résiliation de son bail. Cette demande fut accordée, et l'on fit venir pour rédiger l'acte M^o Vaillant, huissier, dont le nom convenait parfaitement dans une circonstance où les exploits ne pouvaient se faire sans danger.

« En effet, à peine l'officier ministériel était-il en train de rédiger son acte, qu'un énorme morceau de charbon, lancé avec une force extrême, entra par la fenêtre et alla frapper la muraille en se réduisant en poudre. Sans se déconcerter, M^o Vaillant se servit de cette poudre, comme autrefois Junot de la terre soulevée par une bombe, pour la répandre sur la page qu'il venait d'écrire.

« En 1847 a eu lieu, rue des Grès, un fait analogue, dont nous avons alors rendu compte. Un sieur L..., marchand de charbon, servait aussi de but à de fantastiques sagittaires, et ces incompréhensibles émissions de pierres mettaient en émoi tout le quartier. Parallèlement à la maison habitée par le charbonnier s'étendait un terrain vague, au milieu duquel se trouvait l'ancienne église de la rue des Grès, aujourd'hui l'école des frères de la Doctrine chrétienne. On s'imagina d'abord que c'était de là que partaient les projectiles, mais on fut bientôt désabusé. Lorsqu'on faisait le guet d'un côté, les pierres arrivaient d'un autre. Cependant on finit par surprendre en flagrant délit le magicien, qui n'était autre que le sieur L... lui-même. Il avait eu recours à cette fantasmagorie parce qu'il se déplaisait dans sa maison et qu'il voulait obtenir la résiliation de son bail.

« Il n'en est pas de même avec M. Lesage, dont l'honorabilité exclut toute idée de ruse, et qui, d'ailleurs, se plaisait dans son appartement, qu'il ne quitte qu'à regret.

« On espère que l'enquête, poursuivie par M. Hubaut commissaire du quartier de la Sorbonne, éclaircira ce mystère, qui n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie infiniment prolongée. »

1. (A saint Louis.) Auriez-vous la bonté de nous dire si le fait rapporté ci-dessus est réel ; quant à la possibilité, nous n'en doutons pas ? - R. Oui, ces faits sont vrais ; seulement l'imagination des hommes les grossira, soit par peur, soit par ironie ; mais, je le répète, ils sont vrais. Ces manifestations sont provoquées par un Esprit qui s'amuse un peu aux dépens des habitants du lieu.

Remarque. Depuis lors nous avons eu l'occasion de voir M. Lesage lui-même, qui a bien voulu nous honorer de sa visite, et nous a non seulement confirmé le faits, mais les a complétés et rectifiés sous plusieurs rapports. Saint Louis a eu raison de dire qu'ils seraient grossis par peur ou par ironie ; en effet, l'histoire de la poussière recueillie stoïquement par le courageux huissier, à l'imitation de Junot, est une invention du facétieux journaliste. Dans un prochain numéro nous donnerons une relation complètement exacte des faits, avec les nouvelles observations auxquelles ils auront donné lieu.

2. Y a-t-il dans la maison une personne qui soit cause de ces manifestations ? - R. Elles sont toujours causées par la présence de la personne à laquelle on s'attaque ; c'est que l'Esprit perturbateur en veut à l'habitant du lieu où il est, et qu'il veut lui faire des malices ou même cherche à le faire déloger.

3. Nous demandons si, parmi les habitants de la maison, il y a quelqu'un qui soit la cause de ces phénomènes par une influence médianimique spontanée et involontaire ? - R. Il le faut bien ; sans cela le fait ne pourrait avoir lieu. Un Esprit habite un endroit de prédilection pour lui ; il reste dans l'inaction tant qu'une nature qui lui soit convenable ne s'est pas présentée dans cet endroit ; quand cette personne arrive, alors il s'amuse autant qu'il le peut.

4. Ces Esprits sont toujours d'un ordre très inférieur ; l'aptitude à leur servir d'auxiliaires est-elle une présomption défavorable pour la personne ? Cela annonce-t-il une sympathie avec les êtres de cette nature ? - R. Non, pas précisément ; car cette aptitude tient à une disposition physique ; cependant, cela annonce très souvent une tendance matérielle qu'il serait préférable de ne pas avoir ; car plus on est élevé moralement, plus on attire à soi de bons Esprits, qui éloignent nécessairement les mauvais.

5. Où l'Esprit va-t-il prendre les projectiles dont il se sert ? - R. Ces divers objets sont le plus souvent pris sur les lieux ; une force venant d'un Esprit les lance dans l'espace, et ils tombent dans un endroit désigné par cet Esprit. Quand ils ne sont pas sur les lieux, des pierres, des charbons, etc., peuvent-être fabriqués par lui assez facilement.

Remarque. Nous avons donné, dans la *Revue* du mois d'avril 1859, la théorie complète de ces sortes de phénomènes aux articles : *Mobilier d'outre-tombe* et *Pneumatographie ou écriture directe*.

6. Croyez-vous qu'il serait utile d'évoquer cet Esprit pour lui demander quelques explications ? - R. Evoquez-le si vous voulez ; mais c'est un Esprit inférieur qui ne vous donnera que des réponses assez insignifiantes.

(Société, 29 juin 1860.)

1. Évocation de l'Esprit perturbateur de la rue des Noyers. - R. Qu'avez-vous donc de m'appeler ? Vous voulez donc des coups de pierres ? C'est alors qu'on verrait un beau sauve-qui-peut, malgré votre air de bravoure.

2. Quand tu nous enverrais des pierres ici, cela ne nous effrayerait pas ; je demande même positivement si tu peux nous en envoyer ? - R. Ici, je ne pourrais peut-être pas ; vous avez un gardien qui veille bien sur vous.

3. Dans la rue des Noyers y avait-il une personne qui te servait d'auxiliaire pour te faciliter les mauvais tours que tu jouais aux habitants de la maison ? - R. Certainement, j'ai trouvé un bon instrument, et aucun Esprit docte, savant et prude pour m'empêcher ; car je suis gai, j'aime parfois à m'amuser.

4. Quelle était la personne qui t'a servi d'instrument ? - R. Une servante.

5. Était-ce à son insu qu'elle te servait d'auxiliaire ? - R. Oh, oui ! la pauvre fille ; elle était la plus effrayée.

6. Parmi les personnes qui sont ici, y a-t-il quelqu'un qui soit apte à t'aider à produire des effets semblables ? - R. Je pourrais bien en trouver une, si elle voulait s'y prêter, mais pas pour manœuvrer ici.

7. Peux-tu la désigner ? - R. Oui ; là-bas, à droite de celui qui parle ; il a des lunettes sur le nez.

Remarque. L'Esprit désigne en effet un membre de la Société qui est un peu médium écrivain, mais n'a jamais eu aucune manifestation physique ; il est probable que c'est une nouvelle plaisanterie de l'Esprit.

8. Agissais-tu dans un but hostile ? - R. Moi, je n'avais aucun but hostile, mais les hommes, qui s'emparent de tout, le feront tourner à leur avantage.

9. Qu'entends-tu par là ? nous ne te comprenons pas. - R. Je cherchais à m'amuser ; mais vous autres, vous étudierez la chose et vous aurez un fait de plus pour montrer que nous existons.

10. Où t'es-tu procuré les objets que tu as lancés ? - R. Ils sont assez communs : je les ai trouvés dans la cour, dans les jardins voisins.

11. Les a-tu *tous* trouvés ou en as-tu fabriqué quelques-uns ? - R. Je n'ai rien créé, rien composé.

12. Si tu n'en avais pas trouvé, aurais-tu pu en fabriquer ? -

R. C'eût été plus difficile, mais à la rigueur on mêle des matières, et cela fait un tout quelconque.

13. Maintenant, dis-nous comment tu les as lancés ? - R. Ah ! ceci est plus difficile à dire : je me suis aidé de la nature électrique de cette fille jointe à la mienne, moins matérielle ; nous avons pu transporter ainsi ces diverses matières à nous deux. (Voir la remarque à la suite de l'évocation.)

14. Tu voudras bien, je pense, nous donner quelques renseignements sur ta personne. Dis-nous d'abord s'il y a longtemps que tu es mort ? - R. Il y a assez longtemps ; il y a bien cinquante ans.

15. Qui étais-tu de ton vivant ? - R. Pas grand chose de bon ; je chiffonnais dans ce quartier, et on me disait parfois des sottises, parce que j'aimais trop la liqueur rouge du bonhomme Noé ; aussi je voudrais les faire tous décamper.

16. Est-ce de toi-même et de ton plein gré que tu as répondu à nos questions ? - J'avais un instituteur.

17. Quel est cet instituteur ? - R. Votre bon roi Louis.

Remarque. - Cette question est motivée par la nature de certaines réponses qui ont paru dépasser la portée de cet Esprit, par le fond des idées et même par la forme du langage. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait été aidé par un Esprit plus éclairé qui voulait profiter de cette occasion pour nous donner une instruction. Ceci est un fait très ordinaire ; mais une particularité remarquable dans cette circonstance, c'est que l'influence de l'autre Esprit s'est fait sentir sur l'écriture même : celle des réponses où il est intervenu est plus régulière et plus coulante ; celle des autres est anguleuse, grosse, irrégulière, souvent peu lisible, et porte un tout autre caractère.

18. Que fais-tu maintenant ; t'occupes-tu de ton avenir ? - R. Pas encore, j'erre ; on pense si peu à moi sur la terre, que personne ne prie pour moi ; aussi je ne suis pas aidé ; je ne travaille pas.

19. Quel était ton nom de ton vivant ? - R. Jeannet.

20. Eh bien ! nous prions pour toi. Dis-nous si notre évocation t'a fait plaisir ou t'a contrarié ? - R. Plutôt plaisir, car vous êtes de bons enfants, de gais vivants, quoique un peu austères ; c'est égal, vous m'avez écouté, je suis content. JEANNET.

Remarque. - L'explication donnée par l'Esprit à la question 13 est parfaitement conforme à celle qui nous a été donnée, il y a longtemps déjà, par d'autres Esprits, sur la manière dont ils agissent pour opérer le mouvement et la translation des tables et autres objets inertes. Quand on se rend compte de cette théorie, le phénomène paraît très simple ; on comprend qu'il ressort d'une loi de la nature, et n'est merveilleux qu'au même titre que tous les effets dont on ne connaît pas

la cause. Cette théorie se trouve complètement développée dans les numéros de la *Revue* de mai et de juin 1858.

L'expérience nous confirme tous les jours l'utilité des théories que nous avons données des phénomènes spirites ; une explication rationnelle de ces phénomènes devait avoir pour résultat d'en faire comprendre la possibilité, et par cela même d'avoir la conviction ; c'est pourquoi beaucoup de personnes qui n'avaient point été convaincues par les faits les plus extraordinaires, l'ont été dès qu'elles ont pu en savoir le pourquoi et le comment. Ajoutons que, pour beaucoup, ces explications font disparaître le merveilleux, et rentrer les faits, quelque insolites qu'ils soient, dans l'ordre des choses naturelles, c'est-à-dire que ce ne sont point des dérogations aux lois de la nature, et que le diable n'y est pour rien. Quand ils ont lieu spontanément, comme dans la rue des Noyers, on y trouve presque toujours l'occasion de quelque bien à faire et de quelque âme à soulager.

On sait qu'en 1849 des faits semblables se sont passés dans la rue des Grès, près la Sorbonne. M. Lerable, qui en a été victime, vient de donner un démenti aux journaux qui l'ont accusé de supercherie en les citant devant les tribunaux. Les considérants de son assignation méritent d'être rapportés :

L'an mil huit cent soixante, le neuf juillet, à la requête de M. Lerable, ancien marchand de charbons et bois, propriétaire, demeurant à Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 64, élisant domicile en sa demeure ;

J'ai, Aubin Jules Demonchy, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue des Fossés Saint-Victor, 43, soussigné, fait sommation à M. Garat, gérant du journal *la Patrie*, dans les bureaux dudit journal, sis à Paris, rue du Croissant, où étant et parlant à une femme de confiance, ainsi déclaré :

D'avoir à insérer, en réponse à l'article publié le 27 juin dernier dans les *Faits* du journal *la Patrie*, l'assignation suivante donnée par le requérant au gérant du journal *le Droit*, aux offres que fait le requérant de tenir compte des frais d'insertion à sa charge, dans le cas où sa réponse excéderait le nombre des lignes que la loi l'autorise à faire publier :

« L'an mil huit cent soixante, le cinq juillet, à la requête de M. Lerable, ancien marchand de charbons et bois, propriétaire, demeurant à Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 64 élisant domicile en sa demeure ;

« J'ai Aubin-Jules Demonchy, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue de Fossés Saint-Victor, 43 ;

« Donné assignation à M. François, au nom et comme gérant du journal *le Droit*, dans les bureaux dudit journal, sis à Paris, place Dauphine, où étant et parlant à...

« A comparaître le 8 août 1860 à l'audience et par-devant messieurs les président et juges composant la sixième chambre du tribunal de première instance de la Seine, statuant en matière de police correctionnelle, au Palais de Justice à Paris, dix heures du matin, pour :

« Attendu que, dans son numéro du vingt-six juin dernier, et à l'occasion de faits qui se seraient passés dans une maison de la rue des Noyers, le journal

le Droit rapporte que des faits analogues auraient eu lieu, en 1847, dans une maison de la rue des Grès ;

« Que le rédacteur accompagne ses observations d'explications tendant à faire croire que les attaques dont la maison de la rue des Grès était le but en 1847 émanaient du locataire même de cette maison, qui les aurait fait naître, dans une pensée de mauvaise foi, pour obtenir, au moyen d'une spéculation déshonnête, la résiliation de son bail ;

« Attendu que les faits signalés par le journal *le Droit* ont réellement eu lieu, non en 1847 mais en 1849, dans la maison que le requérant occupait à cette époque rue des Grès ;

« Qu'en outre bien que le nom du requérant ne soit indiqué dans l'article du *Droit* que par une initiale, la désignation exacte de son industrie, celle des localités qu'il habitait, et enfin la relation que les faits dont il est question ont été recueillis par le journal lui-même, signalent suffisamment le requérant comme étant l'auteur des manœuvres attribuées à la personne qui occupait la maison de la rue des Grès ;

« Attendu que ces imputations sont de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération du requérant ;

« Qu'elles sont d'autant plus répréhensibles qu'aucune des vérifications dont les événements dont il s'agit auraient été l'objet n'a eu lieu, et qu'à l'exemple de ceux dont la rue des Noyers paraît avoir été le théâtre, ces événements sont restés sans explication ;

« Que d'ailleurs le requérant était propriétaire, depuis 1847, de la maison et du terrain qu'il occupait rue des Grès ; que la supposition à laquelle s'est arrêté le directeur du *Droit* n'a aucune raison d'être et n'a jamais été formulée ;

« Attendu que les termes employés par le journal *le Droit* constituent une diffamation et tombent sous l'application des peines portées par la loi ;

« Que tous les journaux de Paris se sont emparés de l'article du *Droit*, et que l'honneur du requérant a subi par le fait de cette publicité une atteinte dont la réparation lui est due ;

« Par ces motifs :

« Se voir faire, M. François, l'application des peines prononcées par la loi, et s'entendre condamner, même par corps, à payer au requérant les dommages-intérêts que celui-ci se réserve de réclamer à l'audience, et dont il déclare, quant à présent, faire emploi au profit des pauvres ; voir dire en outre que le jugement à intervenir sera inséré dans tous les journaux de Paris aux frais du susnommé, et s'entendre condamner aux dépens, sous toutes réserves ;

« Et afin que le susnommé n'en ignore, je lui ai, à domicile et parlant comme dessus, laissé copie du présent.

« Coût, 3 fr. 55 c.

« Signé : DEMONCHY.

« Enregistré à Paris, le 6 juillet 1860, reçu 2 fr. 20 c. « Signé : DUPERRON.

« Déclarant au susnommé que, faute par lui de satisfaire à la présente sommation, le requérant se pourvoira par les voies de droit ;

« Et je lui ai, à domicile et parlant comme dessus, laissé cette copie.

« Coût, 9 fr. 10 c.

« DEMONCHY. »

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Thilorier, le physicien.

Thilorier s'occupait activement de la recherche d'un moteur destiné à remplacer la vapeur, et pensa l'avoir trouvé dans l'acide carbonique, qu'il était parvenu à condenser. On regardait alors la vapeur comme un moyen grossier et barbare de locomotion. On lit à ce sujet la notice suivante dans la chronique de la *Patrie* du 22 septembre 1859 :

Si Thilaurier avait trouvé un moteur d'une puissance sans égale et près de laquelle la vapeur n'était qu'un enfantillage, il s'agissait encore de régler sa force, et trois ou quatre fois les essais qu'il en avait tentés lui étaient devenus funestes. Les appareils, en éclatant, avaient couvert de nombreuses blessures et frappé d'une surdité à peu près complète le martyr de la science.

Sur ces entrefaites, on jugea à propos de renouveler au collège de France l'expérience de la condensation de l'acide carbonique. Par une imprudence ou par un hasard funeste, l'appareil se brisa, éclata, blessa gravement plusieurs personnes, coûta la vie à un des aides du professeur, et enleva un doigt à Thilorier.

Ce ne fut pas son doigt qu'il regretta, ce fut la défaveur jetée sur le nouveau moteur qu'il avait découvert. La peur s'empara de tous les savants, et ils refusèrent de se rendre à tous ces naïfs arguments de Thilorier : « Mais voilà vingt fois que mon appareil à condensation éclate entre mes mains, et c'est la première fois qu'il tue quelqu'un ! Il n'a jamais fait que me blesser ! » Le nom seul d'acide carbonique mettait en fuite l'Institut tout entier, sans compter la Sorbonne et le collège de France.

Thilorier, un peu triste, se renferma dans son laboratoire plus qu'il n'avait l'habitude de le faire ; ceux qui l'aimaient purent remarquer dès lors un changement profond s'opérer dans ses habitudes. Il passait des journées entières sans songer à prendre son chat sur ses genoux, marchait à grands pas, et ne touchait plus ni à ses cornues ni à ses alambics. Lorsque par hasard il sortait de chez lui, c'était pour s'arrêter tout court, en plein milieu de la rue, sans prendre garde à la curiosité et à l'étonnement qu'il excitait parmi les passants.

Comme c'était un homme à la physionomie douce et distinguée, avec de beaux cheveux commençant à blanchir, et qui portait à la boutonnière de sa redingote bleue le ruban de la Légion d'Honneur, on le regardait sans trop de moquerie. Une jeune femme, émue de compas-

sion, le prit un jour par le bras et le ramena du milieu de la chaussée sur le trottoir. Il ne songea même pas à remercier sa jolie bienfaitrice. Il passait à côté de ses meilleurs amis sans les voir et sans leur répondre quand ils lui adressaient la parole. L'idée fixe s'était emparée de lui, l'idée fixe, cette nuance insaisissable qui sépare le génie de la folie.

Un jour, causant avec un de ses amis dans son laboratoire :

- Eh bien, dit-il, j'ai enfin résolu mon problème ! Tu le sais, il y a quelques semaines mon appareil à condensation s'est brisé, à la Sorbonne...

- Quelques semaines ? interrompis-je ; mais voici déjà plusieurs années !

- Ah ! reprit-il sans se déconcerter, ai-je donc été si longtemps à résoudre mon problème ? Quelques semaines ou quelques années, qu'importe, après tout, puisque j'ai ma solution ! Oui, mon ami, non seulement une explosion est impossible, mais encore, cette force terrible, j'en suis le maître ! j'en fais ce que je veux ! c'est mon esclave ! Je puis à mon gré l'employer à entraîner des masses énormes, à donner la vie à des machines gigantesques, ou l'obliger à se jouer, sans les blesser, avec les ressorts les plus délicats et les plus fragiles !

Et comme je le regardais avec stupéfaction :

- Il doute, ma foi, de ce que je lui dis ! s'écria-t-il en riant. Mais, tiens, vois ces plans, ces dessins, et si tu n'en crois point tes yeux, écoute-moi !

Et aussitôt, avec une lucidité qui ne laissait aucun doute possible, même pour un homme étranger aux arcanes de la science, il développa les moyens qu'il comptait mettre en œuvre. On ne pouvait lui adresser une seule objection : sur tous les points sa théorie était irréfutable.

- Il me faut trois jours pour exécuter mon appareil, continua-t-il. Je veux le construire tout entier de mes mains. Viens me voir après-demain... Et toi qui ne m'as point abandonné, toi qui n'as point douté de moi, toi dont la plume m'a défendu, tu seras le premier à jouir de mon succès et à le partager.

J'y fus fidèle, en effet.

Lorsque je passai devant la loge de la concierge, celle-ci me héla.

- Ah ! monsieur, me dit-elle, quel grand malheur, n'est-ce pas ? Un si brave homme ! un véritable enfant pour la bonté ! Mourir si vite !

- Qui donc ?

- M. Thilorier. Il a passé tout à l'heure.

Hélas ! elle ne disait que trop vrai ! Une mort subite avait frappé, dans son laboratoire, mon malheureux ami.

Qu'est devenue sa découverte ? On n'a trouvé chez lui aucune trace des dessins qu'il m'avait montrés ; ses notes, s'il en avait laissé, sont restées également perdues. Avait-il résolu le grand problème qu'il cher-

chait ? Dieu le sait ! Dieu, qui ne lui avait permis de dire sa pensée sublime ou folle qu'à un profane, incapable d'en discerner le vrai ou le faux, et surtout de se rappeler la théorie sur laquelle l'inventeur la faisait reposer.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui la condensation de l'acide carbonique n'est plus qu'une expérience curieuse que les professeurs démontrent rarement dans leurs cours.

Si Thilorier avait vécu quelques jours de plus, peut-être l'acide carbonique eût-il bouleversé la face du monde ?

SAM.

Thilorier avait-il ou non trouvé ce qu'il cherchait ? Dans tous les cas il pouvait être intéressant de connaître ce qu'il en pensait comme Esprit.

1. Évocation. - R. Me voilà tout joyeux au milieu de vous.

2. Nous avons désiré nous entretenir avec vous, parce que nous avons pensé que nous ne pouvions que gagner dans une conversation avec l'Esprit d'un savant comme vous l'étiez de votre vivant. - R. L'Esprit d'un savant est souvent bien plus élevé sur la terre que dans le ciel ; cependant quand la science a été la compagne de la probité, c'est un garant de supériorité spirite.

3. Comme physicien, vous vous étiez spécialement occupé de la recherche d'un moteur pour remplacer la vapeur, et vous pensiez l'avoir trouvé dans l'acide carbonique condensé ; qu'en pensez-vous maintenant ? - R. Mon idée était tellement fixée sur ce sujet d'étude, que j'avais fait un rêve, la veille de ma mort, ou, pour être plus exact, au moment de ma résurrection spirituelle.

4. Quelques jours avant de mourir vous pensiez avoir trouvé la solution de la difficulté pratique ; aviez-vous réellement trouvé ce moyen ? - R. Je vous dis que la surexcitation de mon imagination m'avait fait faire un rêve fantastique là-dessus, et que j'énonçai tout éveillé ; c'était en propres termes ce que vous appelez la folie. Ce que j'avais rêvé ainsi n'était nullement applicable.

5. Étiez-vous là lorsqu'on a lu la notice qui vous concerne ? - R. Oui.

6. Qu'en pensez-vous ? - R. Peu de chose ; je me repose dans le sein de mon ange gardien, car ma pauvre âme est sortie bien froissée de mon misérable corps.

7. Néanmoins pourrez-vous répondre à quelques questions relatives aux sciences ? - R. Oui, pour un moment je veux bien rentrer dans le dédale de la science.

8. Pensez-vous que la vapeur soit un jour remplacée par un autre moteur ? - R. Celui-ci est pourtant bien perfectionné ; cependant je

crois voir dans l'avenir que l'intelligence humaine trouvera un moyen pour le simplifier encore.

9. Que pensez-vous de l'air condensé comme moteur ? - L'air condensé est un excellent moteur plus léger que la vapeur et plus économique. Quand on saura en diriger l'emploi il aura plus de force, partant plus de vitesse.

10. Que pensez-vous maintenant de l'acide carbonique condensé employé à cet usage ? - R. J'étais bien arriéré encore ; il faudra des expériences nombreuses et de longues et difficiles études pour arriver à un résultat satisfaisant. La science a encore tant à faire !

11. Des différents moteurs dont on s'est occupé, quel est celui que vous pensez devoir l'emporter ? - R. La vapeur maintenant, l'air condensé plus tard.

12. Avez-vous revu Arago ? - Oui.

13. Avez-vous ensemble des entretiens sur les sciences ? - R. Nous avons bien quelquefois les facultés de notre intelligence tournées vers les études humaines ; nous aimons assez assister aux expériences qui se font ; mais quand on retourne au ciel on ne pense plus à cela ; et puis moi, pour le moment, je me repose ; je vous l'ai dit.

14. Encore une question, je vous prie, mais très sérieuse, et si vous n'y pouvez répondre par vous-même, ayez la bonté de vous faire assister par un Esprit plus compétent.

Il nous a toujours été dit que les Esprits suggèrent aux hommes des idées, et que beaucoup de découvertes ont cette origine ; mais comme tous les Esprits ne savent pas tout, et qu'ils cherchent à s'instruire, veuillez nous dire s'il y en a qui font des recherches et des découvertes dans leur état d'Esprit ? - R. Oui, quand un Esprit est arrivé à un degré assez avancé, Dieu lui confie une mission et le charge de s'occuper de telle ou telle science utile aux hommes ; c'est alors que cette intelligence, obéissant à Dieu, recherche dans les secrets de la nature que Dieu veut bien lui laisser entrevoir tout ce qu'il est nécessaire qu'il apprenne pour cela ; et quand il a assez étudié, il s'adresse à un homme capable de saisir ce qu'il peut lui apprendre à son tour. Tout à coup cet homme se trouve obsédé par une pensée ; il ne songe plus qu'à cela ; il en parle à chaque instant ; il en rêve la nuit ; il entend des voix célestes qui lui parlent ; puis, quand tout est bien développé dans sa tête, cet homme annonce au monde une découverte ou un perfectionnement. C'est ainsi que la plupart des grands hommes ont été inspirés.

15. Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous répondre, et d'être sorti un instant de votre repos pour nous. - R. Je prierai Dieu de veiller sur vous et de vous inspirer.

Nota. Madame G..., qui voit quelquefois les Esprits, rend compte des impressions qu'elle a reçues pendant l'évocation de Thilorier : elle a vu un Esprit qu'elle croit être le sien.

16. (A saint Louis.) Voudriez-vous nous dire si c'est réellement l'Esprit de Thilorier que madame G... a vu ? - R. Ce n'est pas précisément cet Esprit que cette dame vient de voir ; mais plus tard ses yeux seront plus habitués à discerner la forme ou pèrisprit, et elle distinguera parfaitement ; pour le moment c'est une espèce de mirage.

Nota. Les questions complémentaires suivantes ont également été adressées à saint Louis.

17. Si les auteurs de découvertes sont assistés par des Esprits qui leur suggèrent des idées, comment se fait-il que des hommes croient inventer et n'inventent rien du tout, ou n'inventent que des chimères ? - R. C'est qu'ils sont abusés par des Esprits trompeurs qui, trouvant leur cerveau ouvert à l'erreur, s'en emparent.

18. Comment se fait-il que l'Esprit choisisse si souvent des hommes incapables de mener une découverte à bonne fin ? - R. Ce sont les cerveaux dépourvus de prévoyance humaine qui sont le plus capables de recevoir la dangereuse semence de l'inconnu. L'Esprit ne choisit pas cet homme parce qu'il est incapable ; c'est l'homme qui ne sait pas faire fructifier la semence qu'on lui donne.

19. Mais alors c'est la science qui en souffre, et cela ne nous dit pas pourquoi l'Esprit ne s'adresse pas de préférence à un homme capable ? - R. La science n'en souffre pas, parce que ce que l'un ébauche, l'autre le termine, et pendant l'intervalle l'idée mûrit.

20. Lorsqu'une découverte est faite prématurément, des obstacles providentiels peuvent-ils s'opposer à sa divulgation ? - R. Jamais rien n'arrête le développement d'une idée utile : Dieu ne le permettrait pas ; il faut qu'elle suive son cours.

21. Lorsque Papin eut découvert la puissance motrice de la vapeur, de nombreux essais furent faits pour l'utiliser, et l'on obtint des résultats assez satisfaisants, mais qui restèrent à l'état de théorie ; comment se fait-il qu'une aussi grande découverte ait dormi si longtemps, puisqu'on en possédait les éléments ? Les hommes capables de la féconder ne manquaient pas. Cela a-t-il tenu à l'insuffisance des connaissances, ou bien à ce que le temps de la révolution qu'elle devait opérer dans l'industrie n'était pas venu ? - R. Pour l'émission des découvertes qui transforment l'aspect extérieur des choses, Dieu laisse mûrir l'idée, comme les épis dont l'hiver n'empêche pas, mais seulement retarde le développement. L'idée doit germer longtemps pour éclore au moment où tous la sollicitent. Il en est de même des idées morales qui germent d'abord et s'implantent quand elles sont arrivées à maturité. Le Spiri-

tisme, par exemple, en est à ce moment où, devenu un besoin, on l'accueillera comme un bienfait, parce qu'on aura inutilement essayé de toutes les autres philosophies pour satisfaire les aspirations de l'homme.

SAINT LOUIS.

Le suicidé de la rue Quincampoix.

L'année dernière, les journaux ont rapporté un exemple de suicide accompli dans des circonstances particulières : c'était au commencement de la guerre d'Italie ; un homme, père de famille, jouissant de l'estime générale de tous ses voisins, avait un fils que le sort avait appelé sous les drapeaux ; se trouvant, par sa position, dans l'impossibilité de l'exonérer du service, il eut l'idée de se suicider afin de l'exempter comme fils unique de veuve.

Cette mort était-elle une épreuve pour le père ou pour la mère ? dans tous les cas, il est probable que Dieu aura tenu compte à cet homme de son dévouement, et que le suicide n'aura pas eu pour lui les mêmes conséquences que s'il l'eût accompli pour d'autres motifs.

(A saint Louis.) Veuillez nous dire si nous pouvons faire l'évocation de l'homme dont on vient de parler ? - R. Oui, il en sera même très heureux, car il sera un peu soulagé.

1° Evocation. - R. Oh ! merci ! je souffre bien, mais... est juste ; cependant il me pardonnera.

Remarque. L'Esprit écrit avec une très grande difficulté ; les caractères sont irréguliers et très mal formés ; après le mot *mais* il s'arrête, essaye vainement d'écrire, et ne fait que quelques traits indéchiffrables et des points, il est évident que c'est le mot *Dieu* qu'il n'a pu écrire.

2. Remplissez la lacune que vous venez de laisser. - R. J'en suis indigne.

3. Vous dites que vous souffrez, vous avez sans doute eu tort de vous suicider, mais est-ce que le motif qui vous a porté à cet acte ne vous a pas mérité quelque indulgence ? - R. Ma punition sera moins longue, mais l'action n'en est pas moins mauvaise.

4. Pourriez-vous nous décrire la punition que vous subissez ; donnez-nous le plus de détails possible à ce sujet pour notre instruction. - R. Je souffre doublement dans mon âme et dans mon corps ; je souffre dans ce dernier, quoique ne le possédant plus, comme l'amputé souffre dans son membre absent.

5. Votre action a-t-elle eu pour unique motif de sauver votre fils, et n'avez-vous été sollicité par aucune autre cause. - R. L'amour paternel m'a seul guidé, mais m'a mal guidé ; en faveur de ce motif ma peine sera abrégée.

6. Prévoyez-vous le terme de vos souffrances ? - R. Je n'en sais pas le terme ; mais j'ai l'assurance que ce terme existe, ce qui est un soulagement pour moi.

7. Tout à l'heure vous n'avez pu écrire le nom de *Dieu* ; nous avons cependant vu des Esprits très souffrants l'écrire ; cela fait-il partie de votre punition ? - R. Je le pourrai avec de grands efforts de repentir.

8. Eh bien ! faites de grands efforts, et tâchez de l'écrire ; nous sommes convaincus que si vous y parvenez, cela vous sera un soulagement.

L'Esprit finit par écrire, en caractères irréguliers, tremblés, et très gros : Dieu est bien bon.

9. Nous vous savons gré d'être venu à notre appel, et nous prions Dieu pour vous, afin d'appeler sa miséricorde sur vous. - R. Oui, s'il vous plaît.

10. (A saint Louis.) Veuillez nous donner votre appréciation personnelle sur l'acte de l'Esprit que nous venons d'évoquer. - R. Cet Esprit souffre justement, car il a manqué de confiance en Dieu, ce qui est une faute toujours punissable ; la punition serait terrible et très longue s'il n'y avait en sa faveur un motif louable, qui était celui d'empêcher son fils d'aller au-devant de la mort ; Dieu, qui voit le fond des cœurs, et qui est juste, ne le punit que selon ses œuvres.

Remarque. - Cet homme, par son action, a peut être empêché la destinée de son fils de s'accomplir ; d'abord, il n'est pas certain que celui-ci fût mort à la guerre, et peut-être que cette carrière devait lui fournir l'occasion de faire quelque chose qui aurait été utile à son avancement ; cette considération n'est sans doute pas étrangère à la sévérité du châtiment qui lui est infligé. Son intention, sans doute, était bonne, aussi lui en est-il tenu compte ; l'intention atténue le mal et mérite de l'indulgence, mais elle n'empêche pas ce qui est mal d'être mal ; sans cela, à la faveur de l'intention on pourrait excuser tous les méfaits, et l'on pourrait même tuer sous prétexte d'une bonne intention. Croit-on, par exemple, qu'il soit permis de faire mourir un homme qui souffre sans espoir de guérison, par le motif qu'on veut abrèger ses souffrances ? Non, parce qu'en agissant ainsi on abrège l'épreuve qu'il doit subir, et on lui fait plus de tort que de bien. Une mère qui tue son enfant dans la croyance qu'elle l'envoie droit au ciel est-elle moins fautive parce qu'elle l'a fait dans une bonne intention ? A la faveur de ce système on justifierait tous les crimes qu'un fanatisme aveugle a fait commettre dans les guerres de religion.

VARIÉTÉS

Le prisonnier de Limoges.

Le fait suivant a été communiqué à la Société par M. Achille R..., l'un de ses membres, d'après une lettre d'un de ses amis de Limoges, en date du 18 juillet :

« Notre ville s'occupe en ce moment d'un fait intéressant pour les Spiritistes, et que je m'empresse de faire passer à M. Kardec par votre entremise. J'ai pris moi-même les renseignements les plus circonstanciés auprès des témoins du fait en question, c'est-à-dire à la prison où se trouve en ce moment le héros de l'aventure.

« Un soldat du 1^o de ligne, nommé Mallet, a été condamné à un mois de prison pour détournement d'une somme de trois francs appartenant à un de ses camarades. Sa peine expirera dans sept jours. Ce jeune militaire perdit un frère de dix-neuf ans, domestique, il y a environ huit ans, et depuis sept ans il voit, au moins quatre nuits sur huit, après minuit, une grande flamme au milieu de laquelle se détache un jeune agneau. Cette vision le terrifiait, mais il n'osait en parler ; quand il fut seul dans sa prison, il en fut plus effrayé encore, et supplia le geôlier de lui donner des compagnons, et quatre soldats du 2^o chasseurs à cheval lui furent adjoints. A une heure après minuit, Mallet s'étant levé, les quatre témoins aperçurent aussitôt la flamme et l'agneau sur son dos.

« Cette apparition se renouvelle souvent, comme je vous l'ai dit ; le pauvre garçon en est si affecté, qu'il pleure, se désole et ne mange plus. Le chirurgien-major du régiment a voulu s'assurer du fait par lui-même, mais il n'est pas resté assez longtemps, et la vision n'a eu lieu qu'une heure et demie après son départ. Un abbé de Saint-Michel, M. F..., a été plus heureux, à ce qu'il paraît, car il a pris des notes. Je lui rendrai visite pour lui demander ce qu'il en pense.

« Mais ce n'est pas tout. Le geôlier m'a dit avoir vu plusieurs fois la porte du cachot ouverte le matin, bien qu'il eût poussé avec soin les verrous la veille. On a engagé Mallet à interroger l'agneau, c'est ce qu'il a fait la nuit dernière, et il lui a été répondu ces mots que j'ai recueillis textuellement de sa bouche : *Fais-moi dire un De Profundis et des messes ; je suis ton frère ; je ne reviendrai plus.* Tel est le récit exact des faits ; je les livre à M. Kardec pour qu'il en fasse l'usage qu'il jugera à propos. »

Questions d'un Spirite de Sétif à M. Oscar Comettant.

La lettre suivante nous est adressée par un de nos abonnés de Sétif

(Algérie), où il existe de nombreux adeptes qui obtiennent des communications remarquables dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Monsieur,

M. Dumas vous a déjà parlé d'un phénomène extraordinaire qui s'est produit depuis quelque temps en la personne de mon fils âgé de seize ans, médium d'un genre singulier : chaque fois que l'on fait une évocation, il s'endort, sans magnétisme, et dans cet état répond à toutes les questions qu'on adresse à l'Esprit par son entremise. Au réveil, il n'en conserve aucun souvenir. Il répond même en latin, en anglais, en allemand, langues dont il n'a aucune connaissance. C'est un fait que beaucoup de personnes ont pu constater, et que j'affirme sur ce que j'ai de plus sacré, même à M. Oscar Comettant. Je tiens à la main un feuillet de ce dernier, du 27 octobre 1859, où il écrit : Mais à quoi donc croyez-vous ? me demandera peut-être M. Allan Kardec. Moi, monsieur, je ne lui demanderai pas s'il croit à quelque chose, d'abord, parce que cela m'importe peu, ensuite, parce qu'il y a des hommes qui ne croient à rien. M. Oscar Comettant s'appuie sur l'autorité de Voltaire, qui ne croyait pas à ce que sa raison ne pouvait comprendre ; il a tort, parce que, malgré l'immense savoir que Dieu avait donné à Voltaire, il y a des milliers de choses connues aujourd'hui et que sa raison n'a jamais soupçonnées. Or, nier un fait dont on ne veut pas même constater la réalité, je demande, en conscience, de quel côté est l'absurde.

Je m'adresse directement à M. Comettant, et je lui dis : Admettons que ce ne soient pas les Esprits qui nous parlent ; mais alors donnez-nous une explication logique du fait que j'ai cité ; si vous le niez *à priori*, je vous cite au tribunal de la raison que vous invoquez ; si vous me prenez en flagrant délit de mensonge, je consens à faire amende honorable ou à passer pour un fou ; dans le cas contraire, je suis tout prêt à entrer en lutte avec vous sur le terrain des faits. Mais, avant d'entamer la discussion, je vous demanderai :

1° Si vous croyez au somnambulisme naturel et si vous avez vu des individus en cet état ?

2° Avez-vous vu écrire des somnambules ?

3° Avez-vous vu des somnambules répondre à des questions mentales ?

4° Avez-vous vu des somnambules répondre en des langues qui leur sont inconnues ?

J'ai besoin d'un *oui* ou d'un *non* pur et simple à toutes ces questions. Si c'est *oui*, nous passerons à autre chose ; si c'est *non*, je me charge de vous les faire voir, et alors vous voudrez bien m'expliquer la chose à votre manière.

Agréé, etc.

COURTOIS.

Nous ferons sur la lettre ci-dessus les réflexions suivantes. Il est probable que M. Comettant ne répondra pas plus à M. Courtois qu'aux autres personnes qui lui ont écrit sur le même sujet. S'il entamait une polémique, ce serait sans doute sur le terrain du sarcasme, terrain sur lequel on se donne toujours le dernier mot, et sur lequel aucun homme sérieux ne voudrait le suivre. Que M. Courtois le laisse donc dans la quiétude *momentanée* de son incrédulité, puisqu'elle lui suffit, et qu'il se contente d'être matière ; puisqu'il n'a que des plaisanteries à opposer, c'est qu'il n'a rien de mieux à dire ; or, comme des plaisanteries ne sont pas des raisons, aux yeux des gens sensés c'est s'avouer vaincu.

M. Courtois a tort de prendre trop à cœur les dénégations des incroyables. Les matérialistes ne croient pas même avoir une âme, et se réduisent au rôle modeste de tournebroche ; comment peuvent-ils admettre des Esprits en dehors d'eux, quand ils ne croient pas en avoir un en eux-mêmes ? Leur parler des Esprits et de leurs manifestations, c'est donc commencer par où il faudrait finir ; n'admettant pas la cause première, ils ne peuvent admettre les conséquences. On dira sans doute que s'ils ont du jugement, ils doivent céder à l'évidence ; c'est vrai, mais c'est précisément ce jugement qui leur fait défaut ; d'ailleurs, on le sait, il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Laissons-les donc en repos, car leurs dénégations n'empêcheront pas plus la vérité de se répandre, qu'elles n'empêcheraient l'eau de couler.

Dictées spontanées et dissertations spirites

Obtenues ou lues dans les séances de la Société.

Développement des idées,

A propos de l'évocation de Thilorier. (Médium, madame Costel.)

Je vais vous parler de la nécessité de réunir les éléments divers de l'Esprit pour former un tout. C'est une illusion commune de croire qu'une aptitude spéciale n'a besoin, pour se développer, que de l'étude spéciale ; non : l'Esprit humain, comme un fleuve, se grossit de tous les affluents. L'homme ne doit pas s'isoler dans son travail, c'est-à-dire il doit, par les contrastes les plus opposés, faire jaillir la sève des idées. L'originalité est le contraste des idées mères ; c'est une des supériorités les plus rares ; dès l'enfance, elle est étouffée par la règle absurde qui abaisse tous les Esprits sous le même niveau. Je vais expliquer mon idée. Thilorier, qu'on vient d'évoquer, était un inventeur passionné, une intelligence active ; mais il s'était borné lui-même dans la sphère de l'invention, c'est-à-dire dans l'idée fixe. Jamais il ne se mettait à la

fenêtre pour regarder passer les idées des autres ; aussi, il est resté prisonnier de sa propre cervelle ; le génie flottait autour de lui ; trouvant toutes les issues fermées, il a laissé la folie, sa sœur, pénétrer et envahir la place si bien gardée ; et Thilorier, qui aurait dû laisser un nom immortel, ne vit que dans le souvenir de quelques savants.

GEORGES (*Esprit familial*).

Mascarades humaines.

(Méd., madame Costel.)

Je vous parlerai du besoin singulier qu'ont les meilleurs Esprits de se mêler toujours des choses qui leur sont le plus étrangères ; par exemple, un excellent commerçant ne doutera pas un instant de son aptitude politique, et le plus grand diplomate mettra de l'amour-propre à décider des choses les plus frivoles. Ce travers, commun à tous et à toutes, n'a d'autre mobile que la vanité, et la vanité n'a que des besoins factices ; pour la toilette, pour l'esprit, pour le cœur même, elle cherche avant tout le faux ; elle vicie l'instinct du beau et du vrai ; elle conduit les femmes à dénaturer leur beauté ; elle persuade aux hommes de rechercher précisément ce qui leur est le plus nuisible. Si les Français n'avaient pas ce travers, ils seraient, les uns les plus intelligents du monde, les autres les plus séduisantes des Eves connues. N'ayons donc pas cette absurde humilité ; ayons le courage d'être nous-mêmes ; de porter la couleur de notre Esprit, comme celle de nos cheveux. Mais les trônes crouleront, les républiques s'établiront, avant qu'un Français léger renonce à ses prétentions à la gravité, et une Française à ses prétentions à la solidité ; mascarade continuelle, où chacun prend le costume d'une autre époque, ou même tout simplement celui de son voisin ; mascarade politique, mascarade religieuse, où tous, entraînés par le vertige, vous vous cherchez éperdument, ne retrouvant dans cette bagarre ni votre point de départ, ni votre but.

Delphine de GIRARDIN.

Le savoir des Esprits.

(Méd., mademoiselle Huet.)

Dans l'étude du Spiritisme, il est une erreur très grave qui se propage chaque jour davantage, et qui devient presque le mobile qui fait venir à nous, c'est qu'on nous croit infallibles dans nos réponses ; on pense que nous devons tout savoir, tout voir, tout prévoir. Erreur ! grande erreur ! Certainement, notre âme n'étant plus renfermée dans un corps matériel, comme un oiseau dans une cage, s'élance dans l'espace ; les sens de cette âme deviennent plus fins, plus développés ; nous

voyons mieux, nous entendons mieux ; mais nous ne pouvons savoir tout, nous ne pouvons être partout, nous n'avons pas même le don d'ubiquité ; quelle différence y aurait-il donc de nous à Dieu, s'il nous était permis de connaître l'avenir et de l'annoncer ponctuellement ? Cela est impossible. Nous savons plus que les hommes, certainement ; nous pouvons quelquefois lire dans la pensée et dans le cœur de ceux qui nous parlent, mais là s'arrête notre science spirite. Corrigez-vous donc de l'idée de nous interroger uniquement pour savoir ce qui se passe sur telle ou telle partie de votre globe par rapport à une découverte matérielle, commerciale, ou pour être avertis de ce qui arrivera demain, dans les affaires politiques et industrielles ; nous vous renseignerons toujours sur notre état, sur notre existence extra-corporelle, sur la bonté et la grandeur de Dieu, enfin, sur tout ce qui peut servir à votre instruction et à votre bonheur présent et futur, mais ne nous demandez pas ce que nous ne pouvons ou ne devons pas vous dire.

CHANNING.

Origines.

(Méd., madame Costel.)

Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Ainsi s'annonce l'Évangile de saint Jean ; c'est-à-dire au commencement était le principe, et le principe était Dieu, le Créateur de toutes choses, qui n'a pas hésité plus dans la formation de l'homme que dans celle du globe. Il l'a créé tel qu'il est aujourd'hui, lui donnant, au sortir de ses mains, le libre arbitre et le pouvoir de progresser. Dieu a dit à la mer : Tu n'iras pas plus loin ; au contraire, il a dit aux hommes en leur montrant l'univers : Tout ceci est à vous ; travaillez, développez, découvrez les trésors en germes semés partout : dans l'air, dans les flots, dans le sein de la terre ; travaillez et aimez ; ne doutez pas de votre origine divine, elle est directe ; vous n'êtes point les fruits d'une lente progression ; vous n'avez point passé par la filière animale ; vous êtes positivement les fils de Dieu. Alors d'où provient le péché ? Le péché est créé par vos facultés mêmes, il en est l'envers et l'exagération.

Il n'y a pas eu un premier homme, père du genre humain, plus qu'il n'y a eu un soleil pour éclairer l'univers. Dieu a ouvert sa grande main, et il a répandu avec la même profusion la race humaine sur les mondes que les étoiles dans les cieux ; des Esprits animés par son souffle ont aussitôt révélé leur existence aux hommes, bien avant les prophètes que vous connaissez ; d'autres envoyés inconnus avaient défriché les âmes ignorantes d'elles-mêmes. En même temps que les hommes, les animaux ont été créés ; ceux-ci doués d'instincts, mais non d'intelligence progressive. Aussi ont-ils conservé les types primitifs, et, sauf l'éduca-

tion individuelle, ils sont les mêmes qu'au temps des patriarches. Les cataclysmes des déluges, car il n'y en a pas eu un seul, mais plusieurs, ont fait disparaître des races entières d'hommes et d'animaux ; ce sont des conséquences géologiques qui vous menacent encore.

Les hommes découvrent, mais n'inventent rien ; ainsi, les croyances mythologiques n'étaient pas de pures fictions, mais les révélations d'Esprits inférieurs ; les satyres, les faunes, étaient des Esprits secondaires, habitant les bois et les campagnes, comme ils le font encore aujourd'hui ; il leur était permis alors de se manifester plus souvent aux yeux des hommes, parce que le matérialisme n'était pas épuré par le christianisme et la connaissance d'un Dieu unique. Le Christ a détruit l'empire des Esprits inférieurs, pour établir celui de l'Esprit sur la terre. Ceci est la vérité, je l'affirme au nom de Dieu tout-puissant.

LAZARE.

L'Avenir.

(Méd., M. Coll.)

Le Spiritisme est la science de toute lumière ; heureuse la société qui le mettra en pratique ! C'est alors seulement que l'âge d'or, ou mieux l'ère de la pensée céleste régnera entre vous. Et ne croyez pas que vous en aurez pour cela moins de satisfactions terrestres ; bien au contraire, tout sera bonheur pour vous, car dans ce temps-là, la lumière vous fera voir la vérité sous son jour le plus agréable ; ce que les hommes enseigneront ne sera plus cette science captieuse qui vous fait voir, sous le masque trompeur du bien général ou d'un bien à venir, dans lequel, souvent, les enseignants eux-mêmes n'ont aucune confiance, le mensonge et la cupidité, l'envie de tout avoir, au profit d'une secte, et quelquefois même au profit d'un seul. Les hommes, sans doute, ne seront pas parfaits ; mais alors le faux sera si restreint, les méchants auront si peu d'influence, qu'ils seront heureux de leur minorité. Les hommes, dans ce temps-là, comprendront le travail, et tous arriveront à la richesse, parce qu'ils ne désireront le superflu que pour pouvoir faire de grandes œuvres au profit de tous. L'amour, ce mot si divin, n'aura plus l'acception impure que vous lui donnez ; tout sentiment personnel disparaîtra devant cet enseignement si suave, contenu dans ces mots du Christ : Aimez-vous les uns les autres, comme vous-mêmes.

Arrivés à cette croyance, vous serez tous médiums ; tous les vices qui dégradent votre société disparaîtront ; tout deviendra lumière et vérité ; l'égoïsme, ce ver rongeur et retardataire de tout progrès, qui étouffe tout sentiment fraternel, n'aura plus de prise sur vos âmes ; vos actions n'auront plus pour mobile la cupidité et la luxure ; vous aime-

rez, vous, votre femme, parce qu'elle aura l'âme bonne, et elle vous chérira, parce qu'elle verra en vous l'homme choisi par Dieu pour protéger sa faiblesse, et que tous deux, vous vous aiderez à supporter les épreuves terrestres, et serez les instruments voués à la propagation d'êtres destinés à s'améliorer, à progresser, afin d'arriver à des mondes meilleurs, où vous pourrez, par un travail plus intelligent encore, parvenir vers notre suprême bienfaiteur.

Allez, Spirités ! persévérez ; faites le bien, en vue du bien ; méprisez *doucement* les railleurs ; souvenez-vous que tout est harmonie dans la nature, que l'harmonie est dans les mondes supérieurs, et que, malgré certains Esprits forts, vous aurez aussi votre harmonie relative.

Saint LOUIS.

L'Electricité spirituelle.

(Méd., M. Didier fils.)

L'homme est un être bien singulier et bien faible à la fois ; il est singulier en ce sens, qu'au milieu des phénomènes qui l'entourent, il n'en poursuit pas moins son cours ordinaire, spirituellement s'entend ; faible, en ce sens, qu'après avoir vu, après avoir été frappé, il sourit, parce que son voisin a souri, et il n'y pense plus ; et notez que je parle ici, non d'êtres vulgaires, sans réflexion, sans acquis ; non, je parle de gens intelligents et, pour la plupart, éclairés. D'où vient ce phénomène ? car, en y réfléchissant, c'est un phénomène moral. Eh quoi ! l'Esprit a commencé à agir sur la matière, par le magnétisme et l'électricité ; il est entré ensuite dans le cœur même de l'homme, et l'homme ne s'en aperçoit pas ! Etrange aveuglement ! aveuglement, non produit par une cause étrangère, mais volontaire, sorti de l'Esprit ; le Spiritisme est venu ensuite ; il a donné une commotion au monde, et l'homme a publié des livres très savants, en disant : c'est une cause naturelle, c'est tout simplement l'électricité, une loi physique, etc. ; et l'homme a été satisfait ; mais, soyez-en certain, l'homme aura bien des livres encore à écrire, avant de pouvoir comprendre ce qu'il y a d'écrit dans celui de la nature : le livre de Dieu. L'électricité, cette nuance entre le temps et ce qui n'est plus le temps, entre le fini et l'infini, l'homme n'a pu encore la définir ; pourquoi ? Sachez-le : vous ne pourrez la définir que par le magnétisme, cette manifestation matérielle de l'Esprit ; vous ne connaissez encore que l'électricité matérielle ; plus tard, vous connaîtrez aussi l'électricité spirituelle, qui n'est autre que le règne éternel de l'idée.

LAMENNAIS.

Développements sur la communicaton précédente.

1° Auriez-vous la bonté de nous donner quelques développements sur certains passages de votre dernière dictée qui nous paraissent un peu obscurs ? - R. Ce que je puis faire en ce temps, je le ferai.

2° Vous dites : *l'électricité, cette nuance entre le temps et ce qui n'est plus le temps, entre le fini et l'infini* ; cette phrase ne nous semble pas très claire ; veuillez avoir la bonté de la développer ? - R. Je l'explique de cette façon, la plus simple que je puisse trouver. Pour vous, le temps est, n'est-ce pas ? pour nous, il n'est plus ; l'électricité, je l'ai définie ainsi : cette nuance entre le temps et ce qui n'est plus le temps, parce que cette partie du temps dont il fallait autrefois vous servir pour vous parler d'un bout du monde à l'autre, cette portion du temps, dis-je, n'existe plus ; plus tard viendra cette électricité qui ne sera autre que la pensée de l'homme, franchissant l'espace ; n'est-ce pas, en effet, l'image la plus saisissante entre le fini et l'infini, entre le petit moyen et le grand moyen ? Je veux dire, en un mot, que l'électricité supprime le temps.

3° Plus loin vous dites : *vous ne connaissez encore que l'électricité matérielle ; plus tard vous connaîtrez aussi l'électricité spirituelle* ; entendez-vous par là les moyens de communication d'homme à homme par voie médianimique ? - R. Oui, comme progrès moyens ; il viendra autre chose plus tard ; donnez des aspirations à l'homme : il devine d'abord, et voit ensuite.

Instruction pratique sur les manifestations Spirités.

Cet ouvrage est entièrement épuisé et ne sera pas réimprimé. Il sera remplacé par le nouveau travail, en ce moment sous presse, et qui est beaucoup plus complet et sur un autre plan.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 9.

SEPTEMBRE 1860.

AVIS

Les bureaux de la Revue Spirite, et le domicile particulier de M. Allan KARDEC sont transférés rue Sainte-Anne, n° 59, passage Sainte-Anne.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 27 juillet 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 20 juillet.

Communications diverses. - 1° Rapport de mademoiselle P... sur le poème que *M. de Pory*, de Marseille, a adressé à la société, intitulé *Linda, légende gauloise*. Mademoiselle P... analyse le sujet de l'ouvrage, et y reconnaît des pensées d'une grande élévation très bien exprimées ; mais, sauf les idées chrétiennes en général, elle n'y voit rien, ou peu de chose, qui ait un rapport direct au Spiritisme ; l'auteur lui paraît plus *Spiritualiste* que *Spirite* ; son ouvrage n'en est pas moins, dit-elle, très remarquable, et sera lu avec intérêt par tous les amateurs de bonne poésie.

2° Lettre de M. X... qui donne une analyse succincte de la doctrine de M. Rigolot de Saint-Étienne. Selon cette doctrine le monde Spirite n'existe pas ; après la mort du corps, les Esprits sont immédiatement réunis à Dieu. Trois Esprits seulement peuvent se communiquer aux hommes par voie médianimique, ce sont : Jésus, directeur et protecteur de notre globe, Marie sa mère, et Socrate. Toutes les communications, de quelque nature qu'elles soient, émanent d'eux ; ce sont les seuls, dit-il, qui se manifes-

tent à lui, et quand ils lui dictent des choses grossières, il pense que c'est pour l'éprouver.

Une discussion s'engage à ce sujet ; elle se résume ainsi :

La Société est unanime pour déclarer que la raison se refuse à admettre que l'Esprit du bien par excellence, le modèle des vertus les plus sublimes, puisse dicter des choses mauvaises, et qu'il y a même une sorte de profanation à supposer que des communications révoltantes de turpitudes, et même d'obscénité, comme on en voit quelquefois, puissent émaner d'une source aussi pure. D'un autre côté, admettre que toutes les âmes sont immédiatement après la mort réunies à Dieu, c'est nier le châtement du coupable, car on ne saurait penser que le sein de Dieu, qu'on nous apprend à regarder comme la suprême récompense, soit en même temps un foyer de douleur pour celui qui a mal vécu. Si dans cette fusion divine l'Esprit perd son individualité, c'est une variété du panthéisme. Dans l'un et l'autre cas, selon cette doctrine, le coupable n'a aucun motif de s'arrêter dans la voie du mal, et les efforts pour faire le bien sont superflus ; c'est du moins ce qui ressort des principes généraux qui paraissent en être la base.

La Société ne connaît pas assez le système de M. Riogolot pour le juger dans ses détails ; elle ignore comment il explique une foule de faits *patents* : celui des apparitions, par exemple ; ceux où l'Esprit d'un parent évoqué prouve *matériellement* son identité ; ce serait donc Jésus qui simulerait ces personnages ; ce serait donc encore lui qui, dans le phénomène des Esprits frappeurs viendrait battre la charge ou des airs rythmés ; après avoir joué le rôle odieux de tentateur, il viendrait servir d'amusement ? Il y a incompatibilité morale entre le trivial et le sublime, entre le bien absolu et le mal absolu.

M. Rigolot s'est toujours tenu isolé des autres Spirites, et c'est un tort ; pour bien connaître une chose, il faut tout voir, tout approfondir, comparer toutes les opinions, entendre le pour et le contre, écouter toutes les objections, et finalement n'accepter que ce que la logique la plus sévère peut admettre ; c'est ce que nous recommandent sans cesse les Esprits qui nous dirigent, et c'est pour cela que la Société a pris le nom de *Société d'études*, nom qui implique l'idée d'examen et de recherches. Il est permis de penser que si M. Rigolot eût suivi cette marche, il eût reconnu dans sa théorie des points en contradiction manifeste avec les faits. Son éloignement des autres Spirites ne lui permet d'avoir que des communications d'une seule nature, et l'empêche naturellement de voir ce qui pourrait l'éclairer sur leur insuffisance pour résoudre toutes les questions ; c'est ce que l'on remarque chez la plupart des médiums qui s'isolent ;

ils sont dans le cas de ceux qui, n'entendant qu'une seule cloche, n'entendent qu'un son.

Telle est l'impression que la Société éprouve au sujet de cette doctrine qui lui semble impuissante à rendre raison de tous les faits.

3° Mention d'une lettre de M. le docteur Morhéry qui donne de nouveaux détails sur Mlle Godu, et la suite de ses observations sur les cas de guérisons obtenues ; et d'un autre de M. le docteur de Grand-Boulogne sur le rôle des Esprits frappeurs. Vu leur étendue, la lecture en est remise à la prochaine séance.

4° M. Allan Kardec rend compte d'un fait intéressant qui s'est passé chez lui dans une séance particulière. Dans cette séance assistait M. Rabache, très bon médium, et auquel s'était communiqué spontanément Adam Smith, dans un café à Londres. Adam Smith ayant été évoqué par l'entremise d'un autre médium, Mme Costel, il répondit simultanément par cette dame en français, et par M. Rabache en anglais ; plusieurs réponses se sont trouvées d'une identité parfaite, et même être la traduction *littérale* l'une de l'autre.

5° Relation de divers faits de manifestations physiques arrivées à M. B... présent à la séance ; entre autres faits est celui de l'apport d'un bouchon lancé dans une chambre, et d'un flacon d'eau Spiritualisée qui avait pris une odeur de musc tellement forte que tout l'appartement en fut imprégné.

Études. 1° Evocation du musulman *Séih-ben-Moloka*, mort à Tunis à l'âge de 110 ans, et dont toute la vie a été marquée par des actes de bienfaisance et de générosité. Ses réponses révèlent en lui un esprit élevé, mais qui, pendant sa vie, n'était point exempt des préjugés de secte.

Deux dictées spontanées sont obtenues, la première par M. Didier, sur la *conscience* signée Lamennais ; la deuxième par Mme Lub... sur des conseils divers, signée Paul.

Vendredi 3 août 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès verbal et des travaux de la séance du 27 juillet.

Lecture d'une lettre de M. Darcol, par laquelle il propose à la Société de faire une souscription pour les chrétiens de Syrie. Il fonde sa proposition sur les principes d'humanité, de charité et de tolérance qui sont l'essence même du Spiritisme et doivent guider la Société.

Le comité, qui a examiné la proposition, tout en rendant justice aux bonnes intentions de M. D... pense que la Société doit s'abstenir de toute

manifestation étrangère à l'objet de ses études, et qu'il faut laisser chaque membre libre d'agir individuellement.

La Société ne voit dans cette démarche rien qui puisse être vu de mauvais œil, bien au contraire ; mais attendu l'absence de la plupart des membres en raison de la saison, elle ajourne à la rentrée l'examen de la proposition.

Sur l'avis du comité, la Société décide qu'elle prendra ses vacances pendant le mois de septembre.

Communications diverses. 1° Lettre de M. le docteur Morhéry.

2° Lettre de M. Indermuhle, membre de la Société, qui parle de la saine appréciation des idées Spiritiques que l'on rencontre chez certaines personnes de la classe rurale. Il cite à ce sujet un petit livre allemand intitulé : *Die Ewigkeit kein geheimniss mehr*, (Plus de secret sur l'éternité.) et qu'il se propose d'envoyer à la Société.

3° Lettre de M. le docteur de Grand-Boulogne sur les manifestations physiques comme moyen de conviction. Il pense qu'on aurait tort de regarder tous les Esprits frappeurs comme étant d'un ordre inférieur, attendu qu'il a lui-même obtenu par des coups frappés des communications d'un ordre très élevé.

M. Allan Kardec répond que la typtologie est un moyen de communication comme un autre, et dont peuvent se servir les Esprits les plus élevés, quand ils n'en ont pas de plus rapide à leur disposition. Tous les Esprits qui se communiquent par des coups frappés, ne sont pas des Esprits frappeurs, et la plupart même répudient cette qualification, qui ne convient qu'à ceux qu'on pourrait appeler *frappeurs de profession*. Il répugne au bon sens de croire que des Esprits supérieurs viennent passer leur temps à amuser une réunion par des tours d'adresse. Quant aux manifestations physiques proprement dites, il n'a jamais contesté leur utilité, mais il persiste dans son opinion, que seules elles sont impuissantes pour amener la conviction ; bien plus, dit-il, plus les faits sont extraordinaires, plus ils excitent l'incrédulité. Ce qu'il faut avant tout, c'est comprendre le principe des phénomènes ; pour celui qui s'en est rendu compte, ils n'ont rien de surnaturel et viennent à l'appui de la théorie.

M. de Grand-Boulogne dit que la lettre qu'on vient de lire est déjà un peu ancienne, et que, depuis, ses idées se sont sensiblement modifiées ; il partage entièrement l'opinion de M. Allan Kardec, l'expérience lui ayant démontré combien il est utile de comprendre le principe avant de voir ; aussi, n'admet-il chez lui que les personnes qui se sont déjà rendu compte de la théorie, et par là il évite une foule de questions oiseuses et d'objec-

tions ; il reconnaît avoir fait plus de prosélytes par ce système, que par l'exhibition de faits que l'on ne comprend pas.

Études. - 1° Évocation de *James Coyle*, aliéné, mort à l'âge de 106 ans, à l'hôpital Saint-Patrich, de Dublin, où il était depuis l'année 1802. Cette évocation offre un intéressant sujet d'étude sur l'état de l'Esprit dans l'aliénation mentale.

2° Appel fait, sans évocation spéciale, aux Esprits qui ont réclamé assistance. Deux se présentent spontanément, ce sont : la Grande Françoise et l'Esprit de Castelnaudary, qui remercient de ce qu'on a prié pour eux.

3° Une dictée spontanée est obtenue par M. D... ; elle est signée *sœur Jeanne*, une des victimes des massacres de Syrie.

Vendredi 10 août 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

M. Allan Kardec annonce qu'une dame, membre de la Société, lui a remis 10 fr. pour sa souscription au profit des chrétiens de Syrie, ou toute autre œuvre charitable, à laquelle on croira devoir les appliquer.

Communications diverses. - 1° Lettre de M. Jobard, de Bruxelles, sur Tillorier, dont il a été l'ami, et qui a été évoqué le 15 juin 1860. Il donne d'intéressants détails sur sa découverte, sa vie et ses habitudes, et rectifie plusieurs assertions contenues dans la notice publiée à son sujet dans le journal *la Patrie*. Il raconte entre autres particularités, comment l'ouïe lui a été rendue par le magnétisme. (Publiée ci-après.)

2° M. B..., auditeur étranger, rapporte divers faits de manifestations physiques spontanées, arrivés à un de ses amis. Cette personne n'ayant pu venir à la séance, en rendra compte elle-même avec plus de détails ultérieurement.

Études. - 1° Questions diverses et problèmes moraux adressés à saint Louis, au sujet de la mort de Jean Luizerolle, qui s'est substitué à son fils, condamné à mort en 1793, et s'est dévoué pour lui sauver la vie.

2° Évocation d'Alfred de Marignac, qui a donné à M. Darcol une communication de lui sur la *disette*, et sous le nom de Bossuet.

3° Évocation de Bossuet à ce sujet et sur diverses autres questions. Il termine par une dissertation spontanée sur le danger des querelles religieuses.

4° Évocation de la *sœur Jeanne*, victime des massacres de Syrie, qui était venue spontanément dans la dernière séance, et avait demandé à être appelée de nouveau.

5° Appel fait à l'un des Esprits souffrants qui réclament assistance. Un Esprit nouveau se présente sous le nom de *Fortuné Privat*, et donne des détails sur sa situation et les peines qu'il endure. Cette communication donne lieu à plusieurs explications intéressantes sur l'état des Esprits malheureux.

6° Dictée spontanée, sur *le néant de la vie*, signée *Sophie Swetchine*, et obtenue par mademoiselle Huet.

(Vendredi 17 août 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 10 août.

Sur l'avis du comité, et après rapport verbal, la Société reçoit comme associé libre M. Jules R..., de Bruxelles, et domicilié à Paris.

Communications diverses. - 1° Dans une lettre de madame la comtesse D..., de Milan, écrite à M. Allan Kardec, se trouve le passage suivant : « J'ai dernièrement fouillé de vieilles revues de Paris, et j'ai trouvé une historiette écrite par ce délicieux écrivain, Charles Nodier, et qui a pour titre : *Lydie ou la résurrection*. Je me suis trouvée en pleine *Revue Spirite* ; c'est une intuition du livre des Esprits, quoique écrite en 1839. Est-ce que Nodier était un croyant ? Est-ce qu'à cette époque on parlait de Spiritisme ? Je voudrais bien, si je le pouvais, l'évoquer ; c'était un cœur pur et une âme aimante. Vous qui pouvez *tant*, évoquez-le, je vous prie. Si, étant incarné, sa morale était si douce, si attrayante, que ne serait-il pas à présent, que son Esprit est dégagé de toute matière ! »

La Société a, depuis longtemps, le désir d'appeler Charles Nodier ; elle le fera dans la présente séance.

2° Lecture de deux dissertations obtenues par M. le docteur de Grand-Boulogne, signées Zénon ; la première, au sujet du doute qui avait été émis sur l'identité de Bossuet dans la précédente séance ; la deuxième sur la réincarnation dont l'Esprit démontre la nécessité au point de vue moral, et la concordance avec les idées religieuses.

3° Lecture de deux communications obtenues par madame Costel et signées Georges ; la première, sur *le progrès des Esprits* ; la deuxième, sur *le réveil de l'Esprit*.

4° Lecture de l'évocation de Louis XIV, faite par mademoiselle Huet, et d'une dictée spontanée, obtenue par la même, sur *le profil à tirer des conseils donnés par les Esprits*, signée *Marie*, Esprit familier.

Études. - 1° M. Ledoyen rappelle que saint Louis avait commencé,

dans le temps, une série de dissertations sur les péchés capitaux. Il demande s'il voudrait donner la suite de ce travail.

Saint Louis répond qu'il le fera volontiers, et que la prochaine fois il parlera sur l'*Envie*, l'heure étant trop avancée pour commencer le soir même.

2° On demande à saint Louis si, dans la prochaine séance, on pourra appeler de nouveau la reine d'Oude, déjà évoquée en janvier 1858, afin de juger des progrès qu'elle a pu faire. Il répond : « Ce sera charitable à vous de l'évoquer et de lui parler amicalement, en même temps que de l'instruire un peu, car elle est bien arriérée encore. »

3° Évocation de Charles Nodier. Après avoir répondu avec une extrême bienveillance aux questions qui lui sont adressées, il promet de commencer un travail suivi dans la prochaine séance.

4° Dictée spontanée, obtenue par M. Didier, sur l'*hypocrisie*, signée Lamennais. Cet Esprit répond ensuite à diverses questions qui lui sont faites sur sa situation, et le caractère qui se reflète dans ses communications.

Vendredi 24 août 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Le président donne lecture de l'instruction suivante concernant les personnes étrangères à la Société, afin de les prémunir contre les idées fausses qu'elles pourraient se former sur l'objet de ses travaux.

« Nous croyons devoir rappeler aux personnes étrangères à la Société, et qui ne seraient pas au courant de nos travaux, que nous ne faisons aucune expérience, et qu'elles se tromperaient si elles croyaient trouver ici des sujets de distraction. Nous nous occupons sérieusement de choses très sérieuses, mais peu intéressantes et peu intelligibles pour quiconque est étranger à la science Spirite. Comme la présence de ces personnes serait inutile pour elles-mêmes, et pourrait être une cause de trouble pour nous, nous refusons d'admettre celles qui n'en possèdent pas au moins les premiers éléments, et surtout celles qui n'y seraient pas sympathiques. Nous sommes avant tout une Société scientifique d'études, et non une Société d'enseignement ; nous ne convoquons jamais le public, parce que nous savons, par expérience, que la conviction ne se forme que par une longue suite d'observations, et non pour avoir assisté à quelques séances qui ne présentent aucune suite méthodique. Voilà pourquoi nous ne faisons pas des démonstrations qui seraient à recommencer chaque fois, et nous arrê-

teraient dans nos travaux. Si, malgré cela, il se trouvait ici des personnes qui ne fussent attirées que par la curiosité, ou qui ne partageraient pas notre manière de voir, nous les prierions de vouloir bien se souvenir que nous ne les avons pas conviées, et que nous attendons de leur bienséance le respect de nos convictions, comme nous respectons les leurs. Nous ne réclamons de leur part que silence et recueillement. Le recueillement étant une des recommandations les plus expresses de la part des Esprits qui veulent bien se communiquer à nous, nous invitons avec instance les personnes présentes à s'abstenir de toute conversation particulière. »

Le comité a décidé que, bien qu'il y ait un 5^o vendredi le 31 de ce mois, cette séance serait la dernière avant les vacances, et que la prochaine séance aura lieu le premier vendredi d'octobre.

Le comité a pris connaissance d'une lettre de demande d'admission comme associé-libre, de M. B... de Paris ; mais attendu que la séance de ce jour est générale, l'examen est renvoyé après les vacances.

Communications diverses. 1^o Lecture de l'évocation faite en particulier par M. Jules Rob..., du *Père Leroy*, mort dernièrement à Beyrouth. Cette évocation est remarquable par l'élévation des pensées de l'Esprit qui ne dément en rien le beau caractère dont il a fait preuve de son vivant, et qui est celui du vrai chrétien. Il exprime le désir d'être appelé dans la Société.

2^o Lecture d'une dictée spontanée obtenue par M. Darcol sur *les médiums*, et signée *Salles*. Cette communication, remise dans la dernière séance n'y a point été lue, parce qu'il n'en avait point été pris connaissance préalable, et attendu que *le règlement prescrit impérieusement cette formalité*.

3^o Autre dictée spontanée, obtenue par Mme de B... sur la *Charité morale*, et signée sœur Rosalie.

4^o Deux autres dictées spontanées obtenues par Mme Costel, l'une sur *les différentes catégories d'Esprits errants*, l'autre sur *les châtiments*, et signées *Georges*. Ces deux communications peuvent être mises au rang des plus remarquables par la sublimité des pensées, la vérité des tableaux et l'éloquence du style. (Seront publiées ainsi que les autres communications les plus importantes.)

Le Président fait observer que la Société est nécessairement limitée par le temps, mais que tout ce que ses membres obtiennent en leur particulier, et qu'ils veulent bien y apporter, doit être considéré comme un complément de ses travaux. Elle ne doit donc pas envisager comme en faisant partie seulement ce qu'elle obtient dans ses séances, mais également tout ce qui

lui vient du dehors et peut servir à son instruction. Elle est le centre où viennent aboutir les études privées pour le bien de tous ; elle les examine, les commente, et en fait son profit s'il y a lieu. Pour les médiums, c'est un moyen de contrôle qui, en les éclairant sur la nature des communications qu'ils reçoivent, peut les préserver de plus d'un mécompte. Les Esprits, d'ailleurs, préfèrent souvent se communiquer dans l'intimité, où il y a nécessairement plus de recueillement que dans les réunions nombreuses, par les instruments de leur choix, dans les moments qui leur conviennent, et dans des circonstances qu'il ne nous est pas toujours donné d'apprécier. En concentrant ces communications, chacun profite ainsi de tous les avantages qu'elles peuvent offrir.

Études. 1° Question adressée à saint Louis sur l'Esprit *Georges*. De son vivant il était artiste peintre, et le professeur de dessin de la personne qui lui sert de médium ; sa vie n'a offert aucune particularité saillante, si ce n'est qu'il a toujours été bon et bienveillant. Ses communications, comme Esprit, portent le cachet d'une telle supériorité, qu'on a désiré savoir le rang qu'il occupe dans le monde des Esprits. Saint Louis répond :

« Il a été un Esprit juste sur la terre ; toute sa grandeur consiste dans la bonté, la charité et la foi en Dieu qu'il professait, aussi, aujourd'hui, se trouve-t-il placé parmi les Esprits supérieurs. »

2° Évocation de *Charles Nodier*, par mademoiselle Huet. Il commence le travail promis dans la dernière séance.

3° Évocation du *Père Leroy*. Comme il avait laissé libre le choix du médium, on a préféré ne pas prendre celui dont il s'est servi la première fois, afin d'écartier toute influence et de pouvoir mieux juger de l'identité par ses réponses. Elles sont de tous points conformes aux sentiments précédemment exprimés, et dignes d'un Esprit élevé. Il termine par des conseils de la plus haute sagesse, où se révèlent à la fois l'humilité du chrétien, la tolérance de la charité évangélique, et la supériorité de l'intelligence.

4° Évocation de la reine d'Oude déjà évoquée en janvier 1858 (voir la Revue de mars 1858). Médium M. Jules Rob.... On remarque chez elle une légère disposition à s'améliorer, mais le fond du caractère a subi peu de changement.

Remarque. Parmi les assistants se trouvait une dame qui a longtemps habité l'Inde et l'a personnellement connue. Elle dit que toutes ses réponses sont parfaitement conformes à son caractère, et qu'il est impossible de n'y pas reconnaître une preuve d'identité.

5° Trois dictées spontanées sont obtenues, la première par Mlle Huet sur l'*Envie*, signée saint Louis ; la deuxième par M. Didier sur le *péché*

originel, signée Ronsard ; la troisième par Mlle Stéphanie, signée Gustave Lenormand.

Pendant ces dernières communications, Mlle L. J..., médium dessinateur, obtient deux groupes signés Jules Romain.

À la suite de quelques belles pensées écrites par un Esprit qui ne signe pas, un autre Esprit qui s'est déjà manifesté à Mlle L. J..., vient se mettre à la traverse en lui faisant casser des crayons, et faire des traits qui dénotent un sentiment de colère. En même temps il se communique à M. Jules Rob..., et répond laconiquement et avec hauteur aux questions qu'on lui adresse.

C'est l'Esprit d'un souverain étranger connu par la violence de son caractère. Invité à signer son nom, il le fait de deux manières. Un des assistants attaché au gouvernement de son pays, et que ses fonctions mettaient à même de voir souvent sa signature, reconnaît dans l'une celle des pièces officielles, et dans l'autre celle des lettres privées.

La séance générale étant levée, MM. les membres de la Société sont invités à rester quelques instants pour une communication.

M. Sanson, dans une allocution chaleureusement exprimée, expose la reconnaissance qu'il doit à l'Esprit de saint Louis pour son intervention dans la guérison instantanée d'un mal de jambe qui avait résisté à tous les traitements et devait entraîner l'amputation. C'est, dit-il, à la connaissance du Spiritisme qu'il doit sa guérison vraiment miraculeuse, par la confiance qu'il y a puisée en la bonté et en la puissance de Dieu dont auparavant il s'inquiétait assez peu ; et comme c'est à la Société qu'il doit d'avoir été initié aux vérités qu'il enseigne, il la comprend dans ses remerciements. Depuis lors, chaque année, il a offert à l'Esprit de saint Louis, le jour qui lui est consacré, un bouquet en mémoire de la faveur dont il a été l'objet, et c'est cet hommage qu'il renouvelle aujourd'hui, 24 août, veille de la Saint-Louis.

La Société s'associe aux témoignages de gratitude de M. Sanson ; elle remercie saint Louis de la bienveillance dont elle est l'objet de sa part, et le prie de vouloir bien lui continuer sa protection. Saint Louis répond :

« Je suis heureux, trois fois heureux, mes bien-aimés frères, de ce que je vois et entends ce soir ; votre émotion et votre reconnaissance sont encore le meilleur hommage que vous puissiez m'adresser. Que le Dieu de bonté vous conserve dans ces bons et pieux sentiments ! Je continuerai à veiller sur une société unie par le sentiment de la charité et d'une véritable fraternité. »

LOUIS.

Le Merveilleux et le Surnaturel.

Si la croyance aux Esprits et à leurs manifestations était une conception isolée, le produit d'un système, elle pourrait, avec quelque apparence de raison, être suspectée d'illusion ; mais qu'on nous dise pourquoi on la retrouve si vivace chez tous les peuples anciens et modernes, dans les livres saints de toutes les religions connues ? C'est, disent quelques critiques, parce que de tout temps, l'homme a aimé le merveilleux. - Qu'est-ce donc que le merveilleux, selon vous ? - Ce qui est surnaturel. - Qu'entendez-vous par le surnaturel ? - Ce qui est contraire aux lois de la nature. - Vous connaissez donc tellement bien ces lois qu'il vous est possible d'assigner une limite à la puissance de Dieu ? Eh bien ! alors prouvez que l'existence des Esprits et leurs manifestations sont contraires aux lois de la nature ; que ce n'est pas, et ne peut être une de ces lois. Suivez la doctrine Spirite, et voyez si cet enchaînement n'a pas tous les caractères d'une admirable loi. La pensée est un des attributs de l'Esprit ; la possibilité d'agir sur la matière, de faire impression sur les sens, et par suite de transmettre sa pensée, résulte, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de sa constitution physiologique ; donc il n'y a dans ce fait rien de surnaturel, rien de merveilleux.

Pourtant, dira-t-on, vous admettez qu'un Esprit peut enlever une table, et la maintenir dans l'espace sans point d'appui ; n'est-ce pas une dérogation à la loi de gravité ? - Oui, à la loi connue ; mais la nature a-t-elle dit son dernier mot ? Avant qu'on n'eût expérimenté la force ascensionnelle de certains gaz, qui eût dit qu'une lourde machine portant plusieurs hommes peut triompher de la force d'attraction ? Aux yeux du vulgaire cela ne devait-il pas paraître merveilleux, diabolique ? Celui qui eût proposé il y a un siècle de transmettre une dépêche à 500 lieues, et d'en recevoir la réponse en quelques minutes, aurait passé pour un fou ; s'il l'eût fait on aurait cru qu'il avait le diable à ses ordres, car alors le diable seul était capable d'aller si vite. Pourquoi donc un fluide inconnu n'aurait-il pas la propriété, dans des circonstances données, de contrebalancer l'effet de la pesanteur, comme l'hydrogène contrebalance le poids du ballon ? Ceci, remarquons-le en passant, est une comparaison, mais non une assimilation, et uniquement pour montrer, par analogie, que le fait n'est pas physiquement impossible. Or, c'est précisément quand les savants, dans l'observation de ces sortes de phénomènes, ont voulu procéder, par voie d'assimilation, qu'ils se sont fourvoyés. Au reste, le fait est là ; toutes les dénégations

ne pourront faire qu'il ne soit pas, car nier n'est pas prouver ; pour, nous, il n'a rien de surnaturel, c'est tout ce que nous en pouvons dire pour le moment.

Si le fait est constaté, dira-t-on, nous l'acceptons ; nous acceptons même la cause que vous venez d'assigner, celle d'un fluide inconnu ; mais qui prouve l'intervention des Esprits ? là est le merveilleux, le surnaturel.

Il faudrait ici toute une démonstration qui ne serait pas à sa place, et ferait d'ailleurs double emploi, car elle ressort de toutes les autres parties de l'enseignement. Toutefois, pour la résumer en quelques mots, nous dirons qu'elle est fondée, en théorie, sur ce principe : tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente ; en pratique, sur cette observation que les phénomènes dits Spiritiques ayant donné des preuves d'intelligence, devaient avoir leur cause en dehors de la matière ; que cette intelligence n'étant pas celle des assistants, - ceci est un résultat d'expérience, - devait être en dehors d'eux ; puisqu'on ne voyait pas l'être agissant, c'était donc un être invisible. C'est alors que d'observations en observations on est arrivé à reconnaître que cet être invisible, auquel on a donné le nom d'Esprit, n'est autre que l'âme de ceux qui ont vécu corporellement, et que la mort a dépouillés de leur grossière enveloppe visible, ne leur laissant qu'une enveloppe éthérée, invisible dans son état normal. Voilà donc le merveilleux et le surnaturel réduits à leur plus simple expression. L'existence d'êtres invisibles une fois constatée, leur action sur la matière résulte de la nature de leur enveloppe fluidique ; cette action est intelligente, parce qu'en mourant ils n'ont perdu que leur corps, mais ont conservé l'intelligence qui est leur essence ; là est la clef de tous ces phénomènes réputés à tort surnaturels. L'existence des Esprits n'est donc point un système préconçu, une hypothèse imaginée pour expliquer les faits ; c'est un résultat d'observations, et la conséquence naturelle de l'existence de l'âme ; nier cette cause, c'est nier l'âme et ses attributs. Que ceux qui penseraient pouvoir donner de ces effets intelligents une solution plus rationnelle, pouvant surtout rendre raison de *tous les faits*, veuillent bien le faire, et alors on pourra discuter le mérite de chacune.

Aux yeux de ceux qui regardent la matière comme la seule puissance de la nature, *tout ce qui ne peut être expliqué par les lois de la matière est merveilleux ou surnaturel* ; or, pour eux, *merveilleux* est synonyme de *superstition*. A ce titre la religion, fondée sur l'existence d'un principe immatériel, serait un tissu de superstitions ; ils n'osent le dire tout haut, mais ils le disent tout bas, et ils croient sauver les apparences en concédant qu'il faut une religion pour le peuple et pour faire que les enfants soient sages ; de deux choses l'une, ou le principe religieux est vrai ou il est faux ; s'il est

vrai, il l'est pour tout le monde ; s'il est faux, il n'est pas plus bon pour les ignorants que pour les gens éclairés.

Ceux qui attaquent le Spiritisme au nom du merveilleux, s'appuient donc généralement sur le principe matérialiste, puisqu'en déniaient tout effet extra-matériel, ils déniaient, par cela même, l'existence de l'âme ; sondez le fond de leur pensée, scrutez bien le sens de leurs paroles, et vous verrez presque toujours ce principe, s'il n'est catégoriquement formulé, poindre sous les dehors d'une prétendue philosophie rationnelle. Si vous abordez carrément la question en leur demandant s'ils croient avoir une âme, ils n'oseront peut-être dire non, mais ils répondront qu'ils n'en savent rien, ou qu'il n'en sont pas sûrs. En rejetant sur le compte du merveilleux tout ce qui découle de l'existence de l'âme, ils sont donc conséquents avec eux-mêmes ; n'admettant pas la cause, ils ne peuvent admettre les effets ; de là, chez eux, une opinion préconçue qui les rend impropres à juger sainement du Spiritisme, parce qu'ils partent du principe de la négation de tout ce qui n'est pas matériel. Quant à nous, de ce que nous admettons les effets qui sont la conséquence de l'existence de l'âme, s'en suit-il que nous acceptons tous les faits qualifiés de merveilleux ; que nous sommes les champions de tous les rêveurs, les adeptes de toutes les utopies, de toutes les excentricités systématiques ? Il faudrait bien peu connaître le Spiritisme pour le penser ; mais nos adversaires n'y regardent pas de si près ; la nécessité de connaître ce dont ils parlent est le moindre de leurs soucis. Selon eux le merveilleux est absurde ; or le Spiritisme s'appuie sur des faits merveilleux, donc le Spiritisme est absurde ; c'est pour eux un jugement sans appel. Ils croient opposer un argument sans réplique quand, après avoir fait d'érudites recherches sur les convulsionnaires de Saint Médard, les Camisards des Cévennes ou les religieuses de Loudun, ils sont arrivés à y découvrir des faits patents de supercherie que personne ne conteste ; mais ces histoires sont-elles l'évangile du Spiritisme ? Ses partisans ont-ils nié que le charlatanisme ait exploité certains faits à son profit, que l'imagination en ait créé, que le fanatisme en ait exagéré beaucoup ? Il n'est pas plus solidaire des extravagances qu'on peut commettre en son nom, que la vraie science ne l'est des abus de l'ignorance, ni la vraie religion des excès du fanatisme. Beaucoup de critiques ne jugent le Spiritisme que sur les contes de fées et les légendes populaires qui en sont les fictions ; autant vaudrait juger l'histoire sur les romans historiques ou les tragédies.

En logique élémentaire, pour discuter une chose il faut la connaître, car l'opinion d'un critique n'a de valeur qu'autant qu'il parle en parfaite connaissance de cause ; alors seulement son opinion, fût-elle erronée,

peut être prise considération ; mais de quel de poids est-elle sur une matière qu'il ne connaît pas ? Le vrai critique doit faire preuve, non seulement d'érudition, mais d'un *savoir profond* à l'endroit de l'objet qu'il traite, d'un jugement sain, et d'une impartialité à toute épreuve, autrement le premier ménétrier venu pourrait s'arroger le droit de juger Rossini, et un rapin celui de censurer Raphaël.

Le Spiritisme n'accepte donc point tous les faits réputés merveilleux ou surnaturels ; loin de là, il démontre l'impossibilité d'un grand nombre et le ridicule de certaines croyances qui, pour lui constituent à proprement parler la superstition. Il est vrai que dans ce qu'il admet il y a des choses qui, pour les incrédules, sont du merveilleux tout pur, autrement dit de la superstition ; soit ; mais au moins ne discutez que ces points, car sur les autres il n'a rien à dire, et vous prêchez des convertis. Mais où s'arrête la croyance du Spiritisme, dira-t-on ? Lisez, observez, et vous le saurez. Toute science ne s'acquiert qu'avec le temps et l'étude ; or, le Spiritisme qui touche aux questions les plus graves de la philosophie, à toutes les branches de l'ordre social ; qui embrasse à la fois l'homme physique et l'homme moral, est lui-même toute une science, toute une philosophie qui ne peut pas plus être apprise en quelques heures que tout autre science, car il y aurait autant de puérité à voir tout le Spiritisme dans une table tournante, qu'à voir toute la physique dans certains jouets d'enfants. Pour quiconque ne veut pas s'arrêter à la surface, ce ne sont pas des heures, mais des mois et des années qu'il faut pour en sonder tous les arcanes. Qu'on juge, par là, du degré de savoir et de la valeur de l'opinion de ceux qui s'arrogent le droit de juger, parce qu'ils ont vu une ou deux expériences, le plus souvent en manière de distraction et de passe-temps ! Ils diront sans doute qu'ils n'ont pas le loisir de donner tout le temps nécessaire à cette étude ; soit ; rien ne les y contraint ; mais alors quand on n'a pas le temps d'apprendre une chose, on ne se mêle pas d'en parler, et encore moins de la juger, si l'on ne veut être accusé de légèreté ; or, plus on occupe une position élevée dans la science, moins on est excusable de traiter légèrement un sujet que l'on ne connaît pas. Nous nous résumons dans les propositions suivantes :

1° Tous les phénomènes Spirites ont pour principe l'existence de l'âme, sa survivance au corps et ses manifestations ;

2° Ces phénomènes étant fondés sur une loi de la nature, n'ont rien de *merveilleux* ni de *surnaturel* dans le sens vulgaire de ces mots ;

3° Beaucoup de faits ne sont réputés surnaturels que parce qu'on n'en connaît pas la cause ; le Spiritisme, en leur assignant une cause, les fait rentrer dans le domaine des phénomènes naturels ;

4° Parmi les faits qualifiés de surnaturels, il en est beaucoup dont le Spiritisme démontre l'impossibilité, et qu'il range parmi les croyances superstitieuses ;

5° Bien que le Spiritisme reconnaisse dans beaucoup de croyances populaires un fond de vérité, il n'accepte nullement la solidarité de toutes les histoires fantastiques créées par l'imagination ;

6° Juger le Spiritisme sur les faits qu'il n'admet pas, c'est faire preuve d'ignorance, et ôter toute valeur à son opinion ;

7° L'explication des faits admis par le Spiritisme, leurs causes et leurs conséquences morales, constituent une véritable science qui requiert une étude sérieuse, persévérante et approfondie ;

8° Le Spiritisme ne peut regarder comme critique sérieux que celui qui aurait tout vu, tout étudié, avec la patience et la persévérance d'un observateur consciencieux ; qui en saurait autant sur ce sujet que l'adepte plus éclairé ; qui aurait, par conséquent, puisé ses connaissances ailleurs que dans les romans de la science ; à qui on ne pourrait opposer *aucun fait* dont il n'eût connaissance, aucun argument qu'il n'eût médité ; qui réfuterait, non par des négations, mais par d'autres arguments plus péremptoires ; qui pourrait enfin assigner une cause plus logique aux faits avérés. Ce critique est encore à trouver.

Il va sans dire que les contempteurs du merveilleux rejettent à plus forte raison les miracles au rang des chimères de l'imagination. Quelques mots à ce sujet, quoique puisés dans un précédent article, trouvent ici leur place naturelle, et il ne sera pas inutile de les rappeler.

Dans son acception primitive, et par son étymologie, le mot miracle signifie *chose extraordinaire, chose admirable à voir* ; mais ce mot, comme tant d'autres, s'est écarté du sens originaire, et aujourd'hui il se dit (selon l'Académie) *d'un acte de la puissance divine, contraire aux lois communes de la nature*. Telle est, en effet, son acception usuelle, et ce n'est plus que par comparaison et par métaphore qu'on l'applique aux choses vulgaires qui nous surprennent et dont la cause est inconnue. Il n'entre nullement dans nos vues d'examiner si Dieu a pu juger utile, en certaines circonstances, de déroger aux lois établies par lui-même ; notre but est uniquement de démontrer que les phénomènes Spirites, quelque extraordinaires qu'ils soient, ne dérogeant nullement à ces lois, n'ont aucun caractère miraculeux, pas plus qu'ils ne sont merveilleux ou surnaturels. Le miracle ne s'explique pas ; les phénomènes Spirites, au contraire, s'expliquent de la manière la plus rationnelle ; ce ne sont donc pas des miracles, mais de simples effets qui ont leur raison d'être dans les lois générales. Le miracle a encore un autre caractère : c'est d'être insolite et isolé. Or, du moment

qu'un fait se reproduit, pour ainsi dire, à volonté, et par diverses personnes, ce ne peut être un miracle.

La science fait tous les jours des miracles aux yeux des ignorants : voilà pourquoi jadis ceux qui en savaient plus que le vulgaire passaient pour sorciers ; et, comme on croyait que toute science surhumaine venait du diable, on les brûlait. Aujourd'hui qu'on est beaucoup plus civilisé, on se contente de les envoyer aux Petites-Maisons.

Qu'un homme réellement mort, soit rappelé à la vie par une intervention divine, c'est là un véritable miracle, parce que c'est contraire aux lois de la nature. Mais si cet homme n'a que les apparences de la mort, s'il y a encore en lui un reste de *vitalité latente*, et que la science, ou une action magnétique parvienne à le ranimer, pour les gens éclairés c'est un phénomène naturel ; mais aux yeux du vulgaire ignorant, le fait passera pour miraculeux. Qu'au milieu de certaines campagnes un physicien lance un cerf-volant électrique et fasse tomber la foudre sur un arbre, ce nouveau Prométhée sera certainement regardé comme armé d'une puissance diabolique ; mais Josué arrêtant le mouvement du soleil, ou plutôt de la terre, voilà le véritable miracle, car nous ne connaissons aucun magnétiseur doué d'une assez grande puissance pour opérer un tel prodige. De tous les phénomènes Spirités, un des plus extraordinaires est sans contredit celui de l'écriture directe, et l'un de ceux qui démontrent de la manière la plus patente l'action des intelligences occultes ; mais de ce que le phénomène est produit par des êtres occultes, il n'est pas plus miraculeux que tous les autres phénomènes qui sont dus à des agents invisibles, parce que ces êtres occultes qui peuplent les espaces sont une des puissances de la nature, puissance dont l'action est incessante sur le monde matériel, aussi bien que sur le monde moral.

Le Spiritisme, en nous éclairant sur cette puissance, nous donne la clef d'une foule de choses inexplicables et inexplicables par tout autre moyen, et qui ont pu, dans des temps reculés, passer pour des prodiges ; il révèle, de même que le magnétisme, une loi, sinon inconnue, du moins mal comprise, ou, pour mieux dire, on connaissait les effets, car ils se sont produits de tous temps, mais on ne connaissait pas la loi, et c'est l'ignorance de cette loi qui a engendré la superstition. Cette loi connue, le merveilleux disparaît et les phénomènes rentrent dans l'ordre des choses naturelles. Voilà pourquoi les Spirités ne font pas plus de miracles en faisant tourner une table ou écrire les trépassés, que le médecin en faisant revivre un moribond, ou le physicien en faisant tomber la foudre. Celui qui prétendrait, à l'aide de cette science, *faire des miracles*, serait, ou un ignorant de la chose, ou un faiseur de dupes.

Les phénomènes Spiritistes, de même que les phénomènes magnétiques, avant qu'on n'en connût la cause, ont dû passer pour des prodiges ; or, comme les sceptiques, les esprits forts, c'est-à-dire ceux qui ont le privilège exclusif de la raison et du bon sens, ne croient pas qu'une chose soit possible du moment qu'ils ne la comprennent pas, voilà pourquoi tous les faits réputés prodigieux sont l'objet de leurs railleries ; et comme la religion contient un grand nombre de faits de ce genre, ils ne croient pas à la religion, et de là à l'incrédulité absolue il n'y a qu'un pas. Le Spiritisme, en expliquant la plupart de ces faits, leur donne une raison d'être. Il vient donc en aide à la religion en démontrant la possibilité de certains faits qui, pour n'avoir plus le caractère miraculeux, n'en sont pas moins extraordinaires, et Dieu n'en est ni moins grand, ni moins puissant pour n'avoir pas dérogé à ses lois. De quels quolibets les enlèvements de saint Cupertin n'ont-ils pas été l'objet ? Or, la suspension éthérée des corps graves est un fait expliqué par le Spiritisme ; nous en avons été *personnellement témoin oculaire*, et M. Home, ainsi que d'autres personnes de notre connaissance, ont renouvelé à plusieurs reprises le phénomène produit par saint Cupertin. Donc, ce phénomène rentre dans l'ordre des choses naturelles.

Au nombre des faits de ce genre, il faut placer en première ligne les apparitions, parce que ce sont les plus fréquents. Celle de la Salette, qui divise même le clergé, n'a pour nous rien d'insolite. Assurément, nous ne pouvons affirmer que le fait a eu lieu, parce que nous n'en avons pas la preuve matérielle ; mais, pour nous, il est possible, attendu que des milliers de faits analogues *récents* nous sont connus ; nous y croyons, non seulement parce que leur réalité est avérée pour nous, mais surtout parce que nous nous rendons parfaitement compte de la manière dont ils se produisent. Qu'on veuille bien se reporter à la théorie que nous avons donnée des apparitions, et l'on verra que ce phénomène devient aussi simple et aussi plausible qu'une foule de phénomènes physiques qui ne sont prodigieux que faute d'en avoir la clef. Quant au personnage qui s'est présenté à la Salette, c'est une autre question ; son identité ne nous est nullement démontrée ; nous constatons seulement qu'une apparition peut avoir eu lieu, le reste n'est pas de notre compétence ; chacun peut à cet égard garder ses convictions, le Spiritisme n'a pas à s'en occuper ; nous disons seulement que les faits produits par le Spiritisme nous révèlent des lois nouvelles, et nous donnent la clef d'une foule de choses qui paraissaient surnaturelles ; si quelques-uns de ceux qui passaient pour miraculeux y trouvent une explication logique, c'est un motif pour ne pas se hâter de nier ce que l'on ne comprend pas.

Les faits du Spiritisme sont contestés par certaines personnes, précisément parce qu'ils paraissent sortir de la loi commune et qu'on ne s'en rend pas compte. Donnez-leur une base rationnelle, et le doute cesse. L'explication, dans ce siècle où l'on ne se paye pas de mots, est donc un puissant motif de conviction ; aussi voyons-nous tous les jours des personnes qui n'ont été témoins d'aucun fait, qui n'ont vu ni une table tourner, ni un médium écrire, et qui sont aussi convaincues que nous, uniquement parce qu'elles ont lu et compris. Si l'on ne devait croire qu'à ce que l'on a vu de ses yeux, nos convictions se réduiraient à bien peu de chose.

Histoire du Merveilleux et du Surnaturel.

PAR LOUIS FIGUIER.

(Premier article.)

Il est un peu du mot *merveilleux* comme du mot *âme* ; il a un sens élastique qui peut donner lieu à des interprétations diverses ; c'est pourquoi nous avons cru utile de poser quelques principes généraux dans l'article précédent avant d'aborder l'examen de l'histoire qu'en donne M. Figuiet. Lorsque cet ouvrage a paru, les adversaires du Spiritisme ont battu des mains en disant que, sans doute, nous allions avoir à faire à forte partie ; dans leur charitable pensée ils nous voyaient déjà morts sans retour ; tristes effets de l'aveuglement passionné et irréfléchi ; car, s'ils se donnaient la peine d'observer ce qu'ils veulent démolir, ils verraient que le Spiritisme sera un jour, et cela plus tôt qu'ils ne le croient, la sauvegarde de la société, et peut-être eux-mêmes lui devront-ils leur salut, nous ne disons pas dans l'autre monde dont ils se soucient assez peu, mais dans celui-ci ! Ce n'est point légèrement que nous disons ces paroles ; le temps n'est pas venu encore de les développer ; mais déjà beaucoup nous comprennent.

Pour en revenir à M. Figuiet, nous-même avons pensé trouver en lui un adversaire vraiment sérieux, apportant enfin des arguments péremptoires qui valussent la peine d'une réfutation sérieuse. Son ouvrage comprend quatre volumes ; les deux premiers contiennent d'abord un exposé des principes dans une préface et une introduction, puis une relation de faits

parfaitement connus, mais qu'on lira néanmoins avec intérêt, à cause des recherches érudites auxquelles ils ont donné lieu de la part de l'auteur ; c'est, nous le croyons, le récit le plus complet qui en ait été publié. Ainsi le premier volume est presque entièrement consacré à l'histoire d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun ; viennent ensuite les convulsionnaires de saint Médard, l'histoire des prophètes protestants, la baguette divinatoire, le magnétisme animal. Le quatrième volume, qui vient de paraître, traite spécialement des tables tournantes et des Esprits frappeurs. Nous reviendrons plus tard sur ce dernier volume, nous bornant, pour aujourd'hui, à une appréciation sommaire de l'ensemble.

La partie critique des histoires que renferment les deux premiers volumes consiste à prouver, par des témoignages authentiques, que l'intrigue, les passions humaines, le charlatanisme, y ont joué un grand rôle ; que certains faits portent un cachet évident de jonglerie ; mais c'est ce que personne ne conteste ; personne ne s'est jamais porté garant de l'intégrité de *tous* ces faits ; les Spiritistes, moins que tout autres, et ils doivent même savoir gré à M. Figuiet d'avoir rassemblé des preuves qui éviteront de nombreuses compilations ; ils ont intérêt à ce que la fraude soit démasquée, et tous ceux qui la découvriront dans des faits faussement qualifiés de phénomènes Spiritistes, leur rendront service ; or, pour rendre de pareils services, il n'est rien de tel que les ennemis ; on voit donc que les ennemis mêmes sont bons à quelque chose. Seulement, chez eux le désir de la critique les entraîne quelquefois trop loin, et dans leur ardeur à découvrir le mal, ils le voient souvent où il n'est pas, faute d'avoir examiné la chose avec assez d'attention, ou d'impartialité, ce qui est encore plus rare. Le vrai critique doit se défendre d'idées préconçues, se dépouiller de tout préjugé, autrement il juge à son point de vue qui peut-être n'est pas toujours juste. Prenons un exemple ; supposons l'histoire politique d'événements contemporains écrite avec la plus grande impartialité, c'est-à-dire avec une entière vérité, et supposons cette histoire commentée par deux critiques d'opinions contraires ; par cela même que tous les faits sont exacts, ils froisseront forcément l'opinion de l'un des deux ; de là deux jugements contradictoires : l'un qui portera l'ouvrage aux nues, l'autre qui le dira bon à jeter au feu ; et pourtant l'ouvrage ne contiendra que la vérité. S'il en est ainsi pour des faits patents comme ceux de l'histoire, à plus forte raison quand il s'agit de l'appréciation des doctrines philosophiques ; or, le Spiritisme est une doctrine philosophique, et ceux qui ne le voient que dans le fait des tables tournantes, ou qui le jugent sur des contes absurdes, sur l'abus qu'on en peut faire, qui le confondent avec les moyens de divination, prouvent qu'ils ne le connaissent pas. M. Figuiet

est-il dans les conditions voulues pour le juger avec impartialité ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

M. Figuiier débute ainsi dans sa préface :

« En 1854, quand les tables tournantes et parlantes, importées d'Amérique, firent leur apparition en France, elles y produisirent une impression que personne n'a oubliée. Beaucoup d'esprits sages et réfléchis furent effrayés de ce débordement imprévu de la passion du merveilleux. Ils ne pouvaient comprendre *un tel égarement* en plein XIX^e siècle, avec une philosophie avancée et au milieu de ce magnifique mouvement scientifique qui dirige tout aujourd'hui vers le positif et l'utile. »

Son jugement est prononcé : la croyance aux tables tournantes est un égarement. Comme M. Figuiier est un homme positif, on doit penser qu'avant de publier son livre, il a tout vu, tout étudié, tout approfondi, en un mot qu'il parle en connaissance de cause. S'il en était autrement, il tomberait dans le tort de MM. Schiff et Jobert (de Lambale) avec leur théorie du muscle craqueur. (Voir la revue du mois de juin 1859.) Et pourtant, il est à notre connaissance qu'il y a un mois à peine il assistait à une séance où il a prouvé qu'il est étranger aux principes les plus élémentaires du Spiritisme. Se dira-t-il suffisamment éclairé, parce qu'il a assisté à une séance ? Nous ne doutons certes pas de sa perspicacité, mais quelque grande qu'elle soit, nous ne saurions pas plus admettre qu'il puisse connaître et surtout comprendre le Spiritisme en une séance, qu'il n'a appris la physique en une leçon ; si M. Figuiier pouvait le faire, nous tiendrions le fait pour un des plus merveilleux. Quand il aura étudié le Spiritisme avec autant de soin qu'on en apporte à l'étude d'une science, qu'il y aura consacré un temps moral nécessaire, qu'il aura assisté à *quelques milliers* d'expériences, qu'il se sera rendu compte de tous les faits sans exception, qu'il aura comparé toutes les théories, alors seulement il pourra faire une critique judicieuse ; jusque-là son jugement est une opinion personnelle, qui n'aurait pas plus de poids dans le pour que dans le contre.

Prenons la chose à un autre point de vue. Nous avons dit que le Spiritisme repose entièrement sur l'existence en nous d'un principe immatériel, autrement dit, sur l'existence de l'âme. Celui qui n'admet pas un Esprit en soi, ne peut en admettre hors de soi ; par conséquent n'admettant pas *la cause*, il ne peut admettre l'effet. Nous voudrions donc savoir si M. Figuiier pourrait placer en tête de son livre la profession de foi suivante :

1° Je crois en un Dieu, auteur de toutes choses, tout-puissant, souverainement juste et bon, et infini dans ses perfections ;

2° Je crois à la *providence* de Dieu ;

3° Je crois à l'existence de l'âme survivant au corps, et à son individua-

lité après la mort. J'y crois, non comme à une *probabilité*, mais comme à une chose nécessaire et conséquente des attributs de la Divinité ;

4° Admettant l'âme et sa survivance, je crois qu'il ne serait ni selon la justice, ni selon la bonté de Dieu, que le bien et le mal fussent traités sur le même pied après la mort, alors que, pendant la vie, ils reçoivent si rarement la récompense ou le châtement qu'ils méritent ;

5° Si l'âme du méchant et celle du bon ne sont pas traitées de même, il y en a donc qui sont heureuses ou malheureuses, c'est-à-dire qui sont récompensées ou punies selon leurs œuvres.

Si M. Figuiet faisait une telle profession de foi nous lui dirions : Cette profession est celle de tous les Spiritistes, car sans cela le Spiritisme n'aurait aucune raison d'être ; seulement ce que vous croyez théoriquement, le Spiritisme le démontre par les faits ; car tous les faits Spiritistes sont la conséquence de ces principes. Les Esprits qui peuplent l'espace n'étant autre chose que les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre ou dans les autres mondes, du moment qu'on admet l'âme, sa survivance et son individualité, on admet par cela même les Esprits. La base étant reconnue, toute la question est de savoir si ces Esprits ou ces âmes peuvent se communiquer aux vivants ; s'ils ont une action sur la matière ; s'ils influent sur le monde physique et le monde moral ; ou bien s'ils sont voués à une inutilité perpétuelle, ou à ne s'occuper que d'eux-mêmes, ce qui est peu probable, si l'on admet la providence de Dieu, et si l'on considère l'admirable harmonie qui règne dans l'univers, où le plus petit être joue son rôle.

Si la réponse de M. Figuiet était négative, ou seulement poliment dubitative, afin, pour nous servir de l'expression de certaines gens, de ne pas heurter trop brusquement des préjugés respectables, nous lui dirions : Vous n'êtes pas plus juge compétent en fait de Spiritisme qu'un musulman en fait de religion catholique ; votre jugement ne saurait être impartial, et ce serait en vain que vous vous défendriez d'apporter des idées préconçues, car ces idées sont dans votre opinion même touchant le principe fondamental que vous rejetez *a priori*, et avant de connaître la chose.

Si jamais un corps savant nommait un rapporteur pour examiner la question du *Spiritisme*, et que ce rapporteur ne fût pas franchement *Spiritualiste*, autant vaudrait qu'un concile eût choisi Voltaire pour traiter une question de dogme. On s'étonne, soit dit en passant, que les corps savants n'aient pas donné leur avis ; mais on oublie que leur mission est l'étude des lois de la matière et non celle des attributs de l'âme et encore moins de décider si l'âme existe. Sur de tels sujets ils peuvent avoir des opinions individuelles, comme ils peuvent en avoir sur la religion, mais, comme corps, ils n'auront jamais à se prononcer.

Nous ne savons ce que M. Figuiet répondrait aux questions formulées dans la profession de foi ci-dessus, mais son livre peut le faire pressentir. En effet, le second paragraphe de sa préface est ainsi conçu :

« Une connaissance exacte de l'histoire du passé aurait prévenu, ou du moins, fort diminué cet étonnement. Ce serait, en effet, une grande erreur de s'imaginer que les idées qui ont enfanté de nos jours la croyance aux tables parlantes et aux Esprits frappeurs, sont d'origine moderne. Cet amour du merveilleux n'est pas particulier à notre époque ; il est de tous les temps et de tous les pays, car il tient à la nature même de l'esprit humain. *Par une instinctive et injuste défiance de ses propres forces, l'homme est porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible.* Cette disposition native a existé à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, et revêtant, selon les temps, les lieux et les mœurs, des aspects différents, elle a donné naissance à des manifestations variables dans leur forme, mais tenant au fond à un principe identique. »

Puisqu'il dit que *c'est par une instinctive et injuste défiance de ses propres forces que l'homme est porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible*, c'est reconnaître que l'homme est *tout*, qu'il peut tout, et qu'au-dessus de lui il n'y a rien ; si nous ne nous trompons, ce n'est pas seulement du matérialisme, mais de l'athéisme. Ces idées, du reste, ressortent d'une foule d'autres passages de sa préface et de son introduction sur lesquelles nous appelons toute l'attention de nos lecteurs, et nous sommes persuadé qu'ils en porteront le même jugement que nous. Dira-t-il que ces paroles ne s'appliquent pas à la Divinité mais aux *Esprits* ? Nous lui répondrons qu'alors il ne connaît pas le premier mot du Spiritisme, puisque nier les Esprits c'est nier l'âme : les Esprits et les âmes étant une seule et même chose ; que les Esprits n'exercent pas leur puissance dans une sphère *inaccessible*, puisqu'ils sont à nos côtés, nous touchent, agissent sur la matière inerte, à l'instar de tous les fluides impondérables et invisibles qui sont cependant les moteurs les plus puissants et les agents les plus actifs de la nature. Dieu seul exerce sa puissance dans une sphère *inaccessible* aux hommes ; nier cette puissance, c'est donc nier Dieu. Dira-t-il enfin que ces effets, que nous attribuons aux Esprits, sont sans doute dus à quelques-uns de ces fluides ? Ce serait possible ; mais alors nous lui demanderons comment des fluides *inintelligents* peuvent donner des effets *intelligents*.

M. Figuiet constate un fait capital en disant *que cet amour du merveilleux est de tous les temps et de tous les pays, car il tient à la nature même de l'Esprit humain*. Ce qu'il appelle amour du merveilleux est tout simplement la croyance instinctive, *native*, comme il le dit, à l'existence de l'âme

et à sa survivance au corps, croyance qui a revêtu des formes diverses selon les temps et les lieux, mais tenant au fond à un principe identique. Ce sentiment inné, universel chez l'homme, Dieu le lui aurait-il inspiré pour se jouer de lui ? pour lui donner des aspirations impossibles à réaliser ? Croire qu'il en puisse être ainsi, c'est nier la bonté de Dieu, c'est plus, c'est nier Dieu lui-même.

Veut-on d'autres preuves de ce que nous avançons ? voyons encore quelques passages de sa préface :

« Au moyen âge, quand une religion nouvelle a transformé l'Europe, le merveilleux prend domicile dans cette religion même. On croit aux possessions diaboliques, aux sorciers et aux magiciens. Pendant une série de siècles cette croyance est sanctionnée par une guerre sans trêve et sans merci, faite aux malheureux que l'on accuse d'un secret commerce avec les démons ou avec les magiciens leurs suppôts.

« Vers la fin du XVII^e siècle, à l'aurore d'une philosophie tolérante et éclairée, le diable a vieilli et l'accusation de magie commence à être un argument usé, mais le merveilleux ne perd pas ses droits pour cela. Les miracles fleurissent à l'envi dans les églises des diverses communions chrétiennes ; on croit, en même temps, à la baguette divinatoire, on s'en rapporte aux mouvements d'un bâton fourchu pour rechercher les objets du monde physique et s'éclairer sur les choses du monde moral. On continue, dans diverses sciences, à admettre l'intervention d'influences surnaturelles, précédemment introduites par Paracelse.

« Au XVIII^e siècle, malgré la vogue de la philosophie cartésienne, tandis que, sur les matières philosophiques, tous les yeux sont ouverts aux lumières du bon sens et de la raison, dans le siècle de Voltaire et de l'encyclopédie, le merveilleux seul résiste à la chute de tant de croyances jusque là vénérées. Les miracles foisonnent encore. »

Si la philosophie de Voltaire, *qui a ouvert les yeux à la lumière du bon sens et de la raison*, et sapé tant de superstitions, n'a pu déraciner l'idée native d'une puissance occulte, ne serait-ce pas que cette idée est inattaquable ? La philosophie du XVIII^e siècle a flagellé les abus, mais elle s'est arrêtée contre la base. Si cette idée a triomphé des coups que lui a portés l'apôtre de l'incrédulité, M. Figuiet espère-t-il être plus heureux ? Nous nous permettrons d'en douter.

M. Figuiet fait une singulière confusion des croyances religieuses, des miracles, et de la baguette divinatoire ; tout cela, pour lui, sort de la même source : la superstition, la croyance au merveilleux. Nous n'entreprendrons pas de défendre ici ce petit bâton fourchu qui aurait la singulière propriété de servir à *la recherche du monde*

physique, par la raison que nous n'avons pas approfondi la question, et que nous avons pour principe de ne louer ou critiquer *que ce que nous connaissons* ; mais si nous voulions raisonner par analogie, nous demanderions à M. Figuiet si la petite aiguille d'acier avec laquelle le navigateur trouve sa route, n'a pas une vertu bien autrement merveilleuse que le petit bâton fourchu ? Non, direz-vous, car nous connaissons la cause qui la fait agir, et cette cause est toute physique. D'accord ; mais qui dit que la cause qui agit sur la baguette n'est pas toute physique ? Avant qu'on ne connût la théorie de la boussole, qu'auriez-vous pensé, si vous eussiez vécu à cette époque, alors que les marins n'avaient pour guides que les étoiles, qui souvent leur faisaient défaut, qu'auriez-vous pensé, disons-nous, d'un homme qui serait venu dire : J'ai là, dans une petite boîte, pas plus grande qu'une bonbonnière, une toute petite aiguille avec laquelle les plus gros navires peuvent se diriger à coup sûr ; qui indique la route par tous les temps avec la précision d'une montre ? Encore une fois nous ne défendons pas la baguette divinatoire, et encore moins le charlatanisme qui s'en est emparé ; mais nous demandons seulement ce qu'il y aurait de plus surnaturel à ce qu'un petit morceau de bois, dans des circonstances données, fut agité par un effluve terrestre invisible, comme l'aiguille aimantée l'est par le courant magnétique qu'on ne voit pas davantage ? Est-ce que cette aiguille ne *sert pas aussi à la recherche des choses du monde physique* ? Est-ce qu'elle n'est pas influencée par la présence d'une mine de fer souterraine ? Le merveilleux est l'idée fixe de M. Figuiet ; c'est son cauchemar ; il le voit partout où il y a quelque chose qu'il ne comprend pas. Mais peut-il seulement, lui, savant, dire comment germe et se reproduit la plus petite graine ? Quelle est la force qui fait tourner la fleur vers la lumière ? Qui, sous terre, attire les racines vers un terrain propice, et cela à travers les obstacles les plus durs ? Étrange aberration de l'esprit humain qui croit tout savoir et ne sait rien ; qui foule aux pieds des merveilles sans nombre, et qui nie un pouvoir surhumain !

La religion étant fondée sur l'existence de Dieu, cette puissance surhumaine qui s'exerce dans une sphère inaccessible ; sur l'âme qui survit au corps, en conservant son individualité, et par conséquent son action, a pour principe ce que M. Figuiet appelle le merveilleux. S'il se fut borné à dire que parmi les faits qualifiés de merveilleux il y en a de ridicules, d'absurdes, dont la raison fait justice, nous y applaudirions de toutes nos forces, mais nous ne saurions être de son avis quand il confond dans la même réprobation le principe et l'abus du principe ; quand il dénie l'existence de toute puissance au-dessus de l'humanité. Cette conclusion est d'ailleurs formulée d'une manière non équivoque dans le passage suivant :

« De ces discussions, nous croyons qu'il résultera pour le lecteur la parfaite conviction de la *non-existence d'agents surnaturels*, et la certitude que tous les prodiges qui ont excité en divers temps la surprise ou l'admiration des hommes, s'expliquent avec *la seule connaissance de notre organisation physiologique*. La *négation* du merveilleux, telle est la conclusion à tirer de ce livre, qui pourrait s'appeler *le merveilleux expliqué* ; et si nous parvenons au but que nous nous sommes proposé d'atteindre, nous aurons la conviction d'avoir rendu un véritable service à bien des gens. »

Faire connaître les abus, démasquer la fraude et l'hypocrisie partout où elles se trouvent, c'est sans contredit rendre un très grand service ; mais nous croyons que c'est en rendre un très mauvais à la société aussi bien qu'aux individus, que d'attaquer le principe, parce qu'on a pu en abuser ; c'est vouloir couper un bon arbre, parce qu'il a donné un fruit véreux. Le Spiritisme bien compris, en faisant connaître la cause de certains phénomènes, montre ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, et par cela même tend à détruire les idées vraiment superstitieuses ; mais en même temps, en démontrant le principe, il donne un but au bien ; il fortifie dans les croyances fondamentales que l'incrédulité cherche à battre en brèche sous le prétexte d'abus ; il combat la plaie du matérialisme qui est la négation du devoir, de la morale et de toute espérance, et c'est en cela que nous disons qu'il sera un jour la sauvegarde de la société.

Nous sommes, du reste, loin de nous plaindre de l'ouvrage de M. Figuiet ; sur les adeptes il ne peut avoir aucune influence, parce qu'ils en reconnaîtront tout de suite les points vulnérables ; sur les autres, il aura l'effet de toutes les critiques : celui de provoquer la curiosité. Depuis l'apparition, ou mieux la réapparition du Spiritisme, on a beaucoup écrit contre ; on ne lui a épargné ni les sarcasmes ni les injures ; il n'y a qu'une chose dont il n'ait pas eu l'honneur, c'est le bâcher, grâce aux mœurs du temps ; cela l'a-t-il empêché de progresser ? nullement, car il compte aujourd'hui ses adhérents par *millions* dans toutes les parties du monde, et tous les jours ils augmentent. A cela la critique a beaucoup contribué sans le vouloir, car son effet, comme nous l'avons dit, et de provoquer l'examen ; on veut voir le pour et le contre, et l'on est tout étonné de trouver une doctrine rationnelle, logique, consolante, calmant les angoisses du doute, résolvant ce qu'aucune philosophie n'a pu résoudre, là où l'on s'attendait à ne trouver qu'une croyance ridicule. Plus le nom du contradicteur est connu, plus sa critique a de retentissement, et plus elle peut faire de bien en appelant l'attention des indifférents. Sous ce rapport l'ouvrage de M. Figuiet est dans les meilleures conditions ; il est en outre écrit d'une manière grave, et ne se traîne pas la dans boue des injures grossières et des personnalités,

seuls arguments des critiques de bas étage. Puisqu'il prétend traiter la chose au point de vue scientifique, et sa position le lui permet, on verra donc là le dernier mot de la science contre cette doctrine, et alors le public saura à quoi s'en tenir. Si le savant ouvrage de M. Figuiet n'a pas le pouvoir de lui donner le coup de grâce, nous doutons que d'autres soient plus heureux ; pour la combattre avec efficacité, il n'a qu'un moyen, et nous nous faisons un plaisir de le lui indiquer. On ne détruit pas un arbre en coupant les branches, mais en coupant la racine. Il faut donc attaquer le Spiritisme par la racine et non par les rameaux qui renaissent à mesure qu'on les coupe ; or les racines du Spiritisme, de cet *égarement* du XIX^e siècle, pour nous servir de son expression, sont l'âme et ses attributs ; qu'il prouve donc que l'âme n'existe pas, et ne peut exister, car sans *âmes* il n'y a plus d'*Esprits*. Quand il aura prouvé cela, le Spiritisme n'aura plus de raison d'être et nous nous avouerons vaincus. Si son scepticisme ne va pas jusque-là, qu'il prouve, non par une simple négation, mais par une démonstration mathématique, physique, chimique, mécanique, physiologique ou toute autre :

1° Que l'être qui pense pendant sa vie ne doit plus penser après sa mort ;

2° Que s'il pense, il ne doit plus vouloir se communiquer à ceux qu'il a aimés ;

3° Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

4° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous ;

5° Que par son enveloppe fluidique il ne peut pas agir sur la matière inerte ;

6° Que s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé ;

7° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

8° Que pouvant le faire écrire, il ne peut pas répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

Quand les adversaires du Spiritisme nous auront démontré que cela ne se peut pas, par des raisons aussi patentes que celles par lesquelles Galilée démontra que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, alors nous pourrions dire que leurs doutes sont fondés ; malheureusement jusqu'à ce jour toute leur argumentation se résume en ces mots : *Je ne crois pas, donc cela est impossible*. Ils nous diront sans doute que c'est à nous de prouver la réalité des manifestations ; nous la leur prouvons par les faits et par le raisonnement ; s'ils n'admettent ni l'un ni l'autre, s'ils nient ce qu'ils voient, c'est à eux de prouver que notre raisonnement est faux et que les faits sont impossibles.

Dans un autre article nous examinerons la théorie de M. Figuier ; nous souhaitons pour lui qu'elle soit de meilleur aloi de celle du muscle craqueur de Jubert (de Lambale).

CORRESPONDANCE.

A M. le Président de la Société parisienne des études Spiritiques.

Monsieur le Président,

Permettez-moi quelques éclaircissements à propos de *Tillorier* et de ses découvertes (voir la Revue d'août, 1860). *Tillorier* était mon ami, et quand il m'a montré le plan de son appareil en fonte, pour liquéfier le gaz acide carbonique, je lui avais dit que, malgré l'épaisseur des parois, il éclaterait, comme les canons, après un certain nombre d'expériences, et l'avais engagé à le faire cercler de fer battu, comme on le fait aujourd'hui pour les canons de fonte, mais il s'est borné à y ajouter des nervures.

Jamais un appareil de ce genre n'a éclaté entre ses mains, car il eût été tué comme le jeune Frémy ; mais la commission de l'Académie se tenait prudemment derrière les murs pendant qu'il préparait tranquillement son expérience. Il était sourd alors depuis plusieurs années, ce qui l'avait forcé de donner sa démission de contrôleur des postes. La seule explosion qu'il ait eu fût celle de la crosse d'un fusil à vent rempli de gaz acide carbonique qu'il avait déposé au soleil sur le gazon d'un jardin.

Cette expérience que je lui avais suggérée, ainsi qu'à M. Galy Cazala, lui fit voir à quelle haute pression pouvait s'élever le gaz acide carbonique, et le danger de son emploi dans les armes de guerre. Quant à Galy, il eut l'idée de substituer le gaz hydrogène au gaz acide carbonique, mais celui-ci ne pût jamais dépasser 28 atmosphères ; c'était trop peu : sans cela la poudre eût été utilement supprimée, car son mécanisme était des plus simples, et un petit cylindre de cuivre aurait contenu aisément cent coups à tirer, au fur et à mesure des besoins, par suite du rétablissement presque instantané de la pression, par la décomposition de l'eau, au moyen de l'acide sulfurique et de la grenaille de zinc. Si nos chimistes trouvaient un gaz qui pût se produire sous une pression moyenne entre celle de l'acide carbonique et de l'hydrogène, le problème serait résolu. *Voilà ce qu'il serait bon de demander à Lavoisier, Berzélius ou Dalton.*

La veille de sa mort Tillorier m'expliquait un nouvel appareil presque terminé, dans le but de liquéfier l'air atmosphérique par des pressions successives capables de supporter de 500 à 1,000 atmosphères. On aura vendu cette belle machine au vieux cuivre.

J'ai dit que Tillorier était extrêmement sourd, de sorte qu'en entrant dans son cabinet de la place Vendôme quelques semaines avant sa mort, je criais en conséquence ; il se boucha les oreilles avec ses deux mains en me disant que j'allais lui rendre la surdité dont il avait été heureusement délivré par le magnétiseur Lafontaine, aujourd'hui à Genève. Je sortis émerveillé de la cure dont j'annonçai la nouvelle le soir même à mes deux amis Galy Cazala et le capitaine Delvigne, avec lesquels je me promenais sur la place de la Bourse, quand nous aperçûmes Tillorier l'oreille collée à la vitrine d'un magasin où quelqu'un jouait du piano ; il semblait dans l'extase de pouvoir jouir de la musique moderne qu'il n'avait pas entendue depuis longues années. Ah ! parbleu ! dis-je à mes deux incrédules, voici la pièce de conviction ; passez derrière notre homme, et prononcez son nom d'un ton ordinaire. Tillorier se retourna vivement, reconnut ses amis qui firent un grand tour de boulevard en causant avec lui comme à l'ordinaire. Delvigne, qui se trouve en ce moment dans mon bureau, se rappelle parfaitement ce fait très intéressant pour le magnétisme. J'ai beau le certifier à nos académiciens depuis un mois, disait Tillorier, ils ne veulent pas croire que j'aie pu être guéri sans les remèdes de leur pharmacopée qui ne guérissent pas, car je les ai tous employés sans succès, tandis que les deux doigts de La Fontaine m'ont rendu l'ouïe entière en quelques séances. Je me rappelle qu'enchanté du magnétisme, Tillorier était parvenu à changer les pôles d'un barreau aimanté qu'il tenait à la main par le seul effort de sa volonté.

La mort de ce savant inventeur nous a privés d'une foule de découvertes dont il m'avait parlé, et qu'il a emportées dans la tombe. Il était aussi sagace que ce bon Darcet que j'avais vu également plein de santé la veille de sa mort, et qui m'avait montré mes livres tout décousus et couverts de taches, en me disant qu'il était sûr de me faire plus de plaisir en me les présentant en cet état, que bien reliés et dorés sur tranche dans la bibliothèque. C'est singulier, me disait-il, combien nos idées se ressemblent, bien que nous n'ayons pas été élevés à la même école. Puis il me raconta le chagrin qu'il avait ressenti d'avoir été si mal mené à propos de sa gélatine nutritive, qu'il eût mieux fait, disait-il, de débiter à un sou la livre aux pauvres sur le Pont-Neuf, que de la présenter aux académiciens qui la paient 15 fr. chez les marchands de comestibles, et qui prétendent qu'elle ne nourrit pas. Évoquez donc ce brave technologiste.

Arago nous apprend que les prétendues taches du soleil ne sont que des débris de planètes qui viennent s'enrichir au foyer de l'électricité des fluides qui leur manquent pour se constituer en une comète qui com-

mencera son cours dans un siècle. Ces débris, grands comme l'Europe, sont à plus de 500,000 lieues du soleil ; et parvenus à la dernière limite de son attraction, quand la terre aura décrit sur son écliptique environ le quart de son parcours, c'est-à-dire à peu près dans trois mois (nous étions au 6 juillet), ces débris inséparables de sa constellation auront disparu à nos yeux.

L'Académie s'occupe de notre Mémoire sur la catalepsie, que vous avez eu tort de jeter au panier des excommunications. N'importe, vous y reviendrez.

Agréez, etc.

JOBARD.

Remarque. Nous remercions M. Jobard des intéressants détails qu'il a bien voulu nous donner sur Tillorier, et qui sont d'autant plus précieux qu'ils sont authentiques. On aime toujours à savoir la vérité sur les hommes qui ont marqué leur place pendant leur vie.

M. Jobard est dans l'erreur, s'il croit que nous avons mis au panier des oublis la Notice que M. B... nous a envoyée sur la catalepsie. D'abord elle a été lue à la Société, ainsi que le constatent les procès-verbaux des 4 et 11 mai, publiés dans la *Revue* de juin 1860, et l'original, au lieu d'être mis à l'écart, est soigneusement conservé dans les archives de la Société. Si nous n'avons pas publié ce volumineux document, c'est, premièrement, que si nous devons publier tout ce qui nous est adressé, il nous faudrait peut-être dix volumes par an, et en second lieu, que chaque chose doit venir à son tour ; mais de ce qu'une chose n'est pas publiée, il ne faut pas croire qu'elle soit perdue pour cela ; rien n'est perdu de ce qui est communiqué soit à nous, soit à la Société, et nous le retrouvons toujours pour ne faire notre profit lorsque le moment opportun est venu. Voilà ce dont les personnes qui veulent bien nous adresser des documents doivent se persuader ; le temps matériel nous manque souvent pour leur répondre aussi promptement et aussi longuement qu'il conviendrait sans doute de le faire, mais comment répondre en détail à des milliers de lettres par an, quand on est obligé de faire tout par soi-même, et qu'on n'a pas de secrétaire pour s'aider ? Assurément la journée ne suffirait pas pour tout ce que nous avons à faire, si nous n'y consacrons une partie de nos nuits.

Cela dit pour notre justification personnelle, nous ajouterons au sujet de la théorie de la formation de la terre contenue dans le Mémoire susmentionné, et de l'état cataleptique des êtres vivants à son origine, qu'il a été conseillé à la Société d'attendre avant de poursuivre cette étude, que des documents plus authentiques lui fussent fournis. « Il faut se défier, lui a-t-il été dit par ses guides spirituels, des idées systématiques des Esprits aussi bien que des hommes, et ne pas les accepter légèrement et sans contrôle, si l'on ne veut s'exposer à voir démentir plus tard ce que l'on aurait accepté avec trop de précipitation. C'est parce que nous prenons intérêt à vos travaux que nous voulons vous tenir en garde contre un

écueil où tant d'imaginations ardentes se sont heurtées, séduites par des apparences trompeuses. Souvenez-vous qu'il est une seule chose où vous ne serez jamais trompés, c'est sur ce qui touche, l'amélioration morale des hommes ; là est la véritable mission des bons Esprits ; mais ne croyez pas qu'il soit en leur pouvoir de vous découvrir ce qui est le secret de Dieu ; ne croyez pas surtout qu'ils soient chargés de vous applanir le rude sentier de la science ; la science n'est acquise qu'au prix du travail et de recherches assidues. Quand le temps est venu pour mettre au jour une découverte utile à l'humanité, nous cherchons l'homme capable de la conduire à bonne fin ; nous lui inspirons l'idée de s'en occuper, et nous lui en laissons tout le mérite ; mais où serait le travail, où serait le mérite s'il lui suffisait de demander aux Esprits les moyens d'acquérir sans peine science, honneurs et richesses ? Soyez donc prudents, et n'entrez pas dans une voie où vous n'éprouveriez que déceptions, et qui ne contribuerait en rien à votre avancement. Ceux qui s'y laissent entraîner reconnaîtront un jour combien ils étaient dans l'erreur, et ils regretteront de n'avoir mieux employé leur temps. »

Tel est le résumé des instructions que les Esprits ont maintes fois données à la Société ainsi qu'à nous. Nous avons été à même d'en reconnaître la sagesse par expérience ; c'est pourquoi les communications relatives aux recherches scientifiques n'ont pour nous qu'une importance secondaire. Nous ne les repoussons pas ; nous accueillons tout ce qui nous est transmis, parce que dans tout il y a quelque chose à apprendre ; mais nous ne l'acceptons que sous bénéfice d'inventaire, nous gardant d'y ajouter une foi aveugle et irréfléchie : nous observons et nous attendons. M. Jobard, qui est un homme positif et d'un grand sens, comprendra, mieux que personne, que cette marche est la meilleure pour se préserver du danger des utopies. Ce n'est certes pas nous qu'on accusera de vouloir rester en arrière, mais nous voulons éviter de poser le pied à faux, et tout ce qui pourrait compromettre le crédit du Spiritisme, en donnant prématurément comme des vérités incontestables, ce qui n'est encore qu'hypothétique.

Nous pensons que ces observations seront également appréciées par d'autres personnes, et qui comprendront sans doute l'inconvénient d'anticiper sur le temps pour certaines publications ; l'expérience leur montrera la nécessité de ne pas toujours s'en rapporter pour cela à l'impatience de quelques Esprits. Les Esprits vraiment supérieurs (nous ne parlons pas de ceux qui se donnent pour tels) sont très prudents, et c'est un des caractères auxquels on peut les reconnaître.

Dissertations Spirites

Obtenues ou lues dans la Société par divers médiums.

La Rêverie.

Je vais te raconter une histoire de l'autre monde, celui où je suis. Figure-toi un ciel bleu, une mer calme et verte, des rochers bizarrement taillés ; pas de verdure, sinon celle des pâles lichens accrochés aux fentes des pierres. Voilà le paysage. Je ne puis, comme un simple romancier, me complaire à te donner les détails. Pour peupler cette mer, ces rochers, il ne se trouvait qu'un poète, assis, rêvant, et réfléchissant dans son âme, comme dans un miroir, la calme beauté de la nature, qui ne parlait pas moins à son cœur qu'à ses yeux. Ce poète, ce rêveur, c'était moi. Où ? quand se passe mon récit ? qu'importe !

Donc, j'écoutais, je regardais, ému et pénétré par le charme profond de la grande solitude ; tout à coup, je vis surgir une femme, debout sur le point culminant du rocher ; elle était grande, brune, pâle. Ses longs cheveux noirs flottaient sur sa robe blanche ; elle regardait droit devant elle, avec une étrange fixité. Je m'étais levé, transporté d'admiration, car cette femme, fleurissant tout à coup sur ce rocher, me semblait être la rêverie elle-même, la divine rêverie, que si souvent j'avais évoquée avec d'étranges transports. Je m'approchai ; elle, sans bouger, tendit son bras nu et superbe vers la mer, et comme inspirée, elle chanta d'une voix douce et plaintive. Je l'écoutais, saisi d'une mortelle tristesse, et je répétais mentalement les strophes qui coulaient de ses lèvres, comme d'une source vive. Alors elle se tourna vers moi, et je fus comme enveloppé dans l'ombre de sa blanche draperie.

Ami, dit-elle, écoute-moi ; moins profonde est la mer aux flots changeants ; moins durs sont les rochers que ne l'est l'amour, le cruel amour qui déchire un cœur de poète ; n'écoute pas sa voix qui emprunte toutes les séductions du flot, de l'air, du soleil, pour étreindre, pénétrer et brûler son âme qui tremble et désire souffrir du mal d'amour. Ainsi elle disait ; je l'écoutais et je sentais mon cœur se fondre dans un enivrement divin ; j'aurais voulu m'anéantir dans le souffle pur qui sortait de sa bouche.

Non, reprit-elle, ami, ne lutte pas contre le génie qui te possède ; laisse-toi emporter sur ses ailes de feu dans les radieuses sphères ; oublie, oublie la passion qui te fera ramper, toi, aigle, destiné aux cimes élevées ; écoute les voix qui t'appellent aux célestes concerts ; prends ton vol, oiseau sublime ; le génie est solitaire ; marqué de son sceau divin, tu ne peux devenir l'esclave d'une femme.

Elle disait, et l'ombre s'avavançait, et la mer, de verte devenait noire, et le ciel s'assombrissait et les rochers se profilèrent sinistres. Elle, plus radieuse encore, semblait se couronner des étoiles qui allumaient leurs feux scintillants, et sa robe, blanche comme l'écume qui fouettait la grève,

se déroulait en plis immenses. - Ne me quitte pas, lui dis-je enfin ; emporte-moi dans tes bras ; laisse tes noirs cheveux servir de liens qui me retiendront captif ; laisse moi vivre dans ton rayon, ou mourir dans ton ombre.

Viens donc, reprit-elle d'une voix distincte, mais qui semblait éloignée ; viens, puisque tu préfères la rêverie qui endort le génie, au génie qui éclaire les hommes ; viens, je ne te quitterai plus, et tous deux atteints d'une mortelle blessure, nous passerons enlacés comme le groupe du Dante ; ne crains pas que je t'abandonne, ô mon poète ! La rêverie te sacre pour le malheur et pour le dédain des hommes, qui ne béniront tes chants que lorsqu'ils ne seront plus irrités par l'éclat de ton génie.

Et alors, je sentis une puissante étreinte qui m'enlevait du sol ; je ne vis plus que les vêtements blancs qui m'enveloppaient comme une auréole, et je fus consumé par la possession de la rêverie, qui, à jamais, me séparait des hommes.

Alfred DE MUSSET.

Sur les travaux de la société.

Je vous parlerai de la nécessité, dans vos séances, d'observer la plus grande régularité ; c'est-à-dire d'éviter toute confusion, toute divergence dans les idées. La divergence favorise la substitution des mauvais Esprits aux bons, et presque toujours ce sont les premiers qui s'emparent des questions proposées. D'autre part, dans une réunion composée d'éléments divers et inconnus les uns aux autres, comment éviter les idées contradictoires, la distraction ou pis encore : une vague et railleuse indifférence ? Ce moyen, je voudrais le trouver efficace et certain. Peut-être est-il dans la concentration des fluides épars autour des médiums. Eux seuls, mais surtout ceux qui sont aimés, retiennent les bons Esprits dans l'assemblée ; mais leur influence suffit à peine à dissiper la tourbe des Esprits follets. Le travail de l'examen des communications est excellent ; on ne saurait trop approfondir les questions et surtout les réponses ; l'erreur est facile, même pour les Esprits animés des meilleures intentions ; la lenteur de l'écriture, pendant laquelle l'Esprit se détourne du sujet qu'il épuise aussitôt qu'il l'a conçu ; la mobilité et l'indifférence pour certaines formes convenues, toutes ces raisons et bien d'autres, vous font un devoir de n'apporter qu'une confiance limitée, et toujours subordonnée à l'examen, même quand il s'agit des communications les plus authentiques.

Sur ce, que Dieu prenne tous les vrais Spirités sous sa sainte garde.

GEORGES (*Esprit familier*).

AVIS.

La seconde édition du *Livre des Esprits*, publiée au mois de mars 1860, a été épuisée en quatre mois. Une 3^o édition vient de paraître.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 10.

OCTOBRE 1860.

AVIS

Les bureaux de la Revue Spirite, et le domicile particulier de M. Allan KARDEC sont transférés rue Sainte-Anne, n° 59, passage Sainte-Anne.

Réponse de M. Allan Kardec

A la Gazette de Lyon.

Sous le titre de *Une séance chez les Spirites*, la *Gazette de Lyon* a publié dans son n° du 2 août 1860, l'article suivant, auquel M. Allan Kardec, pendant son séjour à Lyon, a fait la réponse qu'on trouvera ci-après, mais que ce journal n'a pas encore jugé à propos de reproduire.

« On appelle Spirites certains hallucinés qui, ayant rompu avec toutes les croyances religieuses de leur époque et de leur pays, font néanmoins profession de se croire en rapport avec les Esprits.

Enfanté par les tables tournantes, le Spiritisme n'est cependant qu'une des mille formes de cet état pathologique dans lequel le cerveau humain peut tomber, lorsqu'il se laisse aller à ces mille aberrations dont l'antiquité, le moyen âge et les temps actuels n'ont donné que trop d'exemples.

Condamnées prudemment par l'Eglise catholique, toutes ces recherches mystérieuses qui sortent du domaine des faits positifs, n'ont d'autre résultat que de produire la folie chez ceux qui s'en occupent, en supposant que cet état de folie ne soit pas déjà passé à l'état chronique dans le cerveau des adeptes, ce qui est loin d'être démontré.

Les Spirites ont un journal à Paris, et il suffit d'en lire quelques passages pour s'assurer que nous n'exagérons rien. L'ineptie des questions

adressées aux Esprits qu'on évoque n'a d'égale que l'ineptie de leurs réponses, et l'on peut leur dire avec raison que ce n'est pas la peine de revenir de l'autre monde pour dire tant de niaiseries.

Bref, cette folie nouvelle, renouvelée des anciens, vient de s'abattre sur notre ville. Lyon possède des Spirités, et c'est chez de simples *canus* que les Esprits daignent se manifester.

L'ancre de Trophonius est *située (sic)* dans un atelier, le grand-prêtre du lieu est un ouvrier en soie, et la sibylle est son épouse ; les adeptes sont généralement des ouvriers, car on n'y reçoit pas facilement ceux qui, par leur extérieur, annoncent trop d'intelligence : les Esprits ne daignant se manifester qu'aux *simples*. C'est probablement ce qui nous a valu d'y être admis.

Invité à assister à une des réunions hebdomadaires des Spirités lyonnais, nous avons pénétré dans un atelier renfermant quatre métiers, dont un se trouvait dépourvu de travail. C'est là, entre ces quatre potences que la sibylle a pris place en face d'une table carrée, sur laquelle s'étalait un cahier flanqué d'une plume d'oie. Remarquez bien que nous disons une plume d'oie et non une plume métallique, les Esprits ayant horreur des métaux.

Vingt à vingt-cinq personnes des deux sexes, en y comprenant votre serviteur, faisaient cercle autour de la table.

Après un petit *speech* du grand-prêtre sur la nature des Esprits, le tout débité en style qui devait charmer les *Esprits* à cause de sa... *simplicité*, les questions commencèrent.

Un jeune homme s'approche et demande à la sibylle pourquoi huit jours avant les combats, soit en Crimée soit en Italie, il s'était toujours vu appelé autre part.

L'inspirée (c'est le nom qu'on lui donne) prenant la plume d'oie, la promène un instant sur le papier, où elle trace des signes cabalistiques, puis elle prononce cette formule : « *Mon Dieu, faites-moi la grâce de nous éclairer dans cette affaire !* » Ensuite elle ajoute « Je lis la réponse suivante : C'est que vous êtes destiné à vivre pour instruire et éclairer vos frères. »

C'est un adepte influent que l'on veut gagner à la cause évidemment ; de plus il a été soldat, c'est peut-être un ex-zouave, n'allons pas nous faire une mauvaise affaire et passons.

Un autre jeune homme s'approche à son tour et demande : Si l'Esprit de son père l'a accompagné et protégé dans les combats ?

Réponse : Oui.

Nous avons pris à part ce jeune homme, et nous lui avons demandé depuis quelle époque son père était mort.

- Mon père n'est pas mort, nous a-t-il répondu.

Un vieillard se présente ensuite et demande, notez bien la finesse de la question, renouvelée de Tarquin l'Ancien, si c'est ce qu'il pense qui est la cause que son père lui a donné le nom de Jean ?

Réponse : Oui.

Un vieux soldat du premier empire demande ensuite si les Esprits des soldats du vieil empire n'ont pas accompagné nos jeunes soldats en Crimée et en Italie ?

- Réponse : Oui.

La superstitieuse question suivante est faite après cela par une jeune femme : Pourquoi le vendredi est un mauvais jour ?

La réponse ne se fit pas attendre, et certes elle mérite qu'on y prenne garde, à cause de plusieurs obscurités historiques qu'elle fait disparaître. - C'est, répondit l'inspirée, parce que Moïse, Salomon et Jésus-Christ sont morts ce jour-là.

Un jeune ouvrier lyonnais, comme nous en avons pu juger à son accent, demande à être éclairé sur un fait merveilleux. Un soir, dit-il, ma mère a senti une joue qui touchait la sienne ; elle éveille mon père et moi, nous cherchons partout et nous ne trouvons rien ; mais tout à coup un de nos *métiers* se met à battre, nous nous approchons et il s'arrête ; mais un autre se met à battre à l'extrémité de l'atelier : nous étions terrifiés, et ça a bien été pis quand nous les avons vus tous travailler en même temps sans que nous vissions personne.

- C'est, répond la sibylle, votre grand-père qui venait demander des prières.

A quoi le jeune homme répondit d'un air qui devait lui donner un facile accès dans le sanctuaire : C'est bien ça, le pauvre vieux, on lui avait promis des messes qu'on ne lui a pas données.

Un autre ouvrier demande pourquoi, à plusieurs reprises, le fléau de sa balance s'est élevé tout seul ?

- C'est un Esprit frappeur, répond l'inspirée, qui a produit ce phénomène.

- Très bien, répond l'ouvrier, mais j'ai arrêté le prodige en mettant un morceau de plomb dans le plateau le plus faible.

- C'est tout simple, reprend la devineresse, les Esprits ont horreur du plomb à cause du *mirage*.

Chacun veut avoir l'explication du mot mirage.

Là on voit s'arrêter le pouvoir de la sibylle : Dieu ne veut pas, dit-elle expliquer cela, *pas même à moi !*

C'était une raison majeure devant laquelle tout le monde s'inclina.

Le grand-prêtre alors, prévoyant des objections intérieures, prit la pa-

role et dit : - Sur cette question, messieurs, il faut s'abstenir, parce que nous serions entraînés dans des questions scientifiques qu'il nous est défendu de résoudre.

A ce moment les questions se multiplièrent et se croisèrent :

Si les signes qui nous apparaissent dans le ciel depuis quelque temps (les comètes) sont ceux dont parle l'Apocalypse.

- Réponse : Oui, et dans cent quarante ans ce monde n'existera plus.

- Pourquoi Jésus-Christ a dit qu'il y aurait toujours des pauvres ?

- Réponse : Jésus-Christ a voulu parler des pauvres d'esprit ; pour ceux-là Dieu vient de préparer un globe spécial.

Nous ne ferons point remarquer toute l'importance d'une pareille réponse ; qui ne comprend combien nos descendants seront heureux quand ils n'auront plus à craindre de se trouver en contact avec des pauvres d'esprit. Quant aux autres, la réponse de la sibylle laisse heureusement supposer que leur règne est fini ; bonne nouvelle pour les économistes que la question du paupérisme empêche de dormir.

Pour en finir, une femme de 45 à 50 ans s'approche et demande si son Esprit a déjà été incarné et combien de fois ?

Vous eussiez été fort embarrassé pour répondre et moi aussi ; mais les Esprits ont réponse à tout :

- Oui, répond la plume d'oie, il l'a été trois fois : la première, comme fille naturelle d'une *respectable* princesse russe (ce mot *respectable*, rapproché du précédent, m'intrigue) ; la deuxième, comme fille légitime d'un chiffonnier de Bohême, et la troisième, elle le sait...

Cet échantillon d'une séance de Spirites lyonnais doit suffire, nous l'espérons, pour démontrer que les *Esprits* de Lyon valent bien ceux de Paris.

Mais nous demandons s'il ne serait pas bien d'empêcher de pauvres fous de le devenir encore davantage ?

Autrefois, l'Eglise était assez puissante pour imposer silence à de pareilles divagations ; elle frappait peut-être trop fort, c'est vrai, mais elle arrêtait le mal. Aujourd'hui, puisque l'autorité religieuse est impuissante, puisque le bon sens n'a pas assez d'empire pour faire justice de telles hallucinations, l'autre autorité ne devrait-elle pas intervenir en ce cas, et mettre fin à des pratiques dont le moindre inconvénient est de rendre ridicules ceux qui s'en occupent ?

C. M. »

Réponse de M. Allan Kardec.

A Monsieur le rédacteur de la *Gazette de Lyon*.

Monsieur,

On m'a communiqué un article signé C. M., que vous avez publié dans la *Gazette de Lyon* du 2 août 1860, sous le titre de *Une séance chez les Spiritistes*. Dans cet article, si je ne suis attaqué qu'indirectement, je le suis dans la personne de tous ceux qui partagent mes convictions ; mais ceci ne serait rien si vos paroles ne tendaient à fausser l'opinion publique sur le principe et les conséquences des croyances spiritistes, en déversant le ridicule et le blâme sur ceux qui les professent, et que vous signalez à la vindicte légale. Je vous prie de me permettre quelques rectifications à ce sujet, espérant de votre impartialité que, puisque vous avez cru devoir publier l'attaque, vous voudrez bien publier ma réponse.

Ne croyez pas, Monsieur, que mon but soit de chercher à vous convaincre, ni que je vais vous rendre injure pour injure ; quelles que soient les raisons qui vous empêchent de partager notre manière de voir, je ne songe point à m'en enquérir, et je les respecte si elles sont sincères ; je ne demande que la réciprocité pratiquée entre gens qui savent vivre. Quant aux épithètes inciviles, il n'est pas dans mes habitudes de m'en servir.

Si vous aviez discuté sérieusement les principes du Spiritisme, si vous y aviez opposé des arguments quelconques bons ou mauvais, j'aurais pu vous répondre ; mais toute votre argumentation se bornant à nous qualifier d'*ineptes*, il ne m'appartient pas de discuter avec vous si vous avez tort ou raison ; je me borne donc à relever ce que vos assertions ont d'inexact, en dehors de toute personnalité.

Il ne suffit pas de dire aux gens qui ne pensent pas comme nous qu'ils sont des imbéciles : ceci est à la portée du premier venu ; il faut leur démontrer qu'ils ont tort ; mais comment le faire, comment entrer dans le vif de la question si l'on n'en sait pas le premier mot ? Or, je crois que c'est le cas où vous vous trouvez, autrement vous auriez employé de meilleures armes que l'accusation banale de stupidité. Quand vous aurez donné à l'étude du Spiritisme le temps moral nécessaire, et je vous préviens qu'il en faut beaucoup ; quand vous aurez lu tout ce qui peut asseoir votre opinion, approfondi toutes les questions, assisté en observateur *conscientieux et impartial* à quelques milliers d'expériences, votre critique aura quelque poids ; jusque là ce n'est qu'une opinion individuelle qui ne s'appuie sur rien, et au sujet de laquelle vous pouvez à chaque mot être pris en flagrant délit d'ignorance. Le début de votre article en est la preuve.

On appelle SPIRITES, dites-vous, certains hallucinés qui ont rompu avec TOUTES les croyances religieuses de leur époque et de leur pays. » Savez-vous, Monsieur, que cette accusation est très grave, et d'autant plus grave qu'elle est à la fois fausse et calomnieuse ? Le Spiritisme est entièrement fondé sur le dogme de l'existence de l'âme, sa survivance au corps, son individualité après la mort, son immortalité, les peines et les récompenses futures. Il ne sanctionne pas seulement ces vérités par la théorie, son essence est d'en donner des preuves patentes ; voilà pourquoi tant de gens qui ne croyaient à rien ont été ramenés aux idées religieuses. Toute sa morale n'est que le développement de ces maximes du Christ : Pratiquer la charité, rendre le bien pour le mal, être indulgent pour son prochain, pardonner à ses ennemis, en un mot agir envers les autres comme nous voudrions qu'on agît envers nous-mêmes. Trouvez-vous donc ces idées bien stupides ? Ont-ils rompu avec toute croyance religieuse ceux qui s'appuient sur les bases mêmes de la religion ? Non, direz-vous, mais il suffit d'être catholique pour avoir ces idées-là ; les avoir, soit ; mais les pratiquer c'est autre chose, à ce qu'il paraît. Est-il bien évangélique à vous, catholique, d'insulter de braves gens qui ne vous ont point fait de mal, que vous ne connaissez pas et qui ont eu assez de confiance en vous pour vous recevoir parmi eux ? Admettons qu'ils soient dans l'erreur ; est-ce en leur prodiguant l'injure, en les irritant que vous le ramènerez ?

Votre article contient une autre erreur de fait qui prouve encore une fois votre ignorance en matière de Spiritisme. Vous dites : *Les adeptes sont généralement des ouvriers.* Sachez donc, Monsieur, pour votre gouverne, que sur les cinq ou six millions de Spiritistes qui existent aujourd'hui, la presque totalité appartient aux classes les plus éclairées de la société ; il compte parmi ses adhérents un très grand nombre de médecins dans tous les pays, des avocats, des magistrats, des hommes de lettres, de hauts fonctionnaires, des officiers de tous grades, des artistes, des savants, des négociants, etc., gens que vous rangez bien lestement parmi les ineptes. Mais passons là-dessus. Les mots *insulte* et *injure* vous semblent-ils trop forts ? Voyons !

Avez-vous bien pesé la portée de vos paroles quand, après avoir dit que les adeptes sont généralement des ouvriers, vous ajoutez, à propos des réunions lyonnaises : *Car on n'y reçoit pas facilement ceux qui, par leur extérieur, annoncent TROP D'INTELLIGENCE ; les Esprits ne daignent se manifester qu'aux SIMPLES, c'est probablement ce qui nous a valu d'y être admis.* Et plus loin cette autre phrase : *Après un SPEECH sur la nature des Esprits, le tout débité d'un style qui devait charmer les Esprits, à cause de sa SIMPLICITE, les questions commencèrent.* Je ne rappelle pas vos facéties au sujet de la

plume d'*oie* dont se servait, selon vous, le médium, et autres choses tout aussi spirituelles ; je parle plus sérieusement. Je ne ferai qu'une simple remarque, c'est que vos yeux et vos oreilles vous ont très mal servi, car le médium dont vous parlez ne se sert pas de plume d'*oie*, et la forme aussi bien que le fond de la plupart des questions et des réponses que vous rapportez dans votre article sont de pure invention ; ce sont donc de petites calomnies à la faveur desquelles vous avez voulu faire briller votre esprit.

Ainsi, selon vous, pour être admis dans ces réunions d'ouvriers, il faut être ouvrier, c'est-à-dire dépourvu de bon sens, et vous n'y avez été introduit que parce qu'on vous a, dites-vous, probablement pris pour un sot. Assurément si l'on avait cru que vous eussiez assez d'esprit pour inventer des choses qui ne sont pas, il est bien certain qu'on vous aurait fermé la porte.

Savez-vous bien, Monsieur, que vous n'attaquez pas seulement les Spiritistes, mais toute la classe ouvrière, et en particulier celle de Lyon ? Oubliez-vous que ce sont ces mêmes ouvriers, ces *canus*, comme vous le dites avec affectation, qui font la prospérité de votre ville, par leur industrie ? Sont-ce des gens sans valeur morale que ces ouvriers qui ont produit Jacquard ? d'où sont sortis bon nombre de vos fabricants qui ont acquis leur fortune à la sueur de leur front et à force d'ordre et d'économie ? N'est-ce pas insulter à leur travail que de comparer leurs métiers à d'ignobles *potences* ? Vous déversez le ridicule sur leur langage ; mais oubliez-vous que leur état n'est pas de faire des discours académiques ? Est-il besoin d'un style tiré au cordeau pour dire ce qu'on pense ? Vos paroles, Monsieur, ne sont pas seulement légères, - j'emploie ce mot par ménagement, - elles sont imprudentes. Si jamais Dieu vous réservait encore des jours néfastes, priez-le qu'ils ne s'en souviennent pas. Ceux qui seront Spiritistes les oublieront, car la charité le leur commande ; faites donc des vœux pour qu'ils le soient tous, car ils puisent dans le Spiritisme des principes d'ordre social, de respect pour la propriété, et des sentiments religieux.

Savez-vous ce que font ces ouvriers spiritistes lyonnais que vous traitez avec tant de dédain ? Au lieu d'aller s'étourdir dans un cabaret, ou de se nourrir de doctrines subversives et chimériques ; dans cet atelier que vous comparez dérisoirement à l'ancre de Trophonius, au milieu de ces métiers aux quatre potences, *ils pensent à Dieu*. Je les ai vus pendant mon séjour ici ; j'ai causé avec eux et je me suis convaincu de ce qui suit : Parmi eux, beaucoup maudissaient leur travail pénible : aujourd'hui ils l'acceptent avec la résignation du chrétien, comme une épreuve ; beaucoup voyaient d'un œil envieux et jaloux le sort des riches : aujourd'hui ils savent que la richesse est une épreuve encore plus glissante que celle de la misère, et que le malheureux qui souffre et ne cède pas à la tentation est le véritable élu de Dieu ;

ils savent que le vrai bonheur n'est pas dans le superflu, et que ceux qu'on appelle les heureux de ce monde ont aussi de cruelles angoisses que l'or n'apaise pas ; beaucoup se riaient de la prière : aujourd'hui, ils prient, et ont retrouvé le chemin de l'église qu'ils avaient oublié, parce que jadis ils ne croyaient à rien et qu'aujourd'hui ils croient ; plusieurs auraient succombé au désespoir : aujourd'hui qu'ils connaissent le sort de ceux qui abrègent volontairement leur vie, ils se résignent à la volonté de Dieu, parce qu'ils savent qu'ils ont une âme, et qu'avant ils n'en étaient pas certains ; parce qu'ils savent enfin qu'ils ne sont qu'en passant sur la terre, et que la justice de Dieu ne fait défaut à personne.

Voilà, Monsieur, ce que savent et ce que font ces *ineptes*, comme vous les appelez ; ils s'expriment dans un langage peut-être ridicule, trivial aux yeux d'un homme d'esprit comme vous, mais aux yeux de Dieu le mérite est dans le cœur et non dans l'élégance des phrases.

Ailleurs vous dites : « *Autrefois l'Église était assez puissante pour imposer silence à de pareilles divagations ; elle frappait peut être trop fort, c'est vrai, mais elle arrêtait le mal. Aujourd'hui que l'autorité religieuse est impuissante, l'autre autorité ne devrait-elle pas intervenir ?* » En effet elle brûlait ; c'est vraiment dommage qu'il n'y ait plus de bûchers. Oh ! déplorables effets du progrès des lumières !

Je n'ai pas pour habitude de répondre aux diatribes ; s'il ne s'était agi que de moi, je n'aurais rien dit ; mais à propos d'une croyance que je me fais gloire de professer, parce que c'est une croyance éminemment chrétienne, vous bafouez des gens honnêtes et laborieux parce qu'ils sont illettrés, oubliant que Jésus lui-même était ouvrier ; vous les excitez par des paroles irritantes ; vous appelez sur eux les rigueurs de l'autorité civile et religieuse, alors qu'ils sont paisibles et comprennent le vide des utopies dont ils se sont bercés, et qui vous ont fait peur : j'ai dû prendre leur défense, tout en leur rappelant les devoirs que la charité commande, et en leur disant que si d'autres manquent à ces devoirs, ce n'est pas une raison pour eux de s'en affranchir. Voilà, Monsieur, les conseils que je leur donne ; ce sont aussi ceux que leur donnent ces Esprits qui ont la sottise de s'adresser à des gens simples et ignorants plutôt qu'à vous ; c'est que probablement ils savent qu'ils en seront mieux écoutés. Voudriez-vous à ce sujet me dire pourquoi Jésus a choisi ses apôtres parmi le peuple, au lieu de les prendre parmi les hommes de lettres ? C'est sans doute parce qu'il n'y avait pas alors des journalistes pour lui dire ce qu'il avait à faire.

Vous direz sans doute que votre critique ne porte que sur la croyance aux Esprits et à leurs manifestations, et non sur les principes sacrés de la religion. J'en suis persuadé ; mais alors pourquoi dire que les Spiritistes ont

rompu avec tous les principes religieux ? c'est que vous ne saviez pas sur quoi ils s'appuient. Cependant vous avez vu là un médium prier avec recueillement, et vous, catholique, vous avez ri d'une personne qui priait !

Vous ne savez probablement pas davantage ce que c'est que les Esprits. Les Esprits ne sont pas autre chose que les âmes de ceux qui ont vécu ; les âmes et les Esprits sont donc une seule et même chose ; de telle sorte que nier l'existence des Esprits, c'est nier l'âme ; admettre l'âme, sa survivance et son individualité, c'est admettre les Esprits. Toute la question se réduit donc à savoir si l'âme, après la mort, peut se manifester aux vivants ; les livres sacrés et les Pères de l'Eglise le reconnaissent. Si les Spiritistes ont tort, ces autorités se sont également trompées ; pour le prouver il s'agit de démontrer, non par une simple négation, mais par des raisons péremptoires :

1° Que l'être qui pense en nous pendant la vie ne doit plus penser après la mort ;

2° Que s'il pense, il ne doit plus penser à ceux qu'il a aimés ;

3° Que s'il pense à ceux qu'il a aimés, il ne doit plus vouloir se communiquer à eux ;

4° Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

5° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous.

Si vous connaissiez l'état des Esprits, leur nature, et, si je puis m'exprimer ainsi, leur constitution physiologique, telle qu'ils nous la décrivent, et telle que l'observation la confirme, vous sauriez que l'Esprit et l'âme étant une seule et même chose, il n'y a de moins chez l'Esprit que le corps dont il s'est dépouillé en mourant, mais qu'il lui reste une enveloppe éthérée, qui constitue pour lui un corps fluidique à l'aide duquel il peut en certaines circonstances se rendre visible, ainsi que cela a lieu dans les faits d'apparitions que l'Eglise elle-même admet parfaitement, puisque de quelques-uns elle fait des articles de foi. Cette base étant donnée, aux propositions précédentes j'ajouterai les suivantes, en vous demandant de prouver :

6° Que par son enveloppe fluidique l'Esprit ne peut pas agir sur la matière inerte ;

7° Que s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé ;

8° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

9° Que pouvant le faire écrire, il ne peut pas répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

Quand vous aurez démontré que tout cela ne se peut pas, par des raisons aussi patentes que celles par lesquelles Galilée démontra que ce n'est pas

le soleil qui tourne, alors votre opinion pourra être prise en considération.

Vous objecterez sans doute que, dans leurs communications, les Esprits disent quelquefois des choses absurdes. Cela est très vrai ; ils font plus : ils disent parfois des grossièretés et des impertinences. C'est qu'en quittant son corps l'Esprit ne se dépouille pas immédiatement de toutes ses imperfections ; il est donc probable que ceux qui disent des choses ridicules, comme Esprits, en ont dit de plus ridicules encore quand il étaient parmi nous ; c'est pourquoi nous n'acceptons pas plus aveuglément tout ce qui vient de leur part, que ce qui vient de la part des hommes. Mais je m'arrête, n'ayant pas l'intention de faire ici un cours d'enseignement ; il m'a suffi de prouver que vous aviez parlé du Spiritisme sans le connaître.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

ALLAN KARDEC.

BANQUET

Offert par les Spirites Lyonnais à M. Allan Kardec

le 19 septembre 1860.

Dans cette réunion intime et toute de famille, un des membres, M. Guillaume, a bien voulu exprimer les sentiments des Spirites lyonnais dans l'allocution suivante. En la lisant on comprendra que nous ayons dû hésiter à la publier dans notre Revue, malgré le désir qui nous en a été exprimé ; aussi n'est-ce que sur les instances qui nous ont été faites que nous y avons consenti, craignant en outre, par un refus, de mal reconnaître les témoignages de sympathie que nous avons reçus. Nous prions donc nos lecteurs de faire abstraction de la personne, et de ne voir dans ces paroles qu'un hommage rendu à la doctrine.

« A M. Allan Kardec ; au propagateur zélé de la doctrine Spirite !

« C'est à son courage, à ses lumières et à sa persévérance dévouée, que nous avons le bonheur d'être aujourd'hui réunis à ce banquet sympathique et fraternel ;

« Que tous les Spirites lyonnais n'oublient jamais que s'ils ont le bonheur de se sentir améliorés, malgré toutes les influences pernicieuses qui

détournent souvent l'homme de la route du bien, ils le doivent au Livre des Esprits ;

« Que si leur existence est adoucie, et si leur cœur est épuré et plus affectueux ; s'ils en ont chassé la colère et la vengeance, ils le doivent au Livre des Esprits ;

« Que si, dans leur vie privée, ils soutiennent avec courage les revers de la fortune ; s'ils repoussent tout moyen basé sur la ruse et le mensonge pour acquérir les biens de la terre, ils le doivent au Livre des Esprits qui leur a fait comprendre l'épreuve, et a mis en eux la lumière qui chasse les ténèbres.

« Si un jour, qui n'est pas éloigné peut-être, les hommes sont devenus humains, fraternels et dévoilés dans une même foi ; si la charité n'est plus pour eux un vain mot, ils le devront encore au Livre des Esprits, dicté par les meilleurs d'entre eux à M. Allan Kardec, choisi pour répandre la lumière.

« A l'union sincère des Spiritistes lyonnais ! A la Société spirite parisienne dont le rayonnement nous a tous éclairés, qui est la sentinelle avancée, chargée de déblayer la route si difficile du progrès ! Paris est la tête du Spiritisme, comme Lyon doit mériter, par son union, son travail, ses lumières et son amour, d'en être le cœur.

« Lorsque le cœur et l'esprit seront unis dans la même foi pour arriver au même but, il n'y aura bientôt plus en France que des frères aimants et dévoués. Grandissons donc par l'union dans l'amour, et bientôt nos sentiments, nos principes couvriront le monde entier. Le Spiritisme, Mesdames et Messieurs, est le seul moyen pour arriver promptement au règne de Dieu.

« Honneur à la Société spirite parisienne ! Honneur à M. Allan Kardec, le fondateur et le premier anneau de la grande chaîne Spirite ! »

GUILLAUME.

Réponse de M. Allan Kardec.

Mesdames, Messieurs, et vous tous, mes chers et bons frères en Spiritisme.

L'accueil si amical et si bienveillant que je reçois parmi vous depuis mon arrivée serait bien fait pour me donner de l'orgueil, si je ne comprenais que ces témoignages s'adressent moins à la personne qu'à la doctrine dont je ne suis qu'un des plus humbles ouvriers ; c'est la consécration d'un principe, et j'en suis doublement heureux, car ce principe doit assurer un jour le bonheur de l'homme et le repos de la société, lorsqu'il sera bien

compris, et encore mieux lorsqu'il sera pratiqué. Ses adversaires ne le combattent que parce qu'ils ne le comprennent pas ; c'est à nous, c'est aux vrais Spiritistes, à ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose que des expériences plus ou moins curieuses, de le faire comprendre et de le répandre, en prêchant d'exemple autant que de paroles. Le Livre des Esprits a eu pour résultat d'en faire voir la portée philosophique ; si ce livre a quelque mérite, il serait présomptueux à moi de m'en glorifier, car la doctrine qu'il renferme n'est point ma création ; tout l'honneur du bien qu'il a fait revient aux Esprits sages qui l'ont dicté et qui ont bien voulu se servir de moi. Je puis donc en entendre l'éloge sans que ma modestie en soit blessée, et sans que mon amour-propre en soit exalté. Si j'avais voulu m'en prévaloir, j'en aurais assurément revendiqué la conception, au lieu de l'attribuer aux Esprits ; et si l'on pouvait douter de la supériorité de ceux qui y ont coopéré, il suffirait de considérer l'influence qu'il a exercée en si peu de temps, par la seule puissance de la logique, et sans aucun des moyens matériels propres à surexciter la curiosité.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, la cordialité de votre accueil sera pour moi un puissant encouragement dans la tâche laborieuse que j'ai entreprise et dont je fais l'œuvre de ma vie, car il me donne la certitude consolante que les hommes de cœur ne sont pas aussi rares en ce siècle matériel qu'on se plaît à le dire. Les sentiments que font naître en moi ces témoignages bienveillants se comprennent mieux qu'ils ne peuvent s'exprimer, et ce qui leur donne à mes yeux un prix inestimable, c'est qu'ils n'ont pour mobile aucune considération personnelle. Je vous en remercie du fond du cœur, au nom du Spiritisme, au nom surtout de la *Société parisienne des études Spiritistes* qui sera heureuse des marques de sympathie que vous voulez bien lui donner, et fière de compter à Lyon un aussi grand nombre de bons et loyaux confrères. Permettez-moi de retracer en quelques mots les impressions que j'emporte de mon trop court séjour parmi vous.

La première chose qui m'a frappé, c'est le nombre d'adeptes ; je savais bien que Lyon en comptait beaucoup, mais j'étais loin de me douter que le nombre fût aussi considérable, car c'est par centaines qu'on les compte, et bientôt, je l'espère, on ne pourra plus les compter. Mais si Lyon se distingue par le nombre, il ne le fait pas moins par la qualité, ce qui vaut encore mieux. Partout je n'ai rencontré que des Spiritistes sincères, comprenant la doctrine sous son véritable point de vue. Il y a, messieurs, trois catégories d'adeptes : les uns qui se bornent à croire à la réalité des manifestations, et qui recherchent avant tout les phénomènes ; le Spiritisme est simplement pour eux une série de faits plus ou moins intéressants.

Les seconds y voient autre chose que des faits ; ils en comprennent la portée philosophique ; ils admirent la morale qui en découle, mais ils ne la pratiquent pas ; pour eux la charité chrétienne est une belle maxime, mais voilà tout.

Les troisièmes, enfin, ne se contentent pas d'admirer la morale : ils la pratiquent et en acceptent toutes les conséquences. Bien convaincus que l'existence terrestre est une épreuve passagère, ils tâchent de mettre à profit ces courts instants pour marcher dans la voie du progrès que leur tracent les Esprits, en s'efforçant de faire le bien et de réprimer leurs penchants mauvais ; leurs relations sont toujours sûres, car leurs convictions les éloignent de toute pensée du mal ; la charité est en toute chose la règle de leur conduite ; ce sont là les *vrais Spiritistes*, ou mieux, *les Spiritistes chrétiens*.

Eh bien ! messieurs, je vous le dis avec bonheur, je n'ai encore rencontré ici aucun adepte de la première catégorie ; nulle part je n'ai vu qu'on s'occupât du Spiritisme par pure curiosité ; nulle part je n'ai vu qu'on se servît des communications pour des sujets futiles ; partout le but est grave, les intentions sérieuses, et, si j'en crois ce que je vois et ce qui m'est dit, il y en a beaucoup de la troisième catégorie. Honneur donc aux Spiritistes lyonnais d'être aussi largement entrés dans cette voie progressive, sans laquelle le Spiritisme serait sans objet ! Cet exemple ne sera pas perdu, il aura ses conséquences, et ce n'est pas sans raison, je le vois, que les Esprits m'ont répondu l'autre jour, par l'un de vos médiums les plus dévoués, quoique l'un des plus obscurs, alors que je leur exprimais ma surprise : « *Pourquoi t'en étonner ? Lyon a été la ville des martyrs ; la foi y est vive ; elle fournira des apôtres au Spiritisme. Si Paris est la tête, Lyon sera le cœur.* La coïncidence de cette réponse avec celle qui vous a été faite précédemment, et que M. Guillaume vient de rappeler dans son allocution, a quelque chose de très significatif.

La rapidité avec laquelle la doctrine s'est propagée dans ces derniers temps, malgré l'opposition qu'elle rencontre encore, ou peut-être à cause même de cette opposition, peut en faire présager l'avenir ; évitons donc, par notre prudence, tout ce qui pourrait produire une impression fâcheuse, et, je ne dis pas perdre une cause désormais assurée, mais en retarder le développement ; suivons en cela les conseils des Esprits sages, et n'oublions pas que, dans ce monde, beaucoup de succès ont été compromis par trop de précipitation ; n'oublions pas non plus que nos ennemis de l'autre monde, aussi bien que de celui-ci, peuvent chercher à nous entraîner dans une voie périlleuse.

Vous avez bien voulu me demander quelques avis ; je me ferai un plaisir

de vous donner ceux que l'expérience pourra me suggérer ; ce ne sera toujours qu'une opinion personnelle que je vous engage à peser dans votre sagesse, et dont vous ferez l'usage que vous jugerez à propos, n'ayant pas la prétention de me poser en arbitre absolu.

Vous aviez l'intention de former une grande société ; je vous ai déjà dit à ce sujet ma façon de penser, je me borne à la résumer ici.

Il est reconnu que les meilleures communications s'obtiennent dans les réunions peu nombreuses, dans celles surtout où règnent l'harmonie et une communauté de sentiments ; or, plus le nombre est grand plus cette homogénéité est difficile à obtenir. Comme il est impossible qu'au début d'une science, si nouvelle encore, il ne surgisse pas quelques divergences dans la manière d'apprécier certaines choses, de cette divergence naîtrait infailliblement un malaise qui pourrait amener la désunion. Les petits groupes, au contraire, seront toujours plus homogènes ; on s'y connaît mieux, on y est plus en famille ; on y admet mieux qui l'on veut ; et, comme en définitive, tous tendent au même but, ils peuvent parfaitement s'entendre, et ils s'entendront d'autant mieux qu'il n'y aura pas ce froissement incessant, incompatible avec le recueillement et la concentration d'esprit. Les mauvais Esprits qui cherchent sans cesse à semer la discorde, en irritant la susceptibilité, y auront toujours moins de prise que dans un milieu nombreux et mélangé ; en un mot l'unité de vue et de sentiment y sera plus facile à établir.

La multiplicité des groupes a un autre avantage, c'est d'obtenir une bien plus grande variété dans les communications, par la diversité d'aptitude des médiums. Que ces réunions partielles se fassent part réciproquement de ce qu'elles obtiennent chacune de leur côté, et toutes profiteront ainsi de leurs travaux mutuels. Il viendra un temps d'ailleurs où le nombre des adhérents ne permettrait plus une seule réunion qui devrait se fractionner par la force des choses, c'est pourquoi il vaut mieux faire immédiatement ce qu'on serait forcé de faire plus tard.

Au point de vue de la propagande, il est encore un fait certain, c'est que ce n'est pas dans les grandes réunions que les novices peuvent puiser des éléments de conviction, mais bien dans l'intimité ; il y a donc double motif pour préférer les petits groupes qui peuvent se multiplier à l'infini ; or, vingt groupes de dix personnes, par exemple, obtiendront sans contredit plus, et feront plus de prosélytes qu'une seule assemblée de deux cents membres.

J'ai parlé tout à l'heure des divergences qui peuvent surgir, et j'ai dit qu'elles ne devaient point apporter d'obstacle à la parfaite entente des différents centres ; en effet, ces divergences ne peuvent porter que sur

des points de détail et non sur le fond ; le but est le même : l'amélioration morale ; le moyen est le même : l'enseignement donné par les Esprits. Si cet enseignement était contradictoire ; si, évidemment, l'un devait être faux et l'autre vrai, remarquez bien que cela ne saurait altérer le but qui est de conduire l'homme au bien pour son plus grand bonheur présent et futur ; or le bien ne saurait avoir deux poids et mesures. Au point de vue scientifique, ou dogmatique, il est cependant utile, ou tout au moins intéressant de savoir qui a tort ou raison ; eh bien ! vous avez un critérium infaillible pour l'apprécier, qu'il s'agisse de simples détails, ou de systèmes plus radicalement divergents ; et ceci s'applique non seulement aux systèmes Spiritistes, mais à tous les systèmes philosophiques.

Examinez d'abord celui qui est le plus logique, celui qui répond le mieux à vos aspirations, qui peut le mieux atteindre le but ; le plus vrai sera évidemment celui qui explique le mieux, qui rend le mieux raison de tout. Si l'on peut opposer à un système un seul fait en contradiction avec sa théorie, c'est que sa théorie est fautive ou incomplète. Examinez ensuite les résultats pratiques de chaque système ; la vérité doit être du côté de celui qui produit le plus de bien, qui exerce l'influence la plus salutaire, qui fait le plus d'hommes bons et vertueux, qui excite au bien par les motifs les plus purs et les plus rationnels. Le but constant auquel aspire l'homme, c'est le bonheur ; la vérité sera du côté du système qui procure la plus grande somme de satisfaction morale, en un mot qui rend le plus heureux.

L'enseignement venant des Esprits, les différents groupes, aussi bien que les individus, se trouvent sous l'influence de certains Esprits qui président à leurs travaux, ou les dirigent moralement. Si ces Esprits ne s'accordent pas, la question est de savoir quel est celui qui mérite le plus de confiance ; ce sera évidemment celui dont la théorie ne peut soulever aucune objection sérieuse, en un mot celui qui, sur tous les points, donne le plus de preuves de sa supériorité. Si tout est bon, rationnel dans cet enseignement, peu importe le nom que prend l'Esprit, et sous ce rapport la question d'identité est tout à fait secondaire. Si sous un nom respectable l'enseignement pèche par les qualités essentielles, vous pouvez hardiment en conclure que c'est un nom apocryphe et que c'est un Esprit imposteur ou qui s'amuse. Règle générale : le nom n'est jamais une garantie ; la seule, la véritable garantie de supériorité c'est la pensée et la manière dont elle est exprimée. Les Esprits trompeurs peuvent tout imiter, tout, excepté le vrai savoir et le vrai sentiment.

Je n'ai pas l'intention, Messieurs, de vous faire ici un cours de Spiritisme, et j'abuse peut-être de votre patience par tous ces détails ;

cependant, je ne puis m'empêcher d'y ajouter encore quelques mots.

Il arrive souvent que pour faire adopter certaines utopies, des Esprits font parade d'un faux savoir, et pensent en imposer en puisant dans l'arsenal des mots techniques tout ce qui peut fasciner celui qui croit trop facilement. Ils ont encore un moyen plus certain, c'est d'affecter les dehors de la vertu ; à la faveur des grands mots de charité, de fraternité, d'humilité, ils espèrent faire passer les plus grossières absurdités, et c'est ce qui arrive très souvent quand on n'est pas sur ses gardes ; il faut donc éviter de se laisser prendre aux apparences aussi bien de la part des Esprits que de celle des hommes ; or, je l'avoue, c'est là une des plus grandes difficultés ; mais on n'a jamais dit que le Spiritisme fût une science facile ; il a ses écueils que l'on ne peut éviter que par l'expérience. Pour éviter de tomber dans le piège il faut d'abord se garder de l'enthousiasme qui aveugle, de l'orgueil qui porte certains médiums à se croire seuls les interprètes de la vérité ; il faut tout examiner froidement, tout peser mûrement, tout contrôler, et si l'on se défie de son propre jugement, ce qui est souvent le plus sage, il faut en référer à d'autres, selon le proverbe que quatre yeux voient mieux que deux ; un faux amour-propre, ou une obsession, peuvent seuls faire persister dans une idée notoirement fausse, et que le bon sens de chacun repousse.

Je n'ignore pas, Messieurs, que j'ai ici beaucoup d'ennemis ; cela vous étonne, et pourtant rien n'est plus vrai ; oui, il y en a ici qui m'écoutent avec rage ; je ne dis pas parmi vous, Dieu merci ! où j'espère bien n'avoir jamais que des amis ; je veux parler des Esprits trompeurs qui m'en veulent de vous donner les moyens de les démasquer, parce que je dévoile leurs ruses ; parce qu'en vous mettant sur vos gardes, je leur ôte l'empire qu'ils pourraient prendre sur vous. A ce sujet, Messieurs, je vous dirai que ce serait une erreur de croire qu'ils n'exercent cet empire que sur les médiums ; soyez bien assurés que les esprits étant partout, ils agissent incessamment sur nous à notre insu, que l'on soit ou non Spirite ou médium. La médiumnité ne les attire pas ; elle donne au contraire le moyen de connaître son ennemi qui se trahit *toujours* ; *toujours*, entendez-vous bien, et qui n'abuse que ceux qui se laissent abuser.

Ceci, Messieurs, me conduit à compléter ma pensée sur ce que je vous ai dit tout à l'heure au sujet des dissidences qui pourraient surgir entre les différents groupes, par suite de la diversité d'enseignement. Je vous ai dit que, malgré quelques divergences, ils pouvaient s'entendre, et ils doivent s'entendre si ce sont des vrais Spiritistes. Je vous ai donné le moyen de contrôler la valeur des communications ; voici celui d'apprécier la nature des

influences qui s'exercent sur chacun. Étant donné que toute bonne influence émane d'un bon Esprit, que tout ce qui est mal vient d'une mauvaise source, que les mauvais Esprits sont les ennemis de l'union et de la concorde, le groupe qui sera assisté par l'Esprit du mal, sera celui qui jettera la pierre à l'autre, et ne lui tendra pas la main. Quant à moi, Messieurs, je vous regarde tous comme des frères, que vous soyez dans la vérité ou dans l'erreur ; mais, je vous le déclare hautement, je serai de cœur et d'âme avec ceux qui montreront le plus de charité, le plus d'abnégation ; s'il y en avait, ce qu'à Dieu ne plaise, qui entretenissent des sentiments de haine, d'envie, de jalousie, je les plaindrais, parce qu'ils seraient sous une mauvaise influence, et j'aimerais encore mieux croire que ces mauvaises pensées leur viennent d'un Esprit étranger que de leur propre cœur ; mais cela seul me rendrait suspecte la véracité des communications qu'ils pourraient recevoir, en vertu de ce principe qu'un Esprit vraiment bon ne peut suggérer que de bons sentiments.

Je terminerai, Messieurs, cette allocution, déjà trop longue sans doute, par quelques considérations sur les causes qui doivent assurer l'avenir du Spiritisme.

Vous comprenez tous par ce que vous avez sous les yeux, et par ce que vous ressentez en vous-mêmes, qu'un jour à venir le Spiritisme doit exercer une immense influence sur l'état social ; mais celui où cette influence sera généralisée est encore loin, sans doute ; il faut des générations pour que l'homme se dépouille du vieil homme. Cependant, dès aujourd'hui, si le bien ne peut encore être général, il est déjà individuel, et c'est parce que ce bien est effectif que la doctrine qui le procure est acceptée avec autant de facilité ; je puis même dire avec autant d'empressement par beaucoup. En effet, à part sa rationalité, quelle philosophie est plus capable de détacher la pensée de l'homme des liens terrestres, d'élever son âme vers l'infini ? Quelle est celle qui lui donne une idée plus juste, plus logique et appuyée sur des preuves plus patentes, de sa nature et de sa destinée ? Que ses adversaires y substituent donc quelque chose de mieux, une doctrine plus consolante, qui s'accorde mieux avec la raison, qui remplace la joie ineffable de savoir que les êtres qui nous furent chers sur la terre sont auprès de nous, qu'ils nous voient, nous écoutent, nous parlent et nous conseillent ; qui donne un motif plus légitime à la résignation ; qui fasse moins redouter la mort ; qui procure plus de calme dans les épreuves de la vie ; qui remplace enfin cette douce quiétude que l'on éprouve quand on peut se dire : Je me sens meilleur. Devant une doctrine qui fera mieux que tout cela, le Spiritisme mettra bas les armes.

Le Spiritisme rend donc souverainement heureux ; avec lui plus d'iso-

lement, plus de désespoir ; il a déjà épargné bien des fautes, empêché plus d'un crime, ramené la paix dans plus d'une famille, corrigé bien des travers ; que sera-ce donc quand les hommes seront nourris dans ces idées-là ! Car alors la raison venant, ils s'y fortifieront et ne renieront plus leur âme. Oui, le Spiritisme rend heureux, et c'est ce qui lui donne une irrésistible puissance et assure son triomphe à venir. Les hommes veulent le bonheur, le Spiritisme le leur donne, ils se jettent dans les bras du Spiritisme. Veut-on l'anéantir ? qu'on donne à l'homme une source plus grande de félicité et d'espérance. Voilà pour les individus.

Deux autres puissances semblent avoir redouté son apparition : l'autorité civile et l'autorité religieuse ; et pourquoi cela ? parce qu'on ne le connaissait pas. Aujourd'hui l'Église commence à voir qu'elle y trouvera une arme puissante pour combattre l'incrédulité ; la solution logique de plus d'un dogme embarrassant, et finalement qu'il ramène déjà à leurs devoirs de chrétiens bon nombre de brebis égarées. Le pouvoir civil, de son côté, commence à avoir des preuves de sa bienfaisante influence sur la moralité des classes laborieuses auxquelles cette doctrine inculque, *par la conviction*, des idées d'ordre, de respect pour la propriété, et fait comprendre le néant des utopies ; témoin de métamorphoses morales presque miraculeuses, il entrevera bientôt dans la diffusion de ces idées, un aliment plus utile à la pensée que les joies du cabaret ou le tumulte de la place publique, et par conséquent une sauvegarde pour la société. Ainsi, peuple, Église et pouvoir, y voyant un jour une digue contre la brutalité des passions, une garantie d'ordre et de tranquillité, un retour aux idées religieuses qui s'éteignent, personne n'aura d'intérêt à l'entraver. Chacun, au contraire, y cherchera un appui. Qui pourrait d'ailleurs arrêter le cours de ce fleuve d'idées qui roule déjà ses eaux bienfaisantes sur les cinq parties du monde ?

Telles sont, mes chers confrères, les considérations que je désirais vous soumettre. Je termine en vous remerciant de nouveau de votre bienveillant accueil dont le souvenir sera toujours présent à ma mémoire. Je remercie également les bons Esprits de toute la satisfaction qu'ils m'ont procurée pendant mon voyage, car partout où je me suis arrêté j'ai aussi trouvé de bons et sincères Spiritistes, et j'ai pu constater, par mes propres yeux, l'immense développement de ces idées, et combien elles prennent facilement racine ; partout j'ai trouvé des gens heureux, des affligés consolés, des chagrins calmés, des haines apaisées, partout la confiance et l'espérance succédant aux angoisses du doute et de l'incertitude. Encore une fois le Spiritisme est la clef du vrai bonheur, et c'est là le secret de son irrésistible puissance. Est-ce donc une utopie qu'une doctrine qui fait de tels

prodiges ? Que Dieu, dans sa bonté, mes chers amis, daigne nous envoyer de bons Esprits pour vous assister dans vos communications, afin que ceux-ci vous éclairent sur les vérités que vous êtes chargés de répandre ! Vous récolterez un jour au centuple les fruits du bon grain que vous aurez semé.

Que ce repas d'amis, mes bien-aimés confrères, comme les anciennes agapes, soit le gage de l'union entre tous les vrais Spirités.

Je porte un toast aux Spirités lyonnais, tant en mon nom qu'en celui de la Société parisienne des études Spirités.

ALLAN KARDEC.

Sur la valeur des communications Spirités.

Par M. Jobard.

L'orthodoxie religieuse fait jouer un trop grand rôle à Satan et à ses prétendus satellites qu'on devrait se borner à appeler Esprits malins, ignorants, vaniteux, et presque tous entachés du péché d'orgueil qui les a perdus. En cela ils ne diffèrent en rien des hommes dont ils ont fait partie pendant une période fort courte eu égard à l'éternité de leur existence pneumatique qui peut se comparer à celle d'un corps passé à l'état volatil. L'erreur est de croire que, parce qu'ils sont Esprits, ils doivent être parfaits, comme si la vapeur ou le gaz étaient plus parfaits que l'eau ou le liquide d'où ils sont sortis ; comme si un brigand ne pouvait être qu'un honnête homme après s'être échappé de sa prison ; comme si un fou pouvait être réputé sage après avoir franchi les murs de Charenton ; comme si un aveugle sorti des Quinze-Vingts pouvait se faire passer pour un clairvoyant.

Figurez-vous bien, Messieurs les médiums, que vous aurez affaire à tout ce monde-là, et qu'il y a autant de différence entre les Esprits qu'entre les hommes ; or, vous n'ignorez pas qu'autant d'hommes, autant de sentiments ; autant de corps, autant de propriétés diverses, avant comme après leur changement d'état. Vous pouvez juger, par leurs erreurs, de la mauvaise qualité des Esprits, comme on juge de la mauvaise qualité d'un corps par l'odeur qu'il exhale. Si quelquefois ils sont d'accord sur certains points, entre eux et avec vous, c'est qu'ils se copient et vous copient, car ils savent

mieux que vous ce qui a été écrit anciennement et nouvellement sur telle ou telle doctrine qu'ils vous répètent, souvent comme des perroquets, mais quelquefois avec conviction si ce sont des Esprits studieux et consciencieux, comme certains philosophes ou savants qui vous feraient l'honneur de venir converser et discuter avec vous. Mais soyez bien persuadés qu'ils ne vous répondent que s'ils sentent que vous êtes en état de les comprendre ; sans cela ils ne vous disent que des vulgarités, et rien qui dépasse la portée de votre intelligence et de vos connaissances acquises. Ils savent aussi bien que vous qu'il ne faut pas jeter des perles aux pourceaux ; ils citent l'Évangile si vous êtes chrétien, et le Coran si vous êtes turc, et se mettent facilement à votre unisson, car à l'état pneumatique ils ont de l'intelligence que les corps matériels volatilisés n'ont pas ; en cela seul la comparaison qui précède manque d'exactitude. Si vous aimez à rire, à jouer sur les mots, et que vous ayez affaire à un Esprit sérieux, il vous enverra les Esprits farceurs, plus forts que vous sur la raillerie et les jeux de mots. Si vous avez le cerveau faible, il vous abandonne aux mystificateurs qui vous mèneront plus loin que vous ne voudriez.

En général les Esprits aiment à s'entretenir avec les hommes ; c'est une distraction, et quelquefois une étude pour eux ; ils vous le disent tous. Ne craignez pas de les fatiguer, vous le serez toujours avant eux, mais ils ne vous apprendront rien que ce qu'ils auraient pu vous dire de leur vivant ; voilà pourquoi tant de gens demandent à quoi bon perdre son temps à les consulter, puisqu'on n'en peut attendre des révélations extraordinaires, des inventions inespérées, des panacées, des pierres philosophales, des transmutations de métaux, des moteurs perpétuels, car ils n'en savent pas plus que vous sur les résultats non encore obtenus par la science humaine ; et s'ils vous engagent à faire des expériences, c'est qu'ils seraient curieux eux-mêmes d'en voir les effets, autrement, ils ne vous donnent que des explications entortillées, comme les prétendus savants et les avocats qui tiennent à ne jamais rester court. S'il s'agit d'un trésor, ils vous diront : creusez ; d'un alliage, ils vous diront : soufflez. Il se peut que vous trouviez en cherchant ; ils seront aussi étonnés que vous, et se flatteront de vous avoir donné de bons conseils ; la vanité humaine ne les abandonne pas. Les bons Esprits ne vous affirment pas que vous trouverez, comme les mauvais, qui ne se font pas scrupule de vous ruiner ; c'est en cela que vous ne devez jamais faire abstraction de votre jugement, de votre libre arbitre, de votre raison. Que dites-vous quand un homme vous engage dans une méchante affaire ? Que c'est un Esprit infernal, diabolique. Et bien ! l'Esprit qui vous conseille mal n'est pas plus diabolique, pas plus infernal ; c'est un ignorant, un mystificateur tout au plus ; mais il n'a ni mission spéciale,

ni pouvoir surhumain, ni grand intérêt à vous tromper ; il use également du libre arbitre que Dieu lui a donné comme à vous, et peut, comme vous, en faire un bon ou un mauvais usage ; voilà tout. C'est une sottise de croire qu'il s'attache à vous pendant des années et des années pour tâcher d'enrôler votre pauvre âme dans l'armée de Satan. Que lui fait à Satan une recrue de plus ou de moins quand il lui en arrive spontanément par millions et par milliards, sans qu'il ait la peine d'en faire l'appel ? Les élus sont rares, mais les volontaires du mal sont innombrables. Si Dieu et le Diable ont chacun leur armée, Dieu seul a besoin de recruteurs ; le Diable peut s'épargner le soin de remplir ses cadres ; et comme la victoire est toujours du côté des gros bataillons, jugez de sa grandeur et de sa puissance et de la facilité de ses triomphes sur tous les points de l'univers ; et sans aller bien loin, regardez autour de vous.

Mais tout cela n'a pas de sens ; puisque l'on sait aujourd'hui causer facilement avec les gens de l'autre monde, il faut les prendre comme ils sont et pour ce qu'ils sont. Il y a des poètes qui peuvent vous dicter de bons vers, des philosophes et des moralistes qui peuvent vous dicter de bonnes maximes, des historiens qui peuvent vous donner de bons éclaircissements sur leur époque, des naturalistes qui peuvent vous enseigner ce qu'ils savent, ou rectifier les erreurs qu'ils ont commises, des astronomes qui peuvent vous révéler certains phénomènes que vous ignorez, des musiciens, des auteurs capables d'écrire leurs œuvres posthumes, et qui ont même la vanité de demander qu'on les publie en leur nom ; l'un d'eux qui croyait avoir fait une invention s'indignait d'apprendre que le brevet ne saurait lui être délivré personnellement ; d'autres qui ne font pas plus de cas des choses de la terre que certains sages. Il y en a aussi qui assistent avec un plaisir enfantin à l'inauguration de leur statue, et d'autres qui ne prennent pas la peine d'y aller voir, et qui méprisent profondément les imbéciles qui leur font cet honneur après les avoir méconnus et persécutés pendant leur vie. De Humbolt ne nous a répondu au sujet de sa statue qu'un seul mot : dérision. Un autre a donné l'inscription de la statue qu'on lui prépare et qu'il sait n'avoir pas méritée : Au grand voleur, les volés reconnaissants.

Au résumé, nous devons regarder comme certain que chacun emporte avec soi son caractère et ses acquêts moraux et scientifiques ; les sots d'ici-bas sont encore les sots de là-haut. Il n'y a que les filous n'ayant plus de poches à vider, les gourmands plus rien à frire, les banquiers plus rien à escompter, qui souffrent de ces privations. C'est pour cela que l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité, nous recommande le mépris des choses terrestres que nous ne pouvons emporter, ni nous assimiler, pour ne songer qu'aux biens spirituels et moraux qui nous suivent et qui nous serviront pour

l'éternité, non seulement de distraction, mais d'échelons pour nous élever sans cesse sur la grande échelle de Jacob dans l'incommensurable hiérarchie des Esprits.

Aussi, voyez combien peu de cas les bons Esprits font des biens et des plaisirs grossiers qu'ils ont perdus en mourant, c'est-à-dire en rentrant dans leur pays, comme ils disent ; semblables à un savant prisonnier arraché subitement de son cachot, ce ne sont pas ses hardes, ses meubles, son argent qu'il regrette, mais ses livres et ses manuscrits. Le papillon qui secoue la poussière de ses ailes avant de reprendre son vol, se soucie fort peu des débris de la chenille qui lui servit d'habitable. De même un Esprit supérieur comme celui de Buffon, ne regrette pas plus son château de Montbard que Lamartine ne regrettera son Saint-Point qu'il regrette tant de son vivant. C'est pour cela que la mort du sage est si calme et celle de l'*humanimal* si affreuse, car ce dernier sent qu'en perdant les biens de la terre, il perd tout ; il s'y cramponne donc comme l'avare à son coffre-fort. Son Esprit ne peut même s'en éloigner, il tient à la matière et continue de hanter les endroits qui lui ont été chers, et au lieu de faire des efforts incessants pour briser les liens qui le retiennent à la terre, il s'y attache en désespéré ; il souffre vraiment comme un damné de ne pouvoir plus en jouir : voilà l'enfer, voilà le feu que ces réprouvés s'appliquent à rendre éternel. Tels sont les mauvais Esprits qui repoussent les conseils des bons, et qui ont besoin des secours de la raison et de la sagesse humaine elle-même pour les décider à lâcher prise. Les bons MédiuMS doivent prendre la peine de les raisonner, de les sermonner et de prier pour eux, car ils avouent que la prière les soulage et en témoignent leur reconnaissance, en termes souvent fort touchants. Cela prouve l'existence d'une solidarité commune entre tous les Esprits libres aux incorporés, car évidemment l'incarnation n'est qu'une punition, la terre qu'un lieu d'expiation où nous ne sommes pas mis, comme dit le psalmiste, pour notre amusement, mais pour nous perfectionner et apprendre à adorer Dieu en étudiant ses œuvres ; d'où il suit que le plus malheureux est le plus ignorant ; le plus sauvage devient le plus vicieux, le plus criminel et le plus misérable des êtres auxquels Dieu a remis une étincelle de son âme divine et des talents pour les faire valoir, et non pour les enfouir jusqu'à l'arrivée du maître, ou plutôt jusqu'à la comparution devant Dieu du coupable de paresse ou de négligence.

Voilà ce qu'il en est, vraisemblablement pour les uns et réellement pour les autres, du monde Spirite, qui fait si peur aux uns et qui charme si fort les autres, et qui n'a mérité ni cet excès d'horreur ni cette indignité.

Quand, à force d'expérience et d'étude, on se sera familiarisé avec le

phénomène des manifestations aussi, naturel que pas un, on reconnaîtra la vérité des explications que nous venons de donner. La puissance du mal qu'on accorde aux Esprits a pour antithèse la puissance du bien qu'on peut espérer des autres ; ces deux forces sont *adéquates* comme toutes celles de la nature, sans quoi l'équilibre serait rompu, et le libre arbitre remplacé par la fatalité, l'aveugle *fatum, le fait brut*, inintelligent, la mort de tous, la catalepsie de l'univers, le chaos.

Défendre d'interroger les Esprits, c'est reconnaître qu'ils existent ; les signaler comme les suppôts du diable, c'est faire penser qu'il doit en exister qui sont les agents, les missionnaires de Dieu ; que les mauvais soient les plus nombreux, nous vous l'accordons ; mais il en est de tout ainsi sur la terre ; de ce qu'il y a plus de grains de sable que de paillettes d'or doit-on condamner les orpailleurs ?

Quand les Esprits vous disent qu'il leur est interdit de répondre à certaines questions d'une importance seulement personnelle, c'est une façon commode de couvrir leur ignorance des choses de l'avenir ; tout ce qui dépend de nos efforts propres, de nos recherches intellectuelles, ne peut nous être révélé, sans enfreindre la loi divine qui condamne l'homme au travail ; il serait par trop commode pour le premier *médium* venu, en possession d'un Esprit familier complaisant, de se procurer sans peine tous les trésors et toute la puissance imaginable, en se débarrassant de tous les obstacles que les autres ont tant de peines à surmonter. Non, les Esprits n'ont point une pareille puissance et font bien de dire que tout ce que vous leur demandez d'illicite leur est interdit. Cependant ils exercent une grande influence sur nous, en bien ou en mal ; heureux sont ceux que les bons Esprits conseillent et protègent ; tout leur réussit, s'ils obéissent aux bonnes inspirations qu'ils ne reçoivent d'ailleurs qu'après les avoir méritées, et pris la peine équivalente au succès qui leur est donné par surcroît.

Quiconque attend la fortune dans son lit n'a pas grande chance de l'attraper ; tout ici-bas dépend du travail intelligent et honnête qui nous donne un grand contentement intérieur, et nous délivre du mal physique en nous communiquant le don de soulager le mal des autres ; car il n'est pas un *médium* bien intentionné qui ne soit magnétiseur et guérisseur de sa nature ; mais ils ne savent pas posséder un tel trésor n'essayant pas d'en faire usage. C'est en cela qu'ils seraient le mieux conseillés et le plus puissamment aidés par leurs bons Esprits. On a vu faire des miracles analogues à celui qui vient de s'opérer sur le duc de *Celeuza prince Vasto*, au café *Nocera* à Naples, le 13 juin dernier, lequel vient de publier qu'il a été guéri instantanément d'une maladie réputée *incurable*, dont il souffrait depuis dix

ans, par la seule parole d'un vieux chevalier français, auquel il racontait ses souffrances. Il en est d'autres qui font de ces choses en différents pays, en Hollande, en Angleterre, en France, en Suisse ; mais ils se multiplieront avec le temps : les germes sont semés.

Les *médiums* dûment avertis sur la nature, les mœurs et coutumes des Esprits terrestres n'ont qu'à se conduire en conséquence ; quant aux Esprits célestes ou d'un ordre transcendant, il est si rare de les voir se communiquer aux individus, que le temps n'est pas encore venu d'en parler ; ils président aux destinées des nations, et aux grandes catastrophes, aux grandes évolutions des globes et des humanités ; ils sont à l'œuvre en ce moment, attendons avec recueillement les grandes choses qui vont arriver : *Renovabunt faciem terræ*.

JOBARD.

Observations.

M. Jobard avait intitulé son article : *Avis aux médiums* ; nous avons cru devoir y donner un titre moins exclusif, attendu que ses remarques s'appliquent en général à la manière d'apprécier les communications spirites ; les médiums n'étant que les instruments des manifestations, celles-ci peuvent être données à tout le monde soit directement, soit par intermédiaire ; tous les évocateurs peuvent donc en faire leur profit, aussi bien que les médiums.

Nous approuvons cette manière de juger les communications, parce qu'elle est rigoureusement vraie, et qu'elle ne peut que contribuer à mettre en garde contre l'illusion à laquelle sont exposés ceux qui acceptent trop facilement, comme l'expression de la vérité, tout ce qui vient du monde des Esprits. Nous pensons toutefois que M. Jobard est peut-être un peu trop absolu sur quelques points. A notre avis, il ne tient pas assez compte du progrès qui s'accomplit chez l'Esprit à l'état errant. Sans doute il emporte au-delà de la tombe les imperfections de la vie terrestre, c'est un fait constaté par l'expérience ; mais comme il est dans un milieu tout différent, qu'il ne reçoit plus ses sensations par l'intermédiaire d'organes matériels, qu'il n'a plus sur les yeux ce voile épais qui obscurcit les idées, ses sensations, ses perceptions et ses idées doivent en éprouver une modification sensible ; c'est pourquoi nous voyons tous les jours des hommes penser après leur mort tout autrement que de leur vivant, parce que l'horizon moral s'est étendu pour eux ; des auteurs critiquer leurs ouvrages, des hommes du monde censurer leur propre conduite, des savants reconnaître leurs erreurs. Si l'Esprit ne progressait pas dans la vie spirite, il rentrerait dans la vie corporelle comme il en était sorti, ni plus avancé,

ni plus arriéré, ce qui est positivement contredit par l'expérience. Certains Esprits peuvent donc voir plus clair et plus juste que lorsqu'ils étaient sur la terre, aussi en voit-on donner d'excellents conseils dont on s'est fort bien trouvé ; mais parmi les Esprits, comme parmi les hommes, il faut savoir à qui l'on s'adresse, et ne pas croire que le premier venu possède la science infuse, ni qu'un savant soit affranchi de ses préjugés terrestres, parce qu'ils sont Esprits ; sous ce rapport, M. Jobard a parfaitement raison de dire qu'il ne faut accepter qu'avec une extrême réserve leurs théories et leurs systèmes ; il faut faire avec eux ce que l'on fait avec les hommes, c'est-à-dire ne leur accorder confiance que lorsqu'ils ont donné des preuves irrécusables de leur supériorité, non pas par le nom qu'ils se donnent souvent à tort, mais par la constante sagesse de leurs pensées, l'irréfutable logique de leurs raisonnements, et l'inaltérable bonté de leur caractère.

Les judicieuses remarques de M. Jobard, tout en faisant la part de ce qu'elles peuvent avoir d'exagéré, désenchanteront sans doute ceux qui croient trouver dans les Esprits un moyen certain de tout savoir, de faire des découvertes lucratives, etc. ; en effet, aux yeux de certaines gens, à quoi servent les Esprits s'ils ne sont pas même bons à nous faire faire fortune ? Nous pensons qu'il suffit d'avoir étudié un peu la doctrine spirite pour comprendre qu'ils nous apprennent une foule de choses plus utiles que de savoir si l'on gagnera à la bourse ou à la loterie ; mais en admettant même l'hypothèse la plus rigoureuse, celle où il serait complètement indifférent de s'adresser aux Esprits ou aux hommes, pour les choses de ce monde, n'est-ce donc rien que de nous donner la preuve de l'existence d'outre-tombe ; de nous initier à l'état heureux ou malheureux de ceux qui nous y précèdent ; de nous prouver que ceux que nous avons aimés ne sont pas perdus pour nous, et que nous les retrouverons dans ce monde qui nous attend tous, riches comme pauvres, puissants ou esclaves ? Car en définitive, il est un fait certain, c'est qu'un jour ou l'autre il nous faut franchir le pas ; qu'y a-t-il au-delà de cette barrière ? derrière ce rideau qui nous voile l'avenir ? Y a-t-il quelque chose ou n'y a-t-il rien ? Eh bien ! les Esprits nous apprennent qu'il y a quelque chose ; que, quand nous mourons, tout n'est pas fini ; loin de là, c'est qu'alors commence la véritable vie, la vie normale ; ne nous apprendraient-ils que cela, leurs entretiens ne seraient certes pas inutiles ; ils font plus : ils nous apprennent ce qu'il faut faire ici-bas pour être le mieux possible dans ce nouveau pays ; et comme nous y devons rester longtemps, il est bon de nous y assurer la meilleure place possible. Comme le dit M. Jobard, les Esprits, en général, tiennent fort peu aux choses de la terre, par une raison très simple, *c'est qu'ils ont mieux que cela* ; leur but est de nous renseigner sur ce qu'il faut faire pour y être heureux ; ils savent que nous tenons aux joies de la terre, comme des enfants à leurs jouets : ils veulent avancer notre raison ; telle est leur mission ; et si l'on est trompé par quelques-uns, c'est parce qu'on veut les faire sortir de la sphère de leurs attributions ; qu'on leur demande

ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils ne peuvent pas ou ne doivent pas dire ; c'est alors qu'on est mystifié par la tourbe des Esprits moqueurs qui s'amuse de notre crédulité. Le tort de certains médiums est de croire à l'infaillibilité des Esprits qui se communiquent à eux et qui les séduisent par quelques belles phrases, appuyées d'un nom imposant, qui, le plus souvent, est un nom d'emprunt. Reconnaître la fraude est un résultat d'étude et d'expérience. L'article de M. Jobard ne peut, sous ce rapport, qu'aider à leur ouvrir les yeux.

Dissertations spirites.

Obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Formation des Esprits.

(Méd. madame Costel.)

Dieu a créé la semence humaine qu'il a répandue dans les mondes comme le laboureur jette dans les sillons le grain qui doit germer et mûrir. Ces semences divines sont des molécules de feu que Dieu fait jaillir du grand foyer, centre de vie, où il rayonne dans sa puissance. Ces molécules sont à l'humanité ce que sont les germes des plantes à la terre ; elles se développent lentement, et ne mûrissent qu'après de longs séjours dans les planètes-mères, celles où se forme le commencement des choses. Je ne parle que du principe ; l'être arrivé à sa qualité d'homme se reproduit et l'œuvre de Dieu est consommée.

Pourquoi, le point de départ étant commun, les destinées humaines sont-elles si diverses ? Pourquoi les uns naissent-ils dans un milieu civilisé, les autres dans l'état sauvage ? Quelle est alors l'origine des démons ? Reprenons l'histoire de l'Esprit à sa première éclosion. Les âmes à peine formées, hésitantes et balbutiantes, sont pourtant libres de pencher du bon ou du mauvais côté. Dès qu'ils ont vécu, les bons se séparent des méchants. L'histoire d'Abel est naïvement vraie. Les âmes ingrates à peine sorties des mains du Créateur, persistent dans la révolte du crime ; alors pendant la succession des siècles, elles errent, nuisant aux autres et surtout à elles-mêmes, jusqu'à ce que le repentir les touche, ce qui arrive infailliblement. Donc les premiers démons sont les premiers hommes cou-

pables. Dieu, dans son immense justice, n'impose jamais que les souffrances résultant des actes mauvais. La terre devait être entièrement peuplée, mais ne pouvait l'être également, et, selon le degré d'avancement obtenu dans les migrations terrestres, les uns naissent dans les grands centres de civilisation, les autres, Esprits incertains, qui ont encore besoin d'initiation, naissent dans les forêts reculées ; l'état sauvage est préparatoire. Tout est harmonieux, et l'âme coupable et aveugle d'un démon de la terre ne peut revivre dans un centre éclairé. Cependant quelques-unes se hasardent dans ce milieu qui n'est pas le leur ; si elles ne peuvent y marcher à l'unisson, elles donnent le spectacle de la barbarie au milieu de la civilisation ; ce sont des êtres dépaysés.

L'état embryonnaire est celui d'un être qui n'a pas encore subi de migration ; on ne peut l'étudier à part, puisqu'il est l'origine de l'homme.

GEORGES.

Les Esprits errants.

(Méd. Mad. Costel).

Les Esprits sont divisés en plusieurs catégories ; d'abord les *embryons* qui n'ont aucune faculté distincte ; qui nagent dans l'air comme les insectes qu'on voit tourbillonner dans un rayon de soleil ; ils voltigent sans but et sont incarnés sans avoir fait de choix ; ils deviennent des être humains ignorants et grossiers.

Au-dessus d'eux sont les *Esprits légers* dont les instincts ne sont pas mauvais, mais seulement malins ; ils se jouent des hommes et leur causent des peines frivoles ; ce sont des enfants ; ils en ont les caprices et la puérile méchanceté.

Les Esprits mauvais ne le sont pas tous au même degré ; il y en a qui ne font d'autre mal que de légères tromperies ; qui ne s'attachent pas à un être, et se bornent à faire commettre des fautes peu graves.

Les Esprits malfaisants poussent au mal et en jouissent, mais ils ont encore quelque lueur de pitié.

Les Esprits pervers n'en ont pas ; toutes leurs facultés tendent vers le mal ; ils le font avec calcul, avec suite ; ils jouissent des tortures morales qu'ils causent. Ils correspondent, dans le monde des Esprits, aux criminels dans le vôtre. Ils arrivent à cette perversité à force de méconnaître les lois de Dieu ; dans leurs vies charnelles, ils tombent de chute en chute et les siècles se passent avant qu'il leur vienne une pensée de rénovation. Le mal est leur élément, ils s'y plongent avec délices ; mais obligés de se

réincarner, ils subissent de telles souffrances, et ces souffrances s'accroissent tellement dans leurs vies Spiritiques, que l'amour du mal s'use en eux ; ils finissent par comprendre qu'ils doivent céder à la voix de Dieu qui ne cesse de les appeler. On a vu des Esprits rebelles demander avec ardeur les expiations les plus terribles et les subir avec la joie du martyr. C'est un immense bonheur pour les purs Esprits que ces retours vers le bien. La parole du Christ, pour les brebis égarées, est éclatante de vérité.

Les Esprits errants du second ordre sont les intermédiaires entre les Esprits supérieurs et les mortels, car il est rare que les Esprits supérieurs se communiquent directement ; il faut qu'ils y soient poussés par une sollicitude particulière. Ces intermédiaires sont les Esprits des mortels qui n'ont aucun mal grave à se reprocher, et dont les intentions n'ont point été mauvaises. Ils reçoivent des missions, et quand ils les accomplissent avec zèle et amour ils en sont récompensés par un avancement plus rapide. Ils ont moins de migrations à subir ; aussi les Esprits désirent-ils ardemment ces missions qui ne leur sont accordées que comme récompense et quand on les juge capables de les remplir. Ce sont les Esprits supérieurs qui les dirigent et qui choisissent leurs fonctions.

Les Esprits supérieurs ne le sont pas tous au même degré ; s'ils sont dispensés des migrations dans vos mondes, ils ne le sont pas des conditions d'avancement dans les sphères plus élevées. Enfin il n'y a aucune lacune dans le monde visible et invisible ; un ordre admirable a pourvu à tout ; aucun être n'est oisif ou inutile ; tous concourent dans la mesure de leurs facultés à la perfection de l'œuvre de Dieu qui n'a ni terme ni limite.

GEORGES.

Le Châtiment.

(Méd. Mad. Costel.)

Les Esprits méchants, égoïstes et durs, sont, aussitôt après la mort, livrés à un doute cruel sur leur destinée présente et future ; ils regardent autour d'eux, ils ne voient d'abord aucun sujet sur lequel puisse s'exercer leur méchante personnalité, et le désespoir s'empare d'eux, car l'isolement et l'inaction sont intolérables aux mauvais Esprits ; ils ne lèvent pas leurs regards vers les lieux habités par les purs Esprits ; ils considèrent ce qui les entoure, et bientôt frappés de l'abattement des Esprits faibles et punis, ils s'attachent à eux comme à une proie, s'armant du souvenir de leurs fautes passées, qu'ils mettent sans cesse en action par leurs gestes dérisoires. Cette moquerie ne leur suffisant pas, ils plongent sur la terre comme des vautours affamés ; ils cherchent parmi les hommes l'âme qui ouvrira

un plus facile accès à leurs tentations ; ils s'en emparent, exaltent sa convoitise, tâchent d'éteindre sa foi en Dieu, et lorsque enfin, maîtres d'une conscience, ils voient leur proie assurée, ils étendent sur tout ce qui approche leur victime la fatale contagion.

Le mauvais Esprit qui exerce sa rage est presque heureux ; il ne souffre que dans les moments où il n'agit pas et dans ceux aussi où le bien triomphe du mal.

Cependant les siècles s'écoulent ; le mauvais Esprit sent tout à coup les ténèbres l'envahir ; son cercle d'action se resserre, sa conscience, muette jusqu'alors, lui fait sentir les pointes acérées du repentir. Inactif, emporté par le tourbillon, il erre, sentant, comme dit l'Écriture, le poil de sa chair se dresser de frayeur ; bientôt un grand vide se fait en lui, autour de lui ; le moment est venu, il doit expier ; la réincarnation est-là, menaçante ; il voit, comme dans un mirage, les épreuves terribles qui l'attendent ; il voudrait reculer, il avance, et précipité dans le gouffre béant de la vie, il roule effaré jusqu'à ce que le voile de l'ignorance retombe sur ses yeux. Il vit, il agit, il est encore coupable ; il sent en lui je ne sais quel souvenir inquiet, quels pressentiments qui le font trembler, mais ne le font pas reculer dans la voie du mal. A bout de forces et de crimes, il va mourir. Étendu sur un grabat, ou sur son lit, qu'importe ! l'homme coupable sent, sous son apparente immobilité, se remuer et vivre un monde de sensations oubliées ! sous ses paupières fermées, il voit pointer une lueur, il entend des sons étranges ; son âme qui va quitter son corps s'agite impatiente, tandis que ses mains crispées essaient de s'accrocher aux draps ; il voudrait parler, il voudrait crier à ceux qui l'entourent : Retenez-moi ! je vois le châtement ! Il ne le peut ; la mort se fixe sur ses lèvres blêmies, et les assistants disent : le voilà en paix !

Cependant il entend tout ; il flotte autour de son corps qu'il ne voudrait pas abandonner, une force secrète l'attire ; il voit, il reconnaît ce qu'il a déjà vu. Éperdu, il s'élançe dans l'espace où il voudrait se cacher. Plus de retraite ! plus de repos ! d'autres Esprits lui rendent le mal qu'il a fait, et châtié, raillé, confus à son tour, il erre et il errera jusqu'à ce que la divine lueur glisse dans son endurcissement et l'éclaire, pour lui montrer le Dieu vengeur, le Dieu triomphant de tout mal, qu'il ne pourra apaiser qu'à force de gémissements et d'expiations.

GEORGES.

Remarque. Jamais tableau plus éloquent, plus terrible et plus vrai n'a été tracé du sort du méchant ; est-il donc nécessaire d'avoir recours à la fantasmagorie des flammes et des tortures physiques ?

Mars.

(Médium Mad. Costel.)

Mars est une planète inférieure à la terre dont elle est la grossière ébauche ; il n'est pas nécessaire de l'habiter. Mars est première incarnation des démons les plus grossiers ; les êtres qui l'habitent sont rudimentaires ; ils ont la forme humaine, mais sans aucune beauté ; ils ont tous les instincts de l'homme sans l'ennoblissement de la bonté.

Livrés aux besoins matériels, ils boivent, ils mangent, ils se battent, ils s'accouplent. Mais comme Dieu n'abandonne aucune de ses créatures, au fond des ténèbres de leur intelligence, gît, latente, la vague connaissance de lui-même développée plus ou moins. Cet instinct suffit pour les rendre supérieurs les uns aux autres, et préparer leur éclosion à une vie plus complète. La leur est courte, comme celle des éphémères. Les hommes, qui ne sont que matière, disparaissent après une courte évolution. Dieu a horreur du mal, et ne le tolère que comme servant de principe au bien ; il abrège son règne, et la résurrection triomphe de lui.

Dans cette planète la terre est aride ; peu de verdure ; un feuillage sombre que le printemps ne rajeunit pas ; un jour égal et gris ; le soleil, à peine apparent, ne prodigue jamais ses fêtes ; le temps coule monotone, sans les alternatives et les espérances des saisons nouvelles ; ce n'est pas l'hiver, ce n'est pas l'été. Le jour, plus court, ne se mesure pas de la même façon ; la nuit règne plus longue. Sans industrie, sans invention, les habitants de Mars dépensent leur vie à la conquête de leur nourriture. Leurs demeures grossières, basses comme des tanières, sont repoussantes par l'incurie et le désordre qui y règnent. Les femmes enchérissent sur les hommes ; plus abandonnées, plus faméliques, elles ne sont que leurs femelles. Elles ont à peine le sentiment maternel ; elles mettent au monde avec facilité, sans aucune angoisse ; elles nourrissent et gardent leurs petits auprès d'elles jusqu'au complet développement de leurs forces, et les chassent sans regret, sans un souvenir.

Ils ne sont pas cannibales ; leurs continuelles batailles n'ont d'autre but que la possession d'un terrain plus ou moins giboyeux. Ils chassent dans des plaines interminables. Inquiets et mobiles comme les êtres dépourvus d'intelligence, ils se déplacent sans cesse. L'égalité de la saison, partout la même, comporte par suite les mêmes besoins et les mêmes occupations ; il y a peu de différence entre les habitants d'un hémisphère à l'autre.

La mort n'a pour eux ni terreur ni mystère ; ils la regardent seulement

comme la pourriture du corps qu'ils brûlent immédiatement. Lorsqu'un de ces hommes va mourir il est aussitôt abandonné, et seul, gisant, il pense pour la première fois ; un vague instinct le saisit ; comme l'hirondelle avertie de sa prochaine migration, il sent que tout n'est pas fini, qu'il va recommencer quelque chose d'inconnu. Il n'est pas assez intelligent pour supposer, craindre ou espérer, mais il calcule en hâte ses victoires ou ses défaites ; il pense au nombre de gibier qu'il a abattu, et se réjouit ou s'afflige selon les résultats obtenus. Sa femme (ils n'en ont jamais qu'une à la fois, mais qu'ils peuvent changer autant que cela leur convient) accroupie sur le seuil, jette en l'air des cailloux ; lorsqu'ils forment un petit monticule, elle juge que le temps est accompli et se hasarde à regarder dans l'intérieur ; si ses prévisions sont réalisées, si l'homme est mort, elle entre, sans un cri, sans une larme, le dépouille des peaux de bêtes qui l'enveloppent, et va froidement avertir ses voisins qui emportent le corps et le brûlent, à peine refroidi.

Les animaux, qui subissent partout le reflet humain, sont plus sauvages, plus cruels que partout ailleurs. Le chien et le loup ne sont qu'une même espèce, et sans cesse en lutte avec l'homme, ils lui livrent des combats acharnés. D'ailleurs, moins nombreux, moins variés que sur la terre, les animaux sont l'abrégé d'eux-mêmes.

Les éléments ont la colère aveugle du chaos ; la mer furieuse sépare les continents sans navigation possible ; le vent mugit et courbe les arbres jusqu'au sol. Les eaux submergent les terres ingrates qu'elles ne fécondent point. Le terrain n'offre pas les mêmes conditions géologiques que la terre ; le feu ne l'échauffe pas ; les volcans y sont inconnus ; les montagnes, à peine élevées, n'offrent aucune beauté ; elles lassent l'œil et découragent l'exploration ; partout enfin monotonie et violence ; partout la fleur sans la couleur et le parfum ; partout l'homme sans prévoyance, tuant pour vivre.

GEORGES.

Remarque. Pour servir de transition entre le tableau de Mars et celui de Jupiter, il faudrait celui d'un monde intermédiaire, de la Terre, par exemple, mais que nous connaissions suffisamment. En l'observant, il est aisé de reconnaître qu'il se rapproche plus de Mars que de Jupiter, puisqu'au sein même de la civilisation on trouve encore des êtres tout aussi abjects et tout aussi dépourvus de sentiments et d'humanité, qui vivent dans l'abrutissement le plus absolu, ne songent qu'aux besoins matériels, sans avoir jamais tourné leurs regards vers le ciel, et qui semblent venir de Mars en ligne directe.

Jupiter.

(Méd. Mad. Costel.)

La planète de Jupiter, infiniment plus grande que la terre, ne présente pas le même aspect. Elle est inondée d'une lumière pure et brillante qui éclaire sans éblouir. Les arbres, les fleurs, les insectes, les animaux dont les vôtres sont le point de départ, y sont agrandis et perfectionnés ; la nature y est plus grandiose et plus variée ; la température est égale et délicieuse ; l'harmonie des sphères enchante les yeux et les oreilles. La forme des êtres qui l'habitent est la même que la vôtre, mais embellie, perfectionnée, et surtout purifiée. Nous ne sommes point soumis aux conditions matérielles de votre nature ; nous n'avons ni les besoins, ni les maladies qui en sont les conséquences. Nous sommes des âmes revêtues d'une enveloppe diaphane qui conserve les traits de nos migrations passées ; nous paraissions à nos amis tels qu'ils nous ont connus, mais illuminés par une lumière divine, transfigurés par nos impressions intérieures qui sont toujours élevées.

Jupiter est divisé, comme la terre, en un grand nombre de pays variés d'aspect, mais non de climat. Les différences de conditions y sont établies seulement par la supériorité morale et intelligente ; il n'y a ni maîtres ni esclaves ; les degrés plus élevés ne sont marqués que par les communications plus directes et plus fréquentes avec les Esprits purs, et par les fonctions plus importantes qui nous confiées. Vos habitations ne peuvent vous donner nulle idée des nôtres, puisque nous n'avons pas les mêmes besoins. Nous cultivons des arts arrivés à un degré de perfection inconnue parmi vous. Nous jouissons de spectacles sublimes, parmi lesquels ce que nous admirons davantage à mesure que nous le comprenons mieux, c'est l'inépuisable variété des créations, variétés harmonieuses qui ont le même point de départ et se perfectionnent dans le même sens. Tous les sentiments tendres et élevés de la nature humaine, nous les retrouvons agrandis et purifiés, et le désir incessant que nous avons de parvenir au rang des purs Esprits, n'est point un tourment, mais une noble ambition qui nous pousse à nous perfectionner. Nous étudions incessamment avec amour pour être élevés jusqu'à eux, ce que font aussi les êtres inférieurs pour arriver à nous élever. Vos petites haines, vos mesquines jalousies nous sont inconnues ; un lien d'amour et de fraternité nous unit ; les plus forts aident les plus faibles. Dans votre monde vous avez besoin de l'ombre du mal pour sentir le bien, de la nuit pour admirer la lumière, de la maladie pour apprécier la

santé. Ici, ces contrastes ne sont pas nécessaires ; l'éternelle lumière, l'éternelle bonté, l'éternel calme de l'âme, nous comblent d'une éternelle joie. Voilà ce que l'Esprit humain a le plus de peine à comprendre ; il a été ingénieux pour peindre les tourments de l'enfer, il n'a jamais pu se représenter les joies du ciel ; et pourquoi cela ? parce qu'étant inférieur, il n'a enduré que peines et misères et n'a point entrevu les célestes clartés ; il ne peut vous parler que de ce qu'il connaît, comme un voyageur décrit les pays qu'il a parcourus ; mais à mesure qu'il s'élève et s'épure, l'horizon s'éclaircit et il comprend le bien qui est devant lui, comme il a compris le mal qui est resté derrière lui.

Déjà d'autres Esprits ont cherché à vous faire comprendre, autant que le permet votre nature, l'état des mondes heureux, afin de vous exciter à suivre la seule route qui peut y conduire ; mais il en est parmi vous qui sont tellement attachés à la matière, qu'ils préfèrent encore les joies matérielles de la terre, aux joies pures qui attendent l'homme qui sait s'en détacher. Qu'ils en jouissent donc, pendant qu'ils y sont ! car un triste retour les attend, peut-être même dès cette vie. Ceux que nous choisissons pour nos interprètes sont les premiers à recevoir la lumière ; malheur à eux surtout s'ils ne profitent pas de la faveur que Dieu leur accorde, car sa justice s'appesantira sur eux !

GEORGES.

Les purs Esprits.

(Médium, Mad. Costel.)

Les purs Esprits sont ceux qui arrivés au plus haut degré de perfection, sont jugés dignes d'être admis aux pieds de Dieu. La splendeur infinie qui les environne ne les dispense point de leur part d'utilité dans les œuvres de la création : les fonctions qu'ils ont à remplir correspondent à l'étendue de leurs facultés. Ces Esprits sont les ministres de Dieu ; ils régissent sous ses ordres les mondes innombrables ; ils dirigent de haut les Esprits et les humains ; ils sont liés entre eux par un amour sans bornes, et cette ardeur s'étend sur tous les êtres qu'ils cherchent à appeler et à rendre dignes de la suprême félicité. Dieu rayonne sur eux et leur transmet ses ordres ; ils le voient sans être accablés de sa lumière.

Leur forme est éthérée, ils n'ont plus rien de palpable ; ils parlent aux Esprits supérieurs et leur communiquent leur science ; ils sont devenus infaillibles. C'est dans leurs rangs que sont choisis les anges gardiens qui abaissent avec bonté leurs regards sur les mortels, et les recommandent aux Esprits supérieurs qui les ont aimés. Ceux-ci choisissent les agents de leur direction dans les Esprits du second ordre. Les purs Esprits sont égaux ; il

n'en peut être autrement, puisqu'ils ne sont appelés à ce rang qu'après avoir atteint le plus haut degré de perfection. Il y a égalité, mais non uniformité, car Dieu n'a pas voulu qu'aucune de ses œuvres fût identique. Les Esprits purs conservent leur personnalité qui a seulement acquis la perfection la plus complète dans le sens de son point de départ.

Il n'est pas permis de donner de plus grands détails sur ce monde suprême.

GEORGES.

Séjour des bienheureux.

(Mad. Costel, médium.)

Parlons des dernières spirales de gloire habitées par les purs Esprits ; nul ne les atteint avant d'avoir traversé les cycles des Esprits errants. Jupiter est le plus haut degré de l'échelle ; lorsqu'un Esprit, longtemps purifié par son séjour dans cette planète est jugé digne de la suprême félicité, il en est averti par un redoublement d'ardeur ; un feu subtile anime toutes les parties délicates de son intelligence qui semble rayonner et devenir visible ; éblouissant, transfiguré, il éclaire le jour qui semblait si radieux aux yeux des habitants de Jupiter ; ses frères reconnaissent l'élu du Seigneur, et tremblants, s'agenouillent devant sa volonté. Cependant l'Esprit choisi s'élève, et les cieux, dans leur suprême harmonie, lui révèlent des beautés indescriptibles.

A mesure qu'il monte, il comprend, non plus comme dans l'erraticité, non plus voyant l'ensemble des choses créées, comme dans Jupiter, mais embrassant l'infini. Son intelligence transfigurée s'élance comme une flèche jusqu'à Dieu sans tremblement et sans erreur, comme dans un foyer immense alimenté par mille objets divers. L'amour, dans ces divers Esprits revêt la couleur de leur personnalité éprouvée ; ils se reconnaissent ; ils jouissent les uns par les autres. Leurs vertus reflétées, répercutent pour ainsi dire, les délices de la vue de Dieu et s'augmentent incessamment du bonheur de chaque élu. Mer d'amour que chaque affluent grossit, ces forces pures ne restent pas plus inactives que les forces des autres des autres sphères. Investies aussitôt du don d'ubiquité, elles embrassent à la fois les détails infinis de la vie humaine depuis son éclosion, jusqu'à ses dernières étapes. Irrésistible comme le jour, leur vue pénètre partout à la fois, et, actifs comme la puissance qui les meut, ils répandent les volontés du Seigneur. Comme d'une urne pleine s'échappe le flot bienfaisant, leur bonté universelle chauffe les mondes et confond le mal.

Ces divers interprètes ont pour ministres de leur puissance les Esprits déjà épurés. Ainsi tout s'élève, tout se perfectionne, et la charité rayonne sur les mondes qu'elle nourrit de sa puissante mamelle.

Les purs Esprits ont pour attribut la possession de tout ce qui est bien et vrai, car ils possèdent Dieu, le principe lui-même. La pauvre pensée humaine limite tout ce qu'elle comprend et n'admet pas l'infini que le bonheur ne limite pas. Après Dieu, que peut-il y avoir ? Dieu encore, Dieu toujours ; le voyageur voit les horizons succéder aux horizons et l'un

n'est que le commencement de l'autre ; ainsi l'infini se déroule incessamment. La joie la plus immense des purs Esprits est précisément cette étendue aussi profonde que l'éternité elle-même.

On ne peut dépeindre une grâce, une flamme, un rayon ; je ne puis dépeindre les purs Esprits. Plus vifs, plus beaux, plus éclatants que ne le sont les images les plus éthérées, un mot résume leur être, leur pouvoir et leurs jouissances : Amour ! Remplissez de ce mot l'espace qui sépare la terre du ciel, et vous n'aurez encore que l'idée d'une goutte d'eau dans la mer. L'amour terrestre, quelque grossier qu'il soit, peut seul vous faire connaître sa divine réalité.

GEORGES.

La réincarnation.

(Par M. de Grand-Boulogne, médium.)

Il y a dans la doctrine de la réincarnation une économie morale qui n'échappe pas à ton intelligence.

La corporéité seule étant compatible avec les actes de vertu, et ces actes étant nécessaires à l'amélioration de l'Esprit, celui-ci doit rarement trouver dans une seule existence les circonstances nécessaires à son amélioration au-dessus de l'humanité.

Etant admis que la justice de Dieu ne peut s'allier avec des peines éternelles, la raison doit conclure à la nécessité : 1° d'une période de temps pendant laquelle l'Esprit examine son passé, et forme ses résolutions pour l'avenir ; 2° d'une existence nouvelle en harmonie avec l'avancement actuel de cet Esprit. Je ne parle pas des supplices, quelquefois terribles, auxquels sont condamnés certains Esprits pendant la période de l'erraticité ; ils répondent d'une part à l'énormité de la faute, de l'autre à la justice de Dieu. Ceci en dit assez pour dispenser de donner des détails que tu rencontreras d'ailleurs dans l'étude des évocations. Revenant aux réincarnations, tu en comprendras la nécessité par une comparaison vulgaire, mais saisissante de vérité.

Après une année d'études, qu'arrive-t-il au jeune collégien ? S'il a progressé, il passe dans une classe supérieure ; s'il est resté immobile dans son ignorance, il redouble sa classe. Va plus loin ; suppose des fautes graves : il est expulsé ; il peut errer de collège en collège ; il peut être chassé de l'Université, et peut aller de la maison d'éducation à la maison de correction. Telle est l'image fidèle du sort des Esprits, et rien ne satisfait plus complètement la raison. Veut-on creuser plus profondément la doctrine ? On verra combien, dans ces idées, la justice de Dieu paraît plus parfaite et plus conforme aux grandes vérités qui dominent notre intelligence.

Dans l'ensemble, comme dans les détails, il y a là quelque chose de si saisissant que l'Esprit qui y est initié pour la première fois en est comme illuminé. Et les reproches murmurés contre la Providence ; et les malédic-

tions contre la douleur ; et le scandale du vice heureux en face de la vertu qui souffre ; et la mort prématurée de l'enfant ; et, dans une même famille, de ravissantes qualités donnant pour ainsi dire la main à une perversité précoce ; et les infirmités qui datent du berceau ; et la diversité infinie des destinées, soit chez les individus, soit chez les peuples, problèmes irrésolus jusqu'à ce jour, énigmes qui ont fait douter de la bonté et presque de l'existence de Dieu, tout cela s'explique à la fois. Un pur rayon de lumière s'étend sur l'horizon de la philosophie nouvelle, et dans son cadre immense, se groupent harmonieusement toutes les conditions de l'existence humaine. Les difficultés s'aplanissent, les problèmes se résolvent, et des mystères impénétrables jusqu'à ce jour se résument et s'expliquent dans ce seul mot : *réincarnation*.

Je lis dans ta pensée, cher chrétien ; tu dis : voici, pour le coup, une véritable hérésie. Pas plus, mon enfant, que la négation de l'éternité des peines. Aucun dogme *pratique* n'est contradictoire avec cette vérité. Qu'est-ce que la vie humaine ? Le temps pendant lequel l'Esprit reste uni à un corps. Les philosophes chrétiens, au jour marqué par Dieu, n'auront aucune difficulté à dire que la vie est multiple. Cela n'ajoute ni ne change rien à vos devoirs. La morale chrétienne reste debout, et le souvenir de la Mission de Jésus plane toujours sur l'humanité. La religion n'a rien à redouter de cet enseignement, et le jour n'est pas loin où ses ministres ouvriront les yeux à la lumière ; ils reconnaîtront enfin, dans la révélation nouvelle, les secours que, du fond de leurs basiliques, ils implorent du Ciel. Ils croient que la société va périr : elle va être sauvée.

ZÉNON.

Le Réveil de l'Esprit.

(Mad. Costel, médium.)

Lorsque l'homme quitte sa dépouille mortelle, il éprouve un étonnement et un éblouissement qui le tiennent quelque temps indécis sur son état réel ; il ne sait s'il est mort ou vivant, et ses sensations très confuses, sont assez longtemps à s'éclaircir. Peu à peu, les yeux de son Esprit sont éblouis des diverses clartés qui l'entourent ; il suit tout un ordre de choses, grandes et inconnues, qu'il a d'abord peine à comprendre, mais bientôt il reconnaît qu'il n'est plus qu'un être impalpable et immatériel ; il cherche sa dépouille, et s'étonne de ne pas la trouver ; il est quelque temps avant que la mémoire du passé lui revienne, et le convainque de son identité. En regardant la terre qu'il vient de quitter, il voit ses parents et ses amis qui le pleurent, et son corps inerte. Enfin ses yeux se détachent de la terre et s'élèvent vers le ciel ; si la volonté de Dieu ne le retient pas au sol, il monte lentement et se sent flotter dans l'espace, ce qui est une sensation délicieuse. Alors le souvenir de la vie qu'il quitte lui apparaît avec une clarté, désolante le plus souvent, mais consolante quelquefois. Je te parle ici de ce que j'ai éprouvé, moi qui ne suis pas un

mauvais esprit, mais qui n'ai pas le bonheur d'occuper un rang élevé. On se dépouille de tous les préjugés terrestres ; la vérité apparaît dans toute sa lumière ; rien ne pallie les fautes ; rien ne cache les vertus ; on voit son âme aussi clairement que dans un miroir ; on cherche parmi les Esprits ceux que l'on a connus, car l'Esprit s'effraie de son isolement, mais ils passent sans s'arrêter ; il n'y a pas de communications amicales entre les Esprits errants ; ceux mêmes qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance ; ces formes diaphanes glissent et ne se fixent pas ; les communications affectueuses sont réservées aux Esprits supérieurs qui échangent leurs pensées. Quant à nous, notre état transitoire ne sert qu'à notre avancement dont rien ne doit nous distraire, les seules communications qui nous soient permises sont avec les humains, parce qu'elles ont un but d'utilité mutuelle que Dieu prescrit.

Les mauvais Esprits contribuent aussi à l'amélioration humaine : ils servent aux épreuves ; si on leur résiste, on acquiert des mérites. Les Esprits qui dirigent les hommes sont récompensés par un grand adoucissement de leurs peines. Les Esprits errants ne souffrent pas de l'absence de communications entre eux, parce qu'ils savent qu'ils se retrouveront ; ils n'en ont que plus d'ardeur pour arriver au moment où les épreuves accomplies leur rendront les objets de leur affection qui ne peut s'exprimer, mais qui gît, latente, en eux. Aucun des liens que nous avons contractés sur la terre n'est brisé ; nos sympathies se rétabliront dans l'ordre où elles auront existé, plus ou moins vives selon le degré de chaleur ou d'intimité qu'elles auront eu.

GEORGES.

Progrès des Esprits.

(Médium, Mad. Costel.)

Les Esprits peuvent avancer intellectuellement, s'ils le veulent sincèrement et avec fermeté ; ils ont, comme les hommes, leur libre arbitre, et leur état errant n'empêche pas l'exercice de leurs facultés ; il y aide même en leur donnant des moyens d'observation dont ils peuvent profiter.

Les mauvais Esprits ne sont pas fatalement condamnés à rester tels ; ils peuvent s'améliorer, mais ils le veulent rarement, car ils manquent de discernement, et trouvent une sorte de plaisir malsain au mal qu'ils font. Pour, qu'ils reviennent au bien, il faut qu'ils soient violemment frappés et punis ; car leurs cerveaux ténébreux ne s'éclairent que par le châtement.

Les Esprits faibles qui ne font pas le mal par plaisir, mais qui n'avancent point, sont retenus par leur faiblesse même, et par une sorte d'engourdissement qui paralyse leurs facultés ; ils vont sans savoir où ; le temps se passe sans qu'ils le mesurent ; ils s'intéressent peu à ce qu'ils voient, et n'en tirent pas profit ou s'en révoltent. Il faut être arrivé à un certain degré d'avancement moral pour pouvoir progresser dans l'état d'erraticité ; aussi ces pauvres Esprits choisissent-ils souvent fort mal leurs épreuves ; ils cherchent surtout à être le mieux possible dans leur vie charnelle, sans beaucoup s'inquiéter de ce qu'ils deviendront au-delà. Ces Esprits faibles aspirent ardemment à l'incarnation, non pour s'épurer,

mais pour vivre encore. Les êtres qui ont accompli beaucoup de migrations sont plus expérimentés que les autres ; chacune de leurs existences a déposé en eux une somme de connaissances plus considérable ; ils ont vu et retenu ; ils sont moins naïfs que ceux qui sont rapprochés de leur point de départ.

Les Esprits qui sont partis de la terre s'y réincarnent plus souvent que partout ailleurs, parce que l'expérience qu'ils ont acquise y est plus applicable. Ils ne visitent guère les autres mondes qu'avant ou après leur perfectionnement. Dans chaque planète les conditions de l'existence sont différentes, car Dieu est inépuisable dans la variété de ses œuvres ; pourtant les êtres qui les habitent obéissent aux mêmes lois d'expiation, et tendent tous vers le même but de complète perfection. GEORGES.

La Charité matérielle et la charité morale.

(Médium, Mad. de B...)

« Aimons-nous les uns les autres et faisons à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait. » Toute la religion, toute la morale se trouvent enfermées dans ces deux préceptes ; s'ils étaient suivis ici-bas, nous serions tous parfaits : plus de haines, plus de dissentiments ; je dirai plus encore : plus de pauvreté, car du superflu de la table de chaque riche, bien des pauvres se nourriraient, et vous ne verriez plus, dans les sombres quartiers que j'ai habités pendant ma dernière incarnation, de pauvres femmes traînant après elles de misérables enfants manquant de tout.

Riches ! pensez un peu à cela ; aidez de votre mieux les malheureux ; donnez, pour que Dieu vous rende un jour le bien que vous aurez fait, pour que vous trouviez un jour, au sortir de votre enveloppe terrestre, un cortège d'Esprits reconnaissants qui vous recevront au seuil d'un monde plus heureux.

Si vous pouviez savoir la joie que j'ai éprouvée en retrouvant là-haut ceux que j'avais pu obliger dans ma dernière vie ! Donnez, et aimez votre prochain ; aimez-le comme vous-même, car vous le savez, vous aussi, maintenant que Dieu a permis que vous commenciez à vous instruire dans la science spirite, ce malheureux que vous repoussez est peut-être un frère, un père, un fils, un ami que vous rejetez loin de vous, et alors quel sera votre désespoir un jour en le reconnaissant dans ce monde spirite !

Je souhaite que vous compreniez bien ce que peut être *la charité morale*, celle que chacun peut pratiquer ; celle qui ne *coûte rien* de matériel, et cependant celle qui est la plus difficile à mettre en pratique.

La charité morale consiste à se supporter les uns les autres, et c'est ce que vous faites le moins, en ce bas monde où vous êtes incarnés pour le moment. Soyez donc charitables, parce que vous avancerez le plus dans la bonne voie ; soyez humains et supportez-vous les uns les autres. Il y a un grand mérite à savoir se taire pour laisser parler un plus sot que soi ; et c'est là un genre de charité. Savoir être sourd quand un mot moqueur s'échappe d'une bouche habituée à railler ; ne pas voir le sourire dédai-

gneux qui accueille votre entrée chez des gens qui, souvent à tort, se croient au-dessus de vous, tandis que, dans la vie spirite, *la seule réelle*, ils en sont quelquefois bien loin ; voilà un mérite, non pas d'humilité, mais de charité ; car ne pas remarquer les torts d'autrui, voilà la charité morale. En passant près d'un pauvre infirme, le regarder avec compassion, a toujours bien plus de mérite que de lui jeter avec mépris son obole.

Cependant il ne faudrait pas prendre cette figure à la lettre, car cette charité ne doit pas empêcher l'autre ; mais pensez surtout à ne pas mépriser votre semblable ; rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit : Il faut se souvenir sans cesse que, dans le pauvre rebuté, vous repoussez peut-être un Esprit qui vous a été cher, et qui se trouve momentanément dans une position inférieure à la vôtre. J'ai revu un des pauvres de votre terre que j'avais pu, par bonheur, obliger quelquefois, et qu'il m'arrive *maintenant d'implorer* à mon tour.

Soyez donc charitables ; ne soyez pas dédaigneux ; sachez laisser passer un mot qui vous blesse, et ne croyez pas qu'être charitable soit seulement de donner le matériel, mais aussi de pratiquer la charité morale. Je vous le répète, faites l'un et l'autre. Rappelez-vous que Jésus a dit que nous sommes frères, et pensez toujours à cela avant de repousser le lépreux ou le mendiant. Je reviendrai encore vous donner une plus longue communication, mais je suis rappelée. Adieu ; pensez à ceux qui souffrent, et priez.

SŒUR ROSALIE.

L'Electricité de la pensée.

(Médium, Mad. Costel.)

Je vous parlerai de l'étrange phénomène qui se passe dans les assemblées, quel que soit leur caractère ; je veux parler de l'électricité de la pensée, qui se répand, comme par enchantement, dans les cerveaux les moins préparés à le recevoir. Ce fait seul aurait dû confirmer le magnétisme aux yeux des plus incrédules. Je suis surtout frappée de la coexistence des phénomènes, et de la façon dont ils se confirment les uns les autres ; vous direz sans doute : le Spiritisme les explique tous, car il donne la raison des faits, jusqu'alors relégués dans le domaine de la superstition. Il faut croire à ce qu'il vous enseigne, parce qu'il transforme la pierre en diamant, c'est-à-dire, qu'il élève sans cesse les âmes qui s'appliquent à le comprendre, et qu'il leur donne, sur cette terre, la patience pour supporter leurs maux, et leur procure, dans le ciel, l'élévation glorieuse qui rapproche du Créateur.

J'en reviens à mon point de départ dont je me suis un peu écartée, l'électricité qui unit l'Esprit des hommes assemblés, et leur fait comprendre à tous en même temps, la même idée ; cette électricité sera un jour employée aussi efficacement entre les hommes qu'elle l'est déjà pour leurs communications éloignés. Je vous indique cette idée ; je la développerai un jour, car elle est très féconde. Conservez le calme dans vos travaux, et comptez sur la bienveillance des bons Esprits pour vous assister.

Je vais compléter ma pensée qui est restée inachevée dans ma dernière communication. Je vous parlais de l'électricité de la pensée, et je disais

qu'un jour elle serait employée comme l'est sa sœur l'électricité physique. En effet, les hommes réunis dégagent un fluide qui leur transmet avec la rapidité de l'éclair les moindres impressions. Pourquoi n'a-t-on jamais songé à employer ce moyen, pour découvrir un criminel par exemple, ou pour faire comprendre aux masses les vérités de la religion ou du Spiritisme ? Lors des grands procès criminels, ou politiques, les assistants des drames judiciaires, ont tous pu constater le courant magnétique qui forçait peu à peu les gens les plus intéressés à cacher leur pensée, à la découvrir, à s'accuser même, ne pouvant plus supporter la pression électrique qui faisait malgré eux, jaillir la vérité, non pas de leur conscience, mais de leur poitrine ; à part ces grandes émotions, le même phénomène se reproduit pour les idées intellectuelles qui se communiquent de cerveau à cerveau ; le moyen est donc trouvé, il s'agit de l'appliquer : réunir, dans un même centre, des hommes convaincus, ou des hommes instruits, et leur opposer l'ignorance, ou le vice. Ces expériences doivent être faites sciemment, et sont plus importantes que les vains débats portant sur des mots.

Delphine de GIRARDIN.

L'Hypocrisie.

(Médium, M. Didier fils.)

Il devrait y avoir sur la terre deux camps bien distincts : les hommes qui font le bien ouvertement et ceux qui font le mal ouvertement. Hé bien ! non. L'homme n'est même pas franc dans le mal ; il affecte la vertu. Hypocrisie ! hypocrisie ! déesse puissante, que de tyrans tu as élevés ! que d'idoles tu as fait adorer ! Le cœur de l'homme est vraiment bien étrange, puisqu'il peut battre lorsqu'il est mort ; puisqu'il peut aimer en apparence l'honneur, la vertu, la vérité, la charité ! l'homme chaque jour se prosterne devant ces vertus, et chaque jour il manque de parole, chaque jour il méprise le pauvre et le Christ ; chaque jour il ment, chaque jour il est tartuffe ! Que d'hommes paraissent honnêtes par le moyen que l'apparence trompe souvent ! Christ les appelait sépulcres blanchis, c'est-à-dire la pourriture au-dedans, le marbre au dehors étincelant au soleil. Homme ! tu ressembles effectivement à cette demeure de la mort, et tant que ton cœur sera mort, Jésus ne t'inspirera pas ; Jésus, cette lumière divine qui n'éclaire pas extérieurement, mais qui illumine intérieurement.

L'hypocrisie, c'est le vice de votre époque, entendez-vous bien ; et vous voulez vous faire grands par l'hypocrisie ! Au nom de la liberté, vous vous agrandissez ; au nom de la morale, vous vous abrutissez ; au nom de la vérité, vous mentez.

LAMENNAIS.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 11.

NOVEMBRE 1860.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 5 octobre 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 24 août.

Sur l'avis du comité, qui a pris connaissance de la lettre de demande, et après rapport verbal, la Société admet comme associé libre M. B..., négociant de Paris.

Communications diverses. - 1° M. Allan Kardec rend compte du résultat du voyage qu'il vient de faire dans l'intérêt du Spiritisme, et se félicite de la cordialité de l'accueil qu'il a reçu partout, et notamment à Sens, Mâcon, Lyon et St-Étienne. Il a constaté, partout où il s'est arrêté, les progrès considérables de la doctrine ; mais ce qui est surtout digne de remarque, c'est que nulle part il n'a vu qu'on en fît un amusement ; partout on s'en occupe d'une manière sérieuse, et partout on en comprend la portée et les conséquences futures. Il y a sans doute encore beaucoup d'opposants, dont les plus acharnés sont les opposants intéressés, mais les railleurs diminuent sensiblement ; voyant que leurs sarcasmes ne mettent pas les rieurs de leur côté, et qu'ils favorisent plus qu'ils n'arrêtent le progrès des croyances nouvelles, ils commencent à comprendre qu'ils n'y gagnent rien et dépensent leur esprit en pure perte, c'est pourquoi ils se taisent. Un mot

bien caractéristique semble être partout à l'ordre du jour, c'est celui-ci : *Le Spiritisme est dans l'air* ; à lui seul il peint l'état des choses. Mais c'est surtout à Lyon que les résultats sont les plus remarquables. Les Spiritistes y sont nombreux dans toutes les classes, et dans la classe ouvrière ils se comptent par centaines. La doctrine spirite a exercé parmi les ouvriers la plus salutaire influence au point de vue de l'ordre, de la morale et des idées religieuses. En résumé, la propagation du Spiritisme marche avec la rapidité la plus encourageante.

M. Allan Kardec donne lecture du discours prononcé par M. Guillaume au banquet que les Spiritistes lyonnais lui ont offert, et de la réponse qu'il y a faite.

La Société reconnaissante des témoignages de sympathie que ses confrères de Lyon lui ont donnés en cette circonstance, leur vote une adresse de remerciement dont le projet a été soumis au comité et amendé par lui. Cette adresse sera transmise par les soins du président.

M. Allan Kardec a vu à St-Étienne M. R... et entendu de lui-même l'exposé du système qui lui est dicté au moyen de ce qu'il appelle *l'écriture inconsciente*. Ce système sera ultérieurement l'objet d'un examen spécial.

Il rend en outre compte d'un cas très curieux d'obsession physique sur une personne de Lyon ; d'un fait de médiumnité visuelle dont il a été témoin, et d'un phénomène de transfiguration accompli aux environs de St-Étienne sur la personne d'une jeune fille qui prenait, à certains moments, l'apparence complète de son frère mort quelques années auparavant.

2° Relation d'un fait remarquable d'identité spirite arrivé sur un navire de la marine impériale, en station dans les mers de la Chine. Le fait est rapporté par un chirurgien de la flotte présent à la séance. Sur le navire tout le monde, depuis les matelots jusqu'à l'état-major, s'occupait d'évocations ; mais ne connaissant pas le moyen d'obtenir des communications écrites, on se servait de la typtologie alphabétique ; on eut l'idée d'évoquer un lieutenant mort depuis deux ans ; entre autres particularités il dit ceci : « Je vous prie instamment de faire payer au capitaine la somme de... (Il désigne la somme.) que je lui dois, et que je regrette de n'avoir pu lui payer avant ma mort. » Personne ne connaissait cette circonstance ; le capitaine lui-même l'avait oubliée, mais ayant vérifié ses comptes, il y trouva la mention de la dette du lieutenant, et dont le chiffre indiqué par son Esprit était parfaitement exact.

3° M. de Grand-Boulogne donne lecture d'une charmante pièce de vers adressée par lui à son Esprit familial.

Études. 1° Questions adressées à saint Louis sur son apparition à un médium voyant de Lyon, en présence de M. Allan Kardec. Il répond : « Oui,

c'était bien moi ; il était du devoir de ma mission de ne pas abandonner le directeur de la société que je patronne. »

- Autres questions sur l'impression physique produite sur certains médiums écrivains par les Esprits bons ou mauvais.

2° Évocation de M. Ch. de P. qu'on a trouvé noyé, et dont la mort a été attribuée à un suicide. Il dément cette opinion en racontant les causes accidentelles qui ont occasionné sa mort.

3° Dictée spontanée, signée Lamennais, obtenue par M. D...

Vendredi 12 octobre 1860. (Séance générale.)

Réunion du comité.

Présidence de M. Jobard de Bruxelles, président honoraire.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la séance du 5 octobre.

Communications diverses. - 1° Lecture de diverses communications obtenues par madame Schm... : *Les Orphelins*, signée Jules Morin. Autres signées Alfred de Musset ; la reine d'Oude, Nicolas.

2° Lecture d'une dictée spontanée signée saint Louis, obtenue par M. Darcol, sur divers conseils aux Spirités.

3° Lettre adressée à M. Allan Kardec, par M. J... de Terre-Noire, sur l'impression pénible qu'a produite sur lui l'exposé du système de M. R...

Études. 1° Évocation de Saül, roi des Juifs ; il déclare que ce n'est point lui qui se communique à mademoiselle B...

L'Esprit qui se communique sous ce nom avait enseigné dans le cercle de cette demoiselle un système particulier dont les deux points principaux sont ceux-ci : 1° Les Esprits sont d'autant plus éclairés que leur dernière existence terrestre est plus ancienne, d'où il suit que saint Louis, par exemple, doit être moins avancé que lui, parce qu'il est mort depuis moins longtemps. - 2° Que les Esprits ne prennent d'incarnation que sur la terre, et que le nombre de ces incarnations est de trois, jamais plus, jamais moins, ce qui suffit pour les amener du degré le plus bas jusqu'au degré le plus élevé.

M. Allan Kardec ayant combattu cette théorie comme irrationnelle et démentie par les faits, l'Esprit s'était fait fort de lui faire changer d'avis. Etant évoqué il ne peut soutenir son système, mais il ne se tient pas pour battu, et demande à être entendu dans une séance intime et par son médium habituel.

Nota. Cette séance ayant eu lieu à quelques jours de là, l'Esprit persista à se dire Saül, roi des Juifs ; mais pressé par les questions, il fit preuve de l'ignorance la plus absolue, en disant, par exemple, que l'incarnation n'a

lieu que sur la terre, parce que la terre est le seul globe *solide* ; toutes les autres planètes n'étant, selon lui, que des *globes fluidiques*, ne pouvaient servir d'habitations à des êtres corporels. Lorsqu'on lui objecta le phénomène des éclipses de soleil, il prétendit que le soleil n'était jamais éclipsé par Mercure et Vénus, et que d'ailleurs les astronomes n'avaient pas toujours été d'accord entre eux.

Ce fait prouve une fois de plus que les Esprits sont loin d'avoir la science infuse, et combien on doit se tenir en garde contre les systèmes que, par amour-propre, quelques-uns cherchent à accréditer, à la faveur de quelques belles maximes de morale. Celui-ci, malgré sa jactance, a montré le bout de l'oreille par sa ridicule théorie des corps planétaires, et prouvé que, de son vivant, il devait être moins instruit que le dernier écolier, ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de son avancement. Lorsque ces Esprits trouvent des auditeurs qui accueillent leurs paroles avec une confiance trop aveugle, ils en profitent, mais on en rencontrera moins à mesure que l'on sera pénétré de cette vérité qu'il faut soumettre toutes les communications au contrôle sévère de la logique et de la raison ; quand ces Esprits faux-savants verront qu'on n'est pas dupe des noms respectables dont ils se parent, et qu'ils ne peuvent faire accepter leurs utopies, ils comprendront qu'ils perdent leur temps, et se tairont.

2° Évocation de l'Esprit qui se communique à M. R..., et lui a également dicté un système complet. Cette étude sera reprise ultérieurement.

3° Dictée spontanée obtenue par M. D... sur la *science infuse*, et signée saint Louis. Cette communication paraît avoir été provoquée par les sujets dont on s'est occupé pendant la séance.

4° Dessin obtenu par mademoiselle J... et signé Ary Scheffer.

5° Évocation de N..., par mademoiselle J... Il se manifeste comme d'habitude par la violence. « Me demander du calme, dit-il, c'est me demander de n'être pas moi. Vous le voyez, je brûle encore ; c'est que le souffle de la bataille est monté vers moi. »

Interrogé sur la raison pour laquelle il s'est montré si calme avec madame Sch... Il répond : J'avais pris un interprète pour ne pas briser cette frêle créature ; j'ai pu avoir de belles et bonnes pensées, mais non les écrire moi-même.

Un autre Esprit se communique spontanément à mademoiselle J... ; à son extrême douceur, à son écriture posée, correcte et presque moulée, qui contraste d'une manière si remarquable avec l'écriture saccadée, anguleuse et impatiente de N., le médium croit reconnaître Jean-Baptiste, qui s'est plusieurs fois manifesté de cette manière. Il parle de l'efficacité de

la prière, et rappelle les prophéties de l'Apocalypse qui trouvent aujourd'hui leur application.

Vendredi 19 octobre 1860. (Séance particulière.)

Réunion du comité.

Lecture du procès-verbal et des travaux de la dernière séance.

Sur l'avis du comité, et après rapport verbal, sont admis, comme associés-libres, M. G..., négociant à Paris, et M. D..., employé des postes.

Communications diverses. 1° Lecture d'une communication obtenue par madame Sch... de son frère. Elle est remarquable par l'élévation des pensées, et prouve l'affection que les Esprits conservent pour ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

2° Madame Desl... donne lecture de l'évocation d'une ancienne bonne morte au service de sa famille. Cette évocation, où l'Esprit prouve son attachement et ses bons sentiments, offre une particularité remarquable, c'est la forme du langage, qui est de tous points semblable à celui des gens de la campagne, l'Esprit ayant conservé jusqu'aux expressions qui lui étaient familières.

3° Fait d'identité relatif à l'Esprit de M. Charles de P..., évoqué dans la séance du 5 octobre. La personne à qui il s'était déjà communiqué à Bordeaux l'ayant évoqué de nouveau dans les premiers jours de ce mois, il lui apprit qu'il venait d'être appelé à la société où il avait confirmé ce qu'il lui avait dit au sujet de la cause accidentelle de sa mort. Peu d'instants après, cette personne reçut la lettre de M. Allan Kardec, qui lui transmettait le détail de l'évocation faite à la société.

4° Relation de divers faits d'apparitions vaporeuses et tangibles, et d'apports d'objets matériels, personnels à M. de St-G..., présent à la séance, ainsi qu'à une de ses parentes. Ces faits seront l'objet d'un examen ultérieur.

Etudes. 1° Évocation de l'Esprit qui s'est manifesté visiblement à M. de St-G... Il donne quelques explications, mais déclare qu'il préfère se communiquer par son médium habituel.

2° Évocation d'un Esprit qui prend le nom de Balthazar, et s'est révélé spontanément chez mademoiselle H..., en montrant des dispositions gastronomiques. Cette évocation offre un grand intérêt au point de vue de l'étude des Esprits non dématérialisés et qui conservent les instincts de la vie terrestre.

3° Trois dictées spontanées sont obtenues ; la première par M. Didier fils, sur le christianisme, signée Lammenais ; la deuxième, par madame

Costel, sur les Esprits matériels, signée Delphine de Girardin ; la troisième, par mademoiselle Huet ; le baiser de paix, parabole, signée Channing.

BIBLIOGRAPHIE.

Lettre d'un catholique sur le Spiritisme.

Par le docteur GRAND, ancien vice-consul de France⁵.

L'auteur de cette brochure s'est proposé de prouver qu'on peut être à la fois bon catholique et fervent Spirite ; sous ce rapport il prêche de parole et d'exemple, car il est sincèrement l'un et l'autre. Il établit par des faits et par des arguments d'une rigoureuse logique la concordance du Spiritisme avec la religion, et démontre que tous les dogmes fondamentaux trouvent, dans la doctrine spirite, une explication de nature à satisfaire la raison la plus exigeante, et que la théologie s'efforce en vain de donner ; d'où il conclut que si ces mêmes dogmes étaient enseignés de cette manière, ils trouveraient bien moins d'incrédules, et que partant la religion devant gagner à cette alliance, un jour viendra que, par la force des choses, le Spiritisme sera dans la religion, ou la religion dans le Spiritisme.

Il nous paraît difficile qu'après la lecture de ce petit livre, ceux que des scrupules religieux éloignent encore du Spiritisme, ne soient pas ramenés à une plus saine appréciation de la chose. Il y a d'ailleurs un fait évident, c'est que les idées spirites marchent avec une telle rapidité, qu'on peut, sans être devin ni sorcier, prévoir le temps où elles seront si générales que, bon gré malgré, il faudra bien compter avec elles ; elles prendront droit de cité sans avoir besoin de la permission de personne, et avant peu on reconnaîtra, si déjà on ne le fait, l'impossibilité absolue d'en arrêter le cours. Les diatribes même leur donnent un élan extraordinaire, et l'on ne saurait croire le nombre d'adeptes qu'a faits, sans le vouloir, M. Louis Figuier avec son histoire du merveilleux, où il prétend tout expliquer par l'hallucination, tandis qu'en définitive il n'explique rien,

⁵ Br. grand in-18, prix 1 fr., et par la poste 1 fr. 15 c. ; chez Ledoyen, libraire-éditeur, Palais-Royal, 31, galerie d'Orléans, et au bureau de la *Revue Spirite*.

parce que son point de départ étant la négation de toute puissance en dehors de l'humanité, sa théorie matérielle ne peut résoudre tous les cas. Les plaisanteries de M. Oscar Comettant ne sont pas des raisons : il a fait rire, mais ce n'est pas aux dépens des Spirites. L'imprudent et grossier article de la *Gazette de Lyon* n'a fait de tort qu'à lui-même, car tout le monde l'a jugé comme il méritait de l'être. Après la lecture de la brochure dont nous parlons, que diront ceux qui osent encore avancer que les Spirites sont des impies, et que leur doctrine menace la religion ? Ils ne font pas attention qu'en disant cela ils feraient croire que la religion est vulnérable ; elle serait bien vulnérable en effet, si une utopie, puisque, selon eux c'en est une, pouvait la compromettre. Nous ne craignons pas de le dire, tous les hommes sincèrement religieux, et nous entendons par là ceux qui le sont plus par le cœur que par les lèvres, reconnaîtront dans le Spiritisme une manifestation divine dont le but est de raviver la foi qui s'éteint.

Nous recommandons avec instance cette brochure à tous nos lecteurs, et nous croyons qu'ils feront une chose utile en cherchant à la propager.

Homère.

Nous sommes depuis assez longtemps déjà en relation avec deux médiums de Sens, aussi distingués par leur faculté que recommandables par leur modestie, leur dévouement et la pureté de leurs intentions. Nous nous garderions de le leur dire, si nous ne les savions inaccessibles à l'orgueil, cette pierre d'achoppement de tant de médiums, et contre laquelle sont venues se briser tant d'heureuses dispositions ; c'est une qualité assez rare pour qu'elle mérite d'être signalée. Nous avons pu nous assurer par nous-même des sympathies qu'ils ont parmi les bons Esprits ; mais loin de s'en prévaloir, loin de se croire les seuls interprètes de la vérité, sans se laisser éblouir par des noms imposants, ils acceptent en toute humilité, et avec une *prudente réserve* les communications qu'ils reçoivent, les soumettant toujours au contrôle de la raison. C'est le seul moyen de décourager les Esprits trompeurs, toujours à l'affût des gens disposés à croire, sur parole, tout ce qui vient du monde des Esprits,

pourvu que cela porte un nom respectable. Du reste, jamais ils n'ont eu de communications frivoles, triviales, grossières ou ridicules, et jamais aucun Esprit n'a tenté de leur inculquer des idées excentriques, ou de s'imposer comme régulateur absolu ; et ce qui prouve plus encore que tout cela en faveur des Esprits qui les assistent, ce sont les sentiments de réelle bienveillance et de véritable charité chrétienne que ces Esprits inspirent à leurs protégés. Telle est l'impression qui nous est restée de ce que nous avons vu et que nous sommes heureux de proclamer.

Dans l'intérêt de la conservation et du perfectionnement de leur faculté, nous faisons des vœux pour qu'ils ne tombent jamais dans le travers des médiums qui croient à leur infaillibilité. Il n'en est pas un qui puisse se flatter de n'avoir jamais été trompé ; les meilleures intentions n'en garantissent pas toujours, et c'est souvent une épreuve pour exercer le jugement et la perspicacité ; mais à l'égard de ceux qui ont le malheur de se croire infaillibles, les Esprits trompeurs sont trop adroits pour n'en pas profiter ; ils font ce que font les hommes : *ils exploitent toutes les faiblesses.*

Dans le nombre des communications que ces messieurs nous ont adressées, la suivante, signée Homère, sans avoir rien de bien saillant sous le rapport des idées, nous a paru mériter une attention particulière, en raison d'un fait remarquable qui peut, jusqu'à un certain point, être considéré comme une preuve d'identité. Cette communication a été obtenue spontanément, et sans que le médium songeât le moins du monde au poète grec ; elle a donné lieu à diverses questions que nous croyons également devoir reproduire.

Le médium écrivit donc un jour ce qui suit, sans savoir qui le lui dictait :

« Mon Dieu ! que vos desseins sont profonds, et que vos vues sont impénétrables ! Les hommes ont cherché dans tous les temps la solution d'une foule de problèmes qui ne sont point encore résolus. Moi aussi, j'ai cherché toute ma vie, et je n'ai pu résoudre celui qui semble le moindre de tous : le mal, aiguillon dont vous vous servez pour pousser l'homme à faire le bien par amour. Je connus, bien jeune encore, les mauvais traitements que les humains se font subir les uns aux autres, sans arrière-pensées, comme si le mal était pour eux un élément naturel, et pourtant il n'en est pas ainsi, puisque tous tendent au même but qui est le bien. Ils s'égorgent entre eux, et au réveil ils reconnaissent avoir frappé un frère ! Mais tels sont vos décrets qu'il ne nous appartient pas de changer ; nous n'avons que le mérite ou le démérite d'avoir plus ou moins résisté à la tentation, et pour sanction de tout cela, le châtement ou la récompense.

« J'ai passé mes jeunes années dans les roseaux du Mèlès ; je me suis

baigné et bercé bien souvent dans ses flots ; c'est pourquoi on m'appelait dans ma jeunesse *Mélesigène*. »

1. Ce nom nous étant inconnu, nous prions l'Esprit de vouloir bien se faire connaître d'une manière plus précise. - R. Ma jeunesse fut bercée dans les flots ; la poésie m'a donné des cheveux blancs ; c'est moi que vous appelez *Homère*. »

Remarque. - Notre surprise fut grande, car nous n'avions aucune idée de ce surnom d'Homère ; nous l'avons trouvé depuis dans le dictionnaire mythologique. Nous poursuivîmes nos questions.

2. Voudriez-vous nous dire à quoi nous devons le bonheur de votre visite spontanée, car, nous vous en demandons pardon, nous ne pensions nullement à vous en ce moment ? - R. C'est parce que je viendrai à vos réunions, comme on va toujours vers les frères qui ont en vue de faire le bien.

3. Si nous osions, nous vous prierions de nous parler des derniers moments de votre vie terrestre. - R. Oh ! mes amis, fasse Dieu que vous ne mouriez pas aussi malheureux que moi ! Mon corps est mort dans la dernière des misères humaines ; l'âme est bien troublée en cet état ; le réveil est plus difficile, mais aussi il est bien plus beau. Oh ! comme Dieu est grand ! qu'il vous bénisse ! je l'en prie du fond de mon cœur.

4. Les poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée, que nous avons, sont-ils bien tels que vous les avez composés ? - R. Non, on les a travaillés.

5. Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de vous avoir donné le jour ; pourriez-vous nous fixer à cet égard ? - R. Cherchez quelle ville de la Grèce possédait le toit du courtisan Cléanax ; c'est lui qui a chassé ma mère du lieu de ma naissance, parce qu'elle ne voulait pas être sa maîtresse, et vous saurez dans quelle ville j'ai reçu le jour. Oui, elles se sont disputé ce prétendu honneur, et elles ne se disputaient pas celui de m'avoir donné l'hospitalité. Oh ! voilà bien les pauvres humains ; toujours futilités, bonnes pensées, jamais !

Observation. - Le fait le plus saillant de cette communication est celui de la révélation du surnom d'Homère, et il est d'autant plus remarquable que les deux médiums, qui reconnaissent eux-mêmes et déplorent l'insuffisance de leur éducation, ce qui les oblige à vivre du travail de leurs mains, ne pouvaient en avoir aucune idée ; et l'on peut d'autant moins l'attribuer à un reflet de pensée quelconque, qu'à ce moment ils étaient seuls.

Nous ferons, à ce sujet, une autre remarque, c'est qu'il est constant pour tout Spirite tant soit peu expérimenté, qu'une personne qui aurait connu le surnom d'Homère et qui, l'ayant évoqué, lui aurait demandé de le

dire, comme preuve d'identité, ne l'aurait pas obtenu. Si les communications n'étaient qu'un reflet de la pensée, comment l'Esprit ne dirait-il pas ce que l'on sait, tandis que, de lui-même, il dit ce qu'on ne sait pas ? C'est qu'il a aussi sa dignité et sa susceptibilité, et veut prouver qu'il n'est pas aux ordres du premier curieux venu. Supposons que celui qui se récrie le plus contre ce qu'il appelle le caprice ou la mauvaise volonté de l'Esprit, se présente dans une maison en déclinant son nom ; que ferait-il si on l'accueillait en lui demandant à brûle-pourpoint de prouver qu'il est bien un tel ? Il tournerait le dos ; c'est ce que font les Esprits. Cela ne veut pas dire qu'il faille les croire sur parole ; mais quand on veut avoir des preuves de leur identité, il faut s'y prendre avec ménagement aussi bien avec eux qu'avec les hommes. Les preuves d'identité données spontanément par les Esprits sont toujours les meilleures.

Si nous nous sommes aussi longuement étendu à propos d'un sujet qui ne paraissait pas comporter autant de développements, c'est qu'il nous semble utile de ne négliger aucune occasion d'appeler l'attention sur la partie pratique d'une science qui est entourée de plus de difficultés qu'on ne le croit généralement, et que trop de gens croient posséder, parce qu'ils savent faire frapper une table ou marcher un crayon. Nous nous adressons d'ailleurs à ceux qui croient avoir encore besoin de quelques conseils, et non à ceux qui, après quelques mois à peine d'étude, pensent pouvoir s'en passer ; si les avis que nous croyons devoir donner sont perdus pour quelques-uns, nous savons qu'ils ne le sont pas pour tous, et que beaucoup de personnes les accueillent avec plaisir.

Entretiens familiers d'outre-tombe

Blathazar, ou l'Esprit gastronome.

(Société, 19 octobre 1860.)

Dans une réunion spirite particulière un Esprit s'est présenté spontanément, sous le nom de Balthazar ; il a dicté la phrase suivante par coups frappés :

« J'aime la bonne chère et les belles ; vivent le melon et le homard, la demi-tasse et le petit-verre. »

Il nous a semblé que de pareilles dispositions, chez un habitant du monde invisible, pouvaient donner lieu à une étude sérieuse, et qu'on devait pouvoir en tirer un enseignement instructif sur les facultés et les sensations de certains Esprits. C'était, à notre avis, un intéressant sujet d'observation qui s'était présenté de lui-même, ou mieux encore qui avait peut-être été envoyé par les Esprits élevés, désireux de nous fournir des moyens de nous instruire ; nous serions donc coupables de n'en pas profiter. Il est évident que cette phrase burlesque révèle, de la part de cet Esprit, une nature toute spéciale dont l'étude peut jeter une nouvelle lumière sur ce qu'on peut appeler la physiologie du monde spirite.

C'est pourquoi la société a cru devoir l'évoquer, non par un motif futile, mais dans l'espoir d'y trouver un nouveau sujet d'instruction.

Certaines personnes croient qu'on ne peut rien apprendre qu'avec l'Esprit des grands hommes : c'est une erreur. Les Esprits d'élite peuvent seuls sans doute nous donner des leçons de haute philosophie théorique, mais ce qui ne nous importe pas moins, c'est la connaissance de l'état réel du monde invisible. Par l'étude de certains Esprits, nous prenons en quelque sorte la nature sur le fait ; c'est en voyant les plaies qu'on peut trouver le moyen de les guérir. Comment nous rendrions-nous compte des peines et des souffrances de la vie future si nous n'avions pas vu des Esprits malheureux ? Par eux nous comprenons que l'on peut souffrir beaucoup sans être dans le feu et dans les tortures matérielles de l'enfer, et cette conviction, que donne le spectacle des bas-fonds de la vie spirite, n'est pas une des causes qui ont le moins contribué à rallier des partisans à la doctrine.

1. Évocation. - R. Mes amis, me voici devant une grande table, mais nue, hélas !

2. Cette table est nue, c'est vrai, mais veuillez nous dire à quoi vous servirait qu'elle fût chargée de mets ; qu'en feriez-vous ? - R. *J'en sentirais le parfum, comme autrefois j'en savourais le goût.*

Remarque. Cette réponse est tout un enseignement. Nous savons que les Esprits ont nos sensations, et qu'ils perçoivent les odeurs aussi bien que les sons. A défaut de pouvoir manger, un Esprit matériel et sensuel se repaît de l'émanation des mets ; il les savoure par l'odorat, comme de son vivant, il le faisait par le sens du goût. Il y a donc quelque chose de véritablement matériel dans sa jouissance ; mais comme en définitive il y a plus de désir que de réalité, cette jouissance même, en aiguillonnant les désirs, devient un supplice pour les Esprits inférieurs, qui ont encore conservé les passions humaines.

3. Parlons très sérieusement, je vous prie ; notre but n'est nullement de plaisanter, mais de nous instruire. Veuillez donc répondre sérieusement à

nos questions, et au besoin vous faire assister par un Esprit plus éclairé, si cela est nécessaire.

Vous avez un corps fluidique, nous le savons ; mais dites-nous si, dans ce corps, il y a un estomac ? - R. Estomac fluidique aussi, où les odeurs seules peuvent passer.

4. Quand vous voyez des mets appétissants, éprouvez-vous le désir d'en manger ? - R. Manger, hélas ! je ne le puis plus ; pour moi ces mets sont ce que sont les fleurs pour vous : vous les sentez, mais vous ne les mangez pas ; cela vous contente ; eh ben ! je suis content aussi.

5. Cela vous fait-il plaisir de voir manger les autres ? - R. Beaucoup, quand je suis là.

6. Éprouvez-vous le besoin de manger et de boire ? Remarquez que nous disons le *besoin* ; tout à l'heure nous avons dit le *désir*, ce qui n'est pas la même chose. - R. Besoin, non ; mais désir, oui, toujours.

7. Ce désir est-il pleinement satisfait par l'odeur que vous aspirez ; est-ce pour vous la même chose que si vous mangiez réellement ? - R. C'est comme si je vous demandais si la vue d'un objet que vous désirez ardemment remplace pour vous la possession de cet objet.

8. Il semblerait, d'après cela, que le désir que vous éprouvez doit être un vrai supplice, ne pouvant pas avoir la jouissance réelle ? - R. Supplice plus grand que vous ne croyez ; mais je tâche de m'étourdir en me faisant illusion.

9. Votre état nous semble assez matériel ; dites-nous si vous dormez quelquefois ? - R. Non ; j'aime à flâner un peu partout.

10. Le temps vous paraît-il long ? vous ennuyez-vous quelquefois ? - R. Non ; je parcours les halles, les marchés ; je vais voir arriver la marée, et cela m'occupe bien et beaucoup.

11. Que faisiez-vous quand vous étiez sur terre ?

Nota. - Quelqu'un dit : sans doute il était cuisinier. - R. Gourmand, non glouton ; avocat, fils de gourmand ; petit-fils de gourmand ; mes pères étaient fermiers généraux.

L'Esprit répondant ensuite à la réflexion précédente ajoute : Tu vois bien que je n'étais pas cuisinier ; je ne t'aurais pas invité à mes déjeuners ; tu ne sais ni boire ni manger.

12. Y a-t-il longtemps que vous êtes mort ? - R. Il y a une trentaine d'années : à quatre-vingts ans.

13. Voyez-vous d'autres Esprits plus heureux que vous ? - R. Oui, j'en vois qui font consister leur bonheur à louer Dieu ; je ne connais pas encore cela ; mes pensées rasent la terre.

14. Vous rendez-vous compte des causes qui les rendent plus heureux

que vous ? - R. Je ne les apprécie pas encore, comme celui qui ne sait ce que c'est qu'un plat recherché ne l'apprécie pas ; cela viendra peut-être. Adieu ; je vais à la recherche d'un bon petit souper bien délicat et bien succulent.

BALTHAZAR.

Remarque. Cet Esprit est un véritable type ; il fait partie de cette classe nombreuse d'êtres invisibles qui ne se sont nullement élevés au-dessus de la condition de l'humanité ; ils n'ont de moins que le corps matériel, mais leurs idées sont exactement les mêmes. Celui-ci n'est pas un mauvais Esprit ; il n'a contre lui que la sensualité qui est à la fois pour lui un supplice et une jouissance ; comme Esprit il n'est donc pas très malheureux ; il est même heureux à sa manière ; mais Dieu sait ce qui l'attend dans une nouvelle existence ; un triste retour pourra bien le faire réfléchir, et développer en lui le sens moral encore étouffé par la prépondérance des sens.

Un Spirite à son Esprit familial.

Stances.

Toi qui donnes à ma tristesse
Un regard de tendre pitié !
Toi qui donnes à ma faiblesse
L'appui de la sainte amitié !
Esprit, génie, ou pure flamme,
Suspends ton essor vers les cieux ;
Reste pour éclairer mon âme,
O conseiller mystérieux !
Messager de la Providence,
Sage interprète de sa loi,
Oh ! parle ; je t'écoute en silence :
Maître divin, enseigne-moi.
Naguère encore le doute sombre,
Le doute planait sur mon cœur,
Mais ton souffle écartant cette ombre,
Me jette un rayon de bonheur.

Ainsi, Dieu, le maître adorable,
Père, encore plus que créateur,
Met, dans sa tendresse ineffable,
Un ange près de notre cœur.
Chacun, ô ravissant miracle !
Possède un céleste gardien ;
Chacun de nous a son oracle
On son invisible soutien.

Charmant Esprit qui me console !
Frère béni, doux et pieux,
Qu'avec toi mon âme s'envole,
Qu'elle s'envole vers les cieux !
Oui, je t'aime, ange tutélaire ;
Avec bonheur je prends ta main ;
Je te suis, douce étoile ; éclaire
Le ciel où nous serons demain.

A. G.

Relations affectueuses des Esprits.

Commentaire sur la dictée spontanée publiée dans la revue du mois d'octobre 1860, sous le titre de *le Réveil de l'Esprit*.

On a généralement admiré les belles communications de l'Esprit qui signe *Georges* ; mais en raison même de la supériorité dont cet Esprit a fait preuve, plusieurs personnes ont vu avec surprise ce qu'il dit dans sa communication du *Réveil de l'Esprit*, à propos des relations d'outre-tombe. On y lit ce qui suit :

« On se dépouille de tous les préjugés terrestres, la vérité apparaît dans toute sa lumière, rien ne pallie les fautes ; rien ne cache les vertus ; on voit son âme aussi clairement que dans un miroir ; on cherche parmi les Esprits ceux que l'on a connus, car l'Esprit s'effraie de son isolement, mais ils passent sans s'arrêter ; il n'y a pas de communications amicales entre les Esprits errants ; ceux même qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance ; ces formes diaphanes glissent et ne se fixent

pas : les communications affectueuses sont réservées aux Esprits supérieurs. »

La pensée de se retrouver après la mort et de communiquer avec ceux que l'on a aimés est une des plus douces consolations du Spiritisme, et l'idée que les âmes ne peuvent avoir entre elles de relations amicales serait navrante si elle devait être absolue, aussi ne sommes-nous pas surpris du sentiment pénible qu'elle a produit. Si Georges avait été un de ces Esprits vulgaires et systématiques qui émettent leurs propres idées sans s'inquiéter de leur justesse ou de leur fausseté, on n'y aurait attaché aucune importance ; en raison de sa sagesse et de sa profondeur habituelles, on pouvait croire qu'il y avait au fond de cette théorie quelque chose de vrai, mais que la pensée n'avait pas été complètement exprimée ; c'est en effet ce qui résulte des explications que nous avons demandées. Nous trouvons donc là une preuve de plus qu'il ne faut rien accepter sans l'avoir soumis au contrôle de la raison, et ici la raison et les faits nous disent que cette théorie ne saurait être absolue.

Si l'isolement était une propriété inhérente à l'erraticité, cet état serait un véritable supplice, d'autant plus pénible qu'il peut se prolonger pendant une longue suite de siècles. Nous savons, par expérience, que la privation de la vue de ceux que l'on a aimés est une punition pour certains Esprits ; mais nous savons aussi que beaucoup sont heureux de se retrouver ; qu'à la sortie de cette vie, nos amis du monde spirite viennent nous recevoir et nous aident à nous débarrasser des langes matériels, et que rien n'est plus pénible que de ne trouver aucune âme bienveillante à ce moment solennel. Cette consolante doctrine serait-elle une chimère ? Non, cela ne se peut pas, car elle n'est pas seulement le résultat d'un enseignement, ce sont les âmes elles-mêmes, heureuses ou souffrantes qui sont venues décrire leur situation. Nous savons que les Esprits se réunissent et se concertent entre eux pour agir d'un commun accord avec plus de puissance en certaines occasions, pour le mal comme pour le bien ; que les Esprits qui manquent des connaissances nécessaires pour répondre aux questions qu'on leur adresse, peuvent être assistés par des Esprits plus éclairés ; que ceux-ci ont pour mission d'aider, par leurs conseils, à l'avancement des Esprits arriérés ; que les Esprits inférieurs agissent sous l'impulsion d'autres Esprits dont ils sont les instruments ; qu'ils reçoivent des ordres, des défenses ou des permissions, toutes circonstances qui ne sauraient avoir lieu si les Esprits étaient livrés à eux-mêmes. Le simple bon sens nous dit donc que la situation dont il a été parlé est relative et non absolue ; qu'elle peut exister pour quelques-uns dans des circonstances données, mais qu'elle ne saurait être générale, car autrement elle serait le plus grand obstacle au

progrès de l'Esprit, et par cela même ne serait conforme ni à la justice, ni à la bonté de Dieu. Evidemment l'Esprit de Georges n'a envisagé qu'une phase de l'erraticité, ou, pour mieux dire, il a restreint l'acception du mot *errant* à une certaine catégorie d'Esprits, au lieu de l'appliquer, comme nous le faisons, à tous les Esprits non incarnés indistinctement.

Il peut donc se faire que deux êtres qui se sont aimés n'échangent pas de signes de reconnaissance ; qu'ils ne puissent même ni se voir ni se parler, si c'est une punition pour l'un des deux. D'un autre côté, comme les Esprits se réunissent selon l'ordre hiérarchique, deux êtres qui se sont aimés sur la terre peuvent appartenir à des ordres très différents, et par cela même se trouver séparés jusqu'à ce que le moins avancé soit arrivé au degré de l'autre ; cette privation peut être ainsi une suite de l'expiation et des épreuves terrestres ; c'est à nous de faire en sorte de ne pas la mériter.

Le bonheur des Esprits est relatif à leur élévation ; ce bonheur n'est complet que pour les Esprits épurés dont la félicité consiste principalement dans l'amour qui les unit ; cela se conçoit et c'est de toute justice, car l'affection véritable ne peut exister qu'entre des êtres qui ont dépouillé tout égoïsme et toute influence matérielle, parce que, chez ceux-là seulement, elle est pure, sans arrière-pensée, et ne peut être troublée par rien ; d'où il suit que leurs communications doivent être, par cela même, plus affectueuses, plus expansives, qu'entre les Esprits qui sont encore sous l'empire des passions terrestres ; il faut en conclure que les Esprits errants ne sont pas forcément privés, mais peuvent être privés de ces sortes de communications, si telle est la punition qui leur est infligée. Comme le dit Georges dans un autre passage : cette privation momentanée ne leur donne que plus d'ardeur pour arriver au moment où les épreuves accomplies leur rendront les objets de leur affection ; » donc cette privation n'est pas l'état normal des Esprits errants, mais une expiation pour ceux qui l'ont méritée, une des mille et une variétés qui nous attendent dans l'autre vie, quand nous avons démérité en celle-ci.

Dissertations spirites.

Obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Premières impressions d'un Esprit.

(Médium, madame Costel.)

Je vous parlerai de l'étrange changement qui s'opère dans l'Esprit aussitôt après sa délivrance ; il s'évapore de la dépouille qu'il abandonne,

comme une flamme se dégage du foyer qui l'a produite ; puis succède un grand trouble, et ce doute étrange : suis-je mort ou vivant ? L'absence des sensations ordinaires produites par le corps étonne, et immobilise pour ainsi dire ; ainsi qu'un homme habitué à un lourd fardeau, notre âme, allégée tout à coup, ne sait que faire de sa liberté ; puis l'espace infini, les merveilles sans nombre des astres se succédant dans un rythme harmonieux, les Esprits empressés, flottant dans l'air, et éclatants de la lumière subtile qui semble les transpercer, le sentiment de la délivrance qui inonde tout à coup, le besoin de s'élancer aussi dans l'espace, comme des oiseaux qui veulent essayer leurs ailes, voilà les premières impressions que nous ressentons tous. Je ne puis vous révéler toutes les phases de cette existence ; j'ajoute seulement que, bientôt rassasiée de son éblouissement, l'âme avide veut s'élancer et monter plus haut, dans les régions du vrai beau, du vrai bien, et cette aspiration est le tourment des Esprits altérés de l'infini ; comme la chrysalide, ils attendent le dépouillement de leur peau ; ils sentent sourdre les ailes qui les emporteront, radieux, dans l'azur béni ; mais retenus encore par les liens du péché, il leur faut planer entre le ciel et la terre, n'appartenant ni à l'un ni à l'autre. Que sont toutes les aspirations terrestres, comparées à l'ardeur inassouvie de l'être qui a entrevu un coin de l'éternité ! Souffrez donc beaucoup pour arriver épurés parmi nous ; le Spiritisme vous aidera, car c'est une œuvre bénie ; il relie entre eux les Esprits et les vivants, qui forment les anneaux d'une chaîne invisible, qui remonte jusqu'à Dieu.

Delphine DE GIRARDIN.

Les Orphelins.

(Méd., Mme Schmidt.)

Mes frères, aimez les orphelins ; si vous saviez combien il est triste d'être seul et abandonné, surtout dans le jeune âge ! Dieu permet qu'il y ait des orphelins pour nous engager à leur servir de pères. Quelle divine charité d'aider une pauvre petite créature délaissée, de l'empêcher de souffrir de la faim et du froid, de diriger son âme, afin qu'elle ne s'égaré pas dans le vice ! Qui tend la main à l'enfant abandonné est agréable à Dieu, car il comprend et pratique sa loi. Pensez aussi que souvent l'enfant que vous secourez vous a peut-être été cher dans une autre vie ; et si vous pouviez vous souvenir, ce ne serait plus de la charité, mais un devoir. Ainsi donc, mes amis, tout être souffrant est votre frère, et a droit à votre charité ; non pas cette charité qui blesse le cœur, non cette aumône qui brûle la main dans laquelle elle tombe, car vos oboles sont souvent bien amères.

Que de fois elles seraient refusées si au grenier la maladie et la faim ne les attendaient pas ! Donnez délicatement, ajoutez au bienfait le plus précieux de tous : une bonne parole, une caresse, un sourire d'ami ; évitez ce ton de pitié et de protection qui retourne le fer dans un cœur qui saigne, et pensez qu'en faisant le bien, vous travaillez pour vous et les vôtres.

Jules MORIN.

Remarque. - L'Esprit qui signe ainsi est tout à fait inconnu ; on peut voir par la communication ci-dessus, et par beaucoup d'autres du même genre, qu'il n'est pas toujours nécessaire d'un nom illustre pour obtenir de belles choses. C'est une puérité de s'attacher au nom ; il faut accepter le bien de quelque part qu'il vienne ; d'ailleurs, le nombre des noms illustres est très limité ; celui des Esprits est infini. Pourquoi donc n'y en aurait-il pas d'aussi capables parmi ceux que l'on ne connaît pas ? Nous faisons cette réflexion, parce qu'il y a des personnes qui croient qu'on ne peut rien obtenir de sublime qu'appelant des célébrités ; l'expérience prouve tous les jours le contraire, et nous montre qu'on peut apprendre quelque chose avec tous les Esprits, si l'on sait en profiter.

Un frère mort à sa sœur vivante.

(Médium, madame Schmidt.)

Ma sœur, tu ne m'évoques pas souvent ; cela ne m'empêche pas de venir te voir tous les jours. Je connais tes ennuis ; ta vie est pénible, je le sais, mais il faut subir son sort qui n'est pas toujours gai. Cependant il y a quelquefois un soulagement dans les peines ; par exemple, celui qui fait le bien aux dépens de son propre bonheur, peut, pour lui-même et pour d'autres, détourner la rigueur de bien des épreuves.

Il est rare que, dans ce monde, on voie faire le bien avec cette abnégation ; sans doute c'est difficile, mais ce n'est pas impossible, et ceux qui ont cette sublime vertu sont vraiment les élus du Seigneur. Si l'on se rendait bien compte de ce pauvre pèlerinage sur la terre, on comprendrait cela ; mais il n'en est pas ainsi : les hommes se cramponnent après les biens comme s'ils devaient toujours rester dans leur exil. Cependant le vulgaire bon sens, la plus simple logique, démontrent tous les jours que l'on n'est, ici-bas, que des oiseaux de passage, et que ceux qui ont le moins de plumes à leurs ailes sont ceux qui arrivent le plus vite.

Ma bonne sœur, à quoi sert à ce riche tout ce luxe, tout ce superflu ? demain il sera dépouillé de tous ces vains oripeaux pour descendre dans la

tombe, et il n'en emportera rien. Il est vrai qu'il a fait un beau voyage ; rien ne lui a manqué, il ne savait plus que désirer, il a épuisé les délices de la vie ; il est vrai aussi que, dans son délire, il a quelquefois jeté en riant l'aumône dans la main de son frère ; mais pour cela s'est-il retiré un morceau de la bouche ? Non ; car il ne s'est pas privé d'un seul plaisir, d'une seule fantaisie. Ce même frère, cependant, est un enfant de Dieu, notre père à tous, à qui tout appartient. Comprends-tu, ma sœur, qu'un bon père ne déshérite pas un de ses enfants pour enrichir l'autre ? C'est pourquoi il récompensera celui qui est privé de sa part en cette vie.

Ainsi donc, ceux qui se croient déshérités, abandonnés et oubliés, atteindront bientôt le rivage béni où règnent la justice et le bonheur. Mais malheur à ceux qui ont fait un mauvais usage des biens que notre père leur a confiés ! Malheur aussi à l'homme doué du don si précieux de l'intelligence, s'il en a abusé ! Crois-moi, Marie, quand on croit à Dieu, il n'y a rien sur la terre que l'on puisse envier, si ce n'est la grâce de pratiquer ses lois.

Ton frère WILHELM.

Le Christianisme.

(Médium, M. Didier fils.)

Ce qu'il faut observer dans le Spiritisme, c'est la morale chrétienne. Il y a eu bien des religions depuis des siècles, bien des schismes, et bien de prétendues vérités ; et tout ce qui s'est élevé en dehors du christianisme est tombé, parce que l'Esprit saint ne l'animait pas. Le Christ résume ce que la morale la plus pure, la plus divine, enseigne à l'homme touchant ses devoirs dans cette vie et dans l'autre. L'antiquité, dans ce qu'elle a de plus sublime, est pauvre devant cette morale si riche et si fertile. L'auréole de Platon pâlit devant celle du Christ, et la coupe de Socrate est bien petite devant l'immense calice du Fils de l'homme. Est-ce toi, ô Sésostris ! despote de l'immobile Egypte, qui peut te mesurer, du haut de tes colossales pyramides, avec le Christ naissant dans une crèche ? Est-ce toi Solon ? Est-ce toi Lycurgue dont la loi barbare condamnait les enfants mal formés, qui pouvez vous comparer à celui qui a dit face à face avec l'orgueil : « Laissez venir à moi les petits enfants ? » Est-ce vous, pontifes sacrés du pieux Numa dont la morale voulait la mort vivante des vestales coupables, qui pouvez vous comparer à celui qui a dit à la femme adultère : « Relève-toi, femme, et ne pêche plus ? » Non, pas plus que ces mystères ténébreux que vous pratiquiez, ô prêtres antiques ! avec ces mystères chrétiens qui sont la base de cette religion sublime que l'on nomme Christianisme. Devant lui vous vous incli-

nez tous, législateurs et prêtres humains ; inclinez-vous, car c'est Dieu lui-même qui a parlé par la bouche de cet être privilégié qui se nomme Christ.

LAMENNAIS.

Le Temps perdu.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Si vous pouviez un instant réfléchir sur la perte du temps, mais y réfléchir bien sérieusement, et circuler le tort immense que vous vous faites, vous verriez combien cette heure, cette minute écoulée inutilement et que vous ne pouvez rattraper, pouvait être nécessaire à votre bien futur. Tous les trésors de la terre ne sauraient vous la rendre ; et si vous l'avez mal passée, un jour vous serez obligé de la réparer par l'expiation, et d'une manière terrible peut-être ! que ne donneriez-vous alors pour rattraper ce temps perdu ! Vœux inutiles ; regrets superflus ! Aussi, pensez-y bien, c'est dans votre intérêt futur et même présent ; car souvent les regrets nous atteignent sur la terre même. Quand Dieu vous demandera compte de l'existence qu'il vous a donnée, de la mission que vous aviez à remplir, que lui répondrez-vous ? Vous serez comme l'envoyé d'un souverain, qui loin d'accomplir les ordres de son maître, passerait le temps à s'amuser et ne s'occuperait nullement de l'affaire pour laquelle on l'aurait accredité ; quelle responsabilité n'encourrait-il pas à son retour ? Vous êtes ici-bas les envoyés de Dieu, et vous aurez à lui rendre compte de votre temps passé avec vos frères. Je vous recommande cette méditation.

MASSILLON.

Les Savants.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Puisque vous appelez un Esprit à vous. Dieu me permet de venir ; je vais vous donner un bon conseil, surtout à vous M....

Vous qui vous occupez toujours des savants, car c'est là votre préoccupation, laissez-les donc de côté ; que peuvent-ils sur les croyances religieuses et surtout spirites ! De tous temps n'ont-ils pas repoussé les vérités qui se sont présentées ? N'ont-ils pas rejeté toutes les inventions, les traitant de chimères ? Ceux qui les annonçaient, ces vérités, les uns étaient traités de fous, et comme tels renfermés ; les autres étaient jetés dans les cachots de l'inquisition, d'autres lapidés ou brûlés. La vérité, plus tard, n'en éclatait pas moins aux yeux des savants surpris qui l'avaient mise sous le boisseau. En vous adressant sans cesse à eux, voulez-vous, nouveau Galilée, vous faire infliger la torture morale qui est le ridicule, et être forcé

de rétracter vos paroles ? Le Christ s'est-il adressé aux Académies de son époque ? Non ; il prêchait sa divine morale à tous en général et au peuple en particulier.

Pour apôtres ou propagateurs de sa venue, il a choisi des pêcheurs, gens simples de cœur, très ignorants, qui ne connaissaient pas les lois de la nature, et ne savaient pas si un miracle pouvait les contrarier, mais qui croyaient naïvement. « Allez, disait Jésus, et racontez ce que vous avez vu. »

Il n'a jamais fait un miracle qu'en faveur de ceux qui le demandaient avec foi et conviction ; il l'a refusé aux Pharisiens et aux Saducéens qui venaient pour le tenter, et il les a traités d'hypocrites. Adressez-vous donc aussi à des personnes intelligentes, portées à croire ; rejetez les savants et les incrédules.

Du reste qu'est-ce qu'un savant ? Un homme qui est plus instruit que les autres, parce qu'il a plus étudié, mais qui a bien perdu du prestige qu'il avait autrefois, auréole fatale qui lui valait souvent les honneurs du bûcher. Mais à mesure que l'intelligence populaire s'est développée, l'éclat en a diminué ; aujourd'hui l'homme de génie ne craint plus d'être accusé de sorcellerie ; il n'est plus l'allié de Satan.

L'humanité éclairée apprécie à sa juste valeur celui qui travaille beaucoup et qui sait beaucoup ; elle sait placer sur le piédestal qui lui convient l'homme de génie qui enfante de belles œuvres. Comme elle sait en quoi consiste la science du savant, elle ne le tourmente plus ; comme elle sait d'où émane le génie créateur, elle s'incline devant lui ; mais à son tour elle veut avoir la liberté de croire à telles vérités qui font sa consolation ; elle ne veut pas que celui qui sait plus ou moins de chimie, plus ou moins de rhétorique ; qui enfante le plus bel opéra, vienne l'entraver dans ses croyances, en lui jetant le ridicule à la face et en traitant ses idées de folie ; elle se détournera de leur chemin, et poursuivra silencieusement sa route ; la vérité enveloppera un jour le monde tout entier, et ceux qui l'avaient repoussée seront obligés de la reconnaître. Moi-même qui me suis occupé du Spiritualisme jusqu'à mon dernier jour, je l'ai toujours fait dans l'intimité.

L'Académie m'importait peu. Elle viendra à vous plus tard, croyez-le.

Delphine DE GIRARDIN.

L'Homme.

L'homme est un composé de grandeur et de misère, de science et d'ignorance ; sur la terre, il est le vrai représentant de Dieu, car sa vaste

intelligence embrasse l'univers ; il a su découvrir une partie des secrets de la nature ; il sait se servir des éléments ; il parcourt des distances immenses par le moyen de la vapeur ; il peut converser avec son semblable d'un antipode à l'autre par l'électricité qu'il sait diriger ; son génie est immense ; quand il sait déposer tout cela aux pieds de la Divinité et lui en faire hommage, il est presque l'égal de Dieu !

Mais qu'il est petit et misérable, quand l'orgueil s'empare de son être ! Il ne voit pas sa misère, il ne voit pas que son existence, cette vie qu'il ne peut comprendre, lui est ravie quelquefois instantanément par la seule volonté de cette Divinité qu'il méconnaît, car il ne peut se défendre contre elle ; il faut que son tort s'accomplisse ! Lui qui a tout étudié, tout analysé ; lui qui connaît si bien la marche des astres, connaît-il la puissance créatrice qui fait germer le grain de blé qu'il a mis en terre ? Peut-il créer une fleur, la plus simple et la plus modeste ? Non ; là s'arrête son pouvoir. Il devrait alors reconnaître qu'il y en a un bien supérieur au sien ; l'humilité devrait s'emparer de son cœur, et en admirant les œuvres de Dieu, il ferait un acte d'adoration.

Sainte THÉRÈSE.

De la fermeté dans les travaux spirites.

Je vais vous parler sur la fermeté que vous devez avoir dans vos travaux spirites. Une citation sur ce sujet vous a été faite ; je vous conseille de l'étudier de cœur, et de vous en appliquer l'esprit ; car, de même que saint Paul, vous serez persécutés, non pas en chair et en os, mais en esprit ; les incrédules, les pharisiens de l'époque, vous blâmeront, vous bafoueront ; mais ne craignez rien, ce sera une épreuve qui vous fortifiera si vous savez la rapporter à Dieu, et plus tard vous verrez vos efforts couronnés de succès ; ce sera un grand triomphe pour vous au jour de l'éternité : sans oublier que, dans ce monde, c'est déjà une consolation pour les personnes qui ont perdu des parents et des amis ; savoir qu'ils sont heureux, qu'on peut communiquer avec eux, est un bonheur. Marchez donc en avant ; accomplissez la mission que Dieu vous donne, et elle vous sera comptée au jour où vous paraîtrez devant le Tout-Puissant.

CHANNING.

Les ennemis du progrès.

(Médium, M. R....)

Les ennemis du progrès, de la lumière et de la vérité, travaillent dans l'ombre ; ils préparent une croisade contre nos manifestations ; n'en prenez nul souci ; vous êtes puissamment soutenus ; laissez-les s'agiter dans leur impuissance. Cependant, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, attachez-vous à combattre, à anéantir l'idée de l'éternité des peines, pensée blasphématoire envers la justice et la bonté de Dieu, source la plus féconde de l'incrédulité, du matérialisme et de l'indifférence qui ont envahi les masses depuis que leur intelligence a commencé à se développer ; l'esprit près de s'éclairer, ne fût-il même que dégrossi, en a bien vite saisi la monstrueuse injustice, sa raison la repousse et alors il manque rarement de confondre dans le même ostracisme et la peine qui le révolte et le Dieu auquel on l'attribue ; de là les maux sans nombre qui sont venus fondre sur vous, et auxquels nous venons apporter remède. La tâche que nous vous signalons vous sera d'autant plus facile que les autorités sur lesquelles s'appuient les défenseurs de cette croyance ont tous évité de se prononcer formellement ; ni les conciles, ni les Pères de l'Église n'ont tranché cette grave question. Si d'après les Évangélistes eux-mêmes, et en prenant au pied de la lettre les paroles emblématiques du Christ, il a menacé les coupables d'un feu qui ne s'éteint pas, d'un feu éternel, il n'est absolument rien dans ses paroles qui prouve qu'il y ait condamné ces coupables *éternellement*.

Pauvres brebis égarées, sachez voir venir de loin le bon Pasteur, qui loin de vouloir vous bannir à tout jamais de sa présence, vient lui-même à votre rencontre pour vous ramener au bercail. Enfants prodiges, quittez votre exil volontaire ; tournez vos pas vers la demeure paternelle : le père vous tend les bras et se tient toujours prêt à fêter votre retour en famille.

LAMENNAIS.

Distinction de la nature des Esprits.

(Médium, madame Costel.)

Je veux te parler des hautes vérités du Spiritisme, elles sont étroitement liées à celles de la morale, il est donc important de ne jamais les diviser ; d'abord, le point qui attire l'attention des êtres intelligents, c'est le doute

sur la vérité même des communications spirites. La vérité, première dignité de l'âme, est toute dans ce point de départ ; cherchons donc à l'établir.

Il n'y a pas de moyen infaillible pour distinguer la nature des Esprits, si nous abdiquons le jugement, la comparaison, la réflexion ; ces trois facultés sont plus que suffisantes pour distinguer sûrement les divers Esprits. Le libre-arbitre est l'axe sur lequel tourne le pivot de l'intelligence humaine ; l'équilibre serait rompu si les Esprits n'avaient qu'à parler pour soumettre les hommes ; leur pouvoir, alors, égalerait celui de Dieu, il n'en peut être ainsi ; l'échange entre les humains et les invisibles ressemble à l'échelle de Jacob ; s'il permet aux uns de monter, il laisse les autres descendre ; et tous agissant les uns sur les autres, sous l'œil de Dieu, doivent marcher vers lui, dans le même esprit d'amour et *d'intelligente* soumission. J'ai effleuré ce sujet, et je vous conseille de l'approfondir sous toutes ses faces.

LAZARRE.

Scarron.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Mes amis, j'ai été bien malheureux sur la terre, parce que mon Esprit était égal, et quelquefois supérieur à celui des personnes qui m'entouraient ; mais mon corps était au-dessous. Aussi mon cœur était ulcéré par les souffrances morales, et par les maux physiques qui avaient mis mon enveloppe terrestre dans un état piteux et misérable. Mon caractère s'était aigri par les maladies et les contrariétés que j'éprouvais dans le commerce de mes amis. Je me suis laissé aller à la malignité la plus caustique ; j'étais gai et sans chagrin en apparence ; cependant je souffrais bien au fond de mon cœur ; et quand j'étais seul, livré aux secrètes pensées de mon âme, je gémissais d'être ainsi en lutte entre le bien et le mal. Le plus beau jour de mon existence a été celui où mon Esprit s'est séparé de mon corps ; où, ce premier, léger et éclairé par un rayon divin, s'est élancé vers les sphères célestes. Il me semblait que je renaissais, et le bonheur s'empara de mon être : je reposai enfin !

Plus tard, ma conscience s'est réveillée ; j'ai reconnu les torts que j'avais envers mon Créateur ; j'ai éprouvé du remords, et j'ai imploré la pitié du Tout-Puissant. Depuis ce temps je cherche à m'instruire dans le bien ; j'essaie de me rendre utile aux hommes, et je progresse chaque jour. Cependant j'ai besoin que l'on prie pour moi, et je demande aux

fervents croyants d'élever en ma faveur leurs pensées vers Dieu. S'ils m'appellent à eux, je tâcherai de venir chaque fois et de répondre à leurs demandes autant que je le pourrai. Ainsi se pratique la charité.

PAUL SCARRON.

Le Néant de la vie.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Mes bons amis d'adoption, permettez-moi de vous dire quelques mots, comme conseils. Dieu me permet de venir à vous ; que ne puis-je vous communiquer toute l'ardeur qui était dans mon cœur, et qui m'animait pour le bien. Croyez à Dieu, l'auteur de toutes choses ; aimez-le ; soyez bons et charitables ; la charité est la clef du ciel. Pour devenir bons, pensez quelquefois à la mort ; c'est une pensée qui élève l'âme et rend meilleur, en rendant humble ; car, qu'est-on sur la terre ? un atome jeté dans l'espace ; bien peu de chose dans l'univers. L'homme n'est rien, il fait nombre. Quand il regarde devant lui, quand il regarde en arrière, c'est encore l'infini ; sa vie, quelque longue qu'elle soit, est un point dans l'éternité. Pensez alors à votre âme, pensez à la vie nouvelle qui vous attend, car vous ne pouvez douter qu'il y en ait une, quand ce ne seraient que les désirs de votre âme qui ne sont jamais satisfaits, ce qui est une preuve qu'ils doivent l'être dans un monde meilleur. Au revoir.

S. SWETCHINE.

Aux Médioms.

(Médium, M. Darcol.)

Lorsque vous voudrez recevoir des communications de bons Esprits, il importe de vous préparer à cette faveur par le recueillement, par de saines intentions et par le désir de faire le bien en vue du progrès général ; car souvenez-vous que l'égoïsme est une cause de retard à tout avancement. Souvenez-vous que si Dieu permet à quelques-uns d'entre vous de recevoir le souffle de certains de ses enfants qui, par leur conduite, ont su mériter le bonheur de comprendre sa bonté intime c'est qu'il veut bien, à notre sollicitation, et en vue de vos bonnes intentions, vous donner les moyens d'avancer dans sa voie ; ainsi donc, Médioms ! mettez à profit cette faculté

que Dieu veut bien vous accorder. Ayez la foi dans la mansuétude de notre maître ; ayez la charité toujours en pratique ; ne vous laissez jamais d'exercer cette sublime vertu ainsi que la tolérance. Que toujours vos actions soient en harmonie avec votre conscience, c'est un moyen certain de centupler votre bonheur dans cette vie passagère, et de vous préparer une existence mille fois plus douce encore.

Que le Médium d'entre vous qui ne se sentirait pas la force de persévérer dans l'enseignement spirite, s'abstienne ; car ne mettant pas à profit la lumière qui l'éclaire, il sera moins excusable qu'un autre, et il aura à expier son aveuglement.

FRANÇOIS DE SALLES.

L'honnêteté relative.

(Médium, madame Costel.)

Nous nous occuperons aujourd'hui de la moralité de ceux qui n'en ont pas, c'est-à-dire de l'honnêteté relative qui se trouve dans les cœurs les plus pervers. Le voleur ne vole pas le mouchoir de son camarade, même, quand celui-ci en a deux ; le marchand ne surfait pas son ami ; le traître est fidèle quand même à un être quelconque. Jamais la lueur divine n'est complètement absente du cœur humain ; aussi doit-on la conserver avec des soins infinis, sinon la développer. Le jugement étroit et brutal des hommes empêche, par sa sévérité, beaucoup plus de bons retours qu'il ne préserve de mauvaises actions. Le Spiritisme développé doit être, et sera la consolation et l'espoir des cœurs flétris par la justice humaine. La religion, pleine de sublimes enseignements, plane trop haut pour les ignorants ; elle n'attaque pas assez directement l'épaisse imagination de l'illettré qui veut voir et toucher pour croire. Eclairé par les médiums, peut-être médium lui-même, la croyance fleurira dans ce cœur desséché. Aussi est-ce surtout au peuple que les vrais Spiritistes doivent s'adresser comme autrefois les apôtres ; qu'ils répandent la doctrine consolante ; comme des pionniers, qu'ils s'enfoncent dans les marais de l'ignorance et du vice pour défricher, assainir, préparer le terrain des âmes, afin qu'elles puissent recevoir la belle culture du Christ.

GEORGES.

Profit des conseils.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Profitez-vous de nos conseils et de ce que nous vous disons chaque jour ? Non ; très peu. En sortant d'une de vos réunions vous vous entretenez de la curiosité du fait ; du plus ou moins d'intérêt qu'il a offert aux assistants ; mais en est-il un seul parmi vous qui se demande s'il peut s'appliquer la morale, le conseil que nous venons de prescrire, et s'il est dans l'intention de le faire ? Il a demandé sollicité une citation ; il l'a : cela lui suffit. Il retourne à ses occupations journalières en se promettant de venir revoir un spectacle aussi intéressant ; il raconte les faits à ses amis, afin d'exciter leur curiosité, et seulement pour prouver que les savants peuvent être confondus ; bien peu le font en vue de prêcher la morale ; bien peu même cherchent à s'améliorer.

Ma leçon est sévère ; je ne veux pourtant pas vous décourager ; apportez toujours de la bonne volonté, seulement un peu plus de bons sentiments vers Dieu, et moins d'envie de vouloir anéantir ceux qui ne veulent pas croire : ceci regarde le temps et Dieu.

MARIE (Esprit familier.)

Pensées détachées.

O hommes ! que vous êtes superbement orgueilleux ! Votre prétention est vraiment comique. Vous voulez tout savoir, et votre essence s'oppose, sachez-le, à cette faculté de compréhension universelle. Vous n'arriverez à connaître cette merveilleuse nature que par le travail persévérant ; vous n'aurez la joie d'approfondir ces trésors et d'entrevoir l'infini de Dieu, qu'en vous améliorant par la charité, et en faisant toutes choses au point de vue du bien pour tous, et en reportant cette faculté du bien à Dieu qui, dans sa générosité que rien ne peut égaler, vous en récompensera au-delà de toute supposition.

MASSILLON.

L'homme est le jouet des événements, a-t-on dit souvent ; de quels événements veut-on parler ? quels seraient leur cause, leur but ? Jamais on n'y a vu le doigt de Dieu. Cette pensée vague et matérialiste, mère de la fatalité, a égaré plus d'un grand esprit, plus d'une profonde intelligence. Balzac a dit, vous le savez : « Il n'y a pas de principes ; il n'y a que des évé-

nements ; » c'est-à-dire, selon lui, l'homme n'a plus de libre-arbitre ; la fatalité le saisit au berceau, et le conduit jusqu'au tombeau ; monstrueuse invention de l'esprit humain ! cette pensée abat la liberté ; la liberté, c'est-à-dire le progrès, l'ascension de l'âme humaine, démonstration évidente de l'existence de Dieu. L'homme se laisserait donc conduire, serait donc esclave de tout : des hommes et de lui-même ? O homme ! descends en toi ; es-tu né pour la servitude ? Non ; tu es né pour la liberté.

LAMENNAIS.

Marie d'Agreda.

Phénomène de bi-corporéité.

Nous trouvons, dans un précis historique qui vient d'être publié, sur la vie de *Marie de Jésus d'Agreda*, un fait remarquable de bi-corporéité, qui prouve que ces phénomènes sont parfaitement acceptés par la religion. Il est vrai que, pour certaines gens, les croyances religieuses ne sont pas plus une autorité que les croyances spirites ; mais quand ces croyances s'appuieront sur les démonstrations qu'en donne le Spiritisme, sur les preuves patentes qu'il fournit, par une théorie rationnelle, de leur possibilité, sans déroger aux lois de la nature, et de leur réalité par des exemples analogues et authentiques, il faudra bien se rendre à l'évidence, et reconnaître qu'en dehors des lois connues il y en a d'autres qui sont encore dans les secrets de Dieu.

Marie de Jésus, naquit à Agreda, ville de Castille, le 2 avril 1602, de parents nobles et d'une vertu exemplaire. Très jeune encore, elle devint supérieure du monastère de l'Immaculée-Conception de Marie, où elle mourut en odeur de sainteté. Voici le récit qui se trouve dans sa biographie :

« Quelque envie que nous ayons d'abrégé, nous ne pouvons nous dispenser de parler ici du rôle tout à fait exceptionnel de missionnaire et d'apôtre, que Marie d'Agreda exerça dans le Nouveau-Mexique. Ce fait, que nous allons rapporter, et dont on a des preuves incontestables, prouverait à lui seul combien étaient relevés les dons surnaturels dont Dieu avait enrichi son humble servante ; et combien était ardent le zèle qu'elle nourrissait dans son cœur, pour le salut du prochain. Dans ses rapports intimes et extraordinaires avec Dieu, elle en recevait une vive lumière à l'aide de laquelle elle découvrait le monde entier, la multitude des hommes qui l'habitaient, et ceux d'entre eux qui n'étaient pas encore entrés dans le giron de l'Église, et qui étaient en danger évident de se perdre pour l'éter-

nité. A la vue de la perte de tant d'âmes, Marie d'Agreda se sentait le cœur percé, et, dans sa douleur, elle multipliait ses ferventes prières. Dieu lui fit Connaître que les peuples du Nouveau-Mexique présentaient moins d'obstacles que le reste des hommes, à leur conversion, et que c'était spécialement sur eux que sa divine miséricorde voulait se répandre. Cette connaissance fut un nouvel aiguillon pour le cœur charitable de Marie d'Agreda, et du plus profond de son âme elle implora la clémence divine en faveur de ce pauvre peuple. Dieu lui-même lui ordonnait de prier, et de travailler à cette fin ; et elle le fit d'une manière si efficace, que le Seigneur, dont les jugements sont impénétrables, opéra en elle, et par elle, une des plus grandes merveilles que l'histoire puisse rapporter.

« Le Seigneur l'ayant un jour ravie en extase, au moment où elle priait instamment pour le salut de ces âmes, Marie d'Agreda se sentit tout à coup transportée dans une des régions lointaines et inconnues, sans savoir comment. Elle se trouva alors dans un climat qui n'était plus celui de la Castille, et elle se sentit sous les rayons d'un soleil plus ardent qu'à l'ordinaire. Des hommes d'une race qu'elle n'avait jamais rencontrée étaient devant elle, et Dieu lui ordonnait alors de satisfaire ses charitables désirs, et de prêcher la loi et la foi sainte à ce peuple. L'extatique d'Agreda obéissait à cet ordre. Elle prêchait à ces Indiens en sa langue espagnole, et ces infidèles l'entendaient comme si elle leur eût parlé dans leur langue naturelle. Des conversions en grand nombre s'ensuivaient. Revenue de cette extase, cette sainte fille se trouvait au même lieu où elle était au commencement du ravissement. Ce ne fut point une seule fois que Marie de Jésus remplit ce rôle merveilleux de missionnaire et d'apôtre, auprès des habitants du Nouveau-Mexique. La première extase qu'elle eut en ce genre lui arriva vers l'an 1622 ; mais elle fut suivie de plus de cinq cents extases du même genre, et pendant environ huit ans. Marie d'Agreda se trouvait sans cesse dans cette même contrée pour y continuer son œuvre d'apôtre. Il lui semblait que le nombre des convertis s'était prodigieusement augmenté, et qu'une nation entière, le roi en tête, s'était résolue à embrasser la foi de Jésus-Christ.

« Elle voyait en même temps, mais à une grande distance, les Franciscains espagnols qui travaillaient à la conversion de ce nouveau monde, mais qui ignoraient encore jusqu'à l'existence de ce peuple qu'elle avait converti. Cette considération la porta à conseiller à ces Indiens d'envoyer quelques-uns d'entre eux vers ces missionnaires pour les prier de venir leur conférer le baptême. Ce fut par ce moyen que la divine Providence voulut donner une manifestation éclatante du bien que Marie d'Agreda avait fait dans le Nouveau-Mexique, par sa prédication extatique.

« Un jour, les missionnaires franciscains, que Marie d'Agreda avait vus en esprit, mais à une grande distance, se virent abordés par une troupe d'Indiens d'une race qu'ils n'avaient pas encore rencontrée dans leurs excursions. Ceux-ci s'annonçaient comme les envoyés de leur nation, demandant la grâce du baptême avec de grandes instances. Surpris à la vue de ces indiens, et plus étonnés encore de la demande qu'ils leur faisaient, les missionnaires tâchèrent de savoir quelle en était la cause. Les envoyés répondirent : que depuis un temps assez long, une femme avait paru dans leur pays annonçant la loi de Jésus-Christ. Ils ajoutèrent que cette femme disparaissait par moment, sans qu'on pût découvrir le lieu de sa retraite ; que c'était elle qui leur avait fait connaître le vrai Dieu, et qui leur avait conseillé de se rendre auprès des missionnaires, afin d'obtenir pour toute leur nation la grâce du sacrement qui remet les péchés, et fait les enfants de Dieu. La surprise des missionnaires s'accrut bien davantage lorsque, ayant interrogé ces Indiens sur les mystères de la foi, ils les trouvèrent parfaitement instruits de tout ce qui est nécessaire au salut. Les missionnaires prirent tous les renseignements possibles sur cette femme ; mais tout ce que ces Indiens purent dire, c'est qu'ils n'avaient jamais vu une personne semblable. Cependant quelques détails descriptifs du costume firent soupçonner aux missionnaires que cette femme pouvait être habillée en religieuse, et l'un d'eux, qui avait sur lui le portrait de la vénérable mère Louise de Carrion, encore vivante, et dont la sainteté était connue de toute l'Espagne, le montra aux Indiens, dans la pensée qu'ils pourraient peut-être reconnaître quelques traits de leur femme-apôtre. Ceux-ci, après avoir considéré le portrait, répondirent que la femme qui leur avait prêché la loi de Jésus-Christ portait à la vérité un voile comme celle dont on leur présentait l'image ; mais que, pour les traits du visage, elle en différait complètement, étant plus jeune, et d'une grande beauté.

« Quelques-uns des missionnaires partirent donc avec les envoyés indiens pour aller recueillir au milieu d'eux une si abondante moisson. Après plusieurs jours de chemin, ils arrivèrent au sein de cette tribu, où ils furent accueillis avec les plus vives démonstrations de joie, et de reconnaissance. Dans leur voyage ils purent constater que, chez tous les individus de ce peuple, l'instruction chrétienne était complète.

« Le chef de la nation, objet spécial des sollicitudes de la servante de Dieu, voulut être le premier à recevoir la grâce du baptême avec toute sa famille ; et en peu de jours la nation entière suivit son exemple.

« Nonobstant ces grands événements, on ignorait encore quelle était cette servante du Seigneur qui avait évangélisé ces peuples, et on était dans une sainte curiosité, et dans une pieuse impatience de la connaître. Le P.

Alonzo de Bénavidès surtout, qui était le supérieur des missionnaires franciscains dans le Nouveau-Mexique, aurait voulu pouvoir percer le voile mystérieux qui couvrait encore le nom de cette femme-apôtre, et il aspirait à rentrer momentanément en Espagne pour découvrir la retraite de cette religieuse inconnue, qui avait prodigieusement coopéré au salut de tant d'âmes. En 1630, il put enfin s'embarquer pour l'Espagne, et il se rendit directement à Madrid, où se trouvait alors le général de son ordre. Bénavidès lui fit connaître le but qu'il s'était proposé en entreprenant son voyage en Europe. Le général connaissait Marie de Jésus d'Agreda, et selon le devoir de sa charge il avait dû examiner à fond l'intérieur de cette religieuse. Il connaissait donc sa sainteté, aussi bien que la sublimité des voies dans lesquelles Dieu l'avait mise. Il lui vint aussitôt en pensée que cette femme privilégiée pourrait bien être cette femme-apôtre dont lui parlait le P. Bénavidès, et il lui fit part de ses impressions. Il lui donna des lettres par lesquelles il le constituait son commissaire, avec ordre à Marie d'Agreda d'avoir à répondre en toute simplicité aux questions qu'il jugerait à propos de lui adresser. Avec ces dépêches, le missionnaire partit pour Agreda.

« L'humble sœur se vit donc obligée de découvrir au missionnaire tout ce qu'elle savait touchant l'objet de sa mission auprès d'elle. Confuse et docile à la fois, elle manifesta à Bénavidès tout ce qui lui était arrivé dans ses extases, ajoutant avec franchise qu'elle était complètement incertaine sur le mode avec lequel son action avait pu s'exercer ainsi à une si grande distance. Bénavidès interrogea aussi la sœur sur les particularités des lieux qu'elle avait dû tant de fois visiter, et il trouva qu'elle était très instruite sur tout ce qui avait du rapport au Nouveau-Mexique, et à ses habitants. Elle lui exposa, dans le plus grand détail, toute la topographie de ces contrées, et les lui découvrit, se servant même des noms propres, comme aurait pu le faire un voyageur après avoir passé plusieurs années dans ces régions. Elle ajouta même qu'elle avait vu plusieurs fois Bénavidès et ses religieux, marquant les lieux, les jours, les heures, les circonstances ; et fournissait des détails spéciaux sur chacun des missionnaires.

« On comprend aisément la consolation de Bénavidès d'avoir enfin découvert l'âme privilégiée dont Dieu s'était servi, pour exercer son action miraculeuse sur les habitants du Nouveau-Mexique.

« Avant de quitter la ville d'Agreda, Bénavidès voulut rédiger une déclaration de tout ce qu'il avait constaté, soit en Amérique, soit à Agreda dans ses entretiens avec la servante de Dieu. Il exprima, dans cette pièce, sa conviction personnelle touchant la manière dont cette action de Marie de Jésus s'était fait sentir aux Indiens. Il inclinait à croire que cette action avait été corporelle. Sur cette question, l'humble religieuse garda toujours

une grande réserve. Malgré mille indices qui faisaient conclure à Bénavidès ce qu'avait conclu avant lui le confesseur de la servante de Dieu, indices qui semblaient accuser un changement corporel de lieu, Marie d'Agreda persista toujours à croire que tout se passait en esprit ; encore était-elle, dans son humilité, fortement tentée de penser que ce phénomène pouvait bien n'être qu'une hallucination, quoique innocente et involontaire de sa part. Mais son directeur, qui connaissait le fond des choses, croyait pouvoir penser que la religieuse était corporellement transportée, dans ses extases, aux lieux de ses travaux évangéliques. Il motivait son opinion sur l'impression physique que le changement de climat faisait éprouver à Marie d'Agreda, sur la longue suite de ses travaux parmi les Indiens, et sur l'avis de plusieurs doctes personnages qu'il avait cru devoir consulter en grand secret. Quoi qu'il en soit, le fait demeure toujours comme l'un des plus merveilleux dont il soit parlé dans les annales des saints, et il est très propre à donner une idée véritable, non seulement des communications divines que recevait Marie d'Agreda, mais aussi de sa candeur, et de son aimable sincérité. »

AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'ouvrage intitulé : *l'Instruction pratique sur les manifestations spirites* est épuisé, et qu'il sera remplacé par un autre ouvrage beaucoup plus complet, sous le titre de : *Le Spiritisme expérimental*. Il est en ce moment sous presse, et paraîtra dans le courant de décembre.

Nous leur rappellerons également que la seconde édition de *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufaux est en vente. Le succès de cet ouvrage ne s'est pas ralenti ; il est lu toujours avec le même intérêt par les personnes sérieuses qu'elles soient ou non partisans du Spiritisme. Cette histoire sera toujours considérée comme une des plus intéressantes et des plus complètes qui aient été publiées.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

3° ANNÉE.

N° 12.

DÉCEMBRE 1860.

Aux Abonnés de la Revue Spirite.

Trois années d'existence ont suffisamment fait connaître aux lecteurs de cette Revue la pensée qui préside à sa rédaction ; et la meilleure preuve que cette pensée obtient leur assentiment, c'est l'augmentation constante du nombre des abonnés, qui s'est encore notablement accru dans cette dernière période ; mais ce qui est infiniment plus précieux pour nous, ce sont les témoignages de sympathie et de satisfaction que nous en recevons journellement ; leur suffrage est pour nous un encouragement à poursuivre notre tâche, en apportant à notre travail toutes les améliorations dont l'expérience nous fera connaître l'utilité. Nous continuerons, comme par le passé, l'étude raisonnée des principes de la science au point de vue moral et philosophique, sans négliger les faits ; mais, quand nous citons des faits, nous ne nous bornons point à une simple narration, amusante peut-être, mais à coup sûr stérile, si l'on n'y joint la recherche des causes et la déduction des conséquences. Par là, nous nous adressons aux gens sérieux qui ne se contentent pas de voir, mais qui, avant tout, veulent comprendre et se rendre compte de ce qu'ils voient. La série des faits est d'ailleurs bien vite épuisée, si l'on ne veut pas tomber dans des redites fastidieuses, car ils roulent tous à peu près dans le même cercle, et nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs quand nous leur dirions que, dans telle ou telle maison, on a fait plus ou moins bien tourner les tables. Les faits ont pour nous un autre caractère : ce ne sont pas des histoires, mais des sujets d'étude, et le plus simple en apparence peut souvent donner lieu aux remarques les plus importantes. Il en est ici comme dans la science

vulgaire où un brin d'herbe renferme, pour l'observateur, autant de mystères qu'un arbre géant ; c'est pourquoi, dans les faits, nous considérons bien plus le côté instructif que le côté amusant, et nous nous attachons à ceux qui peuvent nous apprendre quelque chose, sans égard à leur plus ou moins d'étrangeté.

Malgré le nombre considérable de sujets que nous avons déjà traités, nous sommes loin d'avoir épuisé la série de tous ceux qui se rattachent au Spiritisme, car, plus on avance dans cette science, plus l'horizon s'élargit ; ceux qui nous restent à examiner nous fourniront des matériaux pour longtemps encore, sans compter les actualités. Il en est beaucoup que nous ajournons à dessein, afin de ne les aborder qu'au fur et à mesure que l'état des connaissances permet d'en comprendre la portée. C'est ainsi, par exemple, qu'aujourd'hui nous faisons une plus large part aux dissertations spirites spontanées, parce que les instructions qu'elles renferment, pour la plupart, peuvent être beaucoup mieux appréciées qu'à une époque où l'on connaissait à peine les premiers éléments de la science ; jadis, on ne les aurait jugées qu'au point de vue littéraire, et une foule de pensées utiles et profondes eussent passé inaperçues, parce qu'elles auraient eu trait à des points encore inconnus ou mal compris. La diversité des sujets n'exclut pas la méthode, et le décousu n'est qu'apparent, car chaque chose a sa place motivée. La variété repose l'esprit, mais l'ordre logique aide l'intelligence ; ce que nous nous efforçons d'éviter, c'est de faire de notre Revue un recueil indigeste. Nous n'avons certes pas la prétention de faire une œuvre parfaite, mais nous espérons qu'au moins on nous tiendra compte de l'intention.

Nota. Messieurs les abonnés qui ne voudront pas éprouver de retard dans l'envoi de la Revue, pour l'année 1861, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1^o janvier prochain.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES.

Vendredi 26 octobre 1860. (Séance générale.)

Communications diverses. 1^o Lecture d'une communication obtenue par Mme M... sur cette question : Si Dieu a créé toutes les âmes semblables, comment se fait-il qu'il y ait tout à coup tant de distance entre elles ?

2° Lecture de plusieurs communications obtenues par M. P..., médium de sens ; l'une, signée Homère, présente un fait remarquable qui peut être considéré comme une preuve d'identité, c'est la révélation spontanée du nom de *Mélésigène*, sous lequel Homère, était primitivement désigné. Ce nom était inconnu du médium.

3° Analyse d'une lettre de M. L..., de Troyes, où il rend compte de faits très remarquables de manifestations physiques spontanées qui ont eu lieu, en 1856, chez une personne de cette ville, et qui rappellent ceux de Bergzabern.

4° Lettre de M. le docteur Morhéry, qui relate divers faits singuliers de manifestations spontanées, arrivés en sa présence, chez Mlle Désirée Godu, et qui se trouvent coïncider avec l'arrivée d'une lettre de M. Allan Kardec.

Études. 1° Questions diverses adressées à saint Louis.

2° Évocation du fils de M. Morhéry, qui dit avoir participé aux manifestations qui ont eu lieu chez son père.

3° Dictée spontanée obtenue par M. Alfred Didier, sur le *désespoir*, et signée Lamennais.

4° Questions diverses, adressées à Lamennais, sur divers cas particuliers de suicide, sur les relations des Esprits, et sur l'identité d'Homère dans la communication de sens.

Vendredi 2 novembre 1860. (Séance particulière.)

Communications diverses. 1° Lecture d'une seconde communication d'Homère, obtenue par M. P..., de sens, et de diverses questions et réponses faites à ce sujet.

2° Dessins obtenus par un médium de Lyon, et remarquables par leur originalité, si ce n'est par leur exécution. Saint Louis, interrogé à ce sujet, dit que ces dessins ont leur valeur, parce qu'ils sont bien le fait d'un Esprit, mais qu'ils n'ont pas de signification bien précise, le médium et l'Esprit n'étant pas encore suffisamment identifiés l'un à l'autre. Ce médium, ajoute-t-il, pourra devenir excellent avec le temps.

Études. 1° Questions adressées à saint Louis : 1° sur la formule d'affirmation pour l'identité des Esprits ; 2° sur le rôle de l'homme dans la moralisation des Esprits imparfaits ; 3° sur l'apparition des Esprits sous forme de flamme ; 4° sur la valeur des dessins envoyés de Lyon ; 5° sur l'apport d'objets matériels par les Esprits, leur enlèvement du sol et leur invisibilité.

3° Examen de la question de savoir si les Esprits peuvent opérer l'ap-

port d'objets dans un endroit clos, et à travers les obstacles matériels.

M. L... fait observer que ces questions se rattachent aux phénomènes des manifestations physiques dont la Société ne doit pas s'occuper.

Le président répond que la recherche des causes est un point important qui se lie directement à l'étude de la science, et rentre dans le cadre des travaux de la Société : toutes les parties de la science doivent être élucidées. Autre chose est de s'occuper de ces recherches théoriques ou de faire de la production des phénomènes un objet exclusif. Au reste, ajoute-t-il, nous pouvons en référer à saint Louis, en le priant de vouloir bien nous dire s'il considère la discussion qui vient d'avoir lieu comme du temps perdu. Saint Louis répond : « Je suis loin de regarder votre conversation comme inutile. »

4° Évocation de Charles Nodier. Il est prié de vouloir bien continuer le travail qu'il a commencé. Il répond qu'il le continuera la prochaine fois ; il rappelle la solennité du jour dans une charmante dictée spontanée. Sur la demande qui lui en est faite, il dicte une courte prière analogue à la circonstance.

5° Un appel général est fait, sans désignation spéciale, aux Esprits souffrants qui peuvent être présents, en les invitant à se faire connaître. L'Esprit d'un homme très haut placé de son vivant, et mort il y a deux ans, se présente spontanément, et témoigne, par son langage à la fois simple et digne, des bons sentiments dont il est animé maintenant, et du peu de cas qu'il fait des grandeurs humaines ; il répond avec complaisance et bienveillance aux questions qui lui sont adressées.

Vendredi 9 novembre 1860. (Séance générale.)

M. Allan Kardec présente quelques observations sur ce qui a été dit dans la dernière séance, touchant les manifestations physiques. Il rappelle, à ce sujet, l'instruction donnée par saint Louis, au mois de novembre 1858, sur le but des travaux de la Société. Cette instruction est ainsi formulée :

« On s'est moqué des tables tournantes, on ne se moquera jamais de la philosophie, de la sagesse et de la charité qui brillent dans les communications sérieuses. Ce fut le vestibule de la science ; c'est là qu'en entrant on doit laisser ses préjugés comme on y laisse son manteau. Je ne puis trop vous engager à faire de vos réunions un centre sérieux. Qu'ailleurs on fasse des démonstrations physiques, qu'ailleurs on voie, qu'ailleurs on entende, *que chez vous on comprenne et qu'on aime*. Que pensez-vous être aux yeux des Esprits supérieurs quand vous avez fait tourner ou lever une table ? Des écoliers ; le savant passe-t-il son temps

à repasser l'*a, b, c* de la science ? Tandis qu'en vous voyant rechercher les communications sérieuses, on vous considère comme des hommes sérieux en quête de la vérité.

Saint LOUIS. »

N'est-ce pas là, messieurs, ajoute M. Allan Kardec, un admirable programme, tracé avec cette précision, cette simplicité de parole qui caractérisent les Esprits vraiment supérieurs ? *Que chez vous l'on comprenne*, c'est-à-dire que nous devons tout approfondir, pour nous rendre compte de tout ; *que chez vous l'on aime*, c'est-à-dire que la charité, une bienveillance mutuelle doivent être le but de nos efforts, le lien qui doit nous unir, afin de montrer par notre exemple, le véritable but du Spiritisme. On se méprendrait étrangement sur les sentiments de la Société, si l'on croyait qu'elle méprise ce qui se fait ailleurs ; rien n'est inutile, et les expériences physiques ont aussi leur avantage que personne de nous ne conteste. Si nous ne nous en occupons pas, ce n'est pas que nous ayons un autre drapeau ; nous avons notre spécialité d'études comme d'autres ont la leur, mais tout cela se confond dans un but commun : le progrès et la propagation de la science.

Communications diverses. 1° Lecture de dictées spontanées obtenues en dehors de la Société.

2° Lettre de M. L..., de Troyes, qui rend compte des faits qui ont eu lieu en sa présence de la part de l'Esprit obsesseur dont il a été question dans la dernière séance. Ces faits, qui avaient cessé depuis 1856, viennent de se reproduire avec des circonstances très remarquables qui seront l'objet d'une étude de la part de la Société.

Etude. 1° Questions diverses : sur l'obsession ; - sur la possibilité de reproduire par le daguerréotype l'image des apparitions visibles et tangibles ; - sur les manifestations physiques de M. Squire.

2° Questions sur l'Esprit qui se manifeste à Troyes, et notamment sur les effets magnétiques qui se sont produits en cette circonstance.

3° Cinq dictées spontanées sont obtenues par quatre médiums différents.

4° Évocation de l'Esprit perturbateur de Troyes, cet Esprit révèle une nature des plus inférieures.

L'art païen, l'art chrétien et l'art Spirite.

Dans la séance de la Société, du 23 novembre, l'Esprit d'Alfred de Musset s'étant manifesté spontanément (on en trouvera le détail ci-après, page 386), la question suivante lui fut adressée :

La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie se sont tour à tour inspirées des idées païennes et chrétiennes ; veuillez nous dire si, après l'art païen et l'art chrétien, il n'y aura pas un jour l'art spirite ? - L'Esprit répondit :

« Vous faites une question qui se répond d'elle-même ; le ver est ver, il devient ver à soie, puis papillon. Qu'y a-t-il de plus aérien, de plus gracieux qu'un papillon ? Eh bien ! l'art païen c'est le ver ; l'art chrétien c'est le cocon ; l'art spirite sera le papillon. »

Plus on approfondit le sens de cette gracieuse comparaison, plus on en admire la justesse. Au premier abord, on pourrait supposer à l'Esprit l'intention de rabaisser l'art chrétien, en plaçant l'art spirite au couronnement de l'édifice ; mais il n'en est rien, et il suffit de méditer cette poétique figure pour en saisir la justesse. En effet, le Spiritisme s'appuie essentiellement sur le Christianisme ; il ne vient point le remplacer, il le complète et le pare d'une robe brillante. Dans les langes du Christianisme, on trouve les germes du Spiritisme ; s'ils se repoussaient mutuellement l'un renierait son enfant et l'autre son père. L'Esprit, en comparant le premier au cocon et le second au papillon, indique parfaitement le lien de parenté qui les unit ; il y a plus, la figure elle-même peint le caractère de l'art que l'un a inspiré et que l'autre inspirera. L'art chrétien a dû surtout s'inspirer des terribles épreuves des martyrs et revêtir la sévérité de la souche mère ; l'art spirite, représenté par le papillon, s'inspirera des vaporeux et splendides tableaux de l'existence future dévoilée ; il réjouira l'âme que l'art chrétien avait saisie d'admiration et de crainte ; il sera le chant d'allégresse après la bataille.

Le Spiritisme se retrouve tout entier dans la théogonie païenne, et la mythologie n'est autre chose que le tableau de la vie spirite poétisée par l'allégorie. Qui ne reconnaîtrait le monde de Jupiter dans les Champs-Élysées, avec ses habitants aux corps éthérés ; et les mondes inférieurs dans leur Tartare ; les âmes errantes dans les mânes, les Esprits protecteurs de la famille dans les lares et les pénates ; dans le Léthé, l'oubli du passé au moment de la réincarnation ; dans leurs pythonisses, nos médiums voyants

et parlants ; dans leurs oracles, les communications avec les êtres d'outre-tombe ? L'art a dû nécessairement s'inspirer à cette source si féconde pour l'imagination ; mais pour s'élever jusqu'au sublime du sentiment, il lui manquait le sentiment par excellence : la charité chrétienne. Les hommes ne connaissant que la vie matérielle, l'art a recherché avant tout la perfection de la forme. La beauté corporelle était alors la première de toutes les qualités : l'art s'est attaché à la reproduire, à l'idéaliser ; mais il était donné au Christianisme seul de faire ressortir la beauté de l'âme sous la beauté de la forme ; aussi, l'art chrétien prenant la forme dans l'art païen y a ajouté l'expression d'un sentiment nouveau inconnu des Anciens.

Mais, comme nous l'avons dit, l'art chrétien a dû se ressentir de l'austérité de son origine, et s'inspirer des souffrances des premiers adeptes ; les persécutions ont poussé à la vie d'isolement et de réclusion, et l'idée de l'enfer à la vie ascétique ; c'est pourquoi la peinture et la sculpture y sont aux trois quarts défrayées par le tableau des tortures physiques et morales ; l'architecture y revêt un caractère grandiose et sublime, mais sombre ; la musique y est grave et monotone comme une sentence de mort ; l'éloquence y est plus dogmatique que touchante ; la béatitude même y porte un cachet d'ennui, de désœuvrement et de satisfaction toute personnelle ; elle est d'ailleurs si loin de nous, si haut placée, qu'elle nous semble presque inaccessible, c'est pourquoi elle nous touche si peu lorsque nous la voyons reproduite sur la toile ou le marbre.

Le Spiritisme nous montre l'avenir sous un jour plus à notre portée ; le bonheur est plus près de nous, il est à nos côtés, dans les êtres mêmes qui nous entourent et avec lesquels nous pouvons entrer en communication ; le séjour des élus n'est plus isolé : il y a solidarité incessante entre le ciel et la terre ; la béatitude n'est plus dans une contemplation perpétuelle qui ne serait qu'une éternelle et inutile oisiveté, elle est dans une constante activité pour le bien, sous l'œil même de Dieu ; elle est, non dans la quiétude d'un contentement personnel, mais dans l'amour mutuel de toutes les créatures arrivées à la perfection. Le méchant n'est plus relégué dans des fournaises ardentes, l'enfer est au cœur même du coupable qui trouve en lui son propre châtiment ; mais Dieu, dans sa bonté infinie, en lui laissant la voie du repentir, lui laisse en même temps l'espérance, cette sublime consolation du malheureux.

Quelles sources fécondes d'inspirations pour l'art ! Que de chefs-d'œuvre ces idées nouvelles ne peuvent-elles pas enfanter par la reproduction des scènes si variées et en même temps si suaves ou si poignantes de la vie spirite ! Que de sujets à la fois poétiques et palpitants d'intérêt dans ce commerce incessant des mortels avec les êtres d'outre-tombe, dans la

présence, auprès de nous, des êtres qui nous sont chers ! Ce ne sera plus la représentation de dépouilles froides et inanimées, ce sera la mère ayant à ses côtés sa fille chérie, dans sa forme éthérée et radieuse de bonheur ; un fils prêtant une oreille attentive aux conseils de son père qui veille sur lui ; l'être pour lequel on prie qui vient en témoigner sa reconnaissance. Et, dans un autre ordre d'idées, l'Esprit du mal soufflant le poison des passions, le méchant fuyant la vue de sa victime qui lui pardonne, l'isolement du pervers au milieu de la foule qui le repousse, le trouble de l'Esprit au moment du réveil, sa surprise à la vue de son corps dont il s'étonne d'être séparé, l'Esprit du défunt au milieu de ses avides héritiers et d'amis hypocrites ; et tant d'autres sujets d'autant plus capables d'impressionner qu'ils toucheront de plus près à la vie réelle. L'artiste veut-il s'élever au-dessus de la sphère terrestre ? Il trouvera des sujets non moins attachants dans ces mondes heureux que se plaisent à décrire les Esprits, véritables Edens d'où le mal est banni, et dans ces mondes infimes, véritables enfers, où toutes les passions règnent en souveraines.

Oui, nous le répétons, le Spiritisme ouvre à l'art un champ nouveau, immense, et encore inexploré, et quand l'artiste travaillera de conviction, comme ont travaillé les artistes chrétiens, il puisera à cette source les plus sublimes inspirations.

Quand nous disons que l'art spirite sera un jour un art nouveau, nous voulons dire que les idées et les croyances spirites donneront aux productions du génie un cachet particulier, comme il en a été des idées et des croyances chrétiennes ; non pas que les sujets chrétiens tombent jamais en discrédit, loin de là, mais quand un champ est glané, le moissonneur cherche à récolter ailleurs, et il récoltera abondamment dans le champ du Spiritisme. Il l'a déjà fait, sans doute, mais pas d'une manière aussi spéciale qu'il le fera plus tard, lorsqu'il y sera encouragé et excité par l'assentiment général ; lorsque ces idées se seront popularisées, ce qui ne peut tarder, car les aveugles de la génération actuelle disparaissent chaque jour de la scène par la force des choses, et la génération nouvelle aura moins de préjugés. La peinture s'est plus d'une fois inspirée des idées de ce genre ; la poésie surtout en fourmille, mais elles sont isolées, perdues dans la foule ; le temps viendra où elles feront éclore des œuvres magistrales, et l'art spirite aura ses Raphaëls et ses Michel-Ange, comme l'art païen a eu ses Appelles et ses Phidias.

Histoire du Merveilleux.

Par M. Louis Figuier.

(Deuxième article ; voir la Revue de septembre 1860.)

En parlant de M. Louis Figuier, dans notre premier article, nous avons cherché avant tout quel était son point de départ, et nous avons démontré, en citant textuellement ses paroles, qu'il s'appuie sur la négation de toute puissance en dehors de l'humanité corporelle ; ses prémices doivent faire pressentir sa conclusion. Son quatrième volume, celui où il devait traiter spécialement la question des tables tournantes et des médiums n'avait pas encore paru, et nous l'attendions pour voir s'il donnerait de ces phénomènes une explication plus satisfaisante que celle de M. Jobert (de Lamballe). Nous l'avons lu avec soin, et ce qui en est ressorti de plus clair pour nous, c'est que l'auteur a traité une question qu'il ne connaît pas du tout ; nous n'en voulons d'autre preuve que les deux premières lignes ainsi conçues : *Avant d'aborder l'histoire des tables tournantes et des médiums dont les manifestations sont toutes modernes*, etc. comment M. Figuier ne sait-il pas que Tertulien parle en termes explicites des tables tournantes et parlantes ; que les Chinois connaissent ce phénomène de temps immémorial ; qu'il est pratiqué chez les Tartares et les Sibériens ; qu'il y a des médiums chez les Tibétains ; qu'il y en avait chez les Assyriens, les Grecs et les Égyptiens ; que tous les principes fondamentaux du Spiritisme se trouvent dans les philosophes Sanscrits ? Il est donc faux d'avancer que ces manifestations sont *toutes modernes* ; les modernes n'ont donc rien inventé à cet égard, et les Spirites s'appuient sur l'antiquité et l'universalité de leur doctrine, ce que M. Figuier aurait dû savoir avant d'avoir la prétention d'en faire un traité *ex professo*. Son ouvrage n'en a pas moins eu les honneurs de la presse, qui s'est empressée de rendre hommage à ce champion des idées matérialistes.

Ici se présente une réflexion dont la portée n'échappera à personne. Rien, dit-on, n'est brutal comme un fait : or en voici un qui a bien sa valeur, c'est le progrès inouï des idées Spirites, auxquelles certes la presse, ni petite ni grande, n'a prêté son concours. Quand elle a daigné parler de ces pauvres imbéciles qui croient avoir une âme, et que cette âme, après la mort, s'occupe encore des vivants, ce n'a été que pour crier haro ! sur eux, et les envoyer aux Petites-Maisons, perspective peu encourageante pour le public ignorant de la chose. Le Spiritisme n'a donc pas entonné la

trompette de la publicité ; il n'a point rempli les journaux de fastueuses annonces ; comment se fait-il donc que, sans bruit, sans éclat, sans l'appui de ceux qui se posent en arbitres de l'opinion, il s'infiltré dans les masses, et qu'après avoir, selon la gracieuse expression d'un critique dont nous ne rappelons pas le nom, infesté les classes éclairées, il pénètre maintenant dans les classes laborieuses ? Qu'on nous dise, comment, sans l'emploi des moyens ordinaires de propagande, la deuxième édition du *Livre des Esprits* a été épuisée en quatre mois ? On s'engoue, dit-on, des choses les plus ridicules ; soit, mais on s'engoue de ce qui amuse, d'une histoire, d'un roman ; or le *Livre des Esprits* n'a nullement la prétention d'être amusant. Ne serait-ce pas que l'opinion trouve, dans ces croyances, quelque chose qui défie la critique ?

M. Figuié a trouvé la solution de ce problème : c'est, dit-il, l'amour du merveilleux, et il a raison ; prenons le mot merveilleux dans l'acception qu'il lui donne, et nous serons de son avis. Selon lui, toute la nature étant dans la matière, tout phénomène extra-matériel est du merveilleux : hors la matière point de salut ; par conséquent l'âme, puis tout ce qu'on lui attribue, son état après la mort, tout cela est du merveilleux ; appelons-le donc comme lui du merveilleux. La question est de savoir si ce merveilleux existe ou n'existe pas. M. Figuié, qui n'aime pas le merveilleux, et ne l'admet que dans les contes de Barbe-Bleue, dit que non. Mais si M. Figuié ne tient pas à survivre à son corps ; s'il fait fi de son âme et de la vie future, tout le monde ne partage pas ses goûts, et il ne faut pas qu'il en dégoûte les autres ; il y beaucoup de gens pour qui la perspective du néant a fort peu de charmes, et qui espèrent bien retrouver là-haut ou là-bas leur père, leur mère, leurs enfants ou leurs amis ; M. Figuié n'y tient pas ; on ne peut pas disputer les goûts.

L'homme a instinctivement horreur de la mort, et le désir de ne pas mourir tout à fait est assez naturel, on en conviendra ; on peut même dire que cette faiblesse est générale ; or, comment survivre au corps si l'on ne possède pas ce *merveilleux* qu'on appelle âme ? Si nous avons une âme, elle a des propriétés quelconques, car sans propriétés elle ne saurait être quelque chose ; ce ne sont pas, malheureusement pour certaines gens, des propriétés chimiques ; on ne peut la mettre en bocal pour la conserver dans les musées anatomiques ; en cela, le grand Ouvrier a vraiment eu tort de ne pas la faire plus saisissable : c'est que probablement il n'a pas pensé à M. Figuié.

Quoi qu'il en soit, de deux choses l'une : cette âme, si âme il y a, vit ou ne vit pas après la mort du corps ; c'est quelque chose ou c'est le néant, il n'y a pas de milieu. Vit-elle pour toujours ou pour un temps ? Si elle doit

disparaître à un temps donné, autant vaudrait qu'elle le fît tout de suite ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'homme n'en serait pas plus avancé. Si elle vit, elle fait quelque chose ou elle ne fait rien ; mais comment admettre un être intelligent qui ne fait rien, et cela pendant l'éternité ? Sans occupation, l'existence future serait par trop monotone. M. Figuiet n'admettant pas qu'une chose inappréciable aux sens puisse produire des effets quelconques, il est conduit, en raison de son point de départ, à cette conclusion, que tout effet doit avoir une cause matérielle ; c'est pourquoi il range dans le domaine du merveilleux, c'est-à-dire de l'imagination, tous les effets attribués à l'âme, et, par suite, l'âme elle-même, ses propriétés, ses faits et gestes d'outre-tombe. Les simples qui ont la sottise de vouloir vivre après la mort, aiment naturellement tout ce qui flatte leurs désirs et vient confirmer leurs espérances ; c'est pourquoi ils aiment le merveilleux. Jusqu'à présent, on s'était contenté de leur dire : « Tout ne meurt pas avec le corps, soyez tranquilles, nous vous en donnons notre parole d'honneur. » C'était bien rassurant, sans doute, mais une petite preuve n'aurait rien gâté à l'affaire ; or, voilà que le Spiritisme, avec ses phénomènes, vient leur donner cette preuve, ils l'acceptent avec joie ; voilà tout le secret de sa rapide propagation ; il donne la réalité à une espérance : celle de vivre, et mieux que cela, de vivre plus heureux ; tandis que vous, M. Figuiet, vous vous efforcez de leur prouver que tout cela n'est que chimère et illusion ; il relève le courage et vous l'abattez ; croyez-vous qu'entre les deux le choix soit douteux ?

Le désir de revivre après la mort est donc, chez l'homme, la source de son amour pour le merveilleux, c'est-à-dire pour tout ce qui le rattache à la vie d'outre-tombe. Si quelques hommes, séduits par des sophismes, ont pu douter de l'avenir, ne croyez pas que ce soit de gaîté de cœur ; non, car cette idée leur inspire de l'effroi, et c'est avec terreur qu'ils sondent les profondeurs du néant ; le Spiritisme calme leurs inquiétudes, dissipe leurs doutes ; ce qui était vague, indéfini, incertain, prend une forme, devient une réalité consolante ; voilà pourquoi, en quelques années, il a fait le tour du monde, et voilà pourquoi, en quelques années encore, il sera accepté par tout le monde, parce que tout le monde veut vivre, et que l'homme préférera toujours les maximes qui le rassurent à celles qui l'épouvantent.

Revenons à l'ouvrage de M. Figuiet, et disons d'abord que son quatrième volume, consacré aux *tables tournantes et aux médiums*, est aux trois quarts rempli d'histoires qui n'y ont aucun rapport, si bien que le principal y devient l'accessoire. Cagliostro, l'affaire du collier, qui y figure on ne sait pourquoi, la fille électrique, les escargots sympathiques, y occupent treize

chapitres sur dix-huit ; il est vrai que ces histoires y sont traitées avec un véritable luxe de détails et d'érudition qui les fera lire avec intérêt, toute opinion spirite à part. Son but étant de prouver l'amour de l'homme pour le merveilleux, il recherche tous les contes que le bon sens a, de tout temps, pris pour ce qu'ils valent, et s'efforce de prouver qu'ils sont absurdes, ce que personne ne conteste, et il s'écrie : « Voilà le Spiritisme foudroyé ! » A l'entendre, on croirait que les prouesses de Cagliostro et les contes d'Offmann sont pour les Spirites des articles de foi, et que les escargots sympathiques ont toutes leurs sympathies.

M. Figuiet ne rejette point tous les faits, tant s'en faut ; à l'encontre d'autres critiques qui nient tout carrément, ce qui est plus commode, parce que cela dispense de toute explication, il admet parfaitement les tables tournantes et les médiums, tout en faisant une large part à la duperie ; Mlles Fox, par exemple, sont d'insignes jongleuses, parce qu'elles ont été bafouées par des journaux américains peu galants ; il admet même le magnétisme, comme agent matériel, bien entendu, la puissance fascinatrice de la volonté et du regard, le somnambulisme, la catalepsie, l'hypnotisme, tous les phénomènes de biologie ; qu'il y prenne garde ! il va passer pour un illuminé aux yeux de ses confrères. Mais, conséquent avec lui-même, il veut tout ramener aux lois connues de la physique et de la physiologie. Il cite, il est vrai, quelques témoignages authentiques et des plus honorables à l'appui des phénomènes spirites, mais il s'étend avec complaisance sur toutes les opinions contraires, surtout sur celles des savants qui, comme M. Chevreul et autres, en ont cherché les causes dans la matière ; il tient en grande estime la théorie du muscle craqueur de MM. Jobert et consorts. Sa théorie, comme la lanterne magique de la fable, pêche par un point capital, c'est qu'elle se perd dans un dédale d'explications qui demanderaient elles-mêmes des explications pour être comprises. Un autre défaut, c'est qu'elle est à chaque pas contredite par des faits dont elle ne peut rendre compte et que l'auteur passe sous silence, par une raison très simple, c'est qu'il ne les connaît pas ; il n'a rien vu, ou peu vu par lui-même ; en un mot, il n'a rien approfondi, *de visu*, avec la sagacité, la patience et l'indépendance d'idées de l'observateur consciencieux ; il s'est contenté des récits plus ou moins fantastiques qu'il a trouvés dans certains ouvrages qui ne brillent pas par l'impartialité ; il ne tient aucun compte des progrès que la science a faits depuis quelques années ; il la prend à son début, alors qu'elle marchait en tâtonnant, que chacun y apportait une opinion incertaine et prématurée, et qu'elle était loin de connaître tous es faits ; absolument comme s'il voulait juger la chimie d'aujourd'hui par ce qu'elle était il y a un siècle. A notre avis, M. Figuiet, tout savant qu'il

est, manque donc de la première qualité d'un critique, celle de connaître à *fond* la chose dont il parle, condition encore plus nécessaire quand on veut l'expliquer.

Nous ne le suivrons pas dans tous ses raisonnements ; nous préférons renvoyer à son ouvrage que tout Spirite peut lire sans le moindre danger pour ses convictions ; nous ne citerons que le passage où il explique sa théorie des tables tournantes, qui résume à peu près celle de tous les autres phénomènes.

« Vient ensuite la théorie qui explique les mouvements des tables par les *Esprits*. Si la table tourne après un quart d'heure de recueillement et d'attention de la part des expérimentateurs, c'est dit-on, que les esprits bons ou mauvais, anges ou démons, sont entrés dans la table et l'ont mise en branle. Le lecteur tient-il à ce que nous discutons cette hypothèse ? Nous ne le pensons pas. Si nous entreprenions de prouver à grands renforts d'arguments logiques que le diable n'entre pas dans les meubles pour les faire danser, il nous faudrait également entreprendre de démontrer que ce ne sont pas les esprits qui, introduits dans notre corps, nous font agir, parler, sentir, etc.⁶ Tous ces faits sont du même ordre, et celui qui admet l'intervention du démon pour faire tourner une table, doit recourir à la même influence surnaturelle pour expliquer les actes qui n'ont lieu qu'en vertu de notre volonté et par le secours de nos organes. *Personne n'a jamais voulu attribuer sérieusement* les effets de la volonté sur nos organes, quelque mystérieuse que soit l'essence de ce phénomène, à l'action d'un ange ou d'un démon. C'est pourtant à cette conséquence que sont conduits ceux qui veulent rapporter la rotation des tables à une cause surhumaine.

« Disons, pour terminer cette courte discussion, que la raison défend de recourir à une cause surnaturelle, partout où une cause naturelle peut suffire. Une cause naturelle, normale, physiologique, peut-elle être invoquée pour l'explication du tournoiement des tables ? Là est toute la question.

« Nous voici donc amené à exposer ce qui nous semble rendre compte du phénomène étudié dans cette dernière partie de notre livre.

« L'explication du fait des tables tournantes, considéré dans sa plus grande simplicité, nous semble être fournie par ces phénomènes dont le nom a beaucoup varié jusqu'ici, mais dont la nature est, au fond, identique, c'est-à-dire par ce que l'on a tour à tour appelé *hypnotisme* avec le docteur Braid,

⁶ Ce ne sont pas des Esprits qui nous font agir et penser, mais un Esprit qui est notre âme. Nier cet esprit, c'est nier l'âme ; nier l'âme c'est proclamer le matérialisme pur. Il paraît que M. Figuiet pense que, comme lui, *personne* ne croit avoir une âme immortelle, ou qu'il croit être tout le monde.

biologisme avec M. Philips, *suggestion* avec M. Carpenter. Rappelons que, par suite de la forte tension cérébrale résultant de la contemplation, longtemps soutenue, d'un objet immobile, le cerveau tombe dans un état particulier, qui a reçu successivement les noms d'*état magnétique*, de *sommeil nerveux* et d'*état biologique*, noms différents qui désignent certaines variantes particulières d'un état généralement identique.

« Une fois amené à cet état, soit par les passes d'un magnétiseur, comme on le fait depuis Mesmer, soit par la contemplation d'un corps brillant, comme opérait Braid, imité depuis par M. Philips, et comme opèrent encore les sorciers arabes et égyptiens, soit simplement enfin par une forte contention morale, comme nous en avons cité plus d'un exemple, l'individu tombe dans cette passivité automatique qui constitue le *sommeil nerveux*. Il a perdu la puissance de diriger et de contrôler sa propre volonté, il est au pouvoir d'une volonté étrangère. On lui présente un verre d'eau en affirmant avec autorité que c'est un délicieux breuvage, et il le boit en croyant boire du vin, une liqueur ou du lait, selon la volonté de celui qui s'est fortement emparé de son être. Ainsi privé du secours de son propre jugement, l'individu demeure presque étranger aux actions qu'il exécute, et une fois revenu à son état naturel, il a perdu le souvenir des actes qu'il a accomplis pendant cette étrange et passagère abdication de son *moi*. Il est sous l'influence des *suggestions*, c'est-à-dire qu'acceptant, sans pouvoir la repousser, une idée fixe qui lui est imposée par une volonté extérieure, il agit, et est forcé d'agir sans idée et sans volonté propre, par conséquent sans conscience. Ce système soulève une grave question de psychologie, car l'homme ainsi influencé a perdu son libre-arbitre, et n'a plus la responsabilité des actions qu'il exécute. Il agit, déterminé par des images intruses qui obsèdent son cerveau, analogues à ces visions que Cuvier suppose fixées dans le *sensorium* de l'abeille, et qui lui représentent la forme et les proportions de la cellule que l'instinct la pousse à construire. Le principe des *suggestions* rend parfaitement compte des phénomènes, si variés et parfois si terribles de l'hallucination, et montre en même temps le peu d'intervalle qui sépare l'halluciné du monomane. Il ne faudra plus s'étonner si, chez un assez grand nombre de tourneurs de tables, l'hallucination a survécu à l'expérience et s'est transformée en folie définitive.

« Ce principe des *suggestions*, sous l'influence du sommeil nerveux, nous paraît fournir l'explication du phénomène de la rotation des tables, pris dans sa plus grande simplicité. Considérons ce qui se passe dans la chaîne des personnes qui se livrent à une expérience de ce genre. Ces personnes sont attentives, préoccupées, fortement émues de l'attente du phénomène qui doit se produire. Une grande attention, un recueillement complet d'esprit

leur est recommandé. A mesure que cette attente se prolonge, et que la contention morale reste longtemps entretenue chez les expérimentateurs, leur cerveau se fatigue de plus en plus, leurs idées éprouvent un léger trouble. Quand nous avons assisté, pendant l'hiver de l'année 1860, aux expériences faites à Paris par M. Philips ; quand nous avons vu les dix ou douze personnes auxquelles il confiait un disque métallique, avec l'injonction de considérer fixement et uniquement ce disque placé dans le creux de leur main pendant une demi-heure, nous n'avons pu nous défendre de trouver dans ces conditions reconnues indispensables pour la manifestation de l'état hypnotique, la fidèle image de l'état où se trouvent les personnes formant silencieusement la chaîne, pour obtenir la rotation d'une table. Dans l'un et l'autre cas, il y a une forte contention d'esprit, une idée exclusivement poursuivie pendant un temps considérable. Le cerveau humain ne peut résister longtemps à cette excessive tension, à cette accumulation anormale de l'influx nerveux. Sur les dix ou douze personnes qui sont livrées à cette opération, la plupart abandonnent l'expérience, forcées d'y renoncer par la fatigue nerveuse qu'elles éprouvent. Quelques-unes seulement, une ou deux, qui y persévèrent, tombent en proie à l'état hypnotique ou biologique, et donnent lieu alors aux phénomènes divers que nous avons examinés en parlant dans le cours de cet ouvrage, de l'hypnotisme et de l'état biologique.

« Dans cette réunion de personnes fixement attachées, pendant vingt minutes ou une demi-heure, à former la chaîne, les mains posées à plat sur une table sans avoir la liberté de distraire un instant leur attention de l'opération à laquelle elles prennent part, le plus grand nombre n'éprouve aucun effet particulier. Mais il est bien difficile que l'une d'elles, une seule si l'on veut, ne tombe pas, pour un moment, en proie à l'état hypnotique ou biologique. Il ne faut peut-être qu'une seconde de durée de cet état, pour que le phénomène attendu se réalise. Le membre de la chaîne tombé dans ce demi-sommeil nerveux, n'ayant plus conscience de ses actes, et n'ayant d'autre pensée que l'idée fixe de la rotation de la table, imprime à son insu le mouvement au meuble ; il peut, en ce moment, déployer une force musculaire relativement considérable, et la table s'élanche. Cette impulsion donnée, cet acte *inconscient* accompli, il n'en faut pas davantage. L'individu, ainsi passagèrement biologisé, peut ensuite revenir à son état ordinaire ; car à peine ce mouvement de déplacement mécanique s'est-il manifesté dans la table qu'aussitôt toutes les personnes composant la chaîne se lèvent et suivent ses mouvements, autrement dit font marcher la table en croyant seulement la suivre. Quant à l'individu cause involontaire, *inconsciente* du phénomène, comme on ne conserve aucun souvenir

des actes que l'on a exécutés dans l'état de sommeil nerveux, il ignore lui-même ce qu'il a fait, et il s'indigne de très bonne foi, si on l'accuse d'avoir poussé la table. Il soupçonne même les autres membres de la chaîne d'avoir joué le mauvais tour dont ont l'accuse. De là ces fréquentes discussions, et même *ces disputes graves auxquelles a donné lieu si souvent* la distraction des tables tournantes.

« Telle est l'explication que nous croyons pouvoir présenter en ce qui concerne le fait de la rotation des tables, pris dans sa plus grande simplicité. Quant aux mouvements de la table répondant à des questions : les pieds qui se soulèvent aux commandements, et qui, par le nombre des coups, répondent aux questions posées, le même système en rend compte, si l'on admet que parmi les membres de la chaîne, il en est un chez qui l'état de sommeil nerveux conserve une certaine durée. Cet individu, hypnotisé à son insu, répond aux questions et aux ordres qui lui sont donnés, en inclinant la table, ou en lui faisant frapper des coups, conformément aux demandes. Revenu ensuite à son état naturel, il a oublié tous les actes ainsi accomplis, de même que tout individu magnétisé, hypnotisé, a perdu le souvenir des actes qu'il a exécutés durant cet état. L'individu qui joue ce rôle à son insu, est donc une sorte de dormeur éveillé ; il n'est point *sui compos*, il est dans un état mental qui participe du somnambulisme et de la fascination. Il ne dort pas, il est charmé ou fasciné à la suite de la forte concentration morale qu'il s'est imposée : c'est un *médium*. Comme ce dernier exercice est d'un ordre supérieur au premier, il ne peut être obtenu dans tous les groupes. Pour que la table réponde aux questions posées, en soulevant un de ses pieds et frappant des coups, il faut que les individus qui opèrent aient pratiqué avec suite le phénomène de la table tournante, et que parmi eux, il se trouve un sujet particulièrement apte à tomber en cet état, qui y tombe plus vite par l'habitude et y persévère plus longtemps : il faut, en un mot, un *médium* éprouvé.

« Mais, dira-t-on, vingt minutes ou une demi-heure ne sont pas toujours nécessaires pour obtenir le phénomène de la rotation d'un guéridon ou d'une table. Souvent, au bout de quatre ou cinq minutes, la table se met en marche. A cette remarque nous répondrons qu'un magnétiseur, quand il a affaire à son sujet habituel ou à un somnambule de profession, fait tomber celui-ci en somnambulisme en une minute ou deux, sans passes, sans appareil, et par la seule imposition fixe de son regard. Ici, c'est l'habitude qui a rendu le phénomène facile et prompt. De même, les *médiums* exercés peuvent en très peu de temps, arriver à cet état de demi-sommeil nerveux, qui doit rendre inévitable le fait de la rotation de la table ou le mouvement imprimé par lui à ce meuble, conformément à la demande posée. »

Nous ne savons comment M. Figuiier appliquerait sa théorie aux mouvements qui ont lieu, aux bruits qui se font entendre, au déplacement des objets, sans le contact du médium, sans la participation de sa volonté, contre son gré ; mais il y a bien d'autres choses qu'il n'explique pas. Au reste, en acceptant même sa théorie, elle révélerait un phénomène physiologique des plus extraordinaires, et bien digne de l'attention des savants ; pourquoi donc l'ont-ils dédaignée ?

M. Figuiier termine son *Traité du merveilleux* par une courte notice sur le *Livre des Esprits*. Il le juge naturellement à son point de vue ; « la philosophie, dit-il, en est surannée, et *la morale endormante*. » Il aurait sans doute mieux aimé une morale égrillarde et réveillante ; mais qu'y faire ? C'est une morale à l'usage de l'âme ; du reste, elle aura toujours eu un avantage : celui de le faire dormir ; c'est pour lui une recette en cas d'insomnie.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Balthazar ou l'Esprit gastronome.

2° Entretien.

Un de nos abonnés, en lisant, dans la *Revue Spirite* du mois de novembre, l'évocation de l'Esprit qui s'est fait connaître sous le nom de Balthazar, crut y reconnaître un homme qu'il avait personnellement connu, et dont la vie et le caractère coïncidaient parfaitement avec tous les détails rapportés ; il ne douta pas que ce ne fût lui qui s'était manifesté sous un nom de fantaisie, et nous pria de nous en assurer par une nouvelle évocation. Selon lui, Balthazar n'était autre que M. G... de la R... connu par ses excentricités, sa fortune et ses goûts gastronomiques.

1. Évocation. - R. Ah ! me voici ; mais vous n'avez jamais rien à m'offrir ; décidément vous n'êtes pas aimables.

2. Veuillez nous dire ce que nous pourrions vous offrir pour vous être agréables ? - R. Oh ! peu de chose ; un petit thé ; un petit souper bien fin, j'aimerais mieux ça et ces dames aussi, sans compter que les messieurs ici présents ne le laisseraient pas de côté ; convenez-en.

3. Avez-vous connu un certain M. G... de la R... ? - R. Vous êtes curieux, je crois.

4. Non, ce n'est pas par curiosité ; dites-nous, je vous prie, si vous l'avez connu. - R. Vous tenez donc à découvrir mon incognito.

5. Donc vous êtes M. G... de la R... ? - R. Hélas ! oui, sans table et sans déjeuner.

6. Ce n'est pas nous qui avons découvert votre incognito ; c'est un de vos amis ici présent qui vous a reconnu. - R. C'est un bavard ; il aurait dû se taire.

7. En quoi cela peut-il vous nuire ? - R. En rien ; mais j'aurais désiré ne pas me faire connaître tout de suite. C'est égal, je ne cacherai pas mes goûts pour cela ; si tu connais les soupers que je donnais, conviens franchement qu'ils étaient bons, et qu'ils avaient une valeur qu'on n'apprécie plus aujourd'hui.

8. Non, je ne les connais pas ; mais parlons un peu sérieusement, je vous prie, et mettons de côté les dîners et les soupers qui ne nous apprennent rien ; notre but est de nous instruire, c'est pourquoi nous vous prions de nous dire quel sentiment vous a porté, le jour de votre réception comme avocat, à faire dîner vos confrères dans une salle à manger décorée en chambre mortuaire ? - R. Ne démêlez-vous pas, au milieu de toutes mes excentricités de caractère, un fond de tristesse causé par les erreurs de la société, surtout par l'orgueil de celle que je fréquentais, et dont je faisais partie par ma naissance et ma fortune ? Je cherchais à étourdir mon cœur par toutes les folies imaginables, et l'on m'appelait fou, extravagant ; peu m'importait ; en sortant de ces soupers si vantés par leur originalité, je courais faire une bonne action que l'on ignorait, mais cela m'était égal, mon cœur était satisfait, les hommes l'étaient aussi ; ils riaient de moi, tandis que je m'amusais d'eux. Que ne parlez-vous de ce souper où chaque convive avait son cercueil derrière lui ! leurs mines allongées me distrayaient beaucoup ; aussi vous le voyez, c'était la folie apparente unie à la tristesse du cœur.

9. Quelle est votre opinion actuelle sur la Divinité ? - R. Je n'ai pas attendu de n'avoir plus de corps pour croire à Dieu ; seulement ce corps que j'ai assez aimé a matérialisé mon Esprit au point qu'il lui faudra assez longtemps pour qu'il ait brisé tous ses liens terrestres, tous les liens des passions qui l'attachaient à la terre.

Remarque. On voit que d'un sujet frivole en apparence on peut souvent tirer d'utiles enseignements. N'y a-t-il pas quelque chose d'éminemment instructif dans cet Esprit qui conserve au-delà de la tombe des instincts

corporels, et qui reconnaît que l'abus des passions a en quelque sorte *matérialisé* son esprit ?

L'éducation d'un Esprit.

Un de nos abonnés, dont la femme est très bon médium écrivain, ne peut, malgré cela, communiquer avec ses parents et ses amis, parce qu'un mauvais Esprit s'impose à elle et *intercepte*, pour ainsi dire, toutes les communications, ce qui lui cause une vive contrariété. Remarquons qu'il y a simple obsession et non subjugation, car le médium n'est nullement dupe de cet Esprit qui, d'ailleurs, est franchement mauvais, et ne cherche point à cacher son jeu. Nous ayant demandé notre avis à ce sujet, nous lui avons dit qu'il ne s'en débarrasserait ni par la colère, ni par les menaces, mais par la patience ; qu'il fallait le dominer par l'ascendant moral, et chercher à le rendre meilleur par de bons conseils ; que c'est une *charge d'âme* qui lui est confiée, et dont la difficulté fera le mérite.

D'après notre conseil, le mari et la femme ont entrepris l'éducation de cet Esprit, et nous devons dire qu'ils s'y prennent admirablement, et que, s'ils ne réussissent pas, ils n'auront rien à se reprocher. Nous extrayons quelques passages de ces instructions, que nous donnons comme modèle du genre, et parce que la nature de cet Esprit s'y dessine d'une manière caractéristique.

1° Pour que tu sois ainsi méchant, il faut que tu souffres ? - R. Oui, je souffre, et c'est ce qui fait que je suis méchant.

2° N'as-tu jamais de remords du mal que tu fais ou que tu cherches à faire ? - R. Non, je n'en ai jamais, et je jouis du mal que je fais, parce que je ne peux voir les autres heureux sans en souffrir.

3° Tu ne supposes donc pas qu'on puisse être heureux du bonheur des autres, au lieu de trouver son bonheur dans leur malheur ; tu n'as donc jamais fait ces réflexions ? - R. Je ne les ai jamais faites, et je trouve que tu as raison ; mais je ne peux me... je ne peux faire le bien ; je suis....

Remarque. Ces points de suspension remplacent les griffonnages que fait l'Esprit, quand il ne veut ou ne peut pas écrire un mot.

4° Mais enfin, ne veux-tu point m'écouter, et essayer des conseils que je pourrais te donner ? - R. Je ne sais pas, car tout ce que tu me dis me fait encore plus souffrir, et je n'ai pas le courage de faire le bien.

4° Eh bien ! promets-moi au moins d'essayer ? - R. Oh ! non, je ne peux pas, parce que je ne tiendrais pas ma promesse, et j'en serais puni ; il faut encore que tu pries Dieu de me changer le cœur.

5° Alors, prions ensemble ; prie avec moi que Dieu t'améliore. - R. Je ne peux pas, te dis-je, je suis trop méchant, et je me plais à faire le mal.

6° Mais, est-ce que tu voudrais réellement m'en faire ? Je ne considère pas comme du mal réel tes mystifications qui, certes, nous ont été jusqu'ici plus utiles que nuisibles, car elles ont servi à notre instruction ; ainsi, tu vois que tu perds ton temps. - R. Oui, je t'en fais tant que je peux, et si je ne t'en fais pas davantage, c'est que je ne peux pas.

7° Qui t'en empêche alors ? R. C'est ton bon ange et ta Marie, sans cela tu verrais ce dont je suis capable.

Remarque. Marie est le nom d'une fille qu'ils évoquent en vain, et qui ne peut se manifester à cause de cet Esprit. Mais on voit, par la réponse même de l'Esprit, que si elle ne peut se communiquer matériellement, elle n'en est pas moins là, ainsi que l'ange gardien, veillant sur eux. Ce fait soulève une grave question, celle de savoir comment un mauvais Esprit peut empêcher les communications d'un bon Esprit. Il n'empêche que les communications matérielles, mais il ne peut s'opposer aux communications spirituelles. Ce n'est pas le mauvais Esprit qui est plus puissant que le bon, c'est le médium qui n'est pas assez puissant pour vaincre l'obstination du mauvais, et qui doit s'efforcer de le vaincre par l'ascendant du bien, en s'améliorant de plus en plus. Dieu permet ces épreuves dans notre intérêt.

8° Mais que me ferais-tu donc ? - R. Je te ferais mille choses plus désagréables les unes que les autres ; je te ferais....

9° Voyons, pauvre Esprit, n'as-tu donc jamais un mouvement généreux ? N'as-tu jamais un seul désir de faire quelque bien, ne fût-ce qu'un désir vague ? - R. Oui, un désir vague de faire le mal ; je ne peux pas en avoir d'autre. Il faut que tu pries Dieu, pour que je sois touché, autrement, je resterai méchant, c'est sûr.

10. Tu crois donc en Dieu ? - R. Il faut bien que j'y croie, puisqu'il me fait souffrir.

11. Eh bien ! puisque tu crois en Dieu, tu dois avoir confiance en sa perfection et en sa bonté ; tu dois comprendre qu'il n'a point fait ses créatures pour les vouer au malheur ; que si elles sont malheureuses, c'est par leur propre faute, et non par la sienne, mais qu'elles ont toujours les moyens de s'améliorer, et conséquemment d'arriver au bonheur ; que Dieu n'a pas fait les créatures intelligentes sans but, et que ce but est de les faire toutes concourir à l'harmonie universelle : la charité, l'amour de son prochain ; que la créature qui s'écarte de ce but, trouble l'harmonie, et qu'elle-même est la première à subir les effets de cette perturbation qu'elle cause. Regarde autour de toi, au-dessus de toi ; ne vois-tu pas des Esprits

heureux ? N'as-tu pas le désir d'être comme eux puisque tu dis que tu souffres ? Dieu ne les a pas créés plus parfaits que toi ; ils ont peut-être souffert comme toi, mais ils se sont repentis, et Dieu leur a pardonné ; tu peux donc faire comme eux. - R. Je commence à voir, et je commence à comprendre que Dieu est juste ; je ne l'avais pas encore vu ; c'est toi qui viens de m'ouvrir les yeux.

12. Eh bien ! ne sens-tu pas déjà le désir de t'améliorer ? - R. Pas encore ; espère que cela viendra ; je l'espère, moi.

13. Tu as dit à ma femme qu'elle te torturait, alors quelle t'évoquait ; crois-tu que nous cherchions à te torturer ? - R. Non ; je vois bien que non ; mais il n'en est pas moins vrai que je souffre plus que jamais, et c'est vous autres qui en êtes la cause.

Remarque. Un Esprit supérieur, interrogé sur la cause de cette souffrance, répondit : Elle vient du combat qui se livre en lui ; il sent malgré lui quelque chose qui l'entraîne dans une meilleure voie, mais il résiste, et c'est cette lutte qui le fait souffrir. - Qui l'emportera en lui du bien ou du mal ? - R. Le bien, mais ce sera long et difficile. Il faut y mettre beaucoup de persévérance et de dévouement.

14. Que pourrions-nous faire pour ne plus te faire souffrir ? - R. Il faut que tu pries Dieu de me pard... (il biffe ces deux derniers mots) qu'il ait pitié de moi.

15. Eh bien ! prie avec nous. - R. Je ne peux pas.

16. Tu nous as dit qu'il faut bien que tu croies en Dieu, puisqu'il te fait souffrir ; mais comment sais-tu que c'est Dieu qui te fait souffrir ? - R. Il me fait souffrir parce que je suis méchant.

17. S'il est vrai que tu croies que c'est Dieu qui te fait souffrir, tu dois en connaître le motif, car tu ne peux te figurer Dieu injuste ? - R. Oui, je crois à la justice de Dieu.

18. Tu nous as dit que c'est nous qui t'avons ouvert les yeux ; que cela soit ou non, il n'en est pas moins vrai que tu ne peux te dissimuler la vérité de ce que nous te disons ; or que ces vérités te soient connues avant nous ou par nous, l'essentiel est que tu les connaisses ; aujourd'hui, la grande affaire pour toi est d'en tirer parti. Dis-moi donc franchement si la satisfaction que tu éprouves à faire le mal ne te laisse rien à désirer ? - R. Je désire que mes souffrances finissent, voilà tout ; et elles ne finiront jamais.

19. Comprends-tu qu'il dépende de lui de les faire finir ? - R. Je comprends.

20. Dans ta dernière existence corporelle, t'es-tu livré sans réserve à tes mauvais penchants, comme tu sembles t'y livrer maintenant ? - R. Il

faut que tu saches que je suis plus immonde que la brute, et que je suis un misérable qui ai tout fait jusqu'à....

21. Est-ce que nous t'avons, ma femme ou moi, fait du mal ? As-tu eu à te plaindre de nous dans une autre existence ? - R. Non ; je ne....

22. Alors dis-moi pourquoi tu trouves plus de plaisir à t'acharner à des gens inoffensifs comme nous, qui te voulons du bien, plutôt qu'après des gens méchants qui peut-être sont ou ont été tes ennemis ? - R. *Ils ne me font pas envie, eux.*

Remarque. Cette réponse est caractéristique ; elle peint la haine du méchant contre les hommes qu'il sait valoir mieux que lui ; c'est la jalousie qui l'aveugle et le pousse souvent aux actes les plus contraires à ses intérêts. Il en est de même ici-bas où souvent le plus grand tort d'un homme, aux yeux de certaines gens, c'est son mérite : Aristide en est un exemple.

23. Étais-tu plus heureux sur la terre que maintenant ? - R. Oh oui ! J'étais riche et ne me privais de rien ; j'ai fait des bassesses de toutes sortes, et j'ai fait tout le mal que l'on peut faire quand on a de l'argent et des misérables à sa disposition.

24. Pourquoi me disais-tu l'autre jour de te laisser tranquille ? - R. Parce que je ne voulais pas répondre aux questions que tu m'adressais ; mais je suis bien aise que tu m'évoques, et je voudrais toujours écrire, parce que l'ennui me tue. Oh ! va, tu ne sais pas ce que c'est que d'être continuellement en présence de ses fautes et de ses crimes comme j'y suis !

25. Quelle impression éprouves-tu à la vue d'une action généreuse ? - R. J'en éprouve du dépit ; je voudrais pouvoir l'anéantir.

26. Pendant ta dernière existence corporelle, n'as-tu jamais fait une bonne action, quel qu'en fût le mobile ? - R. J'en ai fait par ambition et par orgueil ; je n'en ai jamais fait par bonté ; c'est pourquoi il ne m'en est pas tenu compte.

Remarque. Ces entretiens se sont prolongés pendant un grand nombre de séances, et se prolongent encore en ce moment, malheureusement sans résultat encore bien sensible. Le mal domine toujours chez cet esprit, qui ne montre qu'à de rares intervalles quelques lueurs de bons sentiments, aussi est-ce une tâche pénible pour ses instituteurs. Nous espérons toutefois qu'avec de la persévérance, ils viendront à bout de dompter cette nature rebelle, ou tout au moins que Dieu leur tiendra compte de leurs efforts.

Dissertations spirites.

Obtenues ou lues dans la Société par divers Médiums.

Entrée d'un coupable dans le monde des Esprits.

(Médium, madame Costel.)

Je vais te raconter ce que j'ai souffert quand je suis mort. Mon Esprit, retenu à mon corps par des liens matériels, a eu grande peine à s'en dégager ; ce qui a été une première et rude angoisse. La vie que j'avais quittée à vingt-quatre ans était encore si forte en moi que je ne croyais pas à sa perte. Je cherchais mon corps, et j'étais étonné et effrayé de me voir perdu au milieu de cette foule d'ombres. Enfin la conscience de mon état, et la révélation des fautes que j'avais commises dans toutes mes incarnations, me frappèrent tout à coup ; une lumière implacable éclaira les plus secrets replis de mon âme, qui se sentit *nue* et puis saisie d'une honte accablante. Je cherchais à y échapper en m'intéressant aux objets nouveaux, *et pourtant connus*, qui m'entouraient ; les Esprits radieux, flottant dans l'éther, me donnaient l'idée d'un bonheur auquel je ne pouvais aspirer ; des formes sombres et désolées, les unes plongées dans un morne désespoir, les autres ironiques ou furieuses, glissaient autour de moi et sur la terre à laquelle je restais attaché. Je voyais s'agiter les humains dont j'enviais l'ignorance ; tout un ordre de sensations inconnues, *ou retrouvées*, m'envahirent à la fois. Entraîné comme par une force irrésistible, cherchant à fuir cette douleur acharnée, je franchissais les distances, les éléments, les obstacles matériels, sans que les beautés de la nature, ni les splendeurs célestes pussent calmer un instant le déchirement de ma conscience, ni l'effroi que me causait la révélation de l'éternité. Un mortel peut pressentir les tortures matérielles par les frissons de la chair, mais vos fragiles douleurs, adoucies par l'espérance, tempérées par les distractions, tuées par l'oubli, ne pourront jamais vous faire comprendre les angoisses d'une âme qui souffre sans trêve, sans espoir, sans repentir. J'ai passé un temps dont je ne peux apprécier la durée, enviant les élus dont j'entrevois la splendeur, détestant les mauvais Esprits qui me poursuivaient de leurs railleries, méprisant les humains dont je voyais les turpitudes, passant d'un profond accablement à une révolte insensée.

Enfin tu m'as apaisé ; j'ai écouté les enseignements que te donnent

tes guides ; la vérité m'a pénétré, j'ai prié : Dieu m'a entendu ; il s'est révélé à moi par sa clémence, comme il s'était révélé par sa justice.

NOVEL.

Châtiment de l'égoïste.

(Médium, madame Costel.)

Nota. L'Esprit qui a dicté les trois communications suivantes, est celui d'une femme que le médium a connue de son vivant, et dont la conduite et le caractère ne justifient que trop les tourments qu'elle endure. Elle était surtout dominée par un sentiment outré d'égoïsme et de personnalité qui se reflète dans la dernière communication, par sa prétention à vouloir que le médium ne s'occupe que d'elle, et renonce pour elle à ses études ordinaires.

I

Me voici, moi, la malheureuse Claire ; que veux-tu que je t'apprenne ? Ta résignation et l'espoir ne sont que des mots pour celui qui sait, qu'innombrables comme les cailloux de la grève, ses souffrances dureront pendant la succession des siècles interminables. Je peux les adoucir, dis-tu ! Quelle vague parole ! Où trouver le courage, l'espérance pour cela ? Tâche donc, cerveau borné, de comprendre ce qu'est un jour qui ne finit jamais. Est-ce un jour, une année, un siècle ? qu'en sais-je ? les heures ne le divisent point ; les saisons ne le varient pas ; éternel et lent comme l'eau qui suinte du rocher, ce jour exécré, ce jour maudit, pèse sur moi comme une châsse de plomb... Je souffre !... Je ne vois rien autour de moi que des ombres silencieuses et indifférentes... Je souffre !

Je le sais pourtant, au-dessus de cette misère règne Dieu, le père, le maître, celui vers lequel tout s'achemine. Je veux y penser ; je veux l'implorer.

Je me débats et je me traîne comme un estropié qui rampe le long du chemin. Je ne sais quel pouvoir m'attire vers toi ; peut-être es-tu le salut. Je te quitte un peu calmée, un peu réchauffée, comme un vieillard grelottant que ranime un rayon de soleil ; mon âme glacée puise une nouvelle vie en t'approchant.

CLAIRE.

II

Mon malheur grandit chaque jour ; il grandit à mesure que la connaissance de l'éternité se développe en moi. O misère ! combien je vous mau-

dis, heures coupables, heures d'égoïsme et d'oubli, où méconnaissant toute charité, tout dévouement, je ne songeais qu'à mon bien-être ! Soyez maudits, arrangements humains ! vaines préoccupations des intérêts matériels ! Soyez maudits, vous qui m'avez aveuglée et perdue ! Je suis rongée par l'incessant regret du temps écoulé. Que te dirai-je, à toi qui m'écoutes ? Veille sans cesse sur toi ; aime les autres plus que toi-même ; ne t'attarde pas dans les chemins du bien-être ; n'engraisse pas ton corps aux dépens de ton âme ; veille, comme disait le Sauveur à ses disciples. Ne me remercie pas de ces conseils, mon esprit les conçoit, mon cœur ne les a jamais écoutés. Comme un chien fouaillé, la peur me fait ramper, mais je ne connais pas encore le libre amour ! Sa divine aurore tarde bien à se lever ! Prie pour mon âme desséchée et si misérable !

CLAIRE.

III

Nota. Les deux premières dictées ont été obtenues par le médium chez lui ; celle-ci a été donnée spontanément à la Société, ce qui explique le sens de la première phrase.

Je viens te chercher jusqu'ici, puisque tu m'oublies. Tu crois donc que des prières isolées, mon nom prononcé, suffiront à l'apaisement de ma peine. Non, cent fois non. Je rugis de douleur ; j'erre sans repos, sans asile, sans espoir, sentant l'éternel aiguillon du châtement s'enfoncer dans mon âme révoltée. Je ris quand j'entends vos plaintes, quand je vous vois abattus. Que sont vos pâles misères ! que sont vos larmes ! que sont vos tourments que le sommeil suspend ? Est-ce que je dors, moi ? je veux, entends-tu ? je veux que laissant tes dissertations philosophiques, tu t'occupes de moi ; que tu en fasses occuper les autres. Je ne trouve pas d'expressions pour peindre l'angoisse de ce temps qui s'écoule, sans que les heures en marquent les périodes. A peine si je vois un faible rayon d'espérance, et cette espérance c'est toi qui me l'as donnée ; ne m'abandonne donc pas.

CLAIRE.

IV

Nota. La communication suivante n'est point du même Esprit ; elle est d'un Esprit supérieur, notre guide spirituel, en réponse à la demande que nous lui avons faite de vouloir bien nous dire son opinion sur celles qui précèdent.

Ce tableau n'est que trop vrai, car il n'est nullement chargé. On me demandera peut-être ce qu'a fait cette femme pour être si misérable ! A-t-elle commis quelque crime horrible ? a-t-elle volé, assassiné ? Non ;

elle n'a rien fait qui ait mérité la justice des hommes. Elle s'amusait au contraire de ce que vous appelez le bonheur terrestre : beauté, fortune, plaisirs, adulations, tout lui souriait, rien ne lui manquait, et l'on disait en la voyant : Quelle femme heureuse ! et l'on enviait son sort. Ce qu'elle a fait ? elle a été égoïste ; elle avait tout, excepté un bon cœur. Si elle n'a pas violé la loi des hommes, elle a violé la loi de Dieu, car elle a méconnu la charité, la première des vertus. Elle n'a aimé qu'elle-même : maintenant elle n'est aimée de personne ; elle n'a rien donné : on ne lui donne rien ; elle est isolée, délaissée, abandonnée, perdue dans l'espace où personne ne pense à elle, personne ne s'occupe d'elle, c'est ce qui fait son supplice. Comme elle n'a recherché que les jouissances mondaines, et qu'aujourd'hui ces jouissances n'existent plus, le vide s'est fait autour d'elle ; elle ne voit que le néant, et le néant lui semble l'éternité. Elle ne souffre pas des tortures physiques ; les diables ne viennent pas la tourmenter ; mais, cela n'est pas nécessaire : elle se tourmente elle-même, et elle souffre bien davantage, car ces diables seraient encore des êtres qui penseraient à elle. L'égoïsme a fait sa joie sur la terre : il la poursuit ; c'est maintenant le ver qui lui ronge le cœur : c'est son véritable démon.

Ah ! si les hommes savaient ce qu'il en coûte d'être égoïste ! Dieu pourtant vous l'apprend tous les jours, car s'il envoie tant d'Esprits égoïstes sur la terre, c'est afin que, dès cette vie, ils se punissent les uns par les autres, et qu'ils comprennent mieux, par le contraste, que la charité est le seul contrepoison de cette lèpre de l'humanité.

Alfred de Musset.

(Médium, mademoiselle Eugénie.)

Dans la séance de la Société du 23 novembre, un Esprit se communique spontanément en écrivant ce qui suit :

Comme je désire, avant tout, vous être agréable, je vais vous demander ce que vous voulez que je traite ; si vous avez un sujet, faites des questions ? Enfin, messieurs, je suis toujours votre dévoué,

Alfred de MUSSET.

- Votre visite étant imprévue, nous n'avons pas de sujet préparé ; nous vous prions donc de vouloir bien en traiter un à votre choix ; quel qu'il soit, nous vous en serons très reconnaissants.

- Vous avez raison ; oui, car moi Esprit, en particulier, et tous en général, nous connaissons mieux vos besoins, et pouvons mieux appliquer les communications que vous ne le feriez vous-mêmes.

Que vais-je traiter ? je suis assez embarrassé au milieu de tant de sujets intéressants. Commençons par parler à ceux qui désirent ardemment être Spirités, mais qui semblent reculer devant ce qu'ils croient une apostasie ; parlons donc pour ceux qui reculeraient devant l'idée de se trouver en contradiction avec le catholicisme. Ecoutez bien : je dis catholicisme, et non christianisme.

Vous avez peur de renier la foi de vos pères ? Erreur ! Vos pères, les premiers, ceux, qui ont fondé cette religion sublime dans son origine, plus que vous étiez Spirités ; ils prêchaient la même doctrine qu'on vous enseigne aujourd'hui ; et qui dit Spiritisme, comme votre religion, dit : charité, bonté, oubli et pardon des injures ; comme le catholicisme, il vous enseigne l'abnégation de soi-même. Vous pouvez donc, consciences timorées, les allier ensemble, et venir, sans scrupule, vous asseoir à cette table, et parler avec les êtres que vous regrettez. Soyez, comme vos pères, charitables, bons, compatissants, et au bout de la route, vous aurez tous la même place ; au bout du chemin, la balance, qui pèsera vos actions, aura les mêmes poids, et l'œuvre la même valeur. Venez sans crainte, je vous en prie ; venez femmes gracieuses, au cœur rempli d'illusions ; venez ici elles seront remplacées par des réalités plus belles et plus radieuses ; venez, épouse au cœur dur, qui souffrez de votre sécheresse, ici est l'eau qui amollit le roc et qui étanche la soif ; venez, femmes aimantes, qui aspirez toute votre vie au bonheur, qui mesurez la profondeur de votre cœur et désespérez de la combler ; venez, femme à l'intelligence avide, venez : ici la science coule claire et pure ; venez puiser à cette source qui rajeunit. Et vous, vieillards qui vous courbez, venez et riez à la face de toute cette jeunesse qui vous dédaigne, car, pour vous, s'ouvrent les portes du sanctuaire, pour vous la naissance va recommencer et ramener le bonheur de vos premières années ; venez : et nous vous ferons voir des frères qui vous tendent les bras et vous attendent ; venez donc tous, car, pour tous, il y a des consolations.

Vous voyez que je me prête volontiers ; usez de moi, vous me ferez plaisir.

Profitant de la bonne volonté de l'Esprit d'Alfred de Musset, on lui adresse les questions suivantes :

1° Quelle sera l'influence de la poésie dans le Spiritisme ? - R. La poésie est le baume que l'on applique sur les plaies ; la poésie a été donnée aux hommes comme la manne céleste, et tous les poètes sont des médiums que Dieu a envoyés sur la terre pour régénérer un peu son peuple, et ne pas le laisser s'abrutir entièrement ; car, qu'y a-t-il de plus beau ! qui parle plus à l'âme que la poésie !

2° La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie ont été tour à tour influencées par les idées païennes et chrétiennes ; veuillez nous dire si, après l'art païen et l'art chrétien, il y aura un jour l'art spirite ? - R. Vous faites une question qui se répond d'elle-même ; le ver est ver, il devient ver à soie, puis papillon. Qu'y a-t-il de plus aérien, de plus gracieux qu'un papillon ? Eh bien ! l'art païen, c'est le ver ; l'art chrétien, c'est le cocon ; l'art spirite sera le papillon.

(Voir, à ce sujet, l'article ci-dessus, page 366, sur l'art païen, l'art chrétien et l'art spirite.)

3° Quelle est l'influence de la femme au dix-neuvième siècle ?

Nota. Cette question est posée par un jeune homme étranger à la société.

R. Ah ! c'est du progrès ; et c'est un jeune homme qui propose cette question : c'est beau, et j'étais moi-même trop amateur, pour ne pas daigner y répondre, et je suis sûr que tous ici le désirent aussi.

L'influence de la femme au dix-neuvième siècle ! Croyez-vous qu'elle ait attendu cette époque pour vous tenir tous en laisse, pauvres et faibles hommes que vous êtes ? Si vous avez essayé de la ravalier, c'est que vous l'avez crainte ; si vous avez essayé d'étouffer son intelligence, c'est que vous avez redouté son influence ; il n'y a que son cœur auquel vous n'avez pu mettre des digues, et comme le cœur est le présent que Dieu lui a fait en particulier, il est resté maître et souverain. Mais voilà aussi que la femme se fait papillon : elle veut sortir de sa coquille ; elle veut reconquérir ses droits tout divins ; comme lui, elle s'élance dans l'atmosphère, et l'on dirait qu'elle respire l'air de sa juste valeur. Ne croyez pas que j'en veuille faire des érudites, des lettrées, des femmes à poèmes ; non, mais je veux, on veut ici, dans le monde que j'habite, que celle qui doit élever l'humanité soit digne de son rôle ; on veut que celle qui doit former les hommes, commence à se connaître elle-même, et, pour leur infiltrer dès le jeune âge l'amour du beau, du grand, du juste, il faut qu'elle possède cet amour à un degré supérieur, il faut qu'elle le comprenne ; si l'agent éducateur par excellence est réduit à l'état de nullité, la société chancelle ; c'est ce que vous devez comprendre au dix-neuvième siècle.

Intuition de la vie future.

(Méd. Mlle Eugénie.)

Nota. Le médium écrit sur un ancien cahier, ayant servi à un autre médium, et sur lequel se trouvait une communication écrite depuis long-

temps, et signée Delphine de Girardin. Cette circonstance explique le début de la communication suivante :

Je trouve justement mon nom tracé, il me servira de signature avant d'avoir commencé.

Je veux ici vous parler à tous en général, et vous prouver que vous êtes spiritualistes, et pour cela je n'aurai qu'à m'adresser à votre jugement. Qu'allez-vous, au premier jour de novembre, faire dans un cimetière, puisqu'il ne conserve que la dépouille des êtres que vous regrettez ? Pourquoi allez-vous perdre votre temps à leur porter, vous un bouquet odoriférant, vous une pensée d'amitié et un doux souvenir ? Pourquoi allez-vous vous rappeler à leur mémoire s'ils ne vivent plus ? Pourquoi verser des pleurs et leur demander de les sécher ou de vous réunir à eux ? Répondez, vous tous qui dites, - car ceux qui ne le disent pas tout haut le pensent tout bas, - qui dites : la matière est la seule chose qui existe en nous ; après nous, rien. Dites, n'êtes-vous pas en désaccord avec vous-mêmes ? Mais réjouissez-vous, vous avez plus de foi que vous ne pensez. Dieu, qui vous a créés imparfaits, a voulu vous donner confiance malgré vous, et sans vouloir vous en rendre compte, sans en avoir conscience, vous leur parlez, à ces êtres chéris ; vous les priez de sentir les fleurs que vous leur offrez ; vous leur demandez amitié et protection. Mère ! tu appelles ta fille un ange et lui demandes ses prières ; fille ! tu appelles la protection de ta mère et la prie de te donner ses conseils. Beaucoup d'entre vous se disent : Je sens dans mon cœur la vérité de ce que vous dites, mais c'était en désaccord avec ce que mes pères m'ont enseigné, et, esprits timorés que vous êtes ! vous vous renfermez dans votre ignorance. Agissez donc sans crainte, car la foi spirite est en rapport avec toutes les religions, puisqu'elle dit ce que toutes répètent : Amour, charité, humilité. Vous voyez que, si cela ne tient qu'à votre hésitation, vous devez croire.

Delphine DE GIRARDIN.

Remarque. La contradiction dont parle l'Esprit en commençant se voit à chaque instant, chez ceux-là mêmes qui nient le plus fortement la vie future. Si tout périt avec la vie corporelle, à quoi servirait, en effet, la commémoration des êtres que l'on regrette s'ils ne nous entendent plus ? On nous a parlé d'un monsieur imbu au dernier point des idées matérialistes les plus absolues ; dernièrement il vient de perdre un fils unique, et le chagrin qu'il en a ressenti a été tel qu'il voulait se suicider pour aller le rejoindre ; or, pour aller rejoindre quoi ? des os qui ne sont plus lui, car ces os ne pensent pas.

La réincarnation.

(Méd. Mlle Eugénie.)

Nota. Dans la séance de la Société où fut obtenue la dictée précédente, l'Esprit de Mme de Girardin étant prié de vouloir bien en donner une sur la réincarnation, répondit : « Oh ! je ne demande pas mieux ; ce médium est habitué à me voir faire ce qui ne lui plaît pas toujours, et vous avez raison. » Cette dernière phrase est une allusion à certaines idées particulières du médium touchant la réincarnation.

La réincarnation est une chose logique ; elle tombe sous le sens ; ainsi donc il ne s'agit que de réfléchir, que de vouloir bien examiner autour de soi. Vous n'avez qu'à regarder en dedans de vous-même pour trouver les preuves de la réincarnation. Voyez à cette table d'un bon père de famille, il y a plusieurs beaux enfants, les uns sont d'une intelligence remarquable, les autres dans un état presque abject ; d'où vient donc cette différence ? même père, même mère, même éducation, et cependant tant de contrastes !

Regardez dans votre souvenir ; n'y trouvez-vous pas l'intuition de faits dont vous n'avez aucune connaissance, et qui cependant se retracent à vous tout à fait comme ayant existé ? Ne vous trouvez-vous pas frappés, en voyant un être pour la première fois, qu'il vous semble l'avoir connu ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! cela vous prouve une vie antérieure à laquelle vous avez appartenu ; cela prouve que l'enfant intelligent a dû parcourir plusieurs existences, et par là s'est épuré, et que l'autre en est peut-être à sa première ; que la personne que vous rencontrez vous a peut-être été intime, et que le fait dont vous vous souvenez vous a été personnel dans une autre vie. Puis, enfin, pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut que vous soyez parfaits. Voyons ! croyez-vous qu'il vous reste si peu à faire pour croire qu'après votre mort trois ou quatre mois des sphères vous suffiront⁷ ? Non ; je ne crois pas à tant de prétentions ; pour acquérir, il faut travailler, et la fortune morale ne se lègue pas comme la fortune matérielle ; pour vous épurer, il faut passer dans plusieurs corps qui emportent avec eux, à chaque dépouillement, une partie de votre impureté.

Si vous réfléchissez, vous ne pouvez vous empêcher de vous rendre à l'évidence.

Delphine DE GIRARDIN.

Le jour des morts.

(Médium, mademoiselle Huet.)

Nota. Dans la séance de la Société du 2 novembre, Charles Nodier, prié de vouloir bien continuer le travail qu'il a commencé, répond :

⁷ Allusion à l'opinion que professent quelques personnes touchant la vie future.

« Permettez-moi, ce soir, mes bien chers amis, de vous parler sur un autre sujet ; je continuerai mon travail commencé la prochaine fois.

Aujourd'hui est une époque qui nous est trop personnellement consacrée, pour que nous ne rappelions pas votre attention sur la mort, et sur les prières que réclament la plupart de ceux qui vous ont devancés. Cette semaine est une époque de confraternité entre le ciel et la terre, entre les vivants et les morts ; vous devez vous occuper de nous plus particulièrement, et de vous aussi ; car en méditant cette pensée que bientôt, comme pour nous, les vivants prieront pour votre âme, vous, devez devenir meilleurs. Selon la manière dont vous aurez vécu ici-bas, vous serez reçus devant Dieu. Qu'est-ce que la vie, après tout ? Une très courte émigration de l'Esprit sur la terre ; temps, cependant, où il peut amasser un trésor de grâces, ou se préparer de cruels tourments. Pensez à cela ; pensez au ciel, et la vie, quelle que vous l'ayez, vous paraîtra bien légère.

Charles NODIER.

Les questions suivantes sont adressées à l'Esprit au sujet de sa communication.

1. Aujourd'hui les Esprits sont-ils plus nombreux que d'habitude dans les cimetières ? - R. Dans ce temps-ci nous sommes plus volontiers près de nos dépouilles terrestres, parce que vos pensées, vos prières y sont avec nous.

2. Les Esprits qui, en ces jours-ci viennent vers leurs tombes près desquelles personne ne prie, souffrent-ils de se voir délaissés, tandis que d'autres ont leurs parents et leurs amis qui viennent leur donner une marque de souvenir ? - R. N'y a-t-il pas des personnes pieuses qui prient pour tous les trépassés en général ? Eh bien ! ces prières reviennent à l'Esprit oublié ; elles sont pour lui la manne céleste qui tombait pour le paresseux comme pour l'homme actif ; la prière est pour le connu comme pour l'inconnu : Dieu la répartit également, et les bons Esprits qui n'en ont plus besoin la rendent à ceux à qui elle peut être nécessaire.

3. Nous savons que la formule des prières est indifférente ; néanmoins beaucoup de personnes ont besoin d'une formule pour fixer leurs idées ; c'est pourquoi nous vous serions reconnaissants de vouloir bien nous en dicter une sur ce sujet ; nous nous y associerons tous par la pensée, pour l'appliquer aux Esprits qui peuvent en avoir besoin. - R. Je le veux bien.

« Dieu, créateur de l'univers, daignez prendre en pitié vos créatures ; ayez égard à leurs faiblesses ; abrégez leurs épreuves terrestres, si elles sont au-dessus de leurs forces ; compatissez aux peines de ceux qui ont quitté la terre, et inspirez-leur le désir de progresser vers le bien. »

4. Il y a sans doute ici plusieurs Esprits auxquels nous pouvons être utiles ; nous allons les prier de se faire connaître. - R. Quelle demande faites-vous là ! vous allez être assaillis.

5. Nous n'en sommes nullement effrayés ; si nous ne pouvons les entendre tous, ce que nous dirons pour l'un, les autres en auront leur part. - R. Eh bien ! faites ce que votre cœur vous dictera.

Un appel étant fait, sans désignation, à l'un des Esprits présents qui vou-

drait se communiquer pour réclamer notre assistance, celui d'un personnage très connu, mort il y a deux ans, se manifeste, et montre des sentiments bien différents de ceux qu'il avait de son vivant, et qu'on était loin de lui supposer.

Allégorie de Lazare.

(Méd. M. Alfred Didier.)

Christ aimait un homme nommé Lazare, et lorsqu'il apprit sa mort, sa douleur fut grande, et il se fit conduire auprès de son tombeau. La sœur de Lazare suppliait le Seigneur et lui disait : « Est-il possible que vous puissiez rendre la vie à mon frère ? O vous, qui l'aimiez tant, rendez-lui la vie !

Monde du dix-neuvième siècle, tu es mort aussi ; la foi, qui est la vie des peuples, s'éteint de jour en jour ; en vain quelques croyants ont voulu te réveiller dans ton agonie : il est trop tard ; Lazare est mort ; Dieu seul peut le sauver.

Christ se fit donc conduire au tombeau ; on souleva la pierre du sépulcre, le cadavre entouré de bandelettes se présenta dans toute l'horreur de la mort. Christ jeta un regard vers le ciel, prit la main de la sœur et levant son autre main vers le ciel il s'écria : « Lazare, relève-toi ! » et malgré les bandelettes, malgré son linceul, Lazare se réveilla et se leva.

O monde ! tu ressembles à Lazare, rien ne peut te redonner la vie ; ton matérialisme, tes turpitudes, ton scepticisme sont autant de bandelettes qui entourent ton cadavre, et tu sens mauvais, car tu es mort depuis longtemps. Quel est celui qui te criera comme à Lazare : au nom de Dieu, Relevez-vous ? C'est le Christ qui obéit à l'appel de l'Esprit-Saint. Siècle, la voix de Dieu s'est fait entendre ! es-tu plus pourri que Lazare ?

LAMENNAIS.

Le lutin familial.

(Méd., madame Costel.)

Je ne me suis jamais communiqué à vous, et je suis très heureux d'augmenter votre pléiade littéraire. Vous savez, vous qui m'avez lu avec tant de goût, quelle divination j'avais de ce qu'on appelle le monde fantastique. Souvent seul, dans les longues soirées d'hiver, recueilli au coin de mon foyer solitaire, j'écoutais gémir les notes plaintives du vent. Tandis que mon œil distrait suivait vaguement les dessins enflammés du feu, certainement le lutin domestique m'entretenait alors, et je n'inventais pas Trilby ; je répétais ce qu'il avait murmuré à mon oreille attentive. La charmante chose que de sentir vivre autour de soi ces hôtes invisibles ! Avec eux, point de mystères : ils vous aiment quoique et malgré, vous connaissent mieux que vous ne le faites vous-mêmes. Dans ma vie littéraire, dans ma vie d'homme, je leur dois, à ces invisibles amis, et mes meilleurs succès, et mes plus chères consolations. A mon tour, maintenant, de murmurer aux oreilles amies les choses que le cœur devine et ne répète pas. C'est vous dire, cher médium, que j'aurai souvent le doux privilège de causer avec vous.

Charles NODIER.

ALLAN KARDEC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

—
ANNÉE 1860.

Janvier.

	Pages.
Le Spiritisme en 1860.....	1
Le Magnétisme devant l'Académie.	6
L'Esprit d'un côté et le corps de l'autre. M. le comte de R.....	11
Conseils de famille. Dictées spontanées	19
Les pierres de Java. Lettre de M. Jobard.....	23
Correspondance. Lettre de M. Dorgeval à M. Commettant.....	24
— Lettre de M. Jobard sur les qualités de l'Esprit après la mort	24
Bulletin de la Société Spirite de Paris.....	28

Février.

Bulletin de la Société Spirite de Paris.....	33
Les Esprits globules.	39
Les Médiums spéciaux.	43
Bibliographie. La comtesse Mathilde de Canossa, par le R. P. Bresciani de la Compagnie de Jésus	45
Histoire d'un damné.....	50
Communications spontanées. – Estelle Riquier.....	61
— Le Temps présent, par Chateaubriand.....	62
— Les Cloches.....	63
— Conseils de famille	64

Mars.

Bulletin de la Société parisienne des Études Spiritiques.....	65
Les Préadamites.....	70
Un Médium guérisseur. Mlle Désirée Godu.....	74
Manifestations spontanées. Le Boulanger de Dieppe.....	77
Études sur l'Esprit de personnes vivantes. Le docteur Vignal. Mlle Indermuhle. .	81
Bibliographie. Siamora la Druidesse.	91
Dictées spontanées. – Le génie des fleurs.....	93
— Bonheur (Staël).....	94
Le Livre des Esprits. Avis sur la 2 ^o édition.....	96
Aux lecteurs de la <i>Revue</i> . Lettres non signées.....	96

Avril.

	Pages.
Bulletin de la Société parisienne des Études Spirités.	97
Considérations sur le but et le caractère de la Société.	99
Formation de la terre. Théorie de l'incrustation planétaire.	104
Lettres du docteur Morhéry sur Mlle Désirée Godu.	110
Variétés. Le Fabricant de Saint-Pétersbourg.	115
– Apparition tangible.	117
Dictées spontanées.	118

Mai.

Bulletin de la Société parisienne des Études Spirités.	129
Histoire de l'Esprit familier du seigneur de Corasse.	134
Correspondance. Lettre du docteur Morhéry sur divers cas de guérison obtenus par la médication de Mlle Godu.	140
Entretiens familiers d'outre-tombe. Jardin.	144
– Une Convulsionnaire.	147
Variétés. Le Bibliothécaire de New-York.	150
– La Fiancée trahie.	152
– Superstition.	154
– Fait de pneumatographie ou écriture directe.	155
– Spiritisme et spiritualisme.	157
Dictées spontanées. Les différents ordres d'Esprits.	158
– Remords et repentir.	159
– Les médiums.	160

Juin.

Bulletin de la Société Spirite de Paris.	161
Le Spiritisme en Angleterre.	167
Un Esprit parleur.	168
L'Esprit et le petit chien.	171
L'Esprit d'un idiot.	173
Entretiens familiers d'outre-tombe. Mme DURET.	175
Médecine intuitive.	182
Un grain de folie.	184
Tradition musulmane.	185
Une faute de langue par un Esprit.	187
Dissertations spirités. – La vanité.	189
– La misère humaine.	189
– La tristesse et le chagrin.	190
– La fantaisie.	191
– L'honnêteté relative.	191
Bibliographie. – The spiritual magazine (Londres).	192
– L'Aurore del vero (Italie).	191
– Histoire de Jeanne d'Arc.	191

Juillet.

Bulletin de la Société Spirite de Paris.	193
La Phrénologie et la Physiognomonie.	198

	Pages.
Les Revenants.....	204
Souvenir d'une existence antérieure.....	205
Les Animaux ; dissertation par l'Esprit de Charlet.....	208
Examen critique des dissertations de Charlet sur les animaux.....	216
Bibliographie.....	224

Août.

Bulletin de la Société Spirite de Paris.....	225
Lettre de M. le docteur de Grand-Boulogne à la Société Spirite.....	232
Le chiffonnier de la rue des Noyers.....	235
Entretiens familiers d'outre-tombe. THILORIER.....	241
Variétés. – Le prisonnier de Limoges.....	249
– Lettre d'un spirite d'Algérie à M. Oscar Commettant.....	191
Dissertations spirites. – Développement des idées (Georges).....	251
– Mascarade humaine (Delphine de Girardin).....	252
– Le savoir des Esprits (Channing).....	252
– Origines (Lazare).....	253
– L'Avenir (Saint-Louis).....	254
– L'Electricité spirituelle (Lamennais).....	255

Septembre.

Bulletin de la Société Spirite de Paris.....	257
Le Merveilleux et le Surnaturel.....	267
Histoire du Merveilleux dans les temps modernes, par M. Louis FIGUIER.....	274
Correspondance. – Lettre de M. Jobard sur Thilorier.....	283
Dissertations Spirites. – La Rêverie (Alfred de Musset).....	287
– Sur les travaux de la Société.....	288

Octobre.

Réponse de M. Allan Kardec à la <i>Gazette de Lyon</i>	289
Banquet offert par les Spirites Lyonnais à M. Allan Kardec.....	298
Sur la valeur des communications Spirites, par M. Jobart.....	307
Dissertations spirites. – Formation des Esprits (Georges).....	314
– Les Esprits errants (Georges).....	315
– Le châtimeut (Georges).....	316
– Mars (Georges).....	318
– Jupiter (Georges).....	320
– Les purs Esprits (Georges).....	321
– Le séjour des bienheureux (Georges).....	322
– La réincarnation (Zénon).....	323
– Le Réveil de l'Esprit.....	324
– Progrès des Esprits.....	325
– La Charité matérielle et la charité morale (Sœur Rosalie).....	326
– L'électricité de la pensée (Delph. de Girardin).....	327
– L'Hypocrisie (Lamennais).....	328

Novembre.

Bulletin de la Société Spirite de Paris.....	329
--	-----

	Pages.
Bibliographie. Lettre d'un catholique sur le Spiritisme (par le docteur Grand). ..	334
Homère.....	335
Entretiens familiers d'outre-tombe : Un Esprit gastronome.....	338
A mon Esprit familier. Stances.....	341
Relations affectueuses des Esprits.	342
Dissertations spirites. – Premières impressions d'un Esprit. (Delph. de Girardin).	344
– Les Orphelins.	345
– Un frère mort à sa sœur vivante.....	346
– Le Christianisme (Lamennais).....	347
– Le Temps perdu (Massilon).....	348
– Les Savants (Delph. de Girardin).	348
– L'Homme (Sainte Thérèse).	349
– Fermeté dans les travaux spirites (Channing).	350
– Les ennemis du progrès (Lamennais).	351
– Distinction de la nature des Esprits.	351
– Scaron.....	352
– Le néant de la vie (Swetchine).....	353
– Aux Médiums (Salles).	353
– L'honnêteté relative (Georges).....	354
– Profit des conseils.	355
– Pensées détachées (Massillon – Lamennais).....	355
Marie d'Agreda. Phénomène de bi-corporéité.....	356

Décembre.

Aux abonnés de la Revue.	361
Bulletin de la Société Spirite de Paris.	362
L'art païen, l'art chrétien et l'art spirite.....	366
Histoire du Merveilleux, par M. Louis Figuier (2 ^o article).	369
Entretiens familiers d'outre-tombe. Balthazar (2 ^o entretien).	377
– Education d'un Esprit.....	379
Dissertations spirites. – Entrée d'un coupable dans le monde des Esprits.	383
– Châtiment de l'égoïste.....	384
– Alfred de Musset.....	386
– Intuition de la vie future (D. de Girardin).	388
– Sur la réincarnation (D. de Girardin).....	390
– Le jour des morts (Ch. Nodier).....	390
– Lazare (Lamennais).	392
– Le lutin familier (Ch. Nodier).....	392

ERRATUM au N^o de novembre 1860.

- Page 332. Avant-dernière ligne ; au lieu de *Jean-Baptiste*, lisez : *Jean l'Evangéliste*.
- Page 341. Stances ; 1^o strophe, 4^o vers ; au lieu : *la sainte amitié*, lisez *ta sainte amitié*.
- 2^o strophe ; 3^o vers ; au lieu de : *je t'écoute en silence*, lisez : *j'écoute en silence*.